JEAN-PAUL SARTRE

ÉCRITS DE JEUNESSE

ÉDITION ÉTABLIE PAR
MICHEL CONTAT
ET MICHEL RYBALKA

GALLIMARD

JEAN-PAUL SARTRE

ÉCRITS DE JEUNESSE

Textes rassemblés,
établis, présentés et annotés
par Michel Contat
et Michel Rybalka

avec la collaboration de
Michel Sicard
pour l'Appendice II

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique

nrf

GALLIMARD

INTRODUCTION

« Ah ! oui, devenir légendaire
Au seuil des siècles charlatans. »

JULES LAFORGUE.

« C'est en écrivant qu'on devient écriveron. »
RAYMOND QUENEAU.

A l'origine des Mots, *cette question : pourquoi suis-je devenu écrivain ? Jusqu'aux années cinquante, sa vocation était apparue à Sartre comme une évidence qu'il n'y avait pas lieu de questionner. Même dans* Les Carnets de la drôle de guerre, *où il s'interroge sur l'écrivain qu'il a voulu devenir et trouve une réponse dans le désir d'avoir une biographie et de faire son Salut, la vocation littéraire elle-même semble aller de soi : il a toujours voulu écrire, ou, très exactement,* devenir écrivain. *Lorsque vient le moment de l'autobiographie, c'est-à-dire de la mise en question,* Les Mots *apporte une réponse qui peut se résumer ainsi : j'ai voulu être écrivain* pour *combattre le sentiment de ma contingence et de ma finitude et* parce que *mon milieu voyait dans la littérature la suprême activité humaine. Si Sartre avait continué son autobiographie, il aurait répondu à la question subséquente :* comment *suis-je devenu* cet *écrivain qui a produit précisément* ces *textes ? De l'élucidation d'une vocation, il serait passé à la question de sa genèse pratique. Il aurait décrit en détail la dialectique complexe entre les fins et les causes, entre le projet et sa réalisation, entre l'inscription nécessaire de ce projet dans « la littérature faite » et son aspiration par « la littérature à faire », entre sa production et sa réception. Plutôt que d'élucider ce mouvement génétique en le décrivant sur ses propres textes, Sartre a préféré tenter*

cette démonstration d'ordre général sur le cas particulier de Flaubert. Comment devient-on « l'auteur de Madame Bovary », *demandait* L'Idiot de la famille. *Comment devient-on « l'auteur de* La Nausée », *nous demandons-nous encore, avec le* Flaubert, *qui nous donne un modèle pour lire les textes de jeunesse d'un écrivain dans la perspective de sa genèse d'auteur. S'il est vrai, pour paraphraser Sartre parlant de Flaubert, que* La Nausée *et son auteur restent « au carrefour de tous nos problèmes d'aujourd'hui »*[1], *on ne découvrira pas sans intérêt les prémices d'une œuvre qui reste intensément présente et la psyché adolescente d'un homme qui n'a pas fini de nous intriguer.*

Plusieurs questions se posent d'emblée lorsqu'on aborde l'édition, puis la lecture et l'interprétation d'écrits de jeunesse. Tout d'abord, valent-ils la peine d'être édités pour un public plus large que celui des spécialistes d'une œuvre, qui se contenteraient éventuellement des manuscrits ? Ces écrits ont-ils une valeur par eux-mêmes ou sont-ils importants seulement par ce qu'ils annoncent de l'œuvre à venir ? Informent-ils cette œuvre ou se laissent-ils informer par elle ? En d'autres termes, ces écrits sont-ils prophétiques, correspondent-ils à une nécessité et à une programmation ?

A la première question, la réponse est apportée par l'intérêt de la critique moderne pour la totalité *de la production d'un auteur, brouillons et inédits compris, dès lors qu'il s'agit d'envisager les textes dans la perspective de leur genèse, que celle-ci soit d'ordre historique, sociologique, psychanalytique, narratologique, etc. La génétique littéraire, par nature, se donne pour corpus tous les témoins écrits (et éventuellement oraux aussi) de l'activité d'un auteur. Cette exigence scientifique, qui peut paraître maniaque aux simples lecteurs d'une œuvre, est aujourd'hui partagée par un public grandissant. La question n'est donc pas : faut-il publier des écrits de jeunesse et des* marginalia, *mais : peut-on le faire, et à quelles conditions, pour quel public ? Nous répondrons à cela plus loin, pour ce qui concerne les écrits de Sartre que nous présentons ici, en exposant nos principes d'édition.*

Sartre n'est pas Rimbaud. Ses textes littéraires de jeunesse, s'ils manifestent une immense ambition intellectuelle et un talent éclatant, ne sont pas des œuvres de génie. Pris globalement, leur principale caractéristique est l'inachèvement. Simone de Beauvoir l'avait dit, parlant de sa rencontre avec Sartre en 1929 : « J'eus l'évidence qu'il écrirait un jour une œuvre philosophique qui compterait. [...] autant la pensée de Sartre m'avait frappée par sa maturité, autant je fus déconcertée par la gaucherie des essais où il l'exprimait [...]. Il se rendait compte de cette maladresse, mais il ne s'en inquiétait pas [...]. Il savait ce qu'il voulait faire et il avait la vie devant lui : il finirait bien par le faire »[2]*. Ce qui est affirmé là des essais à caractère philosophico-littéraire vaut aussi pour les fictions narratives que nous présentons. Il fallait sans doute que le statut de grand écrivain soit assuré à Sartre pour que l'on publie ces textes. Sartre lui-même n'y aurait pas songé. Cela suggère une première définition générale des écrits de jeunesse : écrits qui n'ont pas trouvé d'éditeur, soit parce qu'ils ont été refusés, soit parce que leur auteur ne les a pas présentés ou que son entourage l'a dissuadé de le faire, ils n'accèdent au statut de texte que par l'intercession d'un éditeur, qui pour sa part ne formulerait sa demande qu'à partir du moment où des textes ultérieurs ont acquis un statut d'œuvre, plus ou moins canonique. Radiguet n'avait que vingt ans lorsqu'il publia* Le Diable au corps ; *cette œuvre, cependant, ne sera pas désignée comme un écrit de jeunesse.*

Dans le cas de Sartre, c'est la préparation de ses Œuvres romanesques *pour la Bibliothèque de la Pléiade qui a permis d'exhumer les manuscrits de jeunesse des tiroirs où ils dormaient depuis quarante ans. Premiers lecteurs après les intimes, qui les avaient lus – et sans doute pas intégralement – à la fin des années vingt ou au début des années trente, nous en avons pris connaissance, au début des années soixante-dix, en vue de cette édition dans La Pléiade, où ils devaient primitivement figurer en appendice*[3]*. Nous les avions découverts avec éblouissement, comme des documents qui nous mettaient en contact direct avec les débuts littéraires de Sartre, mais aussi comme des textes où vibrait une énergie encore contenue mais déjà vigoureuse et agressive, qui les rendait très singuliers. Il n'est pas inintéressant de*

savoir, d'un point de vue d'historien des institutions littéraires, que l'éditeur responsable des œuvres de Sartre, Robert Gallimard, qui était aussi son ami, eut la crainte que la publication, dans La Pléiade, de ces écrits bien imparfaits ne fît du tort à la réputation littéraire de Sartre. Nous étions sûrs, quant à nous, que cette crainte était vaine et que l'œuvre romanesque entière, premiers exercices compris, s'imposait par son unité autobiographique et sa force de contestation. Sartre lui-même, du moins devant nous, marquait à ce sujet une certaine indifférence : il avait le sentiment que son œuvre romanesque était derrière lui, avait sur elle une opinion plus ou moins sévère selon les jours et les interlocuteurs[4]*, tenait avant tout à* La Nausée *et, pour le reste, nous laissait décider, comme des sortes de représentants zélés de la postérité, sur laquelle il savait cependant, depuis longtemps, n'avoir pas de prise. En définitive, c'est pour des raisons de place que les écrits de jeunesse préparés pour la Pléiade furent renvoyés à une édition ultérieure, ce qui a eu un effet bénéfique, puisque d'importantes découvertes ont permis de les augmenter.*

Une autre question évidente est celle-ci : où commencent et où s'arrêtent les écrits de jeunesse ? Sartre, si l'on en croit Les Carnets de la drôle de guerre, Les Mots *et ses entretiens autobiographiques, a commencé à écrire dès l'âge de sept ans. De la poésie versifiée, d'abord, puis des « romans », récits d'aventures plagiant ses lectures et « toujours inachevés »*[5]*. Nous avons ainsi, de l'âge de sept ans à l'âge de dix-sept ans (1922, date du premier texte conservé), une première série d'écrits d'enfance, dont les manuscrits sont détruits ou perdus et dont voici, pour ceux dont Sartre se souvenait, la liste alphabétique (puisque leur chronologie est sans doute mélangée dans la mémoire de Sartre), avec les éléments informatifs ou narratifs fournis par Sartre lui-même :*

– Composition française sur la passion du Christ.

« Je me rappelle aussi que je fis une narration sur Jésus au catéchisme de l'abbé Dibildos (c'était dans les locaux de l'école Bossuet) et que j'obtins une médaille en papier d'argent. Je suis encore tout pénétré d'admiration et

de jouissance quand je pense à cette narration et à cette médaille, mais cela n'a rien de religieux. C'est que ma mère avait copié de sa belle écriture ma composition, et j'imagine que l'impression que j'avais eue en voyant ainsi ma prose transcrite était à peu de chose près comparable à l'émerveillement que j'ai eu à me voir imprimé pour la première fois »[6].

– Poèmes écrits pour son grand-père.

« J'ai retrouvé quelques-uns de ces poèmes[7]. Tous les enfants ont du génie, sauf Minou Drouet, a dit Cocteau en 1955. En 1912, ils en avaient tous, sauf moi : j'écrivais par singerie, par cérémonie, pour faire la grande personne : j'écrivais surtout parce que j'étais le petit-fils de Charles Schweitzer. On me donna les fables de La Fontaine ; elles me déplurent : l'auteur en prenait à son aise ; je décidai de les récrire en alexandrins. L'entreprise dépassait mes forces et je crus remarquer qu'elle faisait sourire : ce fut ma dernière expérience poétique »[8].

– Pièces pour marionnettes

« [...] je conçus et jouai moi-même de nombreuses pièces. D'abord dans le cabinet de toilette de notre appartement [...]. Puis peu à peu je m'enhardis : j'emportais mes marionnettes au Luxembourg avec une serviette, je choisissais une chaise dans une des allées des “Jardins anglais”, je m'accroupissais derrière cette chaise en masquant les pieds de la chaise avec ma serviette et je faisais paraître les guignols enfilés à mes mains levées, entre les montants du dossier. La chaise était ainsi transformée en une petite scène très acceptable. Je jouais et je parlais haut, comme pour moi tout seul. Mais je savais bien ce que j'attendais [...] : les enfants interrompirent leurs jeux, s'asssirent sagement sur des chaises et contemplèrent avec attention ce spectacle gratuit. Je me fis des amies par ce moyen, particulièrement une certaine Nicole [...]. Dès cette époque je

liais – et ce fut peut-être ce qu'il y avait de plus profond dans mon désir d'écrire – Part et l'amour de telle sorte qu'il me semblait impossible d'obtenir l'affection de ces petites filles autrement que par mes talents de comédien et de conteur »[9].

« J'ai toujours pensé que je ferais du théâtre, puisque quand j'étais môme, à huit ans, je m'installais au Luxembourg avec des poupées de guignol qu'on enfile sur les mains et qu'on fait jouer »[10].

– « Goetz von Berlichingen », roman dont le titre est emprunté au drame de Goethe, *Goetz von Berlichingen mit der Eisernen Hand* (Goetz von Berlichingen à la poigne de fer).

Le héros-aventurier met en déroute une armée. « Un contre tous, c'était ma règle ; qu'on cherche la source de cette rêverie morne et grandiose dans l'individualisme bourgeois et puritain de mon entourage »[11]. « Une des œuvres héroïques que j'avais écrites à onze ans, douze ans, s'appelait « Goetz von Berlichingen » et, par conséquent, annonce *Le Diable et le Bon Dieu.* Goetz était un héros remarquable ; il battait les gens, il faisait régner la terreur mais en même temps il voulait le bien. Et puis j'ai trouvé une fin dans *Lectures pour tous.* Il s'agissait d'un homme du Moyen Age allemand, je ne sais pas si c'était Goetz. En tout cas, on voulait l'exécuter, on le faisait monter dans l'horloge du clocher et on faisait un trou à la place de midi, dans l'horloge, un trou qui communiquait avec l'extérieur. On lui introduisait la tête dans ce trou et les aiguilles en passant de onze heures et demie à une heure et demie lui coupaient la tête [...]. C'était une décapitation à retardement. [...] Je pense que j'ai dû écrire un dernier roman, qui était d'ailleurs ce Goetz, à La Rochelle, en quatrième ; et puis, en troisième, en seconde, j'ai pas beaucoup écrit »[12].

– « Histoire du soldat Perrin » (écrite au début de la guerre de 14).

« Ma mère m'acheta des cahiers, tous pareils ; sur leur couverture mauve on avait figuré Jeanne d'Arc casquée, signe des temps. Avec la protection de la Pucelle, je commençai l'histoire du soldat Perrin : il enlevait le Kaiser, le ramenait ligoté dans nos lignes, puis, devant le régiment rassemblé, le provoquait en combat singulier, le terrassait, l'obligeait, le couteau sur la gorge, à signer une paix infamante, à nous rendre l'Alsace-Lorraine. Au bout d'une semaine mon récit m'assomma. [...] Je me sentis mystifié : j'étais un imposteur, je racontais des sornettes que personne ne voudrait croire ; bref je découvris l'imagination. Pour la première fois de ma vie, je me relus. Le rouge au front. C'était moi, *moi,* qui m'étais complu dans ces fantasmes puérils ? Il s'en fallut de peu que je ne renonçasse à la littérature. Finalement j'emportai mon cahier sur la plage et je l'ensevelis dans le sable »[13].

– « Horatius Coclès »

Voir à « Mucius Scaevola »[14].

– « Le Marchand de bananes »

« Anne-Marie recopia mon second roman *Le Marchand de bananes* sur du papier glacé, on le fit circuler. [...] Il [Karl] prit mon cahier, le feuilleta, fit la moue et quitta la salle à manger, outré de retrouver sous ma plume les “bêtises” de mes journaux favoris. Par la suite il se désintéressa de mon œuvre. Mortifiée, ma mère essaya plusieurs fois de lui faire lire par surprise *Le Marchand de bananes.* [...] A la longue ma mère fut intimidée : n'osant plus me féliciter et craignant de me faire de la peine, elle cessa de lire mes écrits pour n'avoir plus à m'en parler[15]. [...] je les poursuivais néanmoins avec assiduité [...] je me rappelle des convalescences heureuses, un cahier noir à tranche rouge que je prenais et quittais comme une tapisserie. Je fis moins de cinéma : mes romans me tenaient lieu de tout. Bref, j'écrivis pour mon plaisir. Mes intrigues se compliquèrent, j'y fis entrer les épisodes les

plus divers, je déversai toutes mes lectures, les bonnes et les mauvaises, pêle-mêle, dans ces fourre-tout »[16].

« Dans “Le Marchand de bananes”, le personnnage du marchand avait une barbe qui ressemblait à celle de mon grand-père »[17].

– « Mucius Scaevola »

Livret d'opérette écrit à La Rochelle. Dans les entretiens du film, en 1972, Sartre dit : « Et puis j'écrivais aussi des pièces. “Horatius Coclés”, par exemple. Des opérettes, parce que j'allais au théâtre de La Rochelle et ça me paraissait le summum de l'art dramatique, l'opérette. Vous savez, dans un théâtre de province, il y a toujours une saison d'opérettes. J'ai écrit des opérettes et j'ai écrit “Horatius Coclès” et puis une autre : “Mucius Scaevola”, dont je me souviens simplement des petits couplets : « Je m'appelle Mucius, Mucius Scaevola/ Mucius, Mucius et voilà ! »[18] Sartre ajoute qu'il ne faisait pas jouer ses pièces, ses camarades de La Rochelle ne l'encourageant guère.

– « Pour un papillon », premier récit composé par Sartre, en 1913.

« C'est à Pfaffenhofen que se situe mon premier souvenir “littéraire”. J'écrivais un roman d'aventures, “Pour un papillon”, assis devant un secrétaire et tournant le dos à la fenêtre. Le papier dont je me servais était réglé : c'étaient plutôt des rayures que des traits : tous les deux centimètres, deux lignes parallèles étaient tracées, distantes d'un quart de centimètre et destinées à enserrer par le haut et le bas mon écriture d'écolier, ça me faisait une désagréable impression d'avarice »[19].

« Je me fis donner un cahier, une bouteille d'encre violette, j'inscrivis sur la couverture : “Cahier de romans.” Le premier que je menai à bout, je l'intitulai : “Pour un papillon.” Un savant, sa fille, un jeune explorateur athlétique remontaient le cours de l'Amazone en quête d'un papillon

précieux. L'argument, les personnages, le détail des aventures, le titre même, j'avais tout emprunté à un récit en images paru le trimestre précédent. Ce plagiat me délivrait de mes dernières inquiétudes : tout était forcément vrai puisque je n'inventais rien[20]. Je n'ambitionnais pas d'être publié mais je m'étais arrangé pour qu'on m'eût imprimé d'avance et je ne traçais pas une ligne que mon modèle ne cautionnât »[21].

« Je voulus radicaliser le roman d'aventures, je jetai pardessus bord la vraisemblance, je décuplai les ennemis, les dangers : pour sauver son futur beau-père et sa fiancée, le jeune explorateur de *Pour un papillon* lutta trois jours et trois nuits contre les requins ; à la fin la mer était rouge ; le même, blessé s'évada d'un ranch assiégé par les Apaches, traversa le désert en tenant ses tripes dans ses mains, et refusa qu'on le recousît avant qu'il eût parlé au général »[22].

« Originellement quand j'écrivais “Les membres d'une famille à la recherche d'un papillon”, j'écrivais quelque chose d'absolu, qui était, en somme, moi. Je m'étais transporté dans une vie éternelle »[23].

De ces premiers écrits, qui s'étalent sur une période de quatre ou cinq ans, rien ne subsiste aujourd'hui. Sartre en indique dans Les Mots *le contenu fantasmatique : hantise d'être happé par des êtres souterrains ou sous-marins, présence menaçante d'un arrière-monde de poulpes, de mains articulées, de végétaux animés, de forces aspirantes...*[24] « *Etranges “romans”, conclut-il, toujours inachevés, toujours recommencés ou continués, comme on voudra, sous d'autres titres, bric-à-brac de contes noirs et d'aventures blanches, d'événements fantastiques et d'articles de dictionnaire ; je les ai perdus et je me dis parfois que c'est dommage : si je m'étais avisé de les mettre sous clef, ils me livreraient toute mon enfance* »[25].

Les premiers écrits dont nous ayons connaissance, si l'on excepte quelques lettres, datent de 1922, lorsque Sartre a dix-sept ans, et nous pouvons poser comme hypothèse que nous avons affaire à des écrits de jeunesse jusqu'au moment où Sartre se dégage de

son « factum sur la Contingence » pour travailler continûment au projet romanesque et philosophique qui donnera La Nausée. *Ainsi pourrait-on considérer comme écrits de jeunesse toute la production de Sartre de 1922 à 1932-1933, c'est-à-dire, biographiquement, de l'âge de dix-sept ans, lorsqu'il entre en hypokhâgne à Louis-le-Grand, à l'âge de vingt-huit ans environ, lorsqu'il est professeur au Havre et se résigne difficilement à l'âge de raison. Si Sartre a, depuis l'âge de sept ans, toujours écrit, avec sans doute une interruption d'un an ou deux à La Rochelle*[26], *s'il a impressionné ses condisciples au lycée Henri-IV, à Louis-le-Grand et à l'Ecole normale par son étourdissante facilité à composer au fil de la plume*[27], *ce n'est qu'au Havre qu'il est sérieusement entré en écriture. « Arrivant au Havre, ayant derrière moi déjà des petits écrits, je me disais : c'est le moment maintenant de commencer à écrire. Et c'est là que j'ai commencé effectivement, mais ça a duré longtemps. Plusieurs années »*[28]. *La première version de* La Nausée, *celle qu'il appelle le « factum sur la Contingence », commencée au Havre, est un roman symbolique à ambition philosophique et appartiendrait encore aux écrits de jeunesse, si nous devions la retrouver. Le passage à la maturité scripturale se fait avec la transformation progressive, vivement encouragée par les critiques de Simone de Beauvoir, du texte symbolique (probablement très influencé par* Les Cahiers de Malte Laurids Brigge *de Rilke) vers le réalisme et le récit à « suspense » inspiré du roman policier américain*[29].

La Nausée *paraît lorsque Sartre a trente-trois ans, et on doit sans doute se demander ici pourquoi lui qui était voué à l'écriture n'a pas produit une œuvre importante plus tôt. La réponse est difficile : il faudrait analyser ce qui a fait obstacle sur les plans formel, social, psychologique et philosophique, et entreprendre une étude comparée avec d'autres écrivains de la même génération, Nizan par exemple. Le fait est que les surréalistes, d'environ dix ans les aînés de Sartre, ont pris un départ moins tardif ; et Queneau, de deux ans plus âgé, commence à publier en 1933. Le retard de Sartre, que lui-même attribue pour une part aux valeurs littéraires inculquées par son grand-père, il le tiendra plus tard pour une des explications de son audience : « Je*

prenais le départ avec un handicap de quatre-vingts ans. Faut-il m'en plaindre ? Je ne sais pas : dans nos sociétés en mouvement les retards donnent quelquefois de l'avance »[30]. *Il est certain que Sartre, écrivain de la totalisation, n'a, avant* La Nausée, *ni les moyens esthétiques, ni les outils conceptuels, ni l'expérience nécessaires pour mettre en jeu cette totalisation. Lui-même attribuait son incapacité à un manque de maturité, au fait qu'il avait eu du mal à atteindre l'âge d'homme. Il est probable que la rencontre de Simone de Beauvoir, à la fois femme aimée, compagne admirative et censeur sévère, présence stable, encourageante et encadrante, a fortement contribué à faire sortir Sartre des écrits de jeunesse pour l'amener à concevoir et, surtout, achever ses œuvres majeures.*

Achever une œuvre, en effet, c'est la destiner à un public. Et ce qui définit un écrit de jeunesse est sans doute l'indéfinition de son public. L'écrivain-candidat écrit certes pour être lu, mais il ne sait pas par qui, ou alors il le sait trop bien : ce sont des gens qu'il connaît. Ecrire pour le public suppose déjà une représentation de celui-ci à travers un éditeur, dont les livres précédents ont constitué un *public. Il est significatif que le premier éditeur auquel songe Sartre pour un roman, encore inachevé, mais auquel il commence à croire sérieusement,* « *Une défaite* », *en 1927 ou 1928, est Gallimard, l'éditeur de Gide, de Proust, de la* N.R.F. *C'est bien leur public, le public de la littérature de pointe mais déjà en voie de consécration, qui est visé par le jeune écrivain, et non pas le public d'avant-garde touché par de petites revues expérimentales ou des éditions moins prestigieuses. Et c'est à Gallimard aussi qu'il adressera, en 1936,* « *Melancholia* »/La Nausée, *avec les malentendus, les interventions et les retards de publication que l'on sait*[31].

A quel public peuvent bien s'adresser les écrits de jeunesse ? Plusieurs des textes que nous présentons répondent directement à cette question. Les écrits romanesques sont de toute évidence destinés à la famille[32] *et aux proches amis. Dans* « *La Semence et le Scaphandre* », *Sartre déclare :* « *J'eus quelque succès [*avec "Jésus la Chouette"*] dans un cercle restreint et je fus décidé par ce mince triomphe à ne plus faire d'autre récit que ceux de ma propre vie* »[33]. *Le même roman, par son titre (qui se réfère à deux*

jeunes revues concurrentes) et par son contenu (la recherche par deux amis d'occasions de publier leurs textes), nous montre que le jeune Sartre essaie d'élargir son public. La plupart de ses textes subséquents seront en quelque sorte en quête de différents publics, allant de celui de la petite revue littéraire qui n'a probablement pas d'autres lecteurs que ceux qui y écrivent, au grand public potentiel du roman. L'ambition de Sartre est, certes, d'imiter les grands modèles, mais il ne tente rien, semble-t-il, pour écrire et se placer dans les revues prestigieuses : il ne proposera rien à La Nouvelle Revue française, *par exemple, avant 1937, où c'est Paulhan qui lui offre, après acceptation de* La Nausée *pour les éditions de la N.R.F., de publier la nouvelle « Le Mur ». Aucun écrit ne trouve un public intellectuel avant « Légende de la vérité » publié dans* Bifur *en 1931.*

De 1922 à 1932, Sartre s'essaie donc à différents genres. L'important, pour lui, c'est d'écrire ; il est véritablement « une forme vide qui cherche son contenu »[34]*, et ce n'est qu'accessoirement qu'il songe à se faire publier. Il semble écrire à la fois en fonction d'un mythe de l'écrivain de génie et avec le désir réaliste de rendre compte de son vécu quotidien pour en extraire une grande idée neuve, qui dévoilerait le monde*[35]*. Avec Nizan, il voudrait mettre en exergue à son œuvre les vers de Jules Laforgue :*

> *« Ah ! oui, devenir légendaire*
> *Au seuil des siècles charlatans !*[36] ».

Voulant devenir une légende, c'est-à-dire un sujet de biographie, il tient aussi à s'analyser, à se décrire et à se former par l'écriture. Il veut devenir livre, et pour cela écrit comme un musicien fait ses gammes, improvise ou compose, en sachant qu'il se prépare pour l'œuvre future. En même temps, il a besoin de croire que ce qu'il écrit vaut pour les siècles des siècles[37]*. Il y a donc une mauvaise foi essentielle de l'écrit de jeunesse : il est une ruine de l'avenir, une œuvre d'art qui se sait contestée en son cœur*

par l'œuvre qui l'accomplira en l'annulant ou en la réduisant au vestige d'un futur. Ce qui lui donne un statut théorique instable pour le lecteur aussi : est-ce un texte ou un avant-texte[38] *? Impossible de répondre sans étudier le statut génétique particulier de chaque écrit.*

Les écrits de jeunesse de Sartre forment ainsi un ensemble très diversifié où l'on répertorie[39] *:*

a) Des romans ou des débuts de romans :

« **Jésus la Chouette, professeur de province** » (1922, premier roman conservé ; les premiers chapitres ont été publiés en 1923 dans *La Revue sans titre*, sous le pseudonyme de Jacques Guillemin) ;
« **La Semence et le Scaphandre** » (1923, inachevé) ;
« **Une défaite** » (1927, inachevé) ;

b) des nouvelles ou des contes :

Un conte* écrit par Sartre en 1921 ou 1922, qui mettait en scène un pharaon habitant un sixième étage parisien et faisant des discours philosophiques à une jeune femme[40] ;
« **La Belle et la Bête** » (vers 1922, inachevé) ;
« **L'Ange du morbide** » (1922, premier écrit publié) ;
« **[Saturnin Picquot]** » (vers1923, inachevé) ;
« **Nelly, ou De l'inconvénient des proverbes** » (vers 1924, inachevé) ;
« **[Andrée]** » (vers 1924, fragments) ;

Un conte* écrit en collaboration avec Nizan, vers 1925, en qualité de nègres d'une romancière qui écrivait dans les journaux de mode. Il fut refusé[41]. Sartre, en 1975, se souvenait de la première phrase : « On parlait de mystère chez la duchesse Saint-André... », et de l'argument : une femme laide, délaissée par son mari, désespérée, se suicidait lentement en absorbant chaque jour une dose de poison, qui avait pour effet de la rendre de jour en jour plus belle ; son mari lui revenait, elle expirait dans ses bras, devenue sublime de beauté et laissant fou de douleur et de regrets l'époux volage[42] ;

c) des poèmes :

« Ho hé Ho » (Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir) (écrit à l'Ecole normale, vers 1926 ; dans *Les Carnets de la drôle de guerre*, p. 396, Sartre écrit : « Du temps de mes amours avec Toulouse [Simone Jollivet], je fis un long poème, fort mauvais j'imagine, intitulé *Peter Pan,* chanson du petit garçon qui ne voulait pas grandir. ») ; « Le Chant de la Contingence »* (1926, peut-être composé isolément, devait s'intégrer à un projet intitulé « Empédocle »[43]. Sartre, en 1975, se souvenait seulement de l'incipit : « J'apporte la tristesse, j'apporte l'oubli ») ;
« L'Arbre »* (vers 1930, poème sur le thème de la contingence) ;

d) des essais :

« Er l'Arménien, ou l'Olympe chrétienne » (1927, essai mythologique, inachevé) ;
« La Légende de la vérité » (1930-1931, essai en trois parties[44], précédé d'une préface*[45] : « Légende du certain », « Légende du probable », « Légende de

l'homme seul ». Un extrait est paru sous le titre « Légende de la vérité » dans *Bifur,* nº 8, juin 1931, p. 77-96, et il est repris dans *Les Écrits de Sartre*) ;

e) des pièces de théâtre :

« Epiméthée »* (vers 1930, écrite au service militaire, la pièce opposait Prométhée, l'artiste, l'homme seul, à Epiméthée, l'ingénieur, l'homme-moyen) ;
« J'aurai un bel enterrement »* (vers 1930, écrite également au service militaire, la pièce était inspirée de Pirandello et mettait en scène un homme qui préparait minutieusement son propre enterrement) ;

f) des pensées :

« **[Carnet Midy]** » (1924, carnet de citations et de pensées, classées alphabétiquement dans un répertoire « Suppositoires Midy » trouvé dans le métro) ;
Carnet de « théories »* (1926 ; « A vingt ans passés, je me revois, seul à l'Ecole Normale, dans une turne du Palais : c'était la nuit, mes camarades étaient couchés, je tournais entre mes doigts une longue lettre bleue ou rose – je parierais qu'elle était rose –, je pensais à une jeune Toulousaine qui ne me traitait pas selon mes mérites : le crime était récent, la souffrance vive ; je passais de la désolation à la rage. Enfin je repris mon carnet, je l'ouvris : depuis quelques mois j'y notais mes “théories”, mes sentiments, jamais : nous avions condamné les journaux intimes. Ce jour-là, pourtant, mourant de sommeil et trop énervé pour dormir, je ne trouvai de recours que dans un emportement d'orgueil défensif, je voulus réaffirmer ma prédestination : s'il fallait souffrir, d'accord ! Par une femme, si c'était nécessaire ; mais non *pour* elle. J'écrivis sur l'inconstante, je développai ce thème connu des comparatistes : “Est-ce qu'elle

s'imagine que ses caprices lui appartiennent ? Ce sont des incontinences, du néant. Qui sait d'ailleurs, si, de son propre mouvement, elle ne serait pas restée fidèle ? C'est peut-être moi, un jour, qui l'ai plantée là. Seulement il se trouvait justement que j'avais besoin de souffrir : le ciel s'est servi d'elle ; c'est lui seul qui a décidé qu'elle me tromperait. Elle l'a fait pour mon bien et je ne lui en veux pas : je n'aurai d'autre vengeance que de l'immortaliser." Je fermai le carnet, j'allai me coucher, je dormis jusqu'à midi[46]. » Au sujet de ce carnet, Sartre écrit ceci dans *Les Carnets de la drôle de guerre* (Carnet III, p. 97) : « En somme j'aurais voulu être sûr de devenir un grand homme plus tard, pour pouvoir vivre ma jeunesse comme une jeunesse de grand homme. D'ailleurs, faute d'en être sûr, je faisais comme si j'eusse dû le devenir et j'étais très conscient d'être le jeune Sartre, comme on dit le jeune Berlioz ou le jeune Goethe. Et de temps en temps j'allais faire un petit tour dans l'avenir, pour le seul plaisir de me retourner, de là-haut, sur mon jeune présent et de hocher la tête comme je croyais que je le ferais alors, en me disant : "Je ne pensais pas que cette souffrance me servirait à ce point, etc.", je me tournais, vieux, vers ma jeunesse et je la considérais avec un attendrissement plein d'estime. Ces dédoublements factices laissèrent des traces dans un gros carnet que j'ai perdu où, entre deux sèches notations de philosophie, je gourmandais Simone Jollivet, m'écriant à peu de chose près : "Tu me fais souffrir mais rira bien qui rira le dernier, car je suis grand." » Enfin, dans les *Entretiens avec Sartre* qui suivent *La Cérémonie des adieux,* on lit, p. 204, dans la bouche de Simone de Beauvoir : « Il y avait une chose qui vous prédestinait à la philo, c'est que vous aviez des idées sur tout, vous aviez des théories, comme vous disiez. Vous les notiez sur un petit carnet ; ensuite il y a eu des circonstances extérieures, puisqu'à partir de votre diplôme, on vous a commandé un livre sur l'imaginaire. »

g) des écrits parodiques ou « canularesques » :

« Vaticiner sans pouvoir »* (vers 1921, description ubuesque du *Penseur* de Rodin, selon un des condisciples au lycée Henri-IV[47], mais Sartre n'en conservait aucun souvenir à la fin des années soixante) ;
« **Anatole France – Le Conducteur** » (vers 1924, sketch humoristique) ;
« **Complainte de deux khâgneux qui travaillaient fort** » (vers 1923, signée Sartre et Nizan, inspirée de Jules Laforgue) ;
« La Revue des Deux Mondes, ou le Désastre de Lang-son » (1925, texte sans doute collectif de la revue de l'Ecole normale supérieure, joué rue d'Ulm le 28 mars 1925[48]) ;
« A l'ombre des jeunes billes en fleur » (1926, texte collectif de la revue de l'Ecole, où Sartre joue le rôle de Lanson[49]) ;
Texte, sans doute collectif aussi, de la revue de 1927, violemment anti-militariste[50] ;
« **Les Maranes** » (vers 1926, parodie d'étude érudite, contribution de Sartre à un projet collectif, avec René Maheu, Pierre Guille et Paul Nizan, de mythologie des Eugènes inspirée du *Potomak* de Cocteau) ;
« **Pour les 21 ans d'Ugène mélancolique** » (vers 1926, petit poème collectif signé Paul-Yves Nizan, J.-P. Sartre, René Maheu, et adressé à Henri Lecarme) ;

h) des scénarios :

Adaptation de *Poil de Carotte** de Jules Renard (vers 1925, projet collectif, avec Nizan, Aron et Daniel Lagache. Sartre avait dit : « Ce qu'il faut que nous mettions au centre, c'est le besoin de tendresse[51] ») ;
Scénario à la Bunuel intitulé « Tu seras curé ! »* (vers 1932, sans doute conçu collectivement, tourné avec Paul et Henriette Nizan, Simone de Beauvoir, la jeune femme d'Emmanuel Berl, Sartre tenant le rôle d'un pieux jeune homme que des filles débauchent[52]) ;

i) des écrits scolaires :

« Apologie pour le cinéma : Défense et illustration d'un Art international » (1924, dissertation d'esthétique, notée « Bien », peut-être présentée au cours de la première année d'Ecole normale, mais il pourrait aussi s'agir d'un article proposé à une revue) ;

« L'Image dans la vie psychologique : rôle et nature », mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures, sous la direction du professeur Henri Delacroix, présenté en 1927, mention « très bien ». Important manuscrit, correspondant à 272 feuillets dactylographiés ;

« La Théorie de l'Etat dans la pensée Française d'aujourd'hui » (1926-1927, article publié dans la *Revue Universitaire Internationale,* nº 1, janvier 1927, p. 25-37 ; traduction de la version anglaise publiée dans *Les Ecrits de Sartre*) ;

Dissertation de concours pour l'obtention de l'agrégation de philosophie, 1928. (Sartre est classé 50e, et il est « collé »[53]) ;

Révision, en collaboration avec Paul Nizan, de la traduction française, par A. Kastler et J. Mendousse, de *Psychopathologie générale* de Karl Jaspers, Alcan, 1928 ;

Lettre aux *Nouvelles littéraires* sur les idées de la nouvelle géné ration (1929, fragment publié dans le cadre d'une « Enquête auprès des étudiants d'aujourd'hui », dans *Les Nouvelles littéraires,* 2 février 1929) ;

Dissertation d'agrégation de philosophie, 1929, sur le sujet « Liberté et contingence »[54] (Sartre est classé premier, Simone de Beauvoir est première aussi, dans le concours pour femmes) ;

j) un discours de Distribution des prix :

« L'Art cinématographique » (1931, publié dans une brochure du lycée du Havre, *Distribution solennelle des prix,* Dimanche 12 juillet 1931, p. 25-31. Repris dans *Les Ecrits de Sartre*[55]) ;

k) des conférences :

Exposé sur Descartes* (1926, lors de la décade de Pontigny sur « L'Empreinte chrétienne » qui s'est tenue du 15 au 25 août) ;
« Le Monologue intérieur : Dujardin, Schnitzler, Joyce »* ;
« Problèmes moraux des écrivains contemporains »*
(1931-1933, pendant ses deux premières années d'enseignement au lycée du Havre, il semble que Sartre ait donné mensuellement une causerie littéraire à la salle de la Lyre havraise, et ait notamment abordé les œuvres des écrivains suivants : Faulkner, Dos Passos, Virgina Woolf, Huxley[56]).

De l'ensemble de ces écrits si divers ressort un portrait de Sartre en jeune écrivain décidé à s'essayer dans tous les registres d'écriture et avec des styles d'emprunt. Ils forment un portrait composite : le pitre, l'héritier de la culture, l'intellectuel ambitieux et sûr de ses idées, le normalien doué et *bosseur, l'ami aussi ombrageux qu'affectueux, l'amoureux sentimental et timide, mais qui sait être impérieux et brutal, le solitaire qui se veut métaphysiquement* « *homme seul* » *à la Nietzsche, ne se complaît pas à la tristesse et cherche au contraire à séduire par la gaieté, la loufoquerie, le grotesque d'auto-dérision, l'enthousiasme et l'intelligence constructive. Ce portrait, Sartre l'avait lui-même tracé, avec une étonnante lucidité, dans sa* « *Lettre vraie* » *à Simone Jollivet, qui lui avait reproché de n'être spontané ni vrai, et à qui il déclare :* « *J'ai un fond de caractère très hétéroclite* », *précisant, pour ce qui concerne l'écriture :* « *je n'écris pas dans mon genre, si vous voulez, je change*

continuellement de style sans arriver à me plaire ». Il ajoute : « D'ailleurs je plais assez peu aux autres de ce point de vue. »[57]

Les écrits que nous présentons confirment tout à fait et le portrait et le diagnostic. Leur premier trait est une formidable agressivité contre le milieu même de Sartre : les universitaires, les intellectuels et les candidats-écrivains. Le portrait-charge que tracent d'eux la nouvelle « L'Ange du morbide », les romans « Jésus la Chouette » et « La Semence et le Scaphandre » et quelques autres fragments doit à Proust l'idée qu'il y a des milieux sociaux comme il y a des espèces animales et qu'il faut les décrire comme telles[58]*. À Flaubert et à ses descendants, Maupassant en particulier, est due l'animosité antibourgeoise avec laquelle ces milieux sont traités. En ce sens, Sartre est bien un héritier du XIX^e^ siècle, et on le verra dans toute la suite de son œuvre tenter de se débarrasser de cet héritage. Le sens du grotesque, en revanche, semble propre au jeune Sartre, et fait l'originalité de ces textes dirigés contre son milieu et néanmoins écrits pour lui plaire en le provoquant. Sartre lui-même ne s'épargne pas : l'autodérision est la seconde caractéristique de ses écrits de jeunesse, quasiment tous dominés par la hantise (conjurée) d'être un raté, de devenir un professeur qui n'écrit pas. Jésus la Chouette, le professeur chahuté, est le versant grotesque de cette hantise. Frédéric, le candidat-écrivain, qui représente Sartre dans « Une défaite », en est le versant plus comique. En face de lui, Organte, qui est inspiré par la figure de Wagner, incarne le romantisme dont il s'agit de se défaire, par l'ironie et la violence. Gaieté et humour sont pour le jeune Sartre une manière de se désolidariser préventivement de soi en portant à l'excès par la dérision ce dont la vie le menace : l'échec, et ainsi de l'objectiver dans l'imaginaire. Contre ce futur abhorré, on trouve aussi chez Sartre la revendication du puéril : rester un petit garçon pour ne pas devenir ce qu'on veut faire de vous. Rester un être imaginaire. Se convertir au réel serait consentir au malheur. Ainsi l'humour et la littérature sont-ils probablement pour Sartre adolescent puis jeune homme les deux faces d'un même recours contre les déboires de la vie réelle.*

Plus tard, Sartre montrera par quel orgueil de rebond l'enfant Jean Genet, pupille de l'Assistance publique, en est venu à proclamer contre tous : « Je serai le Voleur », parce qu'il avait été condamné pour de menus larcins par les honnêtes gens qui l'avaient recueilli. Il a dit son admiration pour « cet enfant qui s'est voulu *sans défaillance à l'âge où nous n'étions occupés qu'à bouffonner servilement pour plaire »*[59]*, et c'est de toute évidence le petit cabotin décrit dans* Les Mots *qu'il visait là. Mais pourquoi devrions-nous apprécier tellement moins l'enfant Sartre qui, séparé d'une famille qui lui avait assuré douze ans d'un bonheur un peu fade et douillet, s'est retrouvé étranger chez lui par le remariage de sa mère, et n'a pas cédé à la pitié de soi, mais s'est sans doute fait ce serment orgueilleux : « Je serai le Solitaire », qui s'est transformé dans l'adolescence en un serment plus orgueilleux encore : « Etre Jean-Paul Sartre ou rien »*[60]*. L'enfance décrite dans* Les Mots *ne lui laissait pas, à vrai dire, d'autre issue que celle de l'imaginaire. De ce choix, « option subie » d'un enfant qui s'est voulu sans défaillance tel qu'on l'avait constitué, est né plus tard l'écrivain Jean-Paul Sartre, celui de* La Nausée, *pourrait-on dire en paraphrasant ce qu'il a lui-même écrit de Genet. La conversion au réel s'opérera, chez Sartre, difficilement, dans la seconde moitié de sa vie, et peut-être jamais totalement, puisque, enfant imaginaire, « c'est la réalité qui pour lui est autre et prestigieuse », comme le dit François George : « la réalité est* son imaginaire *», c'est-à-dire l'objet de son désir*[61].

Un thème important des écrits de jeunesse est l'amitié. Celle qui l'a lié à Paul Nizan constitue sans doute l'un des moteurs de son écriture. On chercherait vainement, durant son adolescence et ses premières années de jeunesse, une relation plus passionnelle que cette « drôle d'amitié », comme Sartre l'appellera plus tard, quand il en tirera, dans son âge mûr, le bilan imaginaire posthume[62]*. L'ébauche du roman « La Semence et le Scaphandre », où il tente de démêler sur le mode ironique les raisons d'une brouille, tourne court lorsque l'agitation sentimentale où cette brouille l'a plongé est calmée par une réconciliation avec son difficile alter ego. Mais « Une défaite », le roman suivant, porte les traces de cette amitié pleine d'ambivalence, où, pour la seule fois de sa vie, semble-t-il, si l'on excepte sa relation*

avec Olga Kosakiewicz, c'est Sartre qui est éperdument demandeur et qui souffre de ne pas être aimé comme il le voudrait. Le terrain de cette amitié est la littérature, et il ne fait pas de doute que les deux premiers textes, « Jésus la Chouette » et « L'Ange du morbide », avec leur caractère provocateur, ont été rédigés par Sartre en grande partie pour faire la preuve de sa modernité et de sa hardiesse aux yeux de Nizan, plus avancé que lui dans ses goûts et ses connaissances littéraires. Ce sont des écrits de séduction, à la façon de la longue lettre sur Naples à Olga, en 1936[63]*. L'autre personne que ces textes cherchent à séduire est probablement la caustique Mme Louise Schweitzer, la grand-mère, lectrice avisée, comme tend à le prouver le choix que fait Sartre de son nom de jeune fille pour signer d'un pseudonyme « Jésus la Chouette ».*

Si l'aspect autobiographique est primordial dans les écrits de jeunesse et en fait même une « autofiction » (pour employer le mot de Serge Doubrovsky), leur contenu intellectuel, comparé à la finesse psychologique dont ils font preuve, témoigne curieusement d'une certaine naïveté. On voit Sartre hésiter entre une morale du surhomme (nietzschéenne) et une morale de la pitié (vaguement schopenhauérienne), qui correspondent, d'une part, à son besoin de s'affirmer et, d'autre part, à son besoin de tendresse, sans que son splendide optimisme de créateur potentiel parvienne à se constituer en vision du monde convaincante. L'absence de préoccupation politique est non moins frappante, de même que l'ironie à l'égard de la gauche socialiste. Ce sont des textes autocentrés, dont le mobile principal semble être la compulsion d'écrire et qui, parfois, tendent au soliscrit. D'où un relatif traditionnalisme de l'écriture, une sorte de négligence à l'égard de l'invention formelle, et aussi un caméléonisme littéraire, une faculté d'adaptation mimétique au genre choisi qui tient du prodige et dont Sartre fera plus tard un usage virtuose. De 1922 à 1927, de « Jésus la Chouette » à « Er l'Arménien », on voit l'ambition de Sartre grandir et cependant toujours se mesurer à un sujet dont il n'a pas tout à fait les moyens. Il écrit trop grand pour lui. Seule exception : « L'Ange du morbide », seul texte achevé et publié, où Sartre se lance à l'aveuglette dans un fantasme et un règlement de compte purement

affectif et fait du même coup œuvre de petit-maître, dans un registre qu'il n'a guère exploité par la suite.

Bien évidemment, il n'y a jamais chez un écrivain excès d'ambition. C'est au contraire la grandeur de son projet qui donne la mesure d'un auteur, s'il parvient finalement à le réaliser. Dans ces textes où Sartre se cherche et ne se trouve pas, que nous lisons forcément dans l'illusion rétrospective qui en fait la prophétie d'une grande œuvre, ce qui se joue de la façon la plus émouvante est ce que Sartre formu lera dans Les Carnets de la drôle de guerre *lorsqu'il décrit sa période d'optimisme, qui est précisément celle que couvrent les écrits de jeunesse : « A ce moment-là je pense de gaîté de cœur qu'une vie est toujours ratée et je construis une morale métaphysique de l'œuvre d'art. Mais, au fond, je ne suis pas du tout convaincu ; le vrai c'est que je suis persuadé qu'il suffit de se consacrer à écrire et que la vie se fera toute seule pendant ce temps-là. Et la vie qui doit se faire, elle est déjà prétracée dans ma tête : c'est la vie d'un grand écrivain, telle qu'elle paraît à travers les livres. Il y a cette confiance magique, au fond : pour avoir la vie d'un grand écrivain il suffit seulement d'être un grand écrivain. Mais pour être un grand écrivain il n'est qu'un moyen : s'occuper exclusivement d'écrire. Ainsi cette vie pathétique et comblée au dessin séduisant, celle de Liszt, de Wagner, de Stendhal, le destin me la devrait si seulement je faisais de bons livres*[64]. »

Les écrits de jeunesse n'ont pas constitué de bons livres. Mais ils sont passionnants parce que ce sont des textes en attente de Sartre, et qui le forgent. Non pas brouillons de l'œuvre, car ils ne sont pas les premières pièces d'un édifice, mais œuvre en réduction qui aurait pu ne jamais voir le jour, point de départ et point de comparaison, ils montrent à la fois d'où il vient et d'où il revient.

MICHEL CONTAT et MICHEL RYBALKA.

1. J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857.* Tome 1. Gallimard, 1971 (Préface), p. 8.

2. Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée.* Gallimard, 1958, p. 342. (Folio, p. 479).

3. Voir J.-P. Sartre, *Œuvres romanesques,* édition établie par Michel Contat et Michel Rybalka, avec la collaboration de Geneviève Idt et George H. Bauer. Gallimard, La Pléiade, 1981, note de la p. CX (« Note sur la présente édition »), qui donne la liste des textes que nous connaissions à cette date. D'autres ont été découverts depuis, qui seront détaillés ci-après.

4. Lorsque Sartre dit, en 1974, en parlant des *Chemins de la liberté* : « Le roman, c'est raté », Simone de Beauvoir a raison de protester : « Non : il n'est pas fini, mais il n'est pas raté. » A quoi Sartre répond : « Il a été moins estimé, en général, et je crois que les gens ont raison. » (S. de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* Gallimard, 1981, p. 215). A la même époque, à nous qui avions meilleure opinion du roman, Sartre, ne serait-ce que par courtoisie, tenait des propos moins auto-dépréciatifs. Sur ses textes de jeunesse, il ne portait plus aucun jugement : il les voyait comme les vestiges d'un temps avec lequel il ne communiquait plus par la voie d'un investissement narcissique.

5. *Les Mots,* Gallimard, 1964, p.126. Une étude très complète, appuyée sur une vérification détaillée des titres et des thèmes de récits mentionnés par Sartre dans *Les Mots,* a été menée par Philippe Lejeune sur « Les souvenirs de lectures d'enfance de Sartre », *in* Claude Burgelin, éd. : *Lectures de Sartre,* Presses Universitaires de Lyon, 1986, p. 51-87. On y trouvera un index des lectures d'enfance mentionnées dans *Les Carnets de la drôle de guerre. Les Mots,* le film *Sartre par lui-même,* les entretiens avec Simone de Beauvoir, *op. cit.,* et dans les manuscrits des *Mots* conservés à la Bibliothèque nationale. Cet index englobe aussi les œuvres musicales et cinématographiques liées à la lecture et les récits composés par Sartre lui-même.

6. *Les Carnets de la drôle de guerre,* Gallimard, 1983, p. 93.

7. Ils semblent perdus à l'heure actuelle. Sartre les avait retrouvés dans les papiers de sa mère.

8. *Les Mots,* p. 116. (Folio, p. 120). Sartre, en fait, a continué à écrire des poèmes, d'une part, pendant ses années d'Ecole normale, d'autre part, pendant son âge mûr (voir *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 308-309). De plus, il a constamment composé ou improvisé, en diverses circonstances, des vers de mirliton. Un poème, datant de 1935, intitulé « Le Nécrologe du Lycée de Jeunes Filles » commençait ainsi : « Quand Mamsell' Opérie dansait à l'Opéra/Devant des amateurs accourus de Paris/Qui portaient des jumelles Opéra/Dans l'attente que le miracle s'opérât/Un instant elle fut la vibrante Opérie/Puis oppressée soudain

Opérie expira... » Un autre, improvisé en Grèce durant les années soixante, faisait rimer « Gallimard » avec « braquemart ».

9. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 321-322.

10. *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 236. Voir aussi p. 371, où Sartre dit que ces représentations de marionnettes devant des petites filles ont duré jusqu'à ses sept ou huit ans et qu'après, peut-être à cause du fait qu'il était devenu laid, il n'a plus eu du tout de « rapports avec des petites filles des rues et des jardins ».

11. *Les Mots,* p. 122. (Folio, p. 126).

12. *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 166. Simone de Beauvoir fait observer à Sartre que cette exécution à retardement ressemble à du Edgar Poe (« Le Puits et le Pendule », *Histoires extraordinaires*), source qu'il ne confirme pas. On peut aussi y voir l'annonce de la nouvelle « Le Mur ». Dans les entretiens pour le film, en 1972, Sartre affirme sans hésitation que le roman d'aventures dont Goetz est le héros a été écrit à La Rochelle ; il se rappelle que la fin était empruntée à une légende allemande et qu'il a donc opéré une substitution de personnages.

13. *Les Mots,* p. 177-179. (Folio, p. 179-181).

14. Voir *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 237.

15. Dans ses entretiens avec John Gerassi, Sartre dit que sa mère le lisait en lui donnant des conseils de style, de vocabulaire : « Il ne faut pas mettre “debout”, il faut mettre “planté”, ou des choses comme ça » (20 novembre 1970). « A La Rochelle, je montrais un peu [ce que j'écrivais] à ma mère, mais ça ne l'emballait pas et je comprends pourquoi : elle avait cessé la période admirative, elle sentait bien qu'il y avait quelque chose [de cassé] entre nous. » (18 décembre 1970).

16. *Les Mots,* p. 120-121. (Folio, p. 123-125).

17. Entretiens inédits avec John Gerassi, 2 novembre 1970.

18. Inédit. (Transcription intégrale des entretiens du film *Sartre par lui-même.*)

19. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 193.

20. Parodie inversant la fameuse phrase de Cocteau : « Tout est forcément vrai, puisque j'ai tout inventé. »

21. *Les Mots,* p. 117-118. (Folio, p. 121-122). Dans l'étude citée ci-dessus, Ph. Lejeune précise que le récit en images ne figure ni dans *Le Cri-Cri,* ni dans *L'Epatant,* ni dans *L'Intrépide,* mais qu'il est possible qu'il vienne des *Belles Images.* Selon Ph. Lejeune, le point de départ de l'intrigue racontée par Sartre est le même que dans un roman de Pierre Dennys, *Le Papillon du Brésil* (Taillandier, 1934).

22. *Ibid.,* p. 122. (Folio, p. 125).

23. *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 199.

24. Une lecture strictement lacanienne de ces fantasmes les rapportent à une présence excessive et constante de la mère et de son désir, qui provoque l'angoisse de l'enfant non-protégé de ce désir par la loi du Père. Voir à ce sujet Marie-Germaine Murat, « Jean-Paul Sartre, un enfant séquestré », *Les Temps modernes,* nº 498, janvier 1988, p. 128-149. Pour une interprétation psychanalytique et littéraire de ces données d'anamnèse psychique, voir Josette Pacaly, *Sartre au miroir,* Klincksieck, 1980 (Ch. II, « L'Enfant des *Mots* », p. 66-94).

25. *Les Mots,* p. 126-127. (Folio, p. 130).

26. « En 3e, en 2e, je pense que je n'ai plus écrit du tout. [...] A un moment donné j'ai même abandonné l'idée d'écrire, puisque quand j'étais amoureux de cette petite, Lisette Joiris, la fille du shipchandler, j'avais dit à mes parents stupéfaits : "Au fond le meilleur métier que je puisse faire, c'est celui de shipchandler." Contrairement à Flaubert qui n'écrivait pas pour un public, moi j'écrivais pour un public : mon grand-père, ma mère, ma grand-mère et puis les invités. Après j'ai trouvé un public plus large, qui ressemblait au public réel : les camarades de lycée, qui se foutaient de moi, parce que j'employais des tournures littéraires comme "les lecteurs de cette véridique histoire auront compris que...", ils riaient en disant : "Pourquoi tu dis qu'elle est véridique, puisque tu l'as inventée". Alors j'ai arrêté et quand j'y suis revenu j'ai toujours pensé : "Ecrire c'est pour les autres." J'ai toujours pensé qu'une œuvre est faite pour trois personnes : l'auteur, l'imprimeur et le lecteur. » (Entretien avec Gerassi, 18 décembre 1970.)

27. Selon une page de brouillon des *Mots* que nous avons vue en 1978 chez un marchand d'autographes et jamais retrouvée depuis, Pierre Guille racontait volontiers qu'à l'Ecole les visiteuses avaient le choix entre deux spectacles qu'elles pouvaient contempler en montant sur les toits, obtenant ainsi une vue plongeante sur les fenêtres des turnes : celui de l'un de leurs condisciples donjuanesque faisant l'amour presque en permanence, et celui de Sartre écrivant avec autant de constance et de frénésie. Le second, affirmait Guille, ébahissait davantage.

28. Entretiens avec Gerassi, 26 mars 1971. Déjà cité dans *Œuvres romanesques*, La Pléiade, p. XLVIII et p. 1660.

29. « [C'] était un roman presque symbolique et j'ai fait lire ça, le début, au Castor qui a dit : "C'est lamentable parce que c'est du symbole, c'est ennuyeux ; bon, vous pouvez parler de certaines choses, la contingence, mais que ce soit quand même à travers du concret, du réel." Alors après j'ai réfléchi, et ça a été ma deuxième idée, je vais mettre ce type au Havre et je raconterai comment ça se passe. » Entretiens avec Gerassi, 26 mars 1971. Pour une analyse de la genèse de *La Nausée,* voir notre Notice de La Pléiade, p. 1657-1678.

30. *Les Mots,* p. 49. (Folio, p. 56.)

31. Voir la Notice de La Pléiade et ses documents annexes. Voir aussi, pour une description objective du cursus de Sartre dans les institutions littéraires et sa recherche d'une légitimation, Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »,* Minuit, 1985, ch. 2, « L'Entrée en littérature », p. 37-82.

32. Un exemplaire de *La Revue sans titre,* première revue où Sartre ait publié des textes, porte de sa main : « Pour Mme Schweitzer. »

33. Voir ci-dessous, p. 145.

34. Dans le film *Sartre par lui-même,* il cite cette formule qui a été appliquée à Victor Hugo, et ajoute : « Non pas que je veuille me comparer à lui. Mais c'était bien ça. » (*Sartre, un film d'Alexandre Astruc et Michel Contat,* texte intégral, Gallimard, 1976, p. 15).

35. Voir *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 178-179, où Sartre explique que la littérature personnelle n'était pas appréciée par son milieu et qu'il voulait donc découvrir « des choses au lecteur qu'il n'avait jamais pensées ».

36. Sartre place ces vers en épigraphe au chapitre sur « l'homme seul » de « La Légende de la vérité » (inédit). Ils appartiennent au dernier quatrain du poème XVI des « Locutions des Pierrots » dans *L'Imitation de Notre-Dame de la Lune, in* Jules Laforgue, *Œuvres,* Mercure de France, 1922, tome I, p. 247. Ce poème, où le jeune Sartre s'est peut-être reconnu comme en résumé, se lit ainsi :

> Je ne suis qu'un viveur lunaire
> Qui fait des ronds dans les bassins
> Et cela, sans autre dessein
> Que devenir légendaire.
>
> Retroussant d'un air de défi
> Mes manches de mandarin pâle
> J'arrondis ma bouche et – j'exhale
> Des conseils doux de Crucifix.
>
> Ah ! oui, devenir légendaire
> Au seuil des siècles charlatans !
> Mais où sont les lunes d'antan ?
> Et que Dieu n'est-il à refaire ?

37. A Simone de Beauvoir qui lui demande s'il a eu conscience des différents stades de sa vie, Sartre répond : « Oui et non. Je les saisissais mal ; quand j'avais quatorze ans par exemple, dès que j'écrivais dix lignes j'avais l'impression que c'était génial. [...] C'était en même temps une manière de me voir adulte. Lorsque j'écrivais je me voyais adulte, avec mon âge. Je n'ai pas eu l'idée par exemple qu'à seize ans je faisais des brouillons. Je pensais chaque fois faire quelque chose de définitif et qui plairait à mes lecteurs. [L'idée d'apprentissage] c'est venu après. Mais au début, non. L'apprentissage se faisait dans le roman même. *La Nausée* a été un véritable apprentissage. Il fallait que j'apprenne à raconter, à incarner des idées dans un récit. [...] Je pensais que mes premières œuvres seraient inférieures à celles qui viendraient ensuite. Je pensais que ma grande œuvre s'accomplirait vers cinquante ans et que je mourrais après. [...] Je pensais que c'était dans la forme que se faisait le progrès pour moi. Il s'agissait d'apprendre à mieux écrire, à me donner un style, à composer des livres suivant un certain programme. Mais ça n'était pas un progrès de connaissance. [...] Dans le fond, je croyais à la formule de Comte : "Le progrès c'est le développement d'un ordre caché" ; ça me paraissait vrai. » *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 520-521.

38. La théorie de la génétique textuelle désigne comme *texte* un écrit publié par son auteur, et comme *avant-texte* les différents témoins de la genèse de ce texte publié. Il s'ensuit que les écrits inédits peuvent avoir un statut intermédiaire entre le texte et l'avant-texte, selon qu'ils ont été plus ou moins élaborés en vue d'une publication, même simplement souhaitée, et représentent donc un état final précédé d'états préparatoires.

39. Nous indiquons par des caractères gras les textes publiés dans le présent volume et d'un astérisque * ceux dont les manuscrits, à notre connaissance, sont perdus ou détruits.

40. Voir *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 168-169, en gardant à l'esprit qu'en 1974, il arrivait à Sartre d'inventer un peu ses souvenirs ou de les mélanger.

41. Il s'agit vraisemblablement du texte que mentionne Daniel Lagache dans l'enquête de Claude Bonnefoy « Rien ne laissait prévoir que Sartre deviendrait "Sartre" », *Arts,* 11-17 janvier 1961.

42. Raconté par Sartre à M.C., en 1975, à Junas. Le thème fait immanquablement penser à un fantasme d'enfant laid délaissé par sa mère et se vengeant en mourant.

43. Voir *Lettres au Castor,* t. 1, p. 27, et ci-dessous la Notice pour « Une défaite », p. 189.

44. Selon le souvenir qu'en avait Sartre en 1967. Les manuscrits que nous connaissons ne correspondent pas exactement à cette division tripartite.

45. Voir *Lettres au Castor,* t. I, p. 50, où, dans une lettre du 9 octobre 1931 à Simone de Beauvoir, il est question d'une préface à « La Légende de la vérité » que Jacques Robertfrance, le responsable des Editions Rieder, ne trouve pas assez « publique », selon Nizan. Nous ne connaissons pas cette préface.

46. Manuscrit des *Mots* (ms. Bost, inédit, Bibliothèque nationale).

47. Dans l'article cité de Claude Bonnefoy.

48. Voir Annie Cohen-Solal, *Sartre,* Gallimard, 1985, p. 95-96.

49. *Ibid.* p. 97.

50. *Ibid.* p. 98. Voir aussi Jean Bruhat, *Il n'est jamais trop tard,* Albin Michel, 1982, qui donne des extraits de textes de revues auxquelles l'auteur a participé (p. 44-47 et 261-264). Jean Bruhat attribue à Georges Canguilhem et à Sartre la paternité de « La Complainte du capitaine Cambusat » qui fit scandale lors de la Revue de 1927 et entraîna un blâme collectif adressé par Gustave Lanson, le directeur de l'Ecole, aux élèves soupçonnés d'avoir rédigé ce texte et de l'avoir soutenu après coup ; Lanson transmit officieusement son rapport à son ancien condisciple Painlevé, ministre de la Guerre. On consultera le chapitre sur « Le Pacifisme à l'Ecole Normale Supérieure » et notamment l'enquête précise qu'a faite sur cet incident anti-militariste Jean-François Sirinelli dans son livre *Génération intellectuelle : Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres,* Fayard, 1988, p. 322-343. Cet ouvrage remarquable donne tout le contexte politique et sociologique nécessaire pour situer les écrits de jeunesse de Sartre. Sirinelli démontre de façon probante que c'est par le biais du canular et de l'amitié avec les « alinistes » de l'Ecole (Canguilhem, Broussaudier, anciens élèves d'Alain à Henri-IV) que Sartre, tout à fait apolitique durant ses années d'Ecole, fit preuve cependant d'un certain engagement pacifiste qui alla jusqu'à l'anti-militarisme et montra en tout cas un beau mépris des autorités. Quant à sa sympathie pour les communistes, que nous mentionnons p. XLIV de la Chronologie des *Œuvres romanesques* dans La Pléiade, il faut la nuancer : elle n'allait pas au-delà d'une sympathie personnelle pour Jean Bruhat, qui faisait partie du tout petit groupe des communistes à l'Ecole, et d'une attention aux idées de son ami Nizan qui adhéra au Parti après son retour d'Aden.

51. Voir article cité de Claude Bonnefoy.

52. Voir *La Force de l'âge,* p. 36, et Henriette Nizan (avec Marie-José Jaubert), *Libres Mémoires,* Robert Laffont, 1989, p. 145-146. Un autre film, où Sartre et Nizan se battaient en duel, se serait appelé « Le Vautour de la Sierra ».

53. Annie Cohen-Solal, *op. cit.,* p. 115-116, ne mentionne pas le sujet de cette dissertation de 1928 ; le premier classé, Raymond Aron, *Mémoires,* Julliard, 1983, p. 37-38, ne le cite pas

non plus.

54. Dans les entretiens du film *Sartre par lui-même*, Sartre et Beauvoir indiquent, par erreur, semble-t-il, le sujet « Contingence et nécessité ». Ces dissertations sont en principe conservées aux Archives nationales ; nous tenterons d'y avoir accès.

55. Sur les circonstances de ce discours et son accueil, voir Annie Cohen-Solal, *op. cit.,* p. 122.

56. Voir Annie Cohen-Solal, op. cit., p. 143-144, où sont citées quelques lignes de ces conférences, dont les notes manuscrites étaient, à la date où elle écrivait, conservées dans les archives de Simone de Beauvoir. Nous ne connaissons pas ces manuscrits.

57. *Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 9-11 (Lettre de 1926).

58. Voir *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* p. 249. Sartre ne remonte pas à Balzac pour cette idée déjà très répandue au XIX^e^ siècle. Plus tard, il sera très hostile au naturalisme, et notamment à Maupassant.

59. *Saint Genet, comédien et martyr,* Gallimard, 1952, p. 55.

60. Voir l'article cité de Marie-Germaine Murat, où le désir d'illustrer le « nom du Père », qui est en effet la seule chose que le géniteur décédé ait laissée en patrimoine à son fils, est interprété comme la source du désir d'écrire pour être célèbre.

61. Voir François George, *Deux études sur Sartre,* Bourgois, 1976, p. 234.

62. Voir *Drôle d'amitié,* in *Œuvres romanesques,* p. 1459-1534, et notre Notice pour ce texte, p. 2104-2107.

63. *Lettres au Castor et à quelques autres,* vol. 1, p. 63-89.

64. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 96.

Note sur la présente édition

De l'ensemble très diversifié qui était à notre disposition (voir le répertoire donné dans l'Introduction, p. 22-28), nous avons écarté les écrits scolaires et les essais philosophiques, qui pourront faire l'objet d'un volume d'Ecrits de jeunesse philosophiques. Nous donnons dans le corps du volume une nouvelle, trois romans et un essai mythologique ; en Appendice I, le lecteur trouvera des textes plus courts, souvent fragmentaires et de genres divers ; en Appendice Il, un carnet de pensées et de citations.

Pour l'établissement et l'annotation des textes nous avons suivi les principes généraux de la collection de la Pléiade. Le texte que nous proposons résulte d'un compromis entre le souci de fournir au lecteur un texte lisible et celui de rester au plus près du manuscrit. S'agissant de manuscrits pour la plupart inédits, non préparés par l'auteur pour une publication, nous nous sommes évidemment interdit d'intervenir sur le texte comme lui-même aurait pu le faire. Mais nous n'avons pas non plus donné toutes les caractéristiques internes des textes, comme une transcription diplomatique aurait dû le faire[1]. Les ajouts supra-linéaires ou marginaux, par exemple, sont intégrés au texte sans indication, sauf, exceptionnellement, dans les variantes données en note. En revanche, dans quelques rares cas, pour donner une idée plus vivante du mouvement de l'écriture en travail chez Sartre, nous avons laissé dans le corps du texte des passages biffés qui auraient pu être rejetés en « variantes », comme la Pléiade le fait habituellement en exploitant les manuscrits correspondant à des textes publiés. Mais nous avons donné en note un certain nombre de « variantes » qui nous paraissent significatives et qui sont, en fait, des mots ou des passages biffés ou des premières rédactions pour certains passages.

D'autre part, dans l'annotation, qui ne prétend pas à la rigueur exhaustive d'une édition historique-critique, mais répond à la demande d'information que nous pensons être celle du lecteur curieux de Sartre, certains éclaircissements sont destinés aux lecteurs étrangers. Une bonne partie des notes a bénéficié des informations que Sartre nous avait données lors de la préparation de la Pléiade de ses *Œuvres romanesques*. D'autres ont nécessité des recherches originales. Nous remercions en les nommant dans les notes les personnes qui nous ont fourni des renseignements. Mme Arlette Elkaïm-Sartre a été pour nous une lectrice attentive et nous a fait d'utiles suggestions ; qu'elle en soit ici remerciée.

Presque tous les textes inclus dans ce volume sont établis d'après les manuscrits autographes. Cependant, pour « L'Ange du morbide » et les deux premiers chapitres de « Jésus la Chouette », nous nous sommes basés sur le texte imprimé ; il n'existe d'ailleurs pas de manuscrit pour « L'Ange du morbide ».

La plupart des manuscrits nous sont parvenus dans un état qui laissait à désirer, parfois sous la forme de fragments : les lacunes, les pages déchirées ou manquantes sont nombreuses. Dans certains cas (« Une défaite », « Er l'Arménien »), nous n'avons disposé que des manuscrits de travail, dont il a sans doute existé des versions plus élaborées.

L'écriture du jeune Sartre est dans l'ensemble lisible ; certains passages, en particulier ceux qui ont été raturés et corrigés, présentent néanmoins de réelles difficultés de lecture. On verra cependant que les mots illisibles ou de lecture conjecturale sont restés très rares.

L'état des manuscrits nous a amenés à prendre quelques décisions que nous aurions souhaité éviter, mais qui se sont révélées nécessaires pour la lisibilité des textes. Ces décisions sont toujours signalées, sauf quand elles touchent des points mineurs de ponctuation et d'orthographe.

Nous sommes intervenus sur les points suivants :

– organisation des textes qui se présentent d'une façon fragmentaire ; nous suivons dans ce cas (« Une défaite » et « Er l'Arménien ») les indications du manuscrit ou la logique interne ;

– ajout de quelques mots manquants, de lectures conjecturales et de quelques signes de ponctuation ;

– Découpage en paragraphes de quelques pages du texte compact de « Jésus la Chouette » ;

– correction des fautes d'orthographe flagrantes, qui sont relativement rares : Sartre a tendance à redoubler les consonnes et à écrire par exemple : af*f*ammées, ab*b*attre, in*n*offensif ; il accorde mal ses participes passés et ses pronoms, parfois les verbes ne sont pas accordés au sujet, et il emploie souvent l'imparfait au lieu du passé simple ; il écrit également pous au lieu de poux, et il omet assez systématiquement l'accent circonflexe, non seulement sur le conditionnel passé et le subjonctif imparfait à la troisième personne du verbe avoir (eut au lieu de eût) et du verbe être (fut au lieu de fût), mais aussi sur les substantifs[2].

– Nous avons gardé quelques particularités qui peuvent à la rigueur se justifier, telles que : “préparé de longues dates”, “il y a en provinces...” ; et nous sommes très peu intervenus sur le graphie des passages donnés en variantes.

Les signes conventionnels suivants sont utilisés :

[ ] Les mots en romain placés entre crochets droits sont rayés dans le manuscrit ;

[ ] *Les mots en italique placés entre crochets penchés sont des mots ajoutés par nous ou des commentaires d'éditeur* ;

italique Les mots en italique dans le texte sont soulignés par l'auteur dans le manuscrit ou ce sont des titres d'ouvrages ;

Les mots placés entre doubles barres obliques sont des ajouts supralinéaires ou en marge (nous n'utilisons ces signes que dans les notes) ;

< > Les mots ou les lettres entre soufflets sont de lecture conjecturale ;

[un mot ill.] indique un mot que nous ne sommes pas parvenus à déchiffrer (quand ils sont plus d'un, nous en indiquons le nombre ; s'ils ont été biffés, nous plaçons l'indication entre crochets droits) ;

* L'astérisque appelle, en bas de page, une note de commentaire, en italique, sur une disposition du manuscrit ;

a Les notes de texte (variantes – en romain ; commentaire sur l'établissement du texte – en italique) sont appelées par des lettres ;

1 Les notes de référence, d'identification, d'éclaircissement, de commentaire sont appelées par des chiffres.

(1) Les notes de Sartre, placées en bas de page, sont appelées par des chiffres entre parenthèses.

Les notes sont placées en fin de volume, sous le titre de chacun des textes. Elles sont précédées, pour chaque texte, d'une description du manuscrit et, le cas échéant, d'une bibliographie. Elles sont classées sous le numéro de la page où elles sont appelées.

Les notices historiques-critiques, qui peuvent être utiles pour aborder des textes inédits et parfois fragmentaires, sont placées, contrairement à la disposition de la Pléiade, *avant* chacun des textes, dans le corps du volume comme dans l'appendice. Ces notices sont composées en italique.

Parmi les travaux d'édition de Sartre que nous avons jusqu'ici réalisés, celui-ci est sans aucun doute le plus difficile et le plus aléatoire, à cause de la nature même des textes. D'autres écrits de jeunesse seront découverts dans l'avenir ; de meilleurs textes, une documentation plus précise apparaîtront sans doute. Nous serions très reconnaissants aux lecteurs qui disposeraient de manuscrits ou de renseignements originaux de bien vouloir prendre contact avec nous, par l'intermédiaire des Editions Gallimard.

M. C. et M. R.

---

1. Une transcription intégrale des manuscrits existe en disquettes que les chercheurs peuvent se procurer à l'Institut des Textes et Manuscrits modernes (ITEM, C. N.R.S., 61, rue de Richelieu, 75002 Paris). La photocopie de plusieurs de ces manuscrits est également consultable à l'ITEM, et le microfilm est disponible à la Bibliothèque nationale, Département des manuscrits. Ainsi les chercheurs ou les personnes intéressées ont la possibilité d'étudier de façon plus affinée les états des textes ici présentés. Les notices du présent ouvrage décrivent ces manuscrits et indiquent aussi leur histoire quand nous la connaissons.

2. Particularité qui lui restera. Un passage de *L'Idiot de la famille*, tome 1, p. 931, où Sartre analyse la configuration graphique du mot, se sert notamment d'un vers de Mallarmé (« perdus, sans mâts, sans mâts... ») et conclut : « certains – dont je suis – appréhendent dans cette lettre blanche, la voyelle a, écrasée sous l'accent circonflexe comme sous un ciel bas et nuageux, la voile qui s'affaisse ». Le circonflexe serait ainsi pour Sartre un accent qui empêche la plume de courir et la phrase d'avancer sous le vent. La rapidité de l'écriture est aussi essentielle chez Sartre que chez Stendhal.

ÉCRITS DE JEUNESSE

L'Ange du morbide

NOTICE

Le premier publié et le plus connu, « L'Ange du morbide » est peut-être le seul des écrits de jeunesse de Sartre qu'un lecteur, s'il en prenait connaissance sans signature, identifierait sans hésitation à l'auteur de La Nausée. *On y reconnaît en effet deux traits distinctifs de l'œuvre de la maturité : une sorte d'horreur fascinée du corps tel qu'il se révèle dans sa facticité la plus physique (liquide, clapotante, glaireuse) et une virulence féroce, sarcastique, massacrante, dans la critique du comportement bourgeois.*

Sartre lui-même avouait pourtant une certaine perplexité devant ce texte[1]. *Il l'a écrit à dix-sept ans, après « Jésus la Chouette »*[2] *et manifestement pour faire la preuve de son audace littéraire aux yeux de Nizan et du petit groupe de* La Revue sans titre[3]. *A certains égards, c'est de façon caractéristique un texte de lycéen, adressé à des lycéens : de quoi ceux-ci parlent-ils plus volontiers aux récréations, sinon de femmes, pour les réduire à leur corps, et de leurs professeurs, pour en relever les ridicules ? Prendre pour sujet l'idylle de vacances d'un minable professeur avec une poitrinaire crachotante, n'est-ce pas pour un potache répondre à la demande de ses lecteurs assurés, ses propres condisciples, en les choquant délicieusement, en heurtant les sentiments convenus ? Ainsi « L'Ange du morbide » apparaît-il comme un texte délibérément provocateur, par lequel le jeune Sartre, fraîchement initié à la littérature moderne, fait acte d'adhésion à une chapelle littéraire.*

Le thème se veut « réaliste », c'est-à-dire cru ; il répond au « côté fruste, barbare et violent de province » que Sartre dit s'être formé en lui à La Rochelle, où il a appris à

« appeler un chat un chat »[4]*. L'écriture, au contraire, est sophistiquée, comme l'est le titre. Ce mélange fait la singularité du « conte », par rapport aux autres écrits de jeunesse de Sartre, plus que son originalité par rapport à la littérature moderne de l'époque (Proust, Giraudoux, Paul Morand), car il évoque plutôt un auteur 1900 comme Octave Mirbeau, pour qui Sartre vers seize ou dix-sept ans professait de l'admiration.*

Le cadre choisi est celui qu'il connaît bien par ses visites à la famille grand-paternelle : la nouvelle a été écrite sans doute peu de temps après un voyage que Sartre a fait dans les Vosges avec Charles Schweitzer durant les vacances d'été de 1922. Au cours de ces mêmes vacances, il a séjourné en famille à La Rochelle et il se peut que la proximité d'une clinique qui avoisinait la maison de ses parents rue Saint-Louis ait joué quelque rôle pour lui inspirer ce conte[5]*.*

Quant au personnage de Louis Gaillard, ce pusillanime, ce médiocre affectant des goûs morbides par snobisme littéraire, Sartre conjure, semble-t-il, à travers lui un de ses propres possibles, la malédiction planant sur tout professeur épris de littérature, qui cherche à vivre les aventures qu'il lit dans les livres, rêve d'une œuvre et s'essaye à quelques écrits, avant de rentrer définitivement dans le rang comme un bon fonctionnaire. C'est une variation sur le thème favori de Nizan et de Sartre à cette époque-là : la récrimination, tantôt hargneuse, tantôt mélancolique sur le sort qui attend fatalement le malheureux enseignant nommé en province. Louis Gaillard, que Sartre accable de sarcasmes est une variante grotesque de la figure qu'il donnera, dans Les Mots, *à son destin de professeur : le chantre d'Aurillac*[6]*. Mais il est surtout une préfiguration du Salaud de l'œuvre de la maturité et annonce une nouvelle comme « L'Enfance d'un chef » où Sartre aura appris à se désolidariser de son personnage par l'ironie en feignant à son égard bienveillance et compréhension au lieu de le juger et de le blâmer explicitement à chaque ligne comme il le fait ici à grands traits caricaturaux. Seulement c'est sa propre caricature qu'il fait, avec une hargne étrange, que seul explique sans doute le fantasme sexuel qui transparaît dans le personnage de la femme malade.*

1. Voir p. 501 l'extrait inédit des entretiens du film *Sartre par lui-même.* Dans ses entretiens avec Simone de Beauvoir, en 1974, Sartre parle d'étrange façon de « L'Ange du morbide », en laissant dans son souvenir contaminer la nouvelle par *La Montagne magique* de Thomas Mann, qu'il ne cite pas *(La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974,* p. 172-173). Il en a plus tard, en 1978, admis une interprétation psychanalytique qui voit dans l'accès de toux de la jeune femme tuberculeuse une métaphore de l'inacceptable jouissance de la mère (voir M. Contat, « "L'Ange du morbide", ou le mystère de la femme qui crache », *in* Michel Issacharoff et Jean-Claude Vilquin, eds., *Sartre et la mise en signe,* Paris/Lexington : Klinksieck/French Forum, 1982, p. 114-126).

2. Voir ci-dessous la Notice relative à ce texte.

3. Voir la Notice et les notes de « La Semence et le Scaphandre ».

4. *Sartre, un film,* Gallimard, 1976, p. 173.

5. Dans les entretiens de 1974, il mentionne également un sanatorium qu'il avait vu en Alsace, dans la montagne *(op. cit.,* p. 172).

6. Voir *Les Mots,* p. 130-132. Dans les entretiens avec Simone de Beauvoir, il dit du jeune professeur de « L'Ange du morbide » : « [...] sa description était complètement farfelue, elle était inventée, j'y mettais une certaine ironie et puis j'y mettais des choses de moi, sans le savoir » (*op. cit.,* p. 172).

L'Ange du Morbide

(CONTE)

C'était un plateau vosgien aux flancs hirsutes. Les monts environnants s'élevaient ou descendaient comme des montagnes russes, tous assombris par leur chevelure de sapin, tantôt tignasse secouée par les vents, tantôt peignée avec soin, tondue sur les côtés et découvrant aux yeux reposés l'oasis d'un pré vert ou d'une rouge maison. Ces toits lointains, bâtis de briques, devaient à la forêt qui les entourait, l'embellie d'un contraste : on en faisait le but des promenades, pour le plaisir de rencontrer des hommes après la traversée d'une solitude ; ils représentaient la vie humaine, pauvres représentants qui impliquaient pourtant une foule d'idées mondaines et luxueuses, attachées mystérieusement là, à la faveur de la distance sans doute. Sur le plateau, un village Altweier[1] avait poussé, soigneusement divisé, comme tous ceux du Haut-Rhin, en deux parties : le hameau catholique et le hameau protestant. Chacune avait son église et les maisons se groupaient, soumises, autour des deux clochers. Le parti catholique s'était emparé de la cime : plus modeste, ou tard venu, le parti protestant s'était installé un peu plus bas, noué par un méandre de la route. Le cordonnier, un esprit fort, s'était logé plus bas encore pour montrer qu'il faisait groupe à part. Des hôtels hermaphrodites servaient de truchements, de traits d'union. C'est dans l'un d'eux (qui s'était appelé Hôtel de Sedan, de 1870 à 1918, et qui prit, après l'armistice, le nom d'Hôtel de la Marne, sans d'ailleurs changer de propriétaire), que Louis Gaillard allait villégiaturer, durant les trois mois de vacances que l'Université accorde à ses professeurs. Il arriva, chargé d'une valise, revêtu de l'indispensable gabardine et de l'air maussade, qui est son corrélatif

habituel. Il avait chaud et soif, s'était querellé, sans avoir le dernier mot, avec le conducteur de l'autocar ; et le dégoût, la nausée des fins de voyage, qui révolte nos pauvres petits corps sédentaires, pesait sur lui. C'était un médiocre, affolé par de mauvaises fréquentations : de même qu'il est nuisible à un jeune pauvre de vivre dans le sillage des enfants riches, ainsi peut nuire le commerce des plus intelligents que soi. Corrompu sottement par l'amitié d'arrivistes ou de pince-sans-rire, qui ne croyaient guère aux théories qu'ils énonçaient, il avait tourné tout l'élan de sa jeunesse vers le morbide, par snobisme, et aussi parce que son esprit n'était plus qu'une pauvre chose faussée, un rouage de montre détérioré, qui tourne à l'envers. Il cherchait les idées fortes avec la patiente application des pauvres d'esprit, comme un enfant qui tire la langue sur son premier thème. Il prenait le plus souvent celles des autres, avec une parfaite innocence, les rapetissant d'ailleurs à sa taille.

Il avait passé ses divers examens, employant ses loisirs de faux perverti, de dévoyé intellectuel, qui reste chaste dans les pires orgies de son esprit, à faire des vers dans le goût de celui-ci :

O tu, la catachrèse et syringe aux marrons[2].

ou des romans pessimistes et blasés qu'il farcissait d'aperçus sur les amours louches. Mais il avait suivi la voie commune, n'ayant connu la femme qu'à vingt-deux ans, au hasard d'une débauche qui n'eut guère de lendemain. Ses camarades, les esprits forts, tombés dans leur propre piège, étaient devenus ses disciples : ils prenaient pour un génie, le monstre hétéroclite qu'ils avaient fait en greffant leurs maximes de “surhommes”[3] manqués sur sa médiocrité. Il commençait même à se faire un nom dans les revues d'avant-garde, lorsqu'il fut nommé professeur de sixième A, à Mulhouse. Lui-même s'admirait beaucoup. Il eut le malheur de lire de ses vers à ses élèves, de bonnes brutes alsaciennes, il se fit chahuter, reçut plusieurs encriers sur la tête, s'aigrit, s'attrista et vint dorloter,

aux grandes vacances, sa mélancolie dans le calme et frais silence des hauteurs vosgiennes.

Il fit tout de suite la conquête de son hôtesse, éprise des « Messieurs te la fille », et trop habituée aux rouliers. Elle était volubile et enlaidie d'un goitre. « Autrefois, disait-elle, on afait pien plus de clients ! Mais le salaut te pasteur est d'accord avec le docteur pour nous rouler ! Il transforme tous les hôtels en “sénatoriums” pour les poitrinaires tu peau sexe. Ils m'ont même forcée de louer mon annexe. Les clients ne fiennent plus, pensez : frôler tout le temps des contaminés. Mon commerce est fini. » Dans l'hôtel, en effet, il n'y avait plus que trois vieilles filles, désespérément sédentaires, et un prêtre aveugle. Louis ne s'en plaignait pas : il croyait se plaire à cette triste compagnie. L'attirail des repas, qu'il prenait à côté du vieillard aux yeux morts, avait une certaine dureté d'eau-forte qui plaisait à sa morbidesse. Il eût seulement voulu les trois vieilles filles moins propres et plus macabres. Elles l'agaçaient ces trois petites vieilles toutes roses qui riaient comme des enfants ; il regrettait qu'elles ne fussent anguleuses, jaunes et figées dans une intransigeante bigoterie.

Il avait banni tout souci des autres dans son *modus vivendi.* Aussi, le sentimentalisme inhérent à ses vingt-cinq ans avait-il trouvé une autre voie : il s'aimait lui-même avec toute la tendresse, toute la bonté, toutes les prévenances infinies qui remplacent la valeur intellectuelle chez les médiocres. Il se promenait du matin au soir dans les grands bois sombres, il y berçait sa mélancolie, il y faisait des exercices physiques, montant et descendant les côtes tout en se livrant à des songeries éthérées. Ce voisinage de poitrinaires surtout l'excitait. Il espérait alors une idylle avec une de ces pauvres créatures et, dans sa rêverie, bizarre mélange de morbidesse et de naïveté, il se voyait enlaçant la taille d'une phtisique efflanquée. Il désira tant cet amour étrange qu'il l'obtint. Une après-midi qu'il rôdait autour des sanatoriums, vastes bâtisses forestières, il vit à quelques pas de lui une jeune femme assise sur l'herbe. Elle était en deuil. Sa

figure douce et chevaline était fripée comme une collerette froissée. Elle toussa plusieurs fois, lorsqu'il passa.

Il n'y fit pas tout d'abord attention, mais, peu après, cette figure et cette toux le poursuivirent. Elles l'attachaient et l'agaçaient à la fois. Peu à peu il s'exalta, parce que c'était une femme et parce qu'il la devinait phtisique. Après s'être, durant une heure, battu les flancs, il finit par la désirer, se la figurant blottie contre lui, minuscule, réduite à un peu de chaleur, avec, il ne savait pourquoi, des os d'arthritiques qui craqueraient. Car il était de ces êtres mesquins qui s'attachent aux petites particularités, aux minimes infériorités des femmes qu'ils aiment. Il ne s'en faisait pas au fond une représentation bien nette, il était plutôt fasciné par une sorte d'étiquette qu'il collait sur elle : « Poitrinaire ». Il y rêva toute la soirée et s'entretint de la tuberculose avec le prêtre aveugle, dans l'espoir d'ailleurs déçu d'obtenir de lui des renseignements sur la femme entrevue. Il la retrouva le lendemain et le surlendemain, et s'enhardit un jour jusqu'à lui parler. Toujours essoufflée après quelques minutes de promenade, elle était assise dans la mousse d'un sentier, le regard vague. Après s'être creusé la cervelle pour donner à son abord un tour plus cavalier « Quelle chaleur ! », dit-il gauchement, en souffrant comme d'une blessure du manque d'originalité de sa phrase. Elle leva sur lui des yeux étonnés et répondit doucement : « Oh je ne m'en plains pas, j'aime tant le soleil. » Il eut une petite moue devant ce sentimentalisme. « Comment pouvez-vous préférer la cacophonie de ce criard au silence des ciels de brume ? » Puis fit joyeusement toute une théorie sur la valeur comparée des cieux de juillet et de novembre. Elle l'écoutait, peu convaincue, mais charmée, dans sa solitude, de trouver un bavard. Il s'assit à ses côtés sur la mousse et poursuivit son débit pédantesque en filet d'eau tiède. Il apprit, dans un des rares instants ou, reprenant haleine, il lui laissait la possibilité de lui répondre, qu'elle s'appelait Jeanne Hongre et qu'elle venait « se reposer d'une grande fatigue ». Elle n'habitait point au sanatorium, mais dans une villa voisine. Il l'y accompagna, la laissa sur le seuil et partit, parcouru de petits frissons de joie. Les

jours suivants, au hasard de leurs rencontres, l'idylle s'ébaucha. Louis sentait sa timidité s'évanouir devant ce pauvre petit être affaissé, il risquait des gestes hardis, parlait haut, éprouvait une sorte de joie sadique à se dire, lorsqu'il prenait la main de Jeanne : « J'aime une poitrinaire, c'est une poitrinaire que j'aime, celle que j'aime est une poitrinaire. » Il exultait surtout de se sentir sain et mâle. Il avait déjà écrit une douzaine de lettres à ses camarades les esprits forts pour les informer de son aventure. Jeanne se laissait aller sans bien comprendre, trop malade pour conserver de la pudeur ou une arrière-pensée. Elle n'aimait guère ce phraseur, mais il la réchauffait au feu de sa parole, il la ranimait de sa saine médiocrité qui perçait, parfois, sans qu'il s'en doutât, sa morbidesse convenue. Elle s'efforçait surtout de ne pas tousser devant lui : c'était sa seule coquetterie. Cependant, leur amour restait tout platonique. Chaque fois qu'il tentait un geste un peu pressant, elle lui disait, sans répugnance, mais avec lassitude : « Vous me fatiguez, mon ami. »

Un matin qu'il nouait sa cravate, il résolut d'en finir. Il aimait à prendre de ces résolutions, qu'il ne tenait généralement pas. Cette fois, pourtant, il fut plus énergique. Quand il l'eut aperçue, il affecta la bouderie d'un enfant puni, et comme elle lui en demandait mollement la raison : « C'est que vous me ravalez au rang d'un personnage de comédie », répliqua-t-il avec emportement. Il exposa ensuite ses idées sur l'amour, tandis que, sournoisement, il s'essayait à des gestes, avant-coureurs de l'attaque. Brusquement, il la renversa gémissante, comme on pousse une vieille porte vermoulue qui grince. Elle suffoquait, voulait parler et soudain toussa. Il la lâcha alors, s'en voulant de sa brutalité. Elle toussait à côté de lui, elle toussait une toux grasse qui commençait par un raclement insupportable du gosier pour finir en un clapotis glaireux, comme le bruit que ferait une vague de vaseline claquante ou une méduse s'écrasant sur du marbre. Sa face, habituellement d'une honnête matité s'était foncée. Elle prenait un air misérable et méchant, la peau tendue sur ses pommettes, la lèvre inférieure désagréablement tordue et toute plissée. Elle cracha le sang sur son mouchoir,

puis sa toux devint sèche et douloureuse, tout son corps était parcouru d'un frisson à chaque quinte. A la fin elle s'abandonnait à son mal, trop fatiguée pour réagir, et la violence de l'accès projetait son buste en avant avec la régularité d'un balancier d'horloge. Elle ferma enfin les yeux, épuisée, et se laissa aller comme morte sur l'herbe, peut-être avec un peu d'affectation. Louis la regarda avec l'horreur qu'a l'enfant pour le jouet qu'il éventra. Ses falotes et tout idéales représentations de la phtisie ne l'avaient point préparé à ce spectacle ; sa médiocrité n'était pas faite pour le supporter, sa morbidesse factice lui était une bien faible cuirasse contre l'horreur qu'il avait de cette amante cauchemardesque. Il oubliait la douceur réelle de cette femme, son vrai caractère, il lui semblait qu'un autre être, effrayant et mystérieux s'était glissé en elle, quelque chose comme l'ange du morbide, de ce morbide qu'il avait tant recherché. Puis il songea avec épouvante qu'il pouvait bien être contaminé, il regretta un bref instant tous les baisers reçus et donnés, saisi d'une peur égale à celle qu'on a après avoir aimé une prostituée ; et lâchement, tandis qu'elle reposait sur l'herbe sans ouvrir encore les yeux, il s'enfuit dans le sentier.

Le soir il quittait l'hôtel, et le prêtre aveugle dont il avait maintenant horreur, et les trois vieilles filles qui lui semblaient à présent trop vieilles, cherchant surtout à échapper au spectre horrible de la Maladie. Il se fit ausculter peu après par un spécialiste qui lui démontra qu'il n'était point atteint ; rompit avec tous ses anciens amis et se maria avec une Alsacienne rose, blonde, bête et saine. Il n'écrivit jamais plus et fut décoré, à cinquante-cinq ans[a], de la Légion d'honneur[4], brevet incontesté de « Bourgeoisie »...

---

1. Il faudrait sans doute ajouter ici la ponctuation suivante : un village, Altweier, avait poussé...

Altweier est, en effet, l'autre nom d'Aubure, localité d'environ trois cents habitants, située entre Munster et Sainte-Marie-aux-Mines, non loin de Gunsbach, village de la famille Schweitzer.

2. Cet alexandrin, qui parodie des vers que l'on pourrait trouver dans la poésie symboliste et décadente post-mallarméenne, a été inventé par Sartre, nous a-t-il dit. Il est possible, cependant, comme le suggère le contexte, qu'il l'ait relevé dans une revue d'avant-garde.

3. Voir « La Semence et le Scaphandre » et « Une défaite » pour l'influence de Nietzsche sur le jeune Sartre.

a Dans *La Revue sans titre* : à 55 ans.

4. Sartre lui-même refusera la Légion d'honneur, lorsqu'elle lui sera proposée en 1945.

Jésus la Chouette

NOTICE

Bien qu'il ait paru dans La Revue sans titre *postérieurement à « L'Ange du morbide », le roman « Jésus la Chouette, professeur de province » a été écrit avant, sans doute au cours de l'été 1922, après que Sartre eut passé la deuxième partie du baccalauréat, à l'âge de dix-sept ans. Nous avions longtemps cru perdues les pages qui ne furent pas publiées à cause de l'interruption de* La Revue sans titre *après son cinquième numéro. L'existence de ce texte était connue depuis l'article de Jean Gaulmier, « Quand Sartre avait dix-huit ans... »* (*Le* Figaro littéraire, *5 juillet 1958) où sont apportées des précisions sur l'histoire de la revue qui publia, en feuilleton, signées du pseudonyme Jacques Guillemin, quatre livraisons formant le premier chapitre et une partie du deuxième chapitre du roman. Nous avions repris les trois premières livraisons (à l'époque, nous ignorions qu'il y en avait eu quatre) dans notre volume* Les Écrits de Sartre *(1970). Les informations que nous donnions à son sujet dans la notice de ce texte (p. 47-48), nous les devions à Sartre lui-même. Il nous avait dit que le choix d'un pseudonyme (le nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle) s'expliquait par un souci de discrétion : éviter que des gens qui l'avaient connu à La Rochelle ne reconnaissent le modèle du personnage décrit dans le roman, un malheureux professeur chahuté par ses élèves et qui finit par se suicider.*

Plus tard, une fois que nous eûmes interrogé un ancien condisciple du lycée de La Rochelle qui nous dit qu'à sa connaissance, le professeur en question avait normalement pris sa retraite, Sartre nous affirma avoir assisté à son enterrement en cours d'année scolaire, en seconde, et il se rappelait avoir décrit cette scène en la transformant pour en faire un dernier chahut autour de la tombe du professeur. Il admettait avoir pu s'être laissé emporter par l'imagination romanesque en parlant de

suicide. Il nous expliqua alors le sens qu'il avait voulu donner à ce premier roman. Nous donnons ici, à titre de document comparatif, un passage de notre notice initiale concernant la suite inconnue de « Jésus la Chouette », rédaction que nous avions soumise à Sartre, en 1978, et qu'il avait approuvée pour l'édition de ses romans dans la Pléiade :

« Avec Nizan, vers 1922, Sartre développe une théorie qui marque un changement dans sa conception de la littérature : l'écrivain n'est plus l'homme du Bien, il côtoie le Mal, et son office est d'en rendre compte après y avoir jeté des coups de sonde au risque de s'y perdre ; le romancier doit montrer l'homme en proie au Mal, il est lui-même "l'homme du Mal", qui n'oublie pas le Bien mais le réintègre par le mouvement même qui lui fait témoigner du Mal où il s'immerge, tel un scaphandrier en plongée.

« Cette conception nouvelle, Sartre entend l'illustrer dans un roman, son premier projet de véritable ambition : "Jésus la Chouette", qui est conçu comme un vrai roman, avec des personnages, une histoire qui se développe, des rapports qui évoluent, une idée morale qui court sous la progression du récit et qui se fait jour petit à petit sans être explicitement formulée. La matière de ce roman, pour la première fois, est empruntée à la vie même de Sartre, avec l'intention d'en rendre compte au plus vrai. Les deux chapitres initiaux consistent essentiellement en une description des imaginations plaisantes et enfiévrées que le narrateur se fait de la vie qu'il aura dans la famille de son professeur de seconde où il est accueilli comme pensionnaire à La Rochelle et d'une suite de courts portraits de ses membres, contrastant vivement avec ce qu'il attendait.

« Le roman, nous a dit Sartre, se poursuivait ainsi : le narrateur découvrait qu'au lycée son professeur était surnommé Jésus la Chouette et victime de durs chahuts. Ses condisciples l'accueillaient plutôt mal, il avait avec eux des rapports ambigus et il en venait à prendre la tête des chahuts. Il se trouvait alors écartelé entre deux comportements contradictoires : pensionnaire bien élevé et sensible à la bienveillance que lui marquait, à la maison, son professeur, il était, en classe, son principal

persécuteur, et il vivait l'alternance de ces rôles dans un malaise grandissant. Déjà éprouvé par les misères qu'il subissait au lycée, Jésus la Chouette, grotesque et malheureux, finissait, cette année-là, par mourir de ces chahuts épuisants. Le narrateur assistait avec tous les élèves du lycée à l'enterrement qui tournait à la rigolade échevelée, dernier et monstrueux chahut, scène culminante du roman. Sartre ne se rappelle plus quelle fin il avait donnée à celui-ci et n'est pas certain de l'avoir écrit au-delà de la scène du cimetière. »

En 1974, dans les Entretiens avec Jean-Paul Sartre, *qui furent publiés par Simone de Beauvoir après la mort de Sartre, « Jésus la Chouette » était évoqué d'une manière un peu différente. Lorsque Simone de Beauvoir demande à Sartre s'il avait été poussé à écrire cette histoire parce qu'il voyait dans ce professeur « l'anticipation de [son] propre sort », il répond : « Ce qu'il faut surtout étudier, c'est comment je suis passé du roman de cape et d'épée à un roman réaliste : le héros est un minable. J'avais quand même conservé ma vieille tradition du héros positif, en l'incarnant dans le gosse [Paul, le narrateur], qui ne faisait rien d'extraordinaire, mais qui était donné comme un témoin critique, très intelligent et actif dans l'histoire. [...] Ce n'était pas de l'invention, parce que, au fond, l'histoire s'est passée comme ça. [...] Passer du roman de cape et d'épée au réalisme, c'était parler des gens tels que je les voyais. Mais il fallait quand même qu'il y ait quelque chose de palpitant [...]. Il fallait qu'il y ait un événement qui ait l'importance d'un événement héroïque, et dans ce récit, c'est cette mort qui m'a frappé. [...] Je connaissais* Madame Bovary, *par exemple, qui, de mon point de vue, ne pouvait être considérée que comme réaliste. [...] Alors, en première*[1]*, j'ai commencé à faire* Jésus la Chouette, *où je pensais qu'il y avait du réalisme, puisque je racontais au fond, en changeant les détails, l'histoire d'un de mes professeurs*[2]*.* »

Ces deux documents rétrospectifs concernant la genèse du roman nous auraient laissés dans une grande incertitude sur son contenu effectif, et plus encore sur son style, si, après la mort de Sartre, Simone de Beauvoir n'avait pas trouvé dans ses propres archives un manuscrit qu'elle ne se rappelait pas posséder, qui lui venait peut-être de

Mme Mancy, la mère de Sartre, et qu'elle n'avait jamais lu : le texte presque complet de « Jésus la Chouette », avec sa fin, sous forme d'épilogue. Il s'agit d'un manuscrit de 139 pages, foliotées par Sartre, dont manquent les pages 1 à 8, 11 à 24, 37 et 38, 41 à 50, 107 à 116, et dont la page 139 comporte le mot Fin. Ce manuscrit semble un premier jet du roman, écrit continûment et rapidement, puis relu et corrigé. Une mise au net calligraphiée, sans doute destinée à servir de copie d'impression, existe pour le chapitre III. Les feuillets qui manquent correspondent au début du roman, publié, à la fin du chapitre IV et au chapitre VIII.

Le texte que nous éditons couvre donc l'ensemble du roman, avec quelques lacunes, mais il a deux statuts génétiques différents : un début publié, sans manuscrit correspondant (sauf pour quelques pages, qui permettent de donner certaines variantes), un chapitre mis au net mais resté inédit, un chapitre de mise au net qui ne se trouve pas dans la version initiale, enfin sept chapitres (IV à VII, IX à XI) de premier jet corrigé. L'ensemble permet de se faire une idée claire du roman tel que Sartre l'aurait publié intégralement si la revue ne s'était pas interrompue.

*Les circonstances dans lesquelles Sartre écrit puis publie ce roman sont simples à reconstituer. En 1920, à son retour de La Rochelle, à Paris, au lycée Henri-IV, en première, il retrouve Paul Nizan. Celui-ci a de l'avance sur lui, en littérature. Leur amitié se noue, et elle se nourrit beaucoup de leur commune ambition de devenir écrivains. Nizan fait découvrir à Sartre les auteurs contemporains : Giraudoux, Gide, Cocteau, Valery Larbaud, Paul Morand, Jules Romains, Valéry. Avec Nizan et Gaudillère, il forme un trio d'*aficionados *de Proust. Grâce à l'un de ses professeurs, M. Georgin, il affine sa connaissance des classiques de la littérature française, notamment ceux du XIX^e^ siècle. A Henri-IV, où il est connu pour ses qualités de boute-en-train et son goût des farces, il est interne et a pour « correspondants » ses grands-parents. Sa grand-mère Louise Schweitzer devient à cette époque la personne de sa famille avec qui il a le plus d'intimité ; leurs conversations portent sur les lectures qu'ils se conseillent mutuellement ; ainsi découvre-t-il Tolstoï et Dostoïevski. Nizan et lui se montrent leurs premières*

tentatives littéraires, plus audacieuses et modernistes pour Nizan, plus tournées vers « l'intérêt humain » (selon une expression chère au grand-père Schweitzer) pour Sartre. Ils se critiquent et surtout s'encouragent l'un l'autre et songent déjà à se faire publier.

L'été 1922 marque un tournant. Son baccalauréat en poche, assuré d'entrer en classe de préparation à l'École Normale supérieure à Louis-le-Grand après les vacances, Sartre va mettre celles-ci à profit pour commencer véritablement à écrire. *En effet, entrer en hypokhâgne c'est commencer la carrière à laquelle son grand-père l'a depuis longtemps destiné. Mais, devenir « ce prince : un professeur de lettres »*[3]*, c'est-à-dire tout bonnement un fonctionnaire, ce n'est bien sûr pas son ambition existentielle profonde : celle-ci passe par l'écriture, et d'abord par le roman. Sans idée bien nette de publication, mais décidé à venir à bout d'un premier livre, Sartre se lance donc dans un roman et prend tout naturellement pour thème sa hantise la plus tenace : et s'il allait devenir un raté, autrement dit un professeur qui n'écrit pas ?*

Il a eu sous les yeux, en 1917-1918, au lycée de La Rochelle, en quatrième, l'incarnation parfaite de l'échec, l'image vivante de « celui qu'il ne faut pas être » : le professeur de lettres chahuté. Victime lui-même de brimades de la part de ses camarades de classe qui le rejettent comme « estranger du dehors », comme Parisien maniéré, il s'est senti une solidarité ambiguë avec le prof persécuté, et il s'est joint aux persécuteurs pour ne plus être une victime. Il en a éprouvé de la honte, du remords et un secret plaisir. En un mot, à douze ans, il a fait l'expérience du Mal. Au moment d'écrire son premier roman, à dix-sept ans, c'est de cette expérience qu'il veut rendre compte. Mais comme il s'agit d'un Mal aux apparences dérisoires, comparé à celui qui, à l'époque où il situe son roman, en 1917, mettait l'Europe à feu et à sang, il va le faire en recourant au réalisme grotesque.

« Jésus la Chouette, professeur de province » est un roman violemment satirique, dirigé contre le milieu familial de Sartre, la bourgeoisie universitaire. S'y exprime avec une verve étonnamment agressive ce que Sartre a appelé « l'individualisme destructeur et anarchisant » de ses jeunes années[4]*. Déjà s'y manifeste aussi une forte*

ambivalence à l'égard de la littérature, qui tient au fait que Sartre attaque son milieu mais reste en connivence avec lui et ses valeurs.

Le modèle auquel se confronte ce premier roman, autant par certains aspects de sa structure narrative, par le thème (mœurs de province) que par la vision du monde entièrement négative qui s'y inscrit, semble bien être Madame Bovary. *Les deux romans riment par leur sous-titre, leur épilogue, le suicide de leur protagoniste et par certaines scènes : ainsi le chahut en classe est une amplification monstrueuse du charivari suscité par la casquette de Charbovari, le bal des universitaires une inversion satirique du bal de la Vaubyessard et la soirée électorale est symétrique de la réunion des comices agricoles. Il n'est pas jusqu 'à la pitié que finit par éveiller le personnage de Jésus la Chouette, après sa mort, chez le narrateur, qui ne rappelle ce que Sartre dira plus tard de Charles Bovary, seul personnage du roman de Flaubert à être sauvé pour son auteur, justement à cause de sa bonté et malgré sa bêtise*[5]*. Tout se passe comme si, à dix-sept ans, Sartre avait voulu communiquer dans un roman son intuition totale du monde, comme il le dira aussi de Flaubert pour* Madame Bovary. *Cette intuition semble analogue à celle de Flaubert : elle est totalement désespérée. Tous les personnages de « Jésus la Chouette », sans exception, sont vils, méchants, vicieux, intéressés, lâches, ou encore hypocrites, serviles, sots, méprisants, brutaux, délateurs, ou le tout à la fois ; en un mot, ils sont méprisables. Leurs rapports sont fondés sur la force, la violence et la peur*[6]*. Le roman de ses dix-sept ans illustre bien cette « religion féroce » dont Sartre parle dans* Les Mots, *celle qu'il a héritée de Flaubert, des Goncourt, de Gautier, qui se fonde sur une haine abstraite de l'homme et donne pour mission à l'artiste de prendre l'humanité en charge et de la sauver, au moyen de l'Œuvre, par la réversibilité des mérites*[7]*. Devant un monde si laid et grimaçant, on songe à Flaubert revu par Daumier, à du Feydeau où le ricanement aurait remplacé la gaieté, ou encore à un film de Charlot (lequel est nommé dans le texte) sans la tendresse.*

Jésus la Chouette, dont le martyre est une passion christique dégradante, a cette tare d'être un personnage dévirilisé. Son surnom évoque à la fois le héros du roman

de Francis Carco, Jésus-la-Caille *(1914), petit souteneur homosexuel, et le professeur féminisé, « la Chouette » étant l'emblême de la khâgne. Ce qui le condamne plus encore que son manque d'autorité et sa passivité devant les brimades de ses élèves et les insultes de sa famille, c'est qu'il n'a pas réalisé ses ambitions d'écrivain. Son suicide, cependant, le sauve en révélant au narrateur, comme un remords, sa bonté qui contraste avec la mesquinerie méchante des autres.*

Le narrateur, le jeune monsieur Paul, qui représente sans aucun doute Sartre lui-même, mais un Sartre de quinze ans (et même de douze, dans la réalité), dont celui qui écrit, à dix-sept ans, cherche à se désolidariser, est un personnage foncièrement ambigu, par son statut même dans le récit, mi-témoin, mi-acteur. Il est, la plupart du temps, un spectateur désengagé, qui observe et s'abstient de juger, et qui, parfois, se laisse entraîner à la violence, symbolique (le chahut) ou sexuelle (la rossée du fils vicieux de Jésus la Chouette, qui annonce celle du juif dans « L'Enfance d'un chef »). Il est très frappant que Sartre se décrive sous les traits d'un garçon somme toute peu sympathique et curieusement absent à lui-même. Dès le premier texte romanesque se manifeste ainsi ce qui fondera le réalisme critique de Sartre : écrire non seulement contre son milieu, c'est-à-dire ses lecteurs, mais aussi contre soi[8].

L'épilogue saute plusieurs années par rapport au récit et il situe implicitement l'écriture du roman par M. Paul en 1929, c'est-à-dire à l'âge de Sartre quand il aura passé l'agrégation. Cette prolepse finale suggère, sans qu'elle soit thématisée, la conviction qui fonde le roman : le monde est la proie du Mal, seule l'œuvre peut en être la rédemption. Ainsi le roman réaffirme-t-il la valeur culturelle primordiale du milieu qu'il décrie par une agressive satire : la valeur de l'art. Mais elle l'affirme avec ambiguïté. On retrouvera cette ambivalence à l'égard de la littérature tout au long de la carrière littéraire de Sartre.

Avec « Jésus la Chouette, professeur de province », cette carrière débute. L'adresse du texte, au double sens d'habileté narrative et de destination, est certes familiale. On sent bien que les premiers lecteurs qu'il s'agit d'amuser, d'épater en les provoquant un peu tout en les flattant dans leur propre mépris du monde universitaire, c'est-à-dire

d'eux-mêmes, ce sont Charles, Louise et Anne-Marie Schweitzer (avec tous les trois le texte règle d'ailleurs des comptes, car il est aussi un « roman familial » au sens freudien, où beaucoup d'affects contradictoires sont projetés sur les personnages). Le second cercle des lecteurs est celui des camarades de classe et des jeunes gens du même âge que Sartre. Nizan a sans doute été l'archi-lecteur de ce texte : c'est pour lui qu'il est écrit, pour lui comme pair et comme intercesseur auprès d'un public élargi. Une phrase du roman que Sartre écrira l'année suivante, après une brouille avec Nizan, se réfère probablement à « Jésus la Chouette » : « [...] je fis un petit roman d'une aventure qui m'était arrivée quelque temps auparavant, j'eus quelque succès dans un cercle restreint et je fus décidé par ce mince triomphe à ne plus faire d'autres récits que ceux d'événements de ma propre vie[2]. »

Le public visé, Sartre et Nizan vont le trouver grâce à leur rencontre avec Charles Fraval. Autodidacte socialisant, celui-ci veut faire une revue de jeunes pour les jeunes qui affiche ce slogan : « Il est pompier d'être "classique". Il est pompier d'être "moderne". Mais il n'est pas pompier d'être classique et moderne. La Revue sans titre, *ouverte à tous les Jeunes, est classique et moderne. » Sartre, qui fait partie, avec Nizan, du groupe initiateur, lui propose « Jésus la Chouette », et, très probablement, une fois ce roman accepté pour publication en feuilleton, il rédige rapidement, pour le premier numéro, un texte plus audacieux, une entrée plus éclatante dans les lettres, la nouvelle « L'Ange du morbide ».*

Nous ignorons comment, en fait, ces deux premiers textes imprimés furent reçus par la famille et les amis de Sartre. Arrêté au deuxième chapitre, « Jésus la Chouette » fit sans doute moins d'impression que « L'Ange », lequel marqua suffisamment le cercle des amis pour que Nizan, dans son roman Le Cheval de Troie *(1935), appelle Lange le personnage de professeur de province qui représente Sartre. Il est d'ailleurs possible que Nizan ait été le seul lecteur du manuscrit que nous éditons aujourd'hui et dont le triomphe s'est obtenu ainsi auprès d'un cercle plus que restreint. Pour nous, épi-lecteurs, ce roman est une fascinante découverte.*

1. Sartre se trompe, sans doute. Plus haut dans les *Entretiens,* il dit avoir écrit « Jésus la Chouette » en première et en philo. A nous, il a affirmé que c'était en 1922, entre la philo et l'hypokhâgne, ce qui nous paraît plus probable. Faute d'éléments matériels de comparaison (papier, tracés), le manuscrit ne permet pas de trancher pour ce qui concerne la première campagne d'écriture (voir ci-dessous p. 503 la description du ms.). En revanche, les informations disponibles permettent de dater avec certitude de fin 1922-début 1923 la mise au net de « Jésus la Chouette » en vue de sa publication dans *La Revue sans titre.*

2. *La Cérémonie des adieux,* p. 170-172.

3. *Les Mots,* p. 128.

4. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 106.

5. Voir *L'Idiot de la famille,* notamment au t. II, p. 1119 (1re éd., p. 1115), où Sartre, parlant des premiers paragraphes de *Madame Bovary,* écrit : « [...] tout y est : les pompes absurdes de l'administration, le pédantisme des maîtres, les ricanements des élèves, dont l'imbécile agilité de singes ne fait qu'accuser leur bassesse en face de l'immense bêtise rêveuse de Charbovary, l'enfant qui, devenu homme, aura la gloire unique de mourir d'amour ».

6. Dans son *Sartre,* Annie Cohen-Solal place judicieusement en exergue du chapitre sur l'adolescence rochelaise cette citation empruntée à des « Matériaux biographiques (pour les émissions de télévision, 1975) » : « A la Rochelle, je fis une découverte qui allait compter pour le restant de ma vie : les rapports profonds entre les hommes sont fondés sur la violence » (p. 75).

7. Voir *Les Mots,* p. 148-149.

8. Dans *Les Mots,* Sartre écrit : « [Mes livres], je les ai souvent faits contre moi, ce qui veut dire contre tous [...] », et il ajoute en note cet aphorisme superbe : « Soyez complaisants à vous-même, les autres complaisants vous aimeront ; déchirez votre voisin, les autres voisins riront. Mais si vous battez votre âme, toutes les âmes crieront » (p. 136).

9. « La Semence et le Scaphandre », ci-dessous, p. 145.

Jésus la Chouette
professeur de province

I

En 1917, par suite de circonstances que je n'ai point à relater ici, mes parents décidèrent de m'envoyer au Lycée de La Rochelle[1]. J'avais alors quinze ans et j'allais entrer en seconde. Mes parents n'habitaient point La Rochelle même, mais Aigrefeuille[2], une localité voisine. Il leur fallait se résoudre à se séparer complètement de moi et à me mettre pensionnaire au Lycée. Mon extrême fragilité d'enfant longtemps mis au régime, d'autre part mon innocence absolue, ma parfaite incompétence au point de vue pratique, suites d'une éducation assez tolérante mais minutieuse et remplie de conscience, effrayaient beaucoup ma mère. « Il va se trouver, disait-elle, en présence d'enfants vicieux, grossiers et beaucoup plus âgés que lui, il devra manger une nourriture malsaine, personne ne le surveillera, ne l'empêchera de boire son vin sans eau ou de prendre des plats qui lui sont défendus : l'internat sera sa perte, compromettra sa santé physique et morale. » Aussi, cherchait-elle un joint lorsqu'elle apprit par un inspecteur général ami de ma famille que M. Lautreck, « un pédagogue de premier ordre » et précisément mon futur professeur de seconde, acceptait de prendre des pensionnaires parmi les élèves du Lycée. Il y eut entre elle et lui une brève correspondance, elle alla même le voir à La Rochelle et revint enchantée, déclarant qu'à vrai dire M. Lautreck n'était pas du tout le calme et doux vieillard qu'elle se figurait, puisqu'il avait à peine cinquante-cinq ans, mais que, malgré une extrême nervosité et une certaine emphase précieuse, il lui semblait un

homme de grande valeur intellectuelle et de parfaite moralité[3]. Je partis donc le 2 octobre 1917 pour La Rochelle.

Pour ma part, j'eusse préféré l'internat : les romans scolaires qu'on me permettait de lire m'avaient accoutumé à considérer la vie de pensionnaire comme une suite ininterrompue de joies diverses, surtout comme une vie libre et fantasque qui me changerait de mon existence méthodique et asservie. Mais la raison profonde de ma préférence était une timidité excessive, ou plutôt une orientation bizarre de ma délicatesse, orientation qui se manifeste chez presque tous les enfants à l'âge dit « ingrat » : à une audace excessive qui faisait l'admiration de ma mère, je joignais une étrange poltronnerie lorsqu'il s'agissait de pénétrer dans la vie privée des gens ; entrer dans un magasin me faisait horreur, surtout lorsque j'y voyais la vendeuse en conversation avec un quidam. Il me semblait alors que j'allais me fourvoyer dans une intimité défendue. Lorsque je passais outre, je croyais sentir, durant tout le temps que je séjournais dans la boutique, les regards indignés ou méprisants des interlocuteurs peser sur moi. Pour éviter cette honte qui vermillonnait mon visage et brûlait mes joues, j'allais faire les cent pas dans quelque coin écarté et j'attendais que le magasin se fût vidé pour y entrer à mon tour. Il m'est ainsi arrivé de rester une heure devant le coiffeur avant d'oser franchir le seuil de sa porte. Cette timidité m'empêchait par exemple de retourner deux fois dans une journée chez un même commerçant, dans la crainte de l'importuner. Bref, de telles démarches m'étaient si manifestement insupportables que ma mère elle-même, tout en les considérant comme fort naturelles, avait scrupule à me les envoyer accomplir.

Aussi, la pensée de vivre dans l'intimité d'inconnus me causait-elle une honte et provoquait chez moi, lorsque j'y songeais, de véritables malaises nerveux. Une seule considération me rendait supportable et même désirable cette perspective : ma mère, en rentrant de son entrevue avec M. Lautreck, m'avait dit : « Ton professeur de l'an prochain, M. Lautreck, a une grande et belle fille de vingt-cinq ans qui m'a promis de s'occuper de toi, tu tâcheras d'être toujours poli avec

elle. » Et j'avais bâti là-dessus tout un petit roman. Mes connaissances en matières sexuelles étaient assez étendues et fort peu précises. C'étaient des connaissances de raccroc, dérobées dans un livre à la page marquée d'un signet, déduites par un patient travail d'une bribe de conversation surprise, surtout insufflées en moi par de nombreux camarades plus savants et charmés de ce prosélytisme pervers. J'en faisais d'ailleurs abstraction pour rêver d'amours purs et chastes avec des intellectuelles. J'avais pris, par une attirance secrète ou à cause de ma très réelle innocence, pour dames de mes pensées les quatre ou cinq rebutantes filles de joie qui, honnies de toute la population d'Aigrefeuille, rasaient les murs l'hiver, à six heures du soir, pleureuses, comme atteintes de la phobie des grands espaces. J'en faisais tour à tour des princesses russes séduites par ma beauté ou de jeunes Françaises attirées par la renommée de mon intelligence. Elles faisaient alors ma connaissance (imaginais-je) et nous accomplissions dans Aigrefeuille des promenades monotones et sentimentales[4]. A leur image vint alors se substituer celle de Marguerite Lautreck, fille de mon professeur. La différence d'âge qui existait entre elle et moi ne m'apparaissait nullement. Je l'avais dotée arbitrairement d'un corsage bleu, d'une jupe noire et de cheveux à la Jeanne d'Arc, et elle prenait dans mon esprit une tournure d'adolescente mutine, avec autant plus de facilité que je n'avais jamais vu les Lautreck. Je l'imaginais nettement, seule avec moi, au clair de lune, dans un paysage assez conventionnel. Puis des images se succédaient avec la rapidité d'un kaléidoscope : je me voyais levant le bras au ciel et désignant la lune. Mes lèvres prononçaient alors des paroles lyriques et définitives que j'avais la paresse d'imaginer, sentant bien qu'elles seraient au-dessous de mon désir. Marguerite me regardait d'abord d'un air étonné, puis, conquise par mon éloquence elle me tombait dans les bras. Après quoi les visions devenaient floues. D'ailleurs les précédentes me suffisaient pleinement et je pouvais me les ressasser pendant une heure avec de légères modifications (par exemple en introduisant un rival, à mes instants d'héroïsme) sans en être jamais fatigué. C'est ainsi que je passais mes

derniers jours à Aigrefeuille, tantôt rouge de honte à la pensée de ma situation fausse chez les Lautreck, tantôt langoureusement joyeux à l'image de mon Oaristysnaï[5] avec leur fille. Enfin, la veille de la rentrée je fus expédié à La Rochelle par le train de quatre heures. J'avais tenu à voyageur seul par amour-propre. J'arrivai à cinq heures et demie à La Rochelle, le 1er octobre, un dimanche[6].

Par une attention délicate, ma mère m'avait exonéré de toute valise et de tous les menus paquets qui sont les compagnons nécessaires du moindre déplacement, dans les familles bourgeoises. Je n'avais pas été tout d'abord très sensible à cette attention de ma mère car je mettais mon amour-propre à porter en voyage de lourdes valises qui me donnaient, à mon avis, une dignité considérable aux yeux de mes voisins de compartiment. Mais je ne tardai pas à en saisir l'avantage, les Lautreck n'étaient pas à la gare ; j'allais pouvoir m'acheminer en flâneur vers la villa « Remember » qu'ils habitaient, et mon vagabondage ne serait ni alourdi ni gâté par le poids d'une valise rivée à mon bras.

On pourrait classer les villes d'une façon plus incommode mais moins arbitraire que les classifications administratives ; suivant l'heure où leur type et leur beauté sont plus accusés. Une ville est comme une femme : il lui faut un éclairage spécial et une ambiance déterminée pour atteindre son maximum d'élégance. Et, ainsi que les belles, les villes peuvent être de jour ou de nuit, de matin ou de soir. La Rochelle est une ville de cinq à six heures, une ville de crépuscule automnal. Le vieux port, au soleil couché, est estompé par la grisaille livide des derniers rayons, tel une vieille estampe de Vernet[7] enluminée par un flou coloriste moderne. L'éclairage est répandu par plaques qui débordent un peu les unes sur les autres comme dans un Monet. Les pâles couleurs du ciel empiètent sur les vieilles tours gardiennes de l'Anse, et bleutent leurs formes dures dont la rigidité se détend un peu. Dans le port, sommeille une eau épaisse, plaquée de blanc comme ces noirs paludes de benzine laissés sur le pavé par une

auto. Les bateaux à voiles rentrent silencieux, comme surnaturellement. On pianote éperdument dans les guinguettes environnantes et la synthèse de toutes ces musiques de café apporte une mélodie monovoque, vague, identique, qui remplace le chant absent de la mer.

Je ne fus que médiocrement ému par ce spectacle : aux yeux des tout jeunes garçons, la gamme infinie et continue des paysages n'apparaît point. Ils n'ont point encore le tact nécessaire pour sentir les modifications innombrables que peuvent ajouter un arbre, une borne, un simple jeu d'ombre et de lumière, surtout les changements, les nuances qui résultent de la personnalité indéfinissable et réelle d'un paysage. Pour eux cette gamme[a] se morcelle en huit ou dix panoramas, cadres où ils font rentrer instinctivement tous les paysages qu'ils voient. Pour moi, les teintes plaquées par la dernière pommade du soleil sur ces vieilles tours, ou sur cette eau gluante, ou sur ces barques n'étaient que les résultats très ordinaires d'un crépuscule. J'étais seulement et animalement sensible au charme vague de la pénombre. Je portais donc mon attention sur la route à suivre et sur les classiques personnages dominicaux. Je m'engageais[a] bientôt sur le Mail et cessais d'avoir aucune pensée précise pour me sentir durement oppressé par l'appréhension d'un avenir immédiat. Dans cette douleur toute physique qui gênait ma respiration et précipitait mes battements de cœur, il n'entrait même plus, comme dans mes craintes d'Aigrefeuille, la représentation de mes humiliations futures : j'étais seulement halluciné par une silhouette blanche[b] et sans cesse grandissante à l'horizon, que je me figurais être la ville « Remember ». Je passai devant, anxieux : ce n'était pas elle mais, du coup, beaucoup de mon émotion tomba, comme si, tel ces vieilles gens qui ont trop pleuré pour avoir encore des larmes, j'avais été trop ému pour pouvoir conserver longtemps mon trouble. La villa des Laubré[8] était un peu plus loin. J'arrivais au portail et fus frappé par l'apparence inattendue de ma nouvelle demeure. Une grande habitude des milieux universitaires où j'avais longtemps vécu m'avait accoutumé à un certain cachet, clair, sec, mais non pas inélégant, apanage des

latinistes et des hellénistes fervents et qu'ils apposent sur leur entourage immédiat : meubles, maison, amis même.

Aussi, je me figurais la villa « Remember » comme une blanche bâtisse dans le goût grec, blanche comme devaient l'être les terrasses d'Ithaque et de Mycène. Mais, exception à une règle quasi universelle, elle avait à la fois la lourdeur d'une casbah juive et l'inconsistance de pacotille d'un chalet suisse. Les plants exotiques et serrés, lourds cactus, youcas disgracieux donnaient au jardinet d'entrée l'aspect d'une serre chaude surpeuplée ; deux placides lionceaux moussus, chefs-d'œuvre de mauvais goût, encadraient de leur symétrie les trois marches de pierre grise accédant[c] à l'entrée. Les briques rouges de la façade, la porte bleue, les volets et les balcons en bois brun, et les rosaces de stuc vert qui venaient s'ajouter au reste, tout était enfin massif, disgracieux et criard comme un faux bijou. Cette demeure assombrie par le dôme des marronniers du Mail[9], enfouie dans l'exubérante verdure de son propre jardin avait l'humidité malsaine et la tristesse pénible d'un mauvais romantisme. Au reste, cette impression désagréable fut très passagère, car mon jeune âge m'interdisait les longues mélancolies, et la tristesse de la villa « Remember » n'était qu'une tache sombre dans un ensemble joyeusement coloré.

Je sonnai à la porte bleue, le cœur battant. Pourtant, je commençais à prendre goût à cette sorte d'aventure bourgeoise, où il y avait place pour un peu d'inconnu. Une bonne vint m'ouvrir. Elle était fort jeune, rousse et vigoureuse, mais prenait, avec une grimace de lassitude, des poses traînardes d'abandon et tout en elle respirait la négligence.

« C'est-il Monsieur, le Monsieur qu'on attend ? » me demanda-t-elle en nasillant.

Je n'osais trop lui répondre « oui », mais déjà une porte s'ouvrait dans le sombre vestibule et une voix mâle criait : « Le voilà ! Entrez, mon jeune ami, entrez ! »

J'entrai avec empressement, en heurtant la bonne au passage dans mon désarroi et je me trouvai dans le salon.

Il y avait là un homme et une femme que je distinguai vaguement, car ils étaient à contre-jour. Une voix de femme, sèche et précise, me demanda :

« Vous êtes notre nouveau pensionnaire ? »

Mais déjà l'homme s'était saisi de mon bras avec une exubérance nerveuse et disait :

« Je suis vraiment enchanté de faire votre connaissance. Madame votre mère m'a chargé de votre garde, mon jeune ami ; je lui ai juré de faire de vous un homme. Mais promettez-moi à votre tour de toujours marcher dans la voie de l'honneur. J'espère que vous n'aurez jamais qu'à suivre mon exemple ! »

L'emphase de ce début, au fond sans rapport avec la médiocrité des circonstances, me déplut profondément. Mais, loin d'y voir tout d'abord une vaine rhétorique, une fanfaronnade de poltron, je crus qu'elle décelait chez mon professeur une austérité de mœurs et de goût de fort mauvais augure. Je n'ai jamais rien tant prisé que la gaieté et j'appréhendais tout de suite que l'ennui de la vertu ne fût tombé dans la villa « Remember ».

Mais déjà, Mme Laubré se levait avec majesté :

« Voulez-vous prendre quelque chose avant le repas ? », me demanda-t-elle ; et comme j'allais accepter, elle ajouta vivement : « Si vous n'avez pas trop faim, vous me feriez plaisir d'attendre jusqu'au dîner, parce que nous sommes en difficulté avec la bonne et la moindre complication du service me la ferait partir. »

Et, comme je protestais de mon peu d'appétit, M. Laubré, tourné vers la porte prononça, avec un geste menaçant :

« Vile engeance ! »

« Il est si difficile de se procurer une bonne », soupira sa femme ; puis, tournée vers moi, elle ajouta, avec intérêt : « Est-ce que Madame votre mère a aussi des ennuis avec ses servantes ? »

Je répondis que nous n'avions jamais eu qu'une vieille cuisinière très attachée à la maison ; elle murmura d'un air déçu :

« Vous avez bien de la chance : une bonne dévouée à ses maîtres, ce serait mon rêve. Je dois dire que je n'en ai jamais trouvé. »

Puis elle débita la kyrielle de ses ennuis domestiques : les bonnes étaient toutes menteuses, voleuses, insolentes et coureuses, elles ne restaient jamais en place plus d'un mois, mangeaient beaucoup et coûtaient cher.

« Tu ennuies mon jeune ami, avec ces balivernes », interrompit doucement son mari. Sa voix était naturellement mielleuse et sans qu'il eût la moindre intention de flatter. Il détachait d'abord les mots en en articulant nettement chaque syllabe et en faisant des pauses entre chacun d'eux. Il les reliait d'autre part en prolongeant le dernier son par un tremblement de la voyelle qui préparait le son suivant. Il avait l'air de soulever chaque terme pour le mettre en relief ; on eût dit d'un professeur de diction enseignant à ses élèves dans les toutes premières leçons, à bien prononcer. C'était désagréable au possible.

Il fit quelques pas en boitant légèrement et avec une affectation qui me rappela la majesté rythmique des rois d'opéra, puis vint se placer près de moi en cambrant les reins.

Il était grand et assez bien pris. Il portait haut la tête et ne manquait pas de cheveux. Pour mieux dire, son crâne même en était assez dépourvu, mais cette demi-calvitie était légèrement compensée par des boucles abondantes qui frisaient légèrement sur sa nuque. Il portait une barbe en pyramide tronquée. Son poil naturellement brun-roux se teintait désagréablement dans la barbe de mille nuances adventices : blanc, gris sale, noir même ou blond[10]. Avec son grand nez recourbé, coupant comme un bec d'aigle, sa bouche saignante, son teint jaune-orange et ses yeux myopes cachés derrière un lorgnon cerclé d'or, il faisait assez bien l'impression d'un tragédien du XVII^e^ siècle, d'un de ces Hérodes de grand chemin, qui couraient sur les routes en carriole et qui joignaient à leur noble allure de tyran barbu, une nature débonnaire et pacifique. Il portait un

costume beige de laine anglaise, qui me parut être fort usagé et n'avoir jamais été très élégant. Les boutonnières éraillées du veston semblaient des bordures d'yeux encroûtées de vieille femme. Le pantalon, duquel tout pli avait disparu, se collait aux jambes maigres et nerveuses et tombait sur des souliers à boutons du plus ancien modèle. Pourtant une certaine élégance naturelle corrigeait un peu le fâcheux état de ses effets. Mme Laubré me parut plus élégamment habillée quoique de noir vêtue. Elle avait cette étrangeté, que je n'ai jamais retrouvée chez personne autre, de porter sur un corps obèse, mafflu, empâté, éléphantesque de femme malade, une tête sèche, osseuse et chevaline, comme si le malin djinn des légendes d'Orient s'était plu à transporter le chef d'une longue et maigre Anglaise sur le tronc d'une grosse Allemande. L'effet était surprenant. Ainsi disproportionnée, avec ses cheveux drus comme des crins et d'un gris brunâtre, elle me représentait fort bien quelque Alecto ou quelque Tisiphone et ç'a toujours été sous ses traits que j'imaginais les Érinnyes durant les explications d'Eschyle.

« Allons, reprit M. Laubré en me prenant par le bras, mon jeune ami, il nous faut faire le tour du propriétaire. Cela vous est dû, ajouta-t-il devant mes protestations polies, il ferait beau voir que vous ne fussiez pas mis au fait de votre nouvelle demeure. D'ailleurs, vous savez, dit-il en riant, nous pratiquons l'hospitalité écossaise. » Et il m'entraîna à travers diverses pièces assez pauvrement meublées, où je retrouvais cette bizarrerie hétéroclite qui m'avait surpris dans le jardin. La salle à manger, dont il me dit être fier, me sembla être le cabinet de débarras d'un antiquaire : tous les styles y étaient représentés par quelque franche horreur. Il y avait tout, depuis l'armoire normande à bon marché jusqu'à la cathèdre médiévale, en passant par cinq ou six chaises cannelées de la plus moderne facture. En haut, au premier étage, je visitai ma chambre, et fus étonné d'y retrouver ce parfum d'herbes sauvages et de piété qu'on respire dans les très vieilles chambres de province. Autant les chambres du bas témoignaient d'un mauvais goût criard et agité, autant ma chambre était

simple et calme. M. Laubré m'expliqua que cette pièce avait appartenu, l'année précédente, à sa vieille mère. Celle-ci l'avait aménagée avec soin et selon ses goûts de vieille bourgeoise habituée aux petites villes endormies dont les rues étroites convergent toutes vers l'église.

« Moi, me dit-il, je n'aime pas cette chambre. Elle est d'une sécheresse attristante : parlez-moi de notre salle à manger ! Mais je crois que vous y serez bien : elle donne sur une rue calme et le lit en est bon. »

Nous passâmes ensuite sans entrer devant d'autres chambres, dont il me nommait les habitants. J'appris ainsi que M. et Mme Laubré avaient un fils qui allait être dans la même classe que moi. Je me crus alors obligé de lui demander des nouvelles de ses enfants.

« Ils vont bien, répondit-il en riant, mauvaise herbe pousse dru. Mon jeune gamin va devenir votre condisciple. Vous verrez, il aime la gaieté ! Trop, peut-être... Quant à ma fille, c'est une grande jeune fille de vingt-cinq ans : elle va bientôt trouver mari », ajouta-t-il en soupirant. Je crus d'abord que ce soupir marquait sa tristesse de devoir bientôt se séparer de sa fille. Il n'en était rien, car il ajouta, mélancolique et rêveur : « Il est bien difficile de trouver de bons maris aujourd'hui. » Mais, il ajouta vivement : « Ce n'est pas que les demandes ne soient nombreuses, mais j'ai un certain idéal, et les jeunes gens d'aujourd'hui en sont bien loin. Ne suivez pas leur exemple, mon jeune ami, les sentiers de la vertu sont bien rudes, mais quelle satisfaction quand on arrive à la cime. Quand on approche, comme moi, de l'âge où le diable se fait ermite, quelle récompense de pouvoir regarder un passé sans taches... Cela vous console de bien des choses », ajouta-t-il d'une voix blanche et grosse de sous-entendus. « Je vous demande la permission de me laver les mains », lui dis-je.

« Faites, mon jeune ami, faites. »

Et il me poussa vers ma chambre. J'entendis son pas lourd et inégal descendre l'escalier.

II

En sortant de ma chambre, j'entendis dans le salon une voix féminine de timbre nouveau pour moi. Ma gêne, qui avait disparu, me reprit tout d'un coup : je devinais en effet que j'allais me trouver en présence de Marguerite Laubré. C'était bien elle, et je sentis, les présentations faites, que tous mes beaux rêves de tendre intimité s'écroulaient, comme s'écroulaient toujours mes espoirs d'amour. Je vis bien qu'à ses yeux je n'étais qu'un petit garçon sans importance. Elle avait la beauté désagréable des maigres au long visage et l'ossature trop marquée de sa figure nuisait au charme réel de deux beaux yeux et de lèvres charnues.

Elle m'interrogea avec une condescendance bienveillante et charmeuse : pour un peu, elle eût pris avec moi le babil zézayant qu'affectent les invités pour parler aux tout jeunes enfants de leur hôtesse. Je le sentais et j'en étais fort énervé. Mais, trop timide pour oser m'en fâcher, même à l'intérieur de moi-même, je n'en laissai rien paraître. La timidité ne se traduit pas seulement par un trouble extérieur, elle a aussi pour manifestation l'impossibilité absolue où l'on est de juger défavorablement les gens qui vous intimident. C'est pourquoi, sans doute, les timides sont généralement doux.

M. Laubré tira sa montre, comme il eût dégainé un sabre : « Il est sept heures ! Adolphe n'est pas encore là ? demanda-t-il. – Mais non, répondit la mère, où peut-il être ? – Le garnement aura peut-être fait partie avec ses jeunes camarades ? – C'est égal, reprit Mme Laubré, quel tourment me donne cet enfant ! »

Puis, éclatant en gémissements, elle déplora tour à tour l'éducation moderne, sa propre faiblesse maternelle. Le caractère indépendant de son fils Adolphe et le mauvais exemple que lui donnait la jeunesse rochelaise[11]. « Je n'ai jamais eu que des ennuis avec lui ! Je lui avais bien dit de rentrer tôt ! Cet enfant me tuera. » Et ses regards levés au plafond attestaient le ciel de ses mécomptes maternels.

« C'en est trop, Élisa, dit M. Laubré, il est temps de sévir ! »

Mais, à ce moment, la porte s'ouvrit et donna passage à un jeune garçon de mon âge, malingre, hirsute et roux, vieilli par des culottes prématurément longues et par l'éclat bizarre de ses petits yeux cernés. Le courroux des Laubré parut tout à fait apaisé par son arrivée. C'est à peine si sa mère lui demanda d'où il venait. Il répondit évasivement qu'il venait de bien s'amuser et, comme on insistait, prit un air buté en fixant le sol.

« Mais enfin, nous diras-tu ?... » fit son père avec emphase. Mme Laubré interrompit : « Laisse-le donc, tu vois bien qu'il ne veut rien dire. C'est peine perdue, tu n'en tireras rien ! » Je lus dans le regard désespéré de M. Laubré qu'on foulait aux pieds toutes ses belles théories, tous ses beaux principes sur l'éducation et la vertu. Il secoua la tête avec accablement et se tut.

Cependant, Adolphe me regardait avec curiosité : il inclinait la tête sur son épaule et faisait, en me dévisageant, une grimace méprisante et appliquée. Enfin, il me tendit deux doigts humides qu'il avait au préalable logés dans son nez, et me dit, à mi-voix, en nasillant :

« Si tu es bon copain, on rigolera bien. Je connais un matelot qui est un mec marrant ; tu verras, il nous fera visiter son ship. Mais je n'aime pas les cafards. »

Puis, Mme Laubré se leva et l'on passa à table.

Après la soupe, comme on servait un ragoût de porc, M. Laubré nous expliqua[a], minutieusement et avec les mêmes précautions oratoires que s'il nous avait conté un trait d'esprit, l'étymologie de Truie, qui vient du latin trojana.

« L'adjoint ne m'a pas saluée, cette après-midi, interrompit brusquement Marguerite. – M. Colrat ? – Parfaitement ! Je l'ai croisé sous le Palais, et il a détourné les yeux... – C'est trop fort, cria Mme Laubré d'une voix coupante. » M. Laubré, devenu très pâle, leva les yeux au ciel, et dit : « Quelle ville, quels temps, quelles mœurs ! » La colère de Mme Laubré était plus vulgaire : « Voilà un petit vieux qui mériterait bien d'être giflé pour qu'on lui apprenne ce que c'est que la politesse, s'écria-t-elle. – Ah, dit Marguerite avec résignation, si c'était le seul ! Mais malheureusement, le nombre des gens qui ne nous saluent

plus va en croissant. – Ton père est trop faible, dit Mme Laubré avec sévérité, il ne devrait pas nous laisser insulter. » La conversation[b] se poursuivit un moment sur ce ton. J'avais d'abord cru comprendre que les Laubré étaient honnis de toute la ville, mais j'appris par la suite de la conversation qu'ils se plaignaient simplement, dans leur soif de considération, du manque d'égards de quelques gros bonnets malpolis. « Nous valons bien tous ces gens-là », disait Marguerite sur un mode aigu. Mme Laubré débitait avec volubilité[a] des anecdotes sur leurs épouses : « On sait, disait-elle, que Mme Colrat aurait été trop heureuse que nous la saluions l'année dernière, quand tout le monde la boycottait après son histoire avec le commandant Hurepoix. » On sentait en elle la rancœur de la femme qui doit faire sa cour à la proviseuse, à la mairesse, à l'inspectrice d'académie, qui doit[b] traîner l'hiver ses jupes crottées dans tous les salons figés ou hostiles, et faire des platitudes là où elle aurait aimé régner. Sa fille semblait tenir d'elle ce désir fou d'être considérée[c]. On pouvait d'ailleurs prévoir que le temps, amincissant ses lèvres, jaunissant et découvrant ses dents, ridant ses joues, ferait d'elle une mégère en tous points semblable à sa mère.

Mais M. Laubré, de sa voix vibrante, prêchait « ce que le Galiléen appelle le pardon de l'injure ». « Des phrases ! » coupa sa femme. Et, en effet, je commençais à me rendre compte que cet étalage de vertu intempestive n'était qu'un prétexte à vaine rhétorique.

Puis on daigna s'occuper de moi : Mme Laubré me donna quelques renseignements[d] sur le lycée où j'allais entrer. Elle me le dépeignit patriarcal et somptueux ; son mari, que par ailleurs elle reléguait au dernier rang par ses regards et l'intonation de sa voix, y prenait, du fait même qu'il était son mari, la place prépondérante. A l'écouter, je me figurai, en blanche théorie[e], tous les professeurs dont elle me parlait, vêtus de robes neigeuses, décrire la roue des archanges, des trônes et des séraphins autour de M. Laubré, impassible et dominateur.

M. Laubré but encore[f] de la tisane, puis on se leva de table. Il faisait déjà nuit. « Marguerite et Adolphe, dit Mme Laubré, sortez donc un peu avec M. Paul. Pendant ce temps, je vais donner le dernier coup d'œil à sa chambre. » J'acceptai joyeusement ; j'allai donc avoir un instant à moi tout seul cette Marguerite qui avait tant de fois hanté mes rêves d'Aigrefeuille. La mer était[g] à deux pas. Nous allâmes nous asseoir sur la jetée, à l'endroit où un môle de pierre, grise et baveuse limace, s'enfonce peu à peu dans la mer. Une lune[h] à la dure lumière s'était levée, jaunissant quelques gros nuages qui l'encadraient. Au-dessous, on eût dit le grouillement[i] hideux d'un banc de tortues noires, dont les carapaces ont la glauque et sombre transparence de l'Océan sous la nuit. Les vagues chantaient[a] la rhapsodie que chantent les villes lorsqu'on les domine d'un coteau[b]. Et la saine monotonie des flots, l'odeur froide et salée de la nuit marine s'épousaient pour donner l'impression d'un calme saisissant.

Adolphe, qui était assis, jambes pendantes, sur le garde-fou, me demanda à mi-voix : « Aimes-tu rigoler ? Parce que, si tu aimes rigoler, je te préviens : chez mes vieux, tu ne rigoleras pas ! C'est pas qu'ils soient méchants, mais ils croient que c'est arrivé. Avec moi, tu rigoleras. » Saisi de répugnance pour ce gnôme expansif, je ne répondis pas. « Qu'est-ce que tu préfères, poursuivit-il, boire, ou les poules[12] ? Y a de tout à La Rochelle. Moi j'aime mieux les poules et j'en connais de baths. » Malgré moi, je me pris à espérer qu'Adolphe[c] serait un truchement entre les femmes[d] et moi. J'ai déjà dit que, toujours espérées et toujours absentes, elles étaient le seul désir de ma naissante puberté. Aussi, je l'interrogeai avec intérêt et toute ma répugnance disparut. « Quelles sont ces poules que tu connais ? » – « Des tas, tu verras ! »

Il jeta un regard circonspect sur sa sœur. Elle se pâmait devant la mer, avec la niaise sensibilité des femmes, et bâtissait sans doute quelque roman à issue matrimoniale[e]. Droite, cambrée avec affectation, protégeant d'une main son chapeau contre le vent de la mer, elle parcourait des yeux l'Océan. Adolphe continua à voix basse : « Elles sont très chics[f], elles me payent l'apéro au Café

Français, parce que je les fais rigoler. » Puis, il se tut à son tour, perdu dans quelque rêve érotique. Il me semblait l'incarnation même du vice et m'inspirait une sorte d'effroi. Mais je ne parvenais pas à me figurer ses conquêtes comme des gamines impubères ou des prostituées, ce qu'elles étaient évidemment. J'espérais trouver, grâce à lui la princesse charmante qui me dédommagerait des dédains de Marguerite. Celle-ci[g] se secoua comme revenue de son rêve et prononça : « Il fait trop froid. Jeunes gens, rentrons. D'ailleurs, Paul, vous ne serez pas fâché de vous mettre au lit, après cette journée de voyage... »

Et nous reprîmes le chemin de la maison[h].

III

M. Loosdreck était né à Roubaix en 1865[a] d'un instituteur et d'une institutrice. Comme les parents assignent pour idéal à leur fils, celui qu'eux-mêmes n'ont pu atteindre, l'instituteur décida environ vers le temps qu'on baptisait son fils, d'en faire un professeur. L'enfant obéit à son père : il fit ses classes, eut tous les prix et obtint même des mentions au concours général. Ses professeurs le notaient ainsi : « Esprit fougueux, brillante imagination aux impétueux essors vers le beau. Se préoccupe cependant trop peu des réalités. » Ce qui en langage ordinaire signifie « utopiste ». Il l'était en effet et tenait de son père toutes les vaines rêveries, seules consolatrices d'un instituteur aigri.

Il se faisait souvent moquer de lui[b]. Il débuta[c] dans la carrière de professeur à Périgueux[d]. Une altercation avec le proviseur nécessita son changement. Il alla à Romorantin où il épousa Élisa Dulluc, fille de l'adjoint, puis à Mâcon[13] où il resta quinze ans. A la suite d'une mesquine aventure universitaire on l'envoya à La Rochelle. Il y était depuis un an lorsque je vins chez lui. L'impression générale qu'il produisait en haut lieu était d'ailleurs favorable. Les inspections nombreuses qu'il avait subies avaient toujours tourné à son avantage. Les

inspecteurs étaient éblouis par ses péroraisons sur la morale et rédigeaient sur lui des notes dans le goût de celle-ci :

« Loosdreck, Léopold-André, licencié, docteur ès lettres, professeur à Mâcon : excellent pédagogue. Enseigne avec une rare maîtrise aux élèves les premiers rudiments des humanités ainsi que les plus hautes notions morales de devoir et de vertu. Très consciencieux. Étonnante facilité d'élocution, sorte de talent oratoire qu'il utilise en lisant avec une rare sensibilité des poésies morales (Sully-Prudhomme, Eugène Manuel[14], François Coppée) à ses élèves. A interrogé devant moi les premiers de sa classe que j'ai trouvés remarquables. On pourrait pourtant lui reprocher une turbulence excessive et une extrême nervosité dans ses rapports hiérarchiques. »

C'est qu'il se préparait de longues dates aux inspections. Naturellement paresseux il ne travaillait sérieusement que lorsqu'il attendait une de ces désagréables visites. Il corrigeait alors des devoirs avec soin, faisait travailler quinze jours à des élèves une version qu'il présentait comme une explication impromptue, puis achevait de stupéfier l'inspecteur par quelque tirade morale ou patriotique lancée de sa belle voix vibrante et bien liée. Il croyait d'ailleurs à ce qu'il disait. Il voyait la vie à travers les héros de Corneille, ne rêvait que dévouements, sacrifices, abnégations sublimes. Et lui-même en sa candeur passait à ses propres yeux comme le prototype du héros cornélien. Entièrement détaché des réalités tangibles, nourri de philosophies idéalistes mal digérées, il parlait et agissait dans l'existence comme un grand enfant[a]. En matière morale ou politique ses opinions étaient des utopies délirantes[b]. Il était plus facile encore que les ouvriers, à tromper par les classiques paroles creuses de réunion publique et votait aveuglément pour l'extrême gauche, ce qui ne l'empêchait pas d'être catholique et chrétien fervent.

[les f^os^ 37 et 38 manquent]

Il y a en provinces quelques vieilles villes, maintes fois investies, assiégées, incendiées, affamées, démantelées, et qui de leur passé conservent, outre la gloire administrative, une haine farouche de tous les individus qui ne sont pas nés dans leurs remparts. Ce sont pour elles « les Barbares » ou comme on disait autrefois « les estrangers du dehors[15] ». Les partis extrêmes de la ville ont pour trait d'union cette haine de l'estranger : un fonctionnaire d'une autre ville vient-il séjourner dans la ville interdite, l'aristocratie lui en sera complètement fermée, la bourgeoisie se moquera de lui et lui jouera mille tours, les petits commerçants le grugeront et le berneront sans remords. La Rochelle est une de ces villes interdites[c]. C'est cette indiscipline passagère des gosses en folie doublée de cette haine héréditaire que M. Loosdreck trouva en 1916 à La Rochelle.

On l'observa six mois avec méfiance. Puis le troisième trimestre vit éclater un chahut organisé et terrible contre le pion et contre l'estranger. Il se débattit trois mois, tapant à tort et à travers, distribuant des punitions avec la lourde injustice de l'homme qui n'a jamais puni. L'agitation haineuse de ses élèves le surprit douloureusement et l'ulcéra profondément : il avait la faiblesse de se croire populaire au lycée. Le chahut persistant, il contracta une sorte de maladie de nerfs qui le faisait tressauter au moindre bruit inattendu. Heureusement les vacances vinrent. Il passa un mois dans sa ville natale et se remit complètement. Mais il était passé en tradition de le chahuter. Il ne l'ignorait pas, il savait qu'à la rentrée il allait trouver une classe hostile, décidée par principe à le tourmenter et il en souffrait beaucoup. Il avait une peur lâche du chahut, une peur qui lui desséchait le gosier et qui lui poussait des sueurs froides. Il résolut d'user de sévérité. Cette idée qu'il allait devenir un maître redouté n'était point pour lui déplaire. Elle lui rendit un peu le calme et il était entièrement rassuré le 2 octobre 1917 lorsqu'il alla faire la classe de rentrée au Lycée.

*

Je devais entrer en classe le lendemain de mon arrivée. M. Loosdreck eut l'obligeance de faire route avec moi pour me montrer le chemin à suivre. Lui-même d'ailleurs avait à faire la classe ce matin-là. Nous partîmes à huit heures moins vingt, après avoir avalé un mauvais café noir. Alphonse qui ne tenait

[Les f^os^ 41 à 50 du manuscrit n^o^ 1 manquent. Cependant, il existe un manuscrit isolé de 3 pages, différent des autres dans sa présentation, et qui constitue peut-être une autre version d'une partie du passage manquant. Voici ces trois feuillets :]

Les classes de grec étaient beaucoup moins peuplées. La plupart de nos condisciples, futurs marchands de calicot, ne les honoraient pas de leur présence. Nous étions à peine une douzaine d'assidus « hellénistes » comme nous appelait M. Loosdreck avec une prétention souriante. Aussi Jésus la Chouette avait-il entrepris de se former avec cette élite zélée un petit parti qui puisse enrayer le chahut des autres. Il s'ouvrait à nous de toutes ses idées, il ne nous cachait rien des menus incidents de sa vie privée. Dès que le tambour avait roulé nous nous groupions autour d'un poêle fumeux à l'intérieur de la classe, approchant des chaises et nous frottant les mains au-dessus de la flamme. Il arrivait alors en boitant, s'approchait de nous et disait en avançant ses lèvres rouges : « Ah, ah, autour du poêle ! Bientôt vous vous mettrez dans un poêle comme Descartes. »

Il s'arrêtait pour jouir de l'effet d'étonnement produit par ses paroles et expliquait alors comment poêle avait au XVII^e^ siècle le sens de chambre chauffée par un poêle. Puis il s'approchait du feu à son tour et tendait les mains à la chaleur. « Cette eau de La Rochelle ne lave pas, disait-il avec sa moue habituelle, voyez je me suis lavé les mains deux fois ce matin : cette eau ne décrasse pas. » Ce disant il cherchait une approbation dans nos regards, mais prévenus contre lui, haineux et sournois, nous détournions les yeux, nous fixions un point quelconque du mur ou du plancher.

« Allons, à vos places », disait alors M. Laubreck avec résignation. L'un de nous se décidait à ce moment à vaincre sa répugnance et à lui adresser la parole.

« Encore un p'tit moment m'sieu, il fait si froid. »

Jésus la Chouette ne demandait pas mieux : le grec l'ennuyait, sa chaire était froide, et puis, comme tous les malheureux qu'on tient en quarantaine il adorait causer un peu, fût-ce avec des enfants de quatorze ans. « O tempora, o mores », disait-il bourru mais avec un sourire, « voilà que la jeunesse se plaint du froid, que dirions-nous alors, nous, avec nos vieux os », et il secouait la tête. Puis tout retombait dans un silence gênant. Nous nous poussions du coude en souriant. Lui-même, embarrassé, se creusait la tête pour trouver un sujet de conversation. Enfin il se décidait à interpeller un élève avec un intérêt feint et une familiarité exagérée. « Eh bien Puteaux, et votre frère ? Quelles nouvelles, mon enfant ? » Puteaux, un rejeton malingre de l'aristocratie bourgeoise rochelaise, considérait cette interrogation directe comme une offense et répondait avec malhonnêteté : « Il va bien. » « Toujours dans la Somme ? » « Oui. » M. Laubreck sentait bien qu'il faisait fausse route, qu'il avait affaire à un insoumis, qu'il froissait et qui se cabrait sous ses questions, mais comme tous les timides, il préférait encore les rebuffades de Puteaux : au moins avec celui-là la conversation était engagée, l'idée qu'il faudrait l'abandonner et rompre la glace avec un autre faisait horreur à M. Laubreck. Enfin, devant la mauvaise volonté de l'enfant, redoutant de sa part une impolitesse trop grossière sur laquelle il ne pourrait fermer les yeux, il se lançait dans un monologue insignifiant et long, contant des aventures qui lui étaient arrivées dans sa jeunesse.

Mais nous ne l'écoutions plus : « Il est lancé », disait Herbaut en ricanant et nous causions à voix basse en lui jetant des coups d'œil sournois. Il s'en apercevait, s'arrêtait net et gagnait sa chaire avec un soupir de regret : « Allons, à vos places messieurs, nous avons assez paressé. » Et l'explication commençait, molle et somnolente. Il considérait les textes grecs comme des ennemis car il les comprenait mal et ses contre-sens faisaient la joie des élèves. Souvent, devant sa

traduction ampoulée et inexacte, nous pouffions de rire. Il avait alors un sursaut de rage, puis subitement calmé levait vers nous un regard morne et continuait tristement l'explication. Il se rattrapait lorsque le texte prêtait aux digressions, partait brillamment vers des considérations philosophiques et idéales, s'agitait sur sa chaire, et, avec de grands gestes balayeurs, il semblait un Démiurge dictant les lois du monde, un pied sur le Soleil et l'autre sur la Lune. Mais à mes yeux railleurs et méchants il était simplement ridicule. Nous ne l'écoutions pas d'ailleurs. Les classes de grec se passaient à lire de mauvais romans ou à faire des devoirs pour les autres professeurs. Mais comme nous étions des calmes et que nous avions encore la pudeur (ou la couardise) de dissimuler notre inattention derrière des murs de bouquins scolaires, il nous aimait, étonné peut-être de n'être pas chahuté, comme certains chiens s'étonnent de ne pas être battus et s'attachent vaguement à des maîtres indifférents parce que ceux-là les laissent tranquilles.

[Chronologiquement, par rapport au passage qu'on vient de lire, la suite constitue un retour en arrière.]

IVª

Je m'étais par prudence mis le soir même et le jour suivant à part des conciliabules de mes camarades. J'eusse pourtant été enchanté de connaître le sort précis qu'ils réservaient à M. Laubré dont la prétention verbeuse m'exaspérait. Les classes de français étaient stupéfiantes : il s'y prenaitª pour nous faire la classe de la même façon que les amoureux d'autrefois pour séduire leurs maîtresses : il nous lisait des vers et nous faisait part de ses impressions personnelles sur les poèmes. D'ailleurs il ne nous initiait guère ainsi qu'au Sully-

Prudhomme. Il disait[b] en faisant un sort à chaque mot et en balayant sa table d'un grand geste

Ce sont eux ; j'ai posé l'oreille contre terre

Les bruits sourds qu'on entend sont des pas de chevaux[16]

ou bien

Je m'écriais avec Schiller :

« Je suis un citoyen du monde. »[17]

Et il se complaisait dans ces platitudes, il faisait des pauses et répétait chaque mot avec une admiration particulière, un peu comme Philaminte devant le « carosse amaranthe »[18]. Le mardi et le mercredi furent assez calmes. Et je pus supposer que comme l'immense majorité des projets de chahut, celui-ci était tombé dans l'oubli. Cependant le mercredi soir on m'avisa que j'eusse à acheter, pour ma part, du papier d'Arménie, une boîte d'allumettes et un feu de Bengale. Je me serais bien passé de ces dispendieux préparatifs. Mais j'étais pris entre deux feux : la fureur de Jésus la Chouette et de sa famille si je chahutais et la déconsidération de mes camarades si je ne chahutais pas. Entre les deux perspectives je n'hésitais pas : le soir même la boîte d'allumettes, le papier d'Arménie et le feu de Bengale étaient[c] dans le tiroir de ma table de nuit. Vers les dix heures Adolphe[d] entra sans façon dans ma chambre. « Dis donc, me dit-il, c'est jeudi demain, je te présenterai à trois poules. Elles sont marrantes. Elles sont[e] avec des Américains michés et elles nous payeront le cinéma. » Puis il sortit de sa poche une douzaine de pétards et me dit : « Ça, c'est pour vendredi. Je les ferai partir tous les douze ensemble. La gueule que fera papa ! »

Mais le jeudi mes parents vinrent me voir et je passai l'après-midi avec eux. Le lendemain vendredi, en entrant en classe, j'avais le cœur battant d'émotion et cette impression d'intolérable énervement qui caractérise chez moi l'attente. J'avais absolument besoin d'agir, de dépenser de l'énergie et je donnais de grands coups de talon sur le mur de la cour, sans autre but que de me soulager. Frédéric[f] Belot, le bellâtre organisateur du chahut avait l'air circonspect du général avant

la bataille. Il interrogeait chacun avec dureté : « Tu as tes machins ? » me demanda-t-il. Je les lui montrai. Il critiqua la qualité du papier d'Arménie et regretta que le feu de Bengale fût rouge et non vert : « Ça aurait fait un bien plus bath effet, dit-il, heureusement que Coret en a apporté un vert. » Puis, d'un ton décidé : « Alors, tu entends, l'Aztèque, tu feras partir ta fusée quand je te le dirai. D'ailleurs il y aura une sonnerie de réveil. Pour le reste tu gueuleras avec les autres : tu verras bien d'ailleurs. » Puis il me quitta[a]. La classe commença, calme comme une messe. Dans un silence respectueux Jésus la Chouette fit réciter quelques leçons. Puis il dicta un devoir de français[b] : « La poudre et l'alcool se disputent chez Pluton la palme de la destruction. Ils exposent tour à tour leurs droits. Finalement la palme est donnée à l'alcool. » « Messieurs, nous dit-il, sans vous faire ce devoir, je veux vous donner quelques indications. Voyez-vous bien toute l'étoffe de la nuance entre la poudre et l'alcool. La poudre c'est l'ennemie qui fauche au soleil, au grand jour, en pleine chevauchée. L'alcool[c] c'est le sombre serpent qui... » A ce moment, cristalline et perverse comme l'eau qui tombe dans un vase de nuit, une sonnerie retentit, un carillon humble d'abord puis allant rinforzando jusqu'à un fort assourdissant. Les murs se le renvoyaient. Les ondes sonores s'entrecroisaient. Partout le son grêle et soutenu semblait surgir, de quelque génération spontanée sur la place même. Le réveil sonnait.

Il nous surprit tous car le clou du spectacle était, d'après Belot, fixé une demi heure plus tard. Quant à M. Loosdreck son visage[d] avait pris une teinte terreuse. Il tourna un instant ses yeux éplorés aux quatre coins de la classe. Puis il bondit sur ses pieds, se courba un instant sous son pupitre et émergea tenant un réveil à la main. Il le tenait par le centre du corps, avec une méfiance apeurée, comme on tient un crabe qu'on vient de pêcher. Et le réveil sonnait désespérément, en manière de défense, encore comme le crabe qui agite ses pinces, protectrices inutiles. M. Loosdreck le posa sur la table et le bois fut frappé de coups sourds comme par la cognée d'un bûcheron. Hébété, Jésus la Chouette considérait le monstre, s'attendant sans doute à le voir s'éloigner en marchant de côté sur ses

pattes comme un terrifiant crustacé en nickel. Quand le carillon cessa, brusquement le lien magique fut rompu. D'une part nous laissâmes fuser nos rires que le saisissement retenait dans nos gorges, d'autre part. M. Loosdreck tout debout, la taille cambrée, la face tordue par son habituel rictus, demanda[a] d'une voix blanche et tremblante : « Quel est le misérable qui... » A ce moment quelqu'un s'aplatit sur son banc, dans les gradins du haut, et une voix rauque, précipitée par la crainte d'être « repérée » commanda : « Pour Jésus la Chouette un, deux, trois. » Et le ban fut battu. Il claquait de partout. On eût dit qu'on écrasait des poux sur un rythme ternaire. On le battait avec les mains, mal cachées sous les bancs, avec les pieds qui heurtaient le sol à contretemps, on le hurlait à pleine gorge, en gardant les lèvres fermées, par prudence. Et nous avions tous une ivresse perverse et frissonnante. En haut[b], une nouvelle bande s'activait en d'invisibles préparatifs, et soudain, éblouissant et inoffensif, un immense soleil, tel qu'on en brûle pour le quatorze juillet se leva du fond de la classe, atteignit son zénith au niveau de la lampe électrique, incendiant les murs de rouges lueurs, puis sa course achevée, vint se coucher, crépitant, aux pieds de la chaire. Puis le chahut cessa brusquement comme si pour un moment les élèves étaient à bout d'invention. Alors la colère de M. Loosdreck se déchaîna. Il[c] l'aurait voulue digne, mesurée, encore littéraire. Mais sa voix rauque, aux éclats bizarres, le rouge qui subitement empourprait ses joues, ses yeux surtout, courant comme d'agiles gymnasiarques d'un coin de la classe à l'autre, avec l'appréhension d'y trouver quelque appareil nouveau, quelque piège, quelque machine infernale, tout cela[d] disait son désespoir, sa terreur panique, tout cela était désespérant ou burlesque, au choix. Pour nous c'était burlesque et nous suivions d'un œil amusé les soubresauts de notre pauvre fantoche à figure de Christ[e].

« C'en est trop, disait-il d'une voix qui râlait, vous êtes des lâches et des misérables ! Ah, la guerre au grand jour comme la font vos aînés, soit. Si vous me haïssez autant que je vous hais, dites-le moi face à face. J'ai des poings, je me

défendrai. Mais cette lâcheté que vous avez eue de m'endormir dans la confiance pour mieux me surprendre aujourd'hui, c'est ignoble... » Un second ban fut commandé, mais maladroitement, avec hésitation. Jésus la Chouette bondit, frappa le meneur au second gradin, le tira à lui avec un ahanement furieux, avec le violent désir de lui faire mal. L'autre, brave garçon rougeaud, encore ahuri de son audace, résista un instant, puis cria de douleur sous les mains qui le pétrissaient. Il fut jeté à la porte avec ces mots : « Vous aurez de mes nouvelles. » Mais déjà toute la classe hurlait « Assassin, assassin » et comme il revenait à nous, prêt à recommencer la lutte, le chœur s'affaiblit et se tut. Ce fut alors une poursuite de versets et de répons. A un bout de la classe il partait : « Assassin » et quand Jésus la Chouette y portait les regards il jaillissait[a], écho moqueur, tout près de lui au premier banc. Il se pourchassait lui-même, le mot vengeur, à travers la classe, passant par toutes les bouches, voletant, sautant par-dessus les bancs et les lampes électriques, poursuivi par le regard fiévreux et toujours en retard du pion ahuri. Puis son vol s'alourdit, il se fit plus rare et tomba[b]. A cet instant mon voisin de gauche, un petit bonhomme résolu, ouvrit d'un air décidé son canif, le posa devant lui sur la table et commanda : « Pour l'Assassin un, deux, trois ! » et toute la classe miaula, chatte en rut : « M... e ». Jésus la Chouette alors se précipita sur les gradins, escalada les marches et voulut s'emparer de mon voisin. Il criait : « Étienne, misérable lâche, vous allez voir ce qu'il vous en coûtera. » Mais Étienne lui présenta froidement la pointe de son couteau d'un geste qu'il feignit être instinctif. Jésus la Chouette fit un bond en arrière et se retrouva debout aux pieds de son pupitre. Le sentiment de sa dignité lui revint : il se croisa les bras et ordonna pondérément à Étienne de sortir. L'autre gémit : « M'sieu, qu'est-ce que j'ai fait » car les élèves même pris en flagrant délit disent « M'sieu qu'est-ce que je fais ? » Plus jeunes ils disent « Maman ». Cependant force lui fut de sortir malgré ses dénégations. Alors Loosdreck à bout d'énergie, lamentable chiffe, promena ses regards apeurés

autour de lui[c], et je lus clairement sur sa face l'envie de demander grâce, de se traîner à genoux pour qu'on le laisse en paix.

Il ne le fit pas tout à fait mais il dit d'un ton plaintif : « Voyons, cessez ces fantaisies. Ne vaut-il pas mieux s'entendre ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Si vous avez quelque chose à me soumettre, à me reprocher même, dites-le moi et j'aviserai. » J'assistais bouche bée à cette débâcle quand quelqu'un penché sur moi du gradin supérieur me souffla d'une voix basse et irritée : « Andouille, et ta fusée, qu'attends-tu pour allumer ta fusée ? Vas-y donc ! » Je reconnus Belot. Le fait de jouer un rôle actif dans cette boucherie m'était souverainement désagréable. D'ailleurs j'étranglais de peur que Loosdreck ne me voie. C'est évidemment sur moi qu'il se vengerait. D'une main[d] mal assurée je craquai une allumette dans ma poche. Il me semblait que la classe, pourtant bruyante, s'était tue tout à coup et que tous les yeux étaient fixés sur moi. Je tirai rapidement de ma poche une allumette enflammée, je l'approchai de mon feu de Bengale que *[je]* lançai en l'air. Il alla retomber sans s'être allumé deux rangs plus bas. « Imbécile », souffla Belot. Je me tus terrorisé. Mais à cet instant, de l'autre côté de la classe le mur était illuminé par un feu vert qui ondoyait en crachant. Loosdreck tourna de ce côté des yeux ternes et résignés. C'est le moment qu'Adolphe choisit pour allumer[a] ses pétards. Ils partirent en coup de canon. Loosdreck les vit et vit l'auteur du bruit. Le seul sentiment qui lui passa alors dans le cerveau c'est que celui qui l'avait allumé était son fils, quelqu'un sur qui il pourrait taper à l'aise et à tour de bras. Il l'empoigna par les cheveux, se débattant et criant grâce et le traîna devant sa chaire. Il lançait à son fils des coups de pieds maladroits qui ne lui faisaient aucun mal, l'appelant « crapule » et « misérable ». Nous[b] nous taisions haletants. Le père cherchait maintenant à écarter les mains qu'Adolphe tenait obstinément devant sa figure. Il réussit un instant à les abaisser tandis que l'autre hurlait de peur et de rage ; il les lui maintint de la main droite et, du poing gauche fermé, il lui[c] martela la visage aux yeux, au nez, aux lèvres. Puis il le repoussa violemment et le culbuta. Adolphe

tomba de tout son long. Il ne se pressait pas de se relever, honteux et abruti, trouvant une paix passagère à rester étendu sur le dur plancher. Puis il se remit sur ses pieds et étancha le sang[d] qui lui coulait du nez et des lèvres. Jésus la Chouette remonta lentement sur sa chaire. Nous aurions pu faire à ce moment les pires horreurs. Il était déprimé, hébété, à bout de forces et il n'aurait rien dit. Mais une angoisse pesait sur la classe et nous restâmes un moment silencieux. Adolphe seul[e] trouait le silence par ses hoquets et ses pleurs. La cloche en sonnant rompit les chiens : nous nous levâmes en tumulte et criant : « Assassin, assassin » sur un mode aigu nous nous hâtâmes de gagner la porte. M. Loosdreck nous regarda passer sans un mouvement, hagard. La porte se referma sur le dernier d'entre nous sans qu'il eût fait un geste[f].

V

Le soir nous dînâmes seuls Marguerite, Élisa et moi. Fiévreux, hébété, souffrant de maux de tête, Loosdreck était allé se mettre au lit. Adolphe était monté s'enfermer dans sa chambre pour éviter les remontrances. Sa mère et sa sœur avaient été tour à tour frapper à sa porte. Il n'avait ouvert qu'à sa sœur et avait obstinément refusé de descendre. Personne n'était allé prendre des nouvelles de Jésus la Chouette. Le malheureux me fit pitié : je le sentais si désemparé et si privé de toute assistance, que j'eus un instant l'envie de monter frapper chez lui. Mais j'étais trop timide. A l'apparition de la soupe je sentis qu'Élisa désirait connaître les détails du chahut. Elle aspirait l'air méchamment et avidement comme une commère devant un potin scandaleux. Elle cherchait un biais pour obtenir des renseignements précis sans compromettre sa majesté. Elle soupira d'un air triste et compassé : « Quelle vilaine chose que cette dissipation, le “chahut” comme vous dites. Voilà l'état où ça met mon mari. » J'acquiesçai timidement. « C'est terrible de voir combien vous torturez vos professeurs par votre dissipation. » « Mais madame, je n'ai pas pris part à ce chahut, Adolphe peut vous le dire. » « Quand je dis vous, je veux dire toute votre

classe. Cet âge est sans pitié. » Marguerite interrompit agacée : « Allons, cesse donc de tourner autour du pot : tu veux savoir le fin mot de l'histoire : Paul va te le dire. » Je racontai alors les faits. Élisa semblait prise d'une sorte de pitié banale pour son mari et du plaisir féroce que j'avais déjà remarqué chez elle lorsque Jésus la Chouette éprouvait quelque mécompte. Finalement, ayant sans doute réfléchi que ce chahut compromettrait sa dignité de matrone, que peut-être on la montrerait du doigt lorsqu'elle passerait sous le Palais, elle opta pour une indignation mesurée et déclara : « On a eu bien tort de supprimer les punitions corporelles. La crainte du fouet aurait bien muselé ces gaillards. » Marguerite, elle, était parfaitement indifférente. Pour elle il y avait un abîme entre la vie brillante qu'elle menait l'hiver dans les bals et les thés et l'existence de garde-chiourme que son père avait en partage. Les nouvelles universitaires, les déboires ou les petites satisfactions d'amour-propre qui marquaient le déroulement de la carrière paternelle la laissaient absolument froide. Tout cela était trop vilain, trop mesquin pour elle. Ce qui lui plaisait c'étaient les longues rêveries au clair de lune, où elle songeait puérilement à l'Aventure d'amour tout en gardant avec soin une pose plastique, c'étaient les causeries avec les jeunes gens, lorsqu'avec un tremblement dans la voix elle défendait la noblesse de l'amour contre les assauts de quelques esprits forts, c'étaient les soirées artistiques où elle chantait la prière d'Élisabeth et les larmes de Werther[19], d'une belle voix de mezzo qu'elle tenait de son père. D'ailleurs toutes les professions lui paraissaient uniformément mesquines. Elle n'en respectait que trois : celle de romancier « parce qu'il est doux de charmer toute une foule par sa pensée », celle d'officier de marine « parce qu'on y voit de beaux couchers de soleil » et celle d'officier de terre « parce qu'il est beau de mourir pour une idée ».

Aussi se hâta-t-elle de détourner la conversation et dit aimablement : « Nous emmènerons Paul, n'est-ce pas Maman, au bal des Universitaires ? » « Si ses parents l'y autorisent je n'y vois pas d'inconvénients. » « Savez-vous danser, Paul ? » Je répondis que j'avais un smoking mais que je ne savais pas danser. « Je

le regrette, je vous aurais promis une danse. » Elle disait toutes ces amabilités sur un ton léger qui montrait combien elle me prenait peu au sérieux. Désireux de briller je lui soumis quelques aperçus sur la danse, d'ailleurs assez banals et que je tenais de seconde main, n'ayant à cette époque jamais vu danser moi-même. Mais elle me regarda d'un air de mépris à me faire rentrer sous terre et déclara : « Non, ce n'est pas du tout cela. D'ailleurs vous êtes trop jeune et vous ne savez pas danser. » Puis elle me donna quelques renseignements sur le bal des Professeurs : elle parlait autant pour sa satisfaction personnelle que pour me renseigner. J'appris ainsi que ce bal était le premier de la saison d'hiver. « Il ouvrait la brillante série des soirées dansantes rochelaises »[a], devait avoir lieu le 10 octobre et l'on espérait que le Préfet y ferait acte de présence. « Je pense que Papa, malgré cette petite anicroche, sera d'aplomb pour nous y conduire. » « Ton père n'a rien, repartit Mme Loosdreck, il a été un peu agacé par ces garnements et, nerveux comme il est, il en a tout de suite fait un drame. Mais bien entendu il nous y conduira. » Il nous y conduisit en effet, après une scène mémorable qui eut lieu le neuf octobre au soir, au dîner. Il n'avait pas été au Lycée depuis deux jours, avait passé le 7 et le 8 dans son lit, malgré les haussements d'épaules indignés de sa femme et de sa fille, et le 9, levé à deux heures de l'après-midi il traîna languissamment dans sa maison, prenant un livre et le rejetant, fumant sans courage des cigarettes américaines. Au dîner, Élisa lui dit d'une voix brièvement polie : « Eh bien, tu vas mieux ? Tu seras demain en état de conduire ta fille au bal ? » Jésus la Chouette hocha la tête : « Je ne me sens vraiment pas bien, dit-il, Marguerite n'en est pas à un bal près, elle ira au prochain. » « Je m'étonne, reprit Mme Loosdreck d'une voix rageuse, que tu songes aussi peu au bonheur de ta fille et à la dignité de ta femme. Que tu n'aies pas pu après vingt-cinq ans de service te faire nommer à Paris, soit, je ne dis rien. Tes camarades te sont passés devant le nez, mais je me résigne : c'est ton caractère et tu n'y peux rien changer. Mais je trouve renversant que tu refuses de faire connaître ta fille dans le trou où nous avons échoué. Je veux trouver un

mari à cette petite. Et ce n'est pas en bayant aux corneilles, en geignant pour des riens, en t'alitant quand tu es malade comme moi que tu le lui procureras. » M. Loosdreck fit un grand geste désespéré : « C'est en gagnant votre pain que je me tue, dit-il noblement, j'ai trop souffert pour pouvoir m'aller réjouir demain. » « Souffert de quoi ? Tu te mets dans tous tes états parce que quatre bambins bavardent dans ta classe ? Si tu savais sévir tout cela ne t'arriverait pas. » « Ne te mêle donc pas de pédagogie, reprit Jésus la Chouette avec impatience, tu ne sais seulement pas ce que c'est ! » « Enfin nous conduiras-tu, oui ou non, ta fille et moi, au bal des Universitaires ? » « Mais non ! il est des sacrifices que je ne puis m'imposer. Je ne puis me traîner dans l'état où je suis à un bal qui a lieu à l'autre bout de la ville, dans une atmosphère enfumée, dans un air vicié, au milieu de cris et de musique barbare. J'en deviendrais fou. D'ailleurs cessons sur ce sujet, j'ai trop mal à la tête ! » « C'est trop fort, reprit Élisa au paroxysme de la rage, mais tu ne vois donc pas la situation ? » A l'air qu'elle prit je compris qu'elle allait l'exposer en détails, cette situation. J'étais au supplice. L'extrême réserve que mes parents avaient toujours eue vis-à-vis de moi lorsqu'ils avaient à parler de leurs ennuis, me rendait insupportables les scènes de la villa Remember. D'ailleurs on ne faisait nulle attention à moi, tenu pour quantité négligeable, pas plus qu'à Pif d'Azur qui mangeait sa soupe à l'autre bout de la table en jetant à la dérobée des regards haineux sur son père. « Ta fille a vingt-cinq ans, reprit Mme Loosdreck, personne ne lui a encore sérieusement demandé sa main, tu peux disparaître d'un moment à l'autre, et alors que deviendra-t-elle ? Elle est jeune, jolie, intelligente, elle a des talents : elle dessine et elle chante. Elle pourrait trouver facilement de bons partis. Mais par ta faute elle ne sort jamais, elle reste enfermée ici et nul ne la voit. » M. Loosdreck leva les bras au ciel. Il avait présentes à la mémoire les perpétuelles sorties de l'hiver précédent, les rentrées à une heure du matin dans la neige, tandis qu'il toussait avec un peu d'affectation pour montrer qu'il bravait les rhumes pour les accompagner. Mme Loosdreck continuait cependant : « Crois-tu qu'il suffit de faire de beaux discours moraux

pour marier sa fille ? Regarde M. de Percin : il ne parle pas tant, lui, seulement il se démène, il invite des jeunes gens chez lui, sa femme organise de petites sauteries, et dans six mois sa fille qui a deux ans de moins que Marguerite sera mariée. » « Que m'importent les de Percin ? » Les de Percin étaient une famille de professeurs amis des Loosdreck. Claire de Percin, leur fille, leur divinité universitaire, était la principale rivale de Marguerite dans la chasse aux maris, mais ce qui exaspérait surtout Mme Loosdreck c'étaient les réceptions que ceux-ci organisaient. « Comment peuvent-ils s'y prendre, disait-elle souvent avec aigreur, ils ne gagnent pas plus que nous. » Pour l'instant elle poursuivait : « Et moi ? Je ne me plains pas souvent, mais je n'ai pas encore l'âge d'être cloîtrée. J'ai besoin d'air, de mouvement, de relations. Mais ton égoïsme et ton imprévoyance me laissent sans amis, sans connaissances. Ta mollesse est telle que tu te laisses contrepasser par l'adjoint sans qu'il te salue. On te méprise, on te bafoue et avec ton inertie tu es incapable de te défendre. » Marguerite jugea bon d'éclater en sanglots et de crier en hoquetant : « Je me faisais une telle fête de ce bal, c'est ridicule d'en être privée pour ces mesquineries. » Jésus la Chouette accablé se rendit. « Mes élèves, ma femme, mon fils, ma fille, murmura-t-il d'un ton de père noble et comme s'il commençait la tirade de Lusignan dans *Zaïre*[20]. »

Après un temps : « Regardez-moi bien, je tremble de fièvre et de froid, mais j'irai au bal des Universitaires pour vous montrer que je sais encore me sacrifier. Je ne juge pas votre conduite. » Puis il se leva et sortit en claquant la porte. Mme Loosdreck eut une moue méprisante et Marguerite essuyant ses larmes se remit à manger avec appétit.

Le lendemain soir j'échangeai mon costume bleu de tous les jours contre le glacial ridicule d'un smoking d'enfant et d'une chemise empesée. Je tremblais de froid dans cet accoutrement et des frissons me parcouraient quand mon cou en touchait le faux col trop grand pour moi. Il me venait alors à l'esprit des souvenirs de matières gluantes : miel, sirop de sucre, confitures et il me semblait

que mon corps en était barbouillé. Réchauffé tant bien que mal je partis avec M., Mme et Mlle Loosdreck. Adolphe restait à la maison[a]. Quand nous entrâmes dans la salle du bal je fus un moment submergé par les présentations. Étourdi, ahuri, je répondis machinalement des phrases toutes faites à des habits noirs puis on me laissa et je pus observer tranquillement. Il était 10 h et demie et la salle était pleine. Nous arrivions dans un de ces moments où les cavaliers langoureux et les danseuses sentimentales oublient qu'ils sont des purs esprits pour se précipiter avec voracité au buffet. A l'orchestre qui s'était tu, un vieillard chevelu buvait un bock ; la pianiste prise d'hilarité aux propos du violoniste, se trémoussait et son verre d'orangeade secoué d'une main nerveuse parsemait de petites taches rouges les touches du clavier. Puis chacun regagna sa place, les dos des musiciens se courbèrent soumis, et l'on joua une valse. Je promenais alors mes regards sur les danseurs et l'assistance[b]. Paisibles et reines, les femmes de professeur trônaient au premier rang sur des fauteuils à poil rouge. Toute aigreur avait disparu de leurs yeux. De leur tête ménagère, la musique avait banni les soucis du marché, du beurre rance, du poisson aux ouïes trop pâles, de la viande puante, ou des œufs trop chers, pour leur rappeler le temps lointain où elles dansaient. Et leurs yeux tranquillisés, seulement teintés d'un vague regret, et mouillés d'une larme, poursuivaient comme ceux des bœufs du poète, languissants et superbes, « Le rêve intérieur qu'ils n'achèvent jamais[c, 21] ». Il y avait aussi le chœur des vieillards. Il y en avait partout : l'université de province est un peu un hospice de vieillards. Ils étaient assis sur les fauteuils de second rang, ou coincés entre deux portes, ou courbés sur le buffet. Et tous, grands ou petits, attendaient. Ils attendaient une chose dont l'issue n'était pas immédiate. Ils l'attendaient avec patience et fermeté, là comme ailleurs, ils l'attendaient dans ce bal comme ils l'attendaient en classe, dans la rue, en visite, à table en mangeant, au lit avant de s'endormir. Ils attendaient la retraite. Ils étaient à présent comme ces vieux chapeaux sur lesquels il a trop plu et qui peuvent recevoir toutes les formes possibles, assouplis et résignés. Ils avaient connu la

haine du proviseur, le chahut des élèves, les mauvaises inspections, et aussi l'autre attente, cent fois plus décevante celle-là : l'attente du ruban rouge. Tant de misères les avaient érodés. Ils étaient passifs et soumis ; au milieu des déboires éternels et quotidiens ils gardaient la même indifférence : ils attendaient pleins d'espoir la retraite, le jardinet, les rentes, et vivaient dans l'avenir. Ceux-là, au son de la valse magique, comme leurs femmes, vivaient dans le passé. Le reste, assorti en couples, dansait[a]. Les femmes, libres jusqu'aux seins, se pâmaient, le cou rejeté en arrière, un sourire d'extase aux lèvres, le front à peine en sueur. Les hommes[b] sanglés dans un carcan qui luisait comme du bristol, tendaient leur maigre cou bourrelé de plis, à la pomme d'Adam saillante comme un goitre ; rouges, échevelés, on eût dit à leurs visages congestionnés qu'ils faisaient rouler un muid vers une cave. Et ils gardaient un air maniaque et distrait, les yeux vagues. Puis la valse cessa brusquement. M. Loosdreck, portant vraiment beau, dans son habit assez seyant, me déclara qu'il me fallait faire la tournée des professeurs. L'imposante Mme Loosdreck, Marguerite qui n'avait pas encore dansé et moi nous le suivîmes. Il marcha vers un fort grand fauteuil où s'étalait le proviseur. Celui-ci, monstre amphibie tenant du pédant et du rond de cuir ainsi que le veut sa profession, nous salua. Il eut quelques mots aimables pour tous et en particulier pour moi, s'informa si je savais danser et complimenta Mlle Loosdreck sur sa beauté. Nous le quittâmes et à travers les fauteuils, rangés en batterie, nous rejoignîmes M. Sirben[22], professeur de troisième à La Rochelle, agrégé et décoré de la Légion d'honneur.

« Eh bonjour, ami », lui cria Jésus la Chouette. Le petit vieillard interpellé sourit tristement et prononça des paroles de bienvenue d'une voix rapide et sans timbre. Il portait des cheveux bouclés, une moustache et une barbe royale, le tout du plus pur argent et au milieu un lorgnon, anachronisme. En trois places ses cheveux blancs soulevés laissaient à découvert trois bosses rouges et grumeleuses en forme de tubercule, monstrueuses protubérances que les élèves appelaient Sidonie ou la bosse du français, Cornélie ou la bosse du latin, Eulalie

ou la bosse du grec. Le corps de M. Sirben, dit Ben-Ben, semblait une pauvre chose déjetée, bosselée, rapetissée, souffreteuse. Ses extrémités étaient grosses ou rougeaudes et la chaîne d'or de son oignon encerclait un léger embonpoint au ventre. Ses classes étaient tristes et sans vie.

Il travaillait avec régularité et corrigeait rapidement les devoirs. D'ailleurs volubile, il se laissait entraîner aux souvenirs et aux anecdotes par les circonstances les moins faites en apparence pour les évoquer : une apostrophe d'Agrippine à Néron dans *Britannicus* ou de Tartuffe à Elmire suffisait : par une association d'idées miraculeuse il était transporté vingt ans en arrière et nous racontait comment à cause d'une affaire de retard dans les télégrammes il avait failli être envoyé d'office à Romorantin. Pendant ce temps les élèves dormaient. Il n'avait jamais eu de chahut : il était considéré avec un mépris apitoyé et, pourvu qu'il ne fût pas trop exigeant sur les devoirs ou les leçons, on le laissait tranquille. Sans ambition et sans joie il traînait depuis soixante ans une mélancolie chronique qui le faisait un peu tenir à l'écart. Seul M. Loosdreck le fréquentait : il était dans ses habitudes en effet de parler à certaines gens humbles et honnêtes qu'il appelait : « la vertu malheureuse ». On racontait d'ailleurs sur cette amitié une assez méchante anecdote : lorsque Mme Loosdreck avait appris que M. Sirben avait un fils d'une trentaine d'années, célibataire et juge de paix à Fontenay, elle avait contraint son mari à nouer d'étroites relations avec le Ben-Ben, flairant un parti pour sa fille. Elle-même avait été rendre visite à Mme Sirben avec Marguerite. Un jour on annonça la visite prochaine du fils. Mme Loosdreck prépara ses filets et fit en sorte d'être mise en rapport avec le fils Ben-Ben. Le jour de la présentation arrive. Mme Loosdreck bout d'impatience dans son fauteuil, Marguerite a des tremblements nerveux. On appelle le jeune homme, il descend et Mme Loosdreck affolée voit arriver vers elle un gnome chétif et bilieux, le vivant portrait de son père. Marguerite en pensa mourir de peur. Les projets matrimoniaux furent abandonnés mais M. Loosdreck tint à garder des relations amicales avec le père Ben-Ben. Il avait d'ailleurs pour lui le

respect inavoué qu'inspire la Légion d'honneur et le titre d'agrégé aux chargés de cours simplement palmés[23].

« Madame Sirben va bien ? » interrogea Mme Loosdreck.

« Merci, dit le petit vieillard, elle est un peu fatiguée par les soins du ménage : notre bonne vient de nous quitter et elle cuisine elle-même : elle est restée à la maison. » Leur bonne venait toujours de les quitter, à les en croire. En réalité ils n'en avaient jamais eu. Certes leurs 14 mille francs de traitement joints aux revenus personnels de Mme Sirben leur eussent permis un certain train de maison, mais le petit vieillard n'était guère caractérisé que par un seul grand vice : l'avarice, et il observait la plus sévère économie. Mme Sirben se tuait de travail, lessivant et cirant seule leur grande maison, lui-même portait des vêtements usés et deux éternels chapeaux, l'un en hiver, l'autre en été, en forme de cloche et qui faisaient la joie de ses élèves depuis vingt ans. Dans cette soirée il était le seul dont le plastron fût douteux et l'habit usé.

« Connaissez-vous mon neveu l'archiviste padéographe », demanda Sirben. Et sur la réponse négative il offrit de le présenter. Mme Loosdreck accepta avec joie, Marguerite se tint plus droite, instinctivement. L'archiviste, jeune barbe, tête de pipe, arriva. Sa rose figure de bébé moustachu s'articulait sur un corps immense et gracile. Il s'inclina avec une certaine aisance. Mme Loosdreck s'enquit alors avec insistance des avantages de la fonction d'archiviste. Il répondit, s'emballa, fut presque lyrique. Marguerite les yeux mi-clos le détaillait, puis reculant un peu la tête cherchait une impression d'ensemble comme un peintre devant son œuvre, ou un maquignon devant une jument. Elle lui promit une polka, puis nous nous éloignâmes et poursuivîmes notre randonnée, serrant des mains fripées de vieillards ou suantes de danseurs.

« Il ne me déplaît pas, disait Marguerite à sa mère, mais pour quoi est-il si grand ? » « Ce jeune homme me semble intéressant, déclara M. Loosdreck, son métier est celui de quantité d'hommes distingués. On compte parmi eux Anatole France. Tu le savais, Élisa ? » Mme Loosdreck ne répondit que par un

haussement d'épaules et recommanda à Marguerite : « Tâche d'être aimable surtout. » Aujourd'hui que je me rappelle ces faits la famille Loosdreck me semble avoir alors eu avec la fameuse famille Cardinal[24] un vague air de parenté. Ils étaient très dignes mais ne perdaient de vue ni les uns ni les autres le bébé rose, lui lançaient des regards aigus, fouillaient sa chair puérile et saine, le caressaient des yeux comme des cannibales leur victime. C'était « le parti », le gibier craintif, si facilement effarouchable, qu'on chasse la nuit dans les bals. Mme Loosdreck avait l'air féroce du chasseur enivré de carnage, Marguerite l'air perfidement souriant de l'oiseleur. Elle dansa avec beaucoup de grâce aux bras de quelques cuistres qu'elle rapetissait et ridiculisait par contraste. Puis elle disparut un moment, conduite sans doute au buffet. M. et Mme Loosdreck allèrent saluer l'inspecteur d'académie qui entrait. Pour moi, laissé seul, pris d'ennui mortel, avide de dormir, je me glissai au second rang des fauteuils et, m'étant assis, je me laissai doucement gagner par le sommeil au rythme des valses. Je me réveillai une heure plus tard. Au premier rang, devant moi, Marguerite était assise à côté de l'archiviste. Celui-ci ayant tiré un grand mouchoir blanc s'épongeait le front. Puis il déploya son mouchoir, l'entortilla par un coin autour de son doigt et enfonça ce torchon entre son faux-col et son cou. En le déplaçant d'un mouvement circulaire, il demanda : « Aimez-vous mieux la mer ou la montagne, Mademoiselle ? » « La montagne, Monsieur. Il me semble que je voudrais passer ma vie dans une chaumière, une hutte de bûcherons, sur quelque haute cime. Je serais seule avec la nature. Parfois je verrais passer un chamois agile, puis tout redeviendrait solitude et silence sublime ! » Et Mlle Loosdreck frémissante poursuivait des yeux quelque vision fugitive : peut-être la croupe sautillante de la Jungfrau. « Moi je préfère la mer, déclara l'archiviste, surtout l'été : au moins quand on a chaud on y peut prendre des bains. Vous n'avez rien de cela dans la montagne. » « Eh quoi, n'est-ce pas une mer, que ces cimes qui dévalent jusque sur la plaine, ou qui à l'horizon s'élèvent jusqu'au ciel, à perte de vue ? »

« Si l'on veut, si l'on veut », concéda l'archiviste avec un petit rire débonnaire. « Il est si doux de vivre dans la nature, de la comprendre, de la sentir, de marcher dans un frais sentier, un livre de poésie à la main ! » poursuivait Mlle Loosdreck exaltée. « Comme vous semblez bien la comprendre », dit l'archiviste admiratif. Mlle Loosdreck feignit alors un besoin soudain d'expansion qui lui permit de placer le plus beau morceau de son répertoire : « C'est que je suis une sensitive, voyez-vous, je m'exalte, je m'exalte et je sens plus que les autres. Un rien m'affecte, un rayon de soleil me donne de la joie pour toute la journée, un nuage dans le ciel me pousse aux idées noires. Mon cœur vibre à l'unisson des choses... » Elle s'arrêta, eut l'air confuse comme les héroïnes de comédies de salon et dit : « Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela... Je ne l'ai jamais dit à personne. » « Si, si, continuez, dit l'archiviste enthousiaste, vous avez des idées, je le sens nous sommes faits pour nous comprendre. »

« Êtes-vous donc comme moi ? » demanda Mlle Loosdreck. L'archiviste fit un grand geste vague et bégaya légèrement. La musique langoureuse, deux ou trois verres de champagne, la présence à ses côtés d'une jolie femme, le parfum pénétrant de Marguerite, tout cela le disposait au lyrisme. Il entrevoyait de grands espaces où poussaient de petites fleurs bleues. Il aurait voulu exprimer par de belles phrases son tendre sentiment d'homme qui digère bien, mais les archivistes qui savent du latin, de l'histoire et des lettres de parchemins, ne sont point de ceux qui ont l'élocution facile. Il poussa un soupir et se tut. Mlle Loosdreck continuait : « On se sent tout de suite en sympathie avec vous. Les amants de la Nature se comprennent ! » « Ah ! si je vous comprends ! s'écria l'archiviste avec énergie, j'en suis tout remué ! » Marguerite estima qu'elle avait assez fait et attendit. Ce fut l'archiviste qui ranima la conversation. Après avoir un instant cherché un nouveau sujet, il demanda : « Et quel est votre auteur préféré, quel est ce poète qui vous accompagne dans vos promenades ? » Marguerite ferma les yeux et chanta : « Lamartine. » Elle allait se lancer dans un développement quand l'archiviste en veine de confidences déclara qu'il aimait

mieux Rabelais. « Fi quelle horreur ! » L'archiviste entrevit un abîme : il se représenta le mépris de Marguerite et ses conséquences et il essaya de se justifier. « Entendez-moi, dit-il, Rabelais est aussi un poète... comprenez-moi bien... je ne veux pas dire qu'il soit comparable à... enfin à Lamartine... Je veux dire que sa... truculence, n'est-ce pas, et sa puissance peuvent passer, n'est-ce pas, pas pour de la poésie si vous voulez, mais... enfin, vous me comprenez. » Il se souvenait qu'à la fin de ses veillées de commentateur chaste et patient, il rusait avec les ardeurs de sa chair en lisant un passage des plus scatologiques de Rabelais et, le vin aidant, une grande affection lui venait pour ce bon livre, ce vieux camarade. Il larmoyait en le défendant. Il n'en avait jamais tant dit. Marguerite déclara : « C'est possible. Je vous dirai que je n'en ai jamais beaucoup lu, parce que mon père me le défend. » Comme l'orchestre attaquait une mazurka, l'archiviste, sans doute désireux de sentir encore une fois contre son bras cette belle taille qu'il regardait de temps à autre, invita Marguerite à danser. Je les regardai un instant. Il la serrait d'assez près, privauté que le shimmy a rendue licite, et dansant avec une correction raide et appliquée ils se perdirent dans la foule. A voir tous ces habits noirs et toutes ces robes bigarrées tourner et se remplacer devant mes yeux comme dans un kaléidoscope, je me souvins de la vieille et jolie légende du « juif dans les épines[25] ». Un ménétrier a reçu en don d'un gnome un violon magique qui a la propriété de faire danser tous ceux qui l'entendent. Condamné à être pendu en place publique, il demande comme dernière faveur de jouer un peu de son violon. Le roi la lui accorde, ignorant la propriété magique. Le condamné joue. Et juges, avocats, bourreaux, nobles, courtisans, hauts dignitaires, princes du sang et sa majesté elle-même, tous se mettent à danser comme des fous, s'arrêtant lorsque le violoniste s'arrête et reprenant dès qu'il reprend, foulant aux pieds leur dignité de fonctionnaires ou de nobles, empoignés par le désir irrésistible de danser. Les professeurs graves, les apathiques précoces me semblaient être aussi la proie de quelque charme, de quelque tour de magie noire, enjolés par la vertu satanique de la grosse caisse, de la flûte ou du piston.

Un brouhaha se fit : le préfet et le député entraient, l'un éblouissant de vert, l'autre reluisant de noir. L'orchestre s'arrêta et chacun alla rendre son hommage au fonctionnaire et à l'homme politique. Devant le plastron blanc du député Lévy[a] je vis s'agiter diverses personnes que le député saluait d'un geste collectif. A mon grand étonnement Jésus la Chouette fut honoré d'une poignée de main spéciale qui, pour ainsi dire, le détachait en clair sur la foule obscure des larves qui s'agitaient autour de lui. Le député lui passa familièrement le bras autour de la taille et l'entraîna quelques pas, puis, comme s'il l'avait suffisamment mis en relief il l'abandonna, alla adresser ses hommages à quelques dames puis s'asseoir. Je me levai, assez intrigué et j'allai trouver Mme Loosdreck pour éclaircir le mystère de cette distinction spéciale. Subitement très entourée elle disait en donnant à sa voix sèche des inflexions narratives : « C'est un bon ami de mon mari, ils se sont connus au lycée : en troisième, ils étaient déjà d'excellents camarades. Chacun a suivi son chemin ; depuis longtemps déjà Lévy se destinait à la carrière politique. Mais alors que leurs voies les séparaient ils ont gardé en tous points les mêmes opinions : ainsi Lévy est le mandataire qui incarne le mieux les idées sociales et politiques de mon mari : c'est ce qui les rapproche beaucoup l'un de l'autre. » Je regardai Jésus la Chouette. Son visage gardait la fierté d'être distingué entre tous par M. le Député et l'admiration servile et attendrie du rat de bibliothèque pour l'homme qui a fait son chemin, pour le « self made man ». Il n'avait pas du tout l'air de familiarité presque protectrice qu'on aurait pu lui prêter vis-à-vis du député d'après les explications d'Élisa. Il était encore joyeux quand il vint vers nous : « Oh il n'est pas du tout vaniteux, nous dit-il très ému, il ne répugne pas à serrer la main de ses vieux camarades. » Et cette phrase toute naïve démentait les assertions superbes de Mme Loosdreck. Il parla longtemps de son ami Lévy, le vantant, lui, son intégrité politique, sa vie privée si probe, son amour des petits. « C'est un socialiste avancé, disait-il les yeux brillants, il s'est penché sur la misère... » Tandis qu'il parlait je regardais tour à tour son visage et celui du député et le souvenir flottait en moi d'un

morceau de La Bruyère récemment expliqué sur le Pauvre et le Riche, Phédon et Giton. « Giton a le teint frais... » Carré dans son fauteuil, y étalant voluptueusement une bedaine de moine, qui s'infléchissait mollement sur ses cuisses en une courbe gracieuse, ses doigts courts et blancs croisés sur son abdomen, le député était une statue de la vulgarité parvenue. Sa lourde face rubiconde et laide, adornée de cheveux brun sale respirait la joie de vivre. Sa bouche rose était entrouverte en un perpétuel sourire. Son grand nez, hardiment ciselé, et ses oreilles rabattues, décollées, qui s'imposaient à la vue comme des conques marines sur un plat, des réceptacles de téléphone ou des rosaces bizarres, disaient le Juif antisémite ; Judas qu'un mandat parlementaire a payé de la trahison de ses frères, et qui moins bête que son ancêtre ne se pendra pas pour si peu. Il avait un certain esprit en coups de sabre, qui le servait dans les réunions politiques et électorales où on aime à rire de temps en temps.

Il était avocat, riche, député, décoré et ne désirait pas être ministre. C'était l'homme heureux par excellence. Il ne désirait qu'une chose : être réélu. M. Loosdreck, à côté de ce pacha, faisait assez pauvre figure. Sa prestance de Christ et son bagout vertueux disparaissaient devant ce monde : il n'en avait point suffisamment l'usage pour y rester le même qu'en famille. Son dos s'arrondissait, son tic nerveux et sa claudication s'accentuaient. Le député se releva à l'entrée de la préfète, la salua et revint vers Jésus la Chouette. « Mon petit, ça va chauffer aux élections » dit-il en lui frappant sur l'épaule. « Et quoi, mon cher ? » demanda Loosdreck. Il avait mis dans ce « mon cher » tout un arc-en-ciel de nuances depuis l'affecta tion de camaraderie, jusqu'à la familiarité respectueuse d'un vieux domestique. « Oui : il y a un tas de canailles qui travaillent la populace en sous-main, on commence contre moi une campagne de pots-de-vin. Hier soir des imbéciles sont venus crier sous mes fenêtres. Enfin il y a quelque chose. » « C'est honteux, dit M. Loosdreck devenu tout pâle, je ne comprends pas que des brutes comme cela ne se rendent pas compte du bien que tu leur fais : dévouez-vous donc pour les misérables ! » « Dis donc, mon petit,

interrompit Lévy, j'espère que tu répéteras un peu partout ce que tu viens de dire là : tu parles bien, tu peux me rendre d'assez grands services. » « Je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir : ta cause est la mienne » dit Jésus la Chouette. Le député s'éloigna. Il alla de côté et d'autre répéter sans doute le petit boniment. Loosdreck frémissait comme un prêtre devant des iconoclastes : « Les misérables. Lui qui est si bon, si franc, disait-il à sa femme, j'ai une confiance inaltérable en lui, on m'enlèverait un membre plutôt que de m'enlever ma foi. »

« D'ailleurs, reprit-il, il sera sûrement réélu par acclamations : ce ne sont là que de petites agitations préélectorales. » On sentait qu'il était sincère : tout son être vibrait d'amour et d'admiration pour le gros Juif qui l'avait berné de ses utopies. Marguerite vint vers nous : « Où donc est passé M. Grosclaude ? » demanda-t-elle. M. Grosclaude était l'archiviste. Elle l'avait abandonné l'espace d'une polka et maintenant ne le retrouvait plus. Elle l'aperçut soudain. M. Sirben le présentait à une blonde et grasse caillette un peu poseuse. « C'est trop fort, s'écria Mlle Loosdreck, il se fait présenter à Claire de Percin. »

Mme de Percin, une osseuse harpie à perruque noire intervint, grimaça un sourire, tendit une main que l'archiviste serra rapidement, pressé d'entraîner sa blonde proie dans un boston. Marguerite était au supplice : elle tapait du pied nerveusement et comme quelqu'un venait l'inviter elle lui répondit sèchement : « Merci, Monsieur, je suis fatiguée, je ne danse plus. » Lorsque le couple passa près d'elle Claire de Percin lui adressa un sourire ingénu auquel elle répondit par un regard furieux. Elle s'était instinctivement avancée dans l'espace réservé aux danseurs et se faisait à chaque instant bousculer par un dos de bostonnant. Quand la musique cessa elle traversa la salle et se maîtrisant un peu alla dire bonjour à Claire de Percin. « Bonjour ma chérie », lui dit-elle et tournée vers Grosclaude : « C'est comme ça que vous m'abandonnez », lui demanda-t-elle en riant. L'archiviste croyant à une plaisanterie ouvrit la bouche en un large rire. Il était de plus en plus béat, entre ces deux jolies filles qui se disputaient ses sourires. « Je n'ai pas besoin de faire les présentations alors », dit Claire. « Oh ma

petite, j'ai fait la connaissance de Monsieur avant toi. » « Oui, expliqua l'archiviste hilare, mon oncle m'a présenté. »

« Il vous présente beaucoup, votre oncle », observa sèchement Claire. « C'est que je fais, pour ainsi dire, mon entrée dans le monde, jusqu'ici, n'est-ce pas, j'étais aux Chartes, n'est-ce pas. Je travaillais et je n'avais pas de situation. Alors, n'est-ce pas, à quoi bon sortir ? Maintenant mon oncle m'a dit : “Il faut te marier.” Et il me promène dans le monde, me fait faire des connaissances ici et là, nombreuses mais jamais aussi agréables que la vôtre, Mesdemoiselles. » « Vous êtes trop aimable, Monsieur, répondit Marguerite, il ne tient d'ailleurs qu'à vous de la continuer : Maman m'a chargée de vous inviter à prendre le thé avec nous, le jour que vous voudrez. » « C'est que je ne suis pas très libre, Mademoiselle. J'accepterais avec plaisir. Mais je pars après-demain pour Paris, où je vais rester quinze jours. » Marguerite sentit que si Grosclaude n'était pas suffisamment harponné avant son départ pour Paris, elle le perdait à jamais : « Eh bien, mais demain, voulez-vous ? » « Demain, ma chérie, interrompit Claire, Monsieur Grosclaude vient prendre le thé chez nous, Maman l'a invité tout à l'heure. » Furieuse Marguerite riposta : « Ma chérie, ta mère exagère un peu : Monsieur Grosclaude était avec moi, il y a à peine un quart d'heure, j'ai le droit de priorité à défaut de tout autre. Je m'étonne que tu ne le comprennes pas. » Outrée Claire répondit : « Tu n'as absolument aucun droit à accaparer Monsieur, il fera ce qu'il voudra. » Grosclaude regardait effaré ces deux charmantes jeunes filles, subitement devenues des furies. Mais elles se souciaient bien de lui. Sous cette enveloppe ridicule de gros bébé candide, il y avait le mari possible, la position, le ménage. Et peu leur importait l'ahurissement du malheureux. « C'est cela, qu'il choisisse », déclara Marguerite, sûre de ses charmes, puis s'adressant à Grosclaude : « Monsieur Grosclaude, vous allez nous dire celle de nous chez qui vous irez prendre le thé demain. »

« Allons, choisissez », appuya Claire à son tour. Grosclaude tombait de stupéfaction en stupéfaction. Indécis il balançait, considérant l'une et l'autre tour

à tour. Certes Mlle Loosdreck lui avait dit de bien belles choses tout à l'heure, mais l'odeur chaude de Mlle de Percin, sa peau bronzée, sa blondeur vaporeuse étaient à considérer. Bien sûr il aimait les femmes qui ont des idées (c'est si rare), mais il aimait aussi « les petites poules qui ont des nichons ». Il est vrai que la beauté froide de Mlle Loosdreck lui en imposait. Une lâcheté le prit. Il eut un instant envie de n'aller ni chez l'une, ni chez l'autre et de s'enfuir bien loin d'un monde si décevant. Puis une solution élégante lui apparut. Il fouilla dans son gilet, en extirpa une pièce de deux sous, la tint un instant en l'air entre le pouce et l'index et dit : « Mesdemoiselles, le choix est difficile. Vous êtes deux divinités, l'une blonde, l'autre brune et je ne suis pas Pâris. Je suis encore moins Hercule entre le vice et la vertu, ajouta-t-il, les souvenirs mythologiques lui revenant en foule, puisque vous êtes toutes deux aussi belles et aussi bonnes l'une que l'autre. Pour me décider, n'est-ce pas, je vais avoir recours au sort. Choisissez-vous pile ou face, Mademoiselle ? », demanda-t-il à Marguerite. « Pile », dit celle-ci scandalisée. « En avant donc. » Et il lança la pièce en l'air.

Quelques cuistres s'étaient retournés, aussi étonnés de ce long conciliabule que de son dénouement subit. Ils regardaient ce géant et ces deux jeunes filles qui jouaient aux sous dans un bal universitaire. Grosclaude s'était précipité sous un fauteuil pour rattraper le sou. Il avait roulé et il fallut recommencer. Comme il le relançait Grosclaude sentit la lumière se faire dans son esprit. C'était décidément Mlle Loosdreck qu'il préférait. Mais il était trop tard : le sou tombait. Il se précipita dans l'intention de tricher si besoin en était, mais Claire penchée sur le sou déclara : « Face, c'est moi. » Et l'archiviste se remit piteusement le bilion[26] dans sa poche en disant : « A quatre heures et demie, Mademoiselle, je me présenterai chez vous. »

« Venez donc plutôt déjeuner », répondit Claire, craignant qu'il n'aille auparavant chez Marguerite. Grosclaude s'inclina et rejoignit son oncle qui l'appelait pour une nouvelle présentation. « Ma petite, dit Marguerite furieuse,

tu as de la veine, mais prends garde : ce jeune homme me plaît et tu ne l'auras pas. » « C'est ce que nous verrons », répondit Claire dans l'orgueil de sa victoire.

Elles furent séparées par une ruée d'habits noirs vers la porte. Le député partait. Il y eut des serrements de main, un brouhaha et le bal s'éteignit peu après.

VI

Le retour fut écœurant. Chacun de nous dans la boue noire de la rue Gargoulleau traînait des visions de lumière et de bal. Nous étions surexcités, échauffés et un vide désagréable se faisait en nous, de ne plus entendre la musique voluptueuse que nos oreilles appelaient. Entre les sages maisons de la ruelle un noir bras de ciel apparaissait, d'où l'obscurité âcre tombait en pluie. Et tout en maudissant les contingences de la vie, M. Loosdreck levait les pieds avec soin l'un après l'autre pour ne pas embourber ses escarpins. Marguerite relata ses déboires avec rage. « C'est ta faute aussi, dit Mme Loosdreck à son mari, pourquoi ne l'as-tu pas invité tout de suite après les présentations ? » « Ce sont là des charges qui t'incombent, dit M. Loosdreck avec noblesse, les petites mesquineries sont licites, parce que pour le bon motif, mais il me plaît de les ignorer. » Sur lui aussi la valse langoureuse avait agi, lui vrillant son sentimentalisme de cosmétique dans le cerveau. Il avait dû se croire pendant le bal quelque haut général ou quelque poète renommé. Sa désillusion, bien qu'attendue, le rendait maussade. Sa réponse fit sursauter Mme Loosdreck qui éclata. Sa colère obèse, ponctuée de petits sifflements courts me rappelait en effet les ballons en baudruche du Louvre que je crevais avec une épingle dans ma plus tendre enfance. « Tu veux les ignorer, les ignorer, haletait-elle, tes élèves te bafouent, ta femme est sans un sou, ta fille crotte sa jupe à chercher un mari, et monsieur veut ignorer les mesquineries qui nous font vivre. Il se paye de mots. Il se croit un grand génie. Ah là là, la vie n'est pas un roman, mon pauvre Léopold. C'est une lutte pour laquelle tu es bien mal équipé, ajouta-t-elle prise soudain

d'une méprisante pitié. Ce serait à toi le chef de famille de t'occuper de ces affaires, mais puisque tu n'es vraiment pas à la hauteur, c'est moi qui vais m'en charger. Et cela marchera, je vous en réponds. Ne pleure pas, pauvre sotte, dit-elle à sa fille. Ton archiviste ou un autre, n'est-ce pas ? » « C'est papa qui me révolte avec son indifférence », sanglotait l'autre. Mme Loosdreck eut un sourire désabusé qu'un bec de gaz éclaira hostilement. Puis nous rentrâmes dans l'ombre et le silence. La nuit étouffait nos personnalités. Nous fîmes passivement le trajet, l'esprit engourdi et maussade. Nous subîmes encore la désillusion des pièces trop petites à la villa Remember et des lampes à huile, avant de jeter pêle-mêle les habits sur les chaises et de nous mettre au lit. Comme je m'essayais nerveusement à dormir, dépensant mes forces à tort et à travers à chercher sur l'oreiller une place plus fraîche ou plus moelleuse, la porte s'ouvrit doucement et Adolphe revêtu d'une longue chemise de nuit de bébé entra dans ma chambre. Tenu à l'écart à cause de son chahut de la semaine précédente, il avait dîné seul avec la bonne dans la cuisine, tandis que nous nous préparions à aller au bal et il était, ensuite, monté se coucher, sur l'ordre maternel, en versant des torrents de larmes. « J'attendais qu'y pioncent », me dit-il en refermant la porte. Je me redressai, très ennuyé de la visite de ce personnage. Il me répugnait de plus en plus, surtout depuis que je l'avais vu battre par son père : il m'est impossible de voir mes familiers dans une posture humiliée sans éprouver du dégoût pour eux immédiatement. Il ne devait pas s'en apercevoir et d'ailleurs malgré tout je lui plaisais, parce qu'il pouvait prendre avec moi des airs protecteurs de chaperon du vice. Il s'assit sur une chaise, croisa les jambes et dit : « Jeudi on ira voir mes cocottes, hé ? » Et comme je restais aphone il poursuivit : « Alls sont v'nues ce soir sur le Mail, je leur ai fait signe depuis la fenêtre. C'est décidé, on ira les chercher jeudi à la sortie du cinéma vers cinq heures. »

Le cœur un peu battant je demandais combien elles étaient. « J'sais pas. Pt'êt trois, pt'êt quatre. On voira. » « Sont-elles chics ? » « Alors mon vieux ! Et des n'œils, et des nichons, et tout. Et pis rigolottes avec ça. Suzy te f'ra marrer

pendant deux heures sans arrêt. Oh y a de la joie quand on est ensemble. Pis pt'ête que leurs types seront là. Ce sont des Américains, y nous passeront des cigarettes et du Sen-Sen gum. Y sont richards. Y en a un qui m'a dit comme ça qu'il avait vingt maisons, des gratte-ciel et autant de millions. Y veut toujours que j'l'embrasse. Y voulait me donner cent bank notes si je montais avec lui dans sa chambre. Mais il était trop sale. » Il rêva un moment et dit sentencieux : « S'ils n'ont pas de barbe, les Américos, c'est qu'ils ne sont pas poilus. Mais ils ne se rasent jamais. Ils ne se lavent pas non plus. » Il leva sa chemise sur ses jambes maigres et jaunes qu'il considéra avec complaisance : « Moi non plus je suis pas poilu. J'aime mieux ça, c'est plus bath. Et toi ? » Retirant instinctivement mes jambes au plus profond de la ruelle je répondis sèchement que je ne l'étais presque pas. « Tu l'fais à la pose avec moi, Monsieur la Pudeur, dit-il vexé. Moi j'm'en fous, regarde j'me gêne pas. » Et relevant tout à fait sa chemise il me montra ses cuisses blêmes et tout son petit corps bossué par les vertèbres. Il n'y avait aucune véritable luxure dans ce geste vicieux. Il goûtait simplement comme un plaisir immense l'avilissement que ce geste lui causait à mes yeux. Il y avait aussi cet attrait du fruit défendu et le besoin de faire admirer un corps dont il était fier. Il rabaissa d'ailleurs prestement sa chemise. Violemment ému, désirant qu'il sorte et n'osant le lui dire de peur qu'il ne me présente pas à ses amies, je gardais un silence maussade. Il me regarda fixement un instant comme s'il voulait me dire quelque chose, puis haussa les épaules et s'en fut en me lançant du pas de la porte : « Alors à jeudi, entendu eh ? »

Jésus la Chouette revenu au lycée fit le lendemain une classe houleuse. Adolphe se tint tranquille et il n'y eut point de chahut organisé avec les instruments de torture : réveil-matin, fusées, sonnettes, boules puantes. Mais surexcitée la classe chanta, cria, s'essouffla tandis que Jésus la Chouette atterré les regardait faire et lançait çà et là quelques punitions maladroites. Le jeudi à deux heures et demie Pif d'Azur vint me chercher. Il était avec Belot le grand bellâtre, meneur du chahut chez Jésus la Chouette. J'étais prêt à partir. Nous allâmes

nous asseoir sur divers bancs. La jeunesse dorée rochelaise traîne son ennui sur tous les sièges du Mail. Elle fixe de ses yeux mornes le soleil sur la mer et, sous les arbres, parle d'automobiles, de cocottes et de sports. C'est ainsi que nous traînâmes languissamment notre journée. Belot et Adolphe avaient une mentalité curieuse : lorsque passait une jeune fille de quatorze à quinze ans ils lui criaient : « Eh bonjour ! » et s'enfuyaient à toutes jambes. Après quoi ils revenaient vers moi avec fierté en me disant : « Eh ? m'as-tu vu ? » comme s'ils avaient forcé cette malheureuse enfant. Étant tout novice dans ce genre, d'ailleurs inoffensif, d'amusements, je ne pouvais pas me pâmer d'admiration pour leur audace. J'appréciais pourtant avec politesse. Les fillettes passaient court vêtues et excédées par nos avances. Ils les nommaient toutes et me donnaient quelques renseignements sur leurs vies, comme si de savoir leur prénom et leur domicile c'était déjà un peu les posséder. Nous en suivîmes trois pourtant. Mais c'était plutôt pour nous affirmer à nous-même notre courage de mâle séducteur que par réel désir de volupté. La véritable luxure n'était pas de notre âge. Un goût du vice, surtout le désir fou d'être vu par nos camarades avec une « poule », c'était là seulement ce qui nous poussait, le cœur battant, à suivre ces trois laiderons. Belot se révéla timide et n'osa aller aborder nos victimes. Adolphe qui avait plus d'expérience leur cria d'assez loin : « Eh ? où allez-vous comme ça ? » et s'arrêta, à court d'imagination. Mais elles nous envoyèrent promener et rentrèrent dans une villa dont elles nous fermèrent la porte au nez. A quatre heures et demie Adolphe et moi quittâmes Belot d'un air mystérieux qui donnait à entendre que nous étions attendus. Nous nous dirigeâmes alors vers le cinéma Olympia. Le spectacle n'y était pas terminé. Sous le jour édulcoré des arcades nous nous promenâmes lentement. J'étais envahi d'un léger froid et je me sentais étreint par un malaise délicieux. D'autre part, ayant souvent constaté que ma loquacité ordinaire se changeait régulièrement en mutisme lorsque j'avais à parler à une femme, fût-elle dotée de l'âge canonique et fût-ce pour des entretiens fort éloignés du badinage amoureux, je craignais de me montrer stupide à ces jeunes

personnes. Cette Suzy surtout, qu'il m'avait présentée comme ayant beaucoup d'esprit, comment me trouverait-elle ? C'était sur elle que je fondais les plus grands espoirs, car c'était la seule sur[a] laquelle je susse quelques précisions. Je me la représentais assez grande, brune, avec des cheveux coupés à la louve ou à la Jeanne d'Arc, et un visage d'une régularité parfaite. C'était en effet l'idéal féminin que je m'étais forgé depuis que, par-dessus l'épaule du chef d'orchestre au bal universitaire j'avais vu la couverture de la valse « Troublante volupté » sur laquelle était figurée une tête de femme tout à fait semblable.

Je ne me représentais pas du tout son corps, et peu m'importait qu'Adolphe eût apprécié ses « nichons ». Pour moi la tête seule comptait. Longtemps je méprisai le corps des femmes : c'est au point qu'à treize ans j'ai été durant huit jours amoureux d'une cul-de-jatte que je rencontrais à Paris dans la rue Drouot. Les enfants de quinze ans à peine au début de la puberté, connaissent parfois des désirs pour une femme qui passe, à bicyclette par exemple et montre sa croupe moulée sur la selle. Mais le plus souvent leurs aspirations amoureuses sont uniquement faites de perversité et de tendresse. La chair n'y entre pour rien et ils ne font pas attention au corps des femmes. Adolphe et Belot ne voyaient que la perversité dans cet amour qu'ils apprenaient peu à peu à connaître et qui faisait l'objet de toutes leurs conversations. Et, en effet, tout leur aurait été bon pour s'avilir et goûter au vice : une femme laide et vieille, un homme, une bête (c'est ainsi que Belot prenait plaisir à faire à son chien d'étranges caresses). Leur plaisir était alors tout intellectuel, ils ne donnaient même aucun symptôme de plaisir physique ou seulement d'excitation. Pour moi je ne voyais dans l'amour que la tendresse. Il faut d'ailleurs avouer que c'est là le sens naturel des illusions chez un enfant qui n'a lu jusqu'à quinze ans que les romans de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas et les pièces d'Émile Augier. C'est pourquoi le beau visage d'une femme limitait mon univers amoureux. Je voulais un pur visage que je pusse embrasser. Et tout ce que je rêvais de faire avec une femme, j'eusse pu le faire sans grand mal avec une sœur, si j'en avais eu une. Je ne désirais que des

soins, de la sollicitude, des baisers, un bras autour de la taille, et des promenades à deux au clair de lune. Et ce grand besoin d'expansion m'envahissait et me rendait mélancolique dans mon adolescence, après mon enfance gaie et avant une joyeuse jeunesse.

Cependant du fond d'un long boyau noir le public sortait avec la puanteur aigre de viande mal digérée. Ils semblaient tous sortir d'un rêve et l'on eût sans doute pu voir encore dans leurs yeux le profil du héros de roman-cinéma, ou les pantalons de Charlot. Dans la foule misérable des ouvrières qui sortaient, avec les bottines bon marché toutes boueuses, et le lapin sur le cou, pelé comme une queue de rat, nous cherchions la bande des amies d'Adolphe. Ahuri par ce flot de laideurs que le cinéma vomissait, incapable de me figurer des beautés au milieu de ces horreurs je redoutais subitement que Suzy et ses compagnes fussent laides comme les filles qu'Adolphe suivait des yeux sur le Mail, comme celles que nous avions pourchassées l'après-midi, comme celles qui sortaient, minables et volubiles, du cinéma. « Sont-elles jolies ? » demandai-je. « Qui ? » « Mais elles. » Les voici, dit Adolphe sans répondre. C'étaient des filles, de simples prostituées. La première qui vint vers nous me parut d'une trop imposante maturité. C'était une large fille, une campagnarde, aux mollets rebondis comme des cuisses dans des bas bruns de fil. Elle se projetait tour à tour à droite et à gauche dans un balancement prometteur. Sale sous son fard elle avait le faciès avachi et mauvais de toutes les filles de joie. Les sourcils étaient tombés et il lui manquait une dent de devant. Mais sans doute sa poitrine de nourrice ferme, gonflée, qu'elle portait en avant comme une proue de vaisseau, et sa croupe poussée en arrière, outre de volupté, lui valaient la nuit la clientèle des marins en rut et des ivrognes. Elle s'appelait Ginette, de son vrai nom Maria Champoux comme Adolphe me le souffla au passage. La seconde, infiniment plus jeune, gosse de dix-sept ans, plate comme un miroir, assez maigriotte, avançait un visage chiffonné et balafré par des coups de rouge et de noir. Le nez un peu busqué, la bouche écarlate, les dents éclatantes tranchaient le teint un peu blême du visage et du cou. Elle

marchait toute droite, s'appliquant à faire pointer une poitrine nulle et à faire ressortir une croupe en poire. C'était un vrai voyou, de sexe indécis, mais d'ailleurs séduisante et pire que jolie. Elle avait peu de clientèle, ses charmes graciles ne convenant pas aux Américains, aux marins musclés, aux dockers, toutes solides brutes qui veulent dans leurs pugilats amoureux des adversaires dignes d'eux. C'était Suzy. J'eus une courte désillusion. La troisième, Lily, une maigre jeune fille, sans fards, ni poudre, tout de noir vêtue, avec l'air chaste et sérieux d'une institutrice, semblait une Sévrienne fourvoyée. Elle devait plaire aux sadiques. A leur vue je sentis une gêne peser sur mes épaules : je me rendis compte que je n'étais point en présence de ces pudiques héroïnes de mes rêves, et aussi que ces trois filles qui venaient vers nous n'étaient ni les fréquentations que voulait mon milieu, ni celles que me permettait ma jeunesse. Pourtant Suzy m'attirait par son joli visage vicieux et dans mon innocence je considérais un peu Lily comme un chaperon. « Bonjour les gosses, cria Ginette de loin, ah voilà le blanc-bec, dit-elle en m'apercevant, bonjour petit. » « Bonjour Mademoiselle ». « Non mais dis, eh ! Tu peux m'appeler Ginette. Je n'suis pas duchesse. » Elle avait la classique voix traînante et éraillée que donnent l'abus de l'amour et de l'alcool et le séjour prolongé dans les bars, louches tabagies nocturnes. Elle nous serra la main, et son attouchement savant et prolongé, par lequel sa patte grasse prenait possession de toute notre main, la pénétrait pour ainsi dire, avait déjà l'air d'une caresse honteuse. Suzy en nous donnant un franc shake-hand nous disait déjà de sa petite voix aiguë et fraîche : « Tu parles d'un bazar mon vieux, cette nuit. Mince de nouba. J'étais avec un Américain, tu sais, Adolphe, le grand sec. On a bu trois bouteilles de champagne à nous deux. J'étais saoule, j'étais saoule !... Sans blague j'étais saoule, reprit-elle avec gravité. J'voulais à toute force mettre du sel dans mon champagne. Pis en revenant j'me suis foutu la gueule par terre. Alors du coup pfuu... » Et elle fit un geste gamin qui indiquait que les idées fumeuses de son ivresse s'en étaient du coup enfuies. « Oh mais voilà un bizuth, dit-elle en me considérant, viens m'embrasser mon petit » ; et passant à

une autre idée : « Mon sac, oùsqu'est mon sac. » Elle le retrouva au bras de Ginette qui semblait prendre d'elle un soin maternel et tirait un morceau de ouate hydrophile, chouppette[27] bon marché, elle se mit de la poudre avec une application comique de fillette qui récite sa leçon. Lily s'était approchée et nous avait serré la main correctement. « Dites donc les gosses, on va prendre quelque chose », dit Ginette. Adolphe approuva et nous nous dirigeâmes vers le café Moderne[a], moi rasant les arcades, dans la crainte folle d'être vu en si mauvaise compagnie. Le café Moderne est sur le port. Le rez-de-chaussée, très convenable est le rendez-vous des hommes d'affaires, des intellectuels et des retraités. Le premier étage est consacré aux collégiens qui sont rares, aux filles et aux voyageurs de commerce qui sont nombreux. Sous les yeux atones de quelques joueurs de manille, yeux où je crus lire une réprobation qui me fit rougir de honte, nous montâmes l'escalier et nous nous installâmes contre la rampe. « On se saoule, eh les gosses, dit alors Lily de sa voix posée, j'ai du pèze. » Ginette protesta : « Encore se saouler ? R'gardez-moi c'te pauvre gosse qu'a fait qu'ça toute la nuit », dit-elle en montrant Suzy. « Eh laisse tomber ! J'en suis pas à un apéro près, dis ! » répliqua Suzy. En définitive on commanda cinq Mandarins[28]. « J'aime pas ça, disait Lily, mais ça saoule mieux. » Elle but sans courage, les lèvres molles, le liquide brun. Puis il fut question entre les trois femmes d'une certaine Chichinette qui s'était fort mal conduite vis-à-vis de Suzy et qui aurait insinué qu'elle était une catin. Suzy ne badinait pas sur cet article et comme les aliénés qui soutiennent qu'ils sont dans leur bon sens, comme les ivrognes qui affirment qu'ils n'ont pas bu, elle se refusait à croire à son avilissement. « Tant que je serai pas chambrée, disait-elle, j'en serai pas une. » Quelques gigolos sales vinrent nous saluer. L'un d'eux agaçant un peu Lily, celle-ci lui répondit avec une sérénité de matrone : « M... e. » L'autre se fâchait quand Ginette intervint : « Allons, mon petit, lui dit-elle, charrie pas ici et file. » Il disparut en grommelant. Somme toute on s'occupait assez peu de nous. Adolphe était silencieux et béat, une main posée à plat sur les cuisses de Ginette. Pour moi, un

peu en arrière, déjà oublié par les filles, je sentais un engourdissement voluptueux suscité par le silence, la fumée et le Mandarin, étouffer ma honte première et y substituer une certaine assurance. Mon cœur battait pourtant encore irrégulièrement. Cependant les consommations aidant Ginette se surexcita. Elle prit Adolphe à pleins bras et le posa sur ses genoux comme un bébé. Adolphe se laissa faire, coula sa tête dans le giron largement dénudé. Ils échangèrent des caresses sous la table. La grande habitude rendait celles de Ginette un peu machinales : elle ne cessait pas de causer et d'exposer ses idées sur les cigarettes américaines tout en les lui prodiguant. Suzy me saisit le menton dans sa main et l'approchant de sa bouche miaula : « Petite sale. » Je me laissai faire, ahuri, au fond satisfait, mais sa versatilité fit que les choses en restèrent là. Elle m'abandonna et se tournant vers le garçon demanda deux morceaux de sucre qu'elle se mit à croquer tandis que je retombais dans mon assoupissement avec un sentiment de vide, d'inachevé, d'imparfait qui me torturait. Mes idées devenant fumeuses j'acceptai encore plusieurs mandarins et j'arrivai à un tel état d'ivresse qu'il me semblait absolument impossible de me lever et de regagner la villa Remember. J'étais scindé subitement en deux : il y avait en moi un être parfaitement lucide qui saisissait pleinement la situation, désirait vivement être dégrisé et reprendre mon idylle avec Suzy, et un autre ivre mort qui tenait de plus près à mon corps, à ma bête, qui poursuivait des idées fixes, répétant à intervalles égaux « tout de même, j'voudrais bien du gaz ammoniac, Adolphe as-tu du gaz ammoniac ? » Adolphe un peu moins saoul devint subitement blafard à l'apparition de divers personnages qu'il vit par dessus la rampe entrer dans le café au rez-de-chaussée : « Papa »» me souffla-t-il. Je me penchais avec le sourire extatique de l'ivrogne. Le député et Jésus la Chouette entraient, suivis d'un gros homme rouge et roux à forte carrure. Ils s'installèrent juste en dessous de nous, de sorte qu'en levant la tête ils eussent pu voir nos faces maintenant exsangues penchées au-dessus d'eux.

« Qui donc est avec eux », demandai-je. « Le gros roux ? me souffla Adolphe d'une voix étranglée, c'est Villain, l'armateur. » Il s'était laissé glisser des genoux de Ginette qui s'absorbait dans une discussion sur le Sen-Sen gum, et il était maintenant à côté de moi, penché sur la rampe et fixant les trois crânes au-dessous de lui, comme si ses regards épouvantés eussent pu décider les trois hommes à partir. J'étais moi-même assez indifférent à l'issue de cette aventure car je sombrais peu à peu dans la plus complète ivresse. Le député disait : « Mais non, mon cher, Loosdreck peut vous le dire, ce que j'en fais n'est pas pour moi. Je poursuis un idéal : la suppression du paupérisme. D'autres font de la philantropie et du socialisme en théorie, moi moins phraseur je m'occupe du côté pratique. » L'armateur sifflotait : « Tu tu tu, vous êtes un farceur », disait-il évidemment heureux de voir le député réduit à lui faire l'article comme un simple camelot. « Enfin, voilà Loosdreck – vous avez bien confiance en Loosdreck ? – qui va vous dire comme moi combien on peut se fier à mon dévouement au parti, je m'étonne que vous prêtiez la moindre attention à cette lamentable affaire de chantage électoral, comme il s'en produit tant. » « Beuh vous n'aurez pas ma peau, mon cher, dit l'armateur. Je n'ai guère que deux cents voix mais je veux les placer sur la tête d'un homme de votre parti que je sache tout dévoué. Vous êtes un peu trop volage, mon cher. Vous vous occupez du côté pratique. Fort bien. C'est qu'en matière électorale les faits, les actes compromettent moins que les opinions. Avec ce que vous avez fait jusqu'ici vous pourriez tout aussi bien vous présenter comme camelot du roi que comme socialiste. » « Alors c'est non, Villain ? » « Laissez donc, mon cher, on peut toujours s'arranger. » C'est alors que Loosdreck crut bon d'intervenir. Il se leva et dit : « Écoutez-moi, Villain. Si tout un passé d'honneur et de travail peut répondre à vos yeux de la conduite de cet homme, prenez le mien, je m'en porte garant. » Il fit une pause. Il avait crié fort et les habitués, croyant à une dispute, s'étaient retournés. Les queues gisaient sur le billard, abandonnées, et les manilles étaient pour un instant interrompues. Villain avait rejeté un instant la

tête en arrière pour considérer Loosdreck d'un air amusé puis sans plus s'en occuper il se rapprocha du député et tous deux causèrent à voix basse. Ils comptaient sur leurs doigts avec animation, supputant des <chances> et se frappant parfois sur l'épaule. Loosdreck ne s'en souciait guère. Il retraçait avec grandiloquence une carrière politique fantaisiste qui aurait été celle du Juif et sa voix remplissait le café entier. Le gérant ennuyé se tordait la moustache, et les garçons, la serviette sur le ventre, se figeaient autour de l'orateur en des attitudes paternes et goguenardes. Ginette s'était penchée pardessus notre tête, je sentais son souffle lourd sur mon cou : « Quoi c'est ? » demanda-t-elle. « Ta gueule ! C'est mon vieux qui laïusse. » « Oh dis ! Refais-le-me-le. On dirait le bon Dieu. S'il fait des petits tu m'en donneras un ! » Se sentant observé d'en haut Loosdreck à la fin d'une période leva la tête avec lenteur de notre côté. Je disparus derrière la rampe mais Adolphe coincé entre la balustrade et la poitrine luxuriante de la fille ne put s'évader à temps. Il resta affolé, comme au pilori se débattant sous les mamelles de la prostituée qui n'avait pas encore compris. On entendit un couac d'en bas puis une voix tragique et théâtrale monta : « Adolphe, mon fils ! » « Nom de Dieu, dit Ginette, ça va être du propre. » Elle poursuivit plus doucement en voyant notre ivresse : « Mais enfermez-vous donc aux cabinets, tas d'idiots. »

Nous y courûmes. Ils étaient à deux pas de nous : une porte vitrée s'ouvrant sur les lavabos. Enfermés dedans, enlacés, frissonnants nous attendîmes l'inévitable arrivée de Jésus la Chouette. Nous vîmes en effet son ombre projetée sur la vitre dépolie, tandis qu'il tirait nerveusement le loquet et disait d'une voix essoufflée : « Ouvre donc, petit malheureux, ouvre donc ! » Je fus un peu rassuré : il ne savait pas que j'étais là puisqu'il parlait au singulier. Son ombre s'agita encore quelques secondes, stérilement et ridiculement, puis s'éloigna. On entendit quelques cris puis du brouhaha : « Quant à vous malheureuses... » « Non mais dis on a pas été le chercher ton m..... n[29]. » « Je suis son père, entendez-vous... » « Eh bien son père je te dis merde. » Puis des pas lourds

descendirent l'escalier cependant que le café entier retentissait d'un immense éclat de rire. Nous sortîmes honteux. Derrière Loosdreck s'en allaient l'armateur goguenard et le député furieux. « Dites donc les mômes, nous dit durement Lily, on n'aime pas les nourrissons. Si vous devez nous attirer des chichis, allez-vous en et qu'on ne vous voie plus. » Ses amies silencieuses et soumises nous regardèrent descendre piteusement l'escalier. En bas nous fûmes salués par les observations des joueurs de manille et de billard. « Si c'est pas malheureux, à ct'âge. » « Sacrés gosses. » « Quelle génération. »

Dehors Adolphe me regarda. Il faisait pitié. Il se rongeait nerveusement le pouce en disant : « Oh là là ! Oh là là. » « Qu'est-ce que tu crois qu'il va me faire », me demanda-t-il avec angoisse. Rassuré pour mon compte je fis un grand geste vague et indifférent. « Pt'êt me flanquer dans une maison de correction ? » « Peut-être », dis-je d'assez mauvaise humeur, n'étant pas encore très tranquille. Il se remit à manger ses ongles avec des hoquets de peur. Arrivé sur le Mail, il sortit de son mutisme pour me dire : « J'dirai qu't'étais avec moi et qu'tu m'as entraîné. » Il parlait d'un ton calme comme s'il exposait son plan à un indifférent. « Comme ça, ajouta-t-il, on m'engueulera moins. » « Tu ne feras pas ça », dis-je. « Si mon vieux. » Je lui pris son poignet osseux et je le tordis violemment. Il tomba à genoux. Je lui appuyai alors mon pouce sur le nez et je pressai de toutes mes forces : c'est ce qu'on appelle faire boire la goutte. D'ordinaire j'étais doux comme un pauvre être chétif que j'étais moi-même. Mais ce jour-là, furieux contre Adolphe, à moitié ivre, talonné par la peur, je me sentais l'âme d'une brute. Tandis qu'il se débattait douloureusement je lui soufflai : « Si tu fais ça, tu vois ce que je fais maintenant ? Eh bien je te le ferai jusqu'à ce que tu en crèves » et je lui lançai des coups de pieds qui sonnèrent dans son dos maigre comme si j'avais frappé une caisse vide. « Maintenant, lui dis-je, marche devant et rentre seul. » Et j'allai faire une visite chez une vieille parente pour me créer un alibi. A sept heures, quand je rentrai le cœur battant,

Marguerite vint m'ouvrir en disant : « Vous n'avez pas vu Adolphe ? Il n'est pas encore là. » Ni le père ni le fils n'étaient rentrés.

VII

Dans le salon où Marguerite, Élisa et moi attendions sans mot dire, Adolphe rentra peu après. La faim l'avait chassé de sa cachette et le poussait à réintégrer sa maison. Il jeta sur moi un regard torve et demanda : « Papa n'est pas encore là ? » « Mais non, dit Marguerite surprise, pourquoi ? » Mais Adolphe venait de prendre une grande résolution : « Maman, dit-il d'une voix pleurarde, ne me gronde pas, j'ai été avec des... il chercha le mot, avec des poules ce soir. » Mme Loosdreck ne comprenait pas. « Avec des cocottes », précisa-t-il. Puis tout d'une traite : « C'est des copains qui m'ont entraîné, moi j'voulais pas. J'ai pas dit un mot et j'étais mal à l'aise. Je ne recommencerai plus, je te le jure. » « Petit imbécile, cria Mme Loosdreck, et si on t'avait vu ? A-t-on idée d'aller faire le goujat, le voyou dans une petite ville où tout le monde se connaît. Il ferait beau voir que cela revînt aux oreilles de l'inspecteur d'académie. Ton père serait gentil, oui ! Tu n'en feras jamais d'autres. Je vais avoir honte de sortir avec toi, moi ! » Elle était furieuse et se voyait déjà déshonorée. « Qui est-ce qui t'a vu, continua-t-elle, car je suppose bien que tu ne me racontes pas ça par repentir mais pour prévenir les racontars. Hein ? » « Papa, M. Lévy et M. Villain. » « M. Lévy ! M. Lévy ! Voilà qui va nous causer un tort énorme, heureusement qu'il ne sera pas réélu ! Tu n'es qu'une oie ! Mais tu te fiches bien de ta mère. Seulement cette fois-ci tu vas voir un peu. » Et elle lui allongea un certain nombre de gifles qu'il reçut stoïquement. A cet instant M. Loosdreck rentrait. Il était pâle et tragique. « Petit misérable, cria-t-il en saisissant Adolphe par un bras. Élisa, continua-t-il, j'ai réchauffé un serpent dans mon sein. Mon fils est un pilier de café et fréquente des prostituées. Marguerite tu n'as plus de frère ! Adolphe, je te maudis ! » Mais par un revirement coutumier chez les femmes mariées depuis longtemps, Mme Loosdreck prenait la défense de son fils : « Allons, dit-elle à son

mari, ne joue donc pas la comédie. » Je le regardais. Il ne jouait pas la comédie. Cet homme sincèrement probe souffrait vraiment de la conduite de son fils. Seulement pour exprimer sa juste colère, il lui venait naturellement les mots précieux qu'il employait en toute occasion. Il se plaignait comme un héros de Corneille alors qu'il souffrait comme un pauvre père de famille que son fils a déçu. Mme Loosdreck continua : « Il commence jeune, je suis de ton avis et je lui ai déjà donné quelques gifles, mais de là à dramatiser... tu es ridicule mon pauvre ami ! » M. Loosdreck un instant suffoqué reprit : « Il ira dans un pénitencier ! » « Ah çà, tu es fou ! Jamais de la vie. Il sera privé de dessert tout le mois, ne sortira pas du trimestre entier et n'aura plus d'argent jusqu'à ce que je le juge assez puni. Mais il faut être aussi romanesque que toi pour vouloir mettre cet enfant en prison pour une vétille ! » « Une vétille ! La perte de son honneur ! » Adolphe entièrement rassuré rectifia à voix basse, sans modifier la position soumise qu'il avait adoptée : « La perte de ma fleur. » Mais M. Loosdreck en avait trop sur le cœur. Il déversa le flot de sa rage. Il dit la vie d'enfer que Mme Loosdreck lui faisait à la maison, le manque d'honneur de celle-ci, la platitude de ses vues, il dit sa douleur que Marguerite se frottait à tous les hommes, sa honte qu'Adolphe fût un garnement perdu de vices. Et sa voix s'étranglait. Il ne put se retenir de nous faire un petit tableau littéraire de la famille telle qu'il la rêvait : le gosse fort en thème et un peu poète, la mère compagne intellectuelle et secrétaire de son mari, la sœur active ménagère ravaudant les culottes le soir à la veillée. Mais cette fois je n'avais pas envie de rire, tant je sentais déchirante sa douleur de raté. Raté il l'était, ayant manqué sa vie intellectuelle (il eût voulu être romancier) comme sa vie familiale. Méprisé au-dehors, privé d'intérieur, ayant un enfer pour famille et pour classe une pétaudière, il endurait comme un martyre la disproportion immense entre ses rêves et la réalité.

Mme Loosdreck se laissa aller à toute la vulgarité de sa colère. Elle prit une petite statuette chinoise en ivoire sur le piano et la lança à la tête de son mari. Je

suivis attristé sa trajectoire. Souvent je la contemplais comme le seul véritable objet d'art de la villa Remember. Un parent lointain, vague officier de marine[a] en était le donateur. Elle représentait un pauvre maudissant le ciel. Le vieux, à la tête féroce et naïve de rustre, doté de bajoues qui de face rendaient sa colère ridicule et puérile, semblait grandiosement irrité de profil. Il tendait le poing au ciel et ses lèvres lippues étaient froncées pour un crachat ou un blasphème. Il s'appuyait lourdement sur une canne et portait des champignons dans un bissac. J'aimais beaucoup cette statuette, délicate comme tous les produits des arts mineurs, et fouillée comme un tableau de primitif. Elle passa à la droite de M. Loosdreck, alla frapper la porte d'entrée près du loquet et retomba sur le sol où elle se brisa en trois tronçons. Mme Loosdreck resta haletante de rage tandis que Jésus la Chouette hébété fixait d'un regard morne les ramages rouges du tapis oriental. Il dit enfin : « Ma crise ! » en portant sa main à son cœur et se jeta lourdement dans un fauteuil. Il resta là, l'air douloureusement soucieux, semblant écouter une voix intérieure qui lui eût donné des renseignements sur sa santé. « Elle passe », murmura-t-il d'une voix sourde. « Elle est passée. » Il avait la même intonation que la veille quand il nous lisait dans le Bossuet « Madame se meurt, Madame est morte. » « Père, maman, dit Marguerite, ne faites pas les enfants. Donnez-vous la main et allons dîner. » « Dîner face à face avec ce petit maquereau », hurla-t-il en donnant à son insulte une énormité inusitée, de ce fait qu'il ne prononçait jamais de mots grossiers et qu'il mettait celui-là en relief par une intonation spéciale, comme s'il l'avait lu entre guillemets dans un livre. « Va dîner dans ta chambre » souffla Marguerite à Adolphe qui disparut. Puis mornes et sans appétit nous allâmes dîner. Le lendemain Adolphe reparut à table. Son père affectait en classe comme à la villa Remember de l'ignorer complètement, de l'avoir rayé de sa famille. Adolphe s'en souciait peu. Il détestait son père de plus en plus et l'appelait « le gros veau » ou « le ballot ».

Cependant les élections approchaient. Un mot bref de Lévy convia Jésus la Chouette à une réunion électorale où les socialistes syndiqués exposeraient leur

programme. La séance serait contradictoire. « Aie bon courage, mon petit, disait le billet, il y aura de la houle mais tout ira bien : j'ai des poumons solides et les deux cents hommes de Villain seront là. D'ailleurs tu passeras à la préfecture demander un service d'ordre, de ma part. » Le Juif se déchargeait sur Loosdreck de toutes les corvées et celui-ci les accomplissait béatement comme un chien court après les pierres qu'on lui lance. Lévy ne lui en avait aucune reconnaissance et lui gardait une rancune formidable de ce qu'il appelait « le scandale du café Moderne » qui, disait-il, lui avait causé le plus grand tort, étant donné l'état d'esprit actuel des électeurs. Le jour de la réunion M. Loosdreck me dit : « Mettez une casquette et venez. » Il n'entendait pas par casquette un couvre-chef à bâche mais simplement un couvre-chef : l'habitude de la recherche du mot pittoresque lui faisait préférer casquette à chapeau, comme plus particulier, moins vague. Et souvent aussi il employait des mots impropres, par amour de la phrase colorée et du verbe élégant. Il m'emmena ce jour-là à la séance. J'étais le premier de sa classe sans travailler beaucoup, simplement parce que la moindre classe parisienne est supérieure à la rhétorique de ces petits trous provinciaux. Il m'avait pris en amitié pour mes leçons, mes explications et mes compositions qui étaient bonnes et pour ma sagesse en classe.

La pitié et la peur me clouaient en effet silencieux à mon banc et je ne prenais jamais part aux chahuts. Aussi aimait-il à causer avec moi, et parfois dépouillait-il un peu son enveloppe pédante, se départissant de son pathos de cuistre pour parler simplement de ses misères et de ses aspirations. « Voyez-vous, Paul, me disait-il en m'emmenant, Lévy est un second moi-même. Il a toujours eu plus d'habileté et plus de bonheur que moi. Il a su maîtriser ses nerfs et cultiver dans un sens unique son intelligence. Il est arrivé maintenant, il est tout ce que je ne suis pas. Eh bien, loin de l'envier, ça me dédommage de mes ennuis, de mes misères de le voir heureux. Vous savez que les pères qui n'ont point réussi veulent voir réussir leur fils. Moi je n'aurai jamais cette chance avec Adolphe : vous connaissez le Monsieur. Alors je place tout mon espoir sur Lévy. Ses succès

me touchent comme s'ils étaient les miens et me dédommagent de mes revers. Quand nous étions jeunes pourtant continua-t-il, c'était moi qui espérais, qui poursuivais un idéal. Je faisais des vers, je me croyais poète, je faisais quelque bruit dans des réunions d'étudiants et je me croyais appelé à rénover la politique. Lévy était un gros garçon sage, tranquille et près de ses sous. Pour moi j'avais la rage de devenir quelque chose. L'univers me semblait une fourmilière de dupes, de crétins et de canailles, et moi qui sentais vivre en moi l'intelligence et l'honnêteté je me sentais leur supérieur à tous. Il me semblait qu'il me suffisait de m'affirmer pour devenir une tête, pour commander à l'élite. Bien mieux, parfois rien que le fait de m'écouter vivre, de sentir une force vitale en moi, me persuadait que cette vie qui m'était accordée me destinait à un but, peut-être la possession du monde. Lévy ne me comprenait guère : lui avait alors envie d'une automobile que ses parents devaient lui donner à la fin de ses études supérieures et il travaillait mollement, mais continûment, bercé et poussé par l'espoir de rouler dans une limousine. Je le méprisais un peu pour son manque d'idéal. Et aujourd'hui voilà les rôles renversés. Je n'ai plus d'idéal que dans quelques souvenirs où il vibre comme une aile de ces papillons quasi morts qu'on cloue sur des planches. Lui veut monter plus haut, petre altiora[30], ajouta-t-il obsédé par les renvois classiques. Il arrivera. Peut-être un jour sera-t-il ministre. Je ne lui en veux pas, je souhaite ardemment sa réussite. En entendant sa voix je retrouve une énergie, un élan, un feu sacré. Mais c'est pour un autre, ajouta-t-il tristement, moi je suis un raté. » Nous arrivions à l'oratoire.

Par une destinée curieuse l'oratoire, vaste édifice avoisinant le lycée, avait successivement été église protestante, couvent, cinéma, bar louche et salle de réunions publiques. Il avait somme toute toujours porté malheur à ses propriétaires, comme ces fétiches chinois ou arabes sur qui semble s'être fixée une malchance persistante. Les sœurs qui en avaient fait un monastère avaient été frappées par la sécularisation, le propriétaire du cinéma avait été mourir en Bessarabie d'une maladie honteuse, et le barman avait péri dans une rixe. Depuis

plusieurs mois son pouvoir fatal semblait s'être affaibli : les comices agricoles avaient pu s'y fêter sans incidents regrettables. On l'inaugurait ce soir-là pour les réunions électorales. C'est à l'oratoire même qu'on devait voter. La salle, immense, hexagonale, éclairée a giorno par l'électricité au centre et avec des coins noirs sur les côtés et dans les angles, se ressentait de chacune de ses transformations successives.

Son plafond, voûte cintrée et recrépie à la chaux blanche, avait une froideur, une sévérité religieuse, mais les décorations fantaisistes, les arabesques multicolores que l'homme du cinéma, fervent de l'Orient, y avait fait peindre sur les murs sentaient le lieu de plaisirs canailles et les courbes rouges, un peu décolorées par l'humidité semblaient des taches vineuses, faites avec le doigt. L'estrade du fond, les fauteuils bureaucratiques de cuir brun, la table au tapis vert indiquaient la véritable et actuelle destination du lieu. Sur l'estrade il y avait le groupe socialiste qui se présentait, le maire et quelques gros bonnets, bref la fleur du provincialisme, faite pour entrer et sortir aux sons de la Marseillaise dans les réunions publiques. On ne pouvait les situer ailleurs que dans une ville de trente mille âmes quoique la grande ville ait aussi ses ridicules. Rien que la façon dont tout ce monde chauve, ventru et rubicond se carrait dans les sièges usés, témoignait d'étroitesse d'horizon et d'idéal. C'était l'affreuse tourbe qu'il est convenu d'appeler les « intellectuels » ratés par paresse, malechance, ou bêtise. Certains avaient la correction hautaine des pasteurs protestants, d'autres possédaient, piquée sur des costumes somptueux venant de Paris, une tête vulgaire et incolore de petit mercier parvenu, la plupart étaient de faux apoplectiques, devant promener jusqu'à quatre-vingts ans une trogne avinée de sanguin. Il y avait là le maire, un déchet des quat'z'arts, assez beau vieillard, mais débonnaire et bafouilleur. Il y avait le réactionnaire Bertrand, un noble imbécile, l'unique cocu de La Rochelle, dont la femme, cadavérique Messaline, prodiguait un corps flasque et un visage au masque de squelette. Il trônait là, assez à son aise, venu sans trop de raisons, poussé par un besoin de présider. Les socialistes

flattés, comme peut l'être une catin saluée par une duchesse, lui prodiguaient les sourires et les courbettes. Bertrand se présentait aussi à la députation. Il était presque sûr d'être un des futurs mandataires, car sa fabrique d'engrais au guano l'avait popularisé dans les campagnes. Il y avait Bouthiliers Barbe-Bleue, un armateur célèbre pour ses nombreux mariages. Il avait épousé tout d'abord une riche Parisienne qui lui avait apporté la fortune ; celle-ci morte il s'était remarié à une vicomtesse divorcée qui s'était enfuie avec un Turc vendeur de tapis dans les cafés, il avait alors divorcé et avait donné pour successeur à la volage vicomtesse une ancienne cantinière qui s'était suicidée. Il s'était alors follement épris d'une chanteuse de caf'conc à qui il avait donné son nom et qui était l'actuelle moitié de ce bizarre personnage. Il avait d'ailleurs une figure et une contenance ternes qui prêtaient assez peu aux études de mœurs. Le reste à l'avenant. Lévy n'était pas encore là. Après m'être assis sur mon fauteuil avec une timidité mêlée d'orgueil, je jetai un coup d'œil sur le terrible public des meetings et des réunions préélectorales que Lévy allait avoir à affronter. C'était, au premier coup d'œil, une pauvre chose vague, grise et noire d'où montait un bruit confus. C'était en somme assez pitoyable, cette laide bête grouillante sous le plafond blanc, on eût dit un mille-pattes plutôt que cette hydre aux cent têtes par quoi on a coutume de représenter la foule. Il flottait dans la salle, se dégageant de la masse palpitant à mes pieds, une laideur rance et suffoquante. Des odeurs de pipes et de sueur passaient par nuées. Lorsque je me fus habitué à la pénombre environnant notre estrade éclairée, je pus découper la foule en morceaux et distinguer des hommes. Il y avait beaucoup de casquettes, peu de chapeaux et, au premier rang, quelques têtes de femmes en cheveux. La foule, malgré un bruit de ressac involontaire où se fondaient les mille gestes, déplacements de chaises, entrées et sorties, toujours en conversations, gardait un calme étrange et inquiétant. M. Loosdreck se pencha vers moi et dit : « Mauvais, mauvais ; regardez ces têtes louches, ces individus patibulaires (c'était un mot qu'il affectionnait). » De fait, si l'on parvenait à extraire de leur milieu actuel toutes

ces têtes sinistres pour les placer dans la rue en imagination, elles apparaissaient comme tout un monde louche de mutinerie et de turbulence. « Ce ne sont pas des Rochelais, soufflait M. Loosdreck apeuré, on les a sûrement fait venir. Dans quel but ? Oh je ne suis pas tranquille. Pourvu qu'il n'y ait pas là un coup monté ! » Déjà notre voisin se penchait vers nous : « Toutes ces figures-là, dit-il à Jésus la Chouette, je les reconnais : ce sont des voyous qui infestent La Rochelle depuis huit jours. D'où viennent-ils ? » M. Loosdreck tout pâle leva les bras au ciel en signe d'ignorance et de réprobation. Mais Lévy entrait. Il y eut dans la salle quelques cris, quelques coups de sifflet, mais la grande majorité resta silencieuse. « Voilà qui n'est pas naturel, dit encore notre voisin, d'ordinaire Lévy est acclamé quand il entre. Je crois qu'on a assez de lui. » M. Loosdreck ne répondit pas. Il gardait un silence haletant et rongeait son pouce dans une attente éperdue.

On procéda aux formalités d'usage. Un gros homme demanda qui devait être le président de ces citoyens « Lénine » crièrent des voix. Finalement on élut un certain <Louiraguais>, un instituteur mis à pied, une sorte de fou anarchiste[a] sur qui avait pesé un moment une présomption d'assassinat. « Quelle bêtise, dit notre voisin, il n'y a pas un de ces imbéciles qui lui serrerait la main s'il le rencontrait dans la rue. » Lévy s'approcha alors et commença d'une voix forte : « Citoyens, on a pu vous dire... » A ce moment toutes les voix de la foule s'unirent en un long hurlement. Dans cette grinçante symphonie on pouvait distinguer des cris d'animaux, des bravos ironiques, des coups de sifflets ou de simples cris inarticulés. Lévy pâlit mais élevant la voix reprit : « On a pu vous dire combien je m'étais intéressé... » Mais la foule continuait, des flots d'arrivants mêlaient leurs hurlements à ceux des autres, puis peu à peu par suite d'on ne sait quel accord ce concert désordonné se mua en une mélopée étrange : « Hou, hou, hou » chantée par toutes les voix, qui partait doucement puis montait, s'épanouissait sur un hurlement formidable pour redescendre, comme une escarpolette. Lévy se mit à crier à tue-tête. « Cédez, cédez, criait-on derrière

lui, c'est un coup monté, il n'y a rien à faire. » Il se tourna un instant vers nous et dit : « Je ne céderai pas, ils se lasseront bien avant moi. » Mais pourtant il renonça à parler et se contenta de se tenir, aphone et méprisant, debout, appuyé à la table verte. Loosdreck était effrayant, son blême visage convulsé par l'angoisse, la douleur et la haine, il hoquetait de temps à autre : « Les brutes » ou bien « Tourbe populacière ». Il ne tenait pas sur son fauteuil, s'y tordant comme une couleuvre et croisant les jambes nerveusement tantôt à gauche tantôt à droite. Rouge, congestionné, Lévy essaya encore de parler mais aussitôt on entendit un peu partout : « A la lanterne » ou « Profiteur » ou « Assassin » et il se tut encore une fois, ne voulant pas exciter la foule davantage. Il suait à grosses gouttes, il ouvrit son faux-col, les mains légèrement tremblantes. « J'attendrai », cria-t-il au maire. Et nous attendîmes trois mortels quarts d'heures sans que la foule se lassât de crier.

A la fin pourtant des voix s'enrouèrent. Lévy échangea avec ses partisans un regard de triomphe et il s'apprêtait à parler quand avec une détonation sèche un coup de revolver qui n'atteignit personne fut tiré. Je vis l'éclair tout près de la porte. Ce fut alors sur l'estrade une débandade. Toute l'auguste théorie des gros bonnets se leva en désordre et gagna les sorties de derrière. M. Loosdreck se dressa tout droit et cria de toutes ses forces à la foule devenue silencieuse tout à coup : « Assassins, misérables assassins » puis il suivit les autres en m'entraînant. Lévy vint le dernier, bleu de rage, ayant arraché son faux-col. Nous l'attendions massés dans un corridor de derrière. « Est-ce que vous êtes des hommes, grinça-t-il, vous avez fui parce qu'il a plu à un imbécile de se faire remarquer. Tout le monde a éclaté de rire devant votre retraite. » Il exagérait : la salle était glacée de peur, on avait payé tous ces gens pour crier mais non pour assassiner et ils restaient penauds et terrorisés à leurs places, sans même chercher à sortir. « Enfin qui a tiré ? » demanda le maire. Un agent vint nous dire que c'était un anarchiste à moitié fou et d'ailleurs pris de vin. Il n'avait visé personne et avait simplement voulu faire peur. On l'avait appréhendé. « Vous voyez, dit Lévy avec une ironie

rageuse, c'était un ivrogne. » On ne lui répondait pas, craignant de l'irriter davantage. C'était d'ailleurs un homme réputé dangereux bretteur, parce que dans son unique duel il avait percé la main du témoin, d'une balle de son pistolet.

Loosdreck essaya de le calmer soit pour montrer son influence sur lui, soit par réelle sollicitude. Le député tourna vers lui un regard haineux et cria : « Ah toi, ta gueule ! C'est toi qui es cause de tout cela, vieux cuistre. Tu m'as couvert de ridicule. Avais-tu besoin de faire tes pitreries au café ? Mais je suis un imbécile, aussi ! quand on a des connaissances comme toi, on les cache. » Il partit sans dérager en disant au maire qu'il renonçait à poursuivre la séance et qu'il en tiendrait une autre le surlendemain. « Mais je prendrai deux mesures indispensables, hurlait-il, d'abord je ne laisserai entrer que sur invitation et puis je foutrai cette tête de turc dehors. » La tête de turc c'était Jésus la Chouette. Il écouta un moment Lévy avec des yeux arrondis et striés de sang, puis il poussa un gémissement et se laissa doucement glisser le long de la muraille où il était appuyé. Il resta sur le sol où sa tête sonna. Raide comme un pantin, le visage tordu par une affreuse grimace, il semblait un pauvre épouvantail que le vent a renversé. La vue de son corps étendu me choqua comme une malséance. « Est-ce qu'il est mort ? » pensai-je. Mais soudain une impression me saisit, risible, dominante. Sa pomme d'Adam, saillante comme un goitre crevant presque une peau jaune et granuleuse comme une peau de poulet était laissée à découvert par le faux col trop large et par sa tête renversée. Un fou rire irrésistible me prit à cette vue. Puis j'eus de secs sanglots de peur. Cependant deux agents s'occupèrent du corps. J'appris qu'il n'était qu'évanoui. On le transporta jusque dans un fiacre et nous rentrâmes ainsi à la villa Remember. Dans le fiacre il reprit connaissance et poussa tout le long de la route d'affreux petits gémissements de douleur. Chez lui il se mit aussitôt au lit où il resta cinq jours, délirant et criant, les nerfs mis à vif par sa peur du coup de feu et par son chagrin des paroles de Lévy. Il eut une rechute lorsque huit jours après il apprit que Lévy

n'était pas réélu, puis après une semaine de fièvre, de rages impuissantes et de larmes versées sur son propre sort il se rétablit lentement et retourna au lycée.

[Les f^os^ 107 à 116 du manuscrit manquent. Elles couvrent de toute évidence le chapitre VIII.]

IX

L'archiviste ne reparut ni le lendemain, ni le surlendemain. La fille du laitier avait rapporté à la souillon des Loosdreck avoir vu Grosclaude lorsqu'à deux heures de l'après-midi il franchissait le portail des de Percin. « On le séquestre » disait Marguerite avec rage. Elle ne comprenait rien à l'influence que cette blonde fadasse qu'était Claire exerçait sur l'archiviste. Et c'était pourtant incontestable qu'il quittait tout pour la suivre. De la tendre intimité qui m'avait été promise la veille, il n'était plus question du tout. Honteuse de cette période de découragement où elle s'était plainte devant un enfant, Marguerite se cuirassait d'une factice, d'une fébrile énergie en Amazone, en Walkyrie et parlait de conquérir Grosclaude de haute lutte en l'allant chercher chez Claire. Il ne fut question le vendredi que de plans d'attaque ou de séduction. Tantôt Marguerite devait asséner à Claire devant Grosclaude un mot sec et bien senti qui couvrirait cette pécore de ridicule, tantôt elle devait se présenter à l'archiviste les yeux brillants de larmes et lui faire, d'une voix entrecoupée, de navrants reproches. Mais le samedi un nouvel incident dans la vie publique de M. Loosdreck vint changer toute l'affaire. Parmi les types de professeurs que nous avions, il y avait un poète : l'Alsacien Jean Riemer[31], professeur d'allemand. Il habitait le quartier extérieur de La Rochelle qu'on appelle la Genette et signait ses œuvres Jean de la Genette.

Correspondant du *Temps*, critique des théâtres et cinémas rochelais dans le *Courrier de La Rochelle,* chroniqueur dans le *Sémaphore,* il était la gloire littéraire rochelaise avec un jeune revuiste qui dotait chaque année le théâtre municipal

d'une revue stupide, obscène et pleine d'allusions cousues de fil blanc à des scandales de petite ville. Jean de la Genette s'intitulait poète régionaliste, comme si c'était excuser son insuffisance lyrique de la localiser dans une province définie.

C'était un petit homme trapu, gros et coloré. Il avait un long visage surmonté d'une calvitie aux reflets de celluloïd et barré d'une moustache rousse. Au milieu de la face un nez long et triste serpentait, contrastant avec une bouche souriante. Il ajustait sur cet appendice une paire de lorgnons à bordure noire et à cordon qu'il juchait à cheval juste sur les narines. Il se plantait alors devant ses élèves et penchait la tête en arrière pour les voir à travers ses lunettes. Souvent alors il appuyait un doigt sur une narine et reniflait violemment de l'autre narine. On entendait un grognement de porc, un bruit de moteur qui se met en marche, un grondement de cascade qui dévoilait la chute sinistre dans des fosses nasales noires et poilues d'une longue traînée de mucus verdâtre. Après quoi il crachait avec défi. Il était vêtu comme un cantonnier, « comme Diogène » disait-il, portant d'immenses souliers découverts faits à son pied et, sur la tête, un lambeau de feutre dépourvu de toute forme. Il faisait deux sacrifices pourtant : l'un à l'élégance : il portait des chemises roses et des faux cols en celluloïd de garçon de café, l'autre à sa profession d'homme de lettres : il se drapait en toute occasion dans une romantique pèlerine de grosse laine bleue qu'il appelait sa cape. A sa chaîne de montre pendait une médaille à l'effigie de Victor Hugo. Au moral c'était un aigri. A vingt-cinq ans, alors qu'une honorable carrière professorale s'ouvrait à lui, il avait eu la bêtise ou l'honnêteté d'épouser sa maîtresse, une blanchisseuse. L'université qui est une prude lui en avait tenu rigueur. On avait envoyé pourrir ce dangereux personnage qui compromettait la dignité du professorat par sa mésalliance à La Rochelle où il était demeuré et s'était encroûté, devenu comme les autres un pet-de-loup[32]. Il rendait tout le monde responsable de sa mésaventure : d'abord sa femme, grosse et populacière, qu'il séquestrait chez lui, de peur de ses impairs, ensuite ses collègues et

particulièrement M. Loosdreck qui n'en pouvait mais. Ses travaux littéraires se bornaient à insérer hebdomadairement dans le *Sémaphore* huit lignes de bas potinages qui étaient ensuite colportés à travers la ville, et à mettre en vers français des poésies de Heine, de Uhland ou de Chamisso. Au reste il avait autant de prédispositions lyriques qu'un autre, étant très capable de mélancolie poétique pendant une digestion difficile. Très mauvais pour ses élèves avec ses railleries féroces et amères, ses sautes d'humeur brusques, son désintéressement complet de l'allemand qu'il enseignait, son manque de probité professionnelle, il était pourtant supporté d'eux parce qu'il passait la plupart de ses classes à leur lire des vers ou à leur exposer ses opinions politiques. Il était fou de Victor Hugo et en récitait de longues tirades au lieu de faire expliquer *Faust* ou *Guillaume Tell.* Il fallait le voir se planter au milieu de la classe, nous regarder d'un œil soupçonneux par-dessus ses lorgnons, se jeter les bras sur la poitrine, se balancer à droite et à gauche et dire enfin : « Bon appétit, Messieurs » d'une voix caverneuse à souhait. Après quoi il débitait sa tirade en la coupant de pauses théâtrales aussi longues que des entractes. C'était d'un comique irrésistible.

Ce samedi-là il avait pris Loosdreck à partie dans sa chronique rochelaise du *Sémaphore.* Il avait dû l'écrire avec jouissance, sachant qu'après ce coup Jésus la Chouette serait la tête de turc de toute la ville. Il le haïssait vraiment, sans raison bien profonde, probablement pour un de ces mots malheureux que Loosdreck lâchait innocemment et qui avait dû ulcérer sa susceptibilité à vif. Le samedi matin l'article venimeux était passé de main en main en classe de Jésus la Chouette. Il était ainsi rédigé :

Chronique rochelaise
Tête de pipe universitaire

« Les misanthropes rochelais seront contents aujourd'hui de découvrir un bon ridicule qui va les confirmer dans leur mépris de certaines branches de

l'humanité. Que va penser l'Université, cette bégueule, d'un de ses membres M.L..... k qui s'est découvert une telle passion pour la politique et les politiciens qu'il n'a pas hésité à mettre son éloquence et sa prestance au service de l'une et des autres.

Il alla, avant les élections, de lieux publics en lieux publics, exposer avec sa voix chaude une cause douteuse qui se para soudain et d'après ses dires d'une éclatante innocence. Les garçons du Moderne ont été sincèrement émus par sa parole vibrante. On assure qu'ils ont voté pour le candidat sans doute généreux que le roi de la parole soutenait. Malheureusement tandis que le père accomplissait au rez-de-chaussée son sacerdoce de prosélytisme le fils, un jeune voyou, s'en donnait à cœur joie au premier étage avec les plus charmantes représentantes du quart de monde rochelais. Le père le vit. D'où s'ensuivit une scène pathétique entre père et fils qui rappela les plus beaux épisodes du théâtre classique.

On dit même que le fils aurait brisé une soucoupe de consommation sur la tête du père. Mais ceci n'a pas été confirmé. Il est tout de même permis de se demander comment le gouvernement tolère que dans une ville importante comme La Rochelle le métier sacré d'instructeur de la Jeunesse soit tenu par ce personnage louche, vague suppôt d'un Juif anti-nationaliste. »

C'était là un article bien provincial, dénué de tout esprit et où le fiel est remplacé par la brutalité. La polémique de province se fait toujours sur un diapason aigu. On a au premier coup recours à des injures incroyables et réjouissantes. Le document circulait de genoux en genoux. Au début nous nous donnions une peine incroyable pour le cacher. Puis le mot d'ordre fut donné : il s'agissait de le faire prendre par Loosdreck. Lorsque chacun en eut pris connaissance on le posa bien en vue sur les tables, on se le passa de main en main avec une ostentative affectation de cachotterie. Finalement un certain Marchand[a] qui quittait le lycée le surlendemain déploya le journal avec bruit et parut s'absorber dans sa lecture. M. Loosdreck leva la tête et prononça le sacramentel :

« Marchand ! Apportez-moi ce que vous lisez. » Marchand feignit la surprise et l'ennui le plus grand et balbutia : « On me l'a passé, Monsieur. » « Apportez-moi ce que vous lisez », répéta lentement Jésus la Chouette. Marchand se leva et tout en descendant les gradins plia le journal de façon à n'en présenter que la chronique rochelaise. Il le posa comme à regret sur le bureau de Loosdreck.

« Un journal, dit celui-ci, c'est bon, mon ami, c'est bon, vous aurez quatre heures de retenue. » « Mais M'sieur, ce n'est pas ma faute, on me l'a passé. » « Qui vous l'a passé ? » « Mais tout le monde ! Il paraît qu'il y a un article intéressant. Je n'ai pas eu le temps de le lire » et du doigt il désignait l'article de Jean de la Genette. Nous nous courbâmes sur nos livres en riant. Instinctivement M. Loosdreck suivit des yeux la direction indiquée par le doigt de Marchand, lut « Tête de pipe universitaire », poursuivit sa lecture jusqu'au bout d'un air méprisant puis se leva tout droit et dit : « Marchand, vous êtes un misérable, une petite teigne ! Vous aurez de mes nouvelles. Messieurs, je ne finirai pas ma classe aujourd'hui. » Il gagna la porte et sortit en la claquant. Nous attendîmes un instant et nous l'entendîmes entrer dans la classe à côté.

Un élève de première C que je connaissais assez bien pour avoir passé mes grandes vacances avec lui à Aigrefeuille me raconta par la suite ce qui s'était passé.

Riemer, l'âme en paix et le cœur joyeux, récitait devant ses élèves d'allemand du Victor Hugo en roulant les r :

Gastibelza l'homme à la carabine
Chantait ainsi
Quelqu'un a-t-il connu Doña Sabine
Quelqu'un d'ici ?[33]
Chantez villageois,
La nuit gagne

Le mont Falû
Le vent qui souffle de la montagne
Me rendra fou.

A cet instant M. Loosdreck entra très pâle, le journal à la main. Les élèves se regardèrent, flairant une bonne histoire. Riemer s'était tu, ahuri. « Cet article est de vous, n'est-ce pas ? » dit M. Loosdreck en frappant du plat de sa main droite sur le journal qu'il tenait de la main gauche. Jean de la Genette s'étant ressaisi l'interrompit : « Oh s'il vous plaît laissez-moi faire ma classe. Nous nous expliquerons tout à l'heure ! » « Folliculaire » répondit superbement M. Loosdreck. Les élèves éclatèrent de rire. M. Loosdreck s'échauffait. Il se sentait très malheureux. Il avait, comme il le raconta au déjeuner, la gorge sèche et une angoisse qui battait dans la poitrine. Il dit : « Est-ce que vous saviez en l'écrivant, que vous alliez traîner dans la boue toute une honnête famille ? Est-ce que vous saviez que vous alliez peut-être m'arrêter dans ma carrière et en tout cas commettre une vilenie ? Quelle haine vous animait donc que vous n'ayez pas reculé devant la bassesse et la calomnie ? Qu'est-ce que je vous ai fait ? Est-ce que je me soucie de vous ! Ne comprenez-vous pas que c'était pour vous non seulement un devoir, mais une charité de vous taire, d'ignorer cet incident qui souille ma vie ! » « Sortez, pour la dernière fois », dit Riemer furieux de ne rien trouver à lui répondre. Loosdreck continuait, s'attendrissant sur lui-même : « Est-ce que vous ne savez pas combien j'en ai souffert, que je suis resté au lit malade durant quinze jours. » « Voulez-vous que je paie la note du médecin ? » répliqua Riemer adoptant une attitude ironique. Les élèves rirent avec complaisance, heureux de voir que Jésus la Chouette allait être bafoué. Les élèves mettent d'ailleurs toujours une turpide et inexplicable complaisance à rire aux plaisanteries de leurs professeurs. M. Loosdreck jeta vers eux un regard désemparé : « Il y a pourtant une police », dit-il amèrement à Riemer. « S'il y en avait une vous seriez sorti du café entre deux gendarmes. » « Vous êtes un

misérable. » « Ah ça qu'est-ce que vous me cherchez ? » Ce mot fit réfléchir M. Loosdreck. Au fond qu'était-il venu chercher dans cette galère. Il s'était couvert d'un peu plus de ridicule et toute la ville saurait demain son coup de tête par les récits des quarante voyous qui écoutaient avec volupté. Il fixa le sol avec abattement. Riemer continuait : « Vous m'avez insulté, Monsieur. Avec tout autre vous eussiez couru le risque d'un bon coup d'épée. Bien qu'ayant quinze ans de salle je trouve ces manifestations trop ridicules pour vous inquiéter. Ce serait d'ailleurs un assassinat, poursuivit-il en regardant avec mépris la pauvre allure de Jésus la Chouette. Je me bornerai à vous prier de sortir rapidement si vous ne voulez pas que je vous foute à la porte. » Les derniers mots avaient été prononcés avec éclat mais le reste, débité avec la plus grande affectation de calme lui donnait une supériorité incontestable sur le malheureux Loosdreck. Celui-ci était aux abois. « Écoutez, Riemer, dit-il d'une voix blanche et suppliante, j'ai été trop loin, j'ai eu tort. Excusez-moi. Mais je puis compter n'est-ce pas que vous garderez le silence sur ce pénible incident. » Riemer s'épanouissait d'aise comme les gamins qui regardent se débattre la mouche qu'ils ont jetée dans un verre d'eau ou empalée sur une aiguille : « Ce n'est pas à moi qu'il faut demander le silence, dit-il en éludant la question, mais à ces messieurs. »

Ces messieurs, bien décidés à vilipender ce bon M. Loosdreck dans toute la ville dès leur sortie de classe sourirent sournoisement. M. Loosdreck vint encore serrer la main de M. Riemer, ce qu'il fit avec répugnance, attachant une grande importance à cette manifestation de politesse. Après quoi il partit la tête basse et rentra à la villa Remember où il eut une crise nerveuse. Le soir même toute la ville savait l'histoire. Alors commença pour les Loosdreck une période épouvantable. Tous ceux qui jusqu'alors ne s'étaient pas ouvertement moqués de cette famille tristement ridicule, s'en donnèrent à cœur joie. Pour toute la ville ils étaient maintenant les estrangés, des têtes de turc qu'on torturait avec d'autant plus de volupté qu'on n'avait rien à craindre d'eux. Tout d'abord Adolphe fut un peu partout rossé. Son aventure l'avait arrêté dans une naissante popularité. Il

était battu partout : au lycée, dans la rue, sur la place d'Armes, souvent sans le moindre motif.

Une après-midi Belot qui avait une grande influence sur moi me dit d'un ton autoritaire : « Vous passerez par les remparts ce soir, Adolphe et toi ! » « Pourquoi ? » « Nous sommes une bande qui voulons rosser Adolphe, tâche de l'y faire passer. On rigolera. Mais ta gueule surtout. » Je promis de me taire et le soir à quatre heures nous passions pour rentrer à la ville par les remparts, fossés herbeux et solitaires où viennent indifféremment les apaches et les amoureux. Adolphe avait toujours témoigné un grand désir d'y surprendre des couples dans leurs ébats. Mais il n'osait y aller seul, étant très lâche. Je n'eus pas de peine à le décider à y venir avec moi sous le prétexte pervers de dénicher des flirts et peut-être mieux. Dans les remparts nous fûmes entourés par la bande des lycéens. Je me mis un peu à l'écart, décidé à tout voir, mais non à m'en mêler. Belot dit à Adolphe : « Qu'est-ce que tu fiches ici, cochon ? » Adolphe affolé répondit qu'il se promenait. « Oui, oui, tu viens regarder les petites femmes. Si ça n'est pas honteux ! Si j'étais ton honorable père je te flanquerais la fessée. Du reste, ajouta-t-il lentement et se tournant vers les autres, on pourrait peut-être le faire ? » Les jeunes voyous trépignaient d'aise. « Allons Adolphe, qu'est-ce que tu préfères ? Être fessé ou faire un match de boxe à poings nus avec Tourbut ? » Tourbut était un immense gaillard de vingt ans, aux biceps d'Hercule. « On tapera dans la figure », dit-il d'un air féroce. « Laissez-moi, gémit Adolphe, laissez-moi. » « Veux-tu boxer ? » demanda Tourbut. « Non ! fichez-moi la paix. » « Alors on va te fesser ! » Toute la bande se rua sur le malheureux qui tomba par terre. Je distinguai des jambes nues (il portait ce jour-là un pantalon court) qui se débattaient au milieu de la cohue. Son pantalon arraché glissa et fut jeté sur l'herbe. Puis je ne vis plus que des dos courbés. Ils étaient tous à genoux sur lui à le pincer, à le tripoter, à le battre, affolés de lâche férocité et de ce vice pervers qui accompagne la puberté. J'entendais des rires, des coups sur la chair nue qui claquait. Puis on se releva. Belot tenait Adolphe par les poignets et les lui tordait.

Adolphe sans culotte, sa chemise lui tombant jusqu'aux genoux, se débattait vainement. Il pleurait de rage et la morve lui coulait dans la bouche. Alors on se livra à diverses facéties. Belot le renversa sur le sol et cria « La lune » en relevant la chemise. Puis on le lâcha et on le fit courir après son pantalon qui sautait de main en main. Adolphe enfin, ivre de rage, choisit le plus faible d'entre ses tortionnaires, qui était moi, et bien que je n'eusse en somme pas prêté la main à son supplice, me lança un grand coup de poing dans la figure en disant : « Salaudª ». Je le lui rendis et nous en vînmes aux mains. Plus fort que lui je le saisis par les cheveux et je le jetai à genoux. Mais il me pinçait les jambes. Alors gagné par la cruauté générale, je lui pressai violemment sur le nez. J'appuyai si fort que le sang coula. Cette vue nous calma. Un peu honteux nous lui rendîmes sa culotte qu'il enfila en sanglotant, puis nous le laissâmes partir la tête basse, hoquetant. Nous nous entreregardâmes un instant avec une sensation d'assouvissement, de remords et de délicieuse lassitude, un peu comme des amants après la faute. « On rentrera tt'à l'heure, dit Belot, on va d'abord aller au Mail, faire son persil[34]. » Nous nous brossâmes mutuellement avec une touchante fraternité, en nous parlant les uns aux autres avec une tendresse discrète et inaccoutumée, pour nous prouver à nous-mêmes après cette répugnante exécution que nous n'étions pas des brutes.

Nous étions à quelques mètres de la rue Saint-Jean qui débouche sur le Mail. Un pont traverse les remparts sur toute leur longueur. Nous marchions sans nous cacher pour rejoindre la rue lorsque Tourbut cria : « Cht ! A plat ventre derrière les buissons. » On se cacha sans comprendre. Mais il désignait du doigt un point de la rue Saint-Jean. Mlle et Mme Loosdreck s'avançaient avec la lente majesté qui leur était coutumière quand elles sortaient en ville. De l'autre côté débouchait à cet instant un être immense et dégingandé que je reconnus être l'archiviste Grosclaude. « Pet, pet, souffla Belot, cachez-vous bien, on les engueulera quand elles passeront. » Je n'osai protester, par lâcheté et par curiosité méchante, et je me cachai comme les autres.

Sur le pont une petite comédie se jouait. Marguerite à la vue de l'archiviste qu'elle désespérait de revoir depuis le jeudi soir avait arboré un sourire aimable et triomphal. Mme Loosdreck alors dut lui exposer en quelques mots le parti qu'elle pouvait tirer de cette rencontre fortuite, car immédiatement la jeune fille pinça les lèvres avec une grande affectation de dignité outragée. L'archiviste qui voyait cette figure sévère ébaucha dans son trouble une série de petits gestes fébriles et stupides. Enfin, à trente pas des dames Loosdreck il ôta son chapeau. Le visage de Marguerite ne se dérida pas à sa politesse puérile et empressée. Évidemment elle se préparait à lui jouer une comédie. L'archiviste aborda les deux femmes au milieu du pont. La timidité lui peignait la face en rouge ponceau. Il multipliait les gestes et sans doute les excuses devant les deux dames renfrognées comme de sanguinaires divinités asiatiques. Elles parurent pourtant s'apaiser. Marguerite daignait déjà sourire, lorsque Belot donna le signal de l'attaque. Aussitôt des cris divers s'échappèrent de nos gorges : « Eh Margot ! » « Élisa ! » « On fait la retape eh catins ! » « Prends garde elles vont te manger ! » « C'est combien la nuit, Margot ? » « Alors, vieille Loosdreck, vieille folle ! » « A la lanterne les deux vaches ! » Puis vinrent des injures plus obscènes et enfin nous nous résumâmes ainsi : « Pour les trois salauds Loosdreck M... e. » Les deux femmes suffoquées s'étaient tournées vers nous. Elles reçurent le paquet boueux de nos insultes sans broncher. Seulement Marguerite pâlit sensiblement. Je crus voir trembler ses mains. L'archiviste, ployé en deux par la surprise, bouche bée, ébahi ne savait quelle contenance garder. Des gens riaient sur le pont. Alors les deux femmes prirent rapidement congé de l'archiviste. Nous entendîmes encore Marguerite prononcer d'une voix tremblante : « Alors à demain n'est-ce pas ? Quatre heures ! » puis elles disparurent sous le feuillage qui bordait la route après le pont.

Je trouvai en rentrant les dames en pleine crise de larmes. Elles prenaient M. Loosdreck à partie : « On nous insulte dans la rue, maintenant » gémissait Élisa. « Et devant M. Grosclaude », déplora Marguerite. La jeune fille se laissa choir

plusieurs fois en arrière, les bras ballants, les yeux clos. Elle tomba d'ailleurs toujours dans un fauteuil. M. Loosdreck frissonnait avec dégoût. Je me sentais horriblement gêné devant cette douleur dont j'étais partiellement la cause. Je craignais surtout qu'à son retour Adolphe ne me dénonçât. Il ne rentra qu'à 7 h et demie, le visage encore tuméfié. Sans doute était-il allé se faire consoler par Ginette. Il me jeta un regard venimeux mais il ne parla pas. D'ailleurs Mme Loosdreck prétextant son retard passa ses nerfs sur lui en lui donnant des coups de pieds dans les mollets et en le giflant à tour de bras. Il monta se coucher sans souper. Après le dîner on tint conseil. « Je vais demander mon changement immédiat », dit M. Loosdreck avec énergie. « Pas avant que Marguerite ait une promesse formelle de son imbécile », protesta Mme Loosdreck. « Je l'aurai demain, je te le jure », dit Marguerite non moins énergiquement. Et leurs trois têtes aux yeux bouffis par les pleurs étaient sinistrement éclairées par la lampe.

Puis ils parlèrent des « misérables qui avaient insulté deux honnêtes femmes ». Ils étaient tous trois dans un état incroyable. Toutes leurs souffrances, toutes leurs misères leur remontaient aux lèvres comme des renvois. Et ce mot leur revenait à la bouche comme un leitmotiv douloureux : « Partir. » Partir, fuir ce pays où ils étaient les martyrs d'une population hostile, tâcher de se refaire une dignité dans quelque province lointaine. « Pourquoi pas les colonies », demanda soudain M. Loosdreck illuminé. Son cerveau d'utopiste marchait. « Pourquoi pas Madagascar », précisa-t-il. Il se voyait déjà enseignant la Morale aux jeunes malgaches. « Là-bas, déclamait-il, la civilisation n'a rien pourri, tout est neuf, tout est bon, tout est beau ! » Mme Loosdreck interrompit sèchement : « S'il te plaît d'attraper un coup de soleil chez les nègres, c'est ton affaire ! Moi je ne veux ni m'enterrer dans un trou, ni m'expatrier. Bonsoir, mon ami. » Elle saisit une lampe et s'en fut. Marguerite la suivit aussitôt. Alors M. Loosdreck les deux coudes sur la nappe où gisaient des reliefs dévastés comme sur un champ de bataille, se mit à pleurer. Il dit sans se départir dans le chagrin de son emphase coutumière : « Cette femme sera cause de ma mort. » Puis, les yeux perdus dans

le vague il dut poursuivre des souvenirs heureux, chercher à s'évader de sa misérable existence, car il commença : « Autrefois... » Mais il eut un geste lassé et n'acheva pas. Je me levai alors sans bruit et je le laissai seul. Il ne remonta pas de la nuit et la bonne le retrouva le lendemain matin, endormi sur la table. Elle l'avait cru mort.

En sortant pour aller au Lycée je vis le mur de derrière de la villa constellé de vignettes à la craie et de légendes injurieuses. On traînait M. Loosdreck plus bas que terre. On le faisait avec application et volupté, par des dessins malhabiles et le plus souvent obscènes commentés par une écriture cursive. Je haussai les épaules avec pitié et continuai ma route. A midi quand je revins j'appris que Marguerite avait eu une altercation dans un magasin avec une vendeuse qui s'était moquée d'elle et que d'autre part un caillou lancé on ne savait par qui avait brisé un carreau du premier étage.

« La vie n'est plus tenable », gémissait Mme Loosdreck. M. Loosdreck ne disait plus rien. L'après-midi je n'allai pas au lycée. « Restez avec nous, dit Marguerite, qu'il y ait au moins un homme dans la maison, en cas de malheur. Ces misérables sont capables de tout. » J'obéis très flatté et un peu inquiet. Lorsque quatre heures sonnèrent Mme Loosdreck dit à Marguerite : « Allons je sors, je te laisse. Tâche que cette fois ce soit décisif. » Marguerite se mit au piano pour mâter son impatience. Elle dévora la Course à l'abîme de la Damnation, et il eût semblé que les triolets qui vont d'un bout à l'autre du morceau représentassent les frémissements nerveux qui la parcouraient. Le morceau fini elle se leva et dit : « Il est en retard. » Elle regarda l'heure, jeta un coup d'œil à travers la vitre puis se remit au piano. Elle essaya d'un Nocturne de Chopin, mais elle le trouva trop lent pour elle, elle bouillait du besoin d'agir. Elle <sabra> alors une tarentelle d'un inconnu assez caractéristique mais beaucoup trop difficile pour elle. Ses doigts malhabiles écrasaient les traits sur le piano et les notes tombaient, gluantes comme une traînée de poix au lieu de s'égrener en cascade. Elle se leva encore. La pendule marquait quatre heures et demie : « Mais

que fait-il, je lui ai pourtant bien dit : aujourd'hui à quatre heures. » Elle resta dix minutes le front collé au carreau. Elle se rassit enfin et pour s'assourdir, s'assommer, s'abrutir, étouffer les craintes, les pressentiments, les douleurs qu'elle sentait sourdre en elle, joua « Ce qu'a vu le vent d'Ouest » de Debussy. Sous ses doigts les horreurs, les hurlements, les accords rauques, les gémissements passèrent en rafale. Quand elle s'arrêta épuisée Grosclaude n'était toujours pas là. Elle fit faire demi-tour au tabouret tournant sur lequel elle était assise et resta prostrée un moment. Cinq heures sonnèrent et les cinq coups du timbre, comme des éclats pointus, la firent tressauter. « Venez avec moi, Paul, dit-elle d'une voix rageuse. Je vais chercher M. Grosclaude chez Madame de Percin. » Elle alla mettre son chapeau en grommelant : « Ah elle l'a repris, la peste ! Eh bien nous allons voir ça. » Et nous sortîmes. « Je suis sûre qu'il est chez elle », disait-elle en chemin. J'étais fort mal à l'aise, pressentant l'inévitable scandale. Chez les de Percin, qui habitaient une petite villa de l'avenue Coligny, elle entra sans sonner comme au temps de son intimité avec Claire. Je la suivis machinalement, effaré, anxieux mais traîné par une curiosité inextinguible. Lorsqu'elle poussa la porte du salon je vis en effet entre Madame et Mlle de Percin, comme entre deux gendarmes, l'archiviste qui prenait le thé. « Je trouve tout de même un peu fort, cria Marguerite, que vous empêchiez M. Grosclaude de venir chez moi. Je l'avais invité hier ! C'est plus qu'un manque d'usages, c'est une impolitesse ! » « Mais ma chère... » « Oh tais-toi je t'en prie ! J'ai vu clair dans ton jeu ! Tu fais la course aux maris, ma petite ! Je regrette mais il y a des limites. Je pensais que tu avais assez de bonne éducation pour t'en rendre compte ! Pour commencer, M. Grosclaude, vous allez me faire le plaisir de me suivre ! » Mais Claire s'était levée furieuse : « Ah çà, tu es folle ma chère ! Tu comprends bien qu'après le ridicule dont ton père s'est couvert, il ne peut être question que M. Grosclaude aille chez vous, il ne veut pas courir le risque d'un scandale et il a bien raison. Je trouve que le manque d'usage, l'indélicatesse dont tu parlais, c'est toi qui les a commis en l'invitant, dans ta situation. Il a accepté parce qu'il est timide, mais il était

bien décidé à ne pas aller chez toi. S'il a besoin d'une famille la nôtre lui est ouverte. Sur ce ma chère au revoir ! » « Monsieur Grosclaude, menaça Marguerite, si vous ne venez pas immédiatement, c'est fini entre nous. C'est inutile de revenir à la villa ! » Mais M. Grosclaude, au supplice entre ces deux femmes, tenait son regard obstinément fixé sur le tapis et ne leva pas la tête. « M. Grosclaude », répéta Marguerite. Et comme son appel restait sans réponse, elle jeta aux de Percin d'une voix étouffée par la rage : « Sorcières ! » et sortit en claquant la porte. Dans la rue elle eut une crise de désespoir fou. Elle s'accota à la grille d'un jardin et éclata en sanglots interminables. Lorsqu'elle fut calmée elle me dit : « Je veux retrouver Maman, je ne veux pas rentrer seule ! » Je dus l'accompagner sous le Palais où elle rejoignit Mme Loosdreck, après avoir croisé diverses connaissances qui ne la saluèrent pas. Mme Loosdreck instruite des événements s'emporta en une colère terrible contre son mari. « C'est lui qui est cause de tout », dit-elle. Puis elle nous invita à rentrer avec elle par le tram. Elle se préoccupait d'ailleurs moins de consoler sa fille qui pleurait comme une Madeleine que de vociférer contre son mari.

Le tram était plein quand nous y montâmes. Il y avait deux voitures à la vérité : un premier wagon et une baladeuse. Mais la baladeuse était encore plus pleine que le premier coupé. Les journaux rapportaient en effet de nombreux accidents : beaucoup de gens descendus trop tôt de la première voiture avaient en effet été renversés par la baladeuse et par mesure de prudence on montait dans celle-ci. Nous montâmes pourtant dans la voiture de devant. Mme Loosdreck était restée sur la plate-forme, coincée par la foule contre le garde-fou. Comme le tram s'ébranlait un retardataire dans lequel nous reconnûmes M. Loosdreck s'élança et sauta sur le marchepied de la première voiture. Il s'installa là, le mieux qu'il put, le dos à la plate-forme, la tête tournée vers la baladeuse. « Te voilà, lui dit aigrement Mme Loosdreck, sais-tu ce que tu viens encore de faire ? » « Quoi ? » « Tu as fait rater le mariage de ta fille ! Imbécile. » « Pas si fort, je t'en prie. On nous écoute. » « Ah laisse-moi donc tranquille ! Propre à

rien, empoté, rêveur, cuistre ! Est-ce que tu crois alors, que c'est une vie que ta fille et moi nous aurons menée à ta suite, traînées de ville en ville, toujours dans des trous où tu te ridiculisais et où tu nous couvrais de honte ! En aurons-nous assez fait des déménagements, à cause de toi. Monsieur se créait des affaires avec ce proviseur, avec cet autre, avec le censeur. Misérable ! Ça ne suffisait pas ! Il a fallu que tu fasses encore publiquement le jean-foutre, en t'affichant l'homme de paille de ce sale Youpin. L'auras-tu été assez, ridicule, dans ta carrière ! Imbécile, imbécile ! Tiens, il ne t'a manqué que d'être cocu et je regrette d'être trop vieille pour te donner des cornes ! » La trivialité de sa colère rappelait ses origines campagnardes. Elle se tut à bout d'injures. On riait autour d'elle. Mais M. Loosdreck ne s'en formalisa pas. Il fixait d'un œil hagard et immobile la baladeuse qui bondissait derrière nous. On l'eût dit fasciné par la plate-forme d'avant de cette voiture. Il la regardait avec horreur et désir à la fois. Enfin, comme pris de vertige il pencha tout son corps en avant. Seules ses mains le retenaient encore aux appuis de notre voiture. Sa pèlerine glissa de ses épaules et tomba. « Qu'est-ce que tu fais encore », cria Mme Loosdreck. A ces derniers mots il lâcha subitement les appuis, comme si ses mains avaient glissé, et tomba la face en avant sur le sol. Marguerite poussa un cri terrible. Mais déjà Jésus la Chouette gisait par terre. La baladeuse lui passa sur les deux jambes à la hauteur de la cuisse. On arrêta le tram quelques mètres plus loin. Horrible paquet souillé de boue noire et rouge M. Loosdreck vivait encore. On le transporta à la villa Remember où il mourut le soir même.

X

Ma mère vint me chercher le lendemain matin. Je n'avais pas dormi de la nuit, oppressé par l'affreux spectacle de la veille. Ce qui m'obsédait durant mes insomnies horrifiées c'était le souvenir d'un soulier de gros cuir beige qu'on avait dû arracher du pied broyé et qui gisait dans une flaque d'eau, déchiqueté, cabossé, boueux, éclaboussé de sang. La vision de ce soulier me hantait. Je

revoyais aussi parfois les pantalons déchirés à la hauteur de la cuisse et tellement arrosés de sang qu'on les eût cru teints en rouge. Je ne m'étais d'ailleurs pas approché du moribond, craignant d'avoir un haut-le-cœur et j'avais vu ces détails de loin, évitant surtout de regarder la figure de Jésus la Chouette, qui au dire des badauds était affreuse, maculée de terre et zébrée d'écorchures rouges et bleues. Ma mère m'emmena à Aigrefeuille où durant quelques jours on s'ingénia à me distraire. Mais l'horreur physique avait fait place chez moi à des remords aussi violents qu'injustifiés. Je me disais que M. Loosdreck s'était sans nul doute suicidé (alors que Mme Loosdreck avait répandu partout la version d'un accident) et je m'accusais de sa mort : si je n'avais pas été, moi et mes camarades, dans les remparts le jour où les Loosdreck rencontrèrent Grosclaude dans la rue Saint-Jean celui-ci serait probablement venu le lendemain chez Marguerite, et Mme Loosdreck n'aurait pas fait à son mari la scène à la suite de laquelle il s'était fait écraser par le tramway. Ce raisonnement spécieux où je m'exagérais mes torts avec une sorte de mysticisme du repentir, assez propre aux adolescents, ne me laissait plus de repos. Je tins absolument à assister à l'enterrement et je repartis le surlendemain pour La Rochelle. Je voulais suivre le convoi avec la famille, mais ma mère exigea que je reste dans le cortège des lycéens : entre mes camarades j'aurais sans doute moins d'émotion. Je me rendis à neuf heures et demie du matin au lycée où les élèves de toutes les classes attendaient l'heure de partir pour l'enterrement. Aucun d'eux n'avait le moindre nuage de tristesse. D'ailleurs pourquoi auraient-ils été tristes : un cuistre mort, un autre allait le remplacer. Ils l'accueilleraient avec indifférence ou hostilité et la vie recommencerait. Seulement ils prévoyaient qu'avec la lenteur administrative on allait avoir au moins quinze jours de vacances. Ils étaient joyeux d'être libres, joyeux du beau temps et du soleil incroyablement chaud de ce matin de novembre, joyeux enfin de se sentir dans leurs beaux habits. Au contact de cette allégresse je repris un peu de gaieté. Nous fûmes rangés en colonnes et nous nous mîmes en chemin en causant et en riant, en défaisant les rangs qu'on nous avait assignés pour nous

placer à notre gré. Nous traversâmes le parc, d'une beauté originale avec ses arbres dépouillés, comme une belle *[un mot illisible]* sans parure que le soleil aurait surprise et nous arrivâmes devant la maison des Loosdreck. La mort subite de Jésus la Chouette avait rallié toutes les sympathies à sa famille. Beaucoup de gens vinrent à l'enterrement : des autos même stationnaient devant la grille de la villa. De l'autre côté du Mail, à vingt mètres de nous, ordonné en rangs sévères, le Collège de jeunes filles, où Loosdreck avait fait des classes autrefois, attendait. A la vue du corbillard mes remords me reprirent, mais Belot qui était à côté de moi me contait à cet instant une histoire de corbillard emballé que je jugeai tellement irrésistible que, tout mon repentir définitivement enfui, je pouffai. Un pion qui passait me regarda sévèrement.

Nous nous rengorgions tous, d'être élégants sous les yeux du collège. Les « filles », les yeux d'abord hypocritement baissés, relevèrent ensuite peu à peu la tête et osèrent répondre à nos coups d'œil. On attendait toujours le cercueil. Il vint au bout d'un quart d'heure au bras de deux hommes. Ils le portaient péniblement et durent le poser sur le perron avant de le mettre dans la voiture. « Ça n'est pas possible, dit l'un, ils sont au moins deux là-dedans. » Tourbut éclata de rire à ces mots. Il se fourra la tête dans son mouchoir et on vit longtemps ses gigantesques épaules secouées par les hoquets. Mais déjà submergées de crêpe noir les deux femmes apparaissaient. On ne voyait sous leur voile que le manchon qu'elles portaient frénétiquement à leur figure et ce blanc sous ce noir faisait un effet bizarre. Adolphe suivait, vêtu d'un costume noir qu'il avait porté trois ans auparavant pour la mort de sa grand-mère. La culotte s'arrêtait aux cuisses et les manches de veste aux coudes. Il affectait une indifférence odieuse : il détestait son père depuis longtemps et sa mort ne l'avait nullement touché, si ce n'est pour les questions pécuniaires, qu'il avait dû envisager avec son sens pratique étonnant et révoltant à son âge. Le cortège, assez imposant, se mit en marche. Derrière la famille venait le bataillon des professeurs tous en toge, herminés de jaune ou de violet, puis le tas confus des civils et des

amis, et enfin, deux par deux, les rangs du Collège et du Lycée, l'un sur le bord droit de la route, l'autre sur le bord gauche. Avant de partir Mlle Loosdreck s'était retournée. Je devinai qu'elle cherchait Grosclaude. Mais ni lui, ni les de Percin n'étaient présents. Elle fit un geste violent qui agita son voile d'étranges remous et suivit le convoi.

Jusqu'à l'église tout alla bien. Le service eut lieu, interminable, puis on repartit. Mais garçons et filles avaient chaud et s'ennuyaient. Tout d'abord les rangs, nos beaux rangs si méthodiques se rompirent. On marcha quatre par quatre en se donnant le bras et en zigzaguant vaguement, comme pour les sinusoïdes de Manonie[35]. Puis le mot d'ordre fut donné. Avec un ensemble parfait nous nous précipitâmes sur les rangs des filles qui se laissèrent faire, étonnées et enchantées. Quelques instants plus tard nous fusionnions, deux par deux, chacun avec sa chacune au bras, aux yeux exorbités des pions et des pionnes impuissants, n'osant intervenir à cause du scandale. Parmi les professeurs le maintien le plus digne fut d'abord gardé. Mais peu à peu durant l'immense trajet à accomplir entre l'église de la Genette et le cimetière de Saint-Éloi, leur rigidité conventionnelle se détendit. Sous ce soleil mordant d'hiver la marche était intolérable. Les vieux pédants s'épongeaient le front. Ben-Ben s'abrita résolument d'une ombrelle. D'autres en firent autant et rien n'était plus comique que ce défilé de toges romaines sous des parapluies.

Au bras d'une maigre et silencieuse collégienne à qui, par timidité, je n'osais adresser la parole je songeai tristement : était-on à une noce ou à un enterrement ? Loosdreck m'apparaissait tel qu'il était : foncièrement bon malgré ses défauts et ses ridicules. Si l'un de ses collègues était mort lui l'aurait sincèrement pleuré, et n'aurait-il pas fallu lui pardonner les paroles emphatiques qu'il n'eût pas manqué de prononcer au bord de sa tombe au prix des larmes sincères qu'il aurait seul versées. Un raté ? Au fond avait-il été un raté ? N'y avait-il pas eu une délicatesse rare, féminine, outrée jusqu'à la préciosité ? N'avait-il pas senti plus cruellement ou plus merveilleusement que d'autres les

tristesses et les beautés de la vie ? Ne s'affirmait-il pas cent fois, mille fois supérieur aux Ben-Ben, aux Grosclaude, aux Riemer, aux Lévy, à tout le troupeau de ses bourreaux et de ses assassins ?

Et voilà que maintenant on l'emportait, pauvre cadavre rompu, au milieu de l'indifférence et des rires. Sa mort comme sa vie avaient sombré dans le ridicule.

La cérémonie achevée, comme j'allai porter mes hommages à Marguerite et à Élisa appuyées tragiquement au portail du cimetière, la jeune fille ne put se retenir de sangloter : « Encore deux ans de perdus » ce qui signifiait évidemment qu'elle ne pourrait deux ans durant et à cause de son deuil chasser le mari dans les thés, les bals et les concerts. Telle fut l'oraison funèbre de Jésus la Chouette.

XI

Il y a cinq ans j'ai rencontré Adolphe Loosdreck, âgé alors de vingt-deux ans. J'ai voulu l'éviter, conservant le souvenir de notre bataille des remparts, mais il est venu lui-même à moi et m'a donné des nouvelles de tout un monde que je n'avais pas revu. Mme Loosdreck est morte en 1922 d'un cancer à l'estomac. Marguerite a épousé un pharmacien de deuxième classe à Genève. Elle n'a pas d'enfants et donne des leçons de chant. Claire de Percin devenue Mme Grosclaude est morte d'une fausse couche. Lui, Adolphe, est voyageur de commerce, il gagne assez et voit du pays. Il m'a semblé n'avoir plus rien du garnement vicieux que j'ai connu à La Rochelle. C'est un petit homme à lunettes d'écailles et à voix pointue. Mais sa face soigneusement rasée, presque épilée, sa façon de plier les genoux en marchant, ses mains couvertes de bagues, le cintre excessif de son veston et ses trop longs cheveux frisés m'ont donné des doutes sur la moralité de ses amours.

FIN

1. Le jeune Sartre a vécu chez sa mère et son beau-père à La Rochelle à partir de novembre 1917. Il a fait au lycée de cette ville sa quatrième, sa troisième et sa seconde.

2. Aigrefeuille-sur-Aunis est un bourg à une douzaine de kilomètres de La Rochelle.

3. En classe de quatrième, Sartre eut pour professeur de lettres (français, latin et grec) Léon-Gérard Loosdregt. Cet agrégé de grammaire (promotion 1881, Douai), après avoir été chargé du cours de rhétorique au lycée de Saint-Omer jusqu'en 1903, était depuis cette date professeur de quatrième au lycée de garçons de La Rochelle. Né en 1858 à Gravelines (Nord), il avait épousé en 1883 Mlle Marie-Antoinette Dreyfus, dont il eut quatre enfants, Marguerite (morte sans alliance en 1948), Marcel (qui deviendra pharmacien), René (qui deviendra voyageur de commerce) et Gérard (qui deviendra médecin).

On verra, dans la suite du récit, que bien des détails indiquent que Sartre avait connu cette famille d'assez près. Par un lapsus de sa mémoire significatif, Sartre, en 1972, dans ses entretiens biographiques (inédits) avec John Gerassi, parle de Loosdregt en l'appelant Dreyfus. Or, l'épouse de son professeur était lointainement apparentée au capitaine.

Les anciens élèves que nous avons interrogés à La Rochelle nous ont dit que Gérard Loosdregt était surnommé Tomère. (Un témoin qui a parlé à Annie Cohen-Solal mentionne – *Sartre,* p. 80 – le surnom de « Pif d'Azur » que l'on va retrouver dans le texte comme celui du fils.) Selon eux, bien qu'excellent professeur il manquait totalement d'autorité et était la victime de « chahuts mémorables », dont toute la ville était au courant ; son nom, assorti d'épithètes injurieuses, apparaissait jusque sur les murs de la rue du Palais. Sartre se rappelait encore à la fin le sa vie certaines de ses phrases ampoulées et il lui déniait toute qualité pédagogique, en citant ces mots du professeur : « Les cathédrales morbides de Molière : » Il se rappelait aussi que Loosdregt le traitait de « benjamin de l'indiscipline » parce qu'il participait aux chahuts, expression que l'on lira dans le texte, appliquée au fils.

Dans le manuscrit, le professeur est nommé Loosdreck. Sartre qui savait l'allemand ne pouvait ignorer le sens du mot *dreck* (saleté, ordure, merde). Pour la parution du texte en revue, il change ce nom en Lautreck, puis, jugeant sans doute qu'il est encore trop reconnaissable, il le transforme inopinément en Laubré, à partir de la seconde livraison. Nous avons maintenu les hésitations du texte sur ce nom.

Gérard Loosdregt était encore en activité quand il est mort, le 23 juin 1920, à la Rochelle, après un congé « pour raisons de santé ». Il est donc parfaitement vraisemblable que Sartre, élève de seconde, ait assisté à son enterrement avec l'ensemble des élèves, à la veille des vacances. Nous ignorons les causes de sa mort. (Nous tenons nos informations du principal du collège Fromentin, M. Henri Ranger, et du Dr Henri-Claude Mars.)

4. L'interview intitulée « Sartre et les femmes » (*Le Nouvel Observateur,* 31 janvier 1977) apporte un certain nombre d'informations autobiographiques qui concordent avec le portrait de lui-même à quinze ans que Sartre fait pour une part ici. Dans cette interview, il dit notamment qu'à La Rochelle il a eu très peu de relations avec des filles, qu'il y pensait cependant beaucoup, qu'il imaginait la séduction sous forme de grands discours sentimentaux tenus au clair de lune à des femmes qu'il protégeait contre « les entreprises abominables des autres hommes », qu'il n'a été vraiment au courant des particularités de l'autre sexe que vers quinze ou seize ans. Il ajoute qu'il a été amoureux pour la première fois à seize ans, de la fille du concierge du lycée Henri-IV, qu'il avait dès cette époque rejeté les tabous sexuels, mais qu'il n'a « été jusqu'au bout que l'année suivante, en classe de philosophie, avec des filles qu'on rencontrait au Luxembourg ». Si « Jésus la Chouette » a bien été écrit juste après le baccalauréat, c'est donc un Sartre fraîchement déniaisé qui prendrait dans ce texte quelque supériorité sur le jeune garçon timide et romanesque qu'il a cessé d'être depuis peu.

5. *Oaristys* est un mot grec signifiant idylle, ébats amoureux, relations intimes. Il est utilisé, par exemple, par Verlaine dans ses *Poèmes saturniens* : « Ah ! les oaristys ! les premières maîtresses ! » La désinence -naï est curieuse et ne correspond à rien de précis en grec.

6. La date du 1er octobre contredit celle donnée à la page 60 (2 octobre). D'autre part, le 1er octobre 1917 était un lundi et non un dimanche et, finalement, il est curieux que le train mette une heure et demie pour parcourir la courte distance qui sépare Aigrefeuille de La Rochelle.

Il est logique, cependant, sur un plan romanesque, que Sartre augmente la distance entre les deux localités et il est normal que la veille de la rentrée des classes soit un dimanche.

7. Référence à Joseph Vernet (1714-1789) qui, dans sa série sur les ports de France, peignit en particulier le port de La Rochelle.

a et de lumière //, surtout celles qui résultent en quelque sorte de la personnalité d'un paysage. // Pour eux, cette gamme *ms. 1.*

a n'étaient que le résultat très ordinaire d'un coucher de soleil, [comme il y en a tant]. J'étais sensible au charme général de la pénombre et seulement à lui. Je portais donc mon attention sur la route à suivre [ou sur les scènes] et sur les classiques personnages dominicaux qui la jalonnaient [, marins ivres, filles surexcitées, ménages bourgeois, classiques personnages dominicaux]. Je m'engageais *ms. 1.*

b la représentation des humiliations qui m'attendaient à la villa Remember. //Au loin une villa blanche et froide se détachait sur le fond sombre des autres ; je me figurais irrésistiblement que c'était là le <logis> des Loosdreck // et je ne pensais plus à rien, halluciné par [la silhouette

sans cesse grandissante // à l'horizon // de la villa [Remember]. // [des Loosdreck] // la silhouette blanche *ms. 1.*

8. Voir page 60, note 3.

c terrasses d'Ithaque ou [de Trézène d'Alexandrie] // de Mycène // : (c'est l'inoffensive manie des professeurs de grec de chercher à garder avec eux un peu du soleil d'Homère). Mais, exception à une règle quasi universelle, la villa Remember avait // à la fois // la lourdeur d'une kasbah juive // et la / bizarrerie hétéroclite / l'inconsistance de pacotille d'un chalet suisse //. [Tout en elle était disgracieux et massif : les plants exotiques et serrés // : lourds cactus, yuccas disgracieux // [qui] donnaient au jardinet d'entrée [, un arpent de gravier,] l'aspect d'une serre chaude surpeuplée : [lourds cactus et yuccas disgracieux, les] Deux [sages] // placides // lionceaux // moussus // [de pierre] //, chef-d'œuvre de mauvais goût, // [qui paraient] encadraient // de leur symétrie //, [chef-d'œuvre de mauvais goût,] les trois marches de pierre // grise// accé *ms. 1.*

9. Nom d'une longue promenade de La Rochelle, où le jeune Sartre allait souvent à bicyclette et où il fréquentait, dans des circonstances assez difficiles, des garçons et des filles de son âge (voir la notice de [*Saturnin Picquot]).*

M. Loosdregt habitait une villa située à l'angle du Mail et de l'avenue Coligny et qui existait encore en 1975. Elle portait le nom de « Villa Renaissance », nous a dit un ancien élève. La description qu'en donne Sartre de mémoire est un peu outrée mais elle est dans l'ensemble fidèle.

10. M. Loosdregt, nous a dit un ancien élève, était blond et se teignait la barbe ; par temps de pluie, il arrivait que sa barbe déteignît sur le plastron de sa chemise. Le portrait physique que Sartre fait ici de Jésus la Chouette est donc probablement assez fidèle à son modèle.

11. La famille de Sartre jugeait elle aussi que les jeunes Rochelais qui étaient ses condisciples exerçaient sur lui une mauvaise influence. C'est l'une des raisons pour lesquelles il fut décidé de le renvoyer à Paris dans son milieu d'origine.

a *Le folio 25 du ms. 1, barré au trois quarts, se lit ainsi :* [se dire qu'ils avaient des menus comme la comtesse de × ou Madame Y. Ou peut-être se voyaient-ils, en tenant ce carré blanc tacheté par les empreintes graisseuses de la cuisinière, sur la [terrasse] véranda de quelque palace de Suisse ou d'Italie commandant force mets bizarres et coûteux. Ou encore ils ne pensaient à rien et gardaient, en lisant l'énumération prétentieuse et mal orthographiée, tous leurs soucis d'argent. Seulement ils exigeaient la présence des menus, parce que « cela se fait », parce qu'il est de bon ton d'agiter entre les doigts ce papyrus et de lire d'une voix traînante et froide le défilé pompeux des ragoûts déguisés en mets fins. La vue du faux luxe, du toc, m'a

toujours oppressé et douloureusement énervé même lorsque je n'en saisissais pas encore pleinement la portée et la vue de ces menus accrut encore la gêne insupportable qui me prenait quand j'étais dans les pièces du rez-de-chaussée de la villa Remember. Je m'y sentais plus dépaysé que je ne l'eusse été chez des paysans ou des ouvriers.] Cependant ils regardèrent tous les menus avec une satisfaction pleine de suffisance, puis, après la soupe qui fut sirotée avec bruit, comme on servait un ragoût de porc, M. Loosdreck nous expliqua

b « Ton père est trop faible dit Mme Loosdreck avec sévérité. Si [au premier] un beau jour il avait dit nettement son fait au premier mufle qui nous a manqué, les rieurs seraient de notre côté et on nous saluerait. » La conversation *ms. 1.*

a gros bonnets malpolis ou bien négligents, dont les fils l'année dernière avaient eu M. Loosdreck pour professeur et qui ne répondaient plus cette année à son salut. « Nous valons pourtant bien tous ces gens-là », disait Marguerite sur un mode aigu. Et sans doute pour montrer sa supériorité sur de tels individus, Mme Loosdreck se mit à débiter avec volubilité *ms. 1.*

b son histoire avec le capitaine de chevaux-légers. « Et comme M. Loosdreck faisait un geste : « Sois tranquille, Léopold, je ne raconterais pas cette histoire. Je sais ce que je dois à mes enfants et à moi-même. » Et elle se tut. Mais on sentait en elle la rancœur de la femme qui doit faire sa cour à la femme du recteur, du préfet, du proviseur, du général de garnison, du maire et de l'inspecteur d'académie, qui doit *ms. 1.*

c considérée, d'être quelqu'un. D'ailleurs, on sentait que le temps amincissant ses lèvres, découvrant et jaunissant ses dents, ridant ses joues et amaigrissant son masque ferait de cette jolie fille une mégère *ms. 1.*

d rhétorique : M. Loosdreck commençait à projeter en moi sa silhouette précise de normalien vaniteux, débonnaire, prolixe et prétentieux, cachant sa médiocrité sous le flot ininterrompu de ses formules. Puis on daigna s'occuper de moi : Marguerite mettait dans son assiette les meilleurs morceaux et Mme Loosdreck me donnait quelques renseignements *ms. 1.*

e sa voix, prenait dans ses récits, du fait même qu'il était son mari sans doute, la place prépondérante dans l'administration du Lycée. Dans mon cerveau encore enfantin mal débarrassé des douces légendes de fées et d'anges, ses paroles acérées convoquaient une étrange vision : je me figurais, en blanche théorie *ms. 1.*

f dominateur. Cette idée me contraignit à regarder mon professeur d'un peu plus près et je remarquais alors qu'il avait bien en effet, du moins dans ses grandes lignes les traits émaciés d'un [Jésus] Christ. A cet âge où l'on prend plaisir à surnommer, j'aurais volontiers affublé sa tête aux traits d'apôtre et au nez recourbé d'oiseau de [proie] nuit du surnom « Jésus la

Chouette ». Mes sentiments religieux qui, disparaissant peu à peu avec l'âge m'avaient laissé à cette époque une vague crainte respectueuse de l'au-delà m'empêchèrent de prononcer ce blasphème. Cependant le dîner suivait son cours. La soupe grasse, le ragoût de porc, les pommes de terre à l'eau et les raisins pourris qu'on porta sur table se posèrent en champions victorieux de la vérité, luttant contre les fallacieuses promesses des menus. Ceux-ci semblaient se recroqueviller à mesure que l'apparition d'un plat opposait la médiocre réalité à leurs promesses somptueuses. A la fin, d'un geste sec, Mme Loosdreck les balaya sous la table. M. Loosdreck but encore *ms. 1.*

g J'acceptais joyeusement : la perspective de quitter ce séjour de morne ennui, celle de me retrouver seul avec un peu de jeunesse, surtout celle d'avoir un instant à moi tout seul cette Marguerite [qui alimentait] que je me représentais si aimante dans tous mes rêves d'Aigrefeuille, tout cela [outre le] joint *[au]* plaisir d'une promenade au clair de lune, ne pouvaient que me contraindre à accepter. La mer *ms. 1.*

h dans la mer, et où d'autre part le garde-fou de pierre se heurte en angle froid avec la barrière de bois ripolinée du casino... C'est sur ce garde-fou que nous vînmes nous asseoir. Une lune *ms. 1.*

i l'encadraient et surtout l'un d'eux long et cylindrique, qui semblait une immense pile de pièces de vingt francs. Au-dessous on eût dit le grouillement *ms. 1. Le texte de* La Revue sans titre *(nº 5) donne* un grouillement. *Nous préférons la leçon du ms.*

a la nuit. Puis peu à peu on devenait sensible à la courbe voluptueuse des vagues, ciselées en croupes féminines. Elles chantaient *ms. 1.*

b coteau. Sur leur crête et dans leurs creux un rayon de lune traînait frémissant comme un vibrato de violon. Le reste était noir comme un monstre et se perdait à l'infini en sombres petits sursauts réguliers. En face le bras de terre qu'on appelle les minimes s'était piqué, horizontal. Trois lumières rouges le vrillaient, lanternes de bars louches et bretons. La grêle et lointaine musique qui en sortait, parfois couverte par le bruit des vagues, semblait un appel de la lune. La saine monotonie du chant des flots, l'odeur froide et salée de la nuit marine s'épousaient pour donner un calme saisissant. Lorsqu'un bateau à voile passa presque caché par la nuit, je me crus, je ne sais pourquoi, transporté soudain sur la côte norvégienne que je n'avais d'ailleurs jamais vue. Puis j'eus soudain l'impression nette que cette nature que j'animais de toutes les comparaisons latentes en moi agonisait subitement et faisait place à quelque chose de plus froid, de plus esclave, de plus physique. Alors je me sentis obscurément seul dans cette nuit, et j'eus l'impression fugitive que tout ce qui me plaisait en elle était du toc, du clinquant imaginé par moi. Cette impression de mort que me donne tout à coup le paysage

le plus vivant je l'ai toujours éprouvée et n'importe où, aussi bien quand le soleil brûle que quand le soir tombe. A ce moment, Victor, qui était assis *ms. 1.*

12. « Quand j'avais treize, quatorze ans, au lycée de La Rochelle, les garçons dignes de ce nom avaient ce qu'on appelait des “poules”. C'était l'expression peu polie, peu aimable mais courante, qui signifiait qu'on avait une petite camarade qui était au lycée de jeunes filles ou d'ailleurs, et qu'on sortait avec elle » (interview « Sartre et les femmes », *Le Nouvel Observateur,* 31 janvier 1977).

c *Erreur sur le prénom dans le texte imprimé. Sartre a parfois omis de corriger le prénom* Victor, *d'abord choisi, en* Adolphe. *Nous avons unifié le texte sur ce point.*

d que Victor serait [le] un truchement [qui m'aboucherait avec] entre les femmes *ms. 1.*

e matrimoniale. La sécheresse héréditaire qu'elle tenait de sa mère n'avait pas étouffé en elle la petite fleur bleue. Droite ms. 1.

f Victor continua à voix basse : « Mon petit, je connais deux espèces de poules : celles qu'on charrie un peu et celles qu'on charrie beaucoup. Avec celles-là je fais tout ce que je veux. Elles sont très chics d'ailleurs : elles *ms. 1.*

g érotique. Malgré son parler traînard de bébé, il me semblait terrifiant et effroyablement vicieux. Mais je ne parvenais pas à me figurer ses conquêtes comme des gamines impubères et des catins, ce qu'elles étaient évidemment. Je me les figurais comme du meilleur monde. J'espérais je ne sais trop quoi, peut-être trouver grâce à lui la princesse charmante qui me dedommagerait de mes illusions touchant Marguerite. Celle-ci *ms. 1.*

h *Au-dessous de ces mots se trouve une multiplication :*

$$\begin{array}{r} 70 \\ \times\ 3 \\ \hline 210 \end{array}$$

a *Sartre avait d'abord écrit* 1875.

b [Il lisait beaucoup, surtout des vers et principalement de Sully Prudhomme. Il réchauffait son âme romanesque aux platitudes burlesques de ce poète philosophe.] Il se faisait *ms. 1*

c [Il entra second à l'école normale, travailla comme un nègre, contracta une méningite, à la suite de quoi il ne put passer son agrégation. Il se présenta cinq fois avec le courage du désespoir mais sans succès. Il fit alors une thèse de doctorat ayant pour sujet : « Du sublime chez Corneille et les prédécesseurs de Corneille ». On le reçut docteur et] il débuta *ms. 1*

d *Sartre avait d'abord écrit* : Roubaix.

13. Rappelons que Charles Schweitzer fut professeur à Mâcon au début de sa carrière.

14. Eugène Manuel, poète (1823-1901), auteur des *Poésies du foyer et de l'école,* ministre de

l'Instruction publique en 1870.

a [A peu près épargné jusque là par le malheur il n'avait aucune expérience en quoi que ce soit.] En matière *ms. 1*

b [Il était socialiste très avancé mais sans avoir jamais pris connaissance de la question telle qu'elle se pose aujourd'hui. Il avait lu les livres poussiéreux de Thomas Morus, de Fourier et de Cabet et concevait la cité future comme un vaste phalanstère une « Utopie » ou une « Icarie » :] il était plus facile *ms. 1*

15. Cette expression devait avoir frappé Sartre, puisqu'il la répète à plusieurs reprises, notamment dans une lettre où il relate une visite faite en 1969 à La Rochelle (archives M. Vian).

c [ainsi devaient autrefois faire les Hellènes avec les barbares. Parmi les villes interdites, les Lhassa européennes, on peut compter La Rochelle. Son passé de ville protestante est aujourd'hui bien mal soutenu : les protestants y sont en minorité. Mais cette ville tant de fois inquiétée par les catholiques du royaume a conservé une haine farouche de tout ce qui n'est pas rochelais. Elle se venge sur ses professeurs, ses instituteurs, ses préfets, des injustices que Jean Guiton[36] a souffertes de Richelieu. La vengeance est bien un plat qui se mange froid.] *ms. 1*

a *Pour ce chapitre IV il existe une rédaction mise au net (ms. 2), sans doute la copie d'impression destinée à* La Revue sans titre, *mais qui ne fut pas imprimée. Sartre avait probablement éliminé le chapitre III de sa première rédaction (ms. 1) en vue de la publication. En effet, la mise au net du chapitre IV est numérotée III dans le ms. 2. De toute évidence, le jeune Sartre voulait éviter que les Rochelais qui auraient pu avoir connaissance de son roman n'identifient le modèle. D'où aussi la correction du nom de Loosdreck en Lautreck, Laubreck et enfin Laubré. Nous donnons ci-dessous en variantes les modifications apportées par le ms. 2 au texte du ms. 1 que nous suivons.*

a m'exaspérait. Il s'y prenait *ms. 2.*

b il nous déclamait des vers des heures durant, tantôt des vers d'amour tantôt [et le plus souvent hélas] les platitudes philosophiques de Sully Prudhomme. Il disait *ms. 2.*

16. Il s'agit ici des deux premiers vers du poème « Les Vieillards » dans l'ensemble intitulé « Chœur polonais » que l'on trouve dans *Œuvres* de Sully Prudhomme, *Poésies 1865-1866, Stances et Poèmes,* Paris : Alphonse Lemerre, s.d., p. 229. Les deux vers sont donnés comme suit :

Ce sont eux ! j'ai posé l'oreille contre terre ;

Les bruits sourds qu'on entend sont des pas de chevaux.

17. Dans sa correspondance, Schiller revendique à plusieurs reprises pour l'écrivain la qualité de citoyen du monde. Voir en particulier sa lettre du 28 novembre 1791 à Gottfried Körner

(*Schillers Briefe,* éd. Fritz Jonas, Stuttgart, 1892, vol. 3, p. 169). Cette citation banale, dont l'origine est attribuée à Socrate (« Je suis citoyen, non d'Athènes ni de Grèce, mais du monde ») faisait sans doute partie du répertoire du grand-père de Sartre.

18. Molière, *Les Femmes savantes,* Acte III, scène 2.

c la boîte d'allumettes et les autres fournitures étaient *ms. 2.*

d *Le ms. 2 corrige ici* Victor *en* Adolphe *et maintient ce prénom jusqu'à la fin.*

e à trois poules marrantes : elles sont *ms. 2.*

f but que de soulager mes nerfs. Frédéric *ms. 2.*

a [Un bon gros réjoui, un nommé Tiercelet vint vers moi animé d'un subit besoin d'expansion : « Ça va être énorme, me dit-il en me frappant sur l'épaule, le vieux va en baver des ronds de chapeau. »] La classe *ms. 1.*

b [à remettre au choix : 1° Un clair de lune à l'arrière et un clair de lune au front : différences 2°] La poudre *ms. 1.*

c La poudre c'est l'ennemie loyale, qui fauche au grand jour, en pleine chevauchée, au soleil. L'alcool *ms. 2.*

d Partout il semblait que sur la place même, le son, grêle et soutenu, surgissait de quelque génération spontanée dans notre oreille : le réveil sonnait. Il nous surprit tous car Belot nous en avait annoncé la série pour [dix] neuf heures moins le quart. Quant à M. Laubré son visage *ms. 2.*

a tordue par un rictus qui lui était habituel en cas d'ennui, demanda *ms. 2.*

b perverse qui nous faisait frissonner. En haut *ms. 2.*

c M. Laubré. Alors la colère de Jésus la Chouette se déchaîna. Il *ms. 2.*

d d'y trouver un facteur nouveau de trouble, tout cela *ms. 2.*

e pauvre pantin à figure de Christ *ms. 2.*

a regards, le mot jaillissait *ms. 2.*

b *Les lignes qui suivent, jusqu 'à* malgré ses dénégations, *ne figurent pas dans ms. 2.*

c lamentable chiffe désespérée, promena ses regards anxieux autour de lui *ms. 2.*

d ne me vît. D'une main *ms.*

a ternes et résignés. Il en était à cette période du désespoir où l'on ressent une âcre satisfaction à voir le malheur s'acharner sur soi. C'est le moment que choisit Adolphe pour allumer, *ms. 2.*

b l'auteur du fracas : le seul sentiment qu'il eut alors, c'est que celui qui l'avait allumé était son fils, quelqu'un qu'il pourrait battre à tour de bras. Il l'empoigna par les cheveux et le traîna devant sa chaire, se débattant et criant grâce, il lançait à Adolphe des coups de pied maladroits,

qui ne lui faisaient aucun mal, en l'appelant « Fauteur de troubles », « Benjamin de l'indiscipline » et « Misérable ». Nous *ms. 2.*

c du poing gauche, il lui *ms. 2.*

d et il essuya le sang *ms. 2.*

e sur sa chaire, déprimé, hébété, incapable de nous opposer la moindre résistance. Mais une angoisse pesait sur la classe et nous restâmes un moment muets. Adolphe trouait seul *ms. 2.*

f sans qu'il ait un geste. *Cette dernière phrase est suivie dans ms. 2 de l'indication :* (A suivre)

19. Airs de soprano célèbres de *Tannhäuser* (Élisabeth), de Wagner, et *Werther* (Charlotte), de Massenet.

a *Nous maintenons les guillemets de cette phrase, car Sartre mélange ici les discours direct et indirect.*

20. Voltaire, *Zaïre,* Acte II, scène 3, v. 647-688.

a [Nous prîmes le tramway, en descendîmes à la Place d'Armes et entrâmes à l'Hôtel de France, au premier étage duquel se donnait la sauterie.] Quand nous entrâmes *ms. 1*

b [Maigres femelles au visage de harpies, piquées dans un fauteuil par leur derrière aigu, ou poupardes chaponnes, envahies de graisse et comme asexuées, triomphantes divinités, dans l'éclat de leur chair mafflue, mais pacifiques et tranquilles, et chez qui l'ardeur amoureuse a été remplacée par le lard, ou pâles institutrices, matriculées de lunettes d'or et ponctuées de verrues.] // Paisibles et reines //, les femmes *ms. 1*

c [Elles étaient émouvantes ces femmes vieillies dans les petites mesquineries universitaires, plus habituées à tâter un bifteck qu'à admirer une *œuvre* d'art et qui, une fois l'an, se sentaient transportées dans un royaume de sentiment et d'idéal, // si rococo fût-il, // simplement parce que quatre musiciens jouaient une valse.] Il y avait *ms. 1*

21. Citation du poème de Leconte de Lisle, « Midi ».

a *Long passage barré dans le manuscrit :*

[Les jeunes professeurs de cinquième et quatrième s'en donnaient à cœur joie, enlaçant gauchement des divinités chlorotiques. Il y avait dans les tourbillons de ces couples, dans les visages des assistants, un je-ne-sais-quoi de spécial qui sentait l'aigre : c'était la gaieté pédante des compilateurs de Virgile. A part quelques beaux couples ne songeant qu'à la valse, la plupart des danseurs donnaient l'impression de savoir beaucoup de choses et de ne pas les oublier, même dans un bal. Certainement tandis qu'il remuait les pieds à peu près en cadence, le jeune professeur de physique et chimie n'oubliait pas qu'il avait le lendemain une leçon à faire en mathématiques élémentaires, qu'il intitulerait : « Généralités sur les mouvements périodiques » ; tandis que dans la tête du professeur de latin de quatrième A des bouts de

citations latines et grecques passaient. Mais on sentait aussi que ces « intellectuels » étaient là pour s'amuser. Ils s'étaient dit : « Une fois n'est pas coutume, dansons comme la canaille, encanaillons-nous. » Et ils s'encanaillaient, les malheureux. On souffrait de les voir si ridicules dans leur habit noir, pourtant propre et soigné, mais si mal taillé, avec leur chemise luisante dont le plastron, fripé aux boutonnières disait la lutte opiniâtre contre *[les]* boutons de nacre, on souffrait de les voir balancer lourdement dans les escarpins vernis leurs gros pieds déjà déformés. Ils tenaient gauchement leurs danseuses les écartant d'eux par respect et timidité et peut-être aussi par crainte de leur marcher sur les pieds. Et surtout ils suaient. Malgré qu'ils en aient, de larges gouttes de sueur leur chatouillaient le visage pour aller s'écraser sur le faux col. Et leurs sautillements étranges, leur accoutrement, leur sueur contrastaient bizarrement avec l'air gourmé de Normaliens qu'ils croyaient malgré tout devoir prendre. Certains couples pourtant, étrangers sans doute à l'université, dansaient bien. Je pus alors apprécier le ridicule de la danse, pur de tout autre ridicule. Depuis les pieds jusqu'au torse ces danseurs étaient gracieux. Leur taille un peu cambrée, la légèreté de leurs escarpins vernis décrivant des courbes lumineuses, le rythme régulier et berçant de leur mouvement, étaient esthétiques. La jupe de la danseuse, tantôt bouffant comme une crinoline, tantôt plaquée sur son ventre et relevant légèrement de derrière, comme le peplum de la Nikhé de Samothrace[37] plaisait aussi par une gracilité de bestiole et par cette attirance que toute étoffe exerce sur nous. Puis ces mollets et ces chevilles prodigalement montrés, gantés de bas noirs ou jaunes charmaient délicieusement le collégien que j'étais. Mais si je montais mon regard un peu plus haut, quel désenchantement. Les deux poitrines haletantes des valseurs collées l'une contre l'autre palpitaient à grands coups. La main du cavalier plaquée contre le corsage de sa dame ou crispée sur l'étoffe la marbrait de mille replis disgracieux. Puis il y avait le contraste ridicule entre le joli corsage de la femme et la face dure et taillée à coup de serpe de l'homme.] Les femmes *ms. 1*

b *Sartre avait écrit cette phrase au singulier et l'a mise au pluriel sans faire toutes les corrections nécessaires.*

22. On rapprochera ce nom de celui de M. Scriben, professeur de lettres et de morale, que Sartre avait eu en troisième au lycée de La Rochelle.

23. Ayant reçu les Palmes académiques.

24. *Monsieur et Madame Cardinal* (1873) et *Les Petites Cardinal* (1880) sont deux contes publiés par Ludovic Halévy.

25. Sartre se réfère ici à une légende qui appartient au folklore européen et qui est répertoriée comme le conte type 592 dans la classification internationale Aarne-Thompson avec le titre « La Danse des épines ». Il en a sans doute eu connaissance par le recueil de *Contes*

des frères Grimm, où il porte le nº 110, sous le titre « Le Juif dans les épines » (“Der Jude im Dorn”). Voir l'édition Flammarion, 1967, p. 638-643 (traduction d'Armel Guerne). Dans ce conte, le Juif reçoit son instrument magique d'un jeune berger qui le fait danser dans les épines. C'est au cours du procès à l'issue duquel il est condamné que le Juif s'en sert pour faire danser juges et bourreaux. (Nous devons ces renseignemen à l'obligeance de Mme Bernadette Bricout.)

a *Dans le passage qui suit, Sartre remplace partout le nom* Simaize (*lecture conjecturale) par* Lévy.

26. Sartre écrit *bilion* pour ce nom qui signifie « monnaie d'appoint de bronze ou de nickel ».

a *Sartre hésite entre* pour, de *et,* sur, *ce qui explique la lourdeur de la phrase.*

27. Familier pour houpette.

a *Sartre avait d'abord écrit* : le café Français.

28. Boisson alcoolisée à base d'oranges.

29. Morpion.

a *Par un lapsus de la plume, Sartre avait d'abord écrit :* un officier de famille.

30. Cette combinaison de mots ne se trouve pas dans la Bible en latin, mais dans les évangiles le nom de Pierre est souvent associé à une notion d'élévation.

a *Sartre a d'abord écrit* : fou socialiste.

31. Riemer était le nom du professeur d'allemand de Sartre en seconde au lycée de La Rochelle. Annie Cohen-Solal (*Sartre*, p. 80) donne les renseignements suivants à son sujet : « (...) c'était le personnage le plus original du lycée, journaliste, poète et même publicitaire avant la lettre, il avait le génie des pseudonymes : Jean Populo, il écrivait des articles sur le collectivisme dans un journal de gauche, *La Démocratie,* et provoquait en duel ses détracteurs ; Jean de la Genette, il rédigeait des vers de circonstance lors de la mort d'un élève ou pour les disparus de la Grande Guerre ; sous son propre nom, il traduisit le poète allemand Lenau, et fit la publicité du chasseur Poindessous. »

32. Vieux professeur ridicule.

a *Sartre avait d'abord écrit :* « Finalement Belot », puis, peut-être parce que ce nom était celui d'un de ses camarades rochelais, l'a corrigé en « Marchand »

33. Première strophe du poème intitulé « Guitare », dans le recueil *Les Rayons et les ombres* (1840). Les derniers vers se lisent en réalité ainsi :

> Dansez, chantez, villageois ! La nuit gagne

Le mont Falù.
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou !

a *Sartre a d'abord écrit* : Cochon.

34. Faire du racolage (persil = prostitution) ; donc, ici : aller, parler aux prostituées.

35. Nos recherches de ces « sinusoïdes de Manonie » sont restées infructueuses.

36. Maire de La Rochelle lors du siège de cette ville organisé par Richelieu. Les dates de Jean Guiton sont 1585. 1654.

37. Nikhé, mot grec pour Victoire.

La Semence et le Scaphandre

NOTICE

Une amitié « plus orageuse qu'une passion » a donné l'impulsion à ce roman qui devait être à la fois l'histoire d'une brouille et le récit d'une entrée dans la vie d'écrivain. Les deux amis, lycéens et candidats à une carrière dans les lettres, ce sont Sartre et Nizan, les inséparables, transposés par Sartre sous le nom de Tailleur et Lucelles. Nous ne connaissons pas les motifs exacts de la brouille, qui dura de mars à octobre 1923 ; Sartre lui-même se rappelait seulement qu'elle fut liée à la brève histoire de La Revue sans titre, *et qu'il écrivit ce roman pour mettre ses sentiments à distance. « La Semence et le Scaphandre » raconte donc, sur le mode satirique commun à tous les écrits de jeunesse de Sartre, la naissance d'une revue de jeunes. Comme pour « Jésus la Chouette », la matière du texte est une expérience vécue. Toutes les informations externes concernant la revue concordent avec celles que donne le manuscrit, de telle sorte que nous pouvons lire l'aventure romanesque de la revue « La Semence » comme un reportage, certes outré mais, dans l'ensemble, véridique sur la naissance de* La Revue sans titre. *En revanche, nous avait dit Sartre, l'épisode de la rencontre avec la revue concurrente, « Le Scaphandre », ne correspondait à rien dans la réalité. Cet épisode n'est d'ailleurs qu'esquissé dans le texte, avant que celui-ci ne tourne court. Une note du manuscrit permet de deviner la suite du récit que Sartre projetait : Tailleur avait une aventure amoureuse avec Jacqueline, la maîtresse de Delorteil, directeur de « La Semence », et Lucelles, parallèlement, en avait une avec Rosette, la maîtresse d'Ossian Pape, directeur du « Scaphandre ». Les deux amis se trouvaient donc en complicité sur le plan sentimental et en concurrence sur le plan littéraire. D'où surgissait la brouille ? Le manuscrit, inachevé, ne l'indique pas.*

On peut supposer que c'est la réconciliation des deux amis dans la vie qui a entraîné l'abandon par Sartre de son roman, entrepris en 1924. Le caractère autobiographique de celui-ci, et sa fonction d'autodéfense affective, se trouvent renforcés par cette hypothèse. Le récit satirique, mais réaliste, est du côté de l'autobiographie ; l'invention romanesque, elle, serait du côté de l'affectivité et du règlement de compte passionnel. C'était déjà le cas dans « Jésus la Chouette ». On voit ainsi se dessiner ce qui sera, pour La Nausée *comme pour* L'Age de raison, *l'impulsion de la création romanesque chez Sartre : une crise personnelle qu'il s'agit de résorber dans et par l'écriture, en la transposant dans un récit dont le protagoniste est un* alter ego *jugé sans complaisance*[1].

« *La Semence et le Scaphandre* » *apporte, sur un plan biographique, une confirmation qui ne peut être soupçonnée d'illusion rétrospective, au témoignage que Sartre a écrit à cinquante-cinq ans sur son amitié pour Nizan, dans la célèbre préface à* Aden Arabie. *La profondeur, la force, l'ambivalence passionnelle de cette amitié en font certainement la relation affective qui a le plus compté pour le jeune Sartre, celui d'avant la rencontre avec Simone de Beauvoir. On souhaiterait avoir un témoignage symétrique chez Nizan, qui ne s'est jamais exprimé sur son amitié pour Sartre. Des deux amis, c'est à n'en pas douter ce dernier qui avait le plus besoin de l'autre. Ce que le texte du Sartre de dix-neuf ans a de remarquable est d'abord la finesse de son analyse psychologique, qui nous fait découvrir une sensibilité plus écorchée qu'elle ne l'apparaîtra plus tard, un garçon « étouffant de ne pouvoir dire [sa] tendresse », « dur, jaloux, sans prévenances ni douceur, comme un amant maniaque ». La relation de complémentarité, le groupe à deux que constitue une amitié entre des pairs, sont décrits avec beaucoup d'acuité.*

Mais en définitive, ce qui exerce surtout la verve de l'écrivain-au-futur est précisément la satire de son ambition et de celle de ses confrères. Le désir d'être imprimé l'emporte sur tout autre chez ces jeunes gens. Sartre prend sur ce désir un recul narquois et le pousse au grotesque. Le texte s'effondre finalement sous sa propre pitrerie, comme si la dérision de l'écriture ne pouvait se soutenir d'elle-même jusqu'au

bout. Un des thèmes essentiels de Sartre, celui-là même de La Nausée, *apparaît ainsi en filigrane de ce récit satirique : l'écriture ne vaut rien, mais rien ne vaut l'écriture. Écrivain sans père et qui rêve d'auto-engendrement par l'écriture, Sartre naît à la vie de littérateur en tournant en dérision l'instrument de cette naissance : une revue sans titre, sans justification ni mandat, qui s'appelle « La Semence ». Et ce sont les autres, les petits camarades se bousculant dans la risible course vers la littérature-à-faire, qui en prennent du même coup pour leur grade.*

---

1. Cf. *Les Mots* (p. 210) : « *J'étais* Roquentin, je montrais en lui, sans complaisance, la trame de ma vie ; en même temps j'étais *moi,* l'élu, annaliste des enfers, photomicroscope de verre et d'acier penché sur mes propres sirops protoplasmiques. »

La Semence et le Scaphandre

ROMAN

PREMIÈRE PARTIE

I

De cette joute data notre amitié...[a]

... En fait elle était plus orageuse qu'une passion. J'étais dur, jaloux, sans prévenances ni douceur, comme un amant maniaque. Lucelles, indépendant et sournois, cherchait les occasions de me tromper, inventait de temps à autre des prétextes pour fuir ma présence le dimanche ou le jeudi. Il se créait souvent aussi des amis ; il fut pris d'une brève passion pour un juif algérien puis pour un Marseillais. Il m'évitait alors pendant des jours. Je ne m'y résignais pas. Puis lassé des nouveaux visages il revenait à moi, qu'il retrouvait agressif et bilieux, quoique étouffant de ne pouvoir dire ma tendresse Tendresse indéfinissable que je ne comprenais guère moi-même. Venait-elle de ma fierté d'avoir un ami alors que les autres n'avaient que des copains ? Était-ce le produit brut intellectuel de l'harmonie de nos goûts ou simplement une habitude ? Je ne saurais le dire. Je pouvais même douter que j'aimasse Lucelles, surtout lorsqu'il était là. Souvent sa présence m'était une charge. Mais lorsque je venais de le quitter je frissonnais d'aise parce que j'avais un ami et que cet ami était précisément Lucelles. D'ailleurs, à une époque trouble de mon adolescence, j'eus des favoris moins âgés qui me détournaient moi aussi de cette amitié pure et virile Mais j'y revenais toujours. Lucelles, je crois, me gardait une certaine gratitude de ce que je parvenais seul à le faire franchement rire. En tout cas il ne répugnait pas, pour sa part, à afficher de temps à autre son amitié pour moi. Il se plaisait à célébrer

notre étroite union les dimanches de printemps, au matin sur les boulevards déserts où le soleil resplendit comme la plus haute et la plus belle des réclames électriques[1]. Il était moins sincère et moins expansif que moi.

Les jours de classe nous tournions dans la cour comme des Bêtes en Cage. Les incidents du lycée[2] ne nous inspiraient point. Nos costumes sales, nos tabliers déchirés nous pesaient[a]. Surtout l'atmosphère, cette atmosphère[b] irrespirable, toujours la même, émanant des quatre murs du lycée, nous accablait. Nous consumions le temps en petites disputes stériles et ressassées ou en pitreries, crachant, luttant, nous traînant par terre. Nous prenions plaisir aussi à une sorte de jeu de cache-cache où il s'agissait de fumer une pipe sans être vus par les surveillants. Souvent victorieux à force de ruse, nous étions parfois surpris : la loi du vainqueur était alors très dure et nous devions passer le dimanche suivant en consigne.

C'était les jours de sorties que notre amitié se révélait vraiment forte. Lucelles m'ayant gagné à ses idées, j'arborais à mon tour quoique plus timidement des complets au goût du jour[3]. Puis fiers d'être bien habillés, nous sortions la tête haute. Devant la loge du concierge, Lucelles me refaisait mon nœud de cravate, en m'étranglant un peu, par plaisanterie. Dehors notre groupe se resserrait au contact mauvais du monde. Nous allions par les rues comme la vieille garde, formée en bataillons carrés, nous gardant devant et derrière, bravant de la parole et du geste l'innommable ennemi : le peuple de Paris. Chaque passant nous rappelait au sentiment de notre force : seul, chacun de nous était impressionnable, unanime, dérivant au gré de la foule. A deux nous étions impénétrables : nous formions un seul être aux théories, aux décisions bien arrêtées, s'opposant à ces larves de kaléidoscope : femmes, hommes endimanchés, apparus au coin d'une rue et vite à jamais disparus. Toute sortie était une sorte de bataille contre les « pékins », et plus encore que camarades de classe nous étions frères d'armes. Peu fortunés, nous errions à travers la ville, soucieux d'étonner le plus de quartiers possibles par l'intelligence de notre

regard, l'élévation de nos discours, l'élégance de nos vestons, tout en dépensant un minimum d'argent. Chaque arrondissement avait son ciel, son parfum et ses femmes, chaque rue nous cédait une parcelle précieuse d'elle-même que nous étiquetions dans nos souvenirs. Nous vîmes le Panthéon rouge au soleil d'hiver, la Sainte-Chapelle, aiguille vite effacée dans l'épaisseur du ciel, le Quai d'Orsay louis-philippard et tranquille où une auto semble un anachronisme, nous connûmes le cosmopolitisme des Boulevards, l'aristocratique verdure des Champs-Élysées. Et nous allions, infatigables, cherchant la beauté des pierres et des gens aux carrefours de la ville trop connue où toute chose nous était émerveillement : une réclame électrique, le passage silencieux d'une Rolls nous emplissaient de stupeur et d'aise comme la brusque apparition d'une fée car, si nous étions blasés avant l'âge sur les passions humaines, pour avoir trop lu, à tout autre égard notre âme restait naïve. Nous croyions obscurément aux puissances mystérieuses du ciel, des eaux et du feu, comme un alchimiste du Moyen Age, et nous ignorions les ruses de l'Industrie, inexplicable magicienne.

C'était dans le brouhaha de la foule que nous aimions à disserter, à nous analyser, à reconstruire le monde. Nous semions nos doctrines à travers les rues comme les cailloux du Poucet. C'est ainsi par exemple que nous précisâmes sur la butte Montmartre notre conception du patriotisme[a].

Nous nous étions ainsi formé comme un répertoire, d'ailleurs assez restreint. Nous avions une théorie artistique, une méthode psychologique, une théorie de l'Amour, une Morale. Le plus important de notre théorie de l'art consistait à prendre le cinéma comme centre de notre système[4] – Témoins – Mépris des femmes – Nous fuyions la tendresse. La Morale fut longtemps celle du Surhomme[5]. Puis elle se scinda en une morale de l'Impératif catégorique qui fut celle de Lucelles et une morale de la Pitié[6] qui fut la mienne. Nous nous servions peu de l'une et de l'autre. Cette scission n'était pas chose extraordinaire. Il était des points sur lesquels nos avis différaient, et il était entendu qu'ils différeraient

toujours. Nous avions fixé dans ces cas-là nos opinions individuelles avec le même soin que nous mettions à fixer nos opinions communes. Nous avions autant de plaisir à dire : « Dostoïevski[7] que tu n'aimes pas mais qui est un bougre » qu'à rappeler une théorie commune. Chacun, tout en protestant contre les théories de l'autre, en était le complice et nous eussions été chacun désagréablement surpris si l'autre, s'écartant de l'attitude déterminée de longue date, nous avait donné raison sur un point qu'il contestait d'habitude. D'ailleurs, sous cette carapace solide des théories faites en commun, comme l'eau courante sous la glace aux frimas, coulait un fluide : nos véritables et personnelles opinions. Elles différaient du tout au tout des théories émises, auxquelles nous croyions pourtant dès que nous étions ensemble. Elles étaient d'ailleurs plus souples, moins intransigeantes, susceptibles de plus d'adaptation. A vrai dire l'un de nous, au moins, avait toujours eu autrefois à titre individuel les opinions de notre groupe. Mais il avait cessé de les avoir presque du jour où il les avait communiquées à l'autre, comme les premiers empereurs de Rome qu'on divinisait après leur mort. Ce n'est pas non plus que cette carapace solide fût immuable, au contraire nous la renouvelions deux fois l'an, mais nos idées communes retardaient toujours d'au moins six mois sur nos idées personnelles.

Témoins

Cette théorie du témoin nous l'avions inventée comme un baume, un onguent. Notre jeune âge, les quatre murs du lycée, une certaine timidité naturelle, surtout une foule de gardes du corps, surveillants, professeurs et parents, nous empêchaient « d'agir » comme nous disions. Or nous sentions en nous ce puissant besoin d'action, il nous poussait à accomplir des actes difficiles et sans importance, il me contraignit longtemps à me mesurer avec tous mes camarades de classe, moins pour les renverser dans la poussière que pour me mater moi-même ; il poussait Lucelles, plus pacifique, à bouleverser tous les deux

jours son système du monde. C'est ainsi qu'il fréquenta quelques semaines le Grenier de Gringoire[8] puis tout d'un coup s'en dégoûta et se saigna aux quatre veines pour faire un don généreux à la Section d'Action Française de notre classe[9]. Il changea aussi de religion : « Je ne crois pas en Dieu, disait-il, mais j'ai besoin d'une morale. » Il alla la demander au protestantisme et avait été déjeuner par deux fois chez le pasteur quand sa mère, catholique fervente, le menaça des pires sanctions s'il persévérait dans cette voie[10]. De pareils et monstrueux efforts nous occupaient quelques jours, quelques semaines, puis nous comprenions leur vanité et nous abandonnions l'entreprise. Dans ces moments de découragement, nous nous rabattions sur notre théorie du témoin : nous étions prédestinés, par notre tempérament, pensions-nous, à être des témoins de la vaine agitation du monde. Les autres se laissaient emporter par leur passion, nous n'avions qu'à prendre des notes. Et nous méprisions de bonne foi les puérilités par lesquelles nos camarades manifestaient leur besoin d'agir. Nous rendions hommage à notre pénétration psychologique, déclarant que c'était l'unique qualité désirable.

Pour ma morale j'avais choisi la morale de la Pitié. Je m'entendais dire parfois dans ma famille que j'étais bon, sans que je susse si je devais m'en réjouir ou m'en attrister car s'il m'avait longtemps paru désirable d'être et surtout de paraître très méchant, j'étais devant la bonté comme devant l'inconnu, sans défense, et j'ignorais si je devais souhaiter être bon, comme les curieux de métaphysique ignorent s'ils doivent souhaiter vivre ou mourir pour être enfin renseignés. Je voulais être méchant, mais paraître bon à certains me flattait. En outre je ne pouvais nier qu'il m'arrivât de céder à des impulsions rares et violentes de commisération. C'est ainsi que parfois je me sentais violemment ému par le sort probable d'une bonne que mes parents allaient renvoyer et que j'avais détestée jusqu'à ce jour, ou par la vue d'une jeune fille amputée d'une jambe. A ces accès de pitié, je ne pouvais assigner de date fixe. Ils n'avaient pas de loi, me prenant tantôt deux fois le jour, tantôt une seule fois dans tout un trimestre. J'en étais très fier ; par eux, me semblait-il (car j'entachais tout de

métaphysique), je touchais à l'absolu, à l'inconditionné. Aussi avais-je construit une morale très large qui me laissait à peu près libre d'agir comme je le voulais en temps ordinaire mais me faisait un devoir d'obéir aux commandements de mon intermittente Pitié. Lucelles se moquait beaucoup de cette morale facile. Il ignorait absolument la Pitié. Je ne lui ai jamais vu compatir au sort des malheureux qu'il appelait les « vaincus ». Il était capable de toutes les délicatesses envers ceux qui ne souffraient point mais n'avait pas de railleries assez féroces pour ceux de nos camarades qui avaient échoué à un examen où nous avions réussi, ou que leur amie avait trompés ou qui s'étaient fait rosser dans une rixe. « Tu donnerais, lui disais-je, toute ta part de tarte à ton voisin s'il en était déjà largement servi, mais pas une miette s'il t'en demandait l'assiette vide. » Mais par un besoin profond de discipline morale, besoin que je ne ressentais point du tout, il s'imposait souvent d'agir dans le sens qui lui était le plus désagréable, donnant à une pauvresse les vingt francs qu'il voulait consacrer à s'acheter un livre, s'infligeant deux heures durant la compagnie d'une vieille quand il eût aimé danser, s'interdisant sans raison d'aller à un rendez-vous d'amour. Deux cents ans plus tôt[a], il eût porté un cilice. D'ailleurs les manifestations de cet inutile héroïsme par lequel il croyait se faire le caractère étaient aussi rares que mes accès de pitié : le reste du temps il ne se refusait rien, car il s'aimait profondément. Il appelait ce jeu cruel de mortifications la morale de l'Impératif catégorique.

La divergence profonde de nos esprits, entièrement supprimée dans nos rapports quotidiens, où nous n'existions plus qu'en fonction l'un de l'autre, se manifestait surtout dans nos écrits littéraires. Nous écrivions l'un et l'autre depuis notre plus tendre enfance. Mais nos modèles étaient différents. Nous avions d'abord été l'un et l'autre romantiques. Ce fut l'époque où Lucelles rêvait d'une maîtresse un peu maternelle et beaucoup plus âgée que lui, et où j'avais conçu le plan d'un drame symbolique dans lequel Satan donnait au preux chevalier Onar (qui veut dire Songe en grec) la clé de l'univers[11]. Mais j'étais

plutôt porté vers le réalisme. Grand admirateur de Mirbeau[12], je décrivis volontiers dans la suite des sadismes inconnus, inventés à plaisir. Enfin je fis un petit roman[13] d'une aventure qui m'était arrivée quelque temps auparavant ; j'eus quelque succès dans un cercle restreint et je fus décidé par ce mince triomphe à ne plus faire d'autres récits que ceux d'événements de ma propre vie[14]. Lucelles, plus discret et plus constructeur, préférait être impersonnel. D'ailleurs il était d'esprit délicat et de tempérament poétique et, tandis qu'en mes écrits, je me roulais dans l'ordure, il composait volontiers de belles idylles d'une psychologie compliquée et bien propre. Il traitait ses pensées avec la même et risible minutie que les vieilles filles apportent à ranger leurs chiffons. Il les classait, ne se lassait point d'y mettre de l'ordre, et par crainte qu'elles ne se froissent, les couchait sur un petit carnet, comme les femmes disposent leur linge dans une armoire, et aussi il utilisait tout avec une sorte d'affectation envers lui-même, une affectation d'être industrieux. Lisait-on ses romans, on y trouvait telle phrase d'une conversation de la veille, telle description d'un menu fait aperçu quinze jours auparavant, telle citation d'un ouvrage lu depuis peu, disposées avec une sage économie, la prévoyance d'un père de famille[a]. Il évitait soigneusement de peindre le physique de ses personnages et ne condescendait à nous renseigner – mais copieusement – que sur leur moral. Il décrivait aussi les paysages, surtout ceux de Bretagne, de manière charmante, et, quoique de tempérament assez triste, il excellait dans la peinture du printemps et du bonheur. En outre des différences de style avaient fait que depuis longtemps d'après le jeu des zones d'influence nous avions pu nous dire « Toi, Lucelles, tu es plus moderne », « Toi, Tailleur[15], tu es plus classique »[16].

Le Jeu des Zones d'Influence

Vers les premiers temps de notre amitié, nous obéissions volontiers à cette explication littéraire de l'amitié qui en cherche la source dans l'attirance des

contraires, alors que, suivant la loi commune, nos caractères qui étaient non pas contradictoires, mais seulement différents, cherchaient à s'harmoniser, à se faire équilibre ; nous cherchâmes longtemps à nous représenter comme entièrement opposés l'un à l'autre. Il en résulta une sorte de psychologie factice qui faisait que, quand l'un de nous trouvait une qualité ou un défaut à l'autre, il s'attribuait la qualité ou le défaut opposé. Il en résultait des dialogues de ce genre : « Toi, tu es plus subtil. » « Mais toi plus profond. » « Toi, tu es plus sournois », disais-je à Lucelles, et il me répondait sans se fâcher : « Mais toi plus brutal. » Ainsi quand en Asie une puissance européenne étend son influence sur un territoire, les autres en font autant sur un territoire correspondant. Par la suite et d'un accord tacite, nous renonçâmes à ce jeu agaçant et qui nous éloignait de cette vérité psychologique que nous recherchions si ardemment. Mais il en resta toujours quelque chose et longtemps encore il nous arriva de nous attribuer de bonne foi des qualités que nous n'avions pas, par simple amour de la symétrie.

Pour terminer le chapitre

Mais tous ces beaux ouvrages de notre esprit, dont nous ne cessions de nous entretenir, et principalement sur les plateformes d'autobus à seule fin d'étonner nos voisins, n'avaient pas connu la publicité. Jusqu'à ce jour nous n'avions rien fait pour cela, et c'est à peine si, en vue de gagner quelque argent, nous avions envoyé à un magazine léger un conte obscène qui nous fut renvoyé sans être imprimé[17]. Mais peu à peu nous nous lassâmes de garder ces beaux trésors pour nous seuls et lorsque nous entrâmes en Première supérieure[18], nous avions décidé d'employer cette année à faire publier nos écrits.

11[19]

A ce début d'année, le hasard et aussi une passagère rancune contre Lucelles à propos d'une mesquinerie avaient fait qu'à l'étude je m'étais donné pour voisin un de mes condisciples nommé Lara. Il était de petite taille, le dernier de la classe, lymphatique, vulgaire et doux ; il ordonnait avec soin ses cheveux incolores suivant une courbe molle et gracieuse, portait un lorgnon cerclé de fer blanc et des *[mot illisible]* faux cols assez rarement propres. Son visage ressemblait aux informes mélodies que les enfants se chantent à eux-mêmes pour s'endormir, il était inorganique, à peine ébauché, on y retrouvait bien un nez, une bouche, des yeux perpétuellement voilés de larmes, mais il n'y avait pas d'ensemble et il fallait quelques minutes pour comprendre que c'était bien un visage, comme lorsqu'on voit un paysage à l'envers. Il n'y avait rien de monstrueux, d'ailleurs, dans cette figure, toutes choses y étaient assez proportionnées, le lien seul y manquait. Il passait les heures d'études d'étrange manière. Le matin il travaillait un peu, le soir il n'y songeait pas. Il commençait par curer soigneusement les larges ongles blancs de ses doigts spatulés, soit avec les dents soit avec un grand couteau à manche de corne. Puis il les considérait un peu de temps avec mélancolie. Il hochait alors la tête, prenait un bloc-notes en feuilles quadrillées, un encrier, une plume. Puis durant une heure il repassait consciencieusement à l'encre rouge les quadrillages noirs du papier. Lorsque sonnait sept heures, il levait la tête et promenait autour de lui un regard chargé d'amertume. Puis il rangeait soigneusement son encrier, prenait un stylographe et faisait des vers, en comptant sur ses doigts. On le laissait tranquille car il rendait volontiers service, était de commerce agréable et de conseil rassis quoique stupide. Il me surprit beaucoup le jour où devant moi il fit une profession de foi anarchiste. Lucelles, que prenaient fréquemment de violentes antipathies, surtout envers les humbles, le haïssait. Or, à la fin d'octobre, je remarquai que mon ami traversait une de ces crises où ma présence lui pesait. Il restait encore de longues heures avec moi mais les passait à exécuter des pitreries ou à garder le silence. Si je tentais de lui faire aborder un de ces sujets qui étaient devenus les lieux

communs de notre amitié, il tournait court et la conversation tombait à plat. Je redoutai qu'il n'eût contracté une de ces amitiés passagères et violentes qui l'éloignaient momentanément de moi. Et, par le fait, je le rencontrai un jeudi sur le boulevard Saint-Michel causant avec Lara. Ce dernier me salua d'un air affairé mais Lucelles qui semblait expliquer quelque chose ne daigna pas se retourner. Ils disparurent dans la foule, me laissant stupéfait : qu'est-ce que Lucelles pouvait bien dire à Lara qu'il haïssait ? Le lendemain nous étions assis dans l'oasis. Je lui dis avec indifférence : « Qu'est-ce que tu as fait hier après-midi ? – J'ai été me promener, dit-il sans bonne grâce. – Tout seul ? – Oui. – Mais je t'ai rencontré avec Lara. » Il ne me répondit pas. « Je croyais que tu ne pouvais pas souffrir Lara », poursuivis-je. Il laissa échapper comme à regret : « Mais il peut m'être utile », et enfin ajouta d'une voix hésitante : « A toi aussi d'ailleurs. Je te reparlerai de ça. » Un peu rassuré, je n'insistai pas. Mais à mesure que je me rassérénais, Lucelles s'assombrissait. Il ramassait des cailloux et les jetait aux poissons rouges sans mot dire. En général nous craignions le silence entre nous. Aussi tentai-je de relever la conversation par esprit de conciliation : « Peut-être qu'il est moins crétin qu'il n'en a l'air », dis-je. « Qui ? » « Lara. » « Eh, tu m'embêtes avec Lara ! » L'invisible voix nous fut l'occasion d'un armistice. Nous l'entendîmes qui appelait : « Marie, et nos comptes, et le menu ? » Lucelles sourit faiblement : « Voici un trait de caractère nouveau, remarqua-t-il avec une sorte de tendresse. Elle est bonne ménagère. » Puis prenant une décision brusque, il ajouta mystérieusement : « Dis donc, Tailleur, ça te ferait plaisir d'être imprimé ? – Où ça imprimé ? – Oui ou non ? – Mais oui, dis-je hésitant et charmé. – Eh bien, tant mieux parce que Lara et plusieurs autres types de la classe fondent une Revue et ils nous ont supplié d'en être. C'est pour cela que tu m'as vu avec Lara. » « Ils nous » voulait dire « Ils m'ont ». Je connais trop bien ce « nous ». Notre amitié étant aussi un pacte d'admiration réciproque, à force de nous louer l'un l'autre, chacun de nous avait pris l'habitude de se louer lui-même devant l'autre. C'était plus simple et plus rapide. Mais comme il gardait quelque

vergogne à se flatter directement et qu'en outre, si l'un des postulats de notre amitié était que nos caractères se contredisaient, d'autre part nous admettions volontiers être en tous points semblables l'un à l'autre ; celui qui s'était découvert une qualité générale l'accordait du même coup à l'autre pour n'avoir pas l'air outrecuidant. Lorsque je disais : « Nous sommes très intelligents », ou que Lucelles affirmait : « Notre sensibilité est incroyable », le « nous » était un simple adoucissement du « je ». Mais en outre, Lucelles, assez intrigant, se faufilait dans tous les milieux. Il y plaisait du premier coup et on lui décernait des honneurs et des compliments. Au contraire, je ne me frayais un accès dans ces mêmes cercles qu'avec mille difficultés et souvent simplement parce que j'avais la réputation d'être son ami. Aussi en me racontant ses succès mondains, il avait l'habitude, par tact et par cette délicatesse qui remplaçait chez lui la bonté, de m'y associer. Il disait, parlant par exemple d'un grand dignitaire de l'Université avec qui il avait longtemps causé dans un bal et auquel j'avais été amplement présenté sans pouvoir lui adresser la parole : « Tu sais, Mr X a dit qu'il faudrait absolument que nous allions déjeuner chez lui un de ces jours. » Au vrai cette invitation ne s'adressait qu'au seul Lucelles, mais celui-ci, pour me faire connaître cette faveur toute spéciale sans m'humilier, trouvait commode et gentil de me la faire fictivement partager. La plupart du temps je ne m'y laissais pas prendre mais il m'arrivait parfois d'y croire et d'être cruellement déçu par la suite. Comme il usait fréquemment de cette politesse, je ne doutais pas, malgré son affirmation formelle, que personne n'eût songé à moi pour collaborer à cette revue. Rassuré, maintenant que je savais l'origine de cette assiduité surprenante de Lucelles auprès de Lara, j'allais déclarer que je ne tenais pas à faire partie de cette pléiade quand Lucelles qui sans doute avait essayé autant que possible de se cacher de moi, mais qui, découvert, en prenait bravement son parti, ajouta avec autorité : « C'est entendu, hein ? Tu ne me lâches pas. Tu verras, nous ferons la loi à nous deux au comité de Rédaction. – Où trouverons-nous de l'argent ? fis-je, sceptique. – Tu verras, nous ne serons pas embarrassés. Il paraît que

Delorteil[20], le directeur de la Revue, celui qui a tout organisé et que nous allons connaître par Lara, est un type qui n'est pas du lycée, tout ce qu'il y a de plus riche. Son père lui passe toutes ses fantaisies, nous commencerons au moins au capital de 20 000 francs. Sans compter nos relations, mon vieux, tu trouveras bien vingt abonnements autour de toi. – Sûrement », dis-je, ébloui. Lucelles m'ouvrit alors le fond de sa pensée : « Après tout, dit-il en tâchant de dissimuler son enthousiasme sous des allures de raisonneur, on ne sait pas ce qui peut arriver : tu as l'air de considérer cette revue comme un amusement, mais, tu sais, on a vu des gens qui ont été lancés comme cela. Nous qui avons l'intention d'écrire plus tard, ça peut nous être très utile. » Je ne visais point si haut : « Vois-tu ça, disais-je, nous allons être imprimés. – Et supérieurement. Avec l'argent qu'a Delorteil, on pourra se payer tout ce qu'il y a de mieux. » Je songeai à ce fascicule promis avec gourmandise. Le papier m'en apparut d'un blanc laiteux, léger et soufflé comme une gaufre, souple et fantastique, finement ouvragé comme les dentelles d'autrefois. Ses feuillets inégaux étaient remplis de ma prose et mon nom s'étalait au bas de toutes les pages comme une parure. Ainsi entrevu appétissant et fin, il me tentait comme un bon plat et me faisait venir l'eau à la bouche. Grisé à mon tour je m'écriai superbement : « Oui, mon vieux, tu as raison, et qu'on prenne garde : nous allons dégoter le *Mercure de France* ». L'annonce de ma collaboration laissa Lara indifférent. Il se contenta de dire avec importance : « Il faudra que tu te présentes à Delorteil. Viens dimanche à deux heures au siège social de la Revue[21], je te le ferai connaître. D'ailleurs tu n'auras qu'à suivre Lucelles. Lui non plus ne connaît pas Delorteil. Au fait, nous irons tous les trois. » A ce mot de siège social, j'évoquais déjà un bureau capitonné tout rempli de secrétaires et de dactylos, quand Lara ajouta : « C'est au caveau de la Brasserie Étienne Marcel. » Le soir à l'étude, il me montra de ses vers.

C'était une Ode pour les morts de la guerre ; on y lisait :

Ils sont morts, généreux, que Dieu leur soit la vie
Aux pieds du Dieu vainqueur leurs femmes sont tombées
Aux pieds du Dieu vengeur pleurent leurs fiancées
Aux pieds du Dieu puissant eux-mêmes sont couchés
Aux pieds de l'éternel et pour l'éternité[22].

« Que de pieds ! » m'écriai-je, surpris. Il répondit avec lassitude : « C'est exprès. » Et ne daigna rien expliquer. Il ajouta peu d'instants après : « Il faudra que tu apportes quelque chose pour le dire à Delorteil, dimanche. On demande ça à tous les adhérents[23]. » « Je ne demande pas mieux[a]. »

*

Au soleil mourant[b] de novembre la Brasserie Étienne Marcel, seule au coin d'une rue, avait bien pauvre mine. Un garçon s'informa de ce que nous désirions. « C'est pour la Revue, dit Lara. Est-ce qu'il y a déjà quelqu'un en bas ? » Mais l'empressement du garçon avait fait place au mépris. Il nous tourna le dos en sifflotant. Lara nous fit descendre alors un escalier obscur et raide qui sentait le bouillon. A un tournant nous aperçûmes un grand trou noir où nous guettaient deux monstres accroupis. « C'est là », dit Lara. Il s'agita dans les ténèbres ; nous l'entendîmes craquer une allumette et tandis qu'une onde de soufre nous oppressait, un bec auer s'enflamma. A la lueur lymphatique du gaz je vis que les deux monstres étaient deux billards pansus, arcboutés sur leurs pattes de basset. La pièce, vaste réduit dallé aux murs de chaux peints en rose, sentait le moisi. Dans la pénombre du fond, six chaises de paille et une banquette en moleskine entouraient deux tables rondes en fer vertes. C'est là que nous nous installâmes. Je jetai mon manteau sur la banquette et, ne détestant point les postures cavalières, je m'assis sur une des tables, jambes pendantes. Surpris par l'étrange poésie du lieu, je ne songeais point à regretter les rêves qu'avait suscités

en moi le mot pompeux de siège social. Lucelles réservait son opinion. « Trois heures », dit Lara qui avait assumé la charge d'être pratique, « j'espère que Delorteil sera à l'heure. « Tu sais, dit-il en se tournant vers moi, que voilà deux fois que Lucelles vient ici sans le trouver. » Lucelles détourna la tête : il ne me l'avait point dit. Cependant un grand désir m'était venu de soumettre cette étendue hostile qui nous entourait et je courus à travers la salle comme à l'assaut, me heurtant aux encoignures comme les phalènes captives dans leurs rondes folles. L'escalier retentit d'un pas lourd et Jombart apparu serra des mains. Il était blond, blême et crépu. Sa tête était un modèle d'horreur. Il respirait et parlait par la bouche. Son nez semblait un de ces organes atrophiés qui survivent à leurs fonctions. Il ne lui servait guère, je crois, qu'à nasiller. Venu d'un collège de province où on le considérait comme un ange, il avait au lycée la réputation d'un stupide et ses camarades, à force de le lui répéter, l'avaient non convaincu mais plongé dans le doute, ce qui était déjà considérable. De son origine et de sa gloire passée, il avait conservé l'habitude de parler posément et lentement comme s'il rendait des arrêts. Mais à Paris où il ne pouvait dire un mot sans être conspué, il avait contracté une autre habitude : il parlait toujours sur un ton railleur, à la fois pour persifler son interlocuteur et pour se donner le droit de répondre si on lui montrait qu'il disait des bêtises : « Mais vous voyez bien que je plaisante, que je dis cela pour rire. »

« Qu'avez-vous fait de Delorteil ? » demanda-t-il en entrant. « Il n'est pas là », dit Lucelles. « Oh, il exagère », dit Jombart en se croisant les bras sur la poitrine, et sa voix lui sortait à la fois du nez et de l'arrière-gorge, « je le retiens, ce copain-là ; je viens ici deux fois par semaine et je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir. » Il s'arrêta, étonné d'avoir pu en dire si long sans être interrompu. Mais nous étions en trop petit nombre pour être cruels. « Que veux-tu, répondit Lara, je connais Delorteil : il est comme ça, jamais à l'heure. » Lucelles quitta la table et vint me rejoindre près des billards. « Que penses-tu de tout cela ? » me demanda-t-il. Il était près d'éclater, furieux d'être venu trois fois sans voir

Delorteil. Mais j'étais en belle humeur : « C'est rigolo », dis-je à pleine voix. Lucelles n'aime pas la controverse, il n'insista pas mais me quitta aussitôt. Jombart, plus docile, et trop heureux de pouvoir dauber sur quelqu'un, fit chorus à ses revendications. Je commençais pourtant à sentir un peu de mélancolie : je rêvais de rencontrer là une cinquantaine de jeunes gens ardents à fonder et à défendre cette admirable Revue où je devais collaborer, et je trouvais un peu bien misérable de ne voir à la place des légions espérées que trois dos courbés sur une table dans la pénombre d'un caveau. Il fallut un quart d'heure à Jombart pour conter une histoire de femmes : il avait quelque succès auprès d'elles. Il me fallut un quart d'heure, de même, pour dépouiller un à un tous mes espoirs de la veille. Et lorsque j'eus conclu que je ne serais jamais imprimé et que Delorteil était un <fumier>, je me levai brusquement et dis : « Nous n'avons plus rien à faire ici. Allons-nous-en. » Ils furent de mon avis. Seul Jombart protestait : « On peut bien attendre un peu, que diable. » « Tu as donc tant envie que cela de te faire imprimer, lui demanda Lucelles ; je crois qu'il vaut mieux pas : tu te couvrirais de ridicule. » Nous remontâmes l'escalier mais dehors il pleuvait à verse ; force fut de rentrer au café. « Si on faisait une manille », dit Jombart. Il fallait bien ; nous commandâmes du thé, des cartes, et redescendîmes dans le caveau. Déjà Lucelles et moi nous nous déridions : « Au fond, disait-il en battant les cartes, je trouve ça rigolo, ce type que personne n'a pu voir, qui se fait toujours espérer et n'arrive jamais. Existe-t-il seulement ? Ça doit être un bougre. » Mais Lara prenait tout au sérieux ; il renifla avec amertume et ne sourit point. Un ouragan disloqua l'escalier et Gourganchon essoufflé apparut derrière nous : « Excusez-moi. Je suis en retard ? » demanda-t-il timidement. Puis après un coup d'œil jeté sur la pièce, il changea de ton : « C'est trop fort, il n'est pas là, dit-il d'une voix tremblante. Il se fout de nous, ce cochon-là. » Gourganchon, d'assez grande taille et diaphane, était remarquable par son poil fauve et dru et son nez en pomme de terre. Il portait un lorgnon comme un ostensoir ; un pied de moustache roussie avait envahi sa lèvre supérieure, comme de la mauvaise

herbe, et, de son menton, pendaient des poils décolorés et rigides dont les bizarres cassures évoquaient les grandes pattes diaphanes des faucheux. Il semblait toujours dans le délire vatique, faisait des gestes désordonnés, agitait les bras comme s'il allait s'envoler. Sa parole était rapide, les mots se pressaient sur ses lèvres, un chantonnement sourd indiquait leur lutte pour sortir ; ils jaillissaient enfin par bribes avec un grondement de cascade : en somme il bafouillait un peu. C'était officiellement le poète de notre classe. Sa muse complaisante fournissait les poèmes du Jour de l'an et de la Saint-Charlemagne. Il savait mieux que personne faire apparaître le grand Empereur, ou Quintilien, ou Virgile ou même Victor Duruy[24], et leur prêter un noble langage en alexandrins ou en octosyllabes. Mais on ne recherchait pas son commerce car il se montrait d'une grossièreté rare et par-dessus le marché était punais. Il passait pour égoïste, timide et niais. Il s'emporta violemment contre Delorteil mais consentit à jouer à la manille avec nous. Le jeu commençait à nous passionner. Lucelles gagnait sans discontinuer. Nous lui tenions tête avec le courage du désespoir, Gourganchon qui ne jouait pas encore se penchait au-dessus de Jombart pour lui indiquer les coups et soufflait son odeur aigre sur les cartes. « Atout », dit Lucelles. « Ratatout », dit Gourganchon avec feu et, arrachant une carte au jeu de Jombart, il la jeta sur le tapis. Mais déjà nous nous levions avec surprise. Deux jeunes gens venaient d'apparaître. L'un d'eux, de fort petite taille, portait un grand cartable sous le bras. Il ôta son vaste sombrero noir et nous dit : « Veuillez reprendre vos sièges, messieurs, je suis le directeur de la nouvelle Revue. » Des présentations eurent lieu et nous nous assîmes. Moustachu et boutonneux, le second visiteur qui se nommait Eunice[25] resta debout derrière Delorteil comme une éminence grise. Delorteil avait pris place au milieu de nous. Il ne semblait point gêné. Il déplia son cartable, en sortit un minuscule papier et dit : « Voici l'emploi du temps que j'ai dressé pour cet après-midi. » Il lut : « Présentations – C'est juste, poursuivit-il, je me présente : Delorteil, vingt et un ans, autodidacte. Notez bien ce point-ci, messieurs, *autodidacte.* Faut-il

ajouter que je suis socialiste[26] ? Mais passons. » Il reprit sa feuille : « Je vois ensuite : étude approfondie des personnes présentes – Oui, messieurs, et il sourit faiblement, je vous crois tous très intelligents. Nous sommes des génies, c'est entendu. Mais je voudrais connaître votre genre d'esprit. Lara vous a sans doute prévenus. Avez-vous apporté quelque chose, un fragment d'œuvre quelconque pour nous le lire ? » Il nous regarda avec incertitude. Devant notre silence il poursuivit : « J'y tiens beaucoup. Et pour vous, n'est-ce pas, c'est une simple formalité. » Jombart se décida le premier. Les brimades perpétuelles dont il était victime n'avaient jamais pu lui faire perdre l'habitude de se mettre partout en avant. « J'ai là quelques petits vers idiots. Si ça ne vous embête pas trop ? » Il avait pris un air ironique, on eût dit qu'il retirait ses lèvres, sa voix, toute sa personne en arrière pour éviter d'appuyer sur ce sujet. « Allez, allez, dit Delorteil avec bienveillance. N'importe quoi – des vers, de la prose, peu importe. » Jombart se leva et récita de ce ton mi-plaisant, mi-grave qui lui était particulier :

> Mon cœur est un vieux cimetière
> Où j'ai planté des cyprès noirs[27].

Il n'alla pas plus loin : nous éclatâmes de rire. Jombart chercha un instant l'attitude à prendre et, en fin de compte, se résigna à rire aussi. Seul Delorteil ne riait pas : « Mais quoi ? dit-il, qu'avez-vous ? Je ne vous comprends pas, c'est très bien. Ah, messieurs, pardonnez-moi mais pour accomplir le travail de géant que nous avons à faire, il faudra plus de sérieux que ça. » « Écoutez, lui dis-je, on pourrait peut-être remettre cette… épreuve à plus tard ? » Il ne demandait pas mieux : le silence devait lui être pénible, il répliqua : « Nous passerions alors à ce que j'ai appelé sur mon plan : Explications. Définitions. – Je veux bien. » Il s'installa commodément les coudes sur la table, ouvrit ses petites mains polies les paumes en l'air et commença : « Messieurs, nous voici sept ici qui sommes des Jeunes. Ardents, je l'espère, intelligents. Des talents qui ne demandent qu'à se

révéler. Que fait-on pour nous et nos pareils ? Rien. De plus en plus, malgré quelques pauvres tentatives, la littérature devient la proie des arrivistes, des hommes d'affaires et des fils à papa. Il faut de l'air ! Il est temps que les vieilles barbes fassent place aux jeunes. Oui ! De l'air, place aux jeunes[28]. »

II[a]

« Il faut une tribune ouverte à tous les jeunes. Elle n'existe pas, messieurs. Elle doit exister. C'est pourquoi j'ai songé à créer cette Revue. » Ce début stupéfiant nous interloqua un peu. Je regardais plus attentivement Delorteil. Avec ses cheveux noirs, son nez droit et gros, ses lèvres minces, il pouvait poser pour le profil de Brutus. Il faisait en parlant des gestes étriqués et précis. Sa voix un peu faible, élevée, aux intonations froides et féminines[b], détachait nettement les mots. Lorsqu'une expression lui paraissait hardie ou exagérée, il faisait une pause et roucoulait un peu. Il souriait parfois de loin. Mais quoique son auditoire fût en somme très gai, je ne l'avais pas encore vu rire. Il s'échauffait et poursuivait : « J'ai eu l'idée d'une Entreprise monstre. Il s'agirait de grouper tous les jeunes, tous les inconnus de génie, tous les meurt-de-faim, d'en faire une armée et de marcher à la conquête de la république des Lettres. Donc je veux fonder : – une Revue où tous pourront participer – un Studio où ceux d'entre nous qui auront des dispositions pour la rampe pourront recevoir des leçons – un Salon annuel où les artistes « jeunes » exposeront leurs tableaux – une Scène enfin où l'on fera de la musique, des conférences et des représentations théâtrales. » « Avec quel argent, demandai-je timidement. » « L'Argent ? dit-il. Voici le fait brutal : je n'en ai pas. Mais nous en trouverons. » « Mais je croyais que Monsieur votre père... » dit Lara qui effectivement s'était figuré que Delorteil était fils de milliardaire. Delorteil s'assombrit. « Non, dit-il d'un ton désagréable, ne comptez pas sur mon père. Mon père, mon Dieu, est comme toutes les vieilles gens : routinier,

blasé. En un mot, je peux vous le dire, je rencontre beaucoup de difficultés de son côté, il est tout à fait hostile à la revue. » Lucelles fronça les sourcils. « L'affaire semble bien compromise, si le visionnaire n'a pas de capitaux », me souffla-t-il. Et moi je considérais avec tristesse le pardessus râpé du fils de millionnaire. Jombart et Gourganchon semblaient inquiets eux aussi. A cet instant une jeune femme apparut. Elle se dirigea vers nous. Je ne distinguai que deux lèvres écarlates et un chapeau lourd comme un casque, mais je fus ébloui : « Voilà une femme comme je n'en aurai jamais », pensai-je avec accablement. Nous ébauchâmes tous le geste de nous lever, mais, un peu alourdis, nous n'eûmes pas le temps d'élever notre séant à plus d'un millimètre de nos chaises, avant que Delorteil qui s'était mis debout n'ait atteint la visiteuse. Il l'entraîna à l'autre bout de la salle, ils causèrent quelques minutes, puis s'embrassèrent sur la bouche et elle s'en alla. Delorteil reprit sa place entre nous sans s'excuser. Mais la radieuse apparition nous avait conquis ; il semblait que ce visage de femme, entrevu, ait aplani soudain les difficultés, que l'argent allait couler à flots, que nous allions conquérir le monde.

« Pour avoir de l'argent, voici mon plan de travail : d'abord nous demanderons cinquante francs de cotisation pour écrire dans la revue. » Gourganchon frémit. « Comment, dit-il, alors je... Mais je croyais que la Revue serait tribune ouverte. » « C'est entendu, cria Delorteil dont la voix tourna subitement à l'aigre, la revue imprime gratuitement, mais quiconque écrit dans la Revue doit faire partie d'une Association dont je suis le président, et cette association, qui a des frais, demande cinquante francs de cotisation à ses membres. » « Très bien », dis-je, pensant à la jeune inconnue. Delorteil se tourna brusquement vers moi et poursuivit : « En outre nous aurons les abonnements qui seront nombreux si chacun de nous cherche consciencieusement à en placer le plus possible. Enfin je réserve quatre pages aux annonces et réclames dans chaque numéro de la Revue. Calculez : je suis sûr de 70 membres de la revue. 70 × 50 = 3 500. Mettez l'abonnement à 50 F par an et supposez que chacun des

collaborateurs en place 5, ce qui n'est pas beaucoup. Cela fait 3 500 × 5 = 17 500 F. Enfin comptez 500 F pour la réclame dans le 1er numéro : nous voilà à la tête de 21 000 F. Mais ce n'est pas tout : dans quinze jours, j'organise ici même, dans ce caveau, une représentation théâtrale au profit de l'association. Je mets les chaises à 1, 2 et 5 F. Il vient 300 personnes, et nous ramassons encore 1 000 F. Eh bien ? Je vous le dis, avant un mois, elle paraîtra cette revue tant attendue qui va émanciper les Jeunes, qui va vous lancer, messieurs et peut-être, qui sait, réhabiliter la littérature française. » Il s'arrêta, les yeux brillants, considéra un instant le vide, puis consulta son programme. « C'est tout pour aujourd'hui. Au revoir, messieurs. Laissez-moi, je vous prie. Revenez jeudi à la même heure. » Il dit encore d'une voix brisée : « Éteignez le gaz, je veux réfléchir. » Et nous le laissâmes dans l'obscurité, la tête dans ses mains.

Lorsque nous fûmes séparés de nos camarades, Lucelles me dit : « Il est très bien, ce Delorteil. » « Oui, répondis-je, et il a tout de suite compris qui nous étions : as-tu remarqué qu'il affectait de ne s'adresser qu'à nous ? » Lucelles conclut : « Avec un peu d'habileté, nous pouvons former un triumvirat qui mènera la barque. » Et nous étouffions de joie, mais sans nous l'avouer, sans en avoir pleinement *[conscience]*[a], nous étions sous la douce influence d'un rouge sourire de femme sitôt disparu qu'apparu.

III

Delorteil n'était pas un simple utopiste : il avait du sens pratique lorsqu'il le fallait. A ce point de vue sa conversation présentait un curieux mélange de rêveries pures et de vues ingénieuses. Il ne tarda point à renoncer à faire payer brutalement pour assister à la représentation qu'il comptait donner, comprenant que nous n'aurions de spectateurs que si l'entrée était gratuite. « Mais, dit-il, nous n'y perdrons rien. D'abord le patron va majorer le prix de ses consommations et nous partagerons l'augmentation. Ensuite nous ferons circuler

des livrets d'abonnements et des cartes-programme peints par une amie à moi. » Nous comprîmes tous de quelle amie il s'agissait, évoquant joyeusement sa présence passagère dans l'obscur caveau. Il ne restait plus qu'à fixer le programme de la matinée, mais nous n'avions que l'embarras du choix. Sur les soixante-dix jeunes écrivains qui d'après Delorteil brûlaient d'entrer dans l'association, il vint environ six à sept. Deux appartenaient au lycée. L'un, Bousiaux se disait sportif et de fait ne manquait pas de muscles. L'autre, jaune et petit, nommé d'Ébligny, était le chétif rejeton d'une famille pieuse, noble et recluse. En classe, poussé par l'ancestrale tendance des femmes dévotes qui se retournent à la messe pour voir qui entre, il était toujours tordu vers le fond de la classe pour ne rien perdre de ce qui s'y passait. Il lui en restait toujours une sorte de déviation et un air perpétuellement fureteur de chercher le camarade qui causait avec son voisin, ou la femme qui se poudrait pendant le sermon. Et sa conversation aussi, potinière et méchante, n'était point celle d'un potache de dix-neuf ans mais sans doute celle d'une de ses ancêtres, douairière emmurée dans une petite ville de province et réduite au bavardage. On ne l'aimait pas. Du dehors était venu un étrange gnome à lunettes, nommé Grosbezé, qui à coup sûr était fou, un soldat à peu près illettré mais qui dessinait, nous dit-il, comme un dieu ; un gros homme roux et barbu nommé Rançonné, marié et père de trois enfants, un nègre enfin nommé Carmen, haut de deux mètres et qui savait tout de Virgile[a].

Or tout ce monde brûlait de dire des vers, de[b] chanter, de jouer la comédie. Et pour ordonner son programme Delorteil n'avait qu'à choisir. Il nous dit : « Messieurs, il faudrait une petite pièce, un petit acte pour égayer ce qu'il pourrait y avoir d'austère dans cette représentation. » Gourganchon dont la verve était inépuisable lui dit : « Je dois avoir quelque chose comme cela dans dans mes tiroirs. » « Inutile, répondit brutalement Delorteil, j'ai ce qu'il faut, on jouera ma pièce “Le Sultan et la Prostituée”. J'ai des acteurs sous la main. Moi, Eunice, Grosbezé et une de mes amies, Mlle Jacqueline Ponte. » Il se montrait volontiers

autoritaire et cassant. Pourtant il consentit à inscrire tous nos noms au programme avec une accolade les réunissant sous cette rubrique : « Réciteront leurs œuvres, montreront leurs talents ». Il fit venir le patron du café et s'entendit facilement avec lui. « Mais, dit le gros homme, c'est à condition que vous ne ferez pas de chahut. J'en ai vu qui payaient le double de vous et qui avaient l'air comme il faut, n'empêche qu'y passaient leur temps à casser des verres et à trousser les filles. Ah ! Et même y en avait deux qui, révérence parler, ont pissé aux quatre coins du caveau, histoire de rire. » On l'assura qu'avec nous il n'y avait rien à craindre. Il en convint : « Vous n'avez pas l'air malins », dit-il. Mais nous comprîmes qu'il donnait à malice son vieux sens de méchanceté.

En attendant de « mener toute la barque » et de « faire nos trente-six volontés dans la boîte », Lucelles et moi n'avions fait aucune difficulté pour verser les cotisations réclamées. Les autres se méfiaient. « Comme ça, disait Lucelles, nous n'avons pas l'air de râleurs. C'est un pas de plus dans l'estime de Delorteil. » Mais nous restâmes un mois entier avec 4 F 50 en poche. Avec nos 100 F, Delorteil s'acheta des cartes de visite, où l'on lisait « Petrus Delorteil – Président de l'Association des éclaireurs littéraires – Homme de lettres » et fit imprimer 1 000 invitations sur bristol mauve. Il en envoya à des amis, nous chargea d'en répandre et en adressa plusieurs à des écrivains célèbres. Paul Bourget eut la sienne, la leur aussi Robert de Flers et Barbusse. Lara voulait en envoyer une à Péguy. Je dus lui apprendre sa mort. Il réfléchit un instant et me dit : « Cela me fait comprendre bien des choses. »

Le jour fixé pour la représentation arriva enfin. C'était le premier dimanche de décembre. Le temps était triste et pluvieux, mais peu nous importait car nous allions à la conquête du monde. Le matin, vestes et gilets tombés, nous avions aidé les garçons à rouler les billards dans le fond et à tirer d'un cabinet de débarras un piano, aphasique à demi, puis nous avions aligné avec soin des chaises disparates, chaises en fer à fond plat, dures aux efféminés, à fond convexe frissonnant et mou comme une autre croupe dans la croupe, chaises cannelées,

chaises en paille blanche, en paille multicolores, lourds trépieds à fond de cuir, bergères rustiques, bancs de square, bancs d'école, tout ce qu'avait pu fournir un vieil antiquaire du voisinage. Après le déjeuner j'allai rejoindre Lucelles. Nous fîmes un tour au bord de la Seine pour apaiser notre impatience. A cette heure-là, absorbés par la même pensée, bouillants de la même joie, nous ne faisions presque plus qu'un, nous étions un seul être, fier et hardi, méprisant les passants qui ne donnaient point de présentations littéraires, les cigarettes blondes emplissaient sa bouche de l'odeur de la gloire, l'air du Paris d'automne, humide et parfumé, l'enivrait de triomphe, et je ne sais quel aigre frisson lui rappelait délicieusement qu'il y aurait des femmes à cette après-midi, des femmes jeunes et jolies qu'on pourrait éblouir et peut-être conquérir.

La matinée commençait à deux heures. Nous eûmes la coquetterie de ne descendre qu'à deux heures et demie au caveau. Nous le trouvâmes empli de monde, éclairé a giorno. Chacune des chaises disparates que nous y avions portées le matin était à présent occupée. Des hommes et des femmes y avaient poussé comme des fruits sur une branche, et pleines elles ne se ressemblaient pas plus qu'à vide. Il y avait des femmes maigres parentes d'Eunice et de Delorteil, et leurs maris, de gros hommes endimanchés, tout ahuris d'être là, qui fumaient devant des bocks. Il y avait des vieillards sévères, joueurs de manille, habitués de la Brasserie Étienne Marcel, descendus là par curiosité, surtout nos camarades étudiants, lycéens, jeunes employés, venus pour s'amuser ferme à nos dépens, au premier rang deux jolies filles fardées que nous ne connaissions point et les trois enfants de Rançonné debout pour mieux voir sur leurs sièges retournés. En tout soixante-dix personnes curieuses, froides ou hostiles. Dans la cage de l'escalier, les membres de la future Revue s'étaient assemblés. Ils avaient tous à la main des cahiers, des registres, des carnets, des rouleaux de papier. Le nègre portait un <assez> gros paquet. Delorteil soucieux répétait sans cesse : « J'en attendais sept cents, il en est venu soixante. Dix fois moins. Dix fois moins. » « On pourrait peut-être commencer ? » émit Jombart. « Non, dit-il sèchement, attendons. »

Mais un quart d'heure plus tard il n'était venu qu'un négrillon habillé de vert, ami de Carmen. Comme on tapait des pieds au fond de la salle, Delorteil se décida. Mais nous avions la gorge serrée par l'angoisse des veilles de bataille et aucun de nous ne voulait plus ouvrir le feu. Delorteil en désespoir de cause se tourna vers moi : « Je croyais, dit-il, que vous vouliez chanter un ou deux morceaux. » « Oui, mais... » « Eh bien, allez-y. » « Mais il manque des notes au piano. » Poussepied, le soldat, eut un bon sourire. « Je les remplacerai avec ça », me dit-il. Il me montrait un cornet à piston. « Je suis musicien au X^e^ régiment, ajouta-t-il. J'ai apporté mon truc à tout hasard. » Terrifié mais soumis je me rendis au piano en boutonnant nerveusement mon veston. Arrivé là je repris un peu d'assurance. Je ne voyais plus clairement aucune figure des assistants. Elles étaient floues et s'estompaient dans le brouillard bleu, comme les objets qu'on regarde de trop loin à la loupe. Je n'avais plus envie que de bien chanter mais je me sentais comme tout seul et c'était un devoir envers moi-même. Je chantai et m'accompagnai au piano. J'entendais derrière moi par bouffées des sons de trompe : Poussepied soutenait le chant. Je ne sais s'il le fit dans le ton et en mesure, mais cette collaboration fut très goûtée. Les visages se déridèrent et l'auditoire applaudit avec un bruit de marée. Je me retirai avec les honneurs de la guerre, bouillant de recommencer. Lucelles, encouragé par mon succès, vint lire des poèmes obscurs et charmants qu'il avait faits sur la Bretagne[29]. L'assistance comprit peu mais sympathisa tout de suite avec ce jeune homme élégant qui lui souriait de si bon cœur, elle lui témoigna sa satisfaction. Et ce fut alors la ruée des jeunes poètes. Ils y passèrent tous, Jombart après Gourganchon, Bousiaux après Jombart, Eunice, Lara, d'Ébligny, Grosbezé. Ils dirent tous l'amertume de l'âme juvénile, la trahison ou la cruauté de leurs maîtresses, leur dégoût de la vie des « humains ». Ils décrivirent la forme de leur cœur : c'était tantôt un cimetière, tantôt un vieux missel, tantôt une maison close, parfois un grand oiseau de mer. Grosbezé, plus moderne, eut un succès lorsqu'il dit :

Mon cœur est un fromage de Hollande

Où je me calfeutre comme un rat
Pour pleurer.

A les entendre se plaindre les uns après les autres, il eût semblé que le courroux divin avait choisi entre toutes une génération, la nôtre, pour lui faire éprouver, à la fleur de son âge, toutes les dures calamités de la vie. La plupart d'ailleurs blasphémèrent. Et c'était merveille de voir tous ces jeunes gens cesser tout d'un coup de rire et de causer entre eux pour venir, sous la lampe à gaz, clamer leur désespoir et leurs peines d'amour, maudire l'humanité, annoncer leur suicide, puis regagner paisiblement leur coin et reprendre la causerie interrompue.

Mais l'auditoire se lassait, il applaudit d'abord poliment puis cessa complètement de manifester, tombé dans une torpeur morne. Seuls les trois gosses de Rançonné menaient grand tapage : ils jouaient au train au fond de la salle. Delorteil les regardait avec fureur mais n'osait rien dire à cause de leur père. A la fin il comprit, ayant surpris quelques départs discrets : « Vous les embêtez, nous dit-il grossièrement, il leur faut du neuf. » « J'en ai », dit le nègre. Il prit son paquet d'une main, une chaise de l'autre, vint au milieu de la salle et s'assit. Il sourit à la foule. « Venez, venez, venez », dit-il avec des gestes de charmeur d'oiseau. On ne le comprenait pas. Il poursuivit : « Approchez, entourez-moi. » Et, tandis qu'il défaisait son paquet, les spectateurs, un à un, vinrent se grouper autour de lui. Il sortit du papier qui l'entourait une sorte de banjo à 16 cordes et leur dit avec application : « Je viens d'un village d'Afrique où on joue beaucoup sur ce chose-là pour les fêtes et les enterrements et tout. Mais ce village il a été détruit par un incendie, et je suis venu en France avec mes parents. Mais je sais toujours les airs qu'on jouait sur ce chose-là et je vais vous les jouer. » Il s'installa et annonça : « Voilà d'abord ce qu'on joue lorsqu'il naît un enfant. » Il nous fit entendre des sons étranges, aigres et vibrants, ou très doux. Il ne paraissait point y avoir d'air, mais chaque note, chaque accord se prolongeant longtemps dans le silence semblait un tout, semblait se suffire à lui-même. Il s'arrêta et reprit :

« L'enfant il est grand à présent. Il se marie, je suppose, et voilà ce qu'on joue quand il se marie. » Cette fois le vent fondit sur une forêt de sapins, la secoua, la fit gémir. Puis des cavaliers arabes firent une fantasia, enfin un amoureux chanta aux étoiles et s'arrêta sans qu'on sût pourquoi. « Maintenant voilà qu'il meurt, nous dit-il, alors les femmes s'installent à son lit et pleurent, et elles lui disent : “Pourtant tu ne manquais pas de ça et encore de ça, pourquoi tu nous as quittés ?” et quelqu'un joue ce que je vais vous jouer. » Les sons qu'il produisit ressemblaient à des pleurs mais parfois passaient dans la trame lugubre un subit et incompréhensible accès de gaieté. Il s'excita peu à peu et se mit à hurler en une langue inconnue. Puis la mélodie se fit plus douce, puis s'éteignit. Et comme on l'applaudissait, il dit triste et doux : « Là-bas tout le monde savait jouer ça. Mais mon village il a été brûlé », et il regagna tranquillement son coin, mais le public avait été ranimé, il acclamait à grands cris ce nègre qui avait su remuer ses meilleurs sentiments. Le désastre était momentanément conjuré. Tandis que les auditeurs reprenaient leurs chaises, je le fis remarquer à Delorteil qui me répondit : « Oui, mais quel farceur ! il n'a pas plus habité l'Afrique que vous et moi. Sa famille est depuis deux générations à Paris : oh, il y a longtemps que je le connais, il n'a jamais été plus loin que Robinson. » Pourtant il ajouta : « Je vais profiter de leurs bonnes dispositions pour leur faire un petit discours et les taper si c'est possible. » Il s'avança et dit : « Mesdames, Messieurs, une nouvelle Revue va se fonder. Voici ses membres (et il nous désignait.) “Encore une” allez-vous dire. Rassurez-vous, elle n'est point comme les autres : c'est une Revue de Jeunes ; des jeunes gens seuls y collaborent. » Je n'écoutai point la suite, j'observai le public. D'abord remué par l'histoire du nègre, il avait été accessible aux meilleures émotions ; hommes et femmes s'étaient étalés sur leurs sièges pour écouter Delorteil avec abandon. Mais à mesure que l'orateur parlait, les bustes se redressaient, les lèvres se serraient. On eût dit qu'un métal en fusion se solidifiait lentement. Il n'était plus question d'épanchement, de sympathie pour le pauvre nègre sans patrie : ils avaient flairé, senti qu'on en voulait à leur argent et ils

s'apprêtaient à combattre. Delorteil terminait : « Nous ne pouvons pas vivre sans vous. Si vous voulez nous lire, abonnez-vous, faites-nous crédit, vous ne le regretterez pas. Il y a des abonnements de 3 mois, de 6 mois, d'un an. Nous allons passer parmi vous pour recueillir les adhésions. » Nous passâmes en effet mais nous fûmes mal reçus. D'argent nous ne reçûmes pas, bien entendu. Mais ce qui était moins grave et plus attristant, nous n'eûmes pas non plus de bonnes paroles. Ils refusaient sèchement, sans s'excuser, de délier leur bourse. Les hommes disaient : « Ah bah, il y a trop de revues, une de plus, une de moins. » D'autres ajoutaient : « Montrez-nous d'abord ce que vous savez faire, des vers c'est très bien, mais tout le monde en a fait. Savoir si vous jugerez sainement la politique. » Même un vieillard nous dit : « Vous êtes bien jeunes. Tout ça, c'est des amusettes. Vous feriez mieux de travailler. » Finalement deux amis de Delorteil et le négrillon s'abonnèrent pour trois mois. Delorteil s'en prit à nous : « C'est votre faute, dit-il rageusement quand nous eûmes regagné la cage de l'escalier, vous les avez embêtés avec vos grands machins, et à présent ils ne marchent plus. Trois abonnements, trois abonnements ! Nous sommes foutus. Ça fait soixante francs en caisse. Et puis, le plus difficile, c'est de continuer la représentation, maintenant qu'ils sont de cette humeur-là. »

Cette fois ce fut Rançonné, homme de conseil mûri qui sauva la situation : « Faites un entracte, dit-il. Ils se calmeront. » « Vous avez raison. D'ailleurs Jacqueline n'est pas encore là, on ne peut pas commencer ma pièce sans elle. » Et se tournant vers le public méfiant, Delorteil dit aimablement : « Mesdames, Messieurs, les artistes et leur charmant public commencent à sentir la fatigue. Quinze minutes d'entracte pour les délasser. » On entendit un brouhaha de chaises remuées : les hommes allaient faire un tour dehors. Nous montâmes aussi, laissant Delorteil en bas et Rançonné qui menait ses trois mioches au lavabo. En haut Lara critiqua sévèrement la matinée : « Delorteil est idiot, disait-il de sa voix triste, il a invité des pédezouilles. Ils n'applaudissent même pas. Je ne parle pas pour mes vers, je m'en moque, mais pour ceux de Gourganchon : ils

étaient très bien. Pourquoi n'ont-ils rien dit ? » « Mais je t'en prie, protesta Gourganchon, parle pour toi, ils ont applaudi mes vers, je t'assure. » Jombart crut les apaiser en disant : « Oh vous savez, les vers, aujourd'hui, comptent pour du beurre, si beaux qu'ils soient. » Mais Gourganchon, furieux, répondit : « C'est qu'on en a trop produit dans le goût des tiens. » Mais Delorteil effaré apparaissait : « Venez vite m'aider, cria-t-il, voilà qu'ils se sont mis à danser. » Nous redescendîmes en trombe. Il n'était que trop vrai. Un jeune homme s'était installé au piano *[et]* jouait des valses, et tous les assistants formés en couples tournoyaient dans le caveau. « Ils en ont comme ça jusqu'à ce soir », dit Jombart, « nous n'avons plus qu'à plier bagage. » Delorteil se tordait les mains. Il cria soudain : « Jouez-nous un tango à présent, un tango. » Le jeune pianiste flatté obéit et je compris aussitôt la manœuvre de notre Directeur. La plupart des danseurs, collégiens novices ou quinquagénaires, ne connaissaient que la valse : le tango les fit reculer et il ne resta plus que trois ou quatre couples acharnés qu'on allait faire partir beaucoup plus facilement. C'est à cet instant que Jacqueline Ponte entra. Je reconnus son casque d'amazone et ses lourdes lèvres rouges. Elle se retourna vers moi et dit : « Mais on danse ici. » Je lui ouvris les bras sans répondre, en m'inclinant un peu. Elle accepta en souriant mon étreinte et nous commencions à danser quand Delorteil, pâle de rage, nous sépara : « Ah non, nous dit-il, vous n'allez pas donner le mauvais exemple à ces énergumènes. Vous n'êtes pas ici pour danser », et il entraîna Jacqueline qui ne protesta pas. Je restai seul au milieu de la salle, les bras ballants : Rançonné avait mis le pianiste à la raison, hommes et femmes regagnaient leur siège, l'intermède était fini. Jombart vint à moi : « Delorteil te fait dire de chanter un air pendant qu'ils s'habillent pour la pièce. » Quand j'eus accompli la corvée, la lumière s'éteignit. Seules deux bougies collées à une table éclairèrent faiblement le centre du caveau. Un vieillard barbu entra à pas lents. Il portait une couronne et je reconnus Delorteil. Un fou le suivait, agitant ses grelots, c'était Grosbezé. Delorteil s'assit, les coudes sur la table, la tête dans ses mains. Il y eut un long silence, puis Grosbezé lança

un rire strident et dit en faisant mille grimaces : « Qu'as-tu, ô Sultan de toutes les Indes, vieux fou plus fou que moi ton fou, » et le vieillard répondit : « Je ne veux point mourir sans avoir encore une fois connu l'amour. Ah, j'ai aimé, j'ai aimé. Mes bâtards sont une armée. J'ai connu le rut et la tendresse et le baiser rouge de sang et l'amère ivresse de douleur. Mais le temps s'écoule, mon poil tombe. » Il cria : « Je vais mourir », puis fit une pause et d'une voix chevrotante : « Mais encore ! Je veux encore aimer. » Le fou et le roi s'entretinrent longuement des mérites de la Femme. Grosbezé accompagnait toutes ses tirades de pitreries sinistres et d'un rire hystérique qui était vraiment le sien. Le public, d'abord ahuri, commença à s'amuser. Il y eut des chuchotements, puis des rires, et lorsqu'enfin Delorteil dit à Eunice, habillé en chambellan : « Vole et ramène-moi quelque fille perdue », la salle entière pleura de joie, tandis que, cachés dans la cage de l'escalier, nous tremblions de rage et de honte. Lara chuchota : « Delorteil nous ridiculise avec cette ânerie. » Delorteil, blême sous le fard, tirait nerveusement sur sa barbe. Un loustic cria : « Prends garde, elle est postiche » et l'hilarité fut à son comble. Pourtant lorsque la fille perdue, Jacqueline Ponte, entra, le silence se rétablit. On admira cette belle fille aux cheveux courts et noirs tirés en arrière de la tête et sa lourde mâchoire carrée de boxeur. Et la scène allait se terminer sans encombre. Delorteil, après un long dialogue, allait tomber vaincu, abandonnant ses desseins érotiques, aux pieds de la prostituée et révérer en elle la misère de l'humanité, quand une voix furieuse cria « Sacré tonnerre de Dieu », et un homme s'élança au milieu de la salle. Eunice, son court rôle de chambellan terminé, était venu se cacher parmi nous. Il me souffla : « Ça, c'est le comble ! C'est le père de Delorteil. Qu'est-ce que Petrus va prendre. » Delorteil était devenu très pâle. Il tenait une des bougies à la main et restait figé, son flambeau en l'air, bouche ouverte, sans mot dire. Son père se jeta sur lui en criant « Ote-moi ces cochonneries » et lui arracha barbe et perruque. « Je t'avais bien défendu, poursuivait-il, de venir te ridiculiser en public avec tes sottes élucubrations. » Il se tourna vers le public : « Allez ouste, filez : vous voyez bien

que la représentation est terminée. A présent c'est une autre danse. » Et tandis que les spectateurs rigolards et vexés quittaient la salle en sifflant, il empoigna Delorteil par l'épaule et lui dit, désignant Jacqueline : « Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? Avec quel argent as-tu organisé cette mascarade ? Hein ? » Delorteil voulait crâner pour conserver son prestige mais sa voix sortit fluette et lamentable : « Eh bien quoi ? Je n'ai volé personne. » « Qu'est-ce que tu dis ? C'est comme ça que tu réponds ? » Et ce que je prévoyais depuis longtemps arriva : une gifle claqua sonore. Alors Delorteil, éperdu et fou de rage, saisit l'autre bougie, s'élança dans l'escalier suivi par son père qui vociférait : « Ne me quitte pas d'une semelle, mon garçon, nous avons à nous expliquer. » Les voix s'éteignirent, le public s'écoula. Nous restâmes seuls dans la nuit, puis partîmes accablés. Mais une consolation m'était réservée : comme j'allais monter l'escalier, Jacqueline, encore toute fardée, redoutable et magnifique dans son déguisement de prostituée, me toucha l'épaule. Je me retournai et elle me dit cérémonieusement : « Piteuse histoire, Monsieur, n'est-ce pas ? Allons, au plaisir de vous revoir bientôt. » Et je me repris malgré moi à espérer.

IV

Rage ou honte, Delorteil passa plus de quinze jours sans nous donner signe de vie. S'il craignait en tout cas d'avoir perdu tout prestige à nos yeux, il se trompait. Il avait gagné à cette aventure une auréole de martyr et nous ne cessions de répéter : « Delorteil est bien antipathique, mais enfin, il a vraiment du dévouement pour sa Revue ; il mérite de réussir. » Nous n'avions pas l'envie de retourner au Caveau, considérant l'affaire comme perdue. Un jour pourtant, nous reçûmes de lui des convocations individuelles pour le dimanche suivant à la Brasserie Étienne Marcel. Nous nous y rendîmes tous ensemble. Delorteil, en avance par hasard, rougit un peu en nous voyant entrer, mais ne se départit pas un instant de son attitude directoriale. Il ne fut point question des incidents

passés. Notre Directeur prit la parole en ces termes : « Messieurs, voici la situation : la matinée du 16 novembre nous a rapporté 60 francs nets. » Il brandit un livre de comptes volumineux qu'il ne nous convia pas d'ailleurs à consulter. « Or l'imprimeur que j'ai découvert consent à tirer pour 300 F une Revue de vingt pages à 500 exemplaires sur le papier que voici. » Il exhibait un papier sale et froissé, rugueux par endroits, en d'autres trop lisse, marqueté partout de taches brunes ou charbonneuses. « C'est un torche-cul » murmure Gourganchon, épouvanté. Delorteil se redressa : « Plaît-il ? » Mais Gourganchon ardait d'être imprimé. Il se tut et l'autre poursuivit : « Messieurs, il nous manque 220 F pour que la Revue paraisse. Je vous rappelle que la majorité d'entre vous n'ont pas payé leur cotisation », mais il vit partout des visages plissés prêts à la révolte. Il hésita un instant et dit résigné : « Je n'insiste pas pour le moment. Refaire une matinée, il n'y faut pas songer encore. Donc attendons. » Il fit une pause : « Pourtant je ne crois pas que nous devions rester inactifs. En attendant de trouver une source d'argent, occupons-nous de déterminer le titre, le format, la pagination de la Revue et le sommaire de son premier numéro. » Il nous invitait au jeu des fictions. Vaincu par la réalité, il se retournait vers les chimères et, comme autrefois nous jouions à la dînette ou au petit mari, nous allions nous imaginer à présent que nous fondions une Revue. Le songe était plaisant. Nous ne refusâmes point. Quel mendiant refuserait de rêver qu'il est riche ? Lara seul, soit qu'il fût trop pratique, soit qu'il fût trop stupide, objecta : « C'est peut-être un peu prématuré », mais, sans écho, ne s'obstina pas. La discussion du format fut sans passion. Ce fut à propos du titre que les partis se dessinèrent. Ils étaient de trois sortes : d'abord les gouvernementaux, qui soutenaient Delorteil – Gourganchon voulait voir son nom sur une page de magazine, pour cela il était prêt à toutes les bassesses ; d'Ébligny, bien pensant, ne pouvait concevoir qu'on discutât les motions d'un père, d'un chef, d'un directeur. Il se tordait de temps à autre sur sa chaise pour voir les nouveaux arrivants, gardait en général un silence morne dont il sortait pour dire aigrement

de quelque protestataire : « Je suis de l'avis de Delorteil et toi tu n'es qu'un imbécile » ou bien « Il faut un seul roi à la France et un seul directeur à notre Revue. » Delorteil, socialiste, approuvait, d'une inclination. Lucelles et moi prétendions en nous-mêmes soutenir Delorteil par ruse pour nous pousser peu à peu à sa place. Au vrai il nous avait subjugués. Nous le haïssions mais nous étions sans force devant ce petit être autoritaire et précis jusque dans ses fantaisies. Un petit groupe faisait de l'opposition : Lara se piquait d'être pratique et ses critiques avaient quelque justesse, mais si on le priait de rebâtir au lieu de démolir, il demeurait coi. Eunice, falot et zélé, était esclave bougon de Delorteil. C'était lui qui courait faire ses commissions, qui tenait ses comptes, qui faisait toutes les besognes. Mais il pestait continuellement, débonnaire et furieux, pour se ranger finalement à l'avis de son Maître. Rançonné enfin se jugeait trop grand pour ratifier sans discuter les édits d'un gamin. Il appelait Delorteil « l'autocrate » et ses projets « des outrages ». Agressif et badin, il parlait longtemps à la fois et se rendait insupportable. Le reste était apathique et muet ou bien plaisantait et riait constamment. Ils approuvaient en général les desseins de notre Directeur, mais parfois, refusaient obstinément d'admettre un détail, une vétille. C'est ainsi qu'ils ne voulurent jamais consentir à ce que les pages de la revue fussent numérotées dans la marge supérieure : « Le numéro sera en bas ou il ne sera pas » dit Bousiaux qui, ignare, rééditait souvent sans le savoir des mots historiques et qu'on eût bien étonné en lui disant que Thiers avait dit à peu près la même chose de la République. Et ils votèrent tous en bloc avec l'opposition, en sorte que plus tard la revue eut ses numéros en bas de la page sans qu'on ait jamais su pourquoi.

Pour le titre la dispute fut chaude. Rançonné refusait les projts de Delorteil. « Quoi donc ? disait-il, le Phare, la Torche, le Flambeau ? Mais c'est beaucoup trop banal. Il faudrait quelque chose de neuf. » Il frappait sur un fascicule de revue. « Voyez ceux-ci, disait-il. Ce sont des jeunes comme nous, mais plus originaux : ils veulent exprimer comme nous qu'ils cherchent la vérité.

Comment intitulent-ils leur journal ? Le Lumignon ? La Lampe à arc ? Allons donc : Le Scaphandre. Quand j'ai vu ce titre, j'ai acheté leur revue aussitôt. Elle est d'ailleurs idiote mais retenez l'intention. » « Je ne veux pas me singulariser », répondit Delorteil. « La dernière profession de foi de l'autocrate, cria Rançonné sur un ton persifleur, mais si vous ne voulez pas vous singulariser, mon petit, pourquoi écrivez-vous ? » Delorteil, ulcéré de s'entendre appeler mon petit, tourna le dos à Rançonné et expliqua aux autres : « Je voudrais trouver quelque chose qui soit original sans être stupide, qui veuille dire que nous semons la bonne parole. » « Eh bien : la Bonne Parole, ne cherchez pas plus loin », dit d'Ébligny que satisfaisait cette en-tête semi-ecclésiastique. « Non, ça pue le curé », répondit Gourganchon, anticlérical. « La Semence, alors, proposa Jombart d'un ton ironique, et on mettra au-dessous une semeuse comme sur les pièces de vingt ronds. » Il comptait faire rire mais on le prit au sérieux. « Mais oui, pourquoi pas ? dit Delorteil en frappant dans ses mains. Poussepied nous fera le dessin de la couverture. » Rançonné se pâma : « La Semence, la Semence, pourquoi pas le Bon Grain ? » Mais Delorteil se montait. « Ce sera La Semence, dit-il sèchement, passons à l'ordre du jour », et tel était son ascendant sur la plupart d'entre nous que nous approuvâmes. Mais il ne restait plus que le sommaire du premier numéro à déterminer. C'était ce qui nous importait le plus, c'était pour nous l'occasion de lire à haute voix une de nos œuvres et surtout, puisque nous nous passionnions pour ce jeu chimérique, de paraître le plus tôt possible, sinon en fait, au moins en droit. Aussitôt nos attitudes changèrent. Les mines lassées, les figures furieuses ou hautaines firent place à des visages souriants, à une modestie minaudière. Tous ceux qui se traitaient à l'instant d'imbéciles, se regardaient à présent avec amitié, se parlaient aimablement. Chacun avant de lire son ouvrage s'excusait, disant qu'il n'aurait certes pas demandé à être imprimé le premier si telle bonne raison, telle considération altruiste ne l'y avait poussé. Finalement on parvint à les contenter à peu près tous. Delorteil ferait l'éditorial et donnerait une comédie

philosophique en un acte. « Quel en est le sujet ? » demanda Rançonné plus aimable mais toujours méfiant. « Hum... en un mot, elle traite de l'existence de Dieu », répondit Delorteil avec modestie et Rançonné abasourdi se tint coi. Lucelles et moi enlevâmes de gros morceaux en raison de notre inaltérable fidélité au Patron : Lucelles ferait un conte, je donnerais les premières pages d'un roman[30] dont la suite paraîtrait dans les autres numéros. Nos confrères se partagèrent les pages qui restaient blanches. Et ce jour-là nous nous en fûmes, aussi contents que si nous venions d'être imprimés, satisfaits d'avoir créé à défaut d'une Revue, un fantôme de Revue qui comme les Dieux de la philosophie classique avait tous les attributs, sauf l'existence.

*

Pourtant nous ne tardâmes point à nous dégoûter de cette poupée. Delorteil vint moins souvent aux réunions du Caveau, puis n'y parut plus du tout. Nous continuions à y venir en son absence parce qu'en cet hiver si froid il y faisait chaud, parce que les consommations n'étaient point chères, parce que, sans nous aimer le moins du monde, et même en nous détestant pour la plupart, nous nous étions habitués les uns aux autres. Mais de la Revue, il n'était plus guère question. Nous lisions nos vers, nous faisions fumer de gros cigares aux gosses de Rançonné qui allaient ensuite les vomir au lavabo, le nègre qui était mythomane nous contait des anecdotes sur sa propre vie, tantôt nous transportant dans le monde poli de ses amis du faubourg Saint-Germain, tantôt en pleine brousse chez « ses frères les noirs » qui dansaient nus la danse de la guerre, et « La Semence » allait mourir avant d'avoir germé quand le hasard se chargea de nous offrir un commanditaire. Je ne sais pas[a] au juste comment cela se fit, il me souvient que nous étions, Lucelles, Grosbezé, Jombart et moi, sur la plate-forme d'un autobus aux côtés d'un homme de taille moyenne dont nos regards furtifs n'avaient distingué que la cravate chatoyante et le chapeau mou Borsalino. Lucelles, désireux de briller, fût-ce devant un chapeau mou et une cravate

entrevus, mit la conversation sur le bonheur. Il en donna une définition fine et précise dont je ne me rappelle plus, mais nous ne pûmes juger de l'effet produit sur le feutre mou qui ne tressaillit point. Grosbezé tourna vers nous ses yeux hagards et entreprit de nous démontrer qu'il n'y avait de bonheur que dans la souffrance. Il coupait ses phrases d'un rire hystérique et comme nous avions l'air de considérer ses propos comme des paradoxes, il prit son épingle de cravate et se piqua le doigt jusqu'au sang disant : « Voyez, hahaha, voyez, qu'y a-t-il de meilleur ? » Nous n'insistâmes point. Une main sous le chapeau mou alluma une cigarette anglaise. Je vins ensuite et fis sur le sujet proposé le petit discours suivant : « *[blanc, texte non donné].* »

Lorsque j'eus fini, Jombart me répondit : « Tout ça c'est littéraire, mon vieux, mais si on t'offrait une poule et 100 000 F, tu ne les refuserais pas. » C'est alors que notre auditeur fit un pas et s'avança en pleine lumière. C'était un homme d'une quarantaine d'années, entièrement glabre, dont le visage blême affectait assez la forme d'une poire ; ses joues rondes et solides se creusaient d'une fossette quand il parlait, sa bouche d'un rouge écarlate striait comme une tache de sang sur un mouchoir, et son double menton comme sa lèvre inférieure semblaient n'avoir jamais eu besoin de rasoir : aucune de ces traces bleues qui trahissent l'existence d'un système pileux[a] n'en déparait la blancheur. Mais une ou deux rides, des pattes d'oie, quelques bouffissures vieillissaient cette chair d'enfant. Il dit : « Je me présente : Comte de Chandernac[31]. Excusez-moi de me mêler à votre conversation. Je vous écoutais, jeunes gens, depuis quelques minutes. Très intéressant, très intéressant. Je suis entièrement de votre avis, jeune homme : le bonheur réside dans la satisfaction du désir et le reste est littérature. » Il ne s'adressait qu'à Jombart. Il s'en rapprocha encore et lui mit les mains sur les épaules. Il disait : « Tous les désirs sont licites. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un joli garçon comme vous à votre âge, une petite canaille, héhé, une petite canaille j'en suis sûr (et il le pinçait un peu au-dessus de la pomme d'Adam), fortement

passionné, plein de beaux désirs », il lui flattait la nuque de la main, ajoutant lyrique : « L'ambition, l'amour, hé ? car vous êtes amoureux, beau gars comme vous l'êtes. » Quoique soupçonnant la vérité, nous restions stupéfaits Lucelles et moi, ahuris qu'on puisse parler en ces termes de la laideur atroce de Jombard. Celui-ci restait stupide, flatté tout de même. Le comte de Chandernac poursuivait : « Quel bonheur. Avoir vingt ans, être aimé des femmes, des femmes, hé ? des femmes. Que je vous envie. » Il se retourna vers nous : « Votre quatuor, jeunes gens, c'est le printemps. » Nous nous inclinâmes en silence. Il reprit, tourné vers Jombart : « Et qu'est-ce donc que l'on fait, petit ami, l'on travaille ? » « Nous préparons notre licence », dit Jombart gêné, car il ne voulait pas avouer qu'il était encore un collégien. « C'est à ravir ! La licence ! Eh mais voilà des adolescents vertueux ! Des littéraires, hein ? » « Oui, monsieur ! » « Et l'on écrit des vers, de beaux vers d'amour, hé ? d'amour. » « Nous avons même failli nous faire imprimer », dit Jombart pour dire quelque chose. Agacés, nous lui fîmes derrière le dos de son interlocuteur signe de briser là, mais il était flatté et ne fût point parti pour tout l'or du monde. Le comte de Chandernac joignit les mains d'un geste extatique et gracieux : « Pas possible ! Contez-moi cela. » Jonte[a] exposa l'histoire lamentable de La Semence. « Mais c'est passionnant, cela ! Ah ces jeunes gens ! Quel beau courage ! Comme cela ! Comme cela ! tête baissée. Ah la jeunesse. Mais c'est très intéressant. Et vos camarades ? Est-ce que je ne pourrai pas les voir ? Vous savez, moi aussi dans mon temps, j'ai fait de la littérature » « Nous allions justement au rendez-vous habituel. » « Vraiment ? Hé bien, si je ne vous gêne pas, je vais avec vous. J'aime tant la jeunesse. Où descendez-vous ? Ici ? Eh bien en avant. » Il prit le bras de Jombart et l'entraîna. Nous suivîmes furieux à bonne distance. « Quelle idée a donc Jombart de s'emberlificoter de ce vieux sale », demanda Lucelles à mi-voix. Je pris sa défense : « Que veux-tu qu'il fasse ? C'est bien difficile de s'en débarrasser. » Le comte, devant nous, causait avec animation. Nous le vîmes s'arrêter un instant et palper le biceps de Jombart comme pour éprouver sa force. Puis il hocha la tête

et repartit. Et nous descendîmes au Caveau sur ses talons. Delorteil, présent par hasard, le reçut affablement à notre grande déception. Les autres se tinrent plutôt sur la réserve. Il ne détestait point qu'on le vît dans son rôle de Directeur. « Vous permettez, lui dit le comte, une Revue de jeunes ! Pour moi c'est une aubaine, c'est une aubaine. » Il fit une pause et répéta attendri, en fermant les yeux à demi : « J'aime tant les jeunes gens. » Delorteil fit signe à Eunice de lui avancer une chaise. Jombart s'était déjà assis : « Non, pas là, dit le comte, je vais m'asseoir à côté de mon jeune ami... comment ? « « Jombart. » « Et le petit nom ? » « Justin » « ... de mon jeune ami Justin. Allez, allez, faites ce que vous avez à faire. Ne vous occupez pas de moi. » « Messieurs, dit Delorteil, je suis venu vous avertir que j'ai pu me procurer la promesse de 40 F d'annonces payables à l'avance, qui devront être mises dans le premier numéro. » « Quelles annonces ? » *[demanda]* Rançonné. « Il s'agit de la pâte dentifrice Zug, des cartes routières Beloch et des boutons mécaniques Salmon. C'est un entrepreneur en publicité qui m'a fourni les noms. Donc, à présent, il ne nous manque plus que deux cents francs. Ah, messieurs, je commence à croire que la Revue paraîtra. » Il se tut un instant et conclut : « Nous allons rédiger le sommaire du second numéro. » L'opération fut longue. Chacun lut de ses vers ou de sa prose. Un bras placé autour des épaules de Jombart, le comte de Chandernac nous écoutait placidement. Lorsque le sommaire eut été rédigé, il désigna du doigt Jombart et dit : « Comment, comment ? et cet enfant-là ? Il n'est pas sur le programme. Mais ses vers sont charmants. Il faut les imprimer. » Delorteil le regarda d'un œil sombre. Néanmoins, soucieux d'être aimable, il répondit : « En effet. Il doit rester une demi-page blanche, nous imprimerons son petit poème. » « Mais bien sûr, dit le comte, allons, allons. » Il se levait, boutonnant ses gants. « Je ne veux pas vous importuner, nous dit-il, mais avant de vous quitter, un mot : je vous ai entendu reprocher aux écrivains “arrivés” leur indifférence à votre égard. Permettez-moi de réparer leurs torts pour ma faible part. » Il tira deux billets de son portefeuille : « Voici ce qui vous manque pour que votre premier numéro

paraisse. Faites-moi le plaisir de l'accepter. » Delorteil, bleu de stupeur, balbutia quelques mots. « Oh ne me remerciez pas. Seulement laissez-moi venir de temps à autre à vos réunions. Elles me rappellent ma jeunesse. J'ai écrit moi aussi. » Il se tourna vers Jombart : « Et vous, mon jeune ami, mon cher Justin, quand vous reverrai-je ? Vous êtes libre le dimanche ? Eh bien venez me voir dimanche prochain, l'après-midi. Nous causerons, oui, nous causerons de vos vers qui sont charmants et je vous montrerai ceux que je faisais à votre âge. Voici mon adresse. Allons, au revoir, tous », et il disparut dans l'escalier. Il y eut un instant de stupeur. On se regardait, un vague sourire d'extase aux lèvres. Gourganchon, pâle d'émotion, se leva et dit : « Eh bien... » il chercha les mots, ne les trouva point et se rassit disant : « Eh bien merde alors ! » « Ça, c'est un type », dit Lucelles enthousiaste. « Ils ne sont pas faux, au moins ? » demanda Lara. Delorteil répétait machinalement : « On va paraître, on va paraître. » Jombart, un instant ahuri, choisit ce moment pour dire : « Oui, mais si ce vieux cochon croit que je vais aller chez lui dimanche... » Ce fut un tollé général. De la main, Delorteil nous imposa silence, puis tourné vers Jombart, il lui dit sèchement : « A votre aise, mais si vous n'allez pas remercier comme il convient notre bienfaiteur, il est inutile de revenir ici. » « Mais, dit Jombart au désespoir, il veut me... » Lucelles l'interrompit : « Espèce d'imbécile, il veut écouter tes vers ! Il les trouve bien. Il a de la veine. Et te lire les siens : ce n'est pas méchant. » D'Ébligny ajoutait – et lui seul peut-être était sincère : « C'est un homme très bon, cela se voit tout de suite, et il t'a pris en affection. Ce serait une grossièreté de ne pas aller le voir dimanche. » « Sans compter les intérêts de la Revue, ajouta Rançonné. Voilà un homme qui, si nos premiers numéros ne se vendent pas bien, peut nous soutenir puissamment. Tu peux beaucoup pour nous. » Et tous en chœur nous criâmes : « Vas-y dimanche, allons, vas-y, ne fais pas la rosse, un bon mouvement. » Ahuri, tiraillé de tous les côtés, recevant en plein nez nos souffles colorés de café ou de bière, Jombart finit par répondre : « Eh bien, j'irai, mais fichez-moi la paix. Après tout, je me trompe peut-être sur ses intentions[a]. »

Il y alla[b] en effet et sans doute y retourna, mais ne nous souffla pas mot sur ces visites. Mais dans la suite il se montra volontiers généreux envers nous et paya des tournées plus souvent qu'à son tour. D'ailleurs, nous n'étions point curieux de ses aventures. Ce qui nous importait, c'était que dans quinze jours La Semence allait paraître : nous étions à quinze jours de la gloire. Le comte de Chandernac vint nous voir à plusieurs reprises. Il tutoyait Jombart mais ne s'asseyait plus près de lui : il semblait avoir pris en affection le fils aîné de Rançonné, âgé de dix ans et qui en paraissait treize. Et les jours passaient dans l'attente du triomphe.

*

La Revue parut un samedi de décembre. A dix heures du matin, sous les noires averses d'un ciel rétréci, nous partîmes tous du lycée, ayant obtenu de sortir pour des motifs divers : maux de dents, achats, constipation. Eunice nous attendait au caveau. Deux gros paquets étaient posés sur la table. C'était notre œuvre, notre création. Lara nous écarta d'un geste. Il ne détestait pas donner de la solennité à de rares initiatives. Sur la table il prit une sorte de cahier vert, le brandit au-dessus de sa tête et dit : « Voici La Semence. » Puis tandis que nous éventrions les paquets, il commença à la feuilleter. Soudain il s'écria : « Voilà donc pourquoi ce salaud-là ne nous a pas montré les épreuves ! » Il frappait de la main sur le fascicule avec violence. Il daigna enfin s'expliquer : « Nous avions décidé que notre revue serait exclusivement littéraire et Delorteil fait dans son éditorial une proclamation socialiste. » Il fallut se rendre à l'évidence : Delorteil, sans nous prévenir, se lançait dans la politique. Sa mauvaise humeur brouillonne bousculait les écrivains arrivés, les bourgeois, les capitalistes, l'armée et l'église : « les traîneurs de sabre et les porteurs de goupillon. » Il réclamait du sang et le règne de la fraternité. Nous n'eûmes qu'un cri : « Le salaud, le salaud, il a coulé la revue, personne ne l'achètera. » Lara, vertueusement indigné, protesta : « Nul plus que moi ne prend les intérêts du peuple quand il le faut. Je hais comme lui

le capitalisme. Mais sacrebleu, ce n'était pas ici la place d'une diatribe rouge. Il a coupé les ailes à notre Revue. » Il expliquait : « Ce sont les bourgeois qui devaient nous acheter : c'étaient nos parents, nos amis... eh bien, maintenant... vous pensez comme ils liront un truc qui les insulte... Sommes foutus. » Écœurés, nous n'osions manier la pile des « Semences » qui s'étalait à nos yeux, craignant d'y découvrir quelque autre turpitude. D'Ébligny s'était effondré sur une chaise et il répétait : « Moi ! Moi ! j'ai écrit dans une revue socialiste. » Lara allait de l'un à l'autre, plus ivre de ses discours qu'atterré, répétant : « Nul plus que moi – nul plus que moi. » L'escalier retentit d'un pas léger et nous nous retournâmes : c'était Delorteil. Il se montra vraiment grand chef : à nos murmures, il pressentit la tempête. Il resta cambré sur l'avant-dernière marche, croisa les bras et dit : « Eh bien, messieurs ? Qu'y a-t-il ? » Lara bondit vers lui : « Ça, dit-il, qu'est-ce que c'est que ça ? » Il frappait sur la revue ouverte. « Eh bien ! c'est l'éditorial. » – « Mais vous nous perdez ! » – « Plaît-il ? » Il descendit d'une marche et regardait sous le nez le protestataire. « Euh... je dis qu'il aurait mieux valu... » Delorteil lui arracha la revue et la jeta sur le sol : « Qui vous a fait paraître ? Qui donc a tout organisé, a veillé sans cesse, a couru chez tous les fournisseurs, a fait sortir l'argent des pavés ? Qui ? Moi, moi ! Vous m'insultez à la place même où j'ai été giflé par mon père pour vos chiffons de papier. Qu'avez-vous fait, vous ? Vous sirotiez vos cafés, lisiez vos vers d'amour, fumiez des cigarettes. Et puis quoi ? Et puis quoi ? Qui de vous eût été capable d'organiser sans aide ce que j'ai organisé ? Pas vous Grosbezé, qui changez d'idée toutes les dix secondes, pas vous d'Ébligny, qui n'avez aucun sens pratique, pas même vous Lara, qui n'êtes habile qu'à critiquer les autres. J'ai tout fait, j'ai des droits sur la Revue. Écrivez-y ce qui vous plaît. J'y écris ce que je veux. Et puis c'est moi qui ai l'argent. Que ceux qui veulent partir s'en aillent. Il y a assez de jeunes pour les remplacer ! » Il y eut un silence et nous ne partîmes pas. Seul d'Ébligny accablé, à pas lents, monta l'escalier en heurtant Delorteil au passage. Le bruit de ses pas s'éteignit. « Je ne regrette pas cet imbécile, poursuivit

Delorteil, mais qui veut le suivre ? » Et personne ne le suivit. Il fit quelques pas vers nous et ajouta : « Et puis je vous le dis une bonne fois, c'est moi qui ferai l'éditorial dans chaque numéro et j'y écrirai ce que je jugerai bon d'écrire. D'ailleurs vous n'êtes pas ici pour juger les articles des autres, mais pour voir s'il n'y a pas trop de fautes d'impression dans vos propres articles. » Et domptés, nous prîmes chacun un numéro de la revue et le lûmes en silence. Je marchai de déception en déception. Sur la couverture d'un vert sombre, les lettres du titre avaient bavé et le bois de Poussepied qui représentait la Semeuse républicaine était presque invisible, tant le noir ressortait peu sur cette grande nappe de couleur foncée. A l'intérieur la première page avait belle apparence ; c'était, hélas, le funeste éditorial. Mais dans les autres, les fautes se multipliaient sur le blême papier : les vers étaient à plusieurs endroits substitués les uns aux autres, les phrases et les lignes omises ne manquaient pas, surtout l'imprimeur à bon marché, la plus belle trouvaille de Delorteil, avait farci son ouvrage des errata les plus cocasses, écrivant « c'était pissé » pour « c'est épicé » et « Des longs strabismes » pour « Dès l'ostracisme[32] ». Je courus à mon article pour mesurer l'étendue des dégats. Ils n'étaient pas très nombreux : il n'y avait guère qu'une phrase rendue entièrement incompréhensible par l'addition inexplicable du verbe « honorer » à ses éléments. Mais une autre et terrible déception m'attendait là. Sur mes cahiers et mes feuilles volantes, mes phrases, mes idées, dorlotées, bien au chaud, baignées d'une intime lumière, m'apparaissaient les plus belles du monde. Comme les propriétaires[a] consciencieux qui connaissent tous les arbres de leurs forêts, qui savent la vie des plantes, leur histoire, je savais ce qui se cachait de joie, d'orgueil, ou de découragement derrière les taches, les ratures de chaque page. Et voici que soudain un vent glacé balayait mes phrases, les entassait, maigres, nues et grelottantes sous une crue et violente lumière. Comme ils tombaient de haut, ces pauvres oiseaux déplumés de mes rêves qui se serraient les uns contre les autres, effarés. Je ne reconnaissais plus leur vol si fier, je ne reconnaissais plus mon envie. Était-il possible que trois pages d'imprimerie

suffisent à dissiper tant de mes chimères, était-il possible qu'en trois pages d'imprimerie j'aie pu dire tant de bêtises ? Les comparaisons poussées jusqu'à la bourde, les illogismes, les banalités me sautaient aux yeux. Il me semblait qu'on ne pouvait voir autre chose qu'elles dans mon article, qu'elles tiraient le regard. J'avais en vingt lignes répété douze fois le verbe être, sept fois le verbe avoir. Une jeune fille disait à son père : « Pas ? papa ? », et à cet endroit que j'avais fignolé avec tant de soin, j'avais laissé échapper[a] cette horreur : « De même qu'on voit dans les légendes les petits nains tuer les grands géants. » Si j'eusse pu trouver quelque réconfort dans le malheur des autres, les vers de Gourganchon et de Jombart, la prose de d'Ébligny, les études critiques de Rançonné m'eussent consolé. Tout cela, quand un mois plus tôt au Caveau, ils le lisaient d'une voix chaude et que nous l'écoutions en buvant, s'était paré d'un charme indu : l'imprimeur en avait fait justice en disposant ces noires pattes de mouche sur le papier : maintenant que c'était imprimé, je n'y pouvais plus voir que platitudes et banalités. Seul Lucelles, aristocrate et sibyllin, échappait à cette débâcle : ses phrases obscures restaient hors d'atteinte et son conte hermétique était – imprimé – aussi beau que devant. Au reste quand je relevai les yeux, il ne m'apparut point que mes camarades partageassant ma désillusion. Certes d'aucuns avaient l'obscur sentiment de leur déchéance. Mais ils s'en prenaient à l'imprimeur, aux fautes d'impression, déclaraient par exemple : « Comment voulez-vous qu'on comprenne, puisque ce cochon-là a oublié le point et virgule, tout l'effet est gâché. » Mais d'humilité, de désespoir, point : les visages respiraient la rage ou le contentement niais. Abattu, désolé, j'allai prendre la décision de renoncer à écrire quand Lucelles vint vers moi. Il était dans un de ses bons jours : il songeait un peu aux autres et son tact parfait lui avait fait comprendre, bien qu'il n'eût pas lieu de le partager, la raison de mon désespoir ; il me frappa l'épaule, me dit :

« Eh bien ? Ça ne va pas ? Oui, je sais, ça fait drôle d'être imprimé pour la première fois. Il te semble que tout ce que tu as écrit est idiot. Mais je ne crois

pas que tu sois bon juge : tu étais trop habitué à tes infects brouillons, ça te surprend désagréablement de voir de belles lettres propres à la place de tes cochonneries. C'est comme un type qui se laverait pour la première fois de sa vie. Une fois décrassé, il trouverait qu'il a mauvaise mine. » Et mes peines me parurent moins amères car si l'amitié n'apporte souvent que fureurs, défiance et puériles jalousies, pourtant il est parfois bien doux d'avoir un ami.

Delorteil reprit la parole : « Je vais vous donner à chacun vingt exemplaires de La Semence, dit-il, vous tâcherez de les vendre au Lycée parmi vos camarades. Ils les achèteront, rien que pour se moquer de nous. Demain matin dimanche, vous m'apporterez l'argent ici et vous irez de là distribuer d'autres exemplaires aux kiosques de journaux ou même en vendre vous-même dans la rue. »

Au Lycée, nous vendîmes soixante exemplaires. Mais nous achetâmes bien cher ce résultat inespéré. Nos articles furent passés au crible avec une verve méchante. Des exemplaires circulaient en étude et chacun de nos camarades y inscrivait ses appréciations, remarques grammaticales, historiques, littéraires et surtout « à-peu-près » obscènes à l'occasion d'un mot du texte. Et le plus triste fut que singulièrement chaque collaborateur de la Revue s'unissait à nos critiques pour railler les autres. Les élèves de notre classe n'osèrent trop s'attaquer à Lucelles ni à moi, mais en récréation je dus défendre mot par mot le texte de mon article contre les critiques d'un élève de l'École Normale qui passait par là. Je traversais la cour lorsqu'un groupe qui me regardait en riant me héla bruyamment. J'eus la faiblesse de croire à des louanges et je m'approchai. Un grand diable maigre et moustachu me dit : « C'est toi qui as écrit ça ? » « Oui. » « Eh bien, c'est idiot. » « Je suis bien de ton avis », ripostai-je avec un sourire jaune. « Je n'ai jamais eu la prétention de faire un chef-d'œuvre. » Il poursuivit impitoyablement : « Je vais te démontrer pourquoi c'est idiot. » Mais si je consentais à ce qu'on déclarât en bloc mon roman idiot, je n'aurais su tolérer qu'on le disséquât, qu'on m'exhibât ses vices en détail. Aussi soutins-je une lutte

épuisante contre l'acharné, lui disant à chaque critique : « Mais tu n'y comprends rien, ce n'est pas que je veuille défendre ce truc-là, c'est idiot, je le reconnais, mais pas du tout pour les raisons que tu dis », et je réfutai ses dires en suant sang et eau pendant que l'auditoire s'égayait à nos dépens. Il s'en alla enfin après m'avoir torturé une heure mais sans avoir gagné un pouce de terrain. Quelqu'un me dit : « C'est Moreau. Il est à Normale », et telle était notre admiration pour ceux qui avaient pu entrer dans ce Chanaan que je restai émerveillé et douloureux comme Jacob après sa lutte avec l'ange.

Pourtant une conclusion s'imposait : c'était la débâcle. Lucelles disait avoir entendu deux élèves de Philosophie qui commentaient son conte s'écrier à la fin : « Fallait-il qu'il soit saoul, le mec, quand il a écrit ça ! » Comme il avait de la dignité, il racontait l'anecdote sur un mode comique, mais je vis bien qu'il en souffrait. Jombart avait été ciré[33] « pour avoir écrit des vers idiots ». Et si ma dispute littéraire m'avait permis de regagner quelques estimes, il ne manquait pas de bonnes âmes pour venir me dire : « Eh, Tailleur ! Ben vrai, c'est pas pour te fâcher, mais j'aurais attendu mieux que ça de toi, mon vieux. » Heureusement notre martyre cessa bientôt avec la versatilité des collégiens qui n'a d'égale que celle des grues ; nos camarades pensèrent bientôt à autre chose. A la récréation de quatre heures et demie nous nous réfugiâmes, Lucelles et moi, dans la Cour d'Honneur. La nuit longue de décembre nous enveloppait. La voix que nous aimions se taisait. Muet aussi était le jet d'eau. Nous nous assîmes sur le banc où nous avions tant parlé de nos futurs triomphes. Il était mouillé des averses du jour. De temps à autre une goutte perdue tombait du ciel sur nos têtes mais nous n'y prenions pas garde. Je dis amèrement à Lucelles : « <Hein> te rappelles-tu le jour où nous avions été au Sacré-Cœur : je veux être pendu si nous n'avons pas failli jurer de conquérir Paris. Et maintenant... Ah merde ! » Lucelles ne répondit pas directement. Il faisait craquer ses phalanges. Enfin, il me dit lentement : « Peut-être... après tout... ne sommes-nous... que des médiocres. » Mais nous restâmes longtemps encore courbés sur notre banc, les poings aux dents[a], figés de

stupéfaction et ravagés d'un gros chagrin d'enfant pour avoir soudain découvert que nous n'avions pas de génie.

---

a *Phrase suivie de plusieurs mots sans suite :* Lorsque Lucelles, etc., *indiquant sans doute un fragment de texte rédigé ailleurs.*

1. C'est après 1920 que se généralisèrent, à la grande admiration du jeune Sartre, les réclames lumineuses au néon, d'après un procédé inventé par Georges Claude.

2. En 1923, Sartre et Nizan préparaient le concours d'entrée à l'École Normale supérieure au lycée Louis-le-Grand.

a Nos tabliers déchirés ne nous inspiraient point. Surtout l'atmosphère.

b *Sartre donne à ce mot le genre masculin et écrit :* cet atmosphère irrespirable, toujours le même.

3. Dans *Le Destin littéraire de Paul Nizan* (Klincksieck, 1970, face p. 33), Jacqueline Leiner reproduit une intéressante photo de Sartre et de Nizan arborant « des complets au goût du jour ». Cette photo, il est vrai, est postérieure à « La Semence et le Scaphandre » puisqu'elle porte la dédicace : « A mon petit camarade, en souvenir du 14 juillet [1925]. »

a Phrase suivie par la notation : *Il était six heures* jusqu'à *De notre amitié.*

Il est probable que Sartre voulait intercaler ici un passage qu'il avait rédigé dans un autre cahier.

4. On sait par *Les Mots* que Sartre se passionna très tôt pour le cinéma ; on se reportera à l'« Apologie pour le cinéma » donnée en appendice et au discours de distribution des prix qu'il fit au Havre en 1931 pour voir l'importance qu'il lui attribuait (cf. *Les Écrits de Sartre,* p. 546-552). Quant à Nizan, il voulait à une époque devenir opérateur de cinéma. Vers 1928-30, les deux amis s'amusèrent d'ailleurs à tourner de petits films amateur, dont l'un se serait intitulé *Tu seras curé !* et l'autre *Le Vautour de la Sierra.* Voir Henriette Nizan, *Libres Mémoires,* Laffont, 1989, p. 145-146.

5. La morale du surhomme vint à Sartre à la fois par Nizan et par Nietzsche : voir l'avant-propos d'*Aden Arabie* de Nizan (dans *Situations IV*) et plus loin nos notes sur « Une défaite ».

6. Sartre nous a précisé que cette morale de la pitié lui venait de sa mère.

7. Sartre a lu Dostoïevski lorsqu'il était en première. Il orthographie le nom avec un w, selon l'usage courant de l'époque.

8. Le Grenier de Gringoire était sans doute un cabaret de chansonniers à la mode au cours des années vingt. Nous n'avons pas pu l'identifier d'une façon précise.

9. Nizan fut, pendant quelque temps, sympathisant de l'Action française et adhéra même aux Chemises bleues de Valois.

10. Voir l'avant-propos d'*Aden Arabie*.

a Sartre écrit : *plutôt.*

11. Selon ce que nous a dit Sartre, c'est Nizan qui devait écrire ce drame. Lui-même avait eu l'idée d'un texte qui replacerait le chevalier Onar au XX^e^ siècle, habitant un appartement au cinquième étage d'un immeuble du 18^e^ arrondissement (en réalité, l'appartement de ses parents), et méditant sur un balcon.

12. Sartre nous a confirmé : « J'étais grand admirateur de Mirbeau, dieu sait pourquoi. »

13. Il s'agit ici, sans aucun doute, de « Jésus la Chouette », écrit en 1922 et publié ensuite partiellement dans *La Revue sans titre*.

14. Cette affirmation est importante, car elle souligne le caractère autobiographique de tous les écrits romanesques de Sartre.

a *Le ms. comporte en regard de cette phrase les mots suivants :* sa minutie un peu affectée dans l'ordre intellectuel. *Ce passage est repris du* « *Carnet Midy* », *voir ci-dessous, p. 467, article* « *Minutie* ».

15. Le choix de ce nom s'explique par le fait qu'il a la même signification que *Sartre*. Albert Dauzat dans son *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France* (Larousse, s.d.) indique :

– *Sartor,* plus souvent *Sartou, Sarthou* (Gascogne), Corse *Sartore* +, -ri, cas régime du latin *sartor,* tailleur ; cas sujet *Sartre (Sastre, Satre). Sarthe,* matronyme, « couturière » [...] *Sartorius* [...] est une mauvaise traduction latine de l'allemand *Schneider,* « tailleur ».

D'autre part, le mot *Sarteur* avait deux valeurs en ancien français : « défricheur » (dérivé de *sart* ou d'essart) et « tailleur ».

Le choix, ici, de *Tailleur* est à rapprocher de celui de *Schneider,* dans *La Mort dans l'âme.* Sartre donne aussi le nom de Tailleur à un personnage secondaire du *Sursis,* Maurice, le jeune militant communiste.

16. Cette opposition entre classique et moderne est un trait caractéristique de l'époque. Sur la couverture du n° 3 de *La Revue sans titre,* on trouve, par exemple, la prise de position suivante : « Il est pompier d'être “classique”. Il est pompier d'être “moderne”. Mais il n'est pas pompier d'être classique et moderne. *La Revue sans titre* ouverte à tous les Jeunes est classique et moderne. »

17. Sartre ne gardait aucun souvenir de ce conte. Un de ses condisciples, Daniel Lagache, a précisé à Claude Bonnefoy : « Nizan et [Sartre] ont fait un feuilleton pour une revue qui devait

être une revue de mode. Je me souviens de les avoir quittés un jour dans le haut du boulevard Raspail. Ils allaient porter leur texte. » (“Sartre à vingt ans”, *Arts,* 11-17 janvier 1961).

18. La préparation au concours d'entrée à l'École Normale supérieure prend deux ans : Première Vétérans (hypokhâgne) et Première supérieure (khâgne). Sartre et Nizan ont commencé leur Première supérieure au lycée Louis-le-Grand en octobre 1923.

19. La deuxième partie de « La Semence et le Scaphandre » relate sur un mode ironique et d'une façon à peine déguisée les débuts de la collaboration de Sartre et de Nizan à *La Revue sans titre.*

Cette revue, où Sartre, comme nous l'avons vu, fit paraître *L'Ange du morbide* et *Jésus la Chouette,* connut cinq numéros, parus aux dates suivantes : nº 1 [15 janvier 1923] ; nº 2 [10 février] ; nº 3 [25 février] ; nº 4, [10 mars] ; nº 5 [25 mars 1923]. *La Revue sans titre* eut plus tard une seconde série, à laquelle Sartre ne participa pas. La revue, dont le sous-titre était « Organe de défense des Jeunes » et qui était publiée par l'AJEA, Association générale des jeunes écrivains et artistes, avait son administration 1, rue de l'Amiral-Roussin, Paris XV^{e}, et devait paraître le 10 et le 25 de chaque mois. Chaque numéro avait seize pages et coûtait un franc, l'abonnement d'un an, pour 24 numéros, étant de vingt francs.

Le directeur était Charle Fraval et le secrétaire de rédaction, George Nys.

Le premier numéro fut tiré à 300 exemplaires et eut assez de succès pour qu'une seconde édition se révélât nécessaire. Charle Fraval, dans une causerie faite le 18 mars 1923 et reproduite dans le numéro 5, est très optimiste quant à l'avenir de la revue et se félicite de son succès.

Sartre se souvenait, d'autre part, avoir poursuivi Maurice Barrès au bois de Boulogne, avec plusieurs de ses camarades, pour essayer de lui faire acheter un exemplaire de la revue ; Barrès refusa même de le regarder.

Parmi les collaborateurs de *La Revue sans titre,* il y eut René Maheu, qui devint directeur général de l'UNESCO, Paul Nizan (qui publia dans le nº 1 un article contre Clément Vautel et dans le nº 4 un texte intitulé : « Complainte du carabin qui disséqua sa petite amie en fumant deux paquets de Maryland »), Pierre Mendès France qui donna dans une lettre son adhésion enthousiaste aux objectifs que se fixait la revue (« La République des Lettres ne doit pas être une République de camarades. *La Revue sans titre* est ouverte à tous », etc.). Sartre se souvenait encore d'un autre collaborateur, René Lelu, qui devint journaliste et qui contribua plus tard à lui faire connaître le Midi, lors d'un séjour à Saint-Raphaël.

On trouvera de nombreux détails sur l'histoire de *La Revue sans titre* dans un intéressant article de Jean Gaulmier, « Quand Sartre avait dix-huit ans... » (*Le Figaro littéraire,*

5 juillet 1958).

20. Le directeur de *La Revue sans titre* était Charle (sans s) Fraval. Ce nom apparaît d'ailleurs une fois par erreur, dans le manuscrit, à la place de Delorteil.

Charle Fraval semble un personnage assez curieux. Dans ses éditoriaux de *La Revue sans titre* et dans sa causerie donnée au « Caméléon » le 18 mars 1923 (reproduite dans le nº 5), il apparaît comme un esprit superficiel, pompeux et autoritaire, mais protestant contre l'ordre établi et soucieux de défendre sur un plan matériel les jeunes et la littérature. Celle-ci l'intéresse davantage dans ses aspects sociaux et politiques que sur le plan esthétique. Dans un article intitulé « Temps nouveaux » (nº 4), il écrit ainsi :

« Il est heureux de constater les tendances vers la gauche de la jeunesse actuelle. A part quelques êtres d'exception dont la seule préoccupation est de n'avoir point d'idées arrêtées et de vivre indifférents à tout ce qui n'est pas leurs petites personnes ou leurs petits intérêts, les jeunes sentent plus ou moins confusément le besoin d'une vie supérieure et d'un ordre social nouveau. Révolte contre l'ordre injuste de la société, lassitude favorisée par une civilisation qui ne se renouvelle pas, prémonition de son effondrement – dont la dernière guerre semble avoir été le signe avant-coureur – ou simplement mysticisme, nombreuses sont les causes morales et matérielles de ce désir de renouveau qui hante l'esprit de notre génération.

« Ce mouvement est d'autant plus remarquable qu'il se produit au moment où l'élite intellectuelle et politique, maîtresse des destinées du pays, s'isole en une réaction de mauvais goût et accumule à tour de bras les injustices et les fautes de par le droit divin que lui confèrent la Bêtise et le Préjugé. Nos grands hommes font miroiter leurs casques et jongler leurs mots [...].

En dépit des apparences, il ne faut rien attendre de la génération qui a fait la guerre [...].

– Mais, me répliqueront les êtres d'exception dont j'ai parlé plus haut, vous voilà bien loin de la littérature, objet principal de votre organe.

A ceux-là, je daignerai répondre que, sur un navire en détresse, celui qui se désintéresse du sort de ses semblables ne peut être qu'un fou. L'Europe est ce navire en détresse. Un stock de vieilles idées gêne sa marche et risque de le faire sombrer. Débarrassé des préjugés qui l'alourdissent, il reprendra sa marche rapide vers le mieux. » Plus tard, Fraval publiera des ouvrages à caractère fasciste et antisémite.

21. Une notice de *La Revue sans titre* indique que les réunions se tenaient salle Étienne-Marcel, place de l'Hôtel-de-Ville. A partir du 15 mars 1923, le « siège social » fut le « Caméléon », 146, boulevard du Montparnasse.

22. Ces vers constituent la troisième et dernière strophe d'un poème d'un certain Robert Lenat, placé sous le signe de Péguy et paru dans *La Revue sans titre* (nº 3 [25 février 1923]). Selon Sartre, Robert Lenat était le pseudonyme de René Lelu.

23. *La Revue sans titre* était constituée en association et la cotisation était de 20 francs ; elle donnait droit au service de la revue, et il était spécifié : « Tout candidat au sociétariat doit présenter une œuvre dont il est l'auteur, au Comité de lecture ou d'examen qui décide, ajourne ou refuse l'admission. »

a *Ici, une phrase sans suite* : Nous reçûmes un sonnet obscène signé d'un nom de femme.

b Avant de rédiger l'épisode qui va suivre, Sartre avait noté au verso d'un feuillet le plan suivant :

Lara Lucelles Tailleur
Le sous-sol
L'attente de Fraval (1 heure)
Arrivée successive de Crémieux*
Soutet etc.?
Noblanc ?
Garnillenc ?
Fraval
Description du personnage
Ses projets (Folie des grandeurs)

24. Historien et ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869, réformateur du système scolaire.

25. Le secrétaire de rédaction de *La Revue sans titre* s'appelait George Nys.

26. L'Autodidacte de *La Nausée* est lui aussi socialiste. Sartre nous a cependant précisé que le personnage ne devait rien à Charle Fraval.

27. Ces deux octosyllabes commencent un poème de Henri-René Jonte, publié dans *La Revue sans titre,* nº 3 [25 février 1923].

28. *La Revue sans titre* se voulait l'« organe de défense des Jeunes » et Sartre ne fait que résumer ici l'essentiel des « éditoriaux » de Charle Fraval parus dans la revue. Dans le nº 3, par exemple, Fraval conclut ainsi un article intitulé « Que fait-on pour nous ? » :

« [...] En résumé, malgré les apparences, on n'a fait et l'on ne fera rien pour les jeunes. Les initiatives désintéressées seront toujours brisées par les ambitions et les marchandages. N'espérons pas de changement, n'attendons pas de réformes. Il ne viendra rien. Jeunes, il ne faut compter que sur nous-mêmes. »

a *On trouve sur la page de titre du cahier* II *les inscriptions suivantes, transcrites ici comme elles se présentent sous le titre* « La Semence et le Scaphandre II » :

Pepi	Peppye	Bebi	Bebbye	
Peppi	Pepy	Bebbi	Beby	
Peppie		Bebie	Bepi	out-
Pepie		Bebbie	Pepi	siders
Peppy		Bebby		ἀπαζειρὐ
		La Bamban		μενα[**]
		La Bamban		

b *Sartre avait d'abord écrit* : féminines et froides.

a *Par un* lapsus calami *manifeste, Sartre écrit :* sans en avoir pleinement confiance, nous

a *A cette ligne, renvoi sur la page opposée se lisant :* Ils feront du bruit pendant la représentation.

b *En regard de cette ligne, on trouve le plan suivant :*

Chahut des enfants de Rançonné – Je chante – Lucelles dit de ses vers – une jeune fille dit le petit lit blanc.

Le nègre jouant du banjo – on commence à s'embêter. Défilé des autres poètes. Gourgachon ému avale la moitié des mots.

Discours de Delorteil et La quête pour les abonnements L'Entracte – Quelqu'un se met au piano
on danse – Plus moyen d'arrêter. Lorsqu'enfin Delorteil l'a chassé par les épaules
Arrivée de Jacqueline – On éteint – La pièce : Grosbezé
fait le fou – Impressionnant – Delorteil en barbe – Sifflets jusqu'à ce que Jacqueline soit entrée en scène –

Apparition du père de Fraval – Il engueule son fils.

29. Paul Nizan était d'ascendance bretonne par son père et a souvent séjourné en Bretagne durant son enfance et son adolescence. Il ne semble pas, toutefois, que l'on connaisse de lui des poèmes sur la Bretagne. L'un de ses premiers poèmes conservés en manuscrit. « Grèves » (Paris,

novembre 1923), se réfère à des grèves ouvrières. Voir Pascal Ory, *Nizan, destin d'un révolté,* Ramsay, 1980, p. 34-35.

30. Voir » Jésus la Chouette, professeur de province ».

a *Début du cahier III. La page de titre porte l'inscription :* La Semence et le Scaphandre, III, *et la première page :* IV (suite). *Le verso de la dernière page du cahier* II *porte un dessin d'une tête d'homme de profil, avec en-dessous l'inscription* Louis XIV *et au-dessus quatre fois le mot* votre.

a *Sartre écrit* pilieux.

31. La transformation de ce nom de *Charbalus* ou *Chabralus,* qui rappelle évidemment le Charlus de Proust, en *Chandernac* attire l'attention sur l'origine proustienne du personnage de Bergère, l'amant de Berliac puis de Lucien Fleurier, dans « L'Enfance d'un chef ». Le personnage de Chandernac, on va le voir, apparaît en effet comme une première mouture de Bergère.

a *Ce* lapsus calami *pour Jombart donne le vrai nom de celui qui a servi de modèle au personnage.*

a *Le verso de la 8e page du cahier III se lit ainsi :*

Les Confidences

Jacqueline

1° Voilà une femme que je n'aurai jamais.

2° Son caractère. Le mien en face des femmes.

3° étrange amour – Sans désir – Pitié – Orgueil

Pas question du corps – Jacqueline au contraire

<tout> uniquement son corps – Malentendu.

4° Autre malentendu : Heurt de mon sentimentalisme et du sien.

5° Je l'embête.

Rosette

Fragments des papiers de Lucelles

1° Elle m'agace – Je l'aime –

2° Je la prends pour une intellectuelle :

La femme que j'aime connaît Kant et Nietzche [*sic*]. Elle sait qu'Homère n'a point existé ; elle soutient qu'il n'y a point d'âme russe –

Pourquoi je l'aime { J'ignore qu'elle est belle
<A-t-e>lle de la poitrine
Les attendrissements à l'unisson

3º Déclaration.

4º Les désillusions (une personne qui – une jeune fille ne peut pas)

5º Elle se confie à lui – Il a horreur de cela.

6º Elle m'embête.

b *Précédé, dans le ms. de trois étoiles biffées.*

32. *La Revue sans titre* comporte en effet des coquilles, mais pas de la gravité de celles que Sartre invente ici.

a *Idem, que note h. page 174.*

a *Sartre écrit* échappé.

33. Dans l'argot lycéen : moqué publiquement.

a [écœurés de l'injustice des choses qui nous avait privés de la beauté qui fait aimer des femmes et du génie, du génie surtout], figés

* *Selon un écho de* La Revue sans titre, *nº 4, il s'agit de Lucien Crémieux, auteur de* « *La Rime rebelle* », *pièce d'un acte en vers qui devait être représentée à Toulon.*

** *Mots grecs signifiant :* exemplaires uniques, *littéralement* : choses dites une seule fois.

DEUXIÈME PARTIE

I

D'abord Delorteil eut à souffrir de ce qui perdit Robespierre : unis dans la lutte, nous ne le fûmes plus dans le succès. C'était l'ère des jalousies. Au comité de lecture, chacun de nous comptait soigneusement combien de fois son prochain serait imprimé. S'il devait l'être plus que lui, il protestait furieusement ou minait sournoisement son rival. Rançonné, pour une raison de ce genre, avait juré de chasser Gourganchon de notre cénacle. Il s'y employait de mille manières, mettant de la bière dans le café au lait que son ennemi allait prendre, le plaisantant durement sur sa laideur, le poussant dans les escaliers pour le faire tomber, ou menaçant pour un rien de lui crever les yeux. Affolé, Gourganchon se cramponnait à la Revue, préférant encore être brimé que n'être pas imprimé. Jombart haïssait Grosbezé. Il prenait chacun de nous à part, disant : « M'expliqueras-tu enfin comment il se fait que ce mal foutu ait eu sa “Rhapsodie martienne” reçue au comité de lecture alors que “Mes Vers à une Absente” y ont été refusés. Moi, je ne suis pas fou ! Moi, j'écris en français. » Lucelles même me dit en riant un jour : « Au fond tu es le plus malin : tu as le roman, le gros morceau. Tu nous as passé sur le ventre. » Et je le connaissais trop pour ne point percer à jour son dépit. Je lui répondis, désespéré, que s'il voulait, je lui cédais ma place. Mais il poursuivit froidement : « Que veux-tu que ça me fasse ? Tu écris un roman, tu le publies, tant mieux pour toi. Tu ne le publies pas : tant pis. Ça ne me regarde pas. Je constate seulement que tu as choisi le gros morceau : voilà. » Et il me tourna le dos. Par la suite nous restâmes amis comme au passé, mais je sentis qu'entre lui et moi un imperceptible facteur de division s'était glissé.

Nous n'étions tous d'accord que pour une chose : critiquer Delorteil. Nous oubliions facilement qu'il avait fondé, sauvé la revue, nous l'accusions entre nous

de dictature, nous devenions frondeurs. On commentait ses moindres mots, on ourdissait des conspirations pour le déposer. Il restait ferme en place, mais notre insoumission l'agaçait et il devenait de plus en plus sec, cassant, autoritaire.

Tout cela n'était pas encore bien grave. Mais le premier jeudi de janvier eut lieu la catastrophe. Nous étions réunis au caveau et d'abord tout avait marché fort bien. Le comte de Chandernac qui était présent nous avait annoncé qu'il fournirait encore les fonds nécessaires à la parution du second numéro. Il avait ajouté, en désignant Bébert, le fils aîné de Rançonné : « Et nous ferons en sorte que la Revue dure assez longtemps pour que ce petit-là y écrive ! Hé hé ! Oui... Oui... » Rançonné eut un geste de contrariété que je fus seul à remarquer. Tous les autres exultaient, mais un premier incident vint indisposer Delorteil. La coutume veut que les Revues nouvellement fondées envoient à leurs sœurs aînées leur premier fascicule. En échange de quoi les anciennes Revues envoient elles aussi le dernier de leurs numéros avec un mot aimable. Delorteil n'avait point manqué à ce protocole, mais il avait négligé, par mépris ou jalousie, d'en envoyer au Scaphandre, cette revue « décadente » dont j'ai déjà parlé. Or dans le « courrier de la Revue » qu'il dépouillait pompeusement, il découvrit soudain un numéro du Scaphandre. « Tiens, dit-il, c'est gentil : ils ont fait les premiers pas : ils nous font parvenir un exemplaire de leur truc. Voyons voir ce qu'ils ont mis dessus. » Or, en tournant la première page, il déchanta : à l'encre violette une main ferme avait tracé les mots : « Jeunes cuistres, le Scaphandre vous dit Merde. » Nous éclatâmes de rire. Delorteil frappa sur la table : « Messieurs, Messieurs, il n'y a pas là de quoi rire, dit-il aigrement, je suis plus que vous soucieux de l'honneur de notre Revue et je souffre vivement de cette grossièreté. Il est honteux qu'entre collègues de pareilles fumisteries *[soient*[a]*]* de mise. Ces jeunes messieurs se croient tout permis. Je n'admets pas ça. Où donc est leur siège social... Ah ! Au Caméléon, eh bien dès ce soir l'un de nous ira leur demander des explications au Caméléon. » « Moi », dit Bousiaux qui rêvait plaies et bosses. Je calmai les esprits : « Allons, allons, dis-je, ne prenez pas la mouche,

Delorteil. On vous a dit m...., eh bien, répondez : “Mange”. L'idée fut trouvée excellente. Jombart qui avait belle main attrapa un exemplaire de notre Revue et écrivit dessus : « Jeunes voyous, la Semence vous dit : Mange. » Le fascicule fut envoyé sur le champ au milieu d'éclats de rire. Mais Delorteil ne se dérida point. Il resta morose en son coin et ne souffla plus mot.

Eunice nous lut le reste du courrier qui était sans importance. Une jeune fille nous envoyait un sonnet sur « son petit lit blanc », une autre, un sonnet également, intitulé « Le Rut ». Un jeune homme se proposait pour faire trois conférences en langue allemande sur le mouvement cubiste de Tchéco-Slovaquie. Un autre nous annonçait la prochaine arrivée de ses œuvres complètes « Théâtre, Roman, Nouvelles, Essais ». Nous étions impitoyables : « Au panier » criions-nous à la lecture de chacune de ces lettres, « Au panier » et elles allaient, nerveusement froissées rejoindre à nos pieds les mégots, les allumettes brûlées, les flaques de café ou de bière. Rançonné se leva d'un air étrange : « Excusez un moment, dit-il, je reviens à l'instant. » Il disparut dans l'escalier. Le comte de Chandernac le suivit un instant des yeux puis attira Bébert entre ses genoux. « Comme il ressemble à son père. Qu'est-ce qu'on veut devenir plus tard, mon petit ami ? Général ? Académicien. » Bébert, tout rouge, sortit les doigts de son nez et dit : « J'sais pas ! » « Voyez-vous ça ! Ah, petit farceur, petit farceur ! Pas d'ambition ! Mon Dieu. » Il le souleva avec effort et l'installa sur ses genoux : « Comme il est lourd ! Et qu'est-ce que le petit Noël t'a apporté ? » Comme Bébert restait muet, le comte soudain nerveux : « Qui est-ce qui t'habille, mon pauvre petit, qui est-ce qui t'habille, dit-il sévèrement. Cette veste est mal mise. Cette... culotte... » Il prononçait le mot péniblement et souffla. « Attends que je t'arrange. » C'est alors qu'eut lieu le drame. Rançonné, que nous n'avions pas vu revenir se précipita sur le comte, lui arracha le gosse stupéfait et lui cria : « Sale cochon ! Sale fumier. Ah, cette fois je t'y prends, je t'ai vu, Salaud ! » Le comte se leva très pâle et dit : « Monsieur, permettez... » Mais à l'indignation générale, Rançonné lui lança deux terribles coups de poing à la mâchoire et Chandernac

s'écroula. Il se tourna vers nous, rouge jusqu'à l'apoplexie et dit : « La gouape. Ah mais ! Ah mais ! Il a son compte ! Il n'y reviendra plus. Je... je l'épiais de... de l'escalier... Je... Ah ! Ah. » Il se laissa tomber sur une chaise, suffoqué de rage, et ses trois enfants terrifiés l'entourèrent. Pendant ce temps le comte s'était péniblement relevé. Il mordait un mouchoir de batiste tout taché de sang, en avançant la lèvre supérieure, ce qui lui donnait un air misérable et méchant. Il mit son mouchoir dans sa poche, prit sa canne et son chapeau à tâtons comme un aveugle et s'en fut trébuchant, en murmurant : « Ah bien, merci... Je ne voulais pas... Ah bien, merci. » Pétrifiés, nous le laissâmes partir sans un geste. Mais quand il fut loin, Gourganchon traduisit l'accablement général en disant d'un air désespéré : « C'est du propre ! Avec quoi allons-nous paraître ? Vous avez cassé la gueule à notre commanditaire. » Delorteil se dressa : « Vous allez lui faire des excuses ! Des excuses. Rattrapez-le ! Rattrapez-le. » Rançonné prit un air stupéfait : « Des excuses ? Mais vous n'avez pas vu comme il s'est conduit avec mon fils. Vous n'avez pas compris ? » « J'ai compris mieux que vous. Vous vous êtes grossièrement trompé. Vous vous êtes conduit comme une brute. » Rançonné reprit sa teinte homard cuit et tapa sur la table : « Comment ? » Mais nous avions entouré notre Chef : « Parfaitement, comme une brute », dit Bousiaux menaçant. – « Notez, dit Delorteil qui avait repris son calme, que vous étiez entièrement dans votre tort, même si ce que vous avez cru était vrai : de quel droit amenez-vous vos enfants ici ? Qu'y viennent-ils faire ? Ils crient, ils jouent au train, ils font des boulettes de papier avec ma correspondance. S'ils restaient chez vous, tout cela n'arriverait pas. » Il fut interrompu par les hurlements du plus jeune des Rançonné que tous ces cris terrorisaient. Il attendit un instant, puis se tourna de nouveau vers le père et lui dit : « Nous accepterons votre démission. » « Sacré nom de Dieu, je vous la donne », hurla Rançonné en jetant sur la table un numéro de La Semence qui renversa un verre et le brisa : « Vous n'êtes qu'un tas de tantes, bien dignes d'aller avec ce vieux cochon. » Il empoigna deux de ses gosses et, de la tête, désigna la sortie au troisième. Nous ne

devions jamais le revoir. « Il faisait des fautes d'orthographe et ses manuscrits étaient illisibles », dit Eunice en manière d'oraison funèbre.

Un autre malheur allait nous accabler : le cafetier descendu nous contempla avec mépris et croisa les bras : « C'est-il des manières ? C'est-il des manières pour des jeunes gens bien élevés : je vous le demande ! Quel potin vous faites. Y a en haut des gensses sérieux, des joueurs de manille. Ils sont furieux. Il y en a un qui parlait de venir vous corriger. » Il porta les yeux à terre : « Comment ? Vous cassez le matériel à présent. Qu'est-ce que c'est que ce verre-là ? Et ce sang et cette bière versée. Et vous ne pouvez pas jeter vos mégots ailleurs ? Y a pourtant des cendriers. Vous n'avez qu'à en demander ! Et il y en a un qui crache par terre. Tas de saligauds. C'est tous les mêmes, les étudiants. Quand j'étais à la Villette, il venait des saoulots tous les jours, ils faisaient moins de cochonneries. » Delorteil voulut prendre la parole mais l'autre eut un geste large : « Payez et foutez-moi le camp. Je veux plus de vous ici. Et ne revenez pas ou je vous tirerai les oreilles. » Lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue sous la pluie, nous avions perdu un collaborateur, notre commanditaire et notre siège social.

Chandernac ne répondit jamais aux lettres désolées que Delorteil lui adressa.

[Il manque au manuscrit une transition qui mènerait à l'épisode de la visite au « Scaphandre ».]

Nous entrâmes timidement les uns après les autres en jetant sur les objets environnants des regards étonnés. Il nous semblait être dans le palais de l'artifice et qu'un génie eût convenu de renverser toutes les valeurs humaines pour notre stupéfaction. De temps à autre des hurlements terribles traversaient notre silence effaré. La patronne, grosse femme blafarde à cheveux blancs, nous rassura : « Les acteurs du Dragon répètent leurs rôles. » Nous nous assîmes à regret, ne posant sur les chaises qu'une infime partie de nos séants. Lorsque nous eûmes

commandé des bocks, le calme nous revint un peu, et nous commençâmes à dévisager tableaux et sculptures avec des rires insolents. Delorteil débuta brillamment. « Les chiens aboient, dit-il, et la caravane passe. » Il fut interrompu par un concert de cris animaux. Nous nous retournâmes, blancs de stupeur et d'énervement, et pûmes contempler une dizaine de jeunes gens figés en des postures de gargouille. Un grand maigre aux cheveux pâles d'albinos s'était étalé sur trois pattes et aboyait furieusement tandis que de sa main droite collée contre son derrière il imitait une gueule ouverte de chien. Un petit homme rouge et rond, accroupi sur le sol, brandissait un œuf rouge en criant des cocoricos ; un vieillard misérable à barbe grise, juché sur les épaules d'un jeune garçon fardé, sifflait dans une clé à perdre haleine tandis que sa monture imitait les braiements d'un âne, mais ils ne parvenaient point à couvrir les aigres glapissements qu'une jeune femme à cheveux courts tirait d'un violon, non loin d'eux. A la porte, accotés au murs comme des cariatides, deux mannequins de tailleur regardaient la scène avec une indulgence amusée. L'un jouait avec sa badine et l'autre, voyant que je le regardais, releva un sourcil, loucha férocement et tira sur moi six coups d'un pistolet à amorce. Delorteil tentait vainement de dominer la situation : il était trop petit. Il fut complètement écrasé quand l'homme qui faisait le chien eut redressé sa haute taille : « Que voulez-vous, voyous ! » Le géant se découvrit d'un geste noble et siffla. Aussitôt, abandonnant leurs poses plastiques, tous les acteurs de cette scène étrange vinrent d'un pas mécanique se grouper autour de lui. « Cessez cette plaisanterie. Je me présente : Ossian Pape, directeur du Scaphandre. » « Ah... vous... » balbutiait Delorteil furieux. Un des élégants l'interrompit gracieusement : « Permettez, dit-il avec un léger accent étranger : le pas des présentations. » Et nous vîmes les deux gravures de mode s'incliner l'une vers l'autre en des révérences désuètes et compliquées, se tourner le dos, puis revenir avec des ronds de jambe en sifflant un air joyeux. Pape fit un geste et ils s'arrêtèrent net. Il nous les désigna : « De Jayme et Charlay, président et vice-président du Comité Esthétique et Chorégraphie. » Les danseurs

s'inclinèrent – sobrement cette fois – et rentrèrent dans le rang. « Laissez-nous, dit Delorteil, cette farce est stupide. » Pape s'inclina et sourit. La jeune fille sortit du groupe à son tour : « Mademoiselle Rosette Therault, pianiste, violoniste de genre, somnambule et femme du monde », poursuivit le directeur du Scaphandre. Il se jeta aux genoux du vieillard et lui baisa la main. Le vieux fit au-dessus de sa tête un geste onctueux de bénédiction. « Celui-ci est don Diègue », proféra Ossian comme il eût dit « Illum oportet crescere[1] ». Il se frappa la poitrine et en fit sortir un rot caverneux. Le vieillard mit la main sur son cœur et déclama :

O rage, ô désespoir...

Mais Rosette Therault avec sollicitude le prit sous le bras et le fit rentrer dans le rang. Ossian alors poussa devant Delorteil l'éphèbe fardé qui naguère faisait l'âne et dit : « Lucien Gamaine, dit Lucette. » Il se tut, le poing sur la hanche, l'air égaré. Mais on entendit des cris aigus de désespoir derrière lui. Le petit gros qui pondait des œufs rouges se fit jour à travers ses collègues et vint tomber aux pieds d'Ossian en pleurant : « Et moi, maître, gémissait-il, tu m'oublies. Ai-je démérité ? » « C'est juste », dit gravement le directeur du Scaphandre, puis il se tourna vers nous : « Celui-ci est mon esclave. Il n'a point de nom. » – « Fils adultérin d'une princesse illyrienne, j'ai vu le jour sur la côte d'Italie », commença l'esclave. Il semblait réciter une leçon. Mais Ossian lui appliqua un coup sec de son index sur l'épigastre et l'autre s'arrêta net, figé. On s'aperçut seulement alors que, dans sa rage, Delorteil avait brisé un verre. Il bégayait : « Je... vous... entre confrères !! Je voudrais... Crevez tous. La Haine, l'Envie... Bien sûr vous ne vous vendez pas autant que nous. » Il put ordonner une période : « Croyez-vous que je n'aie pas compris de longue date que vous détestez en nous des concurrents heureux ? » Le vieillard fit un pas en avant. « Oh rage, oh désespoir », dit-il d'une voix sourde, et son visage était tout

convulsé. Delorteil le repoussa violemment. Il voyait rouge. Il était à cet instant de la fureur où l'on irait jusqu'à frapper les objets inanimés. Il leva des poings tremblants au-dessus de sa tête, mais Ossian Pape qui paraissait athlétique n'eut qu'à lui appuyer les deux mains aux épaules pour l'asseoir tout pantelant sur une chaise. « La réponse de l'Abîme », dit-il d'un ton caverneux. Il prit haleine et récita ces vers qu'il composait à mesure : « Ceci tuera cela[2], c'est à vous d'en sortir. Oui-da, quittez ces lieux, vous n'en êtes point maîtres, mes collègues et moi depuis six mois peut-être avons accoutumé de nous y réunir. » Il nous regarda avec sévérité et poursuivit ironiquement : « Vous teniez l'offensive et presque la victoire. Le local était vide, absents ses défenseurs. Vraiment oui ! Beau succès ! Pauvres usurpateurs ! A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Ne vendez pas la peau car l'ours n'est point occis. L'innocence opprimée à la fin se redresse. Tenez-vous à la peau de vos fesses ? En ce cas un conseil, décanillez d'ici. »

Il terminait d'un ton sentencieux :

« Ο μθνς γε δαδοι »[3] : dans le fond de son antre.
Ne cherchez point querelle au félin assouvi.
Évitez les nids d'aigle où veille le bandit.
Fuyez le fond des mers où rêve le Scaphandre. »

Il réfléchit puis ajouta : « Ce sont des vers ? » Nous restions abasourdis, quoique amusés. Nous contemplions avec admiration ce grand diable grimacier aux intarissables pitreries
[fin du manuscrit.]

---

a *Par négligence, Sartre laisse* sont de mise.

1. Traduction : Il faut qu'il grandisse. Peut-être était-ce un exemple de grammaire à l'époque où Sartre était écolier.

2. Référence à la phrase célèbre de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris.*

3. Mots grecs signifiant : « la fable, en tout cas, montre… » Cet hémistiche sert, chez Esope, à introduire la moralité de la fable. Sartre écrit le grec sans esprits ni accents ; nous avons rétabli la graphie normale.

Une défaite

NOTICE

Nous ne pouvons encore dater avec certitude la rédaction de ce roman. Selon Simone de Beauvoir, il a été écrit deux ans avant sa rencontre avec Sartre, c'est-à-dire en 1927[1], *et aurait été « judicieusement refusé par Gallimard ». Le titre même, « Une défaite », pose un problème pour le manuscrit qui nous est seul parvenu et que nous donnons ici, car le premier cahier porte l'inscription « Empédocle ». Ce manuscrit est de toute évidence un premier état du roman que Simone de Beauvoir appelle « Une défaite », titre sous lequel Sartre nous en a toujours parlé, comme il en parle aussi dans ses entretiens de 1974*[2]. *Dans une lettre à Simone Jollivet, datée par Simone de Beauvoir « [avril] 1926 », Sartre se réfère à un écrit en cours qu'il appelle « Empédocle », en des termes qui semblent exclure qu'il s'agisse du roman qu'il appellera « Une défaite »*[3]. *« Empédocle » semble en effet plus proche d'un mythe inspiré de Platon et de Valéry, comme « Er l'Arménien » qu'il écrira après « Une défaite ». Le protagoniste qui le représente dans « Une défaite », le normalien Frédéric, a d'ailleurs lui-même le projet d'un « Empédocle », indirectement inspiré de celui de Hölderlin (La* Mort d'Empédocle[4]), *et directement de celui de Nietzsche, fragmentaire et inachevé et qui joua un rôle dans la relation Nietzsche-Wagner. Et c'est bien cette relation qui est au cœur du projet de « Une défaite ».*

Notre hypothèse est donc que le roman eut pour premier titre « Empédocle » par référence au projet littéraire de son héros (donc par autoréférence à un projet abandonné par Sartre). Le manuscrit, très fragmentaire, qui nous est parvenu sous ce titre date probablement de 1927. Sartre aurait eu l'idée du roman à la lecture de la biographie consacrée par Charles Andler à Nietzsche, sur qui il fit, cette année-là, un

exposé à l'Ecole Normale, au séminaire de Léon Brunschvicg, exposé dont nous savons par Raymond Aron qu'il y formula pour la première fois de manière systématique ses propres idées sur la Contingence et sa vision du monde[5]*. En donnant vingt-trois ans à Frédéric, le personnage qui le représente, il le vieillit donc d'un an par rapport à lui-même au moment où il écrit*[6]*.*

Selon le témoignage de Sartre[7]*, il aurait remis le début de ce roman, une centaine de pages, à Nizan pour qu'il le fasse lire à Malraux, avec l'espoir que celui-ci le recommanderait à Gallimard. Ainsi, « Une défaite » serait le premier roman auquel Sartre ait cru suffisamment pour le soumettre à un éditeur important. Sans qu'il ait nécessairement fait sienne l'opinion de Malraux, le jugement négatif de son aîné en littérature l'aurait découragé d'achever la rédaction de ce roman. Mais les archives de la maison Gallimard ne contiennent aucune information à ce sujet, et il est probable que Malraux, s'il en a été saisi, n'a pas donné suite à la demande de Nizan. Il est possible aussi que la mémoire de Sartre, en 1975, l'ait trompé, ou que Nizan n'ait pas transmis le texte à Malraux, car il ne semble pas qu'il ait entretenu des relations avec lui avant 1933*[8]*, ou enfin que Nizan se soit abrité derrière un hypothétique jugement de Malraux pour ne pas rendre à son « petit camarade » le service que celui-ci lui avait demandé. En l'absence de document, nous nous garderons de conclure. Mais l'attitude ambivalente de Nizan à l'égard de Sartre et de ses premiers écrits*[9] *peut faire douter qu'il ait beaucoup poussé à la publication et même à l'achèvement de ce roman.*

Il est hors de doute, cependant, qu'il a existé une version mise au net et peut-être même dactylographiée du manuscrit de travail que nous publions, car Sartre n'a pu songer à le faire lire, sous cette forme, à ses intimes[10]*. Mais cette copie n'a pas été retrouvée. Quoi qu'il en soit, Sartre a certainement vécu l'accueil de ce « premier » roman comme un échec. « Une défaite » est la dernière tentative romanesque que nous lui connaissions avant* La Nausée*. En 1928, il écrit le mythe philosophico-littéraire « Er l'Arménien » ; une fois reçu, en 1929, à l'agrégation, il passe à un essai*

d'ambition philosophique, toujours sous une forme plus ou moins mythologique, « Légende de la vérité », et à des pièces de théâtre.

Si incomplet qu'il soit, le texte (ou l'avant-texte) d'« Une défaite » offre matière à des interrogations nombreuses et fécondes pour la connaissance de Sartre. D'abord le choix du sujet. Qu'est-ce qui a retenu le jeune candidat-écrivain dans la relation triangulaire Nietzsche-Wagner-Cosima Wagner, au point de vouloir en faire le roman de sa jeunesse ?

Rappelons sommairement les données historiques, telles qu'elles sont fournies par les deux ouvrages biographiques que Sartre a lus : La Vie de Frédéric Nietzsche, *de Daniel Halévy*[11]*, et* La Jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture avec Bayreuth, *de Charles Andler*[12]*. C'est à Tribschen, près de Lucerne, sur le lac des Quatre-Cantons, que Nietzsche, en 1869, âgé de vingt-quatre ans et déjà professeur à l'université de Bâle, devient un familier de Richard Wagner, âgé de cinquante-six ans, et de sa jeune compagne, Cosima. Celle-ci, fille du compositeur Franz Liszt, avait épousé le chef d'orchestre Hans Von Bülow dont elle avait deux filles, puis l'avait quitté pour se lier avec Wagner dont elle eut deux autres filles. Wagner vit à Tribschen dans une quasi retraite ; il y achève la composition des* Nibelungen. *Nietzsche connaît ainsi Wagner « à l'une de ses plus belles heures », « dans la solitude », « déjà exalté par la gloire, non encore gâté par elle » (Halévy). Il admire sa force, voit en lui un nouvel Eschyle et se sent « auprès de lui comme auprès de la divinité », écrit-il. Wagner est très sensible à cette admiration d'un jeune savant sévère, en qui il décèle la fougue du génie naissant et voit un futur « messager de sa gloire », tout en craignant « ses élans impétueux » (Andler). Wagner et Cosima le traitent « en grand fils et en vieil ami » (Andler). Cosima voue à Wagner un véritable culte, dont elle se plaît à voir en Nietzsche un nouveau servant, mais elle est sensible aussi à l'admiration que le jeune homme lui témoigne à elle. Ainsi naît « un des grands romans d'amour platonique du XIX^e^ siècle, un roman silencieux et douloureux » (Andler). Certain d'entrer dans l'histoire avec Wagner, Nietzsche écrit son livre sur* L'Origine de la Tragédie

(1871), doublement inspiré par l'hellénisme et le wagnérisme et qui suscite l'enthousiasme de Wagner et de Cosima. Il vit auprès d'eux dans une intimité grandissante, « eine unbeschreiblich nahe Intimität », écrira-t-il plus tard. Cette liaison triangulaire, qu'on a appelée « l'Idylle de Tribschen », dure avec des hauts et des bas (doutes de Nietzsche sur le caractère de Wagner, malentendus, rancunes inavouées, jalousie douloureuse envers Cosima) jusqu'en octobre de 1876 qui voit la rupture de Nietzsche avec Wagner après l'ouverture de Bayreuth, en faveur de laquelle Nietzsche avait pourtant déployé beaucoup de zèle. L'amitié entre Nietzsche et Wagner, étroite et sincère, a été en définitive marquée par l'incompréhension mutuelle. Wagner n'a pas vu « grandir auprès de lui l'ambition d'une jeune et ombrageuse supériorité » (Andler). Nietzsche n'oubliera jamais Cosima. En janvier 1889, à la veille de son internement, il lui envoie encore un billet délirant : « Ariane, je vous aime. Dionysos. »

Nous n'avons évidemment retenu de cette histoire que le canevas psychologique, comme le fait Sartre lui-même sans se soucier d'inclure dans l'affrontement des deux caractères (le génie naissant et l'artiste glorieux mais vieillissant) le débat esthétique et éthique qui en fut le terrain. Ce qui semble avoir fasciné Sartre dans « l'Idylle de Tribschen » est une situation : la configuration triangulaire d'une relation ambiguë, complexe, conflictuelle, un rapport au Maître et un rapport à la femme du Maître. Il n'a pas vécu lui-même de situation analogue. Aucun homme n'a joué dans la vie de Sartre adolescent puis jeune homme le rôle du maître admiré et jalousé, et lui-même nous a assuré qu'il n'avait jamais eu la moindre tentation de se choisir un maître ; « c'est une chose qui m'est tout à fait étrangère », nous a-t-il dit en 1975. En revanche, et ses lettres de jeunesse de même que Les Carnets de la drôle de guerre *le confirment avec éclat, le défi à la figure du Grand Ecrivain, sous la forme d'un serment de devenir à son tour un Grand Homme, est une idée constitutive de son projet d'écriture. L'identification au jeune Nietzsche passe par cette idée. A vingt-deux ans, Sartre ne se sent pas d'affinité philosophique profonde avec Nietzsche, en*

qui il voit plus un poète et un visionnaire qu'un penseur rigoureux, bien qu'il s'intéresse aussi à sa pensée et qu'il ne se soit par la suite jamais référé à elle avec hostilité[13]*. Ce qui le frappe sans aucun doute chez Nietzsche, c'est le destin de « l'homme seul », celui qui entreprend de penser en dehors de toute autorité et, au besoin, contre lui-même, fils de ses œuvres, inventant à neuf ce que penser veut dire et assumant orgueilleusement sa solitude*[14] *: un hors-la-loi de l'intelligence (c'est-à-dire, dans une perspective psychanalytique, comme l'indique François George*[15]*, un « hors-la-loi du Père » ; et l'identification de Sartre à Nietzsche est motivée sans doute aussi par leur commune situation de fils devenu tôt orphelin de père). Or, cette solitude, cette autonomie radicale à quoi justement Sartre se destine avec un romantisme juvénile, ne va pas sans vertige. C'est ce vertige qui, dans les moments de faiblesse, suscite l'appel au Maître, la tentation de s'abandonner délicieusement à la loi d'un Autre*[16]*.*

Dans tous les personnages où Sartre s'incarne, il y a, nous l'avons vu, une part d'auto-ironie. En Frédéric, « le lamentable Frédéric », normalien timide, brutal et orgueilleux, apôtre boutonneux de la Force, qui veut « s'imposer au monde » et qui se jette dans les bras d'un maître, c'est sa propre faiblesse, ses lâches tentations que Sartre tourne en dérision, comme toujours pour les exorciser. Dans ce rapport fantasmé au maître, il veut assurer en définitive sa propre victoire sur l'abandon à l'Autre, sur la nostalgie du Père absent, du Dieu mort. C'est pourquoi il retient de la relation Nietzsche-Wagner surtout le mouvement qui entraîne le premier vers le second : la lutte avec l'Ange, le défi au Maître, le « challenge »[17]*, négligeant quelque peu ce qui dans la dialectique du Maître et du disciple va de celui-là à celui-ci : l'impérialisme, la crainte, le besoin, la dépendance, mais aussi la générosité, ou, comme dirait Albert Memmi, la « pourvoyance »*[18]*. Ce narcissisme adolescent est de toute évidence la faiblesse du roman si on le met en rapport avec la relation Nietzsche-Wagner dans toute sa complexité. Le maître que le jeune Sartre plante en face de Frédéric pour permettre à celui-ci d'exercer sa puissance, ce Richard Organte*[19] *qui représente Wagner a beau être un écrivain et compositeur célèbre, c'est un homme fatigué,*

sceptique, un faible, et il est clair que Sartre ne l'aime pas. « Frédéric c'est le génie, Organte le talent seulement, un médiocre », nous a dit Sartre lorsque nous lui lisions ce texte qu'il avait oublié et qu'il retrouvait avec surprise et amusement. Le génie de Frédéric n'y est pas évident, mais les rôles, en effet, ne sont pas égaux. De sorte que la double défaite qui devait donner son titre au roman, celle de Frédéric devant Organte et Cosima et celle d'Organte devant Frédéric, assure finalement, au jeu du qui perd gagne, une victoire facile à Frédéric : il est simplement la jeunesse, l'avenir lui appartient.

Les pages les plus attachantes du roman, littérairement les mieux venues, sont celles qui décrivent la relation de Frédéric avec Cosima, sans doute parce qu'elles plongent dans la riche affectivité de Sartre et dans son amour imaginatif pour une femme réelle. Cosima est la préfiguration d'Anny dans La Nausée *; les deux personnages ont le même modèle : Simone Jollivet, la « Camille » des mémoires de Simone de Beauvoir, la Myette ou la Toulouse de la biographie, la jeune femme hardie que Sartre appelait joliment sa « petite fille de porcelaine*[20] *», qu'il initie à Nietzsche et qui l'initie à Michelet, sous la même référence à* La Mélancolie *de Dürer*[21]*. Comme Anny, Cosima vit dans un monde imaginaire : « Ses ruses contre le Présent, qu'elle devait parer pour l'accepter des dépouilles du passé, comme pour l'éloigner un peu d'elle, pour en éviter le contact...*[22] *» annoncent les « moments parfaits » cultivés par Anny. Le personnage de Cosima, ou du moins la situation que le jeune précepteur stendhalien de ses filles occupe auprès d'elle, doit aussi quelque chose à Mme Morel. Celle-ci, épouse fidèle, était la mère d'un élève de Sartre, qui la fréquentait avec son ami Pierre Guille, lequel était amoureux d'elle. Mme Morel (Mme Lemaire dans les Mémoires de Simone de Beauvoir) fut d'ailleurs l'une des premières lectrices du roman. Bien que Simone de Beauvoir le dénie implicitement*[23]*, Sartre lui-même la convoitait peut-être plus qu'il ne pouvait l'admettre ; le roman, en tout cas, le laisse entendre, et il est probable que Mme Morel ne s'y trompa point, ce qui explique aussi ses moqueries gentilles à l'égard du « lamentable Frédéric ».*

Femme du Maître, femme-enfant mère de deux filles dont elle paraît la grande sœur, Cosima par sa jeunesse et sa position dans le triangle est frappée pour Frédéric d'un double interdit : mère et sœur à la fois, elle ne peut éveiller en lui qu'un désir incestueux[24]. « *J'aime une femme que je ne puis posséder* », *s'écrie-t-il douloureusement.* « *Amoureux et robuste* », *il connaît auprès de cette* « *femme froide et pure [...] qui ignorait la sensualité comme la pudeur*[25] », *la frustration permanente d'un désir* « *sans autre complication* », *celui de* « *l'étreindre, de la posséder, de jouir* ».

De ce désir naît à leur première rencontre un conte de fée raconté par Frédéric aux filles de Cosima et qui constitue sans doute le meilleur du roman. Des thèmes y apparaissent, qui feront plus tard la nouveauté de Sartre philosophe : le conte, en effet, propose une allégorie de la conscience, du pour-autrui, du regard, de l'existence. Quant aux idées explicitement formulées de Frédéric, elles sont pour la plupart très « *datées* » *ou issues d'une réflexion assez sommaire sur la Force – où s'affirme un nietzschéisme adolescent –, et elles n'auront guère de suite dans l'œuvre à venir. D'un point de vue intellectuel, et par rapport au mémoire de diplôme sur* « *L'Image* » *que Sartre écrit la même année et où se formule une pensée déjà complexe et originale, le roman de ses vingt-deux ans est certes décevant, et on comprend qu'il l'ait été pour le candidat-écrivain comme pour ses proches, qui ne doutaient pas de son talent. Ses lettres de jeunesse en montrent bien davantage. En revanche, aux lecteurs que nous sommes,* « *Une défaite* », *avec ce que Sartre y livre, parfois malgré lui, de ses fantasmes, de ses ambitions, de ses craintes, de ses désirs et de ses frustrations, offre une mine d'interprétations qui nous permettent de comprendre la genèse de l'écrivain et les singularités de sa personne. Echafaudé comme un roman de formation, ce roman interrompu met bien en lumière la formation d'un écrivain, sa lutte avec un héritage écrasant, dont il sortira victorieux après une première défaite. Le combat avec Flaubert, commencé dans* « *Jésus la Chouette* », *se poursuit ici dans cette fausse biographie nietzschéenne en forme de roman, et il ne s'achèvera pas vraiment dans*

L'Idiot de la famille, *qui donne pourtant la clé pour pénétrer dans les textes de jeunesse d'un écrivain.*

---

1. Voir l'extrait de *La Force de l'âge* reproduit ci-dessous, p. 522.

2. *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974,* Gallimard, 1981, p. 173.

3. « Je me suis lancé dans une théorie compliquée que je suis en train de construire sur le rôle de l'image chez l'artiste et qui sera bien belle. Alors peut-être, lorsqu'elle sera à terme aurai-je une Esthétique complète. Ce serait bien plaisant. D'autre part j'ai fini le chapitre I d'*Empédocle,* où Empédocle, suivant la règle des sermons de Carême : Enfer – Paradis, plonge le malheureux petit jeune homme au sein de la Contingence et achève de l'abrutir en lui chantant le fameux *Chant.* Je vous le recopierai dans 5 minutes (le *Chant*). Pour Empédocle complet il sera fini le 1er avril et je vous l'enverrai alors. A ce moment 100/100 ne l'oubliez pas. » (*Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 26-27.) La dernière phrase est énigmatique ; quant à la date, si elle est exacte, elle infirme la datation de Simone de Beauvoir. A la fin de cette même lettre, Sartre écrit (p. 28) : « Il fait ici le temps que vous aimez : pluie et vent. Excellent pour écrire sur la Contingence. Je ne suis pas sans émotion à la pensée que dans une heure la première page d'une *jeunesse* sera écrite. Je souhaite aussi puissamment que je le puis que ce que vous écriviez ce soir soit beau. » Ce « *une jeunesse* » est-il un passage prévu dans le plan d'« Empédocle », un nouveau texte ou bien un projet de Simone Jollivet ? Connaissant la multitude des projets que Sartre forme simultanément et dont il entreprend parfois de jeter sur des pages ou des cahiers quelques éléments, un incipit, un discours, un plan, un poème, une péroraison, il n'est pas impossible que « *une jeunesse* » se réfère au roman qui s'appellera plus tard « Une défaite ». Dans une lettre précédente à Simone Jollivet, datée « [avant avril] 1926 », Sartre écrit : « Le carnet que j'ai rempli il y a deux ans me fait honte : alors je tranchais de tout. [*Il s'agit de toute évidence du Carnet Midy ; voir en appendice du présent volume.*] Aujourd'hui je sens que je me spécialise lentement. J'ai mis toute l'ardeur et la force que j'avais ces jours passés à résoudre un problème de psychologie pure, un problème de détail. Il est temps de réagir. Je songe peu à ce beau roman que j'écrirai pour vous. Mais j'y songe cependant et je pense qu'il vous plaira. Je vis un peu trop en ce moment dans l'admiration que les autres ont pour moi » *(Lettres au Castor,* p. 13). Il se peut que « ce beau roman que j'écrirai pour vous » soit la première formulation du projet d'« Une défaite », qui est en effet un roman écrit pour Simone Jollivet, et qui s'inspire largement d'elle. Mais nous en sommes réduits encore aux hypothèses,

avec les documents dont nous disposons à l'heure actuelle. Il n'y a aucune allusion au roman dans les trois lettres à Simone Jollivet de 1927, ni dans l'unique lettre de 1928. Mais bien d'autres ont été perdues.

4. Sartre n'a probablement pas lu les fragments du drame de Hölderlin, *Der Tod des Empedokles,* qui n'a été traduit en français qu'en 1930. Mais il en connaissait évidemment l'existence, et sans doute le contenu, ne serait-ce que par Andler. Voir ci-dessous, p. 280, note 1.

5. Raymond Aron, *Mémoires,* Julliard, 1983, p. 36. Voir aussi Sartre, *Œuvres romanesques,* Pléiade, p. XLIV.

6. Ne disposant plus du manuscrit d'après lequel nous avons établi le texte en 1974, nous n'avons pu en comparer les caractéristiques matérielles (papiers, encres, tracés) avec d'autres écrits de jeunesse auxquels nous avons eu accès depuis et dont la datation est plus facile, afin d'arriver à un plus grand degré de certitude concernant le point de départ et le point d'arrivée dans le temps de ce manuscrit.

7. Au cours d'une conversation, à Junas, en 1975, à la suite d'une lecture que je lui fis du texte établi d'« Une défaite » (M.C.). Voir l'« Autoportrait à soixante-dix ans », *Situations X,* 1976, p. 208, où Sartre dit reconnaître ces textes de jeunesse comme ceux d'un étranger qu'il aurait connu il y a longtemps. L'année précédente, en 1974, il avait dit à Simone de Beauvoir qu'« Une défaite » était un roman qu'il voulait réaliste (puisqu'il mettait en scène le normalien qu'il était) et qu'il commençait « à y voir un roman qui exprimerait [sa] sensibilité et [sa] conception du monde » (*La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974,* p. 173 et 197).

8. Les biographies de Nizan (Annie Cohen-Solal, Grasset, 1980 ; Pascal Ory, Ramsay, 1980 ; James Steel, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1987) ne précisent pas à quelle date Nizan a rencontré Malraux pour la première fois, mais il paraît improbable que ce soit dès 1927, après son retour d'Aden. C'est en 1929 que, profitant de sa collaboration à la *Revue marxiste,* Nizan commence à nouer des relations avec des intellectuels connus. En 1933, une des fonctions de Nizan au P.C.F. sera de gagner des écrivains célèbres, et notamment Malraux, aux positions communistes dans la lutte antifasciste.

9. Voir la lettre à Simone de Beauvoir du 9 octobre 1931, où Sartre raconte, d'une façon qui demande sans doute à être interprétée, le comportement peu clair de Nizan au sujet de la publication envisagée de « Légende de la vérité » aux éditions Rieder, dirigées par Robertfrance, qui finiront par ne pas publier ces essais *(Lettres au Castor,* p. 49-50).

10. Les lecteurs de « Une défaite » en 1927 ou 1928 ont probablement été, outre Simone Jollivet : Pierre Guille, Mme Morel, et Nizan (voir l'extrait ci-dessous de *La Force de l'âge*). Raymond Aron n'en parle pas nommément dans ses *Mémoires,* ce qui n'exclut évidemment pas qu'il ait compté au nombre des lecteurs-amis. Il se peut aussi que Sartre ait fait à Guille et à Mme Morel une lecture à haute voix. D'après Annie Cohen-Solal (*Sartre,* Gallimard, 1985, p.114 et note 42, p. 669), le roman eut plusieurs lecteurs parmi les normaliens, notamment Jean Baillou.

11. Calmann-Lévy, 1909 et 1922.

12. Volume 2 de *Nietzsche, sa vie et sa pensée,* ouvrage en six volumes publié aux éditions Bossard de 1921 à 1924, repris en trois volumes chez Gallimard, « Bibliothèque des Idées » en 1958. Autres possibilités, douteuses : Elie Faure, *Les Constructeurs,* Crès, 1921 (sur Nietzsche, p. 147-207) ; Jules de Gaultier, *Nietzsche,* 1926.

13. L'un des textes les plus mystérieux de Sartre et que nul ne semble avoir encore lu (il n'est pas localisé à l'heure actuelle, et peut-être est-il perdu) est une longue étude sur Nietzsche entreprise à l'époque des *Cahiers pour une Morale* (1947-1948) et qui, selon ce que Sartre nous en a dit, faisait partie de sa recherche éthique.

14. Daniel Halévy formule ainsi « l'ordre absolu » auquel Nietzsche obéit : « S'écarter, se séparer, souffrir ; penser, aimer contre soi-même ! » Et il ajoute en note : « J'emprunte cette expression à Charles Du Bos, qui a si bien compris cet aspect de l'activité de Nietzsche. » « Ce mouvement, écrit-il, s'appelle proprement *penser contre soi-même,* et rien n'indique plus la force et la validité de l'organisme nietzschéen que le fait qu'il ait pu devenir lui-même à partir de cet acte... (*Extrait d'un journal,* p. 209-210) » (D. Halévy, *Nietzsche,* réédition en Livre de Poche, coll. Pluriel, 1977, p. 243).

On voit peut-être là l'origine de l'expression qu'emploie Sartre dans *Les Mots* lorsqu'il écrit (p. 210) : « Je raconterai plus tard [...] par quelle raison je fus amené à penser systématiquement contre moi-même au point de mesurer l'évidence d'une idée au déplaisir qu'elle me causait. » Nietzsche déjà avait écrit : « Qui attaque son époque ne peut que s'attaquer *soi-même* ; que peut-il donc voir sinon soi-même » ; « ... dans toute volonté de connaître il entre déjà une goutte de cruauté... de la cruauté tournée contre soi-même » ; « seul désormais, et me défiant cruellement de moi-même, je pris alors, la rage au cœur, parti *contre* moi-même, et *pour* tout ce qui me faisait mal et m'était pénible » (citations données dans les notes de G. Liébert et G.-A. Goldschmidt à la réédition, citée ci-dessus, de l'ouvrage de Halévy, p. 629-630.

15. Voir François George, *Deux études sur Sartre,* Bourgois, 1976, p. 276-279.

16. Cf. plus bas, p. 233 : « Cet appel au maître, c'était l'appel à Dieu... Mais il se reprit soudain : Dieu né de ma faiblesse, de ma fatigue, tu es le tentateur, le dernier effort que fait en moi la crainte de la solitude... Mais je ne puis être le disciple d'aucun maître, je ne puis être le fidèle de Dieu. Je suis seul. » Cette déploration de Frédéric fait écho aux lignes suivantes de Nietzsche, citées par Halévy (*op. cit.,* p. 417) : « J'affronte seul un problème immense ; c'est une forêt où je me perds, une forêt vierge – *Wald und Urwald.* J'ai besoin d'aide. Il me faut des disciples, il me faudrait un maître. Il me serait si doux d'obéir ! Perdu dans une montagne, j'écouterais un homme qui en connaîtrait les détours ; malade, j'obéirais à un médecin. Si je rencontrais un homme capable de m'éclairer sur la valeur de nos idées morales, je l'écouterais, je le suivrais. Mais je ne trouve personne ; point de disciples, de maîtres moins encore... » Il serait intéressant d'analyser à la lumière d'« Une défaite » les rapports qu'entretinrent Sartre et Benny Lévy.

17. Cf. plus bas, p. 254 : « Le corps s'en mêlait, il aurait voulu se frotter à lui comme à un mur et surtout lutter avec lui, lutter pour de bon, l'étreindre d'un effort puissant et tenter de le jeter à terre. » Rappelons que l'énergie mentale de Sartre s'extériorisait aussi, à l'Ecole Normale, par une forte agressivité spirituelle et physique et qu'il était devenu bon boxeur et agile athlète (cf. Raymond Aron, *Mémoires,* Julliard, 1983, p. 35).

18. Cf. A. Memmi, *La Dépendance,* Gallimard, 1979.

19. Ce nom, anagramme partiel de Wagner, évoque des personnages de second plan de la comédie du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle mais peut-être aussi Orgon, le bourgeois qui est « coiffé » de Tartufe et qui ne veut rien voir des entreprises de celui-ci sur sa jeune femme, Elmire.

20. Cf. A. Cohen-Solal, *Sartre,* p. 112.

21. Voir *Œuvres romanesques,* Pléiade, p. 1718. Notons aussi que Cosima Wagner demanda à Nietzsche de lui procurer pour le Noël du Maître, en 1869, une reproduction de la gravure de Dürer (cf. Curt Paul Jantz, *Nietzsche Biographie, Tome 1, Enfance, Jeunesse, Les Années bâloises*, Gallimard, 1984, p. 310), que cette gravure était l'une des œuvres picturales favorites de Charles Schweitzer, le grand-père de Sartre, et qu'Albert Schweitzer, le cousin de sa mère, avait connu Cosima Wagner très âgée, à Bayreuth, et avait entretenu avec elle une correspondance, toutes choses que Sartre n'avait sans doute pas oubliées et qui faisaient partie de sa culture familiale. Comme le souligne justement Annie Cohen-Solal en commentant « Une défaite », « la culture germanique de Sartre sert de trame à l'ensemble de l'intrigue » (*op. cit.,* p. 112-113).

22. Cf. ci dessous, p. 266.

23. Cf. *La Force de l'âge,* p. 39-42.

24. La configuration des rôles Frédéric – Cosima – Organte renvoie aux autres « trios » de la vie affective de Sartre, qui est structurée tout entière par ce triangle où il tente de s'assurer la position dominante : le trio Poulou – Anne-Marie – Charles Schweitzer (*Les Mots*), le trio Poulou – Anne-Marie – Joseph Mancy, le trio Sartre – Olga – Beauvoir (*La Force de l'âge,* et sa transposition dans *L'Invitée* et dans *L'Age de raison),* où c'est Beauvoir qui se trouve placée par Sartre dans un rôle d'adulte parental face à une relation où Sartre joue au frère incestueux avec Olga tout en maintenant par rapport à cette dernière un rôle de père dans sa relation avec Beauvoir. L'auto-analyse de Sartre, dans *Les Mots* (p. 4142), l'amène à avouer ce fantasme de l'inceste entre frère et sœur, en le référant explicitement à sa relation avec sa mère-sœur. Il souligne que Frantz et Leni des *Séquestrés d'Altona* sont les seuls à passer aux actes : « l'inceste me plaisait s'il restait platonique. » Cosima est la première d'une lignée de femmes-enfants, de petites sœurs incestueuses que l'on retrouve tout au long de l'œuvre (et de la vie) de Sartre. Sur la relation « Sartre, Beauvoir, X » (dont *Huis clos* donne une figuration mythique), voir la communication de M. Rybalka au colloque de Harvard 1987 « Writing Lives : Sartre, Beauvoir and the Question of (Auto) Biography » et, d'un point de vue psychanalytique, pour ce qu'elle comporte d'homosexualité déniée : Josette Pacaly, *Sartre au miroir,* Klincksieck, 1980 (en particulier le chapitre sur *Baudelaire*), et Alain Buisine, « Ici Sartre (dans les *Lettres au Castor et à quelques autres*) », *Revue des sciences humaines,* « Lettres d'écrivains », nº 195, 1984-3, p. 183-203.

25. Sur cette dénégation de la sensualité de la sœur maternelle, voir plus haut (p. 41) la notice de « L'Ange du morbide », note 1.

PLAN ET COMPOSITION

Au fur et à mesure qu'il rédige son œuvre, Sartre donne certaines indications sur le plan qu'il compte suivre. A l'origine, « Empédocle » devait se diviser en trois :

1re partie La Joie
2e partie La Mélancolie
3e partie La Douleur

Par la suite, ces trois parties se réduisent à deux ; Sartre décrit la première ainsi :

1re partie : I. Deux points de vue

II. Hymne

IV. Les lèvres d'Organe { Conversation / Vie d'Organe

III. Le Conte de Fées
V. Récit des rapports Frédéric-Organe-Cosima. Les petites filles.
VI. Frédéric et Cosima (cf. p[artie] précédente)
VII. Frédéric et Organe : quelques petites déceptions. Ex. : Les lèvres d'Organe. Cf. plus haut.
VIII. Leur départ (L'air de musique qui sera repris en troisième partie et dont Organe se moquera*)

On remarquera l'interversion des IIIe et IVe chapitres ainsi que le contenu à peu près identique des Ve et VIe chapitres. L'ensemble de ce plan est réalisé en sept

chapitres dans le manuscrit dont nous disposons ; seul manque l'air de musique *dont il est question au chapitre VIII. Le plan finalement suivi est :*

I. Deux points de vue sur Frédéric.

– Frédéric rompt avec sa maîtresse Geneviève.

– Il rencontre ses camarades dans un café proche de l'École. Parmi eux se trouvent l'Ancien Ami et Dubich, qui s'est choisi un maître à penser en la personne d'Anselin. Le groupe est rejoint par des « archicubes » et Frédéric organise un canular contre l'un de ses condisciples.

Ce chapitre a pour but de montrer, d'une part, l'esprit dominateur, la « force » du jeune Frédéric, d'autre part, la distance critique qu'il a vis-à-vis des personnes qui l'entourent.

II. Hymne au printemps ou troisième point de vue sur Frédéric.

Grâce à un archicube, Frédéric obtient de donner des leçons particulières aux belles-filles de Richard Organte. C'est le printemps, un double printemps pour Frédéric. Il a des doutes sur lui-même et sur son physique, mais en même temps il se sent libre, enthousiaste et prêt pour une aventure qui lui fera trouver un maître et peut-être une femme.

III. Les lèvres d'Organte.

Frédéric rencontre Organte et, après un long entretien, décide de le prendre pour maître. Organte, de son côté, est impressionné par l'enthousiasme de Frédéric.

IV. Le Conte de fées.

A la fin de sa première leçon, Frédéric fait la connaissance de Cosima Organte. Il est charmé et commence à improviser pour elle un conte de fées, « Le Chasseur d'âmes ». Cosima semble montrer davantage d'intérêt pour le conte que pour Frédéric.

V La Sunamite

Frédéric devient un familier des Organte. Il propose à Richard de faire un volume d'entretiens avec lui et il l'incite à reprendre un projet abandonné, celui d'un ouvrage sur Michel-Ange. Il assiste ensuite à un épisode qui montre la faiblesse de Richard et dévoile la nature de ses relations avec Cosima. A la fin il se demande si Organte est distingué.

[VI. Frédéric et Cosima].

Aucune coupure n'est indiquée dans le manuscrit entre le chapitre V et le chapitre VI.

Frédéric et Cosima vont faire une promenade en auto à Fontainebleau. Frédéric gâche l'occasion en se mettant à disserter sur la littérature comme un professeur. Cosima lui révèle qu'elle vit dans un monde irréel, semblable à celui des contes de fées, et dans lequel Frédéric et Organte ne sont que des personnages abstraits.

VII. Romance.

Le titre de ce chapitre est ironique : Frédéric aime Cosima mais ne peut la posséder. Il s'est mis dans une situation sans issue dont il ne peut que souffrir. Il est déçu par Organte, frustré par Cosima, mais il essaie de s'adapter et continue de souffrir. Vers la fin du chapitre, les Organte partent en vacances et laissent Frédéric à son triste sort.

P[artie] II : I. Bilan

II. Règles du jeu d'Organte

III. La lettre

IV. Le retour

V. Cosima

VI. Michel-Ange
VII. Empédocle.

Nous n'avons que des fragments réduits pour cette deuxième partie :

– Un passage intitulé « *Règles du jeu commentées* ». *Après le départ des Organte, Frédéric subit une crise violente, se croit prédestiné à la souffrance et découvre* « le fond mystique de sa nature ».

– Un passage rédigé au présent. Frédéric est seul dans Paris, mais commence à surmonter sa crise.

Ce texte est peut-être le « bilan » *mentionné plus haut.*

– Un texte constitué par une lettre d'Organte à Frédéric. Organte rejette amicalement mais fermement l'ouvrage d'entretiens que Frédéric a apparemment rédigé au cours des vacances : les idées qui lui sont attribuées ne sont pas les siennes mais celles de Frédéric.

– Plusieurs notes qui donnent une idée des quatre derniers chapitres de cette deuxième partie et de la conclusion que Sartre comptait donner à Empédocle. *Frédéric voit* « projeté hors de lui » *le couple des Organte et retrouve son indépendance. Il a subi une défaite, mais* « il faut s'en tirer avec les moyens du bord » *et* « le temps approche où il ne connaîtra plus que des victoires ».

Le roman constate une double et même triple défaite : Frédéric n'a pas trouvé de maître, il a échoué avec Cosima et son livre sur Organte a été rejeté. Mais il a en réalité joué à qui perd gagne et ses souffrances n'ont pas été inutiles : il reste seul mais il a fait une double expérience, celle du tragique et celle de l'écriture. Les titres des deux derniers chapitres suggèrent qu'Organte a mené à bien son Michel-Ange *et que Frédéric a écrit son* Empédocle. *L'aventure de Frédéric avec Organte et Cosima a ainsi abouti à deux livres.*

---

* *Dans l'esprit de Sartre, il pourrait s'agir d'un épisode transposant une des données biographiques de son modèle : Nietzsche fit cadeau à Wagner et Cosima de la partition d'une pièce*

musicale qu'il avait composée, La Nuit de la Saint-Sylvestre, *dont Wagner se moqua avec bienveillance.*

Une défaite

[PREMIÈRE PARTIE]

I. DEUX POINTS DE VUE SUR FRÉDÉRIC

Frédéric avait quitté Geneviève avec une brutalité composée. Il lui avait fait tenir par un ami une lettre grossière où il avouait ne l'avoir jamais aimée. Depuis lors il n'en avait entendu parler que par des tiers et sa pitié pour elle s'étouffait sous la joie orgueilleuse d'avoir si définitivement, si brutalement, si proprement secoué cette femme de sa vie. Il y pensait seulement de temps à autre avec sensualité. Une lente justification intérieure lui avait appris à la haïr. Or, trois mois après cette rupture, elle lui téléphona de venir la trouver[a] pour affaires graves. Il fut si surpris qu'il accepta sur-le-champ. Il quitta l'École avec une certaine angoisse. Il craignait un redoutable jaloux qu'il avait un peu connu et les fureurs différées, aussi, d'une femme qu'il tenait pour folle. Au grand jour froid de ce mois de février sa peur se dissipa. Il eut seulement le sentiment d'accomplir une corvée familiale, de se rendre à un enterrement, de faire une visite de condoléances. « Que veut-elle, se disait-il. Renouer ? Se venger ? Elle a dit à <Bonald> qu'elle me revaudrait cela. Elle ne peut rien contre moi. Il faudra que je fasse attention en passant par le corridor. » Il était chez elle. Il monta au troisième étage, traversa sans y penser le couloir sombre dont il s'était promis de se garder et frappa. « Elle a répondu “Entrez” tristement mais sans fureur », songeait-il en poussant la porte. La chambre était obscure et étrangement odorante. On eût dit un cabinet de débarras pour parfums. Ils ne s'y mêlaient pas mais restaient séparés, on les percevait les uns après les autres. Il se retrouva

sur-le-champ le maître de la pièce, comme au temps où, de voir simplement cette femme qu'il se savait soumise, il sentait en son corps les prémisses d'une jouissance âpre et morose. Il alla s'asseoir dans le fauteuil qu'il connaissait bien, face à un divan de cuir. « Vous avez à me parler ? » Geneviève avait beau s'attendre à une question si simple, elle fut prise au dépourvu : « Non, écoutez-moi, mon cher Frédéric, je n'ai rien à vous dire... c'est-à-dire si, on m'a fait, vos amis m'ont fait savoir que vous désiriez ravoir votre lettre. Je vais vous la rendre. » Il fit un geste d'indifférence. Il lui déplaisait d'avoir pu sembler craintif. Elle s'était accroupie sur le divan, dans une position qu'il reconnut. Elle n'était pas pressée : « Votre lettre si méchante... », dit-elle d'une voix plaintive. Il se sentait pleinement maître de lui. Il aimait à discuter avec ses victimes, à leur remontrer qu'il était lavé de toute faute à ses propres yeux. Il repoussa au fond de lui toute pitié, toute sympathie. Il les sentait tapies en son cœur, maîtrisées, il prévoyait qu'elles seraient maîtresses lorsqu'il sortirait. Mais jusque-là il voulait composer un joli rôle et observer. Geneviève d'ailleurs n'inspirait pas la pitié : son visage était noyé d'ombre et silence ; ainsi demi courbée, elle offrait une proie facile à sa cruauté voulue, comme les mouches dont les enfants arrachent les ailes parce qu'elles ne crient pas. « Pourquoi avez-vous été si mauvais ? » Il sourit. Il savait qu'il était en pleine lumière[a], qu'il avait choisi de lui-même la place pénible que les juges d'instruction réservent aux accusés. Il voulait s'y tenir et vaincre, il voulait supporter les phares du jour, fier d'être sans remords sous leurs rayons comme une coquette d'être sans rides au gros soleil. « Je l'ai fait exprès : je voulais brutalement vous écarter de moi ! – Mais pourquoi, pourquoi ? Je ne vous ai rien fait de mal. Je ne crois pas que vous puissiez dire que je vous aie fait du mal. » Elle aussi, quoique infiniment triste, était à son aise dans ce rôle préparé depuis des mois. Il le sentit et n'évita pas les arguties amoureuses. Il lui dit posément : « Je ne vous aimais pas. Mais je ne vous ai pas quittée pour cela. – Alors pourquoi ? – Parce que vous m'aimiez trop. En vous abandonnant sans grâce, j'avais l'impression de défendre ma vie. Je ne puis aimer

une femme et sentir qu'elle me cède sans avoir peur du définitif. Je ne veux pas me lier. – Vous auriez pu me quitter doucement. Vous n'avez pas eu pitié de moi. » Ce mot pitié éveilla en lui d'étranges résonances[1]. Il se décida à lui dire du bout des lèvres la vérité : « J'ai eu pitié de vous. J'ai ressenti votre douleur. J'ai été effrayé de songer que des quartiers de Paris dont je goûte la joie vous paraîtraient insupportables et sinistres. Je sais que vous me disiez : “Je vous ai tant attendu.” » Il s'arrêta. Il ne voulait pas achever, comprenant soudain qu'elle espérait un rapprochement, un nouveau départ. Puis il voulut voir le danger de près ; il ajouta : « J'ai à me défendre contre ma propre lâcheté. Une femme qui m'aime, un oreiller, des susurrements tendres... j'en ai le besoin comme de bonbons. C'est moins la peur d'être seul que la paresse d'être seul. Je n'ai pas cédé. » « Elle pleure, ou feint de pleurer », songeait-il en voyant les spasmes de ses épaules. Sa mémoire n'hésitait pas, pour le servir, à lui présenter enlaidis les visages de ceux qu'il n'aimait plus : il crut voir dans l'ombre un visage tuméfié. Il en eut dégoût. « J'ai été si gentille... si gentille », murmurait-elle. Il pensait : « Je me conduis en cabotin ; je joue avec mon visage. Mais après tout elle n'est pas plus sincère que moi. » « Votre lettre était d'une brutalité !... D'un rustre, d'un... je ne sais quoi, je l'aurais supportée... mais de vous ! de vous ! Elle était calculée, pesée ! Ah, vous saviez bien ce que vous faisiez ! – Je viens de vous le dire. » Il s'ennuyait à présent. Il se tut, cherchant des yeux un tableau qui n'était plus à son ancienne place. Elle se leva péniblement : « Tenez, je vais brûler cette lettre devant vous. » Elle sortit un papier bleu d'un tiroir et le froissa. Il eut le désir gamin de relire sa prose : « Montrez. – Oh non ! Je souffrirais trop. » Peut-être brûlait-elle une feuille vierge, gardant la lettre au fond d'un secrétaire pour en user à l'occasion. Il tendit la main pour la prendre et vérifier, puis eut honte d'être lâche et la regarda brûler. « Je vais vous quitter, dit-il. – Attendez ! Moi j'ai encore quelque chose à vous dire. » Elle lui débita comme une leçon une innocente perfidie : elle passait à la Sorbonne, elle avait entendu son nom, elle s'était approchée de deux étudiantes qui ne la voyaient pas, elle les avait entendu causer : « Je les ai tout de

suite reconnues, on me les avait décrites. Je sais que vous flirtez avec l'une d'elles, Mlle Rostrin. Oh, elles sont très jolies, oui, assez jolies. Mais elles parlaient de vous en des termes, des termes ! Oh je vous assure, si j'étais méchante, j'aurais été bien vengée. » Il sourit, mais avec quelque effort. Il n'était pas encore attristé[a], il avait le pouvoir d'ajourner ses peines. Mais il ne savait quelle contenance prendre. Elle acheva : « Je suis partie. Je vous assure que je n'ai pas pu en supporter davantage. J'étais humiliée, atteinte dans ma dignité, je vous assure. – Cela prouve que vous êtes de bonne composition, répondit Frédéric d'une voix un peu élevée ; j'en ai tant entendu sur moi, vous savez. Une de plus ou de moins. D'ailleurs vous tombez mal, ces jeunes filles sont de simples camarades. » Il se leva et prit son chapeau. « Enfin dites-moi que vous regrettez cette horrible lettre – Je ne la regrette pas puisqu'elle a eu le résultat que je voulais. Mais pour l'adoucir à présent, je peux vous dire que j'avais, que j'ai beaucoup de sympathie pour vous. – Ah tenez, dit-elle en riant, vous me faites rire, et pourtant je n'en ai guère envie. – Il y a longtemps que je ne vous ai fait rire », lui dit-il plus doucement. Il ajouta froidement : « Je vous laisse dans ces heureuses dispositions », et sortit, sans avoir de tout ce temps revu son visage.

L'air frais et *[mot illisible]* pur le délivra de toute la pitié, de toute la tristesse prévue. Il était joyeux comme en sortant d'une corvée mondaine. Il rejeta sa gourme apprêtée. Il sentait en lui un bonheur d'enfant. Il alluma une pipe en se disant : « ... D'ailleurs mes parents me considèrent comme un enfant. » Puis au bout d'un peu de temps : « Et j'en suis un : j'ai vingt-trois ans[2] et je suis encore très puéril. » Il se voulait assurer par là que sa cruauté envers Geneviève était à compter parmi les méchancetés anodines de « cet âge sans pitié ». Il parvint aisément à s'en persuader et revint à l'École.

De cette école, la plus grande parmi celles qui enseignent les lettres aux jeunes gens[3], les élèves sortaient à toute heure, et de préférence la nuit après souper pour aller boire de la bière dans un café voisin. Ils y étaient chez eux, caressaient

la patronne qui se laissait faire en bonne commerçante, parlaient politique avec son mari, un chauffeur, et jetaient de temps à autre le mouchoir à l'une de cinq étranges prostituées qu'on eût dit attachées à la fortune de l'école. C'étaient de bonnes filles qu'un contact quotidien et si littéraire avait polies. La plus âgée disait volontiers : « Les élèves passent. L'École et moi nous restons. » Frédéric, comme de coutume, y fut ce soir-là avec sa bande. Ils n'y trouvèrent pas de femmes et s'en consolèrent sans peine. Ils étaient gais et ne parlèrent tout d'abord pas. Puis, la patronne ayant, en servant la bière, caressé les cheveux de Barsac, ils l'accablèrent de quolibets. Ils mettaient au-dessus de tout la liberté de l'individu et son indépendance. Mais ils étaient étroitement joints et se séparaient rarement sauf pour les besoins de l'amour. Quoiqu'ils affectassent une parfaite égalité, ils acceptaient une hiérarchie tacite et Frédéric était au sommet. « Tu joins le sublime au grotesque », lui dit Dubich ce soir-là. Et Frédéric sourit, flatté. Grotesque, il avait pris son parti de l'être. Il n'avait d'élégances ni dans son corps ni dans l'esprit. Il avait dès ses premiers déboires refoulé assez avant en lui cette image vague qui fixe pour chacun de nous un idéal rarement atteint. Elle représentait pour lui un jeune homme à pantalons blancs causant avec des jeunes filles à l'ombre d'une tente sur une plage élégante. Tous ses efforts avaient été pour y substituer une autre image plus vague encore, qui ne s'était pas révélée aux feux de sa conscience et qu'exprimait un seul mot : la Force. Il était musclé et pensait vigoureusement. La forme paradoxale qu'il donnait parfois à ses raisonnements et la recherche de sa mise trahissaient seules la survivance de l'idéal déchu. Il savait que ses vêtements d'une mode compliquée allaient mal à son corps robuste et sans grâce[4], mais il ne s'en détachait pas et il aimait Balzac, gros, puissant et laid, d'avoir chéri comme lui l'élégance et, comme lui, accepté le ridicule de la toilette. Il regarda ses compagnons. Ils étaient quatre ce soir-là : Barsac, Dubich, Crossier et l'Ancien Ami. L'Ancien Ami, son ancien ami, était encore son compagnon de toute heure. Mais il le jugeait, à présent, avec la volupté triste de faire mal qu'ont les fils qui jugent leurs parents. Leur amitié

avait été de tout temps une lutte. Mais du moins, autrefois vierges et faibles, leur faiblesse même et le sentiment de leur puissance future les unissaient contre le monde qu'ils méprisaient timidement. L'amour et la demi-réalisation de leurs ambitions les avaient séparés. Chacun aimait ailleurs, et leurs luttes, leurs triomphes ne se faisaient pas sur le même terrain. L'Ancien Ami avait l'élégance qui manquait à Frédéric. Il plaisait au-dehors. Mais, égoïste et léger, il était mal vu de ses camarades d'école qui s'en moquaient en dessous, le respectaient et sûrement s'en défiaient[5]. Frédéric jugeait cette hostilité superficielle et ne s'associait guère à ces railleries. Mais il en vivait pourtant. Il savait que, dans cette amitié que ses camarades, avec leur clairvoyance coutumière, n'avaient reconnue et célébrée[6] que lorsqu'elle était morte et qu'il n'en restait plus qu'un fantôme, l'habitude, lui surtout était prisé. Il s'appuyait sur leur admiration, leur sympathie bénévole qui le consolait de ses insuccès mondains. Il n'en voulait cependant pas être l'esclave ; il craignait d'être lié par leur amour exigeant. Régner[a] en cette petite chapelle c'était risquer de n'en sortir jamais. Il voulait s'imposer au monde. Il considéra, un peu de temps, ces quatre jeunes gens qui fumaient paisiblement leurs pipes en faisant des équivoques obscènes pour se reposer des labeurs du jour et se sentit tout à fait seul. Il avait éprouvé parfois ce sentiment dans la montagne, où souvent des journées entières il marchait avec l'étrange illusion d'être au sein d'un peuple inconnu[7]. Un toit rouge, une couleur mourante de l'horizon le persuadaient de participer à une vie universelle et exquise. Puis la fatigue ou une de ces nuances du coucher du soleil qui résonnent comme un bémol dans une gamme majeure déchiraient le voile. Il était absolument seul, entouré de plantes et de pierres, et voici qu'il se sentait aussi seul au centre du groupe qu'il avait formé. Mais il haïssait la mélancolie : « Si on se saoulait », proposa-t-il[b]. Mais des archicubes entraient. L'École nomme ainsi ses anciens élèves. Ils allèrent rapidement pendre leurs manteaux au fond de la pièce et revinrent près de Frédéric. Ils étaient trois. Deux, dont l'un mignard et frisé, étaient jeunes et méprisants, le troisième, alourdi, déjà

grisonnant, offrait comme une fleur un sourire sentencieux et béat. Les quatre élèves reconnurent leurs anciens : c'étaient le célèbre Riccomini, le fameux Maler[c], l'illustre Dupont, trois membres de cette bande célèbre dont le séjour à l'École était resté légendaire et qui s'était dispersée à travers toute l'Europe. De passage à Paris, ils revenaient volontiers en ce café, quartier général de leurs exploits. Et Frédéric éprouva tout le mystère que peut porter un nom banal comme celui de Dupont quand il désigne un être légendaire. Il est transformé et plus mystérieux même que les termes étranges et cabalistiques qui dénomment les trônes et les dominations. Ils causèrent peu de temps entre eux, puis se turent, las d'eux-mêmes. « Eh bien, jeunes gens, dit Maler, quoi de neuf à l'école ? – On m'apprend, dit Riccomini, que les traditions se perdent. Vous ne chantez plus la pompe au cours de Michaut[8], vous ne vous servez plus du serpent de mer contre les conscrits ! Ah malheur ! » Il dit et se tut, dégoûté. « Te souviens-tu, dit Maler, de cette Pompe qui fut chantée en 1919 par 150 types massés dans la cour, pendant que Painlevé visitait l'école[9]. – C'est ce jour-là que Grosjean fut pincé par le Vieux[10] et engueulé ! – Il faut dire d'ailleurs qu'il n'avait strictement rien fait. » Ils sourirent à leurs souvenirs. Et peu à peu Grosjean évoqué remplit la pièce. Frédéric, Barsac, Dubich, Crossier, l'Ancien Ami le concevaient peu à peu, tandis que les archicubes le complétaient par touches successives. C'était un naïf, un demi-fou, donnant dans toutes les embûches, qu'ils avaient torturé, bafoué, canulé, de toutes les façons. Ils racontèrent quelques-unes des farces qu'il lui avaient faites. Ils leur donnaient manifestement une ampleur idéale. Ils s'y réchauffaient. Mais les jeunes peu à peu devenaient frondeurs et méprisants – comme un enfant qui joue à la marelle et qu'une grande personne interrompt pour lui enseigner rationnellement les règles du jeu. Dubich surtout s'emporta. C'était un méridional gras et noir, d'allure vigoureuse et gaie, mais dont la santé et la joie étaient toutes en surface, qu'allaient bientôt crever comme une coque la maladie, le désenchantement, le mépris des hommes. Il chuchotait à Frédéric : « Ils nous em... ces c..s-là. »

« Nous avons fait mieux », dit-il sèchement en regardant ses amis et l'affaire des urinoirs surgit au fond de leurs yeux amusés. Mais ils ne la contèrent pas. D'ailleurs les archicubes *[phrase inachevée]*

Ils chantaient et fumaient la pipe comme les pétuneurs de Téniers[11]. Les sons, les cercles de fumée sortaient pareillement de leurs bouches arrondies. Les jeunes, les sourcils froncés, pris par le rythme, y mettaient tout leur cœur. Les anciens oubliaient moins leur fonction sociale. Frédéric considéra les archicubes avec l'envie qu'ont *[un blanc]* pour ceux qui trônent sans conteste au sommet d'une hiérarchie. Mais une vérité passa en lui, obscure et rapide comme un poisson de torrent et, sur un plan supérieur, un mépris raisonné et laborieux remplaça l'admiration naïve et spontanée. Il s'efforçait de se représenter ces hommes comme des épaves, de malheureux déracinés sans autre personnalité que celle qu'ils empruntaient à leur groupe, attachés pour la vie à l'École, rôdant alentour pour y puiser parfois de nouvelles forces comme Antée étreignant la terre. Mais ils résistaient : leur mine fraîche, leur teint reposé, leurs épaules larges, leur air important ne s'y prêtaient pas. Alors s'enfermant dans cette région de notre esprit où nous avons toujours raison, il les reconstruisait puissamment. Il s'était déjà rendu compte de la brutalité de son procédé, mais il préférait les idées définitives aux nuances. Il voulait affirmer plutôt que comprendre. Dans l'affirmation arbitraire il sentait sa force. Il affirmait avec tout son corps ; toute sa jeunesse, toute son énergie inemployée se répandait dans ces affirmations qui bouleversaient tout son corps. Il affirmait par jeu comme ces enfants qui jettent les bras dans tous les sens et crient sans fin face au ciel. Disant comme il lui arrivait souvent : « Untel est un idiot », il sentait ses muscles se bander et ses poings se fermer. Délicieux plaisir d'être le maître de son monde. Il sentait bien, ici, qu'il exagérait mais il savait bien aussi qu'au fond ces hommes étaient tels qu'il les concevait, il espérait rejoindre leur être profond de ce biais. Tel, obstiné et méchant, il construisait un édifice en pierre de taille, à l'image d'une intuition rapide qu'il avait eue et qu'il méprisait. Et soudain il fut récompensé de ses

peines : ouvrant les yeux au monde, il les vit tels qu'il les imaginait. Si forte était sa puissance de construire qu'elle commandait à sa vue. Enfin perçu, description plus nouvelle des *[mot illisible],* l'air mélancolique et graveleux qu'ils chantaient excita ses désirs. Il s'indigna contre leurs faiblesses. Il bannit la vie commune, il méprisa le bonheur[a]. Du fond de son être qui s'opposait au leur, montaient des appels de gloire[b]. Il ne sentait pas ses sourcils arqués, ses bras croisés, ses mains fermées, ses jambes talonnant le sol. Mais dans sa conscience l'effort de son corps se traduisait par un formidable chant de gloire, comme des sphères, énormes masses roulantes, se dégageait jadis l'admirable harmonie qui réjouissait l'oreille des Immortels[c]. Les chanteurs se turent, son corps s'amollit, le chœur glorieux de ses organes se brisa, son âme, sans gouvernail, aspira à la tendresse d'une femme. Mais il la renia pour la seconde fois dans le jour, et le premier, cette fois pour ramener l'harmonie dans son esprit, il entonna un chant obscène que sa bande reprit en chœur.

Sarah Bernhardt : Il approchait parfois la gloire de plus près. Une fois, dans la salle obscure d'un cinéma, tandis que sur l'écran passait le lent convoi d'une grande tragédienne, une forte émotion l'avait saisi devant cet immense défilé funéraire[12] ; il avait enfin eu de la gloire une image qui ne fût pas d'Épinal : elle lui était apparue comme une force et il avait bataillé avec elle en esprit durant toute la représentation. Mais il n'avait pas alors comme ce *[trois mots illisibles]* la surexcitation méchante de s'opposer à d'autres que lui.

Il songea à tous ces jeunes gens dont il avait lu les *Vies,* Shelley au bord d'un ruisseau, le jeune Hugo, Nietzsche qui consacrèrent tous pareilles occasions par un grand serment[13]. Il fut heureux de songer qu'en ce moment il n'était pas si

loin d'eux. Il envisagea la possibilité de faire aussi un serment. Mais il avait lu tous les livres ; il était trop vieux. Il ne jura pas, de crainte du ridicule.

Riccomini s'ennuyait. « Dites, demanda-t-il, on va chanter, hé ? » Maler acquiesça : « Ah oui, dites donc la jeunesse, on était venu pour savoir si vous saviez à l'École chanter encore Belle Cunégonde[14]. Belle chanson, hein ? » ajouta-t-il en poussant le coude de Dupont. Il prit un temps puis : « C'est moi qui l'ai faite. Ah, elle était troussée. » Les jeunes gens se regardèrent indécis : certes, ils la savaient bien, mais il leur déplaisait que Maler en fût l'auteur. Finalement Barsac, qui était aimable de caractère et évitait souvent les disputes, se décida : « Oui, on la sait. » Maler sourit de plaisir : « Eh ben, on va la chanter, voulez-vous ? » Frédéric les laissa faire.

L'Ancien Ami prit part à la conversation. Il y avait encore des sujets pour lesquels il ne pourrait avoir que le seul Frédéric comme interlocuteur. « Ce qui nous manque, lui dit-il, c'est un maître comme à Dubich. »

Dubich avait des haines plus farouches que celles de Frédéric mais des enthousiasmes plus modestes. Il disait volontiers : « On est écrasé devant ces hommes-là. » Frédéric ignorait la douceur d'admirer. L'enthousiasme n'était chez lui, accompagnée d'une forte surexcitation, que l'envie brusquement apparue de faire mieux. Dubich, devant ses philosophes, connaissait de plus doux émois. Il avait ses Dieux ; Anselin[15], son ancien professeur, en était le Zeus. Il en parlait volontiers. Il en dit ce soir-là : « Il marche à lourdes enjambées dans la cour du lycée, dans la vie. Il prend racine à chaque pas. Tant il aime la terre et son corps. Mais son visage est déjà une âme. Il sourit – il a dit de si belles choses sur le sourire[16]. Il dissipe le mystère des choses, il fait fuir les ombres. Sa parole précise est la lumière qui remplace les contours fuyants du clair obscur par des arêtes saillantes. La poésie semble s'évanouir entre ses doigts. Mais il en crée

une autre plus subtile, sans tendresse. Sa philosophie est un salon de Hollande meublé de commodes bien luisantes, au soleil de quatre heures. Il aime l'ordre et le calme et la maîtrise de soi. Tel, avec sa tête fine et portant sous son bras sa canne dont le bout soulève sa longue pèlerine comme une épée, il a l'air d'un mousquetaire vieilli : c'est le d'Artagnan du rationalisme. » Il se tut puis, honteux d'avoir fait des phrases si correctes et de si longue haleine, il ajouta pour se racheter : « Ah, c'est un rude mec. » Car ils ne proscrivaient pas entre eux le lyrisme pourvu qu'il fût ponctué d'argot. Tous enviaient à Dubich un tel maître.

Ils s'entendaient là-dessus. Ils étaient las d'éprouver leurs sentiments nuit et jour pour y découvrir les germes d'une théorie qu'ils feraient leur, las de détourner à leurs usages de menues vérités fragmentaires, de soulever ici et là, au hasard de leurs pensées, un coin du voile. Ils auraient accepté un parti pris, même s'il fût venu du dehors, d'un professeur admiré, pourvu qu'ils l'aient enfin comme une méthode pour juger de toute chose. « Oui, dit Frédéric, nous n'avons jamais rencontré que des crétins. Ça doit pourtant rudement profiter un type qui, depuis quarante ans, pense à votre place. » Il se voyait disciple attentif dans les jardins d'Akadémos. Mais cette humilité n'était pas sincère. Il concevait surtout un pareil maître comme un homme obscur, probe et génial, mais manquant de la puissance nécessaire pour s'imposer au monde, et se voyait, après lui, reprenant sa doctrine, l'achevant, bâtissant l'édifice et contraignant par la force ses semblables à le révérer. C'était d'ailleurs un des rêves de sa faiblesse ; à ses jours de force il acceptait de trouver seul sa vérité. L'Ancien Ami faisait des songes plus élégants : il voyait ses entretiens avec un maître inconnu, au visage puissant de vieux Romain. Ils fumaient dans un grand bureau et parlaient sévèrement, sous un jour de printemps. Mais lui non plus ne se représentait pas facilement dans l'attitude docile du disciple. Sa propre image assez nette faisait quelques gestes et parlait d'abondance. Le maître, plus vague, écoutait plutôt. Par ces chemins différents ils arrivèrent à la même pensée : « Ça durerait ce que

ça durerait », dit l'Ancien Ami. « Oui, répondit Frédéric, nous lui paraîtrions vite des ingrats. » Son père, un mathématicien, avait entrepris l'année précédente de lui enseigner la physique[17]. Il lui donnait chaque jour une leçon d'une heure. Frédéric devait bien se taire, fixer son père dans les yeux, approuver. Et il avait senti combien était pénible l'attitude d'un disciple, combien difficile à son orgueil de dire « Oui ». Il se sentait diminué d'être passif, d'écouter tout simplement et de comprendre sans réagir. Acquiescer surtout lui était dur : baisser la tête, ployer son cou raide lui paraissait chaque fois passer sous les fourches caudines. Et il comprenait à présent qu'il n'eût pu, comme Phèdre, Philèbe, ces beaux jeunes Athéniens, se résigner à ponctuer d'« Assurément » et de « Sans doute » les longs discours de Socrate. Pourtant l'heure avançante et leur mol entretien les acheminaient peu à peu vers cet état passager où le sommeil imminent détend les muscles, adoucit les idées, suggère un idéal de calme, de moindre effort, et leur âme somnolente prit ses désirs de repos pour un appel au maître, au maître qui les délivrerait du lourd fardeau de penser par eux-mêmes, au maître qui leur donnerait le sommeil de l'esprit. Dubich et Crossier riaient à leurs pipes ; le patron descendu à la cave, Barsac avait pris sa femme sur ses genoux. Et leurs gestes étaient plus lents que dans les films allemands. La porte s'ouvrit brusquement. Des archicubes entrèrent. C'est le nom que l'École donne à ses anciens élèves.

« Vous avez mieux à faire, dit Dorgères en entrant, je vous amène Hennebicque[a], il va falloir tâcher de le canuler. Il me suit. J'ai eu de la peine à le décider. Il n'a jamais mis les pieds dans un café. – Sans blague, il n'est jamais venu ici ? – Jamais. » Hennebicque était un doux métaphysicien bègue qui tentait de vivre d'après ses principes. Ses camarades lui jouaient tous les tours concevables. « Oh, si Madeleine était là, soupira Frédéric. Je suis sur la voie du plus beau canular du monde. – Elle viendra à 11 heures », dit le patron qui remontait de la cave. « Ça va, alors, patron, vous voulez bien nous aider à canuler Hennebicque ? – Si vous le voulez, Messieurs. J'ai fait mes farces comme

les autres au régiment ; on m'appelait même l'aztèque. Mais, dame, on perd l'habitude. Qu'est-ce que ce sera pour votre service ? » Frédéric se constituait chef du canular[18]. Les autres l'acceptèrent sans mot dire : on le savait féroce. « Vous avez votre costume d'agent de la Mi-Carême ? – Il est dans l'armoire, dit la patronne. – Vous serez gentil de le mettre, et de redescendre par la porte cochère. Vous m'attendrez dessous. – Il faut que je mette l'équipement complet ? demanda le patron, ennuyé. – Tout, mais vous verrez, ça en vaudra le jus. » Il ajouta, tourné vers ses amis : « Onze heures moins dix. Je vais au-devant de Madeleine pour lui apprendre son rôle. Adieu, petits. » Il sortit rapidement. Il marchait sous une nuit splendide, ravi de sa fraîcheur et de ses lumières, et du ciel noir que rosissaient les feux de Paris. Il se plaisait à sa tâche. Il aimait disposer des plans, distribuer des ordres, faire converger des actions diverses sur un centre unique. Il était porté par la confiance des autres, du groupe dont il s'était échappé, corps dur et rond, redevenant individu, mais qui s'était reformé sans lui, comme l'eau se referme. Il savait que, plus que sa présence, son absence et son image unissaient fortement quatre êtres tendus. Ce groupe qui, dans l'instant, absorbait quatre consciences, n'était dans la sienne qu'une force entre d'autres forces. Il était roi. Sans doute le prétexte était mince, le but petit. Mais il n'y voyait qu'un symbole, qu'un point de départ aussi à ses constructions. Des sentiments teintés d'idées se soulevèrent comme de nocturnes têtes marines dont l'eau ruisselle. Il bâtit. « On a dit, pensait-il, que le canular est le triomphe du fort sur le faible. Mais je pourrais alors me contenter de battre un enfant. Il y a plus. » Il s'arrêta, perdant pied, distinguant en lui d'obscurs remous. Sa pensée allait à la dérive, glissant dans cette fraîcheur, dans cette force qui faisait tout son être. Il se ressaisit. « D'abord, pensa-t-il, c'est épouillement de toute sensiblerie, effort pour être sans pitié comme sans amour, pour connaître la pure joie du sage nietzschéen. » Il fit un sourire, sourire de force avec les muscles violemment contractés, il serrait ses lèvres comme des poings. Il se figura la tête de Hennebicque, sa pauvre tête effarée. Cette vision le retint fortement en arrière.

« Pauvre type », songea-t-il. Mais le terrain en pente portait ses pas en avant, sa joie portait aussi ses pensées. Il reprit sa route et généralisa : « Les canuleurs ont, tous, leur mouvement de commisération devant la piteuse victime. Ils passent outre et c'est une première victoire. » La rue, les becs de gaz, le ciel étaient de cire molle. Qu'il étende la main, ils se déformeraient sous son pouce, à son gré. « Ensuite, c'est le plaisir qu'a l'enfant de mettre son pantin articulé dans des positions baroques. Canuler c'est tenter de faire marcher l'homme à rebours ou la tête en bas. C'est le plaisir de travailler dans la matière humaine, de reculer les limites de la crédulité, de créer le délire dans un esprit normal. C'est encore construire. » Il se rappelait que, l'an dernier, Dorgères, amant transi, avait trouvé une saine consolation dans la vie du groupe. « Enfin, songea-t-il, c'est la soumission volontaire à une représentation collective. Les amoureux parmi nous, ceux qui souffrent, éprouvent une immense et virile consolation à se mettre dans les rangs d'une dizaine d'hommes braillards et ivres d'astuce. Qui donc a créé cette sotte légende qu'il faut de la solitude pour calmer la souffrance d'un amant ? Il s'y ronge, aveuli, hanté par l'image de sa maîtresse. Qu'on le mette dans un groupe d'hommes, qu'il s'y plonge, qu'il subisse et qu'il fasse de mauvais jeux de mots, qu'il torture des victimes, qu'il éprouve la saine joie de descendre sur la Ville, comme un conquérant entouré de gueulards : et il guérira. » Et lui, maintenant, par-delà la vie du groupe, s'en étant servi comme d'un outil, ayant reconquis grâce à lui toute son individualité, marchait seul sur la Ville, mais une armée peuplait sa solitude[19]. Au fond de lui, sa plus fière source de joie était, presque espérée, l'affaire Organte. Il pensa encore, avec une violence joyeuse : « Ils nous emmerdent avec leur vie unanime[20]. Elle n'est qu'un moyen, une voie de passage. Un bon bougre vaut mieux que ça. » Mais une femme au loin agitait les bras. Il y courut : c'était Madeleine... Lorsqu'il l'eut ramenée, admirative et consentante, lorsqu'il eut fait connaître ses instructions au patron, agent minable, il les fit attendre derrière la porte et entra. Il eut un petit choc au cœur. Hennebicque était là, rêveur et béat. Une rumeur salua son retour. Il ne vit point

le groupe, tendu vers sa vie. Il approcha une chaise d'Hennebicque et, les narines frémissantes, parvenu à ce point de puissance et de tension où les sentiments, les idées perdent cette doublure, cette étoffe qui est le moi, où il ne reste en l'esprit que des pensées impersonnelles, figures absolument plates qui s'échangent, il s'assit et, les oreilles bourdonnantes, un sourire féroce aux lèvres, commença de jouer son rôle : « Dis donc, Hennebicque !... »

II. HYMNE AU PRINTEMPS
OU TROISIÈME POINT DE VUE SUR FRÉDÉRIC

« Jeunes gens, dit Maler, vous connaissez Richard Organte[21] ? – L'écrivain, le musicien, celui qui a écrit *Les Deux Pythies*[22] ? – Tu l'as dit, petit. Je suis très bien avec lui. Je l'ai vu hier. Il m'a dit : “Mon cher, j'ai absolument besoin d'un jeune homme pour donner deux heures de leçon par jour aux filles de ma femme[23]. Rendez-moi le service de me trouver ça.” J'ai pensé à vous autres. J'ai dit : “Ça peut se trouver.” Qui en veut ? Prix doux, vous savez. Mon ami Organte ne lâche pas facilement ses sous. D'ailleurs ça peut vous être utile. Il connaît un tas de gens ; et puis le bonhomme est intéressant. » Ils se regardèrent tous quatre, hésitants. « Enfin vous verrez. Voilà son adresse. Il sera chez lui demain matin à dix heures. » Frédéric n'avait guère d'argent. « Je me mets sur les rangs », dit-il à ses camarades d'un air détaché. Les autres, bons enfants et déjà pourvus de leçons, n'insistèrent pas. Seul l'Ancien Ami dit : « Je suis aussi candidat. » « Écoute, dit Frédéric, je n'ai pas de leçons et tu en as déjà, laisse-le moi[24]. » Il avait dit ces mots d'une voix un peu rauque, presque menaçante, car il lui déplaisait d'avoir à attendre quelque chose de la bonne volonté d'un camarade. Vexé par ce ton, l'Ancien Ami se rebiffa : « Non, tu sais, dit-il en regardant ses ongles, j'ai pas mal de dettes ces temps-ci. On va tirer au sort. » « Eh bien, tirons », répondit Frédéric furieux. Ils jouèrent Organte à pile ou face.

Frédéric l'emporta. Il en fut ennuyé sur-le-champ. Il n'avait pas de rancune et, malgré sa brutalité, craignait toujours de déplaire. Mais il ne le montra pas. Il ne savait pas faire les gestes de paix. Il en souffrait un peu – pas trop : « Eh bien, j'irai demain matin », dit-il simplement. Pas un instant il ne songea que cet homme célèbre qui allait lui confier ses filles pourrait devenir le maître qu'il désirait quelques instants auparavant. Le maître n'existait que dans une étroite région de son esprit. Il ne songeait pas sérieusement à en faire une réalité.

Il aimait les hommes à sa manière. Il méprisait chez les autres cette élégance qu'il aurait voulue pour lui[a] : il les voyait malsains, moustachus, avec un petit ventre et des avant-bras velus et gonflés de graisse jaune. Il ne se dissimulait point leur lâcheté, leur paresse, leur égoïsme. Mais il les dotait d'une grande force physique et d'un grand courage au labeur, de ruse, de ténacité. Il aimait les petits conquérants cyniques et laids qui se déployaient[b] sur la terre, sans respect et s'appelant à grands gestes les uns les autres. Il aimait leur endurance, leur laide et leur puissante souffrance qui sentait la sueur et le vin. Il les voyait larmoyants et peureux, puis soudain tournant le dos à l'ennemi et lui montrant insolemment leur derrière. Et il aimait les livres qui les représentaient tels, petit peuple criard, insolent et magnifique, comme Panurge au demeurant le meilleur fils du monde[c].

Crossier, frêle et petit, clignait d'un œil et fermait à demi l'autre, qu'il s'était crevé. Il ne soignait pas sa mise car il méprisait le monde extérieur. Il parlait peu, et de cette voix étrange, lointaine, tantôt grêle, tantôt volumineuse qu'ont les hommes en dormant. Tantôt il bourdonnait et on avait peine à le comprendre, tantôt les mots sortaient de ses lèvres, ronds, lisses et pleins comme un fruit tombé de l'arbre et sa bouche s'arrondissait pour les caresser au passage. Il aimait peu les grandes théories, et quoique ses plus intimes amis assurassent qu'il fût constructeur, il n'avait jamais[d] pris part aux discussions que pour railler, de sa

voix endormie. En sorte que nul d'entre ses camarades n'eût pu prouver qu'il était intelligent. Mais tous le croyaient remarquable, ayant foi en son œil unique, mélancolique et malin, et en ses délicieux sourires[e].

Il douta de lui-même et, comme il arrivait toujours alors en ces périodes de basse tension, à l'idéal sauvage de force solitaire et de gloire qu'il avait, se substitua l'idéal ordinaire de tous les hommes : une vie sans efforts avec une jolie femme aimante[f]. Il se méprisa.

La liberté et le printemps. Il vit pour sa liberté. Et le printemps lui semble une liberté dont il ne saurait que faire.

Ses doutes la nuit. Il se relève : « Je le vaux ! Je le vaux bien ! » Il fait cent fois son examen de conscience pour savoir s'il vaut Organte. Il regardait son âme comme autrefois il s'était regardé dans les glaces[a]...

Au temps de sa puberté : il avait alors l'ardent désir de rassurer son envie d'être beau. Il abordait la glace avec une timidité brutale. Il savait d'avance qu'elle serait franche et mauvaise, et l'impression qu'il en tirait était ambiguë, quelque chose comme : « Je ne suis pas si laid que ça » ou plutôt : « Je ne peux pas me rendre compte si je suis laid ou beau. » Et maintenant, de même, il cherchait en lui sa valeur. Et il allait d'introspection en introspection comme de glace en glace sans jamais pouvoir se faire une opinion, par le défaut de l'habitude et le manque d'une vue d'ensemble.

Et soudain, il se sentit, de ce biais, à l'extrême limite de son être, tout près d'être un autre Frédéric, plus subtil, celui qu'il ne devait être que bien plus tard. Il se sentit comme en équilibre sur une pointe. Il comprit d'un coup sa joie et le printemps. Mais c'était l'inexprimable. Cependant il cherchait à atteindre cette compréhension mystérieuse par ces paroles : « On a mal chanté le printemps, on a voulu y voir une invite à l'amour. Peut-être réveille-t-il nos humeurs ; mais je

ne m'en soucie pas. Je le haïrais s'il était une invite à l'amour. Il est une invite à prendre conscience de soi-même, il est une invite à la Force. Si l'on se sent libre au printemps, c'est que la nature cesse d'être hostile à notre corps. C'est un équilibre que le printemps. Le corps est léger, porté par le souffle chaud, mu par le soleil. L'âme est enfin seule et peut penser en paix. L'été aussi, sans doute, est saison de force, mais sous sa lourde chaleur perce la maladie, la ruine, l'hiver ; comme au fond de la mer poussent des plantes spongieuses, molles, morbides. Le printemps est Force pure et Intelligence, comme ces jeunes gens de Donatello, dont les grands corps athlétiques supportent de petites têtes aiguës. O printemps des hommes, jeunesse, Bonaparte à Arcole, César aux Gaules, Balzac à Villeparisis, ô printemps des choses, premiers sourires de février ou d'avril. Je suis fort, et fier de mon double printemps. »

Le lendemain matin c'était le printemps. Frédéric s'était levé de bonne grâce et se rendait chez Organte. Il avait mis ses plus beaux vêtements, qui étaient ceux dans lesquels il était le plus à l'aise. Il était dispos, écoutant à peine en lui le petit chant triste du sommeil. Son corps était léger et il sentait une saine douceur à ses arcades sourcilières froncées. Il avait mis en réserve l'immense plaisir de voir Organte, il ne voulait pas y porter sa pensée. Il préférait le sentir maintenu au fond de lui-même, fondant comme un sucre dans un verre d'eau et se diluant dans toute son âme fluide. Les joies pures et un peu d'affectation le disposaient à goûter le monde extérieur, il ne s'y opposait plus comme en les lourdes schizophrénies de sa mauvaise humeur : il s'y intéressait avec une naïveté de novice ; une curiosité éphémère et malgré tout un sourire sceptique, comme un « Parisien » aux choses de la campagne ; et alors il ne faisait aucune distinction entre les êtres. Ce matin-là, par exemple, il s'approcha d'une poubelle et la contempla avec passion. Une petite odeur laide de terre, d'épluchures et d'humidité en montait. Il l'aspira précieusement. Il fouilla du regard son contenu. Il admira les coques d'œufs maculées et humides, les carottes pourries et un étrange humus d'un brun sale. Il était saisi d'une commotion, comme

chaque fois qu'il constatait l'existence des choses. Il pensait vaguement : « C'est donc vrai qu'elles existent, si vraies, si pleines, si catégoriques, si violentes, si indépendantes de toute notre science et de toutes les constructions de notre philosophie, comment les nier ? Et d'où vient que leur existence entêtée, qui fait violence à notre esprit, nous apporte la joie, si nous savons la constater. C'est que, si l'on en croyait les cuistres, elles seraient à demi <bâties> avec nous-mêmes. Pouah ! Alors elles sentiraient notre souffle punais, elles seraient molles et tièdes de nos mains, elles sentiraient le renfermé et nous les considérerions avec lassitude comme des créateurs honteux. Mais elles sont si étrangères, si hostiles, si fraîches, comme les embruns que porte le vent du large. Je les néglige souvent pour parler en moi-même, mais je les aime d'être si méchantes, je les aime parce qu'elles n'ont aucun lien de parenté avec moi et qu'on peut les aimer sans inceste[25]. » Il sourit, il jouait comme un enfant avec le printemps. Il considéra la poubelle avec tendresse et sauta à pieds joints par-dessus[a]. Des passants se retournèrent. Il n'en eut pas de honte. « J'aime aussi les hommes », songea-t-il. Il ne se mentait pas : il aimait les hommes à sa manière...

Il alluma sa pipe. Il serrait à le briser le tuyau entre ses dents : « Je... Oh mais ça n'est pas possible que je n'aie qu'une raison d'être heureux comme cela. Il doit y en avoir une autre. » Il la chercha, non pas en lui-même, comme à l'ordinaire, mais dans les choses, l'œil aigu, aux aguets. Il découvrit la lumière.

Un ciel presque sans couleur, tout lumières, où le bleu était remplacé par une lumière laiteuse, mais un ciel qu'on savait sans nuages, dont on savait qu'il deviendrait chaud et bleu.

La lumière éclose sur un toit en dissimulait les contours comme une fumée, délavait les couleurs, y substituait partout un Esprit léger. Ailleurs, plus liquide, elle tremblait comme de l'eau ou comme un sein délicat. Sur une ardoise noire elle se jouait et pâlissait à son gré, puis disparaissant, révélait la plaque obscure, menaçante comme un nuage d'hiver. On guettait ses nuances, plus imprévisibles

que les airs d'un visage. Elle semblait signe, sans qu'on comprît ce qu'elle signifiait. « Un matin comme celui-ci, pensait Frédéric, Anaxagore pénétré de lumière, conçut à son image l'Intelligence du monde[26]. Légère et vivante Raison, Lumière de printemps. » On avait toujours peur de la voir s'évanouir, elle semblait frêle comme une petite fille. Mais on la portait avec soi, elle naissait sous les pas, semblait monter de la terre et des ruisseaux qui charriaient du jour le long des trottoirs. Tout être avait sa lumière naturelle comme un vers luisant. Le soleil n'existait pas. Il n'y avait pas d'ombre non plus. On pouvait parcourir le ciel sans le trouver mais on savait que bientôt toute cette lumière éparse et diaphane allait quitter les choses, sauter dans le ciel, s'épaissir, éblouir, et que ce serait le soleil[a].

L'immense plaisir de boire du vin blanc avec un jeune ouvrier laid, suant, rusé, sous la verte tonnelle d'un cabaret de banlieue. Le charbonnier, noir et crasseux avec sa gorge sale et nue un coin de chair blanche et tendre près du sein.

Souvent, un geste, une attitude que nous prenons fait éclore en nous l'image d'un être que nous ne sommes pas et que nous croyons être. Nous sentons seulement l'attitude, les muscles tendus, et nous <retouchons> ce squelette d'attitude avec la chair d'un autre. Tel, qui sourit le doigt au ciel, est pénétré de la vague impression d'être saint Jean-Baptiste, et ses mouvements seront, un peu de temps, commandés par cette croyance. On le traitera d'affecté, il ne fait que vivre son erreur, se complaire dans l'herbe grasse et humide de l'illusion. Il ne faut pas expliquer autrement que des dames mûres jouent les petites filles. Elles oublient leur âge, leurs rides, leur ampleur, elles ne sentent de leurs corps que les gestes assouplis, les balancements mutins. Elles se croient vingt ans. Le corps est maître d'erreur. Le corps de Frédéric, baigné de lumière et d'un froid doux, bien à l'aise en ses vêtements, le persuadait d'être élégant. Il ne croyait pas différer des alertes jeunes gens qui passaient près de lui. Il levait la tête, exagérait la souplesse

de sa marche, pour le plaisir de se sentir souple, et peu à peu, l'ancienne image qu'il tenait fermée, l'image qui résumait ses désirs d'élégance se rouvrit[a]. Il se vit – en blanc – sur une plage entouré de jeunes filles. Il fut heureux : « L'été, pensait-il, me donne le sentiment de ma force, mais le printemps, subtil trompeur, me fait croire que je suis beau[27]. » Il lui parut qu'il faisait une lâcheté. Sa raison s'insurgea et, pour faire fuir l'illusion grandissante, il se planta devant la glace d'un confiseur et se contempla longtemps. Il sentait ses espoirs de beauté se dégonfler en lui et disparaître. Il ne reprit sa marche que lorsqu'ils furent morts. Mais sa joie y survécut. Il la sentait plus pure, débarrassée de tous les vains désirs. Il était près de la comprendre. Toutefois il ne pouvait au juste saisir l'essence du printemps. Quelque chose résistait ; la subtilité de la lumière, les grâces de cette force, lui posaient des problèmes qu'il ne pouvait résoudre. Son esprit constructeur était sensible plus qu'un autre à la vue des églantines, les plus délicates des fleurs, ou d'un rayon de soleil. Mais cette fragilité le surprenait, lui échappait. En ce printemps qui le pénétrait de toutes parts, il avait l'étrange impression d'être libre, et pourtant de vivre au sein d'un être supérieur qui avait de lui une connaissance adéquate, et dont il n'avait qu'une vue confuse.

L'été pesait sur lui comme une mer, une femme, une belle et lourde femme qu'il pouvait saisir à plein corps. Le printemps, agile bretteur, le touchait ici et là puis disparaissait avant qu'il pût riposter.

Il se sentait puissant et large : il se permit d'être tendre. Sa bonté, que disaient assez ses grosses lèvres, que cachait toujours son attitude, monta à la surface. Il regarda le monde avec des yeux honnêtes et tendres. Il aimait les femmes, les enfants, les chiens, tout ce qui vivait, il aimait les autos, les pierres, tout ce qui ne vivait pas encore.

Mais sa tendresse était sans désir, son amour était une plénitude. Il ne voulait pas qu'on le payât de retour. Il la donnait superbement. Il arriva dans la rue d'Organte.

III. LES LÈVRES D'ORGANTE

Frédéric fut introduit dans un salon bureau. Cette pièce obscure et fraîche fit tomber brusquement sa joie contemplative. Il ne songea plus qu'à agir. Les meubles et les objets qui l'environnaient lui donnèrent une impression globale de richesse et de goût, mais il ne put fixer son esprit sur les détails[a]. Il y a certes deux classes d'observateurs : certains voient les choses, les autres voient les gens. Les premiers savent d'un coup d'œil analyser une pièce, une rue, un objet dans sa structure. Ce qui passe au premier plan de leur observation sont des caractères mécaniques d'ordonnance et de dépendance réciproque. L'essence d'un objet est pour eux l'enchaînement de ses causes, la valeur respective de ses parties. Ils s'élèvent de là à la perception d'un ordre, d'un classement qu'ils retiennent et jugent. Ils apportent dans la vue d'un visage cette attitude et le décrivent comme une chose ; ils peuvent dire : « Le nez est un peu fort, ou bien, il oblique légèrement à droite » comme ils diraient d'un outil : « Sa lame est incurvée, son manche est gros et court. » Et le corps est pour eux matière. C'est de là qu'ils partent aussi pour comprendre un caractère. A Balzac, qui est l'un d'eux, la disposition d'un salon, le choix des meubles et leur place révèlent des défauts et des vertus chez son propriétaire. Une montre dont la chaîne est d'une certaine grosseur, bien définie, et qui pend sur le ventre, la couleur d'un gilet sont les emblèmes d'un sentiment, les signes d'une habitude d'esprit. Les gestes sont étiquetés, dépouillés de leur mystère et de leur mouvement, exposés comme s'ils devaient être les éléments d'une technique, mettre en branle une machine. Tous les gestes humains sont à leurs yeux comme ceux des tourneurs ou des tisseurs : subtils, précis, décomposables. Un tic nerveux déplace la lèvre supérieure de quelques centimètres vers la droite. Toutes choses n'existent que dans leurs rapports entre elles, non pas avec la conscience. Et les sentiments que l'on décrit

y gagnent d'être aussi mécaniques : la colère, la tristesse, la peur, autant de touts arrêtés, autant de synthèses d'un certain nombre de gestes définis. L'homme coléreux est celui qui devient rouge et brise les potiches en insultant sa mère.

Frédéric, par une manière d'ironie, n'était pas de ces gens. Son esprit constructeur s'en fut accommodé. Quel bel univers bâtir avec de telles pierres ! Mais il n'embrassait que des ensembles vagues. Il ignorait le détail précis et sa place. Les êtres se présentaient à lui tout d'une pièce, et ce qu'il connaissait, ce qu'il notait dans les moindres détails, ce n'était pas eux-mêmes mais le sentiment qu'ils lui inspiraient. Il était plus sensible au mouvement : le mouvement, dans un visage, lui révélait des yeux, mais il n'eût pas su dire de quelle couleur étaient ses yeux. Il pensait : « Il a cligné des yeux comme si... » et passait des minutes à chercher au fond de son être l'image fugitive éveillée. A cet architecte la nature avait donné le monde fluide de Proust[28] : des images, des impressions, des sentiments, surtout des souvenirs.

Il déplorait une fois de plus cette particularité de sa nature en attendant Organte. Il tenta de fixer son attention sur un fauteuil, de l'analyser dans ses moindres parties. Mais il fut tout de suite arrêté : il n'en connaissait pas le style. Il n'en remarqua pas les bras courts et sculptés ni le dos rectangulaire. Il ne vit que la couleur de l'étoffe qui le revêtait. Il dut une fois de plus enregistrer sa défaite et se dire, mauvais observateur : « Ce vert-là c'est... c'est comme le vert des prairies alpestres... non, plutôt comme le vert d'une prairie éclairée par un gros soleil puis subitement ternie par l'ombre d'un nuage. » Organte entra. Frédéric distingua dans la pénombre un grand corps lourd et une tête vieillie dont il ne pensa rien du tout d'abord. Il se sentait observé. Organte le pria de s'asseoir : « Je suis très content, lui dit-il, de pouvoir causer avec vous. Nous aborderons tout à l'heure le sujet précis de votre visite. Mais[a] nous nous entendrons sans peine. C'est tout à fait secondaire. » Il se tut et considéra Frédéric avec insistance. Il posait ses deux mains renversées à plat sur ses cuisses,

en sorte que ses bras faisaient deux angles droits. Il voûtait un peu son large dos et parlait avec un léger accent alsacien d'une voix lente et vibrante, tantôt basse et profonde, tantôt retentissant d'éclats cuivrés. Tout en lui semblait force pesante et Frédéric se sentit tout de suite attiré. On eût dit un bel été. « Sérieusement, poursuivait Organte, pour une fois que je tiens un jeune, je ne suis pas fâché de savoir ce qu'ils pensent. »

Il posa familièrement la main sur le genou de Frédéric : « On s'occupe beaucoup de politique, chez vous, hein ? – Oui, mais ça ne m'intéresse pas[29]. » Frédéric, parlant à des supérieurs, avait le ton sec et rogue et n'usait pas volontiers de termes de politesse. « Ah ? fit Organte, trop de bateaux, hein ? On aimerait se faire un parti à soi tout seul. – J'ai essayé, dit Frédéric mis en confiance. – Et vous n'avez pas réussi ! C'est tout naturel. Tout ça c'est des blagues. » Le « tout ça » d'Organte embrassait toutes les vérités acquises de l'Univers. Frédéric n'y vit qu'une critique de la Politique. Il s'y associa de toute son âme. Il regarda Organte en face. Il s'était flatté de caractériser son visage. Il n'y parvenait pas. Il voyait des lèvres prononçant de sages maximes, il se sentait lui-même, il sentait ses efforts pour être à la hauteur d'Organte. Il était trop plongé dans la réalité pour pouvoir la saisir. [...][a].

Organte sentait avec joie ces jeunes yeux attachés à lui. Il y voyait plus de naïveté qu'ils n'en avaient en fait, mais surtout son tact psychologique y devinait une étroitesse sectaire qui plaisait à son âme lasse. Il se réjouit d'avance d'entendre des jugements arrêtés, de belles et jeunes indignations. Il dit à Frédéric : « Vous ne sauriez croire combien je suis content. Oh, des jeunes gens, j'en vois bien par-ci par-là. Mais ça n'est pas ça : ils ont écrit un livre, on les appelle Cher Maître, ils ont des âmes de vieille fille. Je ne peux pas m'intéresser à eux. Mais je voulais voir un jeune intact. Qu'est-ce que vous faites ? » Il parlait avec rondeur. Sa lourde bonhomie naturelle avait toujours dissimulé sa grande

finesse et son immense orgueil. « Je fais de la philosophie. – Pourquoi ? » Frédéric était rempli d'aise à ces questions directes et sans politesse. Il les croyait <l'indice> d'un intérêt sincère. Il se livra sans réserve. Il dit de la voix blanche qu'il prenait pour exprimer des pensées malaisées : « Vous comprenez... je voudrais... écrire. Seulement je voudrais pouvoir ramener... tout ce que je dirai à... un point de vue... un seul point de vue. Ce point de vue je voudrais que la philo me le donne[30]. » Un point de vue ! Organte se retint de sourire. Qu'il était jeune, cet enfant qui nommait encore « philo » la philosophie, comme un potache, qui surtout y croyait encore. « Des points de vue, dit-il, vous en aurez à la douzaine. – J'espère bien n'en avoir jamais qu'un seul », répondit sérieusement Frédéric. Organte le considéra avec sympathie : il se rappelait avoir dit de même au même âge. Il croyait savoir qu'on change d'avis. Il était ce qu'on nomme un sceptique. Il ne l'avait point toujours été. Au temps de ses premières œuvres il voulait imposer ses idées. Il se rappelait le premier opéra qu'il avait fait, *La Défense d'aimer*[31], où il sapait la morale admise, se réservant pour plus tard de reconstruire. Il n'avait pas reconstruit : l'Art l'avait pris tout entier – non pas l'Art, le Jeu. Il s'était amusé de formes, de couleurs, de sons surtout, et parfois d'idées. Il regrettait parfois de n'avoir été qu'un artiste, mais ce n'était encore qu'un Jeu. Il était, au fond de lui-même, pleinement satisfait : il possédait le monde, ne lui demandant pas autre chose que de réjouir ses sens et son esprit. Il avait eu fort à faire[a] pour se constituer une technique, il y avait consacré toute son intelligence, tout son immense labeur. Parvenu aux limites de la vieillesse il se reposait dans la certitude orgueilleuse d'avoir créé du nouveau. Cette direction de son esprit, et la fatigue des ans l'avaient lentement détourné de se construire une vérité. Tout était forme pour lui, et les unes valaient les autres. Mais le corps a ses exigences : en le lourd et grand corps d'athlète vieilli ne pouvait habiter l'âme de Voltaire, vieillard malin. Il avait dans les muscles, ses muscles de lutteur, un incessant besoin de se battre, d'écraser. Les joies et les douleurs de son organisme gigantesque étaient d'une frénésie inouïe. Quand il écrivait il

serrait son porte-plume à le briser. Pas une phrase de ses livres, pas une mélodie de ses opéras où il ne se soit donné tout entier, sur laquelle il n'ait pesé de tout son poids. Il avait un corps tragique d'Antée et ses œuvres étaient tragiques. On y voyait toujours un héros antique, un Étéocle, un Œdipe, un Titan, aux prises avec le Mal, et d'un drame à l'autre ces héros toujours vaincus se passaient le flambeau. Ou plutôt il n'en était qu'un seul, qui renaissait comme l'Espoir. Mais il n'y croyait guère. Il se doutait obscurément qu'ils étaient nés d'une nécessité psychologique, projection de son corps.

Il considérait ces fruits de sa chair avec la sérénité d'Apollon. Ce n'était qu'œuvres d'art. Il était avant tout soucieux qu'elles eussent une forme parfaite, et derrière ces géants tout d'une pièce, une philosophie légère, faite de pessimisme et d'insouciance, circulait dans ses œuvres.

Ses yeux, empreints d'une condescendance affectueuse, rencontrèrent ceux de Frédéric, rebelles encore, mais pleins d'admiration. Il songea à lui faire développer sa pensée et se sut gré à lui-même de s'intéresser aux pâles idées d'un enfant : « Mais vous ne craignez pas de gagner une certaine étroitesse d'esprit à n'avoir qu'un point de vue ? » Frédéric était confus d'être ainsi mis sur la sellette. Pourtant son ardeur dialectique lui fit trouver une joie extrême à parler. Seulement il eut comme la pudeur de bien s'exprimer. Il dit en hésitant : « Au contraire, j'espère... Ça a l'air d'un paradoxe, mais vous me comprenez ; j'espère avoir l'esprit étroit... étroit, c'est-à-dire... oui, étroit. Il y a des choses que je ne peux comprendre... savoir. Elles sont néfastes. Si je comprenais tout, je ne ferais rien. Je connais un homme de cinquante ans qui sait tout – eh bien, il n'a rien produit. » Organte ne songeait même pas à discuter en lui-même ces idées puériles. Il était arrivé à l'âge où les opinions des autres trouvent en nous une âme indifférente qui les juge d'un coup d'œil conformes ou non à ses habitudes, et les laisse glisser sans les examiner davantage, paresseuse et fière, économe de tout effort inutile. Au contraire, par obligeance pour Frédéric, et cédant aussi à son amour de la forme, il voulut donner à cette idée balbutiée au moins une

belle apparence. Il approuva en souriant : « Vous avez bien raison », dit-il, et par besoin de précision il reprit avec sa force et son élégance : « Les médiocres vont dans la vie, attentifs au pour et au contre, tournant les yeux de droite et de gauche. Les hommes de bien ont des œillères. » Frédéric resta saisi. C'était bien sa pensée[32]. Mais dite et repensée par un autre, elle lui apparaissait riche d'une foule de sens mystérieux.

Il interrogea brusquement avec timidité : « C'est vraiment votre idée ? » Organte sourit sans répondre : « Vous avez un beau programme », dit-il avec une pointe d'ironie. Ayant perdu son indulgence sympathique à mesure que ce nouveau jouet perdait de sa nouveauté, il allait le laisser glisser, n'étant pas plus curieux d'hommes nouveaux que de vérités nouvelles. Il avait jugé Frédéric : de bien bonnes intentions, beaucoup de candeur et de conscience : de quoi faire un bon précepteur. Il ajouta : « Il vous faudra bien du génie pour le réaliser. » Frédéric lui répondit simplement, en toute confiance : « Il me semble que j'en ai. – Eh bien mais ! jeune homme... » dit Organte suffoqué. Il ne parvenait pas à comprendre qu'on pût parler de génie avec tant de calme : sans doute il croyait au sien ; mais il n'en avait point une certitude continue et paisible. Elle jaillissait comme une source après qu'il eût abattu du gros travail de manœuvre, lorsqu'il avait corrigé tout d'une traite deux cents pages d'épreuves, lorsqu'il avait deux heures durant travaillé une même phrase au piano. Alors de sa fatigue naissait l'impression écrasante et tragique d'être un homme supérieur. Le reste du temps il se contentait de l'opinion des autres et de voir ses critiques, ses disciples crier bien haut qu'il avait du génie. C'était simplement une satisfaction d'amour-propre, et même il n'y croyait qu'à demi.

Mais déjà Frédéric avait perdu tout son calme : « Non, dit-il, vous ne me comprenez pas », etc.[a]

C'était – à peu de chose près – le grand serment qu'il n'avait pu faire la veille. Mais il était tout autre ce matin, plus enfantin, plus confiant. Ce qui était impossible naguère était devenu facile. Les charmes du printemps, et la présence d'Organte, qu'il croyait penché sur lui avec indulgence, comme un frère aîné, lui avait fait perdre tout respect humain. Il teintait son orgueil de beaucoup d'humilité. Jamais il n'avait été si simple qu'en face de ce grand homme. Organte sursauta à ce défi à la mort.

« ... plus souvent. »

Il était sincère : il avait, ces dernières années, gagné le sens de la mort. Mais il était saisi d'une étrange surprise devant cet enfant qui n'avait que le sens de la vie. Il ne se souvenait pas d'avoir tant aimé la vie et de l'avoir crié avec tant de conviction. Gardant le visage baissé sur ses mains, il regarda Frédéric de coin pour voir s'il ne jouait pas la comédie. Mais Frédéric, rouge comme un coq, le visage appliqué et méchant, fixant des yeux une rosace du tapis, offrait l'aspect de la candeur parfaite. Seulement il semblait en colère. Il l'était réellement. Il ne lui déplaisait pas de s'irriter par jeu, au cours de ses méditations, comme le lion se bat les flancs de sa queue. Et il avait accoutumé de clore ses enthousiasmes par une série d'injures adressées à des contemporains illustres. Il remâchait en lui-même, à cette minute, ses griefs contre Gide[33] et quelques autres, et se demandait s'il en ferait part à Organte.

Mais Organte interrompit sa méditation. Sa voix avait plus de chaleur réelle, plus de vraie sympathie. Frédéric ne s'en aperçut pas. Dès les premiers mots d'Organte il s'était persuadé qu'il y avait entre eux une entente parfaite et rien n'aurait pu le détromper. Il ne s'était point aperçu qu'il était soumis à un interrogatoire discret. Bien au contraire, il croyait qu'ils venaient là, tous deux, de se faire des confidences mutuelles. Il pensait beaucoup savoir d'Organte, et

parce que celui-ci avait laissé passer sans mot dire ou même approuvé poliment les idées de Frédéric, Frédéric croyait que c'étaient des opinions communes.

« Que voulez-vous écrire ? » demanda Organte. « Des romans. Mais pas comme ceux qu'on écrit maintenant. C'est de la cochonnerie. Je voudrais que la réforme du roman fût de le rendre aussi difficile qu'un ouvrage de philosophie et qu'il s'occupât de notre vie intellectuelle au même titre que de notre vie affective, qu'il montrât l'homme au travail et raisonnant[34]. »

Organte, troublé et gagné, se départit de sa réserve curieuse. Il exposa à son tour quelques idées. Elles lui venaient sur l'heure. Mais il voyait toujours avec une rare puissance les conséquences les plus lointaines d'une thèse et se plaisait à les indiquer. C'était pour lui un jeu exquis. Il n'avait jamais écouté un ami sans se donner le plaisir de reprendre ensuite les matériaux informes que l'autre lui offrait, de les dégrossir, de les emboîter, d'y ajouter des éléments nouveaux, et de lui rendre aimablement à la place de ce chaos une jolie théorie, propre et luisante comme un beau meuble.

Frédéric n'écoutait plus qu'à demi, se laissant bercer par le rythme de la pensée.

Il reconnaissait en Organte[a] la même faculté incontinente de généraliser que la sienne. Un détail suffisait à donner lieu à une idée générale. Ses camarades d'une intelligence plus vive peut-être voyaient le pour et le contre, prenaient le milieu et aboutissaient à une idée banale, ou ne concluaient jamais. Lui se jetait sur une idée. Et Organte avec plus de force, de maîtrise, en faisait autant.

« Et la Science ? » dit Organte. Ce n'était pas son fort, mais n'ayant jamais tourné ses méditations de ce côté, il la révérait de confiance. « La science, je m'en fous[35] », dit-il avec un timide sourire (pour faire passer le « je m'en fous », non l'idée).

Organte sourit, charmé de ce jeune homme si brusque : « Alors vous êtes obscurantiste ? » dit-il avec une bienveillance amusée, détachant avec une emphase comique ce mot un peu précieux.

De ce moment jusqu'à la fin de leur entretien, il subit sans arrêt la tentation très forte de demander à Organte : « Voulez-vous être mon maître ? » De même, lorsqu'il avait eu sa première maîtresse[36], une grue du Quartier latin, plus fraîche et plus tendre que les autres, il avait été obsédé par le désir insensé de lui demander : « Veux-tu m'épouser ? » Il l'avait quittée sans le lui dire. Et lorsqu'il se leva pour partir, il n'avait point demandé à Organte d'être son maître.

En le voyant debout, Organte eut une stupeur douloureuse : il n'aurait pas cru que ce petit être ardent qui faisait éclore les pensées comme le soleil les fleurs, qui faisait fuir l'ombre et la mort, pût s'en aller. Il lui jeta : « Ne me quittez pas comme ça. Tenez, venez dîner samedi, ma femme sera très heureuse de vous voir. » Frédéric, très ému, s'inclina en émettant une sorte de ronronnement vague. Comme il gagnait la porte, Organte le rappela : « Ah, à propos, vous n'étiez pas venu pour cela. Oui... le préceptorat ! Eh bien, entendu. Vos prix sont les miens. Qu'est-ce que vos camarades demandent en pareil cas ? » La veille Frédéric songeait à demander trente francs. Aujourd'hui il lui semblait odieux de demander le moindre prix. « Vingt francs l'heure », dit-il pour n'être pas ridicule. « Quand commencerai-je ? – Quand vous voudrez. – Cette après-midi ? dit Frédéric. – Non, je ne serai pas là », dit Organte. Mais il se reprit aussitôt : « Après tout, ce n'est pas moi qui suis votre élève. Va pour cette après-midi[a]. »

A table Cosima Organte demanda à son mari : « Tu as vu le précepteur de Louise et de Jenny ? – Oui. – Il est bien ? » Mais l'enthousiasme d'Organte était déjà tombé : « C'est une charmante petite brute », répondit-il en souriant.

A peu près à la même heure, l'Ancien Ami, fidèle aux règles de leur jeu, demandait, tourné vers Frédéric : « Eh bien, tu as vu Organte. Tu lui en as mis plein la vue ? – C'est un type épatant, répondit Frédéric. Il me semble qu'il est ce

que nous serons plus tard. » Ce « nous » était conventionnel : ils avaient tacitement convenu de faire passer les éloges trop considérables qu'ils faisaient parfois d'eux-mêmes, en les mettant au pluriel[37]. Ainsi chacun, semblant célébrer le groupe indissoluble qu'ils formaient en apparence se portait soi-même et soi seul aux nues. Frédéric suivit des yeux le visage d'Organte, apparu dans un coin sombre. Puis se rappelant la question de l'Ancien Ami, il ajouta négligemment : « Il m'a invité à croûter pour samedi. »

Ainsi naquit dès leur première entrevue le fameux malentendu qui devait séparer Frédéric et Organte.

Frédéric, à l'extrême opposé, jugeait les choses comme il eût fait des gens, et les gens d'après soi-même. Chaque être au monde correspondait à un de ses sentiments, soigneusement analysé, étiqueté et classé. Il descendait ainsi assez loin en lui-même mais ne faisait pas un seul pas vers les autres. Par ce moyen il s'était constitué des hommes une psychologie subtile et fuyante comme de l'eau.

Il y avait une masse de choses dont Frédéric ne se souciait pas et qu'Organte considérait sans scepticisme, avec un sérieux morose : l'estime de certaines gens, certaines lois du savoir-vivre, etc. C'est ce qu'on appelle la gravité.

L'APPEL AU MAÎTRE[a]

Placé dans cette situation sans issue, Frédéric se fit l'aveu de sa faiblesse. Il lui parut que toute solution qu'il pourrait donner au problème qui le tourmentait ne serait pas légitime. Cet instant de désespoir fut cause que, par besoin de s'évader de l'incertitude, Frédéric imagina un esprit qui connaîtrait la vérité des choses, un esprit indulgent à la fois et sans hésitations, qui le guiderait

doucement et fermement en ce dédale. Et la réaction à cet esprit <feint> de son organisme usé par trois nuits de souffrance fut l'humilité. Il se représentait lui-même dégagé de toute responsabilité, esclave heureux et docile d'un tel maître qui connaissait le bien. Il se laissa bercer un instant par cette fiction. Il faisait la planche sur une mer calme, bonace passagère à laquelle le ciel noir donnait plus de prix. Mais il fut secoué par une douloureuse ironie : il reconnaissait à présent le vieux chant de sa détresse, de sa lassitude, de son isolement. C'était encore *l'appel du maître,* cet appel qui résonnait au plus tôt en lui, à l'époque de ses illusions : « Un maître, un maître ! Mais j'en ai un, je suis payé pour le savoir. Organte est mon maître. Et j'en appelle un autre ! Quelle ironie ! Quelle sottise ! Comme si je n'avais pas assez de celui-là. Un maître qui me guiderait, qui verrait plus loin et mieux que moi. Hélas je ne suivrais pas ses conseils. Je ne peux être le disciple d'aucun homme. » Et il goûtait l'amertume de ce retour imprévu : comme autrefois son esprit lourd appelait un tuteur, il voulait qu'un autre assumât la charge de penser pour lui. Il sourit tristement. « Je suis seul, pensa-t-il, il faut se pénétrer de cette idée. On le dit bien souvent, on ne le croit pas assez. » Mais il s'arrêta tout à coup, comme au bord d'un abîme. Il comprenait le sens profond de cet appel au maître tout-puissant, qu'on ne pouvait trouver chez les hommes. Cet appel au maître, c'était l'appel à Dieu. Il resta stupéfié et saisi d'un effroi religieux devant ce monstre qu'avait enfanté son corps las, cette idée de Dieu, ronde et mystérieuse, qui se détachait de lui-même, qui le dépassait cent fois ; et aussi devant les profondeurs inconnues de son propre esprit, devant cet humus tragique et mystique qui en faisait la couche dernière. « Je suis marqué, pensa-t-il, au sceau de Dieu. » Ses yeux tombèrent sur la page qu'il lisait et il y reconnut le principe de toutes ces méditations (Delbos : *Étude de la philosophie de Malebranche,* 272) : « La Volonté elle-même consiste essentiellement dans le mouvement naturel qui nous pousse vers le bien en général, vers le bien indéterminé ; c'est-à-dire vers Dieu[38]. » « Ainsi, songea-t-il,

la trame dont serait faite tous mes actes, ce serait la nostalgie de Dieu. » Il s'abîmait dans une extase pleine d'horreur.

Mais il se reprit soudain : « Dieu né de ma faiblesse, Dieu de ma fatigue, songea-t-il, tu es le tentateur, le dernier effort que fait en moi la crainte de la solitude et l'illusion du monisme, l'illusion d'être communicable. Mais je ne puis être le disciple d'aucun maître, je ne puis être le fidèle d'aucun Dieu. Je suis seul ! »

Il pénétra plus profondément en lui-même. « Personne ne peut même se figurer plus d'un instant qu'il est seul, songea-t-il, qu'il est impénétrable aux autres. Que les autres soient impénétrables, il s'en moque, mais il voudrait être pénétré. Tous les hommes ont besoin d'un Témoin. Les uns inventent la Conscience, les autres ne peuvent penser sans dire ce qu'ils pensent et s'efforcent d'être transparents au monde, les autres enfin déraisonnent, imaginant obscurément de belles et douces filles qui regardent leur cœur. Et tout cela c'est Dieu, Dieu répandu parmi les hommes. En tous les hommes une bonne action a un obscur retentissement, causant un retour de pitié sur eux-mêmes, ils sentent une étrange participation, comme si leur action avait une influence mystique sur les événements à venir, rides mystérieuses qui s'écartent en courant de l'eau meurtrie par une pierre. Et c'est encore Dieu, Dieu omniprésent, Dieu ennemi rongeur que l'homme porte en lui-même.

IV. LE CONTE DE FÉES[a]

Frédéric avait achevé sa première leçon. Les deux petites filles, engourdies par une heure d'attention, restaient sur leurs chaises, immobiles et muettes. La rue criait d'agitation et d'énervement. Mais, quand il regardait par la fenêtre

entrouverte, Frédéric ne voyait que le feuillage calme d'un grand platane. Le soleil éclairait devant la fenêtre un petit carré du sol. Le reste de la pièce était frais et obscur. Le jeune professeur rencontra les yeux de Jenny et de Louise et crut y lire de la tendresse. Nul plus que lui n'était sensible à l'amour d'un enfant. Il leur proposa : « Voulez-vous que je vous raconte une histoire ? – Oh oui ! » Il leur conta l'histoire de Percinet et Blancheneige. Il parlait d'une voix monotone, avec des hésitations, et déroulait son histoire comme les vieux annalistes romains consignaient les prouesses de leurs consuls : « Alors Percinet lui dit que... Alors Blancheneige descendit... Alors le roi se mit à crier. » Son âme abstraite et tragique ne s'accommodait pas de ces fictions légères. Il était fait pour exposer un raisonnement subtil, ou pour décrire une grande joie, une grande douleur. Il contait très mal. Mais les petites filles n'étaient pas exigeantes. Il ne fallait qu'un prétexte à leurs fictions. La bouche à peine ouverte, elles rêvaient éveillées.

« Encore », dit Louise, quand Percinet eut épousé Blancheneige. « Je vais vous raconter l'histoire du Prince Karl. » Mais il dut se lever : Madame Organte entrait. « C'est celle que Mistler[a] appelle la belle Cosima », pensa Frédéric. Et tournant les yeux vers la belle femme charnue qu'il imaginait, il vit venir à lui une troisième petite fille. Elle marchait paresseusement et semblait dormir debout. Elle traîna son bras nu sur le dossier de trois fauteuils qu'elle rencontra au passage, regarda Frédéric avec application et lui sourit gentiment. « Vous allez raconter une histoire à Louise et à Jenny ? Vous permettez, je vais vous écouter. J'aime beaucoup les contes de fées. » Frédéric cherchait déjà sa première impression disparue : de près, avec son immense front, son long nez pointu, ses joues pâles et les étranges cernes violets de ses yeux, elle avait surtout l'air d'une femme indolente et meurtrie. Elle avait bien pourtant les maigres chevilles, les taches de rousseur et les longs bras d'une petite fille, et surtout par instant, la fatigue de son visage tiré faisait place à un air enfantin sans que Frédéric pût saisir ce qui modifiait ainsi son visage. Elle parlait d'une voix grêle, rapide et aiguë, comme un son de grelot[39]. Puis parfois sur un mot, elle hésitait et sa voix

se décomposait, ou plutôt s'enfonçait sous la phrase comme certains fleuves sous la terre. Elle avait l'air d'oublier qu'elle parlait seule. Une petite agitation qui parcourait ses lèvres pures de tout petit enfant et ses joues indiquait qu'elle allait finir sa phrase. Elle s'assit en souriant, et Frédéric, sous la longue robe sans taille, devina un corps admirable. Il attendit sans mot dire. Il pensait qu'elle n'insisterait pas. Mais elle lui dit : « Cela ne vous ennuie pas que je vous écoute ? J'ai si envie d'entendre un conte de fées ! » Il s'inclina. Il avait surpris tout à coup ce qui transformait cette jeune femme lasse en petite fille heureuse. Elle ouvrait parfois d'immenses yeux verts d'un air attentif et surpris, puis les refermait tout soudain. Mais il n'en fallait pas plus pour que toute son enfance passât sur son visage et s'éclipsât comme la lueur d'un phare sur la mer nocturne.

Il connaissait bien cet écœurement. C'était celui qui le prenait toujours en la compagnie des femmes. Il l'appelait volontiers en son jargon « un état de basse tension ». Pour s'adapter à elles, il devait briser les cadres de son esprit, s'adoucir, se faire onctueux, aborder cent sujets et les manier délicatement, comme une fleur, au lieu de foncer dessus et de les éparpiller en miettes, sourire, sourire surtout, d'un sourire mou qui laissait les lèvres endolories. Il était contraint de feindre la tendresse, d'aveulir en lui son sauvage instinct de rut, et quand parfois, fatigué par le désir, il sentait ses organes s'inonder de vraie tendresse, il éprouvait une honte de plus, il lui semblait descendre plus bas, toucher le fond de l'infamie, et, tandis qu'il balbutiait de mauvaise grâce des paroles d'amour qui ne passaient guère son gosier, il se jugeait malade. Pourtant, ce jour-là, cet état si connu lui demeura mystérieux. Il ne désirait pas cette femme, il avait plutôt comme une sorte de répulsion pour son corps. Mais quand elle écarquillait les yeux, quand elle souriait, d'un étrange sourire interne qui n'illuminait que le bas de son visage, il eût voulu l'immobiliser en cette attitude. Mais cette beauté gracile fuyait...

« Il était une fois... » Euh ! Rien, le cerveau vide. Cette présence le troublait. Une image honteuse le traversa : en sa toute petite enfance, lorsque les objurgations répétées de sa mère l'avaient décidé à accomplir cette fonction naturelle dont il avait tant de honte, si, tout à coup, un fredonnement, un frôlement, un bruit d'objets remués l'avertissaient d'une présence dans la chambre voisine, il sentait ses muscles tendus se relâcher, perdre leur vigueur, devenir secs et cassants comme des brins de paille. Ainsi la présence de cette femme... Mais il secoua cette idée. Il regarda le beau visage nuancé qui se tournait vers lui. Quel plaisir pouvait-elle bien prendre à un conte de fées ? Il demanda aux deux petites pour se donner du temps : « Qu'est-ce que vous préférez, une histoire des *Mille et une nuits* ou une histoire que j'invente ? » Il lut clairement sur le visage de Cosima qu'il fallait l'inventer. Mais où la prendre ? Et comment adapter son âme de constructeur à ces frêles bras si longs qui retombaient contre le corps avec une gaucherie si gracieuse qu'elle semblait apprêtée. Petite bouche, petites oreilles, sans doute petites pensées. Mais non : le front était si haut, si large à mettre quelque chose. Mais il fallait d'autres pensées que les siennes propres. Il fallait qu'elles eussent une chair souple, pliante, comme celle de Cosima, il ne fallait pas en laisser voir l'ossature. Cette belle petite fille devait avoir une âme de chair, et penser pour elle devait être encore disposer gracieusement son corps. « Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants. » La formule consacrée lui donna quelque répit. Il craignait que les grâces qu'il allait dispenser dans ses premières phrases ne disparussent soudain et de revenir à sa vraie nature, de faire circuler dans la pièce de petits personnages figés et sérieux avec la raideur comique des vierges de primitif. Allait-il faire un conte comme le précédent, d'un souffle court, aux phrases sèches et sans charme ? Mais le bras nu qui retombait le long des flancs de Cosima s'éleva. La chair de l'avant-bras roula doucement et vint se coller

comme une bouche à la chair du bras. La saignée devint une ligne sombre, sinueuse et charnue d'où partaient deux longues veines, bleues comme les tiges d'une fleur.

Nouer ses idées comme à ce bras cet avant-bras. Le bras retomba sans un bruit, et la main demi fermée resta doucement balancée par la chute le long du fauteuil. Frédéric poursuivit, effleuré par la grâce : « Et l'on disait dans le pays que c'était justice. Car le roi était un type... un homme fourbe et cruel. Alors il se plaisait à torturer ses sujets. Les souffrances de leur corps ne lui suffisaient pas. Heu ! Il voulait aussi goûter les souffrances de leur âme. Il savait lire dans l'âme des autres ; c'était un don qu'il tenait de ses ancêtres. Il avait dans l'esprit autant d'images que ses sujets avaient d'âmes, et il les voyait, en lui, saigner, se tordre, se dessécher et ça lui faisait plaisir[a] : on l'appelait le Chasseur d'Ames[40]. » Les deux petites filles le regardaient avec application. « Comment c'est fait une âme ? » demanda Jenny. Il regarda du coin le beau corps souple où courait la robe comme une première chair[b] : « On ne sait pas, dit-il, mais je sais comment il les voyait. C'étaient pour lui d'étranges corps sans vêtements, sans tête, les uns avec beaucoup de charme et de délicatesse et presque blancs, les autres, noueux, rugueux, bronzés. Et chaque fois qu'on lui amenait un de ses sujets et qu'il songeait : “Il pense ceci, ou, il pense cela”, il voyait en son cœur un corps blanc ou brun, des muscles qui bosselaient la peau ou un beau bras qui se pliait lentement. Et certes aucun roi ne prenait plus garde que lui à ce que pouvaient bien penser ses sujets. Mais c'était pour les faire souffrir. » Après ce bel exorde, conçu à peu près au hasard et dédié au charme de l'heure, Frédéric eut honte de lui-même. Quoi pas une idée ? Allait-il débiter ainsi des sornettes qui joueraient en vain les symboles ? Il se contracta pour penser, pour tirer profit de ce début fortuit, de cette histoire d'âmes, fruit bâtard de ses pensées et du corps de Cosima. Or il avait appris, au long des innombrables examens que doit passer un jeune Français, à se servir de la fortune, et, interrogé, à ramasser des mots balbutiés dans le désarroi du moment, à les heurter comme des billes au creux de

sa main, jusqu'à ce que son esprit tourmenté produisît une idée qui précisément eût l'air d'être à l'origine, d'avoir dicté ses premières paroles, et à conclure brillamment en rappelant son début comme s'il avait été concerté. C'est ainsi qu'on enlève d'assaut les premières places d'un oral.

Et l'idée vint, fugitive, mais suffisante. Il se rappela avoir un jour remarqué sur la plate-forme d'un autobus... Mais cela suffisait pour le moment. Il se jeta gaiement à l'eau ; il ne pouvait d'ailleurs se défendre de mépriser l'étrange besogne qu'il allait faire.

« Donc le roi et la reine n'avaient pas d'enfants. Et la reine, bonne femme effacée, priait tous les jours le ciel de lui en donner un. “Sans doute, sans doute, mamie, disait le roi, il me faut bien un héritier. Mais le ciel n'a rien à voir à cela. Je crois bien plutôt qu'en prenant de ces herbes rouges que nous a conseillées Mordoront le Sorcier... Enfin c'est comme tu voudras !” La reine, pensant que deux précautions valent mieux qu'une, prit des infusions d'herbes rouges et poursuivit ses prières[a]. Tant et si bien que le ciel et les plantes de la terre exaucèrent ses vœux : elle mit au monde un petit prince, le plus bel enfant de la terre. »

Il regarda Cosima et resta charmé : elle ouvrait de grands yeux verts écarquillés, effrayés, méchants, enfantins, au-dessous d'un cerne violet. Ils regardaient Frédéric et au-delà de Frédéric. Et à sa gauche Frédéric vit deux paires d'yeux tout semblables, plus doux, non moins naïfs. Il poursuivit : « Un soir que la princesse veillait au berceau de son fils, elle vit apparaître le génie Baroco. A vrai dire, elle ne vit qu'une très vieille femme, mais elle comprit tout de suite que c'était le génie Baroco. » « Pourquoi ? » demanda Jenny. Mais Cosima l'embrassa : « Tais-toi, ma chérie. » Frédéric la regarda surpris. Quel charme avait donc pour elle cette sotte histoire, et pourquoi semblait-elle, à l'entendre, saisie de ce mystérieux émoi ? Elle retourna vers lui ses yeux agrandis et il ne put déchiffrer l'expression nouvelle qui les effleurait comme l'ombre d'un oiseau sur la mer. « Baroco, dit-il, regarda sévèrement la reine : “Ton époux a fait

trop de mal. Le ciel t'a dotée d'un enfant, mais le peuple est las. Il ne veut pas que le fils perpétue les défauts du père. Et je viens ici pour vous châtier à la fois et pour mettre fin aux terreurs de vos sujets." La princesse poussa un grand cri mais le génie poursuivit avec calme : "Je ne viens pas pour t'enlever ton fils. Ce que le ciel t'a donné je ne puis le retirer. Rassure-toi." Il se pencha sur le berceau où l'enfant dormait d'un souffle égal et prononça quelques mots d'une langue inconnue "Ton fils, dit-il à la reine, sera-t-il bon ou méchant ? Je ne le sais pas. Mais je l'ai privé du don de voir les âmes. Il n'aura plus devant les hommes ce petit choc et cette petite image qui font la force de son père. Il ne distinguera pas les hommes des choses. Il ne connaîtra qu'une âme, la sienne. Car si l'on ne peut empêcher un roi de faire souffrir ses sujets dans leurs corps, au moins doit-on l'empêcher de torturer leurs âmes." La reine ne comprenait pas bien, car elle était simple d'esprit. Elle pensa seulement que le génie privait son fils de quelque chose d'important, le diminuait en quelque sorte et elle poussa les hauts cris. "Quoi, seigneur Baroco, n'aura-t-il plus jamais ce... cette qualité que vous dites ?" Le génie réfléchit : "Il faudrait, dit-il, qu'il fît preuve de bonté... d'amour, car après tout... Eh bien, soit : le jour où[a] certaine condition sera remplie par votre fils, ce jour-là il recouvrera le sens qu'il a perdu par la faute de son père." Il eut à peine achevé ces mots qu'il disparut. »

La bonne servait le thé. Le conteur s'arrêta. « Où vais-je prendre tout ce que je dis là ? » pensa Frédéric avec stupeur. Il regarda Cosima : « Dans ses yeux, dans ses bras ! » pensa-t-il. Puis orgueilleusement : « Comme je sais bien m'adapter. Pas si lourdaud qu'on le dit. » Mais son orgueil l'abandonna très vite. Il lui sembla qu'il se diminuait, que son esprit, d'ordinaire étroit et puissant comme un jet, s'étalait comme un fleuve. Penser lui devenait trop facile au contact de Cosima. La bonne avait quitté la pièce, mais il n'avait plus le cœur à conter. « Et alors ? » dit Cosima. Elle le dit comme une petite fille. Il tourna brusquement le visage vers elle et la contempla avec une joie tendre. Ainsi donc à présent, il pensait comme elle marchait, comme elle parlait, comme elle respirait. Ses

pensées étaient comme le souffle timide qui venait expirer sur les lèvres de Cosima[b]. Il avait l'impression en contant de modeler un corps de femme à l'image de Cosima ; chaque phrase était un attouchement mystérieux. Une étrange révolution se fit en lui : Frédéric désira comme une femme ses propres pensées, et pour retrouver leur douceur amoureuse, il continua son récit. Tout comme ce bras qui nouait et dénouait cette ligne d'ombres, Frédéric appliqué voulait nouer et dénouer ses pensées et qu'elles s'attachent en silence d'un lien frais et mou, d'un lien charnu.

« Corps admirable, corps unique, corps parlant. Tes ombres et tes lumières, tes pleins et tes déliés, tes forces et tes faiblesses m'ont enseigné le caractère de cette femme. Elle est toujours un peu lasse et boudeuse, comme toi ; son âme se joue sans bruit et gracieusement, comme toi, et jouit de glisser sans grincer, comme tu jouis de ta souplesse. Tu n'es pas fait pour l'effort disgracieux, elle n'est pas faite pour certaines laideurs. Tu sais assortir les fléchissements d'un membre avec la dure tension d'un autre pour former un tout harmonieux : nul de tes mouvements qui ne soit contrebalancé, équilibré. Nulle de tes pensées qui n'en éveille d'autres pour former d'harmonieux systèmes. Elle n'a guère le goût de la vérité mais elle a... oui elle a... le Sens des Nuances. » Frédéric déclamait ainsi en lui-même, et croyait de bonne foi que ces rapides indications suffisaient à dessiner un caractère.

Son âme relâchée coulait mollement sans trop s'inquiéter de la direction, avec des paresses, des détours et de dangereux remous. Il ne se reconnaissait plus : était-ce bien lui ce fleuve, large et molle route ? Tout était trop facile au contact de Cosima. A cette école on pensait comme on vit. Et la pensée, pour Frédéric, était le plus souvent une révolte contre la vie.

« Au bout[a] de quelques années le roi mourut. Son fils, le Prince Karl, avait alors quinze ans. C'était un jeune homme d'une merveilleuse intelligence et

d'une exquise beauté. Mais il n'était ni bon ni méchant. Il ne croyait pas à l'âme des hommes. Il s'était vite aperçu qu'ils agissaient d'après des lois autres que celles des sciences naturelles. Il pensait qu'il était entouré d'automates. Mais il avait dégagé sans trop de peine les principes générateurs de leurs actions. Il savait qu'il ne faut pas se baigner dans l'eau glacée après s'être échauffé, et de même, qu'il ne faut pas étaler un trop grand bonheur devant des miséreux, qu'il ne faut pas miner les bases d'une construction, et de même, qu'il ne faut pas ôter à un homme toutes ses illusions. Mais il voyait là des causes et des effets mécaniques. Qu'un homme pût souffrir ou aimer il n'y songeait même pas. Il n'était pas cruel : à quoi bon ? Pour être cruel il faut voir les âmes. Il n'était pas violent : comment s'irriter contre des machines ? Il était impassible et froid et calculait tous ses actes envers les hommes, comme un paysan calcule les dépenses qu'il fera pour sa terre. Et pour certains de ces automates, pour sa nourrice, pour sa mère, pour celles des dames de la cour qui l'avaient aidé à devenir tout à fait un homme, il avait l'espèce de tendresse qu'on a pour son épée ou son carrosse. Or ses sujets n'étaient guère plus heureux que sous le règne de son père. Il n'en prenait nul souci et ses ministres, gens sans aveu, les opprimaient comme par le passé. Comme il allait avoir vingt ans, des bourgeois aisés se réunirent en secret et décidèrent de soulever le peuple pour chasser les tyrans. Chacun fut sublime, il n'y en eut pas un qui ne dévouât tous ses ouvriers à la cause commune et l'on décida que la révolte se ferait trois mois, jour pour jour, après la Pentecôte. Le prince ne se doutait de rien. Or un jour de printemps qu'il était parti pour la chasse, il s'égara et, après plusieurs heures de marche, il arriva dans une prairie[a] où une jeune fille paissait des moutons. Il s'approcha pour lui demander sa route, et il vit alors la plus belle femme qu'il ait jamais vue. » « Comment était-elle ? » demanda Jenny. Mais c'était trop d'efforts pour Frédéric. Il ne pouvait encore, même sous ces trois regards, même en présence de Cosima, décrire une beauté de femme. Il dit seulement : « C'était une très belle femme. » Cosima sourit, sa lèvre supérieure se retroussa : « Elle était, dit-elle à Jenny, pâle avec une

chevelure blonde presque blanche, un front arrondi et bombé, des sourcils nets, le nez mobile et fin, une petite bouche aux coins tombants, très pure, et deux petits mentons superposés. » Frédéric considéra avec étonnement cet étrange personnage qui s'introduisait ainsi dans son récit. Comme elle différait des grasses femmes brunes qu'il avait jusqu'ici désirées ou possédées et dont l'image composite apparaissait en lui dès qu'il parlait femmes. Le pis est qu'il la voyait très nettement. Il livra naïvement le secret de cette méditation : « En somme c'était une belle poupée, conclut-il, j'en ai vu comme ça. » Il poursuivit : « Le prince s'approcha et lui dit : “Bonjour la belle.” » Il y eut un silence. « Et alors ? demanda Cosima. – Et alors, madame, je ne peux pas faire parler votre poupée. Cette bergère était une grande femme brune. Mais celle-là... non, je ne peux pas. Supposez, ajouta-t-il, un homme habitué à la violence qui voit arriver dans sa vie une petite fille frisée, écœurante de douceur. Que voulez-vous qu'il en fasse ? » Il lui sembla qu'il n'avait pas dit ces derniers mots au hasard. Mais il n'y pensa plus : Cosima le méprisait. Elle avait une façon de tordre la bouche en découvrant deux dents et en fermant à demi ces yeux tout à l'heure si grands ouverts qui terrassaient un homme. Mais elle sourit très vite ; seuls ses yeux restèrent à demi clos : « Vous n'êtes pas très habile, dit-elle. D'abord une bergère n'est pas une poupée. Et puis je vais la faire parler, moi. Faites parler ce prince si maladroit : on n'a pas idée d'adresser ainsi la parole à une femme. » Les deux petites filles se mirent à rire. Elles allaient avoir deux conteurs au lieu d'un.

« Je me suis égaré, dit Frédéric, pourriez-vous m'indiquer mon chemin ? – Bel étranger[a], dit Cosima, pour vous l'indiquer, peut-être faudrait-il que je sache où vous allez. – Comme vous parlez bien pour une bergère. Mais je vous prie de me répondre tout de suite, répondit Frédéric, blessé, je suis votre prince. – Crois-tu, Jenny, quel nigaud que le prince ! La bergère lui répondit indignée : – Eh bien, cherchez vous-même votre chemin. » Frédéric était agacé. Il lui semblait qu'il avait été – un instant – le prince lui-même. Il secoua toute cette grâce, toute cette douceur qui s'accrochait à lui. Il redevint lui-même. « Et la bergère s'en fut,

continuait Cosima, ou plutôt elle feignit de s'en aller car elle savait bien que le prince la retiendrait. – Il la laissa partir, répondit brutalement Frédéric. – Alors l'histoire finit là », dit Cosima avec un peu de sécheresse, et elle fit mine de se lever. « Mais non, madame, il y a une suite, je vous assure. Il laissa donc partir la bergère et rentra dans son palais après beaucoup d'erreurs de vagabondage et de maladresses, comme fait toujours un homme qu'une femme a refusé d'aider. Il s'enferma dans sa chambre et regarda avec stupeur en lui-même. Il se sentait un attachement étrange pour cette bergère. – Ni ma mère, ni ma nourrice, ni Diane, ni Odette ne m'inspirent pareil attachement, pensait-il. Est-ce sot de s'occuper ainsi de petits êtres qui n'ont pas d'âme. Ce sont des rêveries de songe-creux. Il faudra que je fasse demain un grand tour à cheval dès l'aube." Or ce grand tour le conduisit tout droit dans la prairie où il avait rencontré la bergère. Elle était assise comme la veille et ne montra pas de surprise à sa vue. Il s'assit près d'elle. Il était transporté d'aise. Elle ne fit pas de difficulté pour causer avec lui. Ils parlèrent longtemps. Mais le prince sentait en lui comme un déséquilibre. Il lui semblait qu'il attachait trop de prix à ces réponses charmantes mais fruits d'un mécanisme sans valeur. "La mécanique est bien montée, voilà tout", se disait-il au milieu de son étrange bonheur. Mais le sourire de la bergère avait tant de charme qu'il s'en voulut de ne goûter qu'à demi la joie d'être près d'elle. "Je vais jouer un petit jeu, se dit-il : je vais feindre[b] qu'elle ait, tout comme moi, une âme." Avec un léger effort d'imagination il put réaliser sa fiction. Son corps et son âme se détendirent. Il lui semblait qu'il vivait à la fois dans la réalité et dans l'empire des songes. Il ne repartit qu'à la nuit et revint dès le lendemain : "Je prends goût à cet amusement", se disait-il. Mais il se rendit bien compte que ce qui le ramenait chaque jour en cette prairie c'était un attachement disproportionné, monstrueux, pour la bergère. Or, quelques jours plus tard, il lui prit fantaisie de venir plus tôt que de coutume et, au lieu de trouver la bergère, comme à l'habitude, debout, sa robe flottant au vent, une main au-dessus des yeux et tournée vers le bois d'où il sortait toujours et d'où se levait le soleil... »

Cosima sourit : Frédéric s'en aperçut. C'était la première phrase qui prouvait qu'il voyait vivre en lui les personnages de son récit. Il sourit aussi : « Au lieu de cela, donc, il trouva la bergère assise sur une grosse pierre, le dos tourné et la tête dans les mains. Il lui toucha l'épaule en disant : “Que faites-vous, ma belle enfant ?” Elle dirigea vers lui des yeux lointains et lui dit seulement ces mots : “Je pensais...” – Alors tout à coup, le patrimoine enseveli ressuscita en lui, et, comme son père il reçut un petit choc au cœur et vit en son âme une petite image. Il regarda la jeune fille. Elle lui parut s'éloigner subitement, il lui sembla qu'elle n'était plus celle qu'il connaissait, mais une autre qui gardait en elle tout un univers secret qui lui resterait toujours étranger. Il était jaloux de ce monde nouveau qui lui apparaissait. Et la colère réveilla en lui l'étrange cruauté de son père, il voulut faire souffrir cette âme. Il fit un pas en avant. Mais une nouvelle pensée le paralysa : à présent il ne se sentait plus seul et libre sur la terre, des liens subtils et terribles l'enlaçaient, le paralysaient : on l'épiait, il comprenait que, derrière ce front, derrière ces yeux, on le *jugeait*[a]. Et, bouleversé de jalousie, de fureur et d'émoi, il sauta sur son cheval et s'enfuit au galop. »

Frédéric fit une pause pour jouir du silence. Cosima, le visage reposant sur ses longues mains enfantines, avait rouvert tout grands ses grands yeux. Elle agita légèrement la tête et Frédéric crut que ses paupières allaient glisser et s'abattre comme un fruit tombé de l'arbre secoué. Mais elle gardait les yeux écarquillés et le fixait intensément. Il comprit qu'il l'avait reconquise. A ses côtés, les deux petites filles, les mains tordues, le buste infléchi, croisant et décroisant leurs jambes, avaient la posture et les tics des enfants qui écoutent. Il goûtait cette minute comme les citadins goûtent, le soir de leur arrivée, l'immense paix des champs. Nulle ne le pressait de parler. Elles attendaient, sans quitter des yeux son visage. Il s'écria avec un regret sincère : « Je voudrais bien avoir assez d'imagination pour décrire cette chevauchée. D'abord il alla doucement, voulant réfléchir à cette aventure étonnante. Il raisonna et, peu à peu, la solitude et le grand désir qu'il avait d'être rassuré le convainquirent d'avoir été victime d'une

illusion. “J'ai eu la berlue. Je m'occupais trop aussi de cette petite fille. Quand on se regarde trop longtemps dans une glace, on y voit le diable[41].” Mais, comme il arrivait au bord d'un champ, il vit un vieux paysan songeur et voûté qui s'appuyait du pied sur sa bêche à demi enfoncée dans la terre. “Eh, bon brave homme, que faites-vous là ?” Le paysan tressaillit : “Faites excuse, monseigneur, je songeais aux années d'autrefois.” Et pour fuir l'image et le choc redoutés, Karl cingla son cheval qui partit au galop. Il eut alors une horrible pensée : “Est-ce que toutes les choses ont une âme ?” Il passait le long d'un pré où de longues herbes vertes frissonnaient. “Est-ce que...?” Quel était ce frisson qui les parcourait comme une âme ? Quelle vie obscure était en elles ? Un immense dégoût le saisit à cette idée. Il éperonna sa bête qui prit peur et fila comme un trait. Des arbres échevelés par la vitesse vinrent à lui et disparurent comme des cartes. Il se courba sur l'échine du coursier et n'osa se retourner. Il voulait fuir tous les êtres. Mais il en surgissait toujours de nouveaux. Il chargea un troupeau de moutons qui se dispersa, il frôla des haies dont les feuilles bruissèrent, il faillit renverser deux enfants. Et toutes choses semblaient vivre, vivre d'une vie obscure, haineuse, qui lui donnait des haut-le-cœur, une vie tendue vers sa vie. Il se croyait au centre d'un monde immense qui l'épiait. Il était guetté par les ruisseaux, par les flaques du chemin. Tout vivait, tout pensait. Et soudain il songea à son cheval : elle aussi, cette bête docile... – Vous, Jenny, qui avez peur des araignées, figurez-vous que vous fuyez à cheval une armée d'araignées et que tout à coup vous vous apercevez que votre cheval est une araignée immense. C'est vous donner une faible idée de sa terreur et de son dégoût. – Le mystère, un ignoble mystère l'environnait. Des choses si laides, avoir une âme ! Dans son désarroi il cravacha si fortement son pur-sang que la bête, folle de douleur, s'emballa. L'homme et l'animal, tous deux ivres d'effroi, s'engagèrent dans une sombre forêt. Les yeux tout grands ouverts comme... comme rien, se maintenant avec peine sur sa selle, le prince regardait ces êtres immenses et obscurs, qu'il croyait si bien connaître et qui lui semblaient maintenant de monstrueuses

apparitions : les Arbres[42]. Il se mit à hurler. Mais une basse branche le heurtant violemment au front le désarçonna, son imagination déréglée lui montra un instant la chevauchée qu'il venait d'accomplir sous l'aspect d'une course infernale s'achevant dans un engloutissement total, et il tomba sur le sol, assommé[a]. » « Mais, maman, dit Jenny, est-ce qu'il y a donc des gens qui ne voient pas les âmes ? – Chut, Jenny. écoute. Presque tout le monde est comme ça. » Elle avait compris ! « On le retrouva à l'aube, évanoui. Il délira longtemps et resta un mois entre la vie et la mort. Cependant, dans l'ombre, les conspirateurs faisaient de bonne besogne. Le peuple était circonvenu, la révolte était prête à éclater. Elle n'éclata pas. Le prince guérit. Il s'habitua peu à peu à vivre entouré d'âmes. Il devint un homme comme les autres, meilleur que les autres simplement. Il ne supportait pas la pensée qu'une âme pût souffrir. Il chassa ses ministres et gouverna lui-même avec justice et bonté. Ses sujets se mirent à l'aimer. Pourtant il n'était pas heureux : il aimait toujours la bergère, mais il ne s'était pas accoutumé à son âme. Il lui semblait qu'elle était moins sienne depuis qu'il la savait ainsi. Une chose, on peut la prendre dans ses mains : on la possède. Comment faire pour posséder une âme ? A quoi pouvait-elle penser lorsqu'il l'avait surprise ? Il avait voulu l'oublier et depuis sa chute de cheval n'était pas retourné la voir. Il ne l'oubliait pas. Un jour il n'y tint plus. Il prit son cheval et partit. Il revit avec calme les arbres et les haies qui l'avaient effrayé, il croisa un troupeau de moutons. C'était le printemps. Oh, je ne pourrais décrire ce jour de printemps. Mais je le sens, vous le sentez. C'était, c'était... un jour comme aujourd'hui. Tout était calme, heureux et subtil. Il arriva dans la prairie. Comme autrefois la bergère était assise le dos courbé, sur une grosse pierre. Comme autrefois il s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule. Elle se retourna. Elle avait les yeux pleins de larmes. “C'est vous, dit-elle, vous ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ?” Il ne répondit pas. Mais, lui prenant les mains, il lui demanda d'une voix basse et rapide : “Le dernier jour où je vous ai vue, vous me tourniez le dos, quand j'arrivai : vous pensiez. A quoi pensiez-

vous ? – Mais, dit-elle doucement, étonnée et souriante, je pensais à vous." » Frédéric se tut. Cosima abaissa ses paupières. Ils n'avaient plus rien à se dire.

« Est-ce qu'ils eurent beaucoup d'enfants ? » demanda Jenny. Elle avait rompu le charme. Frédéric se leva : « Excusez-moi, madame, je crois qu'il est six heures. Il faut que je rentre. » Or il remarqua en partant que Cosima, qu'il croyait conquise, lui avait à peine et distraitement serré la main.

Frédéric, qui était pressé, revint par le chemin le plus long. D'abord il chantonna en sautillant. Il était heureux de sa journée, heureux aussi qu'elle fut finie. Puis ses pensées prirent forme et il se parla à lui-même en faisant des gestes légers : « Tout de même, je me suis rudement bien adapté... Mais quelle drôle d'idée... Je sentais bien qu'elle attendait *quelque chose* de moi. Mais ça ? Ça m'embêtait, m'avilissait. Au fond, qu'est-ce que c'est qu'un conte de fées ? de la blague. De la blague, non, mais c'est tout petit. Enfin, tout petit... soyons juste pour une fois. C'est.. eh, merde, je ne sais pas ce que c'est, c'est subtil. C'est comme elle. » Il se mit à rire : « Comme elle ? Alors elle est comme un conte de fées. C'est curieux comme une comparaison renversée devient banale. Mais je ne veux plus penser, je suis fatigué... Dame, c'est un rude effort. A quoi pouvait-elle penser quand je l'ai quittée ? Autre fin du conte : le prince n'aurait jamais su à quoi pensait la bergère et il aurait été très malheureux. Bah, est-on très malheureux quand on ne sait pas à quoi pensent les autres ? Moi, je ne sais pas ce qu'elle pense et je ne suis pas malheureux. Il est vrai que je m'en fous. Eh ben, bougre de ballot, qu'est-ce que t'as à me regarder comme une vache ? Parce que je parle tout seul ? Et ta sœur. Merde ! Merde ! Merde ! Ça fait plaisir. J'ai bien le droit d'être grossier, je viens d'être sucré. Je me suis bien adapté, bien adapté, bien adapté. A présent je connais tout son caractère. Elle a le caractère de son corps, ce corps qui me servait de phare. Un corps-phare... un phare-corps, vilain ! » Il déclama avec une emphase bouffonne : « Corps étoile de ma nuit...[43] » Le fait est que[a]...

Lorsque Frédéric revit Cosima, elle était avec Organte. Elle n'avait plus cet air enfantin qui l'avait séduit. C'était seulement une étrange et belle femme[b].

V. LA SUNAMITE[a]

« Le roi David était vieux, avancé en âge ; on le couvrait de vêtements et il ne pouvait se réchauffer. Ses serviteurs lui dirent : “Que l'on cherche pour monseigneur le roi une jeune fille vierge, qu'elle se tienne devant le roi, qu'elle le soigne et qu'elle couche dans son sein ; et monseigneur le roi se réchauffera.” On chercha dans tout le territoire d'Israël une fille jeune et belle et l'on trouva Abischag la Sunamite que l'on conduisit auprès du roi. Cette jeune fille était fort belle. Elle soigna le roi et le servit ; mais le roi ne la connut point » (*Rois,* I, 1)[b, 44].

Frédéric ne quittait plus guère les Organte. Richard en son absence ne pensait guère à lui, mais, sitôt qu'il était là, semblait un mort réveillé, plein de joie à la fois et d'inquiétude. C'est que, par des ruses inconscientes, Frédéric, lorsqu'il arrivait dans son bureau, portait sa jeunesse à bras tendus, pour que ce fût la première chose que vît Organte, comme les barbons amoureux, franchissant le seuil de leur maîtresse, se font précéder de toute une longueur par un bouquet. La jeunesse pénétrait ainsi chaque matin chez Richard. Il l'attendait en fumant un cigare : il s'était remis à fumer. Ils ne se disaient pas bonjour ; ils se souriaient. Et Frédéric, par duplicité, entrait, sitôt assis, dans une feinte colère, dans un enthousiasme feint. C'est ce que voulait Organte. Il approuvait de la tête et, finalement, parlait. Alors Frédéric, suspendu à ses lèvres, mettait un terme à ses feintises et s'indignait, s'enthousiasmait pour de vrai. Parfois ils

sortaient : Organte promenait sur les choses un regard las. Mais Frédéric saisissait le monde d'un coup et le donnait à son Maître. Richard voyait le soleil, les maisons, les femmes à travers les intonations de sa voix ; en place de ce monde qu'il ne pouvait plus comprendre, plus aimer, Frédéric lui donnait un univers ordonné, harmonieux, déjà pensé. Alors Organte renchérissait, apportant son sens des formes qui n'avait guère vieilli : ainsi, en deux heures de temps, comme les forains les veilles de fêtes construisent en hâte leurs baraques, ils mettaient sur pied un Monde, une Nature. Ils rentraient, les Mondes se disloquaient, les forains, après la fête, démontaient leurs campements : mais ils savaient qu'il y a d'autres fêtes dans d'autres villes, Organte et Frédéric savaient qu'il y a d'autres matins. Frédéric revenait à l'École, bâclait en trois heures quelque travail pressé et revenait donner une leçon aux deux petites filles. Cosima y assistait parfois : mais elle ne se livrait pas, et disparaissait, sans raison, au milieu d'une phrase, comme elle était entrée. Il repassait, pour sortir, par le bureau d'Organte. Richard l'accueillait assez régulièrement par ces mots mensongers : « J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier... » et commençait ses critiques. Pour ruiner une pensée de Frédéric, il lui était indifférent d'emprunter ses arguments à une école ou à une autre, et Frédéric, aux abois, s'étonnait en se défendant tant bien que mal de cette largeur de vue, de cet éclectisme. « Sa vérité, pensait-il, est une synthèse de toutes les vérités. » Il était rare qu'ils eussent fini de discuter quand on annonçait à Richard que le dîner était servi. Richard alors retenait Frédéric et, le dîner fini, ils continuaient leur bataille. Après le repas, en fumant un cigare et en buvant du kirsch, Organte retrouvait enfin sa jeunesse. Il sautait d'une idée à l'autre avec une souplesse d'adolescent. Il disait à Frédéric : « On pourrait vous dire... », inventait une théorie, la bâtissait de fond en comble, raffinait même, puis disait pour finir : « D'ailleurs ça n'est pas mon avis », et partait dans une autre direction. D'autres fois, distrait par une phrase musicale qui passait en son esprit, ou par un jeu de lumière, ou par le goût de son cigare, il répondait sans y penser à Frédéric quelques mots énigmatiques et

pleins de réserve. Puis, reprenant contact avec la réalité, il trouvait devant lui un escrimeur bouillant qui le pressait de préciser sa pensée, qui le mettait au défi de lui présenter à ce sujet une idée qu'il ne pût réfuter. Alors, comme au temps où, sur cinq notes frappées au hasard du piano, il construisait une mélodie, il lui fallait construire une pensée à partir de ces paroles sans signification. Il s'en tirait en souriant ; puis, par amour-propre d'artiste, refusant d'admettre que son œuvre ait des défauts, il la défendait âprement contre les assauts de Frédéric.

Ils restaient sur leurs positions, et Frédéric rentrait chez lui à une heure tardive, le cerveau en feu. D'abord il lui semblait qu'il n'avait pas su faire à Organte les objections qui convenaient. D'autres se présentaient en foule, et il bataillait encore, comme en cauchemar, avec Richard, disant à haute voix dans les rues désertes : « Soit, je vous le concède, mais... » ou bien : « Vous me direz que... » Puis peu à peu il faisait en lui un glissement insensible, une sorte de déplacement qui, renversant les positions, mettait la théorie combattue en pleine lumière et laissait dans l'ombre les objections. Il voyait, d'une seule vue, toute la thèse, et bien d'autres choses derrière. Il restait stupéfait : « Voilà donc ce qu'il voulait dire ! C'est une conséquence de ce qu'il pensait hier... On pourrait en tirer que... » Les objections, dans l'ombre, tentaient une dernière attaque. Mais Frédéric se secouait, le calme se faisait sur cette mer obscure, et le jeune homme reprenait sa marche, attentif à l'image lumineuse qu'il portait en lui. Quand il arrivait à l'École, il était convaincu. Il se précipitait à sa table de travail, se saisissait d'un gros carnet violet et écrivait les pensées d'Organte[a, 45].

Organte voyait les graines qu'il jetait négligemment germer et fructifier dans l'esprit de Frédéric. Il en restait surpris, flatté et un peu ennuyé. Souvent Frédéric lui disait : « Mais vous m'avez dit que... » Alors il prenait un air mystérieux pour se dérober aux conséquences de sa pensée et disait : « Ce n'est pas tout à fait cela », sans rien ajouter. Mais l'esprit de Frédéric repartait aussitôt, en silence, dans une autre direction *[phrase inachevée] [Organte] se* sentait peu à

peu comme enveloppé d'une trame subtile et contraint, un peu par lui-même, d'adopter une attitude. Il n'en voulait point avoir.

Cependant Frédéric lisait les livres d'Organte et jouait au piano ses opéras. Un jour qu'il venait de finir la lecture de *Samson* et qu'il méditait sur une page ouverte au hasard, l'Ancien Ami lui toucha l'épaule[b]. « Je voulais t'y voir, lui dit-il, tu as lu *Samson* ? – Oui. – Eh bien, comment comprends-tu ça, de la part d'un prêtre de la force ? – Ben quoi ? dit Frédéric. Il est costaud son Samson. Si tu pouvais faire comme lui avec ta mâchoire. – Et Dalila ? – Dalila, c'est une garce ; c'est traditionnel. – C'est curieux, dit l'Ancien Ami, mais je me doutais bien que tu ne serais pas de mon avis sur *Samson* : tu trouves que c'est un livre qui prêche la Force ? – Dame !! » L'Ancien Ami ouvrit le livre et lut : « La maigre Dalila s'avançait au milieu du chœur. Elle tourna les yeux vers le Philistin supplicié et une étrange flamme de désir s'y alluma. Le sang qui coulait encore de la blessure lui semblait la caresse d'une langue chaude. Le visage noir et tuméfié, avec de petites écorchures roses comme une figue entrouverte l'attirait. Elle huma l'odeur de la mort. » « Qu'est-ce que tu dis de ça ? – Je te dis que c'est dans la tradition. – Et ça : “Samson prenait un étrange plaisir à cette sujétion. Il prenait Dalila dans ses bras, la posait sur la chaire et rampait autour, tandis qu'elle frappait avec une longue gaule de petits coups sur sa large échine brune[46].” Et la scène de l'orgie ? Et les scrupules de Samson ? Et son aveuglement ? Veux-tu que je te dise la thèse du livre ? Au fond de chaque homme il y a l'attirance de la Mort, on peut bien résister, chercher la Vie, la Joie, on retombe toujours, on finit toujours par faire ses idoles de la Mort, du Mal, du Néant ; nous sommes tous, même les plus forts, même les Samson, des sadiques ou des masochiens. » « Et toi, tu es un couillon », lui répliqua Frédéric, irrité par tant de bêtise. Il rapporta le soir même cette conversation à Organte. Organte sourit, évasif et orgueilleux[a] : « Je suis content de ce que vous me dites là. Cela prouve que mon livre n'est pas trop au-dessous de ce que je voulais faire. Le propre des bons livres est de prêter à toutes les interprétations possibles » *[…]*

Il aimait cette grande figure qu'Organte avait dressée au milieu de ce peuple qu'il avait voulu en pleine décomposition. Samson était le symbole de la Force, de la Force d'Organte. Sans doute, il était à la fin vaincu. Mais il entraînait avec lui ses ennemis. Au fond sa défaite était une victoire[47].

[*Biffé :* Parfois l'indifférence d'Organte ne manquait pas de grandeur.] Il dit un jour qu'il était fatigué : « Je ne comprends pas ce pauvre Job. Il n'était pas plus mal sur son fumier que moi sur mon fauteuil. » Il songeait que la douleur, la misère, l'abandon ne sont pour un vieillard que des formes passagères de l'ennui. Il les aurait, croyait-il, vu défiler d'un œil serein. Frédéric ferma les yeux et, serrant les bras de son fauteuil, imagina qu'il était Job. La douleur des Ulcères, l'odeur intolérable du Fumier, le Chagrin de l'abandon ne lui étaient point extérieurs comme à Organte. Il souffrit un instant le martyre et dompta sa souffrance, en étreignant plus fort son siège. Il entendait en lui-même jacasser les trois amis de Job, tandis qu'il restait muet et farouche, les paupières closes. Lorsque leur bavardage qui croissait sans cesse devint intolérable, il ouvrit les yeux et vit Organte qui souriait : « Comme il est Fort », pensa-t-il épuisé. Et, sur-le-champ, une idée qu'il caressait depuis plusieurs jours lui revint à la mémoire. Il prit un air sournois et : « Vous connaissez les *Entretiens de la Villa Saïd*[48] ? – De Gsell ? Oui, c'est une pauvreté. – Mais que pensez-vous du genre ? – Mais rien, bien entendu ! Pourquoi me demandez-vous ça ? – Ben voilà..., dit Frédéric. Gsell rapporte les paroles d'A. France, moi j'aurais voulu écrire un bouquin où je rapporterais nos conversations. » Richard sursauta : livrer sa pensée à ce petit brouillon[a].

Il y avait une masse de choses dont Frédéric ne se souciait pas et pour lesquelles Organte perdait tout scepticisme, qu'il considérait avec un sérieux morose : l'opinion des reporters, de certains critiques et particulièrement celui du *Figaro,* vieillard quinteux dont il avait acquis lentement l'estime. Il prévit que ce jeune sanglier, ignorant les règles austères de ce jeu, livrerait au public une

œuvre de son cru, violente, systématique et remplie d'inexactitudes. « Je suis trop vieux pour faire des révolutions », pensa-t-il, et tout haut : « Mais non, jamais de la vie. Je trouve que c'est du battage, surtout du vivant de l'auteur. Quand je serai mort, je ne dis pas ! Et encore : vous intituleriez ça “Organte en pantoufles” ou “Nos Contemporains chez eux” : c'est devenu bien banal. » « C'est vrai, dit Frédéric, rêveur, il faudrait du nouveau. » Et Organte frémit en comprenant qu'il n'avait pas écarté le danger.

Frédéric ne revit pas Organte de la semaine. Le samedi soir il fut dîner chez lui[b]. Cosima n'était pas là.

Il s'assit en face d'Organte entre les deux petites filles. Le feu reprenait mal. Organte s'engagea mollement dans une conversation littéraire. Il s'interrompait de temps à autre pour faire d'un air las une observation à Louise ou à Jenny : « Louise, tiens ta fourchette autrement – Jenny, on ne met pas les coudes sur la table. » Il ressemblait alors à une vieille femme, et l'on ne pouvait juger, à son ton monotone et grave, à ses yeux lourds et baissés, s'il aimait ou non ses deux belles-filles. Frédéric frémit en l'entendant : il eut l'intuition d'être séparé de lui par trente années d'usages. Il devina qu'Organte n'était point indifférent au savoir-vivre, prisait les règles étroites de la bonne éducation ; mais surtout il entrevit derrière cette bonne tenue ce fait terrible qu'Organte avait un rang social et s'y tenait figé ; qu'il ne circulait pas librement du haut en bas de l'univers, mais que des règles imprescriptibles lui assignaient une place déterminée, lui dictaient une certaine conduite, de certains amis. Il le vit, soudain captif et affaissé. Il ne comprit pas entièrement cette impression. Il se la reprocha même. Mais ce fut l'affaire d'un instant. Il ne devait s'en souvenir que beaucoup plus tard.

Après un morne dîner, Louise et Jenny furent se coucher et les deux hommes passèrent au salon. Frédéric était très malheureux : il ne savait que dire à Organte ; il voyait très nettement la froideur, la lassitude du grand homme mais,

ignorant qu'elles fussent chroniques, il s'en attribuait la responsabilité. « Je n'ai pas su le prendre, se disait-il avec désespoir. Dire que l'autre matin ça marchait si bien ! J'ai envie de m'en aller. » Il demanda à tout hasard : « Est-ce que vous nous donnerez quelque chose cette année ? – Il y a dix-huit mois que je ne fais plus rien, dit Organte. – Oh, dit Frédéric atterré. – Je suis las, dit Organte, je ne ferai rien de bon. – Et *Michel-Ange* ? – Bah, c'était un projet dont les journaux se sont emparés. Mais je suis las, je vous dis. – Ç'aurait pu être épatant, dit Frédéric, je vois ça très bien en roman : tenez, quelque chose dans le genre de l'Éthique[49]. Je vois trois plans : une foule de carnaval : la connaissance du premier genre, les passions ; des hommes probes, des mécènes, de bons artistes, des savants : connaissance du second genre. Et au-dessus de ça, le sage, le génie, à qui il arrive mille embêtements, qui est toujours seul, et qui connaît pourtant la joie ! – La connaisance du troisième genre ? » dit Organte, amusé : il sourit des illusions de Frédéric. Avoir la joie en permanence parce qu'on est un grand artiste ! Il était bien placé pour le savoir : ils ont des quintes de joie comme des quintes de toux, quelques fortes douleurs, et le reste de leur vie est aussi monotone, aussi sombre que celle des autres hommes. Et la comparaison implicite qu'il faisait de lui-même avec Michel-Ange flatta agréablement son corps, communiquant à ses membres une légère excitation. Il conçut sur-le-champ le désir de montrer aux gens ce qu'était la vie véritable d'un grand homme, de montrer qu'au fond il ne vaut pas mieux que les autres[50] ; et qu'au fond (il souriait à son amertume feinte), il n'y a peut-être pas de génie. Il ferma les yeux à demi : « Quel beau roman », disait Frédéric. Organte était transporté hors de lui-même par cette foi que Frédéric avait en lui ; il resta silencieux un instant puis lui dit : « Non, je vois plutôt ça dans un genre nouveau : du théâtre, avec des parties d'opéra et de ballet. » Il n'ajouta rien d'autre mais Frédéric comprit qu'il allait se mettre à l'ouvrage. Ils causèrent à bâtons rompus, mais avec intimité. Et lorsque Frédéric, en partant, eut remercié Organte, celui-ci lui répondit[a] avec un accent penché : « C'est moi qui vous remercie. »

De ce jour Organte se mit à l'ouvrage. Il n'en avait rien dit à personne mais on savait qu'il travaillait. Il était plus animé, moins las. Frédéric assistait avec enthousiasme à cette transformation, imaginant l'œuvre immense qui allait enseigner la joie aux hommes. Il en rêvait la nuit. « Combien de temps vous faudra-t-il ? » dit-il un jour à Organte. « Deux ans au moins », répondit celui-ci.

Frédéric ne quittait plus, etc.[b].

Frédéric prenait Organte pour mesure de toutes choses : Organte, c'était la vérité.

Frédéric n'était pas l'ami d'Organte, car il ne se sentait pas son égal. Il avait pour lui une affection qui ne comporte pas de nom et qui[c] changeait de teinte avec les heures du <foyer>. Ce qu'il aimait le plus profondément en Richard, c'était la Force qu'il lui prêtait. Lorsqu'il pensait à lui, il ne voyait pas son visage mais il serrait les poings, l'esprit traversé par la vague image d'un torrent ou d'une charge de cavalerie. Il murmurait quelquefois en lui-même des mots comme « un torrent » ou bien « sa Force » et il sentait une Présence intérieure, sans savoir au juste s'il prenait conscience de la Force de Richard ou de la sienne propre. Un Dieu joyeux et puissant habitait en lui, qu'il avait nommé Organte. C'était lui qu'il trouvait le matin au réveil et qui lui tenait chaud au cœur. C'était lui qui présidait à ses travaux, à ses recherches universitaires. Il y apportait plus d'originalité, plus de violence, plus de parti pris encore que par le passé. Il lui semblait qu'un homme de génie se penchait avec lui sur ses livres. Il n'était plus jamais seul : ils étaient toujours deux à juger Kant et Platon. Puis, lorsqu'il se disposait à aller retrouver son Maître, une excitation sèche se substituait à ces rêves gigantesques : il goûtait à l'avance les joies de la Vérité. Il se réjouissait à

l'idée de prendre la parole, d'exposer ses idées, de leur donner forme, de les arracher de lui-même, où elles étaient palpitantes, chair encore de sa chair, pour leur donner l'allure impersonnelle et mécanique d'un bel outil, et de les aiguiser, les frotter, les heurter contre d'autres idées, plus solides, plus tranchantes. Il avait aussi l'impression qu'un autre lui-même vivait hors de lui, comme une plante de serre, dans l'Esprit d'Organte, un Frédéric plus systématique encore que le vrai Frédéric, un Frédéric devenu Idée, et il lui plaisait de s'affronter avec ce Frédéric. Mais lorsqu'il voyait Organte, le Présent dépassait toutes ses espérances. Il aimait vraiment pour lui-même ce grand corps d'athlète voûté. Il était pris de frissons à sa vue, transporté d'extase à l'idée de leurs futurs combats. Le corps s'en mêlait : il aurait voulu se frotter à lui comme à un mur et surtout lutter avec lui, lutter pour de bon, l'étreindre d'un effort puissant et tenter de le jeter à terre. Leurs causeries dépassaient toujours le sec appareil dialectique qu'il espérait avant de voir Organte : à peine entré dans son bureau il se sentait comme ravi par une vague monstrueuse, qui le portait aux cimes de sa puissance. Quand il partait, alourdi par des idées nouvelles, qu'il n'osait toucher parce qu'elles lui faisaient mal comme des meurtrissures, il était épuisé, mais enivré d'orgueil comme Jacob après sa lutte avec l'Ange.

Il connaissait aussi les douceurs de la tendresse : le soir, il se ressassait les mérites de son Maître. Il songeait avec émoi à ses théories, à ses pensées ; il était envahi par l'impression grandissante de voir une présomption de ce qu'il[a] serait lui-même, ou bien il songeait à ce *Michel-Ange* qui enseignerait la joie aux Hommes et son corps amolli n'était plus que le carrefour de mouvements délicats qui frôlaient timidement l'œuvre qui allait naître[b]. Et ces flots puissants, comme le clapotis, s'étaient creusé un chemin dans le roc de son âme. Frédéric était la proie d'une passion. On simplifie trop la nomenclature des passions. Il n'y a pas que celles du jeu, de l'amour, du vin. Celle de Frédéric était plus complexe et aussi terrible. C'était la passion d'aller chez Organte, de l'y voir, de voir Cosima et ses deux filles, la passion d'un certain état d'esprit où le mettait

Organte, d'un autre où le mettait Cosima. La passion de vivre dans l'atmosphère *[où] Michel-Ange* allait naître. Il ne vivait plus que pour cela.

Cette passion fut portée à son comble lorsque le hasard lui découvrit un autre aspect d'Organte. L'après-midi finissait, le ciel était bas et menaçant. Une lumière blafarde en tombait ; Frédéric qui finissait sa leçon avait donné l'électricité. Le printemps brouillé pénétrait dans la pièce comme une promesse d'automne. Seules les branches fleuries du platane qui caressaient la fenêtre donnaient la troublante et charmante impression d'un automne plus tendre, plus feuillu, qui n'était que le printemps.

Cosima entra et dit à Frédéric : « Je viens pour une histoire. – A votre service, dit-il gaiement. Une histoire de quel genre ? – Une histoire triste », lui dit-elle. Il fit avec sa conscience le tour de son corps, comme on fait avec la langue le tour de sa bouche. Il le trouva intelligent et bien dressé. Il commença, l'esprit vide mais clair : « Il était une fois... » Mais la porte s'ouvrit brusquement et Organte parut, tout dépeigné. Son grand corps voûté s'était redressé et il était si rouge, il avait un air si étrange que Frédéric crut un instant qu'il avait bu. Le jeune homme regarda Cosima qui n'avait point l'air interdit : simplement elle avait perdu son visage de petite fille. Richard marcha vers eux d'un pas de tabétique : à <détente>. Il avait mis ses deux mains dans ses poches et renversait un peu le corps en arrière en se mordant les lèvres comme pour s'empêcher de crier. Jenny qui lui tournait le dos et semblait perdue dans un rêve ne l'avait pas entendu venir. Il s'approcha d'elle doucement, se courba et, lorsqu'il eut le visage tout près de son oreille, il se mit à hurler une note incroyablement aiguë qu'il poussa fort longtemps. Elle sursauta et se mit à rire, demi retournée sur son fauteuil ; alors il se redressa et se mit à chanter d'une voix puissante en les regardant tous quatre tour à tour d'un air intelligent et animé. Il donnait en chantant de grands coups de mâchoire et retroussait férocement ses lèvres en découvrant ses dents. « C'est Sigisbée, dit-il finalement, ça vous plaît-il ? » Mais Frédéric le regardait

avec des airs effarés. Il était loin de songer à un air de musique : il cherchait vainement à comprendre la scène. « Je répète », dit Organte. Il se précipita sur le piano et recommença de chanter parmi des éclaboussements de notes. En sorte que Frédéric finit par pressentir par-delà les beuglements de cette voix terrible quelque chose de léger et de gracieux, une mélodie d'amour. Lorsque Organte essoufflé se fut arrêté, il lui dit avec sincérité : « Je crois que ce doit être beau, si j'en puis bien juger. » Organte fondit sur lui et lui prit les mains : « Il est à vous, c'est votre air, cher vieux garçon : c'est l'air de la jeunesse. Écoutez bien : trin trin la la trin trin la la, voilà son insolence, la la la itou et ça... et ça... broum broum... vous ne trouvez pas que ça ressemble au fond à l'air du pont d'Avignon ? C'est une réminiscence :

Sur le pont d'Avignon
On y danse, on y danse
Sur le pont d'Avignon
On y danse tout en rond.

« Jenny, Louise, venez, on va faire une ronde. » Le vieil homme et les deux enfants se tenant par la main entourèrent Frédéric en chantant. Celui-ci les regarda un instant avec ahurissement, puis, n'y tenant plus, il rompit la ronde et prenant chaque petite fille par une main, ivre de la joie d'Organte, il se mit à danser aussi. Au bout de quelques instants ils se lâchèrent, les deux petites filles firent la culbute sur le tapis et Frédéric alla tomber dans une bergère. Organte debout riait et agitait les mains[a]. Puis il alla à sa femme et l'embrassa sur les deux joues. Cosima lui rendit ses baisers avec un air de reproche qui le dégrisa un peu. « Elle n'aime pas ça, dit-il à Frédéric, en la montrant du doigt, comme un enfant mal élevé. Elle me trouve trop bruyant. Pourtant, Cosy, rends-moi cette justice que voilà un an que je n'ai rien fait de semblable. C'est la faute de cet animal de

Frédéric. Oui, mon cher, c'est plus fort que moi, quand je viens de travailler, quand j'ai trouvé quelque chose de bien, c'est pis qu'un gosse de huit ans, il faut que je crie et que je danse. » Il réfléchit un peu puis dit tendrement à Cosima : « D'autres fois aussi... Te rappelles-tu, Cosy, la brouette de Magdebourg ? » Elle rit aussi : « Oui, dit-elle, mais ne racontez pas, laissez-moi raconter, c'est mon plus beau souvenir. Vous saurez, dit-elle à Frédéric, que nous nous connaissions depuis cinq jours et nous nous promenions à Magdebourg. Magdebourg est une petite ville très tranquille, très provinciale. C'était un dimanche et il y avait des gens *[qui]* sortaient de l'église, tout guindés, tout sérieux. Richard, après m'avoir dit une foule de stupidités, marchait en silence, avec les jambes arquées, comme tout à l'heure, en gros chat. Il y avait une brouette contre le trottoir. Tout d'un coup il me regarde et il me dit : “Mettez-vous dans cette brouette, je vous porte dedans jusqu'à l'hôtel !” J'accepte, il me porte dedans, et nous roulons sous l'œil des badauds, lui, chantant à tue-tête en s'arrêtant pour reprendre son souffle à des endroits inattendus de sa mélodie, et moi sans pouvoir cesser de rire. C'était l'époque où il était “mon grand bonhomme”. » Elle se tut, mais sans perdre le visage rêveur de ceux qui revoient leurs souvenirs. Richard se dandinait devant elle, et Frédéric sentit un désir si fort de promener aussi « sa chère petite fille » dans une brouette que les larmes lui en vinrent aux yeux. « Je vous laisse, dit soudain Organte d'un air las et tragique. Je retourne travailler. » Et Frédéric reprit son histoire.

Personnages[a]

De ce soir-là, Frédéric prit Mistler en haine. Il quitta le café avant ses camarades et rentra dans sa chambre méditer ce mot bizarre. « Organte était-il ou non distingué ? » Il n'avait jamais songé à se poser la question et, à vrai dire, il

n'avait jamais porté sur Organte aucun jugement d'aucune sorte. Le moraliste qui observe du dehors discerne les vertus et les vices. Mais Frédéric avait d'emblée introduit Organte dans son univers le plus secret, dans ce monde amorphe qui sait se justifier. Pour lui Organte n'avait ni qualités ni défauts. Il lui était juste assez extérieur pour que Frédéric pût encore se réjouir de sa présence, s'attrister de son absence. Mais il n'appartenait pas à l'empire superficiel des jugements. Ses gestes, ses paroles pénétraient tout de suite <les parois> voûtées du château intérieur de Frédéric et là éveillaient de longs échos et des remous d'air. Cette phrase légèrement jetée lui faisait voir Organte du dehors pour la seconde fois. J'entends que la première était celle où il le connut. Mais encore, dès ce jour, jetant sur les choses le voile de son désir, il n'avait point connu Organte, il l'avait fait sien d'abord. Les bavardages de Mistler l'obligeaient à tirer hors de lui ce grand corps, à le projeter devant ses yeux, à se rappeler des gestes, des paroles qui avaient glissé sur lui sans qu'il les retînt, et à les juger. Il n'arrivait point à décider. Parfois il se rappelait sa joie bruyante, il pensait : « Mistler a tout de même raison, il n'est pas distingué. » Et il ajoutait sans bonne foi : « Mais qu'importe ! », étant profondément blessé, blessé que son Maître n'eût pas toutes les qualités, blessé surtout qu'il fût pour d'autres matière à jugements, que d'autres pussent prendre vis-à-vis de son maître une attitude plus dégagée que la sienne, blessé d'admirer sans réserve ce que d'autres n'admiraient pas, ce qui, pensait-il, impliquait une infériorité. Sans doute il savait que les esprits qui critiquent toute chose sont au plus bas de l'échelle des valeurs, mais il enviait pourtant obscurément cette indépendance. En ces instants il regrettait un peu sa liberté perdue. D'autres fois il se rappelait avoir vu Organte en habit, prêt à partir pour une cérémonie, et il pensait : « Mistler est un sot. Au contraire ! Quelle prestance il avait ce jour-là ! » Mais il était troublé et il ne savait à quoi s'en tenir[a].

Puis par moments il se rappelait la phrase entière : « Je crois qu'elle ne l'a jamais trouvé assez distingué », et en retenait le sens complet. Mais il s'en

affectait moins, il n'y croyait pas : il ne pouvait prêter à Cosima des pensées si basses. Et ce n'était point son affection pour elle qui l'en persuadait mais son tact psychologique. Or elle était encore pour lui dans l'empire des jugements et non plus loin. Le peu qu'il savait de cette étrange petite fille le poussait à croire qu'elle était indifférente à ces détails. « Sans doute il y a bien cet air de reproche avec lequel elle le regardait cet après-midi quand il chantait. Mais ça ne doit pas être ça. Était-ce le même reproche ? Il doit y avoir autre chose ? Mais quoi ? » Ce nouveau problème l'absorba tout entier. Ses préoccupations antérieures, ses doutes sur la distinction d'Organte ne disparurent point mais se dégradèrent et devinrent organiques. Il n'en avait plus conscience que sous forme d'un serrement d'estomac. Mais l'autre question le passionna : quel était au fond le caractère de Cosima ? Il sentait combien il était loin de la connaître. Il s'écria naïvement : « Je suis sûr qu'Organte ne la connaît pas. Personne ne la connaît. » Chez un jeune homme de l'âge et de la valeur de Frédéric, de pareilles incertitudes ne pouvaient prendre fin que sur un défi à l'avenir. Il dit à haute voix : « J'en aurai le cœur net », et, s'étant mis au lit, s'endormit aussitôt.

Il n'aimait Cosima qu'à proportion de son extériorité, son affection l'écartait de lui, avec cette force répulsive qu'ont près de leur centre les atomes de Boscovich[51]. Alors qu'Organte avait perdu ses contours, ses trois dimensions, pour se fondre en Frédéric et devenir un être indéfinissable, tenant de sa chair et de son âme, alors qu'il avait donné le nom d'Organte à certains battements de cœur, à certains appels de ses muscles, à certaines de ses pensées, il tenait Cosima hors de lui à bras tendus et la regardait en face. Il la jugeait avec tendresse, mais il la jugeait : il employait à la connaître toute la finesse d'observation dont il était capable ; il se souvenait de tous ses gestes, de toutes ses intonations, de toutes ses paroles. Organte était encore Frédéric lui-même, Cosima était l'Autre.

[VI. FRÉDÉRIC ET COSIMA][a]

Le lendemain lui fut favorable. Lorsqu'il s'éveilla il avait à peu près oublié ses doutes de la veille. Organte était rentré en lui et seul restait un doute abstrait : « Est-il élégant ? » (qui ne le touchait guère). En se rendant chez Organte il se demanda quel était au juste le sentiment qu'il éprouvait pour Cosima : il n'aimait pas l'inconscient[52], ni laisser obscures certaines vérités qui pouvaient lui déplaire. Il se demanda : « Si Organte mourait, épouserais-je Cosima ? » Cette manière d'envisager la question, qui peut paraître naïve, était d'une extrême habileté : par là il supprimait un instant Organte, et mettait Cosima en pleine lumière, isolée de tout ce qui l'accompagnait à l'ordinaire, il était à même de résoudre le problème. Ainsi les géomètres voulant démontrer un théorème, compliquent ou simplifient d'abord la figure sur laquelle ils travaillent. Or, à Frédéric, Cosima seule et une parut dépourvue d'intérêt : « Je ne l'épouserais pas, pensa-t-il, je l'oublierais – comme Geneviève. » Il comprit qu'elle faisait partie d'un bloc indissoluble auquel s'adressait son amour. Il fondait ensemble Organte et sa femme et les deux petites filles et bien d'autres choses indicibles ; en détacher un individu, c'était l'appauvrir[a]. Et réciproquement il aimait un peu Cosima – quoique ne lui ayant jamais parlé avec intimité – comme un Ami plus âgé[b]. Mais ce même jour allait tout changer.

Organte lui dit à son arrivée : « Ne quittez pas votre chapeau, vous partez tout de suite. J'avais promis à ma femme d'aller avec elle à Fontainebleau aujourd'hui. J'ai loué une voiture. Auto et chauffeur sont en bas et je n'ai plus la moindre envie d'y aller. J'ai d'ailleurs à travailler. Vous l'y accompagnerez à ma place ! – Mais, et la leçon ? » dit Frédéric qui ne savait comment envisager cet imprévu. « Eh bien, il n'y aura pas de leçon aujourd'hui, voilà tout. Justement les deux petites sont au cours et composent en français, elles ne seront pas

fâchées de se reposer en rentrant. Allez, allez, il fait très beau, vous serez très bien là-bas. » Cosima entrait. Frédéric perçut un vague brouhaha et se trouva assis dans une voiture aux côtés de Mme Organte avant d'avoir compris. L'auto grondait, immobile, et Frédéric, casanier, regrettait la journée qu'il eût passée dans la pénombre, derrière les volets clos. « Mettez ces lunettes vertes, lui dit Cosima, le soleil est aveuglant. » Elle avait une autorité charmante et comique, et lorsqu'elle donnait un ordre, elle prenait un air grave et concentré qui semblait dissimuler une petite envie de rire. Frédéric obéit docilement. L'auto partit et tout aussitôt il se sentit très heureux. Ils ne parlaient pas, Frédéric regardait toutes choses avec curiosité, cherchant à tirer de ses lunettes une sensation nouvelle. Il n'y parvenait pas, et de temps en temps, élevant le regard par-dessus ses verres, il contemplait Cosima sous les vrais rayons du soleil. « Mais vous, dit-il enfin, vous ne mettez pas de lunettes ? – Oh non, dit-elle, j'aime mieux être éblouie. J'ai une robe à être éblouie : vous voyez, toute blanche et crayeuse comme un mur au soleil. Les lunettes seraient tout à fait déplacées. Il faut que je cligne des yeux pour que ce soit tout à fait bien. » Frédéric ne comprit pas ce souci. Mais la phrase de Mistler lui revint à l'esprit et il se demanda vaguement s'il ne fallait pas chercher de ce côté pour comprendre la véritable attitude de Cosima envers son mari. « C'est aujourd'hui ou jamais que je dois connaître son caractère », pensa-t-il. Mais il ne fit rien pour cela : il redevint silencieux. Cosima semblait l'ignorer. Elle s'absorbait dans un labeur incompréhensible et subtil, arrangeant sa robe autour d'elle tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, et disposant son corps avec soin, dans une posture un peu contractée, un peu relâchée, la tête très droite et les mains crispées. Frédéric songea : « Ça doit être la “posture à être éblouie”, l'attitude de l'éblouissement. » Mais il ne comprenait pas bien ce qu'il venait de penser. Il se dit aussitôt : « A quoi diable ça rime-t-il ? » Lui-même, étalé sur la banquette, sentait sur ses mains, sur ses joues, l'haleine chaude du soleil. Le bruit doux du moteur le berçait ; l'esprit clair, il recherchait des sensations abstraites de vitesse. Il était heureux.

Mais il n'était point fait pour la quiétude. Il lui parut qu'il devait engager une conversation avec Cosima. Il lui dit : « Savez-vous qui pourrait rendre admirablement ces impressions mi-sensorielles, mi-intellectuelles que nous avons maintenant, et rien qu'avec des termes abstraits ? – Qui ? demanda-t-elle avec intérêt. – Meredith[53]. – Ah ? – Vous savez bien, dit Frédéric, l'auteur de *L'Égoïste* ? – N... non... je n'ai rien lu de lui ! – Il faut en lire, dit Frédéric malgré lui... – J'en lirai, répondit-elle avec soumission. – Après tout, je ne sais pas si ça vous plaira... » Il tentait de confronter en son esprit l'impression vague qu'il avait d'elle avec sa connaissance précise et systématique du romancier anglais. Mais il était gêné d'avoir ainsi découvert une faiblesse de Cosima ; pour lui, en effet, cette ignorance était coupable : la femme d'Organte devait avoir tout lu. Il la jugeait sévèrement[a].

Cependant d'une source parallèle jaillissait en lui une rafraîchissante tendresse. Certains hommes, destinés à être forts, aiment, lorsqu'ils ne le sont point encore tout à fait, trouver des faiblesses chez les femmes qu'ils pourraient aimer. Une laideur passagère, une défaillance, un point noir sur une belle joue font plus qu'une parfaite beauté pour les attacher. Ils songent aussitôt à protéger. Ainsi naissent parfois de grands malentendus. Frédéric songeait à protéger Cosima qui n'en avait cure[54]. Il eût voulu à cet instant la serrer dans ses bras et lui dire : « Mais non, qu'importe que tu ne connaisses point Meredith. Je te l'apprendrai, moi, et Hardy, et Kipling et toute la littérature anglaise ! Que tu es donc gentille de ne pas le connaître. » Ce ne fut point cette antipathique tendresse faite de vanité masculine qu'il exprima. Ce fut pis encore. Ses conquêtes antérieures ne l'avaient point accoutumé à être tendre. Elles lui demandaient : « M'aimes-tu ? » et il riait, éludant la réponse, fier de se sentir insensible devant une femme pâmée. Avec elles il prenait des airs d'insolente supériorité ; il leur faisait la leçon avec un jeune et robuste pédantisme et elles subissaient ses railleries par amour pour lui avec une soumission hypocrite.

Or, sans qu'il le voulût le moins du monde, devant ce grave péché de Cosima, cette ancienne attitude revint à la surface, et malgré lui s'imposa. Il prit, par la force de l'habitude, des airs protecteurs. Il parla. Il ne dit point de sottises : il fit un cours. Cosima l'écoutait avec humilité. Elle posait des questions, confessait ses ignorances, mais semblait la docilité, la passivité même, ce qui agaçait un peu l'orateur. Une seule fois elle sembla s'éveiller. Comme Frédéric s'était lancé dans une comparaison hardie entre *Fort comme la mort*[55] et *Les Comédiens tragiques*[56], elle dit : « J'ai lu *Fort comme la mort.* Je n'aime pas. On nous dit au début que les deux amants s'aiment également ; mais non : l'homme aime, la femme est aimée. C'est toujours ainsi dans les romans... dans la vie aussi, ajouta-t-elle avec hésitation : les hommes écrasent les femmes de leur passion. Ils ne lui laissent rien à faire. Si, de temps en temps, elle n'a qu'à dire : "Je vous aime", et ils sont contents, ils repartent. Qu'ils sont assommants ! – Que voudriez-vous donc ? dit Frédéric frappé. – Mais... l'égalité. » Mais Frédéric n'avait point fini ses discours. Il pérora une heure entière, la bouche séchée par la chaleur, mécontent de lui-même et de toutes choses. Il eût voulu se montrer tendre, déférent, et n'y pouvait parvenir. Il était doctoral et morose. Mais il se jugeait sévèrement : « Je suis un faible et un sot, pensait-il, je l'agace. » Mais il était trop lancé, et, si l'on considère que sa tendresse, comme je l'ai dit, était fille de son orgueil de mâle, on comprendra qu'elle n'avait point d'armes pour combattre son pédantisme condescendant, cet autre enfant de sa vanité. Cosima fit arrêter la voiture. Ils étaient sur une de ces innombrables routes de traverse qui sillonnent la forêt de Fontainebleau. Des nuages avaient soudain surgi au ciel et l'air était plus frais : « Que c'est joli ici, dit-elle, vous ne trouvez pas ?

– Oui, répondit-il distraitement. Je vous disais donc que Clemence Dane[57]... »

Elle gémit soudain avec insolence : « Oh que c'est ennuyeux ! Est-ce que vous faites tout le temps comme ça le professeur ? »

Frédéric stupéfait s'arrêta net et la regarda. Elle avait son visage pâle et las des mauvais jours et le fixa longuement avec un air étonné et mécontent. Elle allait

parler. Il eut un instant l'état d'esprit avant-coureur des découvertes. Il pensa au prince Karl. Puis la découverte avorta, et, très vexé, il se mit à bouder[a].

Il semblait à Frédéric qu'il était dans un monde étrange où tout était simple et franc. La ruse y perdait ses droits, et la force. Comme les yeux de Cosima étaient honnêtes ! Il fallait dire franchement ce qu'on avait sur le cœur. Il se découvrit entièrement : « Savez-vous ce que m'a dit Mistler[b] ? – Non. – Que vous ne trouviez pas Organte assez distingué. – « Mistler est un sot ! » Frédéric revit avec plaisir l'admirable moue de mépris parcourir comme le premier jour ce visage pur et fané : « C'est ce que je pensais aussi », répondit-il. Ils se mirent à rire tous les deux. « Et vous, Monsieur le Sauvage, croyez-vous que vos questions ne sont pas un peu sottes ? » dit-elle gentiment. Il poursuivit sérieusement : « Il y a pourtant quelque chose que je ne comprends pas dans vos rapports avec Richard. » Les yeux de Cosima s'agrandirent et elle regarda le jeune homme avec un intérêt passionné : « Vous avez découvert ça ? » Elle ajouta avec gravité : « Organte est l'homme que j'aime le plus au monde. » Ils gardèrent un instant le silence. Mais Frédéric attendait avec confiance : il n'était pas possible qu'en ce moment divin elle ne lui ouvrît tout son cœur. Elle le fixa d'un air résolu : « Est-ce que vous me comprendrez, Monsieur le Sauvage ? – Mais... – Sinon, ce n'est pas la peine. Mais c'est si loin de vous. – En ce moment, dit Frédéric, je peux tout comprendre. – Comment vous dire cela ?... Ce serait plutôt un conte. Une petite fille qui attendrait le prince charmant, comme toutes les petites filles en jouant avec des personnages coloriés, découpés dans des albums : il y aurait Golo, le méchant majordome, grand comme ça (elle montrait son doigt), avec une sorte de petite jupe verte et des souliers à la poulaine, et Pierre le Cruel[58], et ce roi espagnol qui assiégeait une ville et, le soir, par une porte dérobée, y pénétrait pour rejoindre sa maîtresse, et en repartait au matin pour se battre... » Elle se tut, mais un petit chant de sa gorge indiquait qu'elle allait poursuivre. Elle tapota de l'index un de ses genoux avec un petit geste autoritaire et précis :

« Ce serait cela, si vous voulez, dit-elle, et puis elle verrait des hommes, beaucoup d'hommes ; elle n'en aimerait aucun, n'en aurait que dégoût (la moue de mépris réapparut), et continuerait de jouer avec ses personnages. Et puis un jour, elle trouverait le prince charmant et l'épouserait ; mais il serait trop tard : elle aimerait mieux ses personnages... pour toujours. » Une bestiole verte sauta sur son bras nu. Elle la contempla avec sévérité, lui fit un petit discours et la chassa. Puis tournant vivement la tête vers Frédéric, elle le regarda d'un air interrogateur. « Ces personnages ? » demanda-t-il. « Il y en a de toute sorte. Je ne peux pas vous dire... c'est une sorte de monde intérieur. Ils vivent, je vous assure, autant que vous pouvez vivre. Ils ne font pas tout à fait ce que je veux, mais tout de même, ils ont une manière d'être... plus à moi : c'est bien moi-même au fond. Je ne peux supporter un homme pour tout de bon, un vrai homme vivant : il a quelque chose comme... comme le soleil de tout à l'heure, qui me fait clignoter. Un homme réel, c'est éblouissant... et si médiocre ! Un mauvais soleil, vous savez, un de ces soleils qui vous font courir des frissons sur le dos et sur les bras, un soleil malsain. – C'est pour cela, dit Frédéric, que vous aimez les contes ? – N... non – Si ! – Si vous voulez, mais enfin pas en eux-mêmes... Que vous dire ! Eh bien, pendant que vous me racontiez l'histoire du prince Karl, je me racontais une autre histoire ; non, c'était la même, mais racontée parallèlement, jouée par mes personnages... – Je comprends », dit Frédéric. Il ne comprenait pas du tout : il songeait à ce genre de démence où l'aliéné rumine un rêve intérieur et qu'on appelle schizophrénie. Pourtant elle n'était pas folle. « Est-ce que vous jouez un rôle dans les histoires de vos personnages ? – Je ne sais pas... je ne peux pas vous dire... quelquefois... mais est-ce que vous ne sentez pas ça comme moi ? Je l'avais cru, à cause de l'histoire du prince Karl... C'était un vrai personnage... Voyez-vous, ils jouent mes idées : quand j'ai une idée sur les choses, il arrive un petit drame en moi : c'est eux qui l'interprètent. – Non, dit Frédéric franchement, je ne suis pas comme ça ! Au contraire... – Dites-moi comment vous êtes ? – Non, je n'ai que trop parlé. C'est vous que je veux entendre.

Continuez... – Eh bien, c'est tout. Non, écoutez, j'aime ces personnages, je n'aime qu'eux. Autrefois, je croyais que je pourrais aimer un homme, s'il avait mille qualités... et puis non ! – On ne peut pas devenir un personnage ? – Non ! Organte lui-même n'en est pas[a] un ! – Est-ce que je pourrais devenir un personnage ? » demanda-t-il la gorge sèche. Elle rit avec dureté : « Vous ? Encore bien moins, mon pauvre ami ! » Il rougit, il songeait avec amertume qu'il s'était peut-être interdit de le devenir en pérorant, une heure auparavant, sur la littérature. Elle s'aperçut de son trouble et lui dit gentiment : « Vous ni les autres. D'ailleurs ce n'est pas à envier. Tenez, ceux qui sont le plus près de le devenir, ce sont ceux qui ne vivent pas longtemps, ou les faibles, ou ceux qui meurent, ou ceux qui partent en voyage ; ceux qui m'inspirent un jour de la tristesse, et que je ne revois plus... ou ceux qui jouent... Mais non, même ceux-là, même ceux-là ! » Il fut alors saisi d'une tristesse heureuse : il sentait une excitation désespérée parcourir ses membres, et en même temps il sentait le bonheur d'être près d'elle ; il oublia pour un instant tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait péniblement acquis, toute cette magnifique ossature de puissance et de Raison : il était triste, il la comprenait : « Je crois, lui dit-il, qu'on ne peut vous comprendre que si l'on est triste. Tenez, il y aurait un beau conte à vous faire : la petite fille qui ne voulait pas vivre ! – Et vous ? dit-elle avec un intérêt sincère. – Moi, je veux vivre ! dit-il superbement. – Vous n'avez pas le sens du présent » *[feuillet interrompu]*

« Savez-vous, lui dit-elle en souriant, ce qu'il faudrait pour que vous soyez[b] un personnage. Il faudrait que vous gardiez ces idées et que vous ayez l'ambition de créer une très grande œuvre ; et puis que les ennuis, les tracas, certains défauts – par exemple, si vous étiez mou – vous minent lentement et que vous deveniez un professeur usé, sans avenir, sans bonheur, avec ces beaux rêves de gloire dans le cœur[c]. » Il prit peur et broncha comme un coursier devant un cadavre. Une détresse inconnue s'infiltrait en lui : il avait peur de l'avenir. « Si c'était vrai », pensa-t-il[59]. Mais il avait peur aussi de cet être étrange[d].

VII. ROMANCE

Deux heures plus tard[a], Frédéric, ôtant ses vêtements trempés, réfléchissait. Il voulait ordonner ses découvertes et arriver à ce que Leibniz appelle une « notion » de Cosima, une sorte de concept où serait enfermé tout son caractère. Il tentait de combiner les différents aspects sous lesquels elle lui était apparue : sa tendresse pour le malheur, non le malheur terrible, la calamité, mais le gris petit malheur qui a besoin de toute une vie pour se réaliser, ses ruses contre le Présent, qu'elle devait parer pour l'accepter des dépouilles du passé, comme pour l'éloigner un peu d'elle, pour en éviter le contact ; sa façon de s'y perdre, si elle ne pouvait s'y dérober, d'y mourir en somme, de se diluer dans l'Univers pour n'en pas porter le poids, cet étrange ravissement, enfin, de ses désirs, de son être même, cette projection d'elle-même hors d'elle-même pour se constituer un monde évanescent, chaud, ombreux, qui ne soit pas le monde réel. « Elle est un peu, pensait-il, comme un homme qui ne pourrait pas supporter le poids de l'air. Mais non, ce n'est pas tout à fait ça. Mais plutôt tout cela, tout cela ce ne sont peut-être que des ramifications du fond caché de son âme. Et ce fond, serait-ce la haine de la vie ? Le vertige de la mort ? Son âme est fanée ! » Il toucha plus juste encore lorsqu'il pensa : « C'est une vieille âme qui se sert d'un tout jeune corps pour atteindre la mort où elle aspire. Le corps se rebelle mais obéit ; et de là naissent ces personnages, ces marionnettes somptueuses et puériles, soubresauts de son corps magnifique, travestissements de ses désirs barrés par la mort, et qui, malgré tout, sont une marche à la mort. » Ces dernières phrases le satisfirent. Il pensait avoir là une ou deux formules commodes qu'il n'aurait plus qu'à appliquer comme une clé à tous les actes de Cosima. Son esprit systématique le portait à croire qu'un caractère est constitué par un élément fondamental dont les gestes, les paroles, ne sont que des traductions[60]. C'est d'ailleurs une attitude fréquente chez ceux qui observent les hommes. On croit qu'il existe une logique

du caractère, et certains, faute de la découvrir, ont nié l'existence même du caractère.

Ici pourtant Frédéric n'avait pas tort, et sans doute toutes ses découvertes pouvaient se ramener à une seule. Mais, trop pressé de conclure, il ne pouvait croire que ce fût un aspect seulement du caractère de Cosima. Nous verrons comment il en apprit d'autres aspects et quelle douleur il eut de cette expérience. Ces recherches psychologiques n'étaient d'ailleurs au moment dont je parle qu'une sorte d'écume blanchissant la crête d'un flot. Il sentait bien qu'une force monstrueuse précipitait ses raisonnements, et y portant attention, il se vit à la crête d'une vague, il *[se]* sentit ballotté par l'onde, il pensa : « J'aime Cosima ! »

[Biffé : Il prenait alors conscience d'un désir étrange que je ne puis dépeindre que par ces mots imparfaits : il voulait *toucher* le caractère de Cosima. Cupide, comme tous les amants, de posséder l'objet aimé, ce n'était point le corps de cette femme qu'il désirait, ce corps offert à tous, sous le frêle vêtement, et qu'un autre possédait ; mais il désirait son caractère : je veux dire qu'il désirait obscurément le faire sien, l'assimiler, et comme il sentait ses muscles se bander, tout son corps se tendre vers l'absente, c'est bien physiquement qu'il désirait ce corps insaisissable. Et s'il désirait se l'assimiler, le fondre en lui, c'est qu'il le sentait à l'extrême opposé du sien. C'était une sorte d'obstacle, mais un obstacle aimé, mystérieux, encore incompris. Tout ce que Frédéric comprenait perdait sa vie pour lui, devenait rapports abstraits, ou, si tout était au mieux, partie intégrante de sa personne. Or, au milieu de lui-même, empire au milieu d'un empire, il trouvait Cosima, impénétrable, imprévisible, mais chaude et palpitante ; un corps étrange était dans son corps, un caractère étranger dans son âme ; il était possédé de Cosima comme on fut jadis possédé du démon. Et il se débattait, il tendait les bras pour saisir l'ennemi tant aimé, pour lutter : mais l'ennemi était en lui, et ses bras retombaient. Il bondit en caleçon à travers la chambre et se débattit comme Io sous les morsures du taon. Il songea qu'il ne saurait retrouver la paix qu'auprès de Cosima. La vraie Cosima le guérirait de

cette Cosima fictive, mais il ne pouvait songer à l'aller voir. Il était importuné comme un lion par un moucheron. Il n'y comprenait rien : il aimait pour la première fois.]

Il se souvint avec rage de l'humiliation qu'elle lui avait infligée. L'heure de l'égalité n'était plus. Frédéric était redevenu l'homme fier de sa force et un abîme était entre eux. « J'aurais dû la planter là, pensait-il, ou l'engueuler. » Il se représenta ce qu'il lui aurait dit, il s'écouta prononcer une suite de phrases sévères qui d'ailleurs supposaient que l'entretien de la prairie avait déjà eu lieu et qu'il connaissait le caractère de Cosima. Et, de le flétrir pour vexer son auditrice supposée, il finit par le détester en lui-même : « C'est une déséquilibrée », pensa-t-il. Il chercha à se représenter ses yeux grands ouverts pour y voir le signe de la folie. Mais ce ne fut pas cette image qui surgit : il la vit parlant à la bestiole qui s'était juchée sur son bras. Sa colère fondit comme de la neige. « Ma chère petite fille, murmura-t-il, attendri. » Il imagina qu'il la serrait contre lui, aimante et boudeuse. Et cette image d'amour l'éclaira subitement. « Elle ne m'aime, ni ne m'aimera, pensa-t-il. Ses personnages d'abord, Organte ensuite et moi après – peut-être. La conquérir ? » Il eut honte des patients travaux d'approche, des ruses qu'il lui faudrait employer. Il songea à ses entretiens avec Organte, qui lui parurent clairs, nets et puissants. C'était là la vraie voie. Et puis... essayer de tromper Organte lui fit horreur et l'irrita. Il n'y pensa qu'un instant d'ailleurs. C'était impossible. Mais il dut soudain s'asseoir, les larmes aux yeux. Devant cette tendresseª il se rebella et posa la question ainsi : « J'aime une femme que je ne puis posséder. Je ne puis songer à me guérir de cet amour : il est trop violent, trop subit. Et puis se soigner, tâcher lâchement d'oublier : pouah ! Mais je puis le supporter sans m'y complaire, comme un mal hideux. De quoi est fait mon amour, peu m'importe. Mais je sais comment il se manifeste : par des serrements de cœur, par des appels de mes bras, et par cette lâche tendresse qui me prend par derrière et qui fait monter à mes yeux des pleurs. Eh bien, j'attendrai ces maux de pied ferme. Je les connais, je les verrai venir. Je subirai leur assaut,

impassible comme cet homme que j'ai vu autrefois souffrir d'un cancer et qui, cramponné à son fauteuil, pâle, sans un cri, aux écoutes, dominait son mal. Je saurai qu'il vient de mes viscères, comme des tiraillements d'estomac, que son but n'est que de me faire trébucher, de me faire perdre ma personnalité. J'en prendrai chaque fois conscience. Je m'arrêterai de marcher quand je sentirai la douleur sourdre. Dans ces moments, je ne songerai point à Cosima : je serais perdu, elle me tiendrait ; pas plus que le fier vieux qui a soif ne doit songer à boire. Je ne songerai qu'à mon corps et à l'homme fort que je veux être. J'attendrai patiemment la fin de ma douleur, puisque de toute façon je dois souffrir. Et, quand ce sera fini, je reprendrai ma marche. D'autres en feraient de l'amour, je le prendrai comme une maladie. Et les maladies ne doivent pas abattre l'homme de cœur. »

C'est qu'en effet il ne soignait point ses maladies, il les supportait sans se plaindre. Il n'était pas capable de prendre des précautions, des remèdes[61] : il était trop fort et trop jeune. Un homme d'âge, malade, se serait soigné, amoureux, se serait éloigné. Lui, dur pour lui-même, n'y songea pas.

Il avait fait, en pleine fièvre, cent kilomètres à bicyclette pour ne point s'en dédire. Il ne songea pas à fuir Cosima : il savait que la voir redoublerait ses douleurs mais n'en avait cure.

Il[a] semblait à Frédéric qu'il s'était produit au cours de cette après-midi un événement insolite et de toute importance. Il chercha : il ne trouva tout d'abord que la découverte du caractère de Cosima. « Tout de même, je l'ai percée à jour, pensa-t-il avec une prétention satisfaite[b]... » A cet instant il connut enfin que son cœur seul avait changé dans cette journée.

Frédéric était caché derrière un rideau avec Jenny lorsque Organte entra à pas lents, appuyé lourdement sur Cosima. Frédéric voulut manifester sa présence, mais Jenny suppliante l'en empêcha : « Taisez-vous, je vous en prie ! Louise nous découvrirait et c'est nous qui y serions ! » souffla-t-elle. Organte s'était assis. Il

prit les mains de Cosima en silence : « Ma chérie, lui dit-il, que tu es reposante. A présent tout me fatigue, à part toi. Ils m'ont éreinté. Tu es le seul être jeune qui ne me rappelle pas la jeunesse, ma jeunesse. Que la jeunesse est donc brutale. Tu es douce et fraîche comme un crépuscule. Tu es une femme d'ombre et de soucis, de doux soucis mélancoliques.

Beauté, mon beau souci[62].

Ma chérie, mon asile ! La vie qui court en toi est fraîche comme une mort, et je vois la mort sous tes traits. Je suppose qu'Antigone devait être comme toi une petite déesse muette qui roulait en son cœur d'amères rêveries[c]. Et ces vers ont été écrits pour toi :

> Que m'importe que tu sois sage
> Sois belle et sois triste, les pleurs
> Ajoutent un charme au visage
> Comme le fleuve au paysage
> L'orage rajeunit les fleurs[63]. »

Il parlait avec plaisir mais avec effort. Il laissa tomber son front lourd sur l'épaule de Cosima qui le caressa doucement. « Ne pense plus, lui dit-elle, ne vis plus. Reste calme. Je t'aime, mon grand Héros lassé. – J'ai toujours été las, dit Organte, et pourtant j'ai fait une longue route. Mais, dès le départ, je sentais mes jambes usées par la fatigue. Et j'ai marché. Mais à présent je t'ai trouvée, ô mon cher petit tombeau. »

Il fut interrompu par Jenny qui, oubliant le jeu, sortit en criant de sa cachette : « Oh papa, papa, dit-elle, voilà M. Frédéric qui pleure ! – Ce n'est rien », dit Frédéric qui sortit violemment. Mais à peine eût-il fait quelques pas qu'il se sentit vaincu et il pensa amèrement : « Voilà donc ce qu'il est... Et moi ?

Et moi ? Lui, du moins, il a Cosima. Oh, n'y a-t-il donc personne à qui je pourrais dire que j'ai du chagrin ? »

Organte n'était plus lui-même. Il avait un visage fuyant, rapetissé, qu'on eût dit pétri à la main. Il passa d'ailleurs une main allongée sur sa tempe et s'assit lourdement. Une sorte de râle s'échappa de ses lèvres. Cosima s'assit près de lui, toute droite, sans mot dire. Les yeux de Richard dans la pénombre semblaient vides et blancs comme ceux des marbres anciens. « Je ne peux décidément plus souffrir le mouvement, la lumière. J'ai manqué défaillir parmi tous ces uniformes, toutes ces toilettes, dit-il, et j'ai sué. J'ai eu des frissons et une sueur froide. A la fin surtout... Je croyais que cela ne finirait pas. Je n'étais pas malade, pourtant. Masson a été très gentil : il a vu que je ne pouvais plus tenir. Il a écourté la séance. Ouf ! » Il râla encore, et caressa gauchement le bras nu de sa femme. Frédéric eut l'impression qu'un masque tombait et qu'il voyait sa vraie figure.

Adieux

Si les événements avaient suivi un cours conforme aux volontés de Frédéric, nous aurions négligé de décrire ici l'évolution de son amour, comme nous avons oublié de parler de ses névralgies chroniques : nous savons en effet qu'il voulait le réduire à des troubles tout physiologiques de la circulation et de la digestion. Mais il n'est pas un mouvement de notre corps qui ne se prolonge en une pensée, une image, un sentiment, et son amour, quoi qu'il y fît, eut sa légende, je veux dire qu'il se traduisit par une foule immense de pensées folles et de sentiments malades ; mais Frédéric était vis-à-vis d'eux comme ces nerveux qui veulent s'endormir et dont l'esprit, malgré eux, reprend un à un les événements de la journée et leur ajoute un commentaire. Ils s'efforcent de rester sourds à ces bavardages, ils ne leur donnent point l'approbation de leur volonté qui en ferait

des substances, des êtres parfaits. Et faute de pouvoir les supprimer tout d'un coup, ils les laissent se dérouler en eux, à demi conscients, incomplets, vagues et multicolores comme les images d'un kaléidoscope lorsque l'œil détendu, distrait, refuse d'y mettre de l'unité.

Or, si nous parlons ici de cet amour que Frédéric refusait d'unifier, de substantifier, c'est que tous les sentiments embryonnaires qui naissaient, venaient frapper son cœur comme on frappe du doigt le balancier d'une pendule et disparaissaient, innommables, pour faire place à d'autres tout aussi complexes, ces sentiments, dis-je, lentement, sourdement, continuèrent à le transformer, et lorsque nous aurons à faire le bilan de cette aventure, nous devrons en tenir compte. Nous dirons donc ce qu'il ressentit.

Il était jaloux des gestes de Cosima. Qu'un autre la possédât et en fût, somme toute, aimé, il n'en avait souci parce que ce rival heureux était Organte. Mais il ne pouvait songer aux petits actes qu'elle faisait loin de lui, comme d'écrire, de faire une course, d'acheter un bibelot, sans frissonner d'un amour impuissant et jaloux. Ces gestes la transportaient hors de lui ; ils lui semblaient rudes et définitifs et inaccessibles. Plus que son âme mystérieuse, plus que son corps qu'il ne pourrait jamais serrer entre ses bras, entre ses jambes, ces gestes quotidiens lui étaient étrangers. On ne peut pas posséder un geste. Il voyait leur cycle : il y avait la prise de conscience d'un désir banal, par exemple celui de prendre l'air, puis l'assouvissement de ce désir dans ses détails et le jeu des habitudes prises à des époques qu'il ignorait, mille coutumes qui liaient Cosima par des liens ténus à des gens qu'il ne connaissait pas ; et aucunª interstice, aucun anneau de cette chaîne où il pût insérer une des pensées par lesquelles Cosima était sienne, une de ces rêveries qu'elle lui avait confiées. C'étaient des actes qui ne pouvaient être vus que de l'extérieur, quoi qu'on fît. La Cosima hermétique, retirée, incompréhensible, qui suivait d'un regard intérieur ses étranges pensées, c'était précisément *sa* Cosima, celle qui s'était confiée, celle qui lui avait donné une petite image d'elle-même, comme une fleur de bouquet. Mais celle qui rompait

le pain, qui buvait un verre d'eau, qui, en toilette claire, causait de choses légères avec des amis qui ne savaient rien d'elle ; celle-là ne pouvait entrer en lui, car il n'y avait point à décomposer ses gestes, à les analyser, à en faire avec tendresse un joli système qu'on puisse admirer à toute heure comme son œuvre. Ces gestes clairs et simples étaient par essence impénétrables et glissants, ils ne se concevaient que par les mystères du principe d'individuation, ils ne pouvaient être que parce que, dès l'origine, Cosima était *une autre* que Frédéric, *irréparablement une autre*. Et s'il avait été son amant, peut-être en eût-il moins souffert, parce que, heureux de tant d'autres côtés, il n'y aurait pas autant songé. Mais ce domaine serait pourtant resté inaccessible. On peut posséder un corps, on peut posséder la région la plus profonde d'une âme, soit que, malheureux comme Frédéric, on la fouille, on <l'aime>, on la reconstruise en soi-même, soit que, entre autres joies de l'amour partagé, l'on sache qu'au fond de cette âme il n'y a que soi seul et sa propre image. Mais l'immense zone intermédiaire où âme et corps s'unissent, on ne la possède jamais[b].

Il ne voulait point fuir Cosima : son orgueil n'aimait pas les déroutes. Il allait comme par le passé chez Organte et goûtait comme une récompense de pouvoir causer avec son maître sans arrière-pensée ni gêne aucune. Mais Cosima elle-même recherchait sa compagnie. Ceux qui se sont une fois confiés, cédant au charme amollissant d'une heure entre toutes, ne sont plus les mêmes vis-à-vis de leur confident. Certains le fuient avec système ; d'autres le recherchent avec une sorte de vice plein de remords comme pour retrouver l'impression d'enivrante déchéance qu'ils avaient à parler de leurs plus secrètes profondeurs. Cosima était de ces derniers. Il lui semblait que leur promenade à Fontainebleau ne pouvait marquer qu'un commencement et elle passait de longues heures avec Frédéric, sans coquetterie ni défiance, à la fois parce qu'elle voyait en lui le plus vivant des confidents et aussi poussée par un besoin de parfait qui l'incitait à parachever ce qu'elle avait dit, à lui donner d'elle, puisque aussi bien elle avait commencé, l'image la plus approchée qu'il se pouvait. Elle ignorait les distinctions toutes

sociales du jour et de la nuit, de l'après-midi et du matin. Il était assez rare qu'elle prît ses repas avec Richard, elle mangeait souvent dans sa chambre et lorsqu'elle en sentait le besoin. Aussi happait-elle Frédéric au passage aux heures les plus inattendues, par exemple vers midi, et le retenait jusqu'à trois heures et sans qu'il fût question pour lui de déjeuner. Lorsqu'il rentrait à l'École, il ne trouvait plus rien à manger et, comme il n'avait point assez d'argent pour aller au restaurant, il devait attendre le dîner pour apaiser sa faim. Le soir aussi, lorsqu'après une longue conversation avec Organte, il se disposait vers minuit à regagner son lit, une porte s'ouvrait et Cosima en toilette de nuit le faisait entrer dans une sorte de boudoir où ils causaient jusqu'au matin. Il rentrait ensuite épuisé et ne trouvait que quelques heures pour dormir, celles où le sommeil est le plus agité, le plus épuisant.

Aussi peu à peu il perdait ce fondement solide que lui donnait sa conception du monde. Il avait besoin pour se sentir fort et vaillant d'un univers réglé où chaque heure eût une sorte de coefficient social arrêté, où le matin apportât ses travaux et ses plaisirs, l'après-midi de même, où chaque chose fût à son rang, où l'on assignât à l'imprévu même une place déterminée entre deux occupations prévues. Cosima bouleversait tout. Ces déjeuners manqués, ces nuits consumées à la flamme ardente de l'amour insatisfait détruisaient tout équilibre. Le monde extérieur devenait amorphe, il n'y avait plus d'ordre pour les choses. Les heures mêmes qu'il passait loin d'elle n'étaient plus ces soixante minutes qu'il connaissait bien mais le champ infiniment extensible de ses désirs. L'ancien monde tombait en ruines, et lorsqu'il y pensait, il éprouvait ce trouble religieux qu'eurent les Romains devant les prodiges qui précédèrent la mort de César, les Juifs devant ceux qui accompagnèrent la mort de Jésus.

Mais c'était bien pis lorsque, dans l'autobus qui l'emportait chez les Organte, il cherchait à se représenter les moments qu'il allait passer près de Cosima. A l'ordinaire lorsqu'il se rendait chez une jolie fille, il ressentait un peu de cette excitation heureuse et toute intellectuelle qu'il avait lorsqu'il allait chez Organte.

Elle n'avait pas les mêmes sources mais les mêmes résultats. Surtout, quoi qu'il fît, cette image obscure qui résumait ses désirs d'élégance réapparaissait : il se représentait badinant avec une femme élégante, entrant dans un univers réglé mais qui lui était en général interdit : celui des jeunes gens mondains qui l'entouraient. Il aimait le flirt comme le fantôme d'une élégance inaccessible. Mais lorsqu'il pensait aux heures qu'il passerait près de Cosima, cette excitation faisait place à une sorte de terreur et de répulsion. Il avait par avance l'impression d'être ballotté sur une mer sombre sous un ciel de plomb, l'impression aussi qu'ont les nageurs fatigués qui « boivent la tasse » à chaque brasse. Il se sentait désemparé et sans recours, il imaginait avec horreur la dispersion de son être. Il savait qu'il allait s'amollir au contact de Cosima, oublier sa jeune expérience, entrer dans le monde du rêve et de la mort à sa suite. Il se souvenait qu'enfant il avait eu des sentiments analogues : on le conduisait alors chaque jeudi chez une vieille dame de sa famille que de nombreux chagrins avaient lentement conduite au spiritisme[64]. Et lorsqu'il entrait dans son salon obscur aux volets toujours clos, elle le prenait sur ses genoux et lui contait des histoires sinistres, lui montrait des photographies de médium ou de matérialisations. Il rentrait affolé : le soleil même qui régnait dans la rue ne le tirait pas de son effroi : ce n'était plus un astre joyeux mais un soleil de plomb fait pour éclairer des meurtres. Et lorsqu'il se préparait le jeudi suivant à rendre visite à sa vieille parente, il était partagé entre la crainte horrible de voir s'entrouvrir ce monde mystérieux et l'attirance qu'exerçaient sur lui ces récits qui, à ses yeux, avaient malgré tout une certaine parenté avec des contes de fées. Ainsi derrière Cosima, il avait créé un être fictif et redoutable qu'il ne se représentait pas mais qui était fait de son désarroi. Il lui semblait que, comme les sirènes du Rhin, elle chantait de belles et terrifiantes chansons pour l'attirer et pour lui voler sa personnalité. Mais, sur son ordre, ces troubles prenaient une autre tournure. Il pensait à Organte, à Organte qui ne l'inquiétait pas moins. Certaines phrases qui revenaient souvent dans la conversation de son maître, certaines attitudes et, depuis quelque temps surtout,

certains silences lui faisaient entre voir en Richard un être inconnu, bien différent du géant vigoureux qu'il avait inventé. Il avait admis jusque-là qu'Organte détruisait tout, parce qu'il avait déjà reconstruit. Mais ces reconstructions se faisaient attendre, et tous les jours, de plus en plus, Organte détruisait, jugeait les hommes, doutait. Les premiers temps, lorsqu'après avoir, comme on l'a vu, brillamment échafaudé, par jeu, des thèses positives et hardies, il revenait à son naturel et montrait son dégoût des hommes, Frédéric pensait qu'il parlait de la masse, de ce que les philosophes appellent avec un superbe mépris : « le vulgaire », qu'en une autre sphère vivaient des hommes qu'Organte épargnait, admirait, traitait comme ses pairs et qu'il était possible à un disciple énergique d'entrer dans leur rang. Mais le temps passait et Organte ne parlait jamais de ces hommes-là. De plus, habitué à Frédéric, il se taisait le plus souvent, il ne ressentait plus à sa venue cette excitation qui le poussait aux <explications> brillantes. Frédéric, sur de faibles données, avait émis des hypothèses sur ce que pouvaient être les théories positives d'Organte. Mais Richard ne lui permettait, par ses propos, ni de les abandonner ni de les vérifier. Certes, jamais encore, Frédéric ne s'était demandé : « Ne serait-ce qu'un sceptique ? » Mais il était troublé : il hésitait, il ne comprenait plus. Un soir, surtout, lui laissa une pénible impression. Organte avait gardé ses lunettes de travail pour le recevoir. Frédéric lui conta une anecdote et son maître l'écouta sans mot dire. Puis quand le jeune homme eut fini, Richard passa sa main sur son front et releva ses lunettes. Ses yeux apparurent durs et las. Il regarda Frédéric sans le voir. Prenant sur son bureau une douzaine de feuilles manuscrites, ce qu'il venait d'écrire de Michel-Ange, il les déchira en silence, d'un geste lourd, et les laissa tomber dans la corbeille à papier. « Vous n'en étiez pas content ? » demanda timidement Frédéric, stupéfait. Organte fit un geste vague : « Je ne suis plus content de rien, dit-il, je suis trop vieux pour écrire. – Vous ? s'écria le jeune homme en riant. – Oh mon pauvre petit, vous savez, je ne suis pas... » Mais il s'arrêta, regarda fixement Frédéric et hocha la tête avec un sourire de pitié méprisante. Frédéric

qualifia cette amertume, ce découragement de « légère défaillance », mais une sourde angoisse lui fit bien voir qu'il voulait se tromper sur lui-même. Organte peu à peu se retirait de lui, comme la vague, après avoir caressé le sable, revient en glissant se perdre dans la mer. Et Frédéric ne comprenait toujours pas.

Mais il était jeune et la confiance lui revenait bientôt : « Organte est un bougre, je ne suis qu'une buse et voilà tout », pensait-il. Et ces retours d'espoir étaient accompagnés d'une joie fébrile et d'un désir débordant d'activité. Plus que jamais, en ces moments-là, il voulait écrire et publier les pensées d'Organte, il voulait aussi, par besoin d'action, par amour, « s'adapter » à Cosima. Ils avaient commencé tous deux de se créer un langage qui leur fût propre. Et le terme « adaptation » y jouait un grand rôle[65]. Ils entendaient par là un état de parfaite compréhension qui permettait à Frédéric de voir clair en Cosima, à Cosima de voir clair en Frédéric. Cosima s'adaptait presque tout de suite : peut-être par souplesse, peut-être aussi parce qu'elle n'aimait pas. Frédéric, au contraire, y avait peine. Il essayait de toutes les façons. Lorsqu'il allait voir Cosima, il se remémorait toutes les confidences qu'elle lui avait faites la veille, il tâchait de les comprendre, de les assimiler pour se présenter à la jeune femme en état d'adaptation parfaite. Mais, déformées, systématisées, gonflées d'un souffle puissant et malgré tout joyeux, ces confidences n'étaient plus le bien propre de Cosima, c'étaient déjà des pensées de Frédéric. Aussi, quand il la revoyait, avait-il toujours une surprise nouvelle : il n'était jamais à son niveau, elle lui échappait ; il était devant elle comme naguère devant le printemps. Et chaque fois, tout était à refaire. Ils passaient alors des heures à rechercher ardemment l'égalité parfaite, au prix de mots blessants, d'accès sans nombre de découragement et de mauvaise humeur. Enfin un instant venait où il semblait à Frédéric qu'il voyait Cosima autrement, éclairée d'une petite flamme intérieure ; et, lassé, rompu, il avait la sagesse de baptiser cet instant « instant d'adaptation » et de ne pas chercher plus avant. Il écoutait alors tristement ses histoires. Tantôt elle racontait de menus faits de sa vie, tantôt elle inventait un conte. Et c'était, avec des variantes sans

importance, toujours le même : un conte, un jeu décousu, mélancolique et, malgré de nombreuses passions et maints adultères, chaste car cette femme froide et pure ignorait la sensualité comme la pudeur. Elle pensait par images, par symboles, comparaisons, et elle ne *comprenait*[a] jamais tout à fait ses comparaisons. Frédéric encore bien moins. Il avait l'impression de déchiffrer un vieux livre imagé et obscur, les Védas[66], les livres de Saint-Martin[67], où tout est analogie, comparaison, mais insaisissable. Il avait aussi parfois l'impression qu'on a devant certains morceaux de musique, comme ceux de Mozart[68]. Il semble que la musique fait effort pour dire quelque chose, pour signifier, qu'elle nuance, qu'elle affirme et nie, fait des réserves. Mais au sujet de quoi ? On ne sait pas.

D'abord[a], introduit dans une pièce meublée avec une élégance légère, éclairée par des lampes obscures, vertes et rouges, en face d'une femme à demi nue, il était plongé dans une ardente atmosphère, dans un monde tout petit, tout chaud, où chaque chose était créée pour éveiller le désir, où chaque objet se donnait à moitié, si différent de ces grands espaces qu'il aimait, où les choses ne se donnaient point, mais, hautaines, inaccessibles, devaient se prendre. Puis il subissait l'épreuve de la douceur. Les mouvements d'une belle main, d'un beau bras, l'amollissaient, il oubliait sa jeune expérience, sa dureté si puissante. Et quand l'initiation quotidienne était suffisamment achevée, quand il était suffisamment aveuli, il entrait à la suite de Cosima dans le monde du désir impuissant, du rêve et de la mort. Là tout était illusion, et l'on devait capter l'illusion par l'art des nuances : une parole superflue, un geste de trop rompaient le charme. Cosima connaissait les rites, les incantations qui ouvraient la porte au monde du rêve. Frédéric s'habituait lentement à obéir aux choses, à détendre ses muscles quand il le fallait, à faire subir à son corps toutes les émollientes ascèses qui introduisaient à la vie rêveuse. Il connaissait le prix mystérieux d'un geste, d'une parole. Il vivait, sous les lumières sombres et voluptueuses comme une chair, dans une perpétuelle attente, comme un enfant qui dans un parc veut

attraper des oiseaux, et qui, à pas de loup, sachant qu'un mouvement trop brusque le trahirait, rampe vers eux : mais ils s'envolent toujours. Frédéric n'atteignait jamais la récompense, l'illusion, et lorsque Cosima l'avait enfin obtenue, il restait devant elle comme ces hommes réfractaires au haschisch, qui voient soudain devant eux leurs amis enivrés se renverser en arrière et sourire, les yeux clos, alors qu'eux-mêmes sont calmes et s'ennuient. Elle finissait par inventer un conte... etc.

Cosima, d'autres fois, parlait d'elle, et se plaisait aux souvenirs. Ces jours-là, Frédéric essayait de s'adapter à elle, par besoin d'action, par amour.

Il s'ennuyait lorsqu'elle parlait mais il ne pouvait supporter l'instant où elle se taisait. Son histoire finie, il avait envie de la prendre dans ses bras, mais il refusait de connaître cette envie. Il remuait gauchement sur sa chaise, souriait avec bonté et disait : « C'est ça... voilà... j'ai compris. » Puis enfin il partait. Il rentrait fourbu et mécontent, remuant une masse de pensées embryonnaires, organiques, qu'il n'avait pas le courage de construire et qui par là-même lui apportait la mélancolie, non la joie. En outre, sans qu'il se l'avouât ni même le sût, il était irrité, angoissé par ces heures passées près de Cosima à effleurer son caractère, à jouer avec la tristesse, avec la mort, avec l'amour sans jamais aller plus avant. Amoureux et robuste, ce qu'il y avait de plus profond en lui, sans autre complication, c'était un désir de la chair de Cosima, un désir violent de l'étreindre, de la posséder, de jouir. De ce désir, il ne sentait que les preuves physiques, fréquentes, vaines et douloureuses. Mais lorsqu'il sortait de chez Cosima, sa passion insatisfaite s'exaspérait, et il se rendait clairement compte de la vanité irritante de ses visites. Alors qu'il était fait pour empoigner des corps de femmes et les serrer violemment sous lui, nues contre sa chair nue, il ne pouvait goûter, près de celle qu'il aimait, par sa propre décision et la faute des circonstances, que les demi-plaisirs énervants des frôleuses. Sachant qu'il ne pourrait dormir en ces conditions, il prit l'habitude, lorsque, vers deux ou trois

heures du matin il regagnait l'École, de faire un détour, d'entrer dans un de ces cabarets des Halles qui sont ouverts toute la nuit et de s'assommer en avalant coup sur coup un litre de gros vin rouge. Il y rencontrait souvent des camarades en bordée qui traînaient avec eux des catins. Il s'asseyait à leur table et, à demi ivre, leur exposait une heure durant ses vues philosophiques. Puis tous rentraient ensemble, la bouche pâteuse, en donnant le bras aux prostituées et en chantant à tue-tête. Une fois même, il fit connaissance de deux ouvriers en goguette qui l'entraînèrent dans une maison close[69], bégayant : « Moi j'aime le peuple. » Il ne travaillait plus. Ayant passé de bonne heure ses examens, il n'avait plus rien à faire. Il se rendit compte un jour de sa déchéance et cessa pendant une semaine d'aller chez les Organte. Il s'enfermait dans son cabinet de travail et lisait des ouvrages difficiles en prenant des notes, pour obliger sa pensée à se fixer. Lorsqu'il retourna vers la fin de juillet chez Organte, il le trouva qui faisait sa malle. « Je pars mardi pour Nice, dit Richard. Ma femme me rejoindra dimanche. » Frédéric reçut un coup au cœur[a]. Les Organte avaient décidé d'abord qu'ils resteraient, pendant les grandes vacances, sinon à Paris, du moins dans ses environs immédiats. Organte voulait finir *Michel-Ange* pour le mois de novembre et ne pouvait travailler qu'à Paris, mais Louise, sur ces entrefaites, avait pris froid et elle était tombée malade. Sa mère ne la soignait pas. Elle passait ses journées avec ses filles, les habillant de travestis[b], satisfaisant toutes leurs fantaisies ou bien se montrant injustement sévère, leur contant d'obscures histoires, les bourrant de bonbons et de cachets, mais au fond[c], quoique les adorant, elle prenait peu souci de leur santé et de leur éducation. Le médecin qu'on s'était décidé à consulter ordonna une cure de trois mois dans le Midi. « Je pars le premier, expliqua Organte, pour chercher un coin convenable au bord de l'eau. Mon petit, je vais être bien ennuyé de ne pas vous voir de tout ce temps. Vous m'étiez devenu presque indispensable. – Je serai bien ennuyé aussi, dit Frédéric d'une voix étranglée. Moi, je reste tout l'été à Paris. » Il espérait un peu

qu'Organte l'inviterait à les accompagner. Mais Organte n'y songea pas. Ils ne se firent pas d'autres adieux.

Richard dut brusquer son départ et Frédéric, le surlendemain, ne retrouva dans la maison déserte que Cosima qui se préparait aussi à partir. « S'il m'avait prévenu, songea-t-il avec une amertume puérile, je l'aurais accompagné à la gare ! » Jenny était au chevet de Louise malade. Il alla dire adieu aux deux petites filles. Mais elles étaient distraites par un livre d'images et firent à peine attention à lui. Il alla retrouver Cosima au salon. « Elles mettront huit jours à m'oublier, lui dit-il avec mauvaise humeur. – Sûrement ! Cela m'amusera de suivre les phases de leur oubli. Je vous les écrirai. – Oui, dit-il, ce sont des choses qui vous plaisent : la décomposition, l'oubli. – Vous savez que j'ai de la peine de vous quitter, lui dit-elle. – Peuh, vous allez à Nice, c'est joli là-bas. Mais moi, je vais m'embêter à Paris. – Ce matin, je me suis amusée à inventer que je ne vous verrai plus jamais. – Pourquoi faut-il, lui dit doucement Frédéric, que vous corsiez toujours vos chagrins pour faire mieux. C'est bien assez ennuyeux comme cela. Si vous aviez vraiment de la peine, vous verriez les choses comme elles sont. Moi, je vois un été sans Organte, sans vous, un été solitaire et stupide où je me rongerai les sangs. Ça me donne une espèce d'écœurement. » Elle lui souriait et brusquement il eut l'impression pénible que ce n'était pour elle qu'un jeu, qu'elle jouait à la tristesse des adieux, qu'elle se donnait la comédie de la séparation pour fournir à son âme une raison d'être mélancolique. Légèrement penchée en avant, le regard émoussé et rêveur, elle ne connaissait point le chagrin sincère et plébéien de Frédéric qui prévoyait tout simplement trois mois d'ennui loin de ceux qu'il aimait. Mais comment eût-elle été triste autrement que par feinte, par jeu d'artiste : elle ne s'attachait à personne, elle ne s'ennuyait jamais. « Si on jouait à être triste, dit ironiquement Frédéric. – Mais, dit-elle, interloquée, il me semble... – Oui, je vois bien, il y a un bon moment que vous y jouez toute seule. Continuez. » Il regarda autour de lui : les fauteuils avaient tous une housse grise. Des volets clos tombait un jour obscur. Une valise était ouverte

près de la porte. Contre la fenêtre on avait roulé le tapis. Tout sentait le départ et l'abandon. Il eut envie de pleurer. Alors, avec ce tragique un peu déclamatoire qu'il avait parfois, il se mit au piano et improvisa une mélodie triste[70]. Il sentit au bout de peu de temps une petite main qui étreignait son épaule. Cosima était derrière lui, silencieuse. Tout son corps frémit sous cette caresse mais il continua de jouer. Lorsqu'il s'arrêta, elle lui dit : « Maintenant il faut me dire au revoir et vous en aller parce qu'il est grand temps que je fasse mes préparatifs et que je m'occupe de Louise. – Mais je peux rester, je ne vous gênerai pas. – Si, vous tourneriez çà et là comme un gros bourdon. Et puis le jeu de la tristesse touche à sa fin. Je n'ai plus envie de jouer. Il faut partir. » Comme il s'en allait, elle le rappela : « Ce n'était pas seulement le jeu de la tristesse, c'était aussi le jeu de l'amour. C'est un jeu que je ne joue que les jours de départ. Vous y gagnerez d'être un Personnage, un Grand Personnage pendant ces mois d'absence. » Et comme il ne s'en allait pas, heureux et indigné, douloureux et figé, elle lui dit avec impatience : « Vous allez tout gâcher. » Sur cet adieu prend fin la période heureuse de cette aventure. Nous allons maintenant conter les malheurs de Frédéric.

[DEUXIÈME PARTIE]

Règles du jeu commentées[a]

S'il est vrai, comme dit Meredith, que la plupart des hommes en leur vie sont comiques et que bien peu sont comiques et tragiques à la fois[71], je consens que Frédéric, dans les événements que je relaterai plus tard, qui marquèrent la fin de cette aventure et où il a tant souffert, ait relevé de la muse comique, à l'encontre de ce que les témoins de sa vie croient généralement. Mais il fut un moment de cette période où il fut tragique et je crois que c'est pendant l'absence d'Organte et dans ses efforts pour vivre dans la Joie. A ceux qui l'approchèrent alors, il

parut bizarre et ridicule. On le voyait, voûté et jauni, se promener dans l'École avec des mines de songe-creux et une mauvaise haleine. Puis soudain il levait les épaules, bombait la poitrine, esquissait un pas de danse et chantait à tue-tête. Mais son dos se courbait bientôt et il reprenait lentement une marche affaissée. Or, en lui-même, je l'ai dit, il était tragique. Il avait reconnu sa mélancolie, sa tristesse native à l'heure où les circonstances l'avaient portée à son comble et qu'il eût semblé désirable à tout autre de s'y abandonner. Mais il était le prisonnier d'une règle austère : il voulait appliquer son programme tant par amour d'Organte que de cet Empédocle mystérieux qui n'était que lui-même. Il devint un ascète nouveau. Il s'infligea la Joie comme d'autres la discipline. Il s'astreignit à sourire, à dilater les narines, à promener sur les choses un regard insolent. Et la joie naissait docile et venait à son appel comme un chien. Mais elle trouvait un pauvre réceptacle, un corps malade d'amour et d'ennui qu'elle bouleversait comme une fièvre. Il ne connaissait que des joies arides et douloureuses, qu'il goûtait les dents serrées, de peur de s'évanouir. Il ne pouvait faire que l'image d'une détresse vague, acceptée et favorisée, et de mouvements humbles, doux, rafraîchissants, ne s'offrît à lui comme l'image d'une oasis. Mais il jugeait que c'était une tentation. Il marchait du matin au soir. Le mouvement régulier de ses cuisses lui évoquait la monotonie de la douleur. Ses bras ballants qui se fussent voulu tendres lui faisaient entrevoir la tendresse. Sa fatigue, sa faiblesse, les larmes qui voulaient sourdre et les appels de son cœur étaient autant d'ennemis domestiques qui l'incitaient sourdement à la tristesse. Le sol même des couloirs, faits de dalles jaunâtres et boueuses, lui semblait une reine de Saba. Il sentait un violent besoin de s'y laisser tomber et de rester couché sur la pierre, inconscient. Mais la Conscience, la Force, la Joie, magnifiées par ses cahiers, devenaient les lois de son âme. Il repoussait les solliciteurs sournois, il marchait sans fin, et la Joie le parcourait en insupportables frissons. S'il songeait par diversion à ses travaux, s'il entreprenait des raisonnements abstraits, son corps, qu'il cessait un instant de surveiller, navire sans pilote, s'abandonnait aux vagues,

il devenait triste sans en avoir conscience, sa tête retombait, ses yeux se mouillaient et soudain réveillé en sursaut, il se trouvait au fond d'une mer d'abjection et d'amertume. Il frappait du pied le fond des eaux, il remontait. Mais les instants où la tristesse faisait place à la joie peu à peu, où il souffrait et riait à la fois, où sa volonté chaude et hâtive circulait dans ses nerfs transis comme le sang dans ses veines, ces instants étaient les plus durs à supporter. Contre eux il n'avait aucun recours : en souffrir, en jouir n'avait pas de sens puisque précisément ils étaient le produit d'une lutte entre la douleur et la joie ; il était alors transporté, par-delà ces sentiments naturels, dans la zone inhumaine de la terreur et de la fièvre. Et le soir, quand il se jetait sur son lit, brisé de fatigue, il ne dormait pas : la Joie visitait sa couche et, toute la nuit, il se débattait sous la morsure de ce feu dévorant.

Frédéric découvrit un jour avec stupeur qu'il croyait obscurément à une sorte de Mal érigé en substance, solidifié. Il se figurait, lorsqu'il lui advenait quelque déplaisir qu'il y avait là une manière de prédestination, qu'il était fait pour souffrir de telle ou telle façon. Et que cette fiction presque inconsciente le berçait, le consolait déjà par sa poésie amère. C'était une grande vague qu'il imaginait l'emportant, et, reconstruisant toute la souffrance du monde, il la portait trop allègrement. Ce fut une découverte pénible. Le fatalisme a ses charmes et ce monde malade aussi, qu'enfantait son corps. Et puis ce Mal substantifié dissimulait et créait une faible et vacillante croyance au Bien ; être pessimiste à ce degré, c'est un essai dans le mauvais sens pour être optimiste. Il s'en rendit compte et s'efforça, les jours qui suivirent, de considérer les ennuis qui lui arrivaient sous un jour tout autre. Plus de Mal, plus de Bien. Plus d'Ariman créé pour appeler de ce biais Ormuzd[72] : tout était rencontre fortuite de phénomène. Il pourchassa ce plaisir trouble de se sentir prédestiné à la souffrance. « Je n'ai même pas droit à cela, pensa-t-il, c'est Métaphysique. » Mais en ce jour il découvrit avec effroi le fond mystique de sa nature.

Pauvre[a] petit garçon ! Ceux qu'il aimait sont partis, ses camarades ont pris leurs vacances ; il est resté sans argent dans l'École déserte qui l'accable.

Au contact des autres naissent des pensées nécessaires ; mais il doit entendre tout le jour le chant désordonné de sa chair. Il traîne sa conscience au gré des rues. Il voudrait la fuir ; il connaît trop son écœurante odeur de viande.

Il aime une femme qui ne l'aime pas. Organte l'aime-t-il ? Il leur écrit souvent. Il n'a rien à leur dire, mais c'est un opium. Tant qu'il tient encore l'enveloppe en sa main, il est avec eux. La lettre partie, tout est rompu. Ils sautent soudain en arrière, comme regardés tout à coup par le gros bout d'une lorgnette.

Voici un mois qu'ils n'ont pas répondu. C'est une amère expérience que de sentir sa solitude. Vingt ans ses gestes, ses pensées lui ont semblé se poursuivre en écho dans des âmes qui se ridaient de ronds concentriques : tous ses actes, à présent, ont perdu leur admirable profondeur. On leur a rendu leur platitude. Son geste n'est plus qu'un geste, sa main n'entraîne plus, en tombant, des écheveaux d'âmes : elle tombe, toute seule, toute seule au monde ; et nul n'y prend garde. Dans ses mains, dans ses jambes, dans son cœur qui ne bat à aucun unisson, Frédéric sent sa solitude.

Or voici que son âme misérable s'est fermée. Son corps s'est tu. Son ennui, trop longtemps, a pris la forme d'une tendresse accablée ; trop longtemps deux visages l'ont hanté, lourds à son âme comme des larmes à ses yeux. Le sourire de Cosima, la lourde bouche d'Organte sont d'écœurants souvenirs, des sucreries dont il abusa.

La sécheresse vient de naître, comme une défense de tout son être, et la calme amertume, et l'illusion de se connaître. Il n'est plus qu'entendement, comme un Ange ; et ce monde privé de ses couleurs, de ses mollesses, ne lui offre qu'un

ensemble de sollicitations mécaniques. Il calcule, il observe. Il croit voir clair. Il n'a jamais été tel.

Le voici qui domine, assagi, Paris apaisé. Derrière lui le Sacré-Cœur[73] paraît l'ombre de ses soucis qu'il ne veut point voir. Il ne verra que ces rues pâlissant sous la brume du soleil, qui murmurent et qui lèchent ses pieds comme des vagues. C'est le soir ; il veut ordonner sa vie, assigner une place à son encombrante passion. Il a monté trop vite les roides escaliers de Montmartre et sa lassitude ni son souffle court ne sont propices à l'espoir. Seuls le réconfortent une ironie tremblante et le plaisir de se juger.

Mon cher Frédéric,

J'ai reçu votre manuscrit[a]. Vous gardiez depuis quelques jours le silence et nous savons que chez vous cela présage un coup de tête. Nous pensions vous voir subitement débarquer du train et nous nous en réjouissions ; je crois même que ma femme tenait à tout hasard une chambre prête. Mais nous n'avons reçu que vos écrits et il ne faut pas se plaindre, c'est encore un peu de vous. Dirai-je le meilleur de vous-même ? Non ! D'abord vous me reprendriez puisque, paraît-il, c'est le meilleur de moi-même. Il semble à la mode aujourd'hui de prêter ses pensées à un autre. Valéry l'avait fait pour Vinci[74]. Loin de moi toute idée de comparaison de vous à Valéry et de moi au Vinci. Mais je reconnais que cette mode vaut mieux que la mode inverse qui consiste à s'approprier les idées des autres. Pourtant si le geai ainsi paré de force des plumes du paon est honnête, il doit protester. Je secoue donc ces plumes brillantes et mon plumage noir réapparaît. Il n'est pas beau mais c'est le mien. Mon cher Frédéric, comment avez-vous pu croire un instant que les idées de votre Empédocle soient pardessus le marché celles d'un vieillard usé, las et à qui l'expérience a enseigné le doute. Au fond je mets des points d'interrogation partout où vous mettez des points

d'exclamation. Ce serait plutôt la philosophie de mes vingt ans si j'avais eu à vingt ans une philosophie. Mais je vous avoue que, si j'ai eu dans ma vie un sentiment constant, c'est bien la défiance envers l'esprit de système, sinon chez les autres (vous me donneriez par cet opuscule si jeune et si charmant un démenti définitif), du moins chez moi. Je n'ai jamais eu de philosophie. Mes règles du jeu ? Me laisser vivre. Le jeu est colin-maillard. Les yeux bandés, je dois attraper des inconnus. J'en attrape le plus possible et je suis content. Mais vous, impatient jeune homme, vous avez tout de suite abaissé le bandeau, d'une main rétive. Et voilà que vous rejetez la faute sur moi. Ce n'est pas raisonnable, mais rassurez-vous : vous remettrez ce bandeau de vous-même. Il ne restera de votre geste que cet essai brillant que j'ai lu avec plaisir et qui gardera toute mon estime alors qu'il aura perdu depuis longtemps votre indulgence.

Je serais fort aise d'user de mon influence pour vous ouvrir les portes de nos ennemis les éditeurs. Mais en retour faites-moi un grand plaisir : ne publiez pas votre livre sous mes auspices. Laissez en paix un vieillard qui ne vivra plus guère et qui a déjà trop de légèretés à se reprocher. Je serais sans cela obligé de vous démentir publiquement par <amour> de la vérité et aussi un peu de ma tranquillité.

Bien à vous,

Organte[a].

« Ah, dit Frédéric avec désespoir, j'ai été votre jouet. Vous avez des curiosités ! Vous n'avez pas d'amour[b]. »

Il voyait subitement projeté hors de lui le couple épuisé, uni par la tristesse et l'amour de la mort[c].

Il faut faire son salut. L'indulgence des romanciers pour les hommes, ou la peinture aiguë de leurs défauts ne suffit pas. Le péché originel, qu'on le trouve dans la religion ou qu'il ressorte des romans réalistes est un état transitoire. Et puisqu'on *y est,* il faut s'en tirer avec les moyens du bord[a].

A la fin : Il se dit : « L'honneur est sauf » en songeant à son indépendance gardée, mais tristement.

Les derniers mots d'une défaite :

Nous pouvons le laisser sur cette défaite, sur cette fructueuse défaite. Il est humilié, désespéré. Il va longtemps douter de lui, il pensera perdre sa force. Il est tout seul, il méprise les hommes et il a peur des femmes. Tout ce qu'il chérissait, le clair soleil, les parfums, les pensées fortes, le goût salé de la vie, va lui faire horreur. Mais le temps approche où il ne connaîtra plus que des victoires[b].

---

a cette rupture, il reçut une lettre d'elle le conviant à venir la trouver

a en pleine lumière comme un accusé, qu'il avait

1. Voir « La Semence et le Scaphandre » où Sartre insiste longuement sur la « morale de la Pitié ».

a encore attristé, il refoulait son ennui. Mais il

2. C'est l'âge de Sartre en 1928. Voir Notice, p. 191.

3. On remarquera la périphrase que Sartre utilise pour désigner l'École Normale supérieure. « Une défaite » constitue un document des plus intéressants sur la vie de l'École au cours des années vingt.

4. Dans son avant-propos à *Aden Arabie* (cf. *Situations, IV,* p. 142), Sartre, après avoir décrit l'élégance vestimentaire de Nizan, ajoute : « J'essayai de le suivre ; mais ma famille fit une résistance efficace, alla jusqu'à soudoyer le tailleur et puis on avait dû me jeter un sort : sur mon dos les beaux habits se changeaient en hardes. Je me résignai à contempler Nizan [...] »

On se reportera à d'autres passages de cet avant-propos ainsi qu'à « La Semence et le Scaphandre » pour mieux situer certains détails donnés dans les lignes qui suivent sur les rapports entre Frédéric-Sartre et l'Ancien Ami-Paul Nizan.

5. Dans son avant-propos (*Situations, IV,* p. 145), Sartre précise : « Nizan nous intimidait. »

6. A l'École Normale, Sartre et Nizan étaient à ce point reconnus comme inséparables qu'on les avait surnommés « Nitre et Sarzan ». A leur propos, Raymond Aron écrit ceci dans ses *Mémoires* (Julliard, 1983, p. 33) : « A l'époque, je ne doutais pas que Nizan devînt un écrivain. Je le croyais inférieur à Sartre en force intellectuelle, en puissance philosophique ; en revanche, je lui prêtais un talent d'écriture qui ne me paraissait pas évident chez Sartre. »

a exigeant. Briller en cette

7. Sartre lui-même ne semble guère avoir été à cette époque un grand marcheur ; plus tard il mettra de la bonne volonté à suivre Simone de Beauvoir dans ses randonnées à pied, mais il n'a pas partagé sa passion acharnée pour la marche. Il semble donc que la particularité qu'il attribue ici à son personnage soit empruntée à son modèle, Nietzsche.

b *Les deux pages qui suivant (jusqu'à* D'ailleurs les archicubes) *sont marquées :* A refaire.

c *Sartre écrit tantôt* Maler, *tantôt* Mayer. *Plus loin, ce nom deviendra* Mistler.

8. Sans doute Gustave Michaut, professeur de littérature française. « La Pompe » a été la chanson « officielle » des normaliens, tout comme « Le Piston » pour les étudiants de Centrale, etc.

9. Il pourrait bien s'agir ici d'un événement réel. Paul Painlevé, ancien élève de l'École Normale supérieure (promotion Sciences 1883), fut, notamment, ministre de l'Instruction publique et Président du Conseil. Ministre de la Guerre du gouvernement de Cartel des gauches, il assista, en 1925, à la Revue de l'Ecole, où Sartre jouait le rôle du directeur, Gustave Lanson. Pour l'histoire et le rôle de l'Ecole dans l'entre-deux-guerres, on se reportera à l'indispensable ouvrage de Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle,* Fayard, 1988, mentionné dans notre Introduction (p. 26, note 3).

10. Vraisemblablement l'historien Ernest Lavisse, qui fut le directeur de l'École pendant de longues années et jusqu'en décembre 1919, ou Gustave Lanson, qui lui succéda jusqu'en 1927.

11. Le peintre flamand Teniers le jeune (1610-1690) est l'auteur de plusieurs *Tabagies,* dont quelques-unes se trouvent au Louvre.

a *Sartre ajoute ici :* Transition.

b de gloire. [Il voulait vaincre et créer.] Il ne

c *Ici, note sans suite :* Serment – manière de serment à la Shelley.

12. Sarah Bernhardt mourut le 26 mars 1923 et eut des funérailles nationales.

13. Les trois serments dont il s'agit ici forment tout un programme pour le jeune Sartre et pourraient servir à définir l'ensemble de ses premiers écrits. On sait que Victor Hugo décida à un jeune âge d'« être Chateaubriand ou rien », que Nietzsche, pour commémorer son illumination de l'Éternel Retour, grava sur un rocher la devise grecque « Deviens ce que tu es » (cf. Charles Andler, *Nietzsche, sa vie, son œuvre,* vol. 2, Gallimard, s.d., p. 91) et que Shelley, au milieu d'un charmant paysage de bois et de ruisseaux, jura de consacrer sa vie à la beauté (cf. André Maurois, *Ariel ou la vie de Shelley,* Grasset, 1923, p. 17). Dans une lettre de 1926 à Simone Jollivet, Sartre écrit : « Lisez *Ariel ou la vie de Shelley* d'André Maurois. [...] Je ne peux plus guère m'intéresser qu'à ces récits de la vie de grands hommes. Je veux essayer d'y trouver une prophétie de la mienne » (*Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 14). Shelley fit d'ailleurs un autre serment : « Je jure de ne jamais pardonner à l'Intolérance. [...] Je voudrais être celui qui établira la Tolérance universelle » *(Ariel ou la vie de Shelley,* p. 40).

Sartre a fait plus tard une critique radicale de la notion de serment : voir *Œuvres romanesques,* Pléiade, p. 1862.

14. Chanson de salle de garde bien connue.

15. Il est clair que, sous le nom d'Anselin, se trouve désigné Alain. Celui-ci, contrairement à une légende assez répandue, ne fut jamais le professeur de Sartre et ne l'influença qu'indirectement. Dans la suite de son œuvre, Sartre porte sur lui des jugements généralement négatifs.

16. Voir le texte intitulé « Le Sourire » daté du 20 avril 1923, repris dans : Alain. *Propos.* éd. Maurice Savin. Bibliothèque de la Pléiade, [1956], p. 481-482.

17. Le beau-père de Sartre, M. Mancy, ingénieur, lui donna, sans succès, des leçons de mathématiques et de géométrie, quand ils vivaient à La Rochelle.

a *Sartre hésite entre* Hennebique *et* Hennebicque, *avec un c.*

18. Le canular, cette forme inoffensive de subversion de l'ordre établi, connut une vogue exceptionnelle à l'École Normale après 1918. Sartre, qui, au lycée Henri-IV avait déjà reçu la

dignité de « Satyre officiel », déploya une imagination considérable dans ce domaine et fut, d'après tous les témoignages, l'un des « canuleurs » les plus prolifiques et les plus féroces de l'École. Voir, par exemple, le « beau canular » monté par Sartre et ses amis sur la prétendue visite de Lindbergh à l'E.N.S. et qui eut les honneurs de la presse ; il le raconte à Simone Jollivet dans une lettre du 25 mai 1927, en affirmant que Gustave Lanson, le directeur, « à cause de cette affaire, partie à cause de la protestation et parce qu'il désirait depuis quelque temps se retirer a donné sa démission » (*Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 35).

19. Dans *La Nausée,* Roquentin se demande : « Comment ai-je pu écrire, hier, cette phrase absurde et pompeuse : "J'étais seul, mais je marchais comme une troupe qui descend sur la ville" ».

20. L'unanimisme était à la mode vers la fin des années vingt. Sartre n'a guère modifié par la suite l'opinion exprimée ici.

21. Le modèle pour Richard Organte est Richard Wagner (voir ci-dessus, p. 192 et suiv.).

22. Titre inventé par Sartre.

23. Cosima Liszt avait deux filles de Hans von Bülow lorsqu'elle s'attacha à Wagner.

24. Pendant ses études à l'École Normale, Sartre eut plusieurs « tapirs », c'est-à-dire des élèves prenant des leçons particulières. Il donna même des leçons de piano.

a Pour lui, mais il aimait un type d'hommes qu'il se représentait bien : il les voyait *Ce passage est marqué :* A refaire.

b *Ici, comme plus bas, Sartre écrit* déployait, représentait, *au lieu du pluriel.*

c *Ce passage est suivi par deux notes :*

– Il se disait : « On ne peut rien faire de grand sans aimer les hommes. »

– Chercher mon carnet nº 1* et développer : « L'été me donne le sentiment de ma force. Mais le printemps, subtil trompeur, me fait croire que je suis élégant. »

d *Le texte est ici interrompu par la note :*

Pour plus tard :

« Cosima ! Cruelle Cosima ! Ma fureur de bête, ma rage, tout cela n'était... Ah, qu'elle avait de charme lorsqu'à m'entendre elle ouvrait tout grands ses grands yeux, lorsqu'elle chassait un insecte posé sur son bras nu. Je découvre à présent son corps, si frêle, si plein. Cosima ! Je l'aime comme un idiot. J'ai tressé mes idées comme une corde, etc. (cf. Carnet). Cosima ! Cruelle Cosima, jamais plus je ne la verrai. »

e *Ici, Sartre annonce le plan qu'il veut suivre dans le reste du chapitre :*

Ce qu'il faut révéler de lui [Frédéric] : sa jeunesse, gaminerie – sa sentimentalité – sa gaîté – son mysticisme.

Il parle seul et tout haut. Passants interdits. Chantonne, saute par-dessus les boîtes à ordures (poubelles) – Intérêt à l'extérieur, vive adaptation – puérile : il va considérer le contenu d'une poubelle – Se rappelle la phrase d'un de ses amis : « Vous êtes tantôt semblable à un vieillard, tantôt à un enfant de dix ans. » Incompréhensif devant ce printemps. *Nous réorganisons le reste du chapitre en fonction de ce plan et nous rejetons au chapitre suivant un certain nombre de fragments qui, clairement, se placent pendant et après la première visite de Frédéric à Organte.*

f *Plus loin une note sans suite reprend le même thème :* Frédéric, dans ses moments de détresse, a un idéal tout changé, car l'idéal ne nous quitte même pas en temps de détresse : se marier avec une douce et jolie fille et vivre tranquillement en province.

a *Sartre ajoute ici :* cf. Carnet 1.

25. Cette méditation sur les objets annonce les développements que l'on trouvera plus tard dans *La Nausée* et dans l'œuvre philosophique de Sartre et elle précède, soulignons-le, sa découverte de la phénoménologie.

a *Note de relecture sur ce passage :* Des éléments mais il faut développer à propos de la poubelle l'idée d'ouvrir les sens.

26. Le philosophe présocratique Anaxagore introduisit dans la philosophie l'idée d'un principe ordonnateur, l'intelligence.

a *Ici, phrase sans suite* : Goût de la vie : ouvrir ses sens. Il le fait.

a *Une note préparatoire indique :*

Le printemps fait revivre en lui son image d'élégance. Il se croit élégant, il se sent vivre son image. Il en prend conscience, n'est pas très fier de cette joie, y renonce brutalement en se regardant dans une glace, ce qui évoque en lui une image caricaturale. Il garde pourtant sa joie.

27. Voir la note *b* de la page 218.

a *Première version, biffée, de ce passage :*

Frédéric ne retint rien du salon malgré ses efforts. Deux classes d'observateurs : ceux des choses et des gens. Lui ne peut observer que les gens, et encore les gens en mouvement ; le mouvement d'une bouche plus que la bouche, le mouvement des yeux plus que les yeux.

28. Sartre a découvert Proust avec Nizan lorsqu'il était au lycée Henri-IV. Dans le film *Sartre par lui-même,* il déclare : « Quelqu'un qui m'a beaucoup influencé, mais pas directement, ça ne se voit pas, c'était Proust [...], nous le lisions en première, [...] et nous parlions des personnages comme de personnages vivants, qui existaient [...] » (*Sartre, un film,* Gallimard, 1977, p. 30). Cette admiration se maintient à l'École Normale où Sartre relit *A la recherche du temps perdu,* mais elle se nuance par la suite, lorsqu'il reproche à Proust son psychologisme et son esthétisme subjectiviste. Il faut souligner cependant que Sartre n'a jamais

cessé de tenir Proust pour le plus grand romancier français du siècle et que, jusqu'à la perte de sa vue, en 1973, il lui arrivait très souvent de prendre au hasard un des volumes de la *Recherche* et d'en lire des passages, pour le plaisir, avant de se mettre au travail.

a *Biffé :* Mais dès l'instant où j'ai su que vous étiez élève de l'École j'ai *[un blanc]* nous nous

29. Sartre s'intéressait peu à la politique à l'époque où il était à l'École Normale. Tout en ayant les idées à gauche, il avait un certain mépris esthétique pour les partis et refusa d'appartenir à des groupes socialistes. Sur les sympathies de Sartre pour le pacifisme, à l'Ecole, voir le livre de J.-F. Sirinelli cité à la note 1 de la page 210.

a *Le texte est interrompu par la note suivante* : Adopter la méthode de « 2 hommes » : récits brefs et anecdotiques des journées d'Organte et de Frédéric.

30. On trouve résumé ici d'une façon maladroite mais directe le projet de Sartre comme écrivain.

31. Ce titre, inventé, est évidemment une microstructure du récit.

a *Sartre écrit :* Il avait eu fort affaire pour

32. C'est certainement aussi la pensée de Sartre, et elle illustre bien son tempérament en philosophie : il aime le tranchant, les arêtes nettes, les idées qui s'affirment avec une certaine brutalité et qu'on peut *saisir.* En philosophie, Sartre estime en somme que pour inventer du neuf il faut foncer droit devant soi, écarter agressivement tout ce qui n'entre pas dans ses vues, ne pas se laisser paralyser par le souci de la nuance, la prise en compte permanente de l'argumentation adverse. Simone de Beauvoir raconte (cf. *La Force de l'âge,* p. 46) que Sartre allait même jusqu'à refuser l'évidence de certains faits lorsqu'ils ne concordaient pas avec une théorie qu'il était en train d'élaborer. Ce tempérament de fonceur est certainement ce qui le séparait le plus de Merleau-Ponty, à qui Sartre reprochait l'indécision de sa pensée tout en en appréciant la pénétration.

a *L'*etc. *renvoie souvent, dans ce manuscrit, à des passages qui ont été rédigés plus complètement ailleurs ou probablement dans d'autres cahiers ou carnets.*

33. Les griefs du jeune Sartre contre Gide, nous a-t-il dit, visaient surtout son style. Il avait particulièrement en horreur *Les Nourritures terrestres,* les jugeant écrites à la manière d'un professeur qui s'applique à singer le « beau style » du XIX^e^ siècle, et il avait beaucoup de mal à comprendre comment ce livre avait pu avoir un effet de libération pour les jeunes gens de la génération précédente. Seul *Paludes* trouvait grâce à ses yeux. Il n'a guère modifié par la suite son opinion sur l'écrivain, mais il a eu de la sympathie pour l'homme quand il l'a connu, en 1939 ; il fut frappé par le contraste entre sa conversation, amusante et libre, et son écriture, impitoyablement soignée.

34. Cette définition du roman s'applique plus particulièrement, semble-t-il, à « La Légende de la vérité », œuvre que Sartre écrira peu après « Une défaite ». Elle semble convenir aussi à ce que nous savons de la première version de *La Nausée.*

a *Le manuscrit donne :* Il se reconnaissait en Organte, etc. *Nous plaçons ici un fragment qui se trouvait sans suite dans le chapitre précédent.*

35. Cf. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge,* p. 47 : « A l'École Normale, Sartre avait adopté un énergique slogan : "Science, c'est peau de balle. Morale, c'est trou de balle". » L'hostilité du jeune Sartre à la science s'explique évidemment en partie par des raisons familiales (culture exclusivement littéraire des Schweitzer, opposition à son beau-père ingénieur), mais il lui a trouvé des justifications proprement philosophiques qui tiennent sans doute au retard de la philosophie des sciences durant les années 20 et 30 par rapport à la pensée phénoménologique, par exemple.

36. Voir « Jésus la Chouette », note 1 de la page 62.

a *Passage suivi par la note :* Mieux marquer le crescendo des sentiments d'Organte. *Dans d'autres notes, Sartre identifie ouvertement Frédéric à Nietzsche et Organte à Wagner. Il décrit ainsi Organte :*

– Finesse acquise d'expérience, non de nature

Force fatiguée

Sens de la Mort = disponibilité

Orgueil plus intransigeant que celui de Nietzsche mais qu'il sait mieux voiler. A cet âge et avec ces succès il s'y mêle de la Vanité.

– Un jour Wagner, mélancolique, fait à Frédéric une semi-confidence sur l'amertume d'être disponible. Il s'arrête devant l'étonnement candide de Frédéric.

37. Cet aspect des rapports entre les deux amis est déjà souligné dans « La Semence et le Scaphandre ».

a *Nous plaçons ici, faute de mieux, deux fragments intitulés* « L'Appel au maître ». *Ceux-ci se trouvent dans le manuscrit à la fin du deuxième chapitre, avant la rencontre de Frédéric avec Organte, mais il est évident d'après le contexte que cette rencontre a déjà eu lieu et que « L'Appel au maître » fait partie des passages où Frédéric exprime sa déception concernant Organte.*

38. L'ouvrage de Victor Delbos dont il est question a été publié en 1924 par la Librairie Bloud et Gay. La citation complète, tirée du chapitre « La doctrine de la liberté », p. 272, se lit ainsi : « Ainsi la volonté est antérieure en nous à la liberté, et la liberté n'est autre chose que l'attitude d'esprit que nous prenons dans tel ou tel mouvement de notre volonté, la volonté elle-même consistant essentiellement dans le mouvement naturel qui nous pousse vers le bien

en général, vers le bien indéterminé, c'est-à-dire vers Dieu. “Dieu nous a faits et nous conserve pour lui ; il veut que l'on aime tout ce qui est bon : il est le premier ou plutôt l'unique moteur” (1er Éclaircissement). »

a *Ce chapitre a été écrit avant le chapitre précédent car Sartre pensait d'abord le situer en troisième position, avant « Les lèvres d'Organte ». D'autre part, Sartre a composé le conte de fées proprement dit avant les pages d'introduction que nous donnons ci-après.*

a *Dans les deux premiers chapitres, ce personnage se nomme* Maler *ou* Mayer.

39. La description du personnage de Cosima correspond de très près, nous a dit Sartre, à son modèle, Simone Jollivet, et elle concorde en effet sur plusieurs points avec celle d'Anny-Camille (voir *La Nausée,* in *Œuvres romanesques,* La Pléiade, p. 160 et note 2, p. 1790-1792).

a et y prenait un plaisir extrême : on l'appelait

40. Ce conte a peut-être été inspiré par un ouvrage de Paul Gsell, *L'Homme qui lit dans les âmes,* paru chez Grasset au printemps 1928. Sartre connaissait Gsell pour son volume *Les Matinées de la Villa Saïd* (voir chapitre suivant).

b *Sartre hésite entre* première chair *et* pulpe.

a *Phrase ajoutée* : La reine faisait des prières et buvait des bouillons d'herbes. Tant et si bien

a le jour où votre fils, ignorant qu'il existe des âmes, éprouvera pour une femme un très grand amour, ce jour-là

b de Cosima. Ainsi Frédéric pensait à l'image de ce corps. Il avait

a *Précédé d'une phrase tronquée :* venait de source à présent : le pli était pris : « Au bout de quelques

a de marche dans la forêt, il arriva dans une clairière où une

a mon chemin ? – Mon bon jeune homme, dit Cosima

b feindre que je suis avec une femme, qu'elle ait

a on le jugeait. Être jugé par quelqu'un, cela le bouleversait. Et, bouleversé

41. Sartre utilise souvent ce proverbe. Dans *La Nausée* (*O.R.*, p. 33), l'un des rares souvenirs d'enfance de Roquentin est que sa tante Bigeois lui disait : « Si tu te regardes trop longtemps dans la glace, tu y verras un singe. »

42. On aura reconnu dans ce passage une partie de la thématique fantastique et des obsessions de *La Nausée* : vie des choses, cheval-araignée, arbres, etc. On sait par ailleurs qu'un des rares poèmes que Sartre ait écrit s'intitule « L'Arbre ».

a *Le récit est interrompu ici par trois notes. La première se lit :*

Cosima doit confier à Frédéric son amour des personnages. Ils s'amusent à faire des contes à deux : type petite vierge. Frédéric y oppose son amour du réel.

Les deux autres indiquent le plan de l'ensemble de l'œuvre (voir notre introduction).

43. S'agit-il ici d'une citation ? Nous n'avons pas pu en déterminer l'origine.

a *Ce passage est suivi par une note de commentaires :* Frédéric bafouille au début : de *Et l'on disait* à *Le Chasseur d'Ames.* « Ah ça, est-ce qu'elle ne va pas s'en aller ? » Développer l'attitude de Cosima. Il prend de l'assurance pour l'entretien de Baroco et de la Reine.

Développer son ennui : son attitude en général vis-à-vis des femmes. Ce que celle-ci a de spécial. Et aussi mauvaise humeur : la grâce qu'il veut donner à son récit lui semble une confession à Cosima.

Resserrer et mieux écrire : Au bout de quelques années, etc.

Parler ici et là du *visage* de Cosima. Style resserré et sans bavure à la fin.

Début à refaire

Plus de naturel

Plus de mouvement des corps.

b *Notes sans suite se rapportant à ce chapitre :*

– Il n'avait connu que des filles de bar, ou des enfants simples, ou des femmes sensuelles – Geneviève (quant au portrait d'Ellante**). Il restait charmé devant cette femme nouvelle, et aussi incompréhensif que ce matin devant le printemps.

– et c'était vers ce rayon intermittent qu'il était tout entier tendu. Il forma toute une phrase en lui-même : « En mon âme, belle machine, y a quelque chose de cassé ! » – ce charme sourd, perfide, qui s'insinuait en lui lentement, comme un poison.

– Cosima dans la troisième partie : quand on se confie, on ne confie de soi que la nuance, la petite image centrale, la passion dominante. On ne confie pas les qualités et les défauts secondaires. Frédéric allait apprendre à les connaître tous chez Cosima.

– Lorsqu'il va chez Cosima, il imagine avec terreur la dispersion de son être.

a *Dans le plan qu'il s'était constitué, Sartre avait d'abord résumé ainsi le chapitre V* : Récit des rapports Frédéric-Organte-Cosima. Les petites filles. *Le chapitre VI* devait être : Frédéric et Cosima (cf. p[artie] précédente). *La distinction entre les deux chapitres est si peu claire dans l'esprit de Sartre qu'elle n'apparaît pas dans le manuscrit. Nous indiquerons, cependant, à un moment du récit, une coupure possible.*

Ailleurs Sartre intitule le chapitre V : Organte et la Sunamite, et lui *donne le plan suivant* :

épisode du volume lu par Frédéric

épisode de Gsell

épisode des confidences avortées

Les joies d'Organte : Histoire de la Brouette – Danse autour de la table

Quand Frédéric revit Cosima, petites brouilles.

Maler : « Au fond elle ne le trouve pas assez distingué. »

b *Dans le manuscrit, la citation de la Bible est précédée par la note suivante sur Organte :*

Sceptique – mais les exigences du corps. Il lui faut à ses livres des héros puissants – N'a pas toujours été ainsi : théories puissantes. A présent Organte joue avec sa pensée.

44. Le texte de ce verset diffère légèrement dans la version de l'école biblique de Jérusalem.

a *Texte interrompu par la note :*

Ici doit se placer une analyse des sentiments de Frédéric pour Organte.

Sympathie pour sa force

Plaisir de disserter (S. Aron)***

Cette impression grandissante de voir une préformation de ce qu'il serait lui-même. Goût grandissant pour les théories d'Organte. Il y voyait un moyen de donner sa force à tous les hommes.

45. Cette attitude annonce celle de l'Autodidacte dans *La Nausée.* C'est en 1924 que Sartre lui-même se mit à consigner des pensées par ordre alphabétique (sur l'Art, la Beauté, le Cinéma, etc.) dans un carnet qu'il avait trouvé dans le métro (voir ci-dessous, l'Appendice II, « Carnet Midy »).

b *Dans une note du deuxième chapitre, Sartre avait esquissé ainsi l'épisode qui suit :*

Discussion entre un camarade et Frédéric sur le dernier livre d'Organte. Pour le camarade : faiblesse, scrupules, sens de la mort ; pour Frédéric : sens de la vie, brutalité, force. Frédéric rapporte cette conversation à Organte, croyant y trouver un appui. Organte sourit et, orgueilleux et évasif : « Je suis content de ce que vous me dites là. Cela prouve que mon livre n'est pas trop au-dessous de ce que je voulais faire. Le propre des bons livres est de prêter à toutes les interprétations possibles. » Frédéric ne comprend pas.

46. Il est possible que ces citations ainsi que les détails concernant *Samson* soient plus ou moins tirés d'un ouvrage que Sartre a pratiqué. Nos recherches à ce sujet sont restées infructueuses. Un référent possible est le célèbre opéra de Camille Saint-Saëns, *Samson et Dalila.* Le texte évoque aussi lointainement « Hérodias » de Flaubert et *Salomé* d'Oscar Wilde.

a *Ce début de phrase se termine dans la rédaction continue par* : orgueilleux, etc. *A cet* etc. *nous substituons une partie de la note b de la page 249.*

47. Ce thème sera développé à la fin de l'ouvrage et justifiera le titre « Une défaite ». Soulignons que c'est l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de Sartre, celui du qui perd gagne.

48. Le volume *Les Matinées de la Villa Saïd : Propos d'Anatole France* recueillis par Paul Gsell (Grasset, 1921) avait obtenu un certain succès. Superficiel et léger, il mérite sans doute la

qualification de “pauvreté” que lui attribue Organte, mais il est agréable à lire. Anatole France y apparaît comme le Maître, à la fois sceptique et éclectique, qui dispense les produits de sa sagesse ainsi que de fines anecdotes ; il n'a guère le tragique et le sens de la mort d'Organte. La Villa Saïd était la demeure d'Anatole France, avenue du Bois de Boulogne.

a *Une note préparatoire annonce ce passage ainsi :*

Frédéric propose un jour mystérieusement à Organte de lui faire les *Entretiens de la Villa Saïd* (Gsell). Organte est affolé : laisser ses pensées aux mains de ce brouillon. Il lui dit : « Oh, je ne veux à aucun prix. Je vous remercie mais je trouve que c'est du battage. » Mais Frédéric a son idée.

b *Notes pour le dîner chez Organte :*

Petites filles et Organte : visage las – usages sociaux. Il était séparé de Frédéric par trente ans d'usage.

Topo sur l'expérience des parents.

Fin : « Vous n'écrivez pas ? – Non. » Il le décide. Il plaide pour livre. L'autre écoute rêveur Termine : « Je vois mieux ça en opéra. »

49. Sartre écrit ici : l'éthique, sans majuscule ni guillemets ni soulignement. Rappelons que Spinoza était, après Descartes, son philosophe préféré. A l'École Normale, lui et les « petits camarades » tenaient que le monde n'avait connu que quatre philosophes dignes de ce nom : Socrate, Descartes, Spinoza et Kant. Sartre était venu à Spinoza par Goethe. *L'Éthique* lui avait paru d'une qualité « magique », à la fois par les idées développées et par la rigueur mathématique de leur construction, nous a-t-il dit. Il avait aussi une vive sympathie pour le personnage de Spinoza. Mais, alors que Descartes lui avait donné le point de départ de sa propre pensée, l'influence sur lui de Spinoza était surtout formelle : c'est la structure de sa pensée qu'il admirait, plus que son contenu. Chez Kant, il était rebuté par la laideur de l'écriture. Descartes seul lui donnait l'exemple d'une pensée radicalement neuve en son époque et d'une langue parfaite.

Notons que le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale a reçu en don de M. André Dupuis un exemplaire de l'*Éthique* annoté, jusqu'à la page 115 par Sartre, au Havre, en 1935-1936.

50. Cette phrase évoque la célèbre fin des *Mots.* L'idée, ainsi que la suivante (il n'y a pas de génie) sont souvent reprises par Sartre.

Page 253.

a lui répondit la phrase d'usage mais avec un accent penché qui lui donnait un grand prix : « C'est moi

b *Ici, note sans suite :* Organte inquiet et joyeux à la fois devant Frédéric.

c et qui n'avait pas les mêmes bases, selon qu'il était avec lui ou non. Ce qu'il

Page 254.

a *Note intercalée :* Après le retour en troisième partie : affection plus sèche, toute d'idée, ne retrouve plus ces élans.

b allait naître. Frédéric était heureux. Et ces flots

a *Note préliminaire, difficile à situer exactement dans le récit :* Les joies puériles et formidables d'Organte qui réjouissaient tant Frédéric.

Page 257.

a *« Topo » (selon l'expression de Sartre) pour cette partie du récit :*

Humilié comme toujours lorsqu'on voit un autre juger en un coup ce que nous considérons comme avec mille nuances.

Perplexité de Frédéric devant distingué.

N'a jamais songé à Organte sous ce jour ; il lui apparaît de l'extérieur une seconde fois (la première étant le jour qu'il le connut, et encore).

Ne peut croire que Cosima ait des motifs si bas. Et là il est meilleur psychologue – là c'est sa psychologie, non son amour qui l'y porte.

Mystère du conte de fées : voudrait l'éclaircir.

Son affection pour Cosima.

a *Par une note numérotée 1, Sartre renvoie à un passage qui ne se trouve pas dans le manuscrit.*

51. Selon le mathématicien jésuite Boscovich (1711-1787), l'atome est un centre de force sans matière. Cette référence est peut-être empruntée à Nietzsche lui-même : celui-ci explique, en effet, les théories de Boscovich dans une lettre du 20 mars 1882 adressée à Peter Gast.

a *Aucune coupure n'étant indiquée entre le chapitre V* et le chapitre VI (cf. note *a* de la page 247), nous suppléons ici le titre mentionné par Sartre dans son plan.

52. Faut-il rappeler que Sartre a longtemps tenu la notion d'inconscient pour inutile : « Dans tous les cas où l'on fait appel à l'inconscient, on pourrait faire appel à des notions différentes » (« Conscience de soi et connaissance de soi », *Bulletin de la Société française de Philosophie,* XLII^{e} année, n^{o} 3, avril-juin 1948, p. 84) ?

a l'appauvrir. Il aimait un peu son Maître comme une femme ; ou plutôt par delà son Maître, son amour tout viril s'adoucissait, croyant atteindre une femme. Et réciproquement

b *Ici, note numérotée 5, sans texte afférent.*

53. Sartre, dans les années 20, appréciait beaucoup George Meredith. On trouvera d'autres références à l'écrivain anglais dans la suite du récit.

a *Le texte est interrompu ici par des notes qui servent de canevas pour la suite du chapitre :*

Tendresse devant cette faiblesse
désir de s'en rendre compte plus avant
impossibilité d'exprimer cette tendresse

Ton doctoral – il en souffre – mais l'attitude se poursuit d'elle-même. A un moment il croit pouvoir s'en débarrasser : comme il <parlait> de *Fort comme la mort* : « Non, dit-elle, je n'aime pas. Aimer – Pas toujours être aimée – c'est impossible. »

Elle fait arrêter la voiture – Le temps s'assombrit – Ses manières enjôleuses vis-à-vis du chauffeur.

Frédéric poursuit avec manque de tact.

« Oh que c'est ennuyeux ! Est-ce que vous faites tout le temps comme ça le professeur ? » Accord.

Il lui dit : « Mistler… » Elle explique : personnages – sens des nuances.

Frédéric et le Présent. Il explique sans avoir envie de convaincre – pour la première fois.

Cosima : « Moi aussi j'ai le sens du présent : nuances – se fondre dans la nature. »

Reprend : « Organte pas un personnage ? »

« Non. – Et moi ? – Aucun vivant. »

54. L'interview « Sartre et les femmes » (*Le Nouvel Observateur,* 31 janvier 1977) confirme que, durant son adolescence, Sartre considérait son rôle dans une relation amoureuse comme celui d'un protecteur. Cette tendresse protectrice est une forme d'impérialisme affectif, comme le voit bien Cosima dans les pages qui suivent (« les hommes écrasent les femmes de leur passion »).

55. Roman de Maupassant publié en 1889.

56. Œuvre de George Meredith, dont il sera question plus loin.

57. Romancière anglaise, pseudonyme de Winifred Diana Ashton (1888-1965), qui venait de publier *Légende,* un roman traduit par Jeanne Scialtiel et préfacé par André Bellessort (Plon, 1926).

a *Le récit est interrompu par une note marquée B et qui ne se trouve pas située dans la rédaction continue :*

Il n'était pas vaincu. Il s'était vaincu lui-même : il avait tourné sa force contre la Force ; il s'était maîtrisé, arrêté net.

b *Sartre revient deux fois à* Maler *au lieu de* Mistler ; *nous continuons cette dernière graphie.*

58. Pierre le Cruel était l'une des « divinités » démoniaques que s'était créées Simone Jollivet à la suite de la lecture de Michelet (cf. Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge,* p. 71). Il y a

plusieurs monarques espagnols ayant porté ce nom. Celui dont parle Michelet dans son *Histoire de France* (Livre VI, chapitre IV) est Don Pèdre-le-Cruel (1334-1369), roi de Castille.

a *Ici, note numérotée 7, sans texte.*

b *Sartre écrit* soyiez *et plus loin* ayiez.

c *Ici, note numérotée 8, sans texte afférent.*

59. L'obsession de devenir un vieux professeur usé qui n'a pas réalisé ses ambitions est la contrepartie des ambitions du génie en herbe, pour Sartre comme pour son personnage, mais elle semble avoir épargné son modèle, Nietzsche.

d *Ici se termine le premier cahier. La couverture porte des croquis de visages masculins ainsi que des notes qui constituent un plan pour la suite :*

I. Sans eux. Les revoirs. La philo. La lettre d'Organte. Aff. *[Affection ?]* de Frédéric puisqu'ils reviennent : J'aurai le cœur net. Arrivée. Premiers malentendus avec Organte.

II. Premiers malentendus avec Cosy.

IV. (ou III.) Théâtre.

V. Conclusion.

a *Sartre avait d'abord inscrit pour ce chapitre le début suivant :*
Vous ne connaissiez pas ses vraies joies. Comme il a changé. A présent elles lui font mal. Elles sont trop fortes pour lui, douloureuses.

60. On peut voir ici l'amorce d'une idée que Sartre élaborera plus tard, dans *Baudelaire* pour commencer, celle du « choix originel » auquel renvoient en définitive tous les comportements d'un individu.

a les larmes aux yeux : il défaillait de tendresse. Il se rebella

61. Dans ce passage concernant la maladie se mêlent sans doute des éléments empruntés au modèle de Frédéric, Nietzsche, et des traits du propre caractère de Sartre. Simone de Beauvoir note à plusieurs reprises que le stoïcisme de Sartre face aux maux physiques et aussi une forme de sadisme exercé sur son propre corps. Contrairement à Nietzsche qui soignait ses maux tout en refusant de se laisser abattre par eux, Sartre a toujours été enclin à ne pas se soigner quand il était malade et même à cacher ses symptômes aux médecins qu'on l'entraînait à consulter.

a *Ce passage étant marqué* Début, *il est possible qu'il se place au commencement du chapitre. Nous le maintenons ici car Sartre semble en fait avoir hésité entre deux débuts possibles.*

b *Sartre renvoie à un passage se terminant par* ces recherches *et que nous ne possédons pas.*

62. Cet hémistiche se trouve dans les *Stances* de Malherbe :

« Beauté mon beau souci, de qui l'âme incertaine

A comme l'Océan son flux et son reflux [...]

c rêveries. Il prit un livre sur la table. « Ma chérie, il faut que tu connaisses ces vers qui sont pour toi. » Il lut :

Que m'importe que

63. Première strophe du poème de Baudelaire « Madrigal triste », publié en 1861 et ajouté à la troisième édition des *Fleurs du mal.*

a *Sartre écrit* : des gens qu'ils ne connaissaient pas *et aucune interstice*

b *Note sans suite :*

Je veux avoir un corps et un esprit. J'en ai besoin. Et l'esprit, comme un Ange, contemplera calme et clair les souffrances du corps. Il faut que je me crée un Esprit.

64. Sartre mêle ici deux souvenirs personnels et les transpose en les intensifiant quelque peu. En face de la maison qu'il habitait dans son enfance, 1, rue Le Goff, se tenaient des séances de spiritisme et il lui arrivait souvent d'en observer à la nuit tombée les participants groupés autour d'une table sous une unique lumière. Plus tard, à La Rochelle, sa mère le conduisait parfois le jeudi chez la mère de son beau-père, laquelle s'adonnait au spiritisme, au grand agacement de M. Mancy.

65. Ce terme d'« adaptation » appartenait aussi au vocabulaire de la relation amoureuse entre Sartre et Simone Jollivet.

a *Ce verbe ainsi que le suivant sont au présent car ils font à l'origine partie d'une note indépendante de la rédaction continue. Nous substituons l'imparfait.*

66. *Védas,* livres sacrés des Hindous, écrits en langue sanscrite. Selon Daniel Halévy (*op. cit.,* p. 295), Nietzsche avait trouvé dans les *Védas* ces mots qui l'avaient tellement charmé qu'il les plaça en exergue d'Aurore : « Il y a beaucoup d'aurores qui n'ont pas encore lui. »

67. Louis Claude de Saint-Martin (1743-1803), philosophe de l'illuminisme.

68. Sartre nous a dit n'avoir jamais eu beaucoup de goût pour Mozart, dont l'écriture, comme le dit ici Frédéric, lui paraissait obéir à une logique discursive.

La réflexion de Sartre sur la musique se poursuivra dans *La Nausée* (cf. *Some of these days*), dans *L'Imaginaire*, dans *Qu'est-ce que la littérature* ? (début du chapitre “Qu'est-ce qu'écrire ?”) et surtout dans sa préface à *L'Artiste et sa conscience* de René Leibowitz (reprise dans *Situations, IV).* Voir aussi l'interview donnée à Lucien Malson *(Le Monde*, 28 juillet 1977) et, sur sa propre pratique de la musique, l'*«* Autoportrait à soixante-dix ans » (*Situations, X,* p. 167-172).

a *Cette section reprend plusieurs éléments du passage précédent. Il n'est pas certain qu'elle se situe exactement ici.*

69. On retrouvera le même thème dans la nouvelle « Dépaysement » (Sartre, *Œuvres romanesques,* Pléiade, p. 1531 sq.)

a *Note intercalée :* Frédéric, tout malheureux qu'il fût, n'aurait su se passer d'eux et cette idée le consolait de bien des déboires, qu'il les *[un mot illisible*] et ne les quitterait pas de longtemps.

b *Dans une note préparatoire presque identique au texte que nous donnons, Sartre souligne* les habillant de travestis *et ajoute en marge :* Développer.

c *Première rédaction :* au fond sans souci de leur santé

70. Sartre jouait lui-même du piano (un de ses condisciples à l'École Normale, Daniel Lagache, dit l'avoir entendu jouer fort bien la sonate *Apassionata* de Beethoven). Mais cette scène est visiblement inspirée de celle des adieux de Nietzsche à Wagner et sa femme Cosima qui quittèrent Tribschen pour Bayreuth au printemps de 1872. Nietzsche arriva à Tribschen alors qu'ils étaient en train de faire leurs malles et il les aida à emballer livres, papiers et partitions. Il s'interrompit soudain pour improviser au piano une « déchirante rapsodie » (Halévy, *op. cit.,* p. 168). Selon Charles Andler (*op. cit.,* p. 288) qui fait le récit de la même scène, Nietzsche trouva Cosima seule, comme ici Frédéric.

Dans la seconde partie de « Une défaite », il semble d'ailleurs que Sartre aurait suivi de plus près les données biographiques de son modèle. Le titre même d'*Empédocle,* qui est celui que Frédéric va donner à son livre de dialogues avec Organte, se réfère indirectement à un projet de drame inspiré du poème *Empédocle* de Hölderlin, projet qu'eut Nietzsche à l'époque de Tribschen et dont il ne subsiste qu'un fragment. Selon Andler (p. 194-195) : « L'*Empédocle* de Nietzsche, s'il eût été achevé, aurait dit la vie et la doctrine de Tribschen, et le rôle de la réforme wagnérienne dans le péril présent. [...] Si Hoelderlin avait symbolisé dans Empédocle le crime même de la pensée allemande, pour Nietzsche il signifiait le crime dont sa propre philosophie courait le risque. Empédocle détient le secret d'une vérité terrible qui conduirait au suicide volontaire les peuples incapables d'en supporter le message. Il répand cette vérité avec l'obstination d'un idéalisme entaché, lui aussi, d'une surhumaine scélératesse. Car la vie n'est peut-être pas faite pour le vrai, et il est peut-être nécessaire de la sauvegarder par de salutaires mensonges. »

a *Une note située après la lettre d'Organte indique le plan que Sartre entendait suivre à partir d'ici :*

P*[artie]* II

I. Bilan

II. Règles du jeu d'Organte

III. La lettre

IV. Le retour
V. Cosima
VI. Michel-Ange
VII. Empédocle.

Le Bilan *est peut-être constitué par le passage commençant par* Pauvre petit garçon ! *Nous préférons le placer plus loin.*

71. Cette idée banale est tirée de l'ouvrage de George Meredith, *Les Comédiens tragiques,* traduit de l'anglais par Philippe Neel (Gallimard, 1926), titre original, *The Tragic Comedians* (Londres : Constable, 1911). Simone de Beauvoir écrit dans *La Force de l'âge* (p. 48) : « La liberté était notre unique règle. Nous défendions qu'on s'alienât à des rôles, à des droits, à de complaisantes représentations de soi. A propos des *Comédiens tragiques* de Meredith, nous avions longuement discuté sur les méfaits de la réflexivité [...]. »

72. Dans la religion de Zoroastre (ou Zarathoustra) qui fut pratiquée en Iran à partir du VIII^{e} siècle avant J.-C., l'homme doit choisir entre l'esprit du Bien, Ormuzd (ou Ahura Mazda), et le démon du Mal, Ahriman.

a *Ce passage au présent est écrit sur deux feuillets 21 × 33 intercalés dans le deuxième cahier du manuscrit.*

73. Nous avons déjà vu dans « La Semence et le Scaphandre » que le Sacré-Cœur était l'un des buts de promenade favoris du jeune Sartre.

a *Note préliminaire pour cette lettre :*

Lettre d'Organte à Frédéric après l'exposé des théories dites d'Organte. Son ironie voilée. « Je ne reconnais pas ces théories que vous m'attribuez généreusement. Ce sont les vôtres. Elles respirent la jeunesse. »

74. Cf. *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* (1895).

a *Note* : Après la lettre d'Organte, passage : « Lorsque j'avais reçu sa lettre, e.c. (cahier vert).

b *Passage destiné à figurer dans la scène finale intitulée* Michel-Ange.

c *Phrase marquée :* Dernier chapitre.

a *Ce passage, qui pourrait être une citation, est marquée :* Début d'Empédocle sur M. du jeu.

Il est impossible de savoir si Empédocle désigne l'ensemble de l'œuvre ou son dernier chapitre. Dans le premier cas, le passage servirait d'exergue au roman, dans le second, il sert de conclusion.

b *Comme on peut le constater, il reste très peu des quatre chapitres prévus par Sartre* (Le retour – Cosima – Michel-Ange – Empédocle) *pour terminer le roman.*

* *Cette remarque confirme que Sartre écrivait simultanément dans plusieurs carnets ou cahiers. Nous ne connaissons pas ce carnet n° 1.*

** Il semble que ce soit là le premier nom que Sartre ait voulu donner à Cosima, en relation sans doute avec Organte.

*** L'un des amis de Sartre à l'école normale était Raymond Aron. Le S qui précède est peut-être une abréviation pour Selon.

Er l'Arménien

NOTICE

L'existence de ce texte est connue depuis longtemps, par les Mémoires d'une jeune fille rangée, *mais ce n'est qu'en 1985, que nous avons pu en prendre connaissance, grâce à l'obligeance de Simone de Beauvoir. Un cahier de travail, dont on lira ci-dessous (p. 538) la description matérielle, se trouvait en effet dans ses archives. Son statut génétique est le suivant : il s'agit d'un manuscrit de travail rédigé d'abord d'une façon suivie, ensuite par fragments. Sartre écrit au recto des pages, puis fait des ajouts, plus ou moins longs, sur la page en regard. L'écriture étant à peu près uniforme, il est vraisemblable que ce cahier a été rempli en assez peu de temps. Il semble n'y avoir eu qu'une relecture, rapprochée du temps de la rédaction initiale. A l'évidence, il s'agirait donc d'une première campagne d'écriture. D'autres cahiers appartenant à cette première campagne existent peut-être, et probablement une mise au point ultérieure : il semble douteux que Simone de Beauvoir, et plus tard Jacques-Laurent Bost, aient pris connaissance de ce texte à l'état de brouillon où il nous parvient.*

Tel quel, le cahier indique la méthode de composition du jeune Sartre : une vaste conception préalable qui organise une série de thèmes philosophiques, une rédaction à plusieurs vitesses, fondée sur le discours mais procédant par récit et dialogues, avec des développements élaborés, des ellipses narratives à combler plus tard, des ébauches très rapides, seulement esquissées, d'autres plus dessinées, des fragments rhétoriques venus sous le coup de l'inspiration ou préparés mentalement, sous forme orale, et jetés sur le papier hors de la continuité narrative pour ne pas les oublier, avec l'intention de les placer plus tard à l'intérieur du récit, enfin des notes du type pense-bête et des passages soulignés à la relecture. Ainsi le cahier de travail comporte-t-il, à la suite, des

éléments très inégalement élaborés. La première page donne un plan en sept dialogues, traitant chacun d'un problème philosophique différent. Dans le cahier que nous éditons, seuls figurent des éléments du dialogue sur le Mal avec le Titan (partie 4) et du dialogue avec Apollon sur l'Art (septième et dernière partie). Le cahier donne donc une introduction narrative, des fragments de la partie centrale et la fin.

« Er l'Arménien » a été écrit après « Une défaite » et peut être daté de 1928. Simone de Beauvoir rattache le texte à la « théorie de la contingence » que Sartre essayait de formuler à l'époque pour relier ses idées sur la liberté, l'être, la morale et le mal, et à son désir de ne pas séparer la philosophie et la littérature. Elle précise : « A ses yeux, la Contingence n'était pas une notion abstraite, mais une dimension réelle du monde : il fallait utiliser toutes les ressources de l'art pour rendre sensible au cœur cette secrète "faiblesse" qu'il apercevait dans l'homme et dans les choses. La tentative était à l'époque très insolite ; impossible de s'inspirer d'aucune mode, d'aucun modèle : autant la pensée de Sartre m'avait frappée par sa maturité, autant je fus déconcertée par la gaucherie des essais où il l'exprimait ; afin de la présenter dans sa vérité singulière, il recourait au mythe. Er l'Arménien *mettait à contribution les dieux et les Titans : sous ce déguisement vieillot, ses théories perdaient leur mordant. Il se rendait compte de cette maladresse, mais il ne s'en inquiétait pas [...]*[1]*. »*

Dans ses Entretiens avec Jean-Paul Sartre *(1974), Simone de Beauvoir demande, à propos d'« Er l'Arménien », pourquoi il y a eu un « passage à la mythologie grecque, avec un style assez guindé ». Sartre répond avoir été influencé, passionné même, par ses études grecques et latines*[2]*, et il déclare : « [...] Je considérais l'Antiquité comme une réserve de mythes*[3] *». Sartre, ici, ne fait que suivre son temps, car les années vingt, caractérisées généralement par leur spiritualisme, restent également marquées par un fort courant de néo-classicisme. Dans le film* Sartre par lui-même, *il invoque, pour expliquer son propre classicisme, l'influence de « toute cette culture qui vous conduit nécessairement au symbole et au mythe, je veux dire la culture de l'École Normale », et il ajoute : « C'est une très mauvaise culture*[4]*. »*

Pour écrire « Er l'Arménien », Sartre s'inspire très librement du Livre X de La République *de Platon et utilise des éléments de la Gigantomachie* (*lutte des géants et des dieux) dont la plupart trouvent leur origine dans la* Théogonie *d'Hésiode*[5]. *En même temps, contrairement à ce qu'affirme Simone de Beauvoir, il se réfère implicitement à des modèles avec lesquels il dialogue : Descartes, le Chateaubriand de* René, *Nietzsche, Gide, Valéry, Alain et Giraudoux. L'ambition de Sartre semble être de réécrire pour son compte le* Discours de la méthode *et* Monsieur Teste, *mais sous une forme mythologique, en racontant lui aussi l'histoire de sa pensée comme celle d'une passion.*

Dans le dixième et dernier livre de La République, *Platon trouve de nouvelles raisons pour justifier l'exclusion de la poésie, puis, dans le cours d'une réflexion sur le bien et le mal et sur les récompenses de la justice, il affirme que la vertu est récompensée après la mort et, reprenant une idée déjà connue dans les cercles orphiques et pythagoriciens, il exprime sa foi en l'immortalité de l'âme. Pour illustrer ces idées, Socrate fait à son interlocuteur Glaucon « le récit d'un brave, Er, fils d'Armenios, originaire de Pamphylie*[6] *». Remarquons que chez Platon Er est pamphylien et non arménien, la Pamphylie étant une région située au sud de l'Asie mineure, entre la Lycie et la Cilicie, bien au sud-ouest de l'Arménie. En faisant de son héros un Arménien, Sartre, cependant, suit une tradition bien établie, que déplore d'ailleurs déjà Proclus dans son Commentaire de la* République[7] ; *d'autre part, en faisant allusion aux « Arméniens d'aujourd'hui », il tient compte de l'importante émigration arrivée en France après les massacres de 1915.*

Platon décrit ainsi l'aventure d'Er, sans donner d'autres détails sur sa vie : « Il était mort dans une bataille. Dix jours après, comme on ramassait les morts déjà putréfiés, on le releva, lui, en bon état, on le porta chez lui pour l'ensevelir et, le douzième jour, ayant été mis sur le bûcher, il revint à la vie. Alors il raconta ce qu'il avait vu là-bas [...][8]. »

Le personnage que Sartre choisit de faire parler n'est pas celui de Platon, il est son descendant, son arrière-petit-fils, semble-t-il, à la fois « dernier représentant de cette

grande famille d'Arménie dont nous parle Platon » et « notre contemporain ». Ceci permet à Sartre de prendre les plus grandes libertés avec le mythe. Il se préoccupe fort peu de l'immortalité de l'âme, lui substitue celle de l'œuvre, et il ne reprend chez Platon que deux idées fondamentales :

– comme Orphée, comme le Christ, Er est revenu d'entre les morts. Il est véritablement re-né et son aventure fait penser à ce que nous trouvons, chez Sartre, dans Huis clos, Les Jeux sont faits *et le tome IV des* Chemins de la liberté *;*

– d'autre part, Er est destiné à être pour les hommes le messager des choses de là-bas et il est chargé d'écouter et de regarder tout ce qui se passe outre-tombe, au royaume des dieux.

Sartre commence par doter son personnage d'une biographie : il a une hérédité et un métier (il a même été souteneur, ce qui prouve « une âme philosophique »), l'amour et le commerce lui ont permis de faire fortune, il a un ami autrichien et il meurt dans une maison close en faisant l'amour. Après sa résurrection, d'une façon qui écarte tout souci de vraisemblance, il adresse son récit à ses compatriotes, « sur la place publique devant tout le village assemblé ».

Er ne rapporte pas de son séjour outre-tombe des vérités établies : il est parti à la recherche de « connaissances nouvelles » et il entreprend pour cela une enquête sur la morale et le problème du mal, en commençant par l'un des thèmes fondateurs de la mythologie grecque : la révolte, puis le combat des Titans contre l'Olympe. Lui qui est « né sans l'idée de vérité » et qui voudrait ne tenir ses principes que de lui-même, veut savoir ce qu'est le mal et ne peut trouver les conseils qu'il cherche qu'auprès des Dieux.

Au terme de son enquête, Er-Sartre n'a guère avancé mais il a établi bien des points de sa biographie intellectuelle et il nous a montré, dans un récit plein de suspens, quel était son cheminement philosophique. Comme l'implique le sous-titre « L'Olympe chrétienne », « Er l'Arménien » doit sans doute être lu comme un dialogue avec les pensées grecque et chrétienne, qu'il finit par rejeter au nom de sa propre recherche de la vérité.

A plusieurs moments, en particulier dans les épisodes de Ganymède-Hébé et celui de Briarée, nous voyons Er tenté par une morale de la pitié, en d'autres mots par un engagement politique et social. Apollon intervient à point pour le mettre en garde contre cela et pour affirmer : « *Une morale, quelle sottise !* » *La solution qui se profile, analogue à celle de* La Nausée *et différente de l'esthétisme traditionnel qui se contente de* « *l'Art déjà fait* », *c'est la création d'une œuvre d'art. Dans une belle profession de foi poétique, proposant déjà ce que Sartre définira plus tard à propos de Flaubert et de Mallarmé comme un engagement dans la littérature et l'art, Apollon déclare à Er :* « *Ton vrai but, c'est le livre, le tableau, la statue qui naîtront sous tes doigts.* » *Au salut chrétien et à l'immortalité de l'âme platonicienne, Sartre oppose bien le salut par l'œuvre. A la fin du texte, Er est conscient de ses imperfections et de sa solitude, mais Apollon le réassure quant à son génie :* « *Va [...], ne crains point : tu en as.* » *Qu'il s'agisse de la morale de la pitié ou de l'engagement dans la philosophie et la littérature, la problématique qui court à travers tout* « *Er l'Arménien* » *est, dans sa naissante complexité, celle de la liberté.*

On reste étonné, devant ce texte autobiographique partiel, inachevé, aux défauts évidents, par le caractère grandiose, prométhéen, du projet, par l'excellente connaissance qu'à l'âge de vingt-trois ans Sartre a déjà de lui-même et par la clarté et la vigueur avec lesquels se dessinent plusieurs des thèmes fondamentaux de l'œuvre à venir. Sur le plan philosophique « *Er l'Arménien* » *est sans doute le plus riche et le plus révélateur de tous les écrits de jeunesse présentés dans ce volume. Ainsi apparaît déjà une singulière combinaison d'auto-ironie et d'assurance dans ses propres idées. Le ton introduit une distance que n'ont ni Nietzsche ni Valéry par rapport à leurs affirmations. Mais cette ironie n'entame en rien la conviction de Sartre que la philosophie doit rester indépendante de la science, conviction qu'il ne remettra jamais en cause.*

---

1. *Mémoires d'une jeune fille rangée,* p. 342 (édition blanche Gallimard).

2. Sartre a cependant été collé à un certificat de latin pendant ses études à l'École Normale.

3. *La Cérémonie des adieux, suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre,* Gallimard, 1981, p. 174.

4. *Sartre. Un film d'Alexandre Astruc et Michel Contat,* Gallimard, 1977, p. 29-30.

5. Voir l'édition de Paul Mazon, Paris : Les Belles Lettres, 1947.

6. Platon, *Œuvres complètes,* tome VII, 2e partie, Les Belles Lettres, 1948, p. 113. Texte établi et traduit par Émile Chambry.

7. Traduction et notes par A.J. Festugière, tome III, Paris : Vrin – C.N.R.S., 1970, p. 55. Proclus consacre d'abondantes remarques au mythe d'Er dans sa XVIe dissertation (p. 53 et suivantes).

8. Platon, *Œuvres complètes,* tome VII, 2e partie, p. 113.

Le Second Voyage d'Er l'Arménien
ou
L'Olympe chrétienne[1]

[I]

Lorsqu'Er l'Arménien disparut pour la seconde fois ses concitoyens ne s'en inquiétèrent pas car on lui attribuait l'habitude de mourir pour ressusciter. Et chaque séjour au pays des morts était l'occasion pour lui, disait-on, d'acquérir quantité de connaissances nouvelles[*].

Il s'agit du dernier représentant de cette grande famille d'Arménie dont nous parle Platon. Le nom d'Er se transmettait de père en fils, et, ensemble, cette curieuse propriété de mourir quelque temps et de ressusciter ensuite, la tête remplie de connaissances élevées et nouvelles. Celui dont je parle, notre contemporain, était un fier jeune homme. Il avait, au demeurant, été quelque temps souteneur ce qui prouve une âme philosophique. Chacun sait ce que sont les Arméniens d'aujourd'hui : il avait de l'entregent et se préoccupait avant tout de gagner son pain. Mais lorsque l'amour et le commerce avaient pourvu à ses besoins naturels, il tombait dans de profondes méditations qui l'avaient plusieurs fois conduit à des crises de conscience, car il mettait au service de la Pensée pure toute l'honnêteté dont il disposait. Il avait, presque adolescent encore, amassé une assez considérable fortune et il était revenu dans son village natal jouir de l'amour des uns et de l'estime des autres.

Vers la mi-juin de l'an dernier on le trouva mort dans une maison close où il avait affaire : il avait bu du vin, fait une fois l'amour et comme il se disposait à boire avant de recommencer, il tomba sur le sein de sa compagne, délira et

mourut. Deux jours durant une foule désolée défila devant son lit de mort. Mais le matin du troisième jour, comme on l'allait mettre en bière, il s'assit sur sa couche et bâilla. « Ne craignez point, dit-il aux assistants. Rappelez-vous que pareille chose advint à mes ancêtres. Ils avaient coutume d'en rendre raison sur la place publique devant tout le village assemblé. Mon père et mon grand-père pourtant ne moururent qu'une fois. Je sais ce que je vous dois. Soyez réunis demain dès l'aube sur la grand'place car j'ai plusieurs événements merveilleux à vous conter, et je compte parler jusqu'au soir. Pour aujourd'hui laissez-moi car je veux me recueillir. »

L'aurore qui vint trouva un grand concours de gens réuni sur la place publique. C'était une grande cour carrée aux pavés inégaux, l'on y élisait les magistrats à Pâques et le samedi l'on y saignait les cochons. Er accompagné des notables monta sur une petite estrade et parla d'une voix agréable et forte. « Jusqu'à l'an dernier, dit-il, la nécessité de faire fortune suffisait à me soutenir, à me protéger des passions les plus vives, de l'ennui, de l'incertitude. Le désir d'être riche traçait devant moi une route large et droite, tous mes instincts gardaient le silence et les calculs de mon intelligence suffisaient à résoudre les problèmes uniquement pratiques que je pouvais rencontrer. Un soir d'octobre comme j'allais avoir huit ans on ramena mon père, un poignard dans le cœur. « Bon, dit ma mère, sans s'émouvoir, il va rouvrir les yeux tout à l'heure. Ils sont ainsi dans sa famille[a]. » Mais le surlendemain on dut l'enterrer car il pourrissait. J'eus alors une enfance farouche. Je méprisais mon père de n'avoir point su soutenir la renommée de notre famille. Je sentais obscurément qu'il avait commis quelque faute et je rêvais, avec des angoisses exquises ou insupportables, de rétablir notre nom dans toute sa gloire par une résurrection exemplaire. J'avais la nuit des élans mystiques et je tentai par deux fois de me donner la mort pour atteindre plus tôt mon but. Mais notre ruine subite détourna le cours de mes pensées et en me contraignant de gagner mon pain fit de moi l'homme que vous savez.

Si les principes rigides d'une morale ont pour principal effet de nous faire tenir sans défaillance une conduite assurée, qu'avais-je à envier aux moralistes les plus certains ? J'avais résolu la question morale en ne me laissant pas le loisir de la poser. Et pour adoucir la sécheresse d'une vie purement intellectuelle, j'avais l'espoir vague et profond d'atteindre le bonheur par la richesse, ce même bonheur tranquille auquel aspirent la plupart des hommes. Je gravissais la pente aisée d'une montagne, sans me retourner, sans trébucher, sans autre but que d'atteindre la cime et de voir l'autre versant. Je ne craignais rien des tentations de l'amour car j'en avais fait mon métier. Je me délassai sans danger, à lire les philosophes et à méditer leurs doctrines. Or, après fortune faite, je tombai dans l'incertitude, l'inaction me conduisit à l'ennui, mes passions s'éveillèrent et je devins semblable à tous les hommes qui n'ont pas de but précis. Je compris alors que je tenais le bonheur et que c'est au sein du bonheur et du luxe que le problème moral se posait. Voilà sans doute ce que voulait dire mon ami l'Autrichien[Z] qui répétait volontiers que le meilleur et le plus juste des impôts devrait être perçu sur la morale. Je ne veux point dire que dans la misère même... Mais il suffit, je vous parlerai de tout cela par la suite et non sans détails. La jalousie dont je fis preuve en quelques occasions à l'égard de mes maîtresses, l'habitude si contraire à mon genre de vie précédent, que je pris vers cette époque de m'assurer à prix d'or les faveurs des femmes qui me plaisaient, la douleur poignante que je ressentis lorsque Zulischa[a] me trompa, toutes ces faiblesses contribuèrent à dessiller mes yeux : « Voilà donc, pensais-je nuit et jour, ce que le bonheur fait d'un homme. Je vivais autrefois des femmes. Elles vivent à présent sur moi, comme sur une charogne. O mon cœur d'airain ! mon cœur d'airain ! qu'es-tu donc devenu ? » Un jour, nous buvions du vin bleu dans une auberge. Zulischa qui me faisait déjà souffrir depuis fort longtemps sortit quelque moment et je pris pour sujet de mes méditations l'empire que cette femme exerçait sur moi. Il se trouvait qu'aux tables avoisinantes plusieurs femmes fort belles se divertissaient et, portant mon regard sur elles, je reconnus

qu'elles l'emportaient sur Zulischa tant pour la perfection de leurs corps que par l'intelligence qu'annonçaient leurs traits. Et je sentais cependant qu'elles me resteraient étrangères et que je n'avais aucun plaisir à les voir, aucun désir de les posséder. C'est ce qui rendit plus étrange encore cet amour que je portais à Zulischa. Devant ce beau et grave problème toute la nervosité dont je faisais preuve à l'ordinaire en pensant à cette femme disparut, les battements de mon cœur s'égalisèrent ; étudiant mon cas dans ce qu'il avait d'universel, je tombais dans cette sorte d'étonnement qui passe aux yeux de Platon pour engendrer la Science en nos âmes, dans une stupeur vraiment philosophique. Si, lisant quelque ouvrage, on arrête assez longtemps sa vue sur un mot familier, il arrive que son sens vous échappe et qu'il vous semble mystérieux et neuf.

Mais, las d'admirer cette incompréhensible passion, je fis quelques raisonnements à son sujet : qu'est-ce donc, pensais-je, qui fait l'unité de mon amour pour Zulischa ? Son visage changeant n'est jamais le même, son humeur est plus capricieuse encore ; ce ne sont point non plus les souvenirs que j'ai d'elle : je souffre depuis que je la connais et, de ces souvenirs il n'est pas un que je puisse supporter, tous m'évoquent une douleur aride, un désespoir fébrile et sombre : c'est par là que j'ai passé. Ce n'est pas cette souffrance ou du moins cette souffrance seule, l'unique aspect sans doute constant de mon amour, car toute souffrance est haïssable : or j'aime. Je convins donc, à cet instant, que mon intelligence liait entre eux ces moments si différents par la supposition bien naturelle de l'identité de l'objet de mes feux. Mais je ne pouvais m'en tenir à cette hypothèse qui unifiait mes pensées. Il fallait découvrir en outre un désir unifiant mes désirs, sinon tous les moments divers qui faisaient mon amour se seraient éparpillés comme une gerbe dénouée. Plus je considérais, plus j'étais convaincu : si quelque sentiment commun ne pénétrait pas tous ces élans, ces appétits, ces jalousies, cette grande passion s'égrènerait en désirs inconstants : mille apparences diverses que je voulais bien lier pour en faire une seule femme, mille désirs incomparables qui s'adressaient à ces apparences éphémères, plus

éphémères qu'elles encore. Qu'est-ce qui me distinguait des débauchés qui vont de femmes en femmes, et de l'homme que j'étais avant de connaître Zulischa ? La lumière m'éclaira tout à coup dans cette incertitude : ce lien que je cherchais, c'était l'espérance du bonheur. Tant que je n'avais pas possédé Zulischa je n'étais pas si malheureux : je me proposais un but, je pouvais mesurer la distance dont j'en étais encore éloigné, notre liaison ne restait pas stagnante mais s'approchait continûment d'un terme immobile, comme les fleuves de leurs estuaires. L'effort, le sentiment d'un progrès lent et sûr suffisaient à occuper mon âme. Or, ce terme une fois atteint, je ne connus pas la quiétude sereine que donne la possession. Un autre but, plus large, plus vague m'apparut alors : je voulais être heureux avec Zulischa. Je ne puis vous exprimer toutes les pensées que je formai ensuite dans cette auberge. Ce sont des impressions indicibles. Au reste j'ai maints sujets plus importants à traiter devant vous. Je veux seulement donner, comme je le fis alors, leur portée générale à ces réflexions : celui-là seul qui désire le bonheur est accessible à l'amour, et c'est par là qu'il souffrira. Désirer une femme, la posséder, la désirer encore, prendre plaisir à sa compagnie, tout cela n'est rien si l'on ne voit pas plus loin. Mais si, comme une plante parasite, d'autres désirs, obscurs, incertains, s'entent à votre désir : si c'est dans une ville inconnue ou trop connue que vous la voulez posséder, dans la clarté aimée d'une certaine aube que vous voulez l'avoir à vos côtés et surtout, surtout, s'il y a dans les fictions malfaisantes l'image d'une maison, vous êtes perdu. C'est la Maison qui possède l'attrait le plus puissant ; car elle est le symbole même du bonheur[a]. Les désirs se jouent à la surface du corps comme de menus frissons. Ils n'ont ni passé ni avenir ; contrariés, ils s'effacent laissant une courte peine, comme les larmes d'un enfant. Ce sont des êtres toujours neufs, toujours inexpérimentés. L'âme ne s'y intéresse point : elle a ses idées. De celles-ci à ceux-là, la communication n'est pas tout d'abord, jusqu'au jour où les anges tombent et s'incarnent, où les Idées pures se font chair. Ces idées charnelles, toutes pénétrées

des sentiments les plus généraux[b], tous ceux qu'un corps en mouvement peut peindre en son âme.

Idées encore, affections déjà, le fruit de cette fécondation du corps par l'âme est l'Idéologie ou, si vous voulez, le Bonheur. Des Idées il hérite l'éternité, car il n'est pas conçu autrement que les vérités éternelles, de la chair une étrange mélancolie, le sentiment de la durée, de la mort. Et c'est une Idéologie triste. Figurez-vous à présent cet ange déchu pervertissant les désirs comme Satan les hommes. Il les gonfle comme le vent du large gonfle les voiles ; il leur insuffle comme un virus son infinité. Par là il est le ressort de toutes les passions qui ne sont que des désirs graves. Il chasse, etc. Tout ce que les hommes ont conçu pour être heureux : le confort dans l'ombre fraîche, l'isolement le plus doucement peuplé, ou si vous voulez un groupe fermé sur soi, opposant à l'extérieur la force indestructible des murs, une possession paisible, l'immobilité parfaite que symbolisent si bien nos toits, points de repère pour tout mouvement, la présence matérialisée du souvenir le plus reculé, la certitude que la plus grande partie du présent se change en passé, avec le moins de douleur, avec le moins de perte : c'est en la Maison qu'ils l'ont mis. Un mausolée, une maison, c'est tout un. C'est la même immobilité, dans la mort, dans la vie : c'est le même bonheur. Choisir entre le bonheur et l'ambition c'est choisir entre l'immobilité et le mouvement. Mais ce désir d'immobilité vous entraîne toujours plus loin ; au lieu que celui qui connaît son but peut mesurer sa course désordonnée, celui qui veut être immobile *[phrase inachevée]* Chacun de nous a son âge, son moment pour désirer le bonheur et se représenter la Maison. C'est aussi le moment de l'amour, des passions. Et celui qui cultive en lui cet espoir de bonheur, qui le garde au fond de son âme, toujours prêt à pénétrer le moindre de ses désirs, à le gonfler de telle sorte qu'on ne puisse ensuite l'assouvir, celui-là est destiné à souffrir. Je considérais alors que si l'espoir pernicieux d'être heureux apparaît à ceux-là seuls qui ont atteint leur but ou qui n'ont pas de but, les hommes se peuvent répartir en deux groupes, suivant qu'ils sont ambitieux ou qu'ils veulent être heureux. Et

ceux qui veulent être heureux sont le plus grand nombre : ce sont tous ceux qui ne désirent pas accomplir un ouvrage qui dépende d'eux seuls, ceux qui exécutent les plans que d'autres ont conçu, ceux surtout qui pour un salaire font un travail commandé, car ils n'ont point en effet de but précis. Je me figurai la plupart des hommes réunis dans un vaste et triste atelier, les mains occupées à quelque labeur qu'ils ne comprenaient pas, n'aimaient pas, les yeux détournés de leur tâche grands ouverts, fixés droit devant eux comme pour voir à travers les murs leur Bonheur futile, cette chimère de repos, d'arrêt, cette mort consciente. Une sorte d'enthousiasme me prit et je me jurai de donner à ma vie assez de fins précises pour bannir à jamais de moi le charme maléfique du bonheur qui m'avait fait tant souffrir. Mais ce n'est que bien plus tard, comme vous le verrez, que je devais connaître toute la puissance de cette décision.

Zulischa rentra à ce moment. Mon parti était pris et je lui expliquai sans colère qu'elle m'avait donné assez de tourments et qu'il était grand temps que nous nous séparions. « Tu ne vas pas me quitter sans me faire un cadeau », me dit cette femme intéressée. Mais les méditations que je viens de vous retracer avaient raffermi en moi mes anciens principes et singulièrement celui-ci : il faut recevoir une bourse d'or d'une femme avant que de lui donner un dé de fer. Je partis sans lui rien laisser.

Je rentrai la tête en feu, excité par le vin et cette amère rupture et l'effort continuel que je faisais pour dompter comme une bête sauvage le souvenir de Zulischa et la conscience d'avoir enfin retrouvé le vieil homme. Je n'avais point sommeil, je fis quelques pas dans mon jardin, puis je m'étendis les yeux clos sur mon lit pour méditer sur mon salut. Je n'étais point sans comprendre que j'avais perdu cette situation privilégiée qui donnait à tous mes actes leur superbe harmonie, lorsque j'étais un adolescent en quête de fortune et de proie. J'étais devenu proie à mon tour : la richesse m'avait apporté son incertitude timorée. Je n'avais plus aucun but naturel. Restait à m'en créer d'artificiels. Je confesse ici

que je n'eus pas un instant l'idée d'abandonner mes biens et de tenter de reconstruire une fortune. D'abord, il me faut l'avouer : je tiens à l'argent, je l'aime à la fois comme un avare et comme un prodigue. Ensuite j'ai vieilli et tenter de m'enrichir à cet âge où l'embonpoint naît eût été hasardeux. Enfin lorsque je bâtissais ma première fortune, toute l'ardente cupidité de ma race et de mes aïeux me poussait comme le vent pousse une voile en mer : c'était bien là pour moi le plus naturel des buts : car il y a des cas d'espèce. Mais à présent il eût été bien puéril de feindre que j'étais démuni : aurais-je pu me piquer au jeu ? Le but inventé eût été par trop artificiel. Ce sont là des choses qu'on ne recommence guère. La suite de l'événement a montré d'ailleurs combien j'ai eu raison. Je compris donc rapidement que je ne pouvais échapper au devoir qui incombe aux gens riches : je devais me constituer une morale avant toutes choses : cela seul provisoirement pouvait me défendre contre l'attrait du bonheur. Je ne me dissimulais pas les dangers d'une pareille entreprise : je savais que la morale la plus belle du monde, encore faut-il s'y conformer et je n'étais pas sûr de moi : la volonté naît des circonstances. J'en avais pour mener mes affaires, en aurais-je pour obéir à des principes inventés ? Seulement il fallait commencer par là[**]. Certains philosophes, assez à l'aise pour songer aux problèmes moraux, et désireux de trouver leurs principes, s'inquiètent d'abord d'assurer provisoirement leur conduite de tous les jours, se réservant de construire une éthique définitive par l'enchaînement rigoureux de leurs pensées. Pour eux la discipline de leurs actions n'importait pas par elle-même, la morale était le but. Il vous est clair, mes chers amis, que je me proposais justement l'inverse. Je me souciais assez peu de la morale pourvu qu'elle contînt quelque temps mes passions et me laissât le loisir de trouver un but qui harmonisât de lui-même toutes mes facultés. Et si elle ne pouvait m'être d'un grand secours, à tout le moins ne pourrait-elle me nuire. Restait à la construire et à en trouver les premières maximes, fictions ou vérités. Comment je fus amené par là à prendre position vis-à-vis de la Science, je ne vous le dirai point : toute morale est

aujourd'hui plus ou moins scientifique et surtout les morales démocratiques. Je devais donc en un mot éprouver les bases que la Science mettait à ma disposition. Or, au risque de vous paraître léger, je vous avouerai que je ne les éprouvai pas du tout. C'est que je hais d'instinct la Science et que je ne veux rien tenir d'elle. Voilà ce que je dois avant tout vous expliquer pour que vous puissiez comprendre les événements merveilleux qui suivirent. Je suis sans doute le plus indépendant des hommes ; je ne saurais m'accommoder de ce qu'on me dicte ce que je dois croire ni qu'on m'impose des vérités mortes que d'autres ont trouvées, aimées et que je dois accepter sans les avoir enfantées. Je ne saurais être tout à fait libre si mon esprit dépend d'une vérité à retrouver. Quoi donc ? Il ne me serait pas permis de croire à l'âme du monde ni de penser que les étoiles sont des clous dorés ? Quelle différence y a-t-il entre un catéchisme et ces gros livres gris, ces « Physiques », qu'ils font apprendre à leurs jeunes gens ? Qu'est-ce ? Avec les principes de cette Physique on construit des machines ? Mais avec la foi au catéchisme on faisait des miracles, et c'était mieux. J'aimerais mieux encore croire au catéchisme : il ne recherche point ma raison. Mais je déteste leur brutale évidence qui arrête toute discussion. Non pas, oh non point, cette chaude évidence qui vient du plus profond de nous-même, qui nous porte à considérer notre pensée comme notre enfant et à dire que c'est bien elle, que c'est bien nous, que nous nous reconnaissons en elle, que si d'aventure nous en perdions le souvenir, nous saurions la reconstruire par nos propres forces, parce qu'elle seule peut naître de nous. L'évidence dans les sciences est plus froide. Elle force notre esprit ; c'est la raison des autres qui vient supplanter notre propre raison. Et l'on reste immobile, insatisfait, convaincu. Et par ce lâche moyen de l'évidence, je dois accepter les pensées de la société où je suis né[a], comme si ce n'était pas assez d'en subir les chefs, les impôts, les lois, les mœurs[***]. Ne prenez pas ces réflexions pour des idées. Je vous décris seulement une répugnance fondamentale et que je ne puis discuter. Si vous voulez puiser son explication dans mon caractère, voici ce que j'en sais. Je suis né sans l'idée de vérité. Je ne la

sens point, je ne la recherche jamais. Je croyais alors qu'on pouvait naître sans l'idée de la vérité, la recevoir du dehors et la transformer sans bien la comprendre, l'assimiler tant bien que mal à la beauté. Vous verrez qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. Mais cela doit vous suffire pour me comprendre. J'ai ma probité : quand je forme une pensée je m'éprouve avec solennité ; comme l'on fait pour choisir une compagne[9] : l'aimé-je vraiment ? N'est-ce point un engouement passager ? Cela vaut-il de contracter un engagement pour la vie ? Si je m'aperçois que je puis avoir confiance, que mes sentiments à son égard ne changeront pas, je l'épouse. Je lui demeurerai fidèle, je saurai la défendre, nul raisonnement, nulle évidence étrangère ne m'y fera renoncer. Que je doute, que je ne sente pas un élan de tout mon être vers elle, que je n'y lise pas mes traits comme en un miroir, alors je me retire d'elle, je lui refuse mon soutien et cette création continuée qu'elle réclame, je la laisse s'anéantir. De cette gravité nuptiale que j'apporte au choix de mes idées, je suis récompensé par leur harmonie. Elles se complètent, s'approfondissent, mais jamais les dernières venues n'ont contredit leurs aînées. Elles naissent en moi tout à coup, sans que j'y donne mes soins, et se développent en s'élargissant dans le silence de mon entendement, comme des cercles concentriques qui affleurent l'eau qu'on frappe. Ainsi elles naissent et croissent, et leur mort est une mort passionnée, non pas une froide mort de vieillesse, ni cette mort vile qui menace les pensées que forment les hommes de peu de foi : chez eux les contacts de l'expérience, les raisonnements des autres hommes les minent sourdement et soudain elles s'écroulent, sans avoir eu le temps de vivre. Mes pensées à moi meurent comme les amants tragiques, comme les conquérants marqués par le destin : c'est ma propre mort qui les entraîne, une foule d'entre elles se jetèrent comme des veuves nubiennes sur le bûcher de ma jeunesse, d'autres, formées à l'occasion d'un profond amour ne sont plus en moi que le témoignage de mes souffrances passées : il en est ainsi de tout ce que j'ai conçu durant que j'aimais Zulischa. J'ai tressé mes idées comme une corde qui me lie à cette femme... comme une plaie.

Que viendrait faire ici la Science ? Ai-je enfanté dans la joie ses principes ? Quelle femme, quel soleil, quelle jeunesse les ont dorés pour moi de leur rayon ? Je me penche sur ces miroirs sans charme et j'y vois l'image de l'Homme, non pas celle d'Er l'Arménien. « Si tu es homme, me disent-ils, tu dois penser ainsi. » Eh que m'importe d'être homme ? Je voudrais être Dieu.

Représentez-vous en imagination ceux qui travaillent « à la chaîne ». Ils n'exécutent rien qu'ils comprennent. Ils refont incessamment la même tâche, des ouvrages inachevés, sans signification, sortent de leurs mains pour être terminés par d'autres qui n'y participeront eux-mêmes qu'en une faible mesure. Il faudrait, comme on l'a dit, qu'ils laissent leur âme à la porte. Cependant ils ne la laissent point. Elle reste en eux, vaguement éveillée, plus libérée par le travail mécanique que par un ouvrage qui réclamerait le concours de la raison. Elle rêve obscurément et le corps fatigué la dispose à concevoir la mort et le repos, c'est-à-dire le bonheur. Des images l'occupent : la représentation des jeux apaisants de l'eau, de pentes qu'ils pourraient enfin redescendre, de sommeil, de maisons, la divertissent et la calment, comme l'anticipation de la Mort. Une partie de leur être s'épuise aux mêmes tâches toujours répétées, une autre conçoit des relâchements, des mollesses, des abandons, des trépas. Ils y gagnent cette gravité qui est leur apanage, cette haine du plaisir gratuit, laquelle les détourne de l'innocence. Ils sont les esclaves de la passion. Elle naîtra à leur premier désir.

Pour d'autres au contraire un but est atteint : ils sont riches. Il serait logique qu'ils consacrent leur fortune à l'assouvissement de leurs désirs. Mais l'inaction fait naître l'Idéologie. Derrière leurs désirs s'est glissé le Bonheur et ils veulent, à chaque désir particulier, parvenir au Bonheur par l'assouvissement de ce désir. C'est lui enlever toute possibilité d'être assouvi et nous rendre malheureux et déçus au moment précis qu'il s'assouvirait.

Tout ce que je viens d'expliquer à Monsieur le Vérificateur des Poids et Mesures[10], je l'ai pensé, repensé plutôt en cette nuit de rupture. Mais j'en avais

une sorte de désespoir car je sentais bien qu'enfin il me faudrait tirer mes principes de moi-même et je n'avais plus confiance en moi : comment croire que ce pauvre être ardent, passionné, fébrile, qui riait amèrement d'être redevenu seul, pourrait encore tirer de lui les maximes nécessaires à sa conduite. J'étais amoindri, je sentais bien qu'il me fallait des conseils, un guide. Mais je n'ai jamais rencontré sur terre, comme dit Hippias, un homme qui me valût[11] et je ne voulais point demander avis à mes inférieurs.

J'en étais là quand l'aventure de mes aïeux dont chacun fut un jour l'hôte des Dieux me revint en mémoire. Je l'avais certes bien oubliée. Mais il ne faut pas croire que j'y fusse toujours resté indifférent. Mon grand-père, pour n'être mort qu'une fois dans sa vie, avait été la honte de sa famille. Mon père, honnête homme, mais songe-creux, en place de contes de fées me récitait dans ma petite enfance les merveilles qu'avaient vues mes ancêtres. Je grandissais dans une odeur de résurrection[a].

Ce sont ces éclairs passés que je retrouvai dans ma détresse. Je compris sur le champ que je ne pouvais trouver les conseils que je cherchais qu'auprès des Dieux. Et tel était mon désir qu'ils me fissent venir dans leur Olympe que je ne doutais pas un instant de sa prompte réalisation. J'y voyais cependant un empêchement. Mon père et mon grand-père me semblaient la preuve que la bienveillance divine s'était détournée de notre famille. Mais en y réfléchissant je parvins à me rassurer : mon père et mon grand-père, pensai-je tout à coup, avaient reçu quelque instruction. Ils étaient certes les premiers de notre race qui aient su lire, appris quelques lois physiques et les rudiments de la géométrie. Ce jeune savoir leur avait donné pour la science le même amour que manifeste aujourd'hui Monsieur le Vérificateur des Poids. Or les Dieux qui choisissent les jeunes filles n'aiment point les savants et n'en ont que faire. Mais moi, je haïssais

la Science, je ne m'y étais jamais laissé prendre et j'étais assuré qu'aucun de mes aïeux n'avait désiré plus ardemment que moi la faveur divine. Certes les Dieux ne me repousseraient pas.

Sur le champ, saisi d'un émoi incomparable, je me jetai à genoux et je fis cette prière :

Dieux ardents, désirs de ma jeunesse,
Ne m'appeliez-vous pas ?
Voici : mon cœur est las
Mais toi, vieil aigle de Jupiter,
Ne m'emporteras-tu pas comme Ganymède[12]
Jusqu'aux régions d'éther où toutes choses terrestres semblent également petites.
Chaque objet me domine, et m'attire et m'écrase.
Chaque objet de la terre est trop grand pour moi.
Jusqu'au Zénith, où compagnon du Soleil, on voit toute chose
terrestre sans ombre et sans mystère,
Où la terre enfin semble plate comme la lune.
O Dieux puissants, prenez-moi par la main, menez-moi
plus haut, toujours plus haut,
Jusqu'à ce qu'enfin mon âme soit délivrée du relief.
Vents, Dieux, oiseaux rapaces, vous tous qui pouvez monter,
Prenez-moi : je suis chose légère.
Nulle science, nul amour politique ne m'alourdissent.
Air radieux de la nuit, air vigoureux et glacé [*biffé* : penche toi sur une image
Emporte le docile fétu jusque dans le sein des Dieux.]

Je n'avais plus qu'à attendre la bonne volonté divine. Le lendemain se passa comme un rêve. Je ne voulais pas rester seul pour attendre l'heure merveilleuse de ma mort. Je me souvins qu'en un bordel des faubourgs je connaissais

plusieurs robustes filles de la campagne, avec qui je faisais les vendanges et la moisson dans mon enfance. J'y fus. Déjà mon âme, tout entière possédée par l'amour divin et par une totale confiance, ne m'appartenait plus. Mon corps s'enivra, j'imagine... Vers le soir je sentis les approches de la mort. Je n'en fus point surpris, tant ma foi était grande. Mais pensant qu'une vie d'amour devait trouver sa fin dans une mort amoureuse, j'appelai la plus belle des filles et je montai avec elle en sa chambre. C'est là que je mourus peu après.

II

Quel réveil délicieux ! C'était la nuit la plus obscure du monde. Seules les étoiles brillaient, jamais je ne les avais vues si proches, certaines même étaient grosses comme des lunules. Leur lumière aveuglante dans le ciel n'éclairait pourtant d'aucune façon le lieu où je me trouvais. Il semblait qu'un ordre contînt tout cet éclat dans d'étroites limites célestes. Je compris avec joie que j'avais abandonné la région de la physique : partout ici les lois allaient m'apparaître modifiées par des volontés. Tout ce feu suspendu et l'ombre parfaite de la nuit, en renversant d'abord mes connaissances humaines, me prouvaient que la Science et la Nécessité aveugle et l'Évidence mécanique étaient bien loin.

Je n'étais plus seul. La Nature, muette sur terre, criait ici l'existence des Dieux. Je baignais dans leur volonté comme dans cette nuit même, seul mortel admis dans le royaume de l'Hyperphysique. Mais rien en cette solitude divine et glacée qui me remplissait d'aise n'était assez beau, assez pur pour égaler la joie que me donnait la solitude glacée de mon cœur. La Volonté des Dieux ne me semblait pas plus étrangère à mon âme qu'au monde extérieur : un souffle puissant avait éteint en moi la flamme ardente qui m'embrasait : tout y était nuit, silence, nouvelle jeunesse. Le souvenir de Zulischa, privée de corps, n'était plus qu'une ombre languissante qui se traînait à l'Occident comme une fumée vaguement phosphorescente. La nuit de mon cœur se perdait dans la nuit de la nature

comme le ciel dans la mer. Et l'étrange déesse ainsi formée avec mon âme pour âme et le mystère divin de ce monde à peine matériel pour corps, sentant toute la force de son être momentané, riait comme une louve. Vraiment un instant mon âme s'étendit sur tout ce qui était nuit au monde. Et le merveilleux silence devint bruit car j'avais des oreilles collées tout au long de la chair nocturne : j'entendis frissonner des torrents, gémir des forêts de pins à des milliers de lieues de là, et pourtant tout près de moi, j'entendis même, je le crois bien, des voix d'hommes. Puis le silence redevint silence, je rentrai en moi-même et je retrouvai les frontières resserrées de mon corps mortel. A ce moment, une voix merveilleuse descendit sur moi. J'ai toujours pensé depuis que cette même voix avait annoncé aux pêcheurs grecs la mort du Grand Pan. Appartient-elle à un Dieu, ou n'est-elle pas simplement le Verbe, subsistant par soi seul ? Je ne saurais le dire.

« Salut Er, fils d'Er, me dit-elle ; les Dieux, bon jeune homme, daignent t'accueillir, bien qu'ils n'aient guère à se louer de ton père et de ton grand-père. Il leur semble toutefois qu'il ne saurait en être de même pour toi. Que veux-tu savoir ? » Je ne répondis pas sur le champ. La crainte religieuse que m'inspirait cette voix, comme la difficulté d'énoncer brièvement et clairement mes désirs m'ôtèrent momentanément la parole. « Nous avons pour coutume, poursuivit la voix au bout de quelque moment, de ne satisfaire que les vœux énoncés avec précision. Tu pourras certes en formuler plusieurs mais sache d'abord t'exprimer. Réfléchis le temps que tu voudras puis crie à haute voix ton premier souhait. »

[A partir d'ici, le récit perd de sa continuité et présente des lacunes. Nous disposons les fragments non dans l'ordre exact où ils se présentent dans le manuscrit mais selon une logique du récit que l'on peut reconstituer.

Ainsi nous donnons ici un passage qui se trouve beaucoup plus loin dans le manuscrit (aux f^os^ 40, 41, 42) et qui reprend sur un mode plus mélancolique

l'arrivée d'Er dans l'Olympe.]

Tout d'abord je demeurai sans penser, étourdi. Puis faisant un retour sur les derniers événements de ma vie, je me représentai avec quelque horreur les embûches auxquelles j'avais manqué succomber. Et comme je venais de soupirer avec soulagement, je réfléchis soudain que ma situation demeurait précaire : j'étais comme un combattant qui, sur le point d'être accablé sous le nombre de ses ennemis, aurait réussi à saisir une branche d'arbre et à s'élever dans les airs : c'est un répit d'un instant. Mais les sbires attendent, tête levée, sabre au clair, et la branche va casser. Ainsi le calme de mon âme ne pouvait [*biffé :* qu'être précaire]. Demain peut-être j'allais ressusciter, retrouver ma fortune, mes faiblesses, mes parasites – et Zulischa. Il fallait avant tout connaître l'Ennemi, ces puissances démoniaques qui m'avaient envoûté. Devais-je me résigner, étais-je la proie désignée, ou pourrais-je recommencer la lutte avec quelque espoir d'être vainqueur. Voilà ce qu'il fallait savoir avant tout. « Je voudrais, murmurai-je, connaître ce qu'est le Mal. » L'utilité seule, vous le voyez, me dicta mon premier désir. Mon gosier contracté par une vergogne religieuse n'avait laissé filer qu'une voix blanche. Il paraît cependant qu'on m'entendit car la lumière longtemps captive des cieux s'abattit sur le sol, toute palpitante[a]. Je ne puis assez vous dire ma déconvenue : tous mes muscles bandés par l'enthousiasme se relâchèrent brusquement. Tout mon être qui s'élançait vers les objets extérieurs se recroquevilla comme en une carapace. L'Humidité[a] et la Mélancolie s'abattirent en même temps sur moi. Je connaissais bien ces moments de tristesse. Mes dernières années en avaient été empoisonnées quoiqu'ils ne fussent pas sans charme. Je disais alors qu'en ces instants-là j'étais « intérieur ». Mes perceptions ne m'affectaient pas plus que les ombres des oiseaux de mer n'inquiètent les profondeurs marines.

Je quittai sans douleur le sein de l'obscurité. Mes yeux, adaptés sur le champ comme par miracle à leur nouvelle condition, se portaient avec agilité dans

toutes les directions pour prendre connaissance de mon nouveau séjour. Mais mon âme qui s'était préparée aux palais de marbre, aux prairies sans pareilles de l'Hélicon[13], aux parcs inestimables des Hespérides, demeura stupide : j'étais dans un grand jardin abandonné. Des sentiers, des pelouses, des boulingrins avaient sombré dans les flots de la mauvaise herbe et comme les navires engloutis dans des eaux peu profondes, lorsqu'un vent frais n'agitait pas les cimes de l'herbe folle, leurs dessins austères et purs se laissaient deviner par transparence, un instant. Toute une austère et classique ordonnance s'était infléchie, détendue, ainsi que s'amollit une âme fière dans l'adversité.

Des arbres géants s'élevaient au hasard et je fis la remarque que leurs feuillages enlacés me cachaient le ciel : comment donc avais-je pu, quelques instants auparavant, en voir les étoiles ? Des fruits, des châtaignes, des glands – que sais-je – crépitaient mystérieusement de branche en branche et, tombant enfin sur la terre, y rendaient un son absurde et définitif, satisfaits d'eux-mêmes et ce bruit impertinent me choqua comme une gaminerie insultant quelque grande douleur. Une odeur de terre humide et de plantes pourrissantes montait à mes narines comme un amer et doux regret. Je fis quelques pas, déçu, oppressé. Une Pomone souriante verdissait sur son socle. Le lierre grouillait sur les ruines d'un temple. La vue, l'odorat, l'ouïe, tous mes sens me transmettaient des signaux de tristesse. Je sentis soudain ma solitude. La peur me saisit, et le désir fou de revoir les hommes. Mais déjà un obscur instinct m'avertissait que je n'étais plus seul. Je me retournai avec inquiétude et je vis le spectacle le plus propre à me rassurer[b].

Une adolescente[****] tenait par la main un tout jeune garçon dont je ne distinguais que les abondantes boucles blondes. Ils venaient vers moi sans hâte dans la grâce indolente de leur jeunesse et je songeai avec émoi qu'ils passaient ainsi, entre les mêmes arbres, à la même allure depuis dix mille ans.

Les merveilleux cheveux blonds de Ganymède dissimulaient un visage d'enfant vieillot, d'une chair blafarde et ridée, avec, sous des yeux verts, des cernes délicieux. Il gardait un air maussade et rêveur, et chiffonnait le devant de

son vêtement, dont la couleur avait dû être fort belle et très variée, mais qui pour l'heure, tout entier revêtu de teintes brouillées, semblait l'aile d'un papillon captif après que les enfants y ont passé les doigts.

« Voici Hébé, ma compagne[14] », me dit-il. Je saluai une grande jeune fille qui eût été d'une altière beauté si elle n'eût donné l'impression d'être dépolie, privée d'un vernis naturel aux femmes et que sa chair blanche renvoyait une lumière neutre et sans éclat. Elle semblait d'ailleurs assez maigre et des marbrures violettes se voyaient sur ses joues aux environs des pommettes. « Pauvres Dieux, m'écriai-je malgré moi, comme vous semblez avoir souffert. »

« Assez, répondit rudement Ganymède, qu'en sais-tu, mortel bien nourri, bœuf à l'engrais. Allons ! Ta pitié ne s'adresse point à nos malheurs, que tu ignores. C'est ta chair éclatante de santé qui est troublée par notre maigreur. Regardez-moi celui-ci avec sa commisération ! Petit homme frais, joliet, coloré, replet, ne vois-tu pas que ton teint fleuri est ridicule et vulgaire parmi nous ?[a] Ganymède me fixa un instant avec des yeux étincelants de rage. « Tu es chien », me dit-il brusquement, et ses lèvres tremblaient.

Je demeurai stupéfait : « Mais... »

« Mais oui ! Tes intentions étaient bonnes ! C'est ce que tu vas dire, n'est-ce pas ? » Il resta un moment sans parler, étranglant de fureur puis fit enfin un soupir qui le délivra. « La pitié d'un homme, poursuivit-il, crois-tu donc que ce n'est pas une insulte pour un Dieu. Mais j'en suis bien aise de ta pitié, oui, bien aise. La vulgarité prend toujours l'élégance en pitié. C'est ta grosse chair saine qui s'émeut de notre maigreur. Hébé, c'est trop drôle : le paysan a pitié de nous. Et quand tu retourneras sur terre, n'est-ce pas, tu iras pérorer sur les places : “Ces pauvres Dieux, ils étaient si maigres qu'ils m'ont fait pitié.” Et les Philistins secoueront la tête : “Bien sûr. Quel beau jeune homme. Voyez comme il est gras.” Pauvre ami, Diomède[15] t'aurait pris d'une main et envoyé rouler à cent pas. Et pourtant, en ce temps-là, Mars ou n'importe quel Dieu jetait Diomède à

terre d'une chiquenaude. Tu aurais fait piètre figure, chair bouffie ! Et l'on nous appelait les “Mangeurs de viande” bien plus souvent qu'Immortels. »

[Rédaction ultérieure du même passage :]

« Tu aurais fait piètre figure au temps passé, dit-il avec une amertume qu'il cherchait en vain à voiler, si nous appelions près de nous un homme, c'est par l'exiguïté de sa taille et la délicatesse de ses membres qu'il se distinguait de nous. Hercule, Pollux, Thésée semblaient des enfants à nos côtés et l'on nous appelait “mangeurs de viande” bien plus souvent qu'immortels. » Il ajouta avec afféterie : « Nous avons changé tout cela, mon cher, parce que c'est plus *distingué* ainsi. Entends-tu ? » Et il fit quelques mouvements gracieux et mièvres. Je lui répondis sévèrement : « N'oublie pas, Ganymède, qu'à l'origine tu fus un mortel comme moi. » Son visage se contracta curieusement et deux larmes coulèrent sur ses joues ravinées : « Je l'ai bien dit, je l'ai bien dit, sanglota-t-il, rien de bon ne peut sortir de ces hommes. On les reçoit et voilà ils vous insultent, et nul n'est à l'abri de leur grossièreté. »

Il y avait en lui quelque chose de *cassé.* Sa vivacité espiègle, la grâce de ses gestes arrondis semblaient trouées par intervalles, comme si, pendant des instants, inappréciables, son petit corps se brisait, se fondait, en sorte que, de même qu'au cinéma la rétine est impressionnée par la combinaison de plusieurs images, le charme malsain qui se dégageait de cet être semblait une combinaison bien faite, par persistance des images rétiniennes, de ses moments de vivacité enfantine et des cassures anguleuses de sa lassitude sénile[a]. Mais soudain, cédant au flux trop violent de ses sanglots, il pencha le visage en avant et je ne vis plus que ses boucles blondes et son cou mince. A cet instant il redevint pour moi l'enfant charmant que, de loin, il m'avait semblé. Plein de remords de ma brutalité, j'étendis la main pour la poser sur sa tête. Cependant Ganymède s'était repris. Il coula de mon côté un regard haineux. Il dit d'une voix contrainte :

« Tu veux parler au Titan Briarée[16], m'a-t-on dit ? » « J'ai demandé à savoir ce qu'est le Mal. » « Peu m'importe. C'est à lui que je dois te conduire. Chausse ces sandales et suis-nous. » Ils se mirent à courir et je les suivis avec une légèreté surprenante. Les sandales magiques, sans doute, me portaient. Le jardin s'arrêtait brusquement sur un précipice. Ganymède et Hébé s'y élancèrent sans interrompre leur course. J'eus un instant d'hésitation. Mais les voyant à cent pieds au-dessous de moi mollement portés par les airs, je fermai les yeux et me jetai dans le vide. J'atterris doucement et nous nous remîmes en marche. J'étais dans un paysage chaotique et sinistre. D'énormes roches rouges arrêtaient la vue de tous côtés. La montagne d'où nous avions plongé pesait sur nous comme une dalle. Un soleil torride, ce soleil de midi, plus mystérieux, plus terrifiant que la nuit ruisselait comme une lave entre les pierres. De nombreuses excavations sombres et profondes étaient creusées dans le flanc de la montagne. Je remarquai que Ganymède tout en les scrutant attentivement avait soin de s'en tenir à bonne distance. Du reste aucun bruit n'en sortait, si ce n'est, de temps à autre un mugissement ou un râle.

Tout à coup il s'arrêta. Nous étions en face d'une de ces cavernes. Elle était toute pareille aux autres mais dans la pénombre liminaire je distinguai un être humain enchaîné de taille gigantesque. Il était accroupi et chantait d'une voix puissante et rauque une étrange mélopée dont je ne pus *[phrase inachevée]*

[Le début de la rencontre entre le titan Briarée et Ganymède, Hébé et Er n'est pas relaté dans le manuscrit.]

Hébé : « Nous avons vieilli comme vieillissent les choses, non comme vieillissent les hommes : rien n'a changé en nous, mais tout s'est affaissé. Les étoffes de Pompéi qui restèrent deux mille ans sous la lave, elles semblent à peine usées. Touchez-les : elles tombent en poussière sous vos doigts. Si tu touchais nos cheveux, ils tomberaient en poussière. » « Eh bien moutard, dit-il rudement

à Ganymède, je n'en ai plus pour longtemps à chanter mes jérémiades. Tu n'as pas peur que mon chant de guerre soit trop aigu pour tes délicates petites oreilles ? »

« Assez, répondit l'enfant avec hauteur, songe plutôt à répondre à nos questions. »

Mais on entendit d'effroyables bruits de chaînes et Ganymède recula terrorisé. Le géant avait bondi et son corps sortait à demi de la caverne. « Regarde, regarde, mugit-il, regarde mes chaînes. Tu pourras aller dire à ton maître que le moment vient. Regarde ces pauvres chaînettes rongées, rouillées, roussies. Où est le fer solide des Anciens Jours ? N'essaie donc pas de sourire, poursuivit-il en arrêtant sur Ganymède l'insoutenable regard de ses gros yeux striés de sang : tu *sais,* tu *sais* qu'elles vont bientôt céder ! »

Ganymède éclata en sanglots : « Voilà comme il est... Voilà comme il est, balbutiait-il : est-ce qu'on ne fait pas tout pour lui, et toujours ces injures... » Mais le monstre était rentré dans l'ombre, son souffle rauque seul révélait sa présence. Nous attendîmes quelques instants. Hébé, toute droite et les bras écartés, s'appuyait à un rocher, elle semblait crucifiée par la peur. Ganymède avait reculé d'une bonne dizaine de pas. « Que me veut-on, à la fin », dit la voix du Titan. « Les Immortels te prient de répondre aux questions de cet homme » répondit hargneusement Ganymède. L'énorme tête chauve émergea brusquement de l'ombre. « Un homme, où est l'homme », demanda-t-il d'une voix précipitée. Il se tourna enfin vers moi. Il avait le visage incliné vers la terre, seul son front plissé se tendait vers ma face, et ses pupilles, relevées jusqu'aux sourcils arqués me fixaient de bas en haut. Je détournai la vue. « Approche, me dit-il lentement, que veux-tu ? N'aie pas peur, je n'aime rien au monde que les hommes. » Il me parlait avec douceur et ses terribles yeux, embués d'une sorte de tendresse, ne pouvaient se détacher de moi. Je sentais qu'il disait vrai. Et pourtant j'éprouvai pour lui une répulsion insurmontable. Ses bras enchaînés poussèrent près de moi une grosse pierre plate. « Assieds-toi... Un homme ! Un

homme ! Je n'en avais pas vu depuis mille ans. Souffrez-vous toujours ? » Cette question me gêna. Je n'étais pas habitué à penser à mes souffrances. Je les considérais plutôt comme un déchet nécessaire. Je ne répondis pas. « Oui, reprit-il au bout d'un moment, vous devez toujours souffrir. » Il me regardait avec avidité. « Je voudrais savoir ce qu'est le Mal, lui dis-je pour couper court à cet examen, les Dieux m'ont envoyé vers toi. » Il ricana avec colère : « Le Mal ! Il faut leur rendre justice : ils savent insulter. Qui veut connaître le Mal, c'est à moi qu'ils l'envoient. Tu ne comprends pas leur raillerie ? Eh bien... ou plutôt non, attends. » Il se tira avec peine hors de la caverne. Ses chaînes se tendirent presque entièrement. Il s'accroupit sur la terre et quoiqu'assis plus bas que moi il me dominait de toute la tête. Il était entièrement nu. Ses muscles magnifiques saillaient à chaque mouvement, mais sa chair blafarde m'écœurait. « Allons, va-t-en, petite femme », dit-il à Ganymède avec un geste obscène. Celui-ci se tourna précipitamment vers moi : « Tu nous appelleras quand tu auras besoin de nous. Nous reviendrons te chercher. » « Interroge-moi », dit Briarée. Il poursuivit d'un air sombre après un moment de silence : « Ils ne t'ont pas mal adressé : si j'ai trouvé des forces pour résister à ma captivité cruelle, c'est dans la méditation de ce grand sujet que je les ai puisées. Tu pourras porter la bonne parole à tes frères et leur dire de prendre patience : le Mal n'existe pas. » J'étais moins ému par cette révélation que choqué du rôle que le Titan m'assignait : je n'avais pas d'Évangile à écrire, je ne voulais pas semer le bon grain. J'étais venu seul, pour moi seul, en ces lieux. Je lui dis avec ironie : « Je t'admire de conserver cet optimisme dans les chaînes : je croyais qu'ils m'envoyaient vers toi parce qu'ayant souffert plus que les autres tu connaissais le Mal de plus près. » Mais il secoua obstinément la tête : « Non, il n'y a pas de Mal, il n'y a pas de Mal. » Je demeurai silencieux un bon moment et je croyais, déçu, qu'il n'en dirait pas plus. Mais enfin son visage s'empourpra violemment et il commença, avec hésitation : « Je ne peux pas te promettre d'être clair. Là-bas, quand j'étais libre, j'étais plutôt... un militant. Mais les paroles de Prométhée ont germé dans cet

antre – il désignait la caverne d'un geste large qui fut arrêté par les chaînes – la rouille est venue dans l'ombre à ces chaînes aussi lentement, aussi sûrement que la Pensée à mon âme. J'ai trouvé tout cela plutôt par une sorte d'obstination. Je me disais : Patience ! J'ai les siècles devant moi. Si je pouvais les battre par la pensée. Respecte ce que je vais te dire, mon frère : les plus anciennes de ces Idées sont nées depuis deux mille ans. Je n'ai pas d'intelligence. Mais ce que je veux je le veux bien. Qu'ai-je besoin de l'Intelligence ? J'ai tâtonné patiemment et les Idées sont venues, les unes après les autres. »

[Jusqu'à présent, nous avions en présence Er et Briarée. Le manuscrit passe maintenant à un dialogue entre Prométhée et Ichtyos, qui ne seront nommés que plus loin.]

– On n'a pas assez réfléchi sur les Intentions. Je savais en partant qu'elles sont l'objet d'arguties nombreuses lorsqu'il s'agit d'intentions bonnes. Je m'étonne qu'on n'ait pas fait les mêmes pour les Intentions mauvaises. Essayons. Mais d'abord convenons d'une chose : un couple de contraires a trois termes, n'est-ce pas ? Il y a un terme, son contraire et l'intermédiaire. Nous aurons besoin de cela. A présent dis-moi : ce rocher est-il bon ou mauvais[a] ?

– S'il m'écrase, il est mauvais. S'il m'aide à escalader la montagne, il est bon.

– Et s'il reste, tel qu'il est à présent, te dominant paisiblement ?

– Il n'est ni bon ni mauvais.

– Mais lorsque tu deviens bon, toi, qu'y a-t-il de changé au monde ?

– Mes actes.

– Prends garde ! Nul n'en est responsable.

– Mes intentions alors.

– C'est-à-dire ton âme. Or quand ce rocher devient mauvais, quand il t'écrase, est-ce son âme qui change ?

– Il n'en a pas.

– Est-ce du moins quelque mystérieuse faculté qui corresponde en lui à ce qu'est en toi ton âme ?

– Non certes. Ce qui change en lui c'est son rapport à moi, c'est-à-dire que c'est ce qui correspond à mes actes, à ces actes dont je ne suis pas responsable.

– Il n'est donc point mauvais.

– Non.

– Eh quoi, serait-il bon ?

– Non plus.

– Qu'est-il donc ?

– Ni bon ni mauvais.

– Tout cela, tu le savais déjà et ce n'est qu'une entrée en matière. Mais retenons-en que, de même que seule l'intention est bonne, seule aussi l'Intention est mauvaise. Veux-tu donc me dire ce qu'on entend lorsqu'on dit que ce monde est mauvais ?

– Rien évidemment.

– Prends garde ! Tu vas trop vite. Sinon, aurais-je réfléchi deux mille ans ? On doit entendre par là ou bien qu'il est une intention mauvaise ou bien qu'il est le fruit d'une intention mauvaise.

– C'est vrai.

– Nous ne sommes pas mystiques, nous ne dirons pas qu'il *est* une intention mauvaise. Cela n'offrirait pas de sens pour nous. Mais en est-il le fruit ? Quelles sont donc les conditions d'une pareille hypothèse ?

Tu hésites ? Eh bien ces conditions sont toutes théologiques : il faut poser une conscience infinie qui a pensé le monde, une volonté infinie qui l'a exécuté. Si donc cette conscience infinie a pensé le monde avec une intention mauvaise, il est mauvais. Alors le rocher qui t'écrase sera bien mauvais, en tant que rejeton,

plus ou moins direct d'une volonté mauvaise. Il faut donc que Dieu veuille le Mal pour qu'il existe.

– Oui.

– Tout cela est clair. Voici qui l'est moins : il faut que Dieu pense le Mal comme mal pour qu'il existe. Car puisque que rien n'est supérieur à cette conscience divine, si en voulant le monde Dieu ne se disait pas : « Ce que je veux est *mal* », qui donc serait fondé à récriminer ? C'est que le Mal est jugement de valeur. Il faut bien donc que ce jugement de valeur ait accompagné la création du Monde. C'est affaire à Dieu.

– Oui.

– Mais voyons : ici je ne comprends plus. Prendrons-nous un Dieu contraint de choisir par quelque irrésistible nécessité ? En ce cas il n'est plus ni bien ni mal.

– Si fait, si tout en se reconnaissant contraint de faire telle chose il dit : « Ce que je fais est *mal.* »

– Mais non. D'abord il n'y a plus d'*intention* ici puisqu'elle lui est imposée. Ensuite ce n'est plus à lui de prononcer le jugement de valeur : il est soumis, il n'est plus le maître. Ce serait à une conscience supra-divine qui précisément contraindrait Dieu à agir de telle ou telle sorte. Lorsque l'homme se voit poussé par la nécessité, reconnaissant une force plus puissante que la sienne, il ne juge point, il n'a plus droit de juger : il déclare : « Les desseins de Dieu sont impénétrables. » Ainsi ferait Dieu. Supposons donc qu'il y ait dans l'esprit divin un groupe de principes qui soient les liens de ses raisonnements, les ressorts de ses pensées. Supposons que l'application de ces principes l'oblige, une chose étant posée, à en accepter une autre comme sa conséquence. Dirons-nous des conséquences d'une volonté bonne qu'elles sont mauvaises ?

– Non.

– Qu'elles sont bonnes ?

– Non. Qu'elles ne sont ni bonnes ni mauvaises. Et cela même si ces conséquences sont directement contraires à son Idéal : en effet il ne les a pas

voulues pour elles-mêmes *ni* autrement que comme conséquences.

– Ouais, ce Dieu-là non plus ne nous convient pas.

– Attends ! En somme, si je comprends bien, ces principes sont à l'âme divine ce qu'est le monde extérieur à nos âmes.

– Oui, ou ce que sont à nos âmes nos propres principes.

– C'est le fait, c'est ce qui est ; par rapport à ce qui n'est pas encore ? Mais qui donc nous empêche d'appeler Mal en ce cas tout ce qui est *fait* par rapport à l'idéal, quel qu'il soit ?

– Ainsi Dieu veut le Bien, c'est l'Idéal, et ses principes de raisonnement le conduiront voulant le Bien, à concevoir le Mal comme sa conséquence. Et ce Mal c'est précisément le fait, c'est-à-dire les principes qui gauchissent le raisonnement et qui eux n'ont pas été voulus.

– C'est ce que je veux dire.

– Mais qu'appelles-tu Bien ou Idéal ? Un sentiment ou une pensée ?

– Que veux-tu dire ?

– Dieu, dis-tu, a le Bien en vue. Qu'est-ce donc que ce Bien ? Une aspiration sentimentale ou une pensée ?

– Je ne sais.

– Prends garde que si c'est sentiment, je ne sais comment on peut juger que c'est entraînement vers le Bien. Nous constaterions un entraînement vers une chose mais il faudrait un acte de volonté et une pensée pour décider que cela est bien. Si c'est pensée, d'autre part, tu vois bien que dans ton idéal même les principes, c'est-à-dire le Mal, puisqu'ils sont ressort de toute pensée, entrent. En ce cas le Bien n'est plus nulle part : donc le Mal non plus.

– Et si le Bien était hors de Dieu, forme immuable ? Si Dieu, le regard levé sur ce modèle, tentait de le copier. Si ces principes ou d'autres difficultés l'en empêchaient, n'aurions-nous pas là le Mal ?

– Mais as-tu donc oublié que si le Bien ou le Mal existent, c'est en tant que faits de conscience ou tout au plus, comme conséquences de faits de consciences.

Jamais une résistance matérielle ne sera le mal. Si donc ce Bien est un modèle pour Dieu, c'est qu'il existe en quelque conscience supérieure à Dieu même. Alors nous sommes obligés de reposer le problème pour cette conscience-là.

– Donc, pour que le Mal existe, il faut que Dieu pense le Mal librement comme Mal. Mais nous voyons alors que ce qui est premier ici c'est la pensée du Bien. Il faut que Dieu d'abord, en toute liberté, sans modèle, détermine ce qui est Bien, c'est-à-dire ce qu'il veut en toute sincérité, ce qui lui convient.

– Oui.

– Mais voilà où je ne comprends plus. S'il veut le Mal, il faut qu'il veuille soudain sciemment et sincèrement l'opposé de ce qu'il voulait.

– Mais on peut changer !

– Naïf enfant. Toi, moi oui. Dieu non. Et d'ailleurs considère que s'il avait changé, il ne voudrait point le Mal mais un autre Bien. Il faut en quelque sorte qu'il se tienne à lui-même ce langage-ci : « Je suis fidèle au Bien que j'ai voulu. Je considère toujours que je ne puis rien vouloir d'autre qui me convienne autant, que toute autre attitude et surtout la contraire me choquerait et blesserait profondément. Cependant je veux faire le contraire de ce Bien que je sais, précisément parce que c'est le contraire, que cela me lèse, me blesse, et moi seul, et que c'est le Mal. » Comprends-tu quelque chose à ce langage ?

– C'est un Vertige qui a pris Dieu.

– Mais non ! Car en un Vertige il y a quelque attirance ; il y a la voix des sirènes. Mais pour être le Mal, il faut que le Mal répugne profondément Dieu au moment même qu'il le veut.

– La contrainte...

– Il faut qu'il soit libre. Figure-toi bien ce qu'il en est en cette nouvelle hypothèse : l'Esprit est seul, tout est silence, rien n'est. Soudain en son infinie liberté, il conçoit et veut un monde. Eh bien, parce qu'il l'a voulu, ce monde est bon. Voici qu'il en veut un autre, à l'opposé du Bien cet autre monde est encore bon.

– Peut-être est-ce une de ces consciences qui doivent progresser par opposition. Peut-être pense-t-elle Bien puis son opposé Mal.

– Tu ne peux imposer une progression à Dieu sans retomber dans le cas que nous avons examiné où, avec la liberté, le Bien et le Mal disparaissent.

– Peut-être est-ce pour affirmer sa liberté !

– Alors ce n'est plus pour le Mal mais pour s'affirmer libre, c'est-à-dire pour un Bien.

– Je reconnais que ce serait incompréhensible. Mais peut-être le Mal est-il...

– Il n'y a rien, rien au monde, au moment qui nous occupe, que Dieu, que la conscience divine. Le Mal ne peut donc être défini autrement que par sa forme, non par sa matière. Il est ce qui soutient tel ou tel rapport avec Dieu, nous l'avons montré. En un mot, si Dieu est libre, il ne peut y avoir que du Bien, si Dieu n'est pas libre, il ne peut y avoir ni Bien ni Mal.

– Mais, après tout, crois-tu pouvoir enserrer Dieu dans ce réseau de raisons ? Dieu est au-dessus de notre entendement ; aucune des Idées que nous nous formons de lui à notre usage ne saurait l'atteindre. Il est donc vain de lui refuser la possibilité de vouloir Bien ou Mal puisque nous ne savons rien de lui.

– Non, Ichtyos[17], ne raisonne pas ainsi. Considère plutôt que nous examinions à l'instant trois notions : Dieu, le Bien, le Mal. Toutes trois sont fruits de la Raison Humaine, elles ont pour limites les limites mêmes de la Raison, elles ont été conçues droitement et n'enferment point de contradiction. Mais à l'examen nous constatons que ces trois notions dont deux forment un couple et dont la troisième est solitaire, sont incompatibles. Cela te choque. Alors tu abandonnes la partie. Mais, mauvais joueur, au lieu de briser là tout net, tu violes les règles du jeu. Tu n'acceptes plus ce concept solitaire et rationnel : il ne saurait plus te servir puisqu'il ne peut recevoir les deux autres en ton sein. Tu le rejettes et tu vas chercher l'ineffable, l'irrationnel, auquel tu refuses toute qualité sauf celle d'être compatible avec le couple Bien et Mal. Mais il ne faut pas faire les choses à moitié : n'oublie pas que les trois concepts sont au même

titre l'ouvrage de notre faible Raison. Si donc tu en abandonnes un, abandonne aussi les autres. Les rapports d'un Dieu conçu comme supérieur à notre Raison sont nuls avec des concepts pris à l'intérieur de notre Raison. Dis alors : tu n'as rien démontré pour un Dieu ineffable mais il est évident toutefois que les concepts humains de Bien et de Mal, avec toutes leurs conséquences, ne sauraient lui être appliqués.

– Et s'il y avait un esprit du Mal ?

– Ah oui ! Nos voisins adorent Ormuzd et Ahriman[18]. Mais en ce cas, chose risible, c'est l'homme qui est juge du Bien et du Mal.

– Comment donc ?

– Mais c'est qu'il n'y a plus Bien et Mal. Il faut pour cela qu'il y ait opposition dans la même personne. Mais dans le cas de ces Dieux rivaux il y a deux systèmes opposés qui sont deux échelles de valeur, deux *Biens.* L'homme avec sa plaisante outrecuidance donne le nom de Mal au système qui lui nuit.

– Tu as raison.

– Vois-tu dans tout cela qu'il y ait un Mal ?

– Non, certes.

– Mais s'il n'y a pas de Mal, peut-il y avoir un Bien ? Allons, voilà la nouvelle qu'il faut supporter avec courage : Il n'y a pas de Mal dans le monde – et par conséquent pas de Bienª !

– Mais voyons : supposons un certain nombre d'événements liés entre eux, ou encore une loi réglant le cours des choses. Quelqu'un vient, un Dieu ou ce que tu voudras, qui en son âme et conscience dit : « C'est mal, cette Loi est mauvaise. »

– Eh bien ?

– Eh bien, est-ce que pour lui ce n'est pas là un Mal ?

– Mais non, mon cher, il peut tout au plus dire : « Cela me plaît ou me déplaît » puisque ce n'est pas lui qui a voulu cette loi ; par suite il ignore l'intention.

– Et s'il connaissait l'intention ? S'il savait qu'elle est mauvaise ?

– S'il le savait, certainement alors oui, il aurait le droit de dire « cela est mal ». Mais outre que cela est impossible, tu vois bien que ce n'est plus selon ses préférences et commodités qu'il devrait juger. Mais seulement ainsi : « L'intention est mauvaise, donc l'acte – même si j'en retire profit – est mauvais. » C'est-à-dire que son procédé serait directement contraire à celui dont vous usez, vous plaignant de la pluie tantôt, et tantôt du soleil. Mais y a-t-il des intentions mauvaises ? Tout ce que nous venons de dire, tu sais, se rapporte bien moins à Dieu qu'aux hommes.

Sur ces mots Prométhée se tut. J'avais écoutéª sans rien dire. Mais cette dernière phrase surtout me frappa. J'étais de garde en la cité des géants. Je pris mon poste à l'un des tournants du chemin de ronde, tout en haut des grands murs rouges d'enceinte. J'étais dissimulé dans l'ombre. Le ciel était bleu malgré son obscurité, comme les eaux d'une rivière à la nuit tombante lorsqu'elles rendent sur toute leur surface la lumière qu'elles ont absorbée le jour ; et noirs comme les barques du soir sur l'eau des rivières, deux Titans sont passés, deux chefs, Ichtyos et le grand Prométhée. Ils se sont arrêtés près de moi qui retenais mon souffle, et sont restés penchés sur le parapet, les yeux fixés sur la campagne. J'étais avide d'entendre les paroles divines que ces divins personnages confieraient à la nuit, mais ils rêvaient en silence, regardant vaguement le vague paysage.

Ichtyos dit enfin à Prométhée : « Et quand ils seront battus, il faudra commencer une lutte plus dure.

– Contre qui, demanda Prométhée avec étonnement.

– Contre le Mal, répondit Ichtyos. C'est là, je crois bien que nous trouverons la défaite, car le monde est pétri de mal. »

Mais Prométhée secoua la tête : « Quand les Dieux seront vaincus, il n'y aura plus de mal sur terre.

– J'en doute, répondit amèrement Ichtyos. »

« Pour que tu saisisses bien l'enchaînement de mes réflexions il faut que je t'explique ce qu'est notre race. Nous sommes nés voici quarante siècles des dents du Dragon. Nous étions dix mille, hauts comme tu me vois, forts en proportion. Notre industrie était sans pareille, et nous savions nous servir du feu. Dans une vallée bien encaissée, nous construisîmes avec du grès rouge une grande cité sinistre dont les remparts avaient cinquante pieds de haut. Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, quatre barrières faites de plusieurs troncs d'arbres géants liés entre eux donnaient accès sur une campagne aride. Mais nous ne les ouvrions jamais car nous détestions les champs, et l'air libre, et la solitude et tout ce qui ne sent pas l'homme. Étroitement unis par un amour sans discorde, nous ne quittions jamais notre ville aux maisons toutes semblables. Nous étions graves et farouches : nous repoussions tout ce qu'on appela depuis les adoucissements de la vie : nous méprisions les arts et les histrions ambulants qui allaient par les routes évitaient notre ville, car nous avions mis à mort ceux qui s'y étaient risqués et leurs têtes se desséchaient sur des piques.

Je ne crois pas qu'aucun de nous ait jamais ri. Cet amour sombre que nous nous portions peut être comparé à celui qui doit unir des frères malheureux, et nos femmes, qui étaient laides, nous les aimions sans luxure, comme des sœurs. Il y avait parmi nous des fêtes à date fixe ; mais elles t'auraient semblé très étranges. Voici : nous nous réunissions de bon matin vêtus de noir sur la grand-place. Nous y tenions avec peine et serrés les uns contre les autres nous sentions avec délices d'autres corps, d'autre chair. Nous ne parlions pas, nous ne chantions pas, nous attendions en silence. Vers midi, la chose se produisait : les faibles barrières qui constituaient notre être, notre point de vue individuel, soudain arrachées, laissaient place au torrent de la fraternité universelle. Les Dix Mille Titans, tout soudain, se fondaient en un seul être. Cette extase durait

longtemps. Lorsqu'elle avait pris fin notre foule s'écoulait sans bruit et chacun s'en retournait chez lui. Nous ne nous accordions jamais aucune sorte de plaisir. Notre ordinaire était très simple et nous ignorions le vin. Nous cherchions seulement à connaître un bonheur calme et grave et nous savions que seule la négation de nos personnalités étroites nous permettrait de l'obtenir, que les conditions matérielles en sont le perfectionnement constant des objets *utiles.* Nous avions foi dans la Vie et dans le Progrès mais une malédiction semblait peser sur nous. Nous étions perpétuellement écrasés par des images de plomb ou par un soleil effrayant, semblable au rire d'un fou. Des désespoirs profonds nous minaient sourdement. Le travail était épuisant et de jour en jour moins fructueux. Des pestes, des famines abattaient notre courage sans mettre en danger notre vie, car nous étions immortels[a].

Nous rentrions souvent dans nos demeures sombres sans mot dire, et nous demeurions des heures, recrus de fatigue, les épaules voûtées, le regard fixé sur le sol de terre battue. De terribles passions s'abattirent sur plusieurs d'entre nous qui désertèrent la ville : ils sont devenus plus tard maudits parmi les maudits et ont pris pour nom Antée, Geryon, Procuste[19]. Ce fut cette époque que nous avons depuis appelée le Grand Désespoir. Or, un jour d'entre les jours, remarquable seulement par ce que notre souffrance morne semblait avoir atteint son paroxysme, les guetteurs des remparts rapportèrent que les montagnes s'étaient faites sans fin l'écho de monstrueux éclats de rire. La foule aussitôt sensible à cette insulte se précipita aux murs ; et comme le soir tombait, un soir curieusement calme, nous pûmes voir une étrange procession de gros hommes majestueux et de belles femmes lubriques vêtus des plus riches étoffes, qui gravissait sans effort la plus escarpée des montagnes. Un ivrogne sur un âne fermait la marche. Ces êtres mystérieux riaient de bon cœur et nous supposâmes qu'ils étaient ivres. Un charme étrange se dégageait d'eux : le charme de la jeunesse et du plaisir. C'est pourquoi cette foule humiliée et sans espoir se mit soudain à les haïr. Je ne sais comment nous comprîmes que nos malheurs étaient

la condition indispensable de la joie de tous ces gens. Les portes furent arrachées plutôt qu'ouvertes et nous nous précipitâmes tous dans la montagne.

Nous eûmes beau la fouiller une heure entière, nous ne revîmes plus ces êtres surnaturels. Une seule trace demeurait de leur passage : un soir radieux plus pur, plus calme que nous n'eussions même pu l'imaginer. Toutes les choses avaient pris une teinte d'hyacinthe. Nos rudes visages même étaient embaumés de cette couleur : cela nous sembla une dernière injure : nous supportâmes comme une souillure cette nuance charmante sur nos cuirs. Nous n'osions nous regarder les uns les autres de peur de nous voir défigurés par cette rayonnante clarté et nous nous enfuîmes comme sous un anathème. Nous rentrâmes ivres d'humiliation et de rage dans notre obscure cité. Tel fut notre premier contact avec les Dieux. Et de ce jour leur perte fut silencieusement décidée.

Les jours succédaient aux jours. Notre mal, toujours plus ardent, nous avait donné rapidement le dégoût et nous ne vivions plus que faute de pouvoir mourir. De temps à autre un jour plus pur, un parfum, des accords divins portés par le vent nous apprenaient que nos ennemis avaient passé. Un jour, à l'une de nos fêtes, comme nous cherchions vainement l'extase fraternelle, les digues se rompirent soudain, mais ce fut par un torrent de haine que nous fûmes submergés. Nos poings se tendirent vers la montagne et Prométhée *[rédaction interrompue]*

[Nous plaçons ici un passage narratif qui est amorcé à cette place dans le manuscrit mais se poursuit trois pages plus loin. C'est toujours Briarée qui parle :]

« Écoute : il y a cent ans – j'étais jeune alors – quelques mortels vinrent chercher refuge en nos murs. J'aimai l'une d'elle. Je m'en fis aimer mais, peu après, un mal étrange l'atteignit, elle commença de dépérir. Les médecins désespéraient. Elle pouvait marcher, sortir encore parfois, mais on ne pouvait

espérer la voir prolonger sa vie au-delà de deux années. Ma douleur fut égale à mon amour. Je crus mourir de désespoir. Mais peu à peu j'attribuai le coup qui me frappait à cette puissance mauvaise qui accablait notre cité. Je n'entreprendrai pas de te dire par quels subtils détours cette croyance parvint à me soutenir. Je me laissais bercer par un rêve tragique. Nous aspirons tous à faire de notre vie une tragédie quand elle tourne mal. Mais surtout j'avais une espèce de confiance dans le démon : certain que ma maîtresse allait succomber à la maladie, je n'avais aucune autre crainte. Je voyais s'approcher avec terreur mais certitude le moment de nos adieux et je cherchai à jouir de sa présence le plus possible pendant le peu de temps qui nous restait. Or un jour qu'elle sortait de sa maison pour aller respirer un peu d'air pur sur les remparts, un attelage l'écrasa. Eh bien ce jour-là j'ai pressenti l'affreuse vérité que tu m'as révélée : non il n'y a pas de Mal, pas de Destin. Cet accident stupide ne pouvait venir d'un Esprit malin, *puisqu'elle était condamnée.* Une intelligence, quelle qu'elle fût, n'aurait pas commis cette faute de méthode : il y avait *trop,* trop de moyens employés pour arriver à cette Mort. On eût dit l'œuvre d'un insensé s'acharnant sur un cadavre. Et la douleur que je ressentis à ce moment fut cent fois pire que celle qui m'avait *[un blanc, de l'espace d'un mot]* précédemment, parce que je *[ne] la* comprenais plus, parce qu'il n'y avait plus rien à comprendre.

C'était impossible à endurer ; bientôt je sombrai de nouveau dans l'illusion de la Fatalité. »

Je croyais au Mal parce que je croyais au Bien[*****]. La Fatalité est un grand réconfort dans les ennuis. Et lorsqu'on constate : « Le Mal s'acharne après moi, je suis la proie du Mal », déjà on espère, car si le Mal existe, il existe aussi un Bien. Parler ainsi, en feignant d'aller jusqu'au bout sans craindre le désespoir, c'est tenter de lier le destin par des paroles magiques.

En cette cité il y a – j'en suis sûr – dix mille âmes courbées qui ne croient plus *directement* au Bien ; mais ne va pas ô Prométhée, ne va pas leur ôter leur croyance au Mal et l'orgueilleuse consolation de s'imaginer être prédestinés. S'ils savaient qu'il n'y a rien, ni Bien ni Mal, qu'on ne peut pas juger la pierre qui écrase, ni le criminel qui tue, ni rien, ni rien au monde, que leur resterait-il ? Où puiseraient-ils assez d'espoir pour vivre. J'ai connu des hommes amers que tout conspirait à desservir. Ils avaient lentement pris conscience de leur solitude, de leur misère, mais lentement aussi ils avaient converti leur âme vers le Mal, comme l'héliotrope se tourne au soleil. Ils avaient enfin trouvé l'illusion bienfaisante : ils croyaient à une puissance mauvaise et tiraient une joie sombre de ce qu'ils pouvaient encore, malgré ses coups accablants, la juger comme mauvaise. Certains d'entre eux même, poètes ou philosophes, allaient prêchant que tout est né du Mal et que la seule liberté, la seule raison d'être de l'homme est d'en prendre conscience et d'en rire. Orgueilleux jusqu'à la folie, endurant leur vie sans espoir, quelque espoir, quelque plaisir leur demeuraient encore parce qu'ils croyaient, par volonté, par force, au Mal. Je pense que c'est la dernière, la plus vivace illusion de l'homme, celle qui demeure chez les plus infortunés d'entre nous. Je sais bien que descendant plus bas dans le dernier cercle des douleurs, on trouve encore des hommes et que ceux-là en sont dépourvus. Mais en ces lieux la pensée s'arrête et c'est l'Enfer. Prométhée, ne nous ôte pas notre ultime raison de vivre, puisque tu sais que nous ne *pouvons pas* mourir.

– Tu dis vrai, dit Prométhée, mais le malheur n'est pas le Mal, le Bonheur n'est pas le Bien. Et nous n'avons besoin que du Bonheur.

« La dernière phrase de Prométhée et celle qu'il avait prononcée au retour de son ambassade retenaient particulièrement mon attention******. S'il n'y avait pas de Mal, comme il l'avait prouvé à Ichtyos, pourquoi donc prétendait-il devant nous qu'il fallait s'attaquer aux Dieux pour que le Mal disparaisse. Prométhée

n'avait rien d'un démagogue, rien non plus d'un esprit futile versé tout entier dans chaque circonstance et raisonnant au gré de l'événement. Ai-je besoin de te dire d'ailleurs que ce genre d'esprit n'existe pas chez nous. Nous sommes lents, lourds et tenaces.

Je décidai de laisser de côté cette contradiction qui ne pouvait être qu'apparente. Après quelques efforts je pris le point de départ que voici : ce que Prométhée a prouvé c'est qu'un certain genre de Mal n'existait pas. Il s'agit d'abord du Mal physique, de la mort, de la douleur : l'exemple du rocher en fait foi. Mais il s'agit aussi du pouvoir malin que les hommes croient présider aux circonstances. Les accidents, la trop grande différence de conditions séparant deux êtres qui s'aiment, tout l'imprévu qui résulte d'un concours de petits incidents issus des quatre coins du monde, bref tout ce qui naîtrait d'une volonté divine soucieuse de tourmenter les hommes, tout cela ne tire point son origine d'un principe radicalement mauvais. Voilà ce qui est acquis. Il reste le Mal psychologique, c'est-à-dire la question de savoir s'il y a des méchants parmi les hommes, quel est leur rôle dans notre vie, et ce qu'ils sont. Or Prométhée par sa dernière réplique à Ichtyos a semblé dire – a certainement dit – que la solution de ce problème devrait être obtenue par la méthode même dont il usa avec Ichtyos. Je dois donc l'appliquer. Je fis donc les mêmes raisonnements de bout en bout en remplaçant seulement dans le dialogue que je savais par cœur « Dieu » par « hommes » partout où ce terme se trouvait. Je l'avoue, je n'obtins aucun résultat. Il ne demeurait des belles déductions de Prométhée que des assemblages de mots inintelligibles. Je te l'ai dit : je suis sot. En ce temps-là je ne voyais pas plus loin que mon nez. Mais je suis patient comme un insecte fouisseur. Je ne me décourageai pas. Très longtemps après, il me vint en tête que peut-être je ne devais pas appliquer stupidement la même méthode à deux cas si différents mais que Prométhée avait sans doute voulu pour cette deuxième question préconiser l'emploi d'une *méthode analogue.* Eh bien, c'est là que ma sottise m'a servi. J'allais sans cesse d'un terme à l'autre, de l'Homme à Dieu, de

Dieu à l'Homme, et ma pensée faisait des ronds comme un mouton qui a le tournis. Mais enfin le résultat récompensa mes efforts : au lieu de m'attaquer tout de suite à la méthode nouvelle, comme l'eût fait tout esprit plus vif, de cette obstination à ruminer les deux notions, j'obtins une vue claire des différences qui séparent l'Homme de Dieu. J'en vis deux : l'Homme subit son milieu, il subit en outre son propre caractère. Les différences de sujet me dictaient les différences de méthode. Du milieu je ne pouvais tirer qu'une chose, à savoir que si vraiment l'homme déployait une activité maligne, la préexistence d'un milieu devait limiter étrangement les effets de cette activité. Je considérai donc le caractère de l'homme. Certains disent qu'on peut se façonner son caractère. Mais je ne fis qu'en rire. Pour moi c'était un fait, un donné, un rocher. Aussi bien, Prométhée l'avait dit. Comme tel il était évidemment dans la région intermédiaire. N'étant pas voulu, il n'était ni bon ni mauvais. Si donc je voulais y voir clair, au lieu de considérer les rapports d'un Dieu libre avec le Mal, je devais examiner ceux du caractère humain avec la méchanceté que l'on prête à l'homme. J'avais trouvé ma méthode : la méthode psychologique.

Avant de rien entreprendre, pour aiguiser mes outils, j'entrepris de faire ma propre psychologique*******. Ah, mon frère, quels drôles de gens que les psychologues ! Ce sont aussi des artistes, je suppose, (et le titan retroussait la lèvre avec dédain). Assez là-dessus : tu vois assez le mal que ces Idées m'ont coûté. Elles doivent être vraies, pour avoir été si péniblement acquises. Supposons l'homme égoïste : il ne fera rien de mal, puisqu'il fera tout dans son propre intérêt. J'ai connu des méchants qui étaient les plus paresseux gens du monde. Jamais ils n'eussent levé le petit doigt pour faire souffrir *gratuitement* leur prochain. Mais c'est un mal, dit-on, que l'égoïsme ; non, puisque c'est un fait. La méchanceté = Liberté = sentiment *désintéressé.* On ne fait pas le mal pour soi, on le fait comme une œuvre d'art. Rapport de la méchanceté avec l'Art : ce serait une sorte d'Art. Réciproquement, mon frère, dit sentencieusement Briarée,

j'ai compris, comme tu le verras tout à l'heure, que l'art est une espèce de méchanceté. »

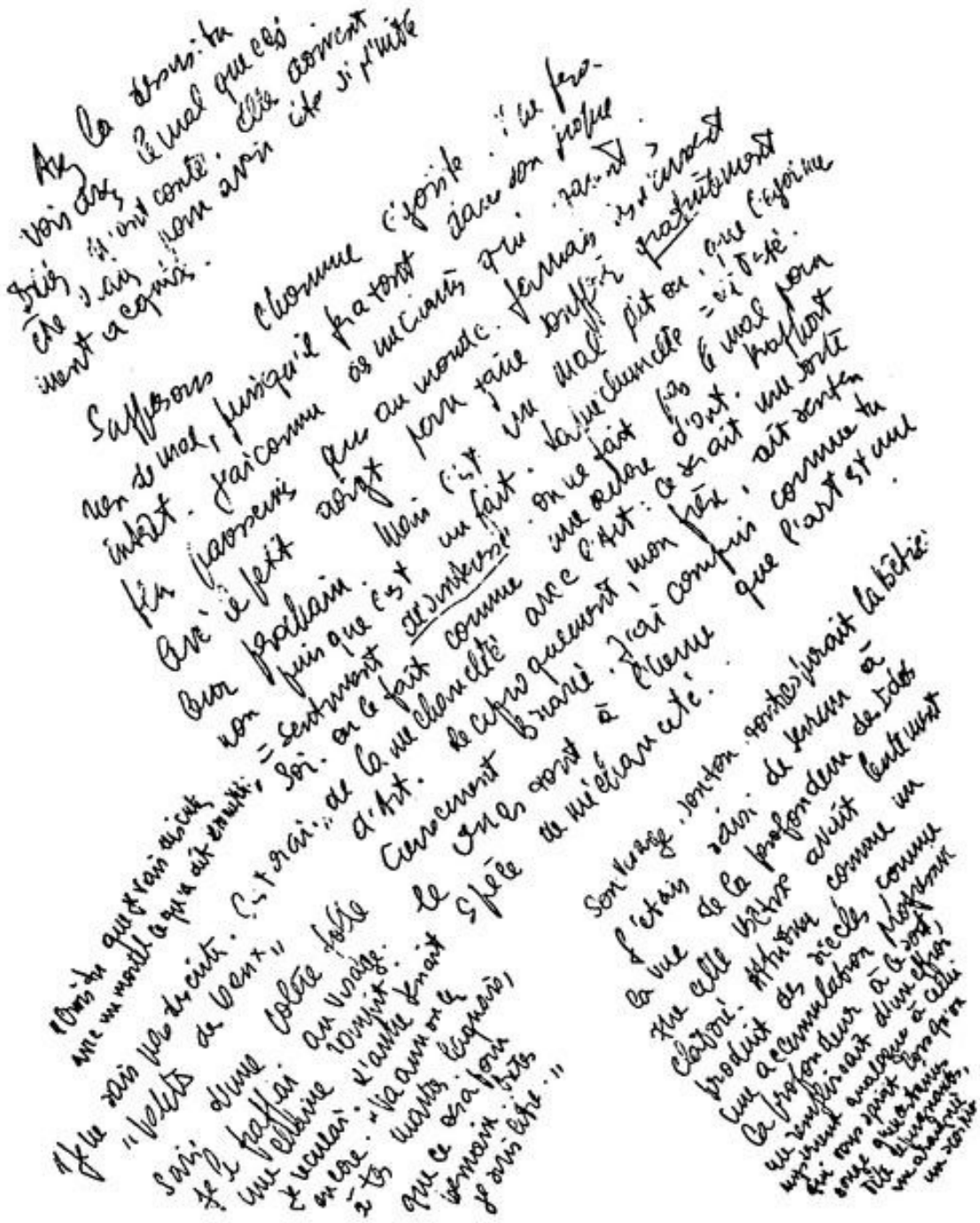
Son visage, son ton, tout respirait la Bêtise. J'étais saisi de terreur à la vue de la profondeur des Idées que cette Bêtise avait lentement élaborées. Attribuer, comme un produit des siècles, comme une accumulation progressive, la profondeur à ce sot, me remplissait d'un effroi mystérieux analogue à celui qui vous saisit lorsqu'on songe qu'en certaines bêtes répugnantes, une araignée, un scorpion, la vie circule comme en nous. Le travail obscur qu'il avait fait pour arriver à la pensée était du domaine des choses impensables. Cela ressemblait à un travail physique.

– Crois-tu que je vais discuter avec un mortel ce qu'a dit Prométhée ? »

– Je ne sais pas discuter. C'est vrai.

– Valets des Dieux. »

Saisi d'une colère folle je le frappai au visage. Une chaîne rompit. Je reculai. L'autre tenait encore. « Va annoncer à tes maîtres, laquais, que ce sera pour demain ? *[un mot illisible]* je suis libre. »



Fin d'Er l'Arménien

« Une morale, quelle sottise ! Mais conserver le désir de créer une œuvre d'art, en chercher dans toutes les minutes, dans toutes les circonstances, les matériaux, traîner son corps aux quatre coins du monde, dans la douleur, dans la luxure, des lits de rose, dans la merde pour amasser ces matériaux, mais les transformer à chaque instant par un puissant effort de sa pensée ; abandonner sa loque au hasard, et ne rien laisser au hasard ; se protéger des passions par un désir plus violent qu'elles toutes, par la passion-mère elle-même, et pourtant céder à toutes, jouer avec elles comme avec de jeunes fauves, s'oublier tout entier alors qu'on plonge le plus avant en soi-même, voilà ce que je propose. Ne crois point que je veuille faire de toi un esthète. Celui là cherche l'Art déjà fait, croit trouver des tableaux, des intrigues de roman partout : “Ah ma chère, c'était à peindre.” Toi, tu seras un ouvrier patient et un martyr. Tu sauras que rien n'est beau sauf ce que font les hommes, que tout est à faire, que la vie à elle seule ne t'apprendra rien, que tu dois prêter, donner, toujours donner, aux choses, aux hommes, et que ton vrai but, c'est le livre, le tableau, la statue qui naîtront sous tes doigts. Tu vivras plus ardemment qu'eux tous, le corps abandonné aux vents comme la défroque d'un pendu, tourbillonnant au bout de sa corde, sali, sanglant, souillé de crachats, et l'âme immobile, inébranlablement fixée dans le sein de la Beauté, de cette Beauté qui n'est rien que ce que tu la feras. »

J'étais enthousiasmé, ivre d'amour. Mon âme chantait comme une cigale. Mais lorsqu'Apollon se tut, un découragement profond m'écœura.

« Qu'as-tu, me dit-il, me serais-je trompé : cette tâche te déplairait-elle ? »

« Non, oh non, lui répondis-je. Mais pour s'y donner tout entier il faut y croire. »

« Sans doute. »

« Et croire en elle, c'est croire à soi. »

« Oui. »

« Eh bien... Je ne sais rien, parfois je ne puis me supporter moi-même, j'ai toutes les faiblesses, certaines mesquineries. Je serai seul parmi les hommes, sans

aide, sans conseiller quand je vous aurai quitté. Pour réussir la vie que tu me proposes il faut du génie... »

Apollon me regarda fixement dans les yeux quelques secondes puis :

« Va, me dit-il, ne crains point : tu en as. »

[On peut considérer que la narration trouve ici son point final. Cependant le manuscrit se poursuit sur deux feuillets supplémentaires, avec un développement sur le Mal que Sartre aurait sans doute intégré plus haut (voir p. 319) lors de la récriture, mais que nous préférons laisser à la place où il se présente dans le cahier.]

Il y a des hommes sur terre qui font du bien. Ce n'est pas douteux. Mais *il faut voir ce que c'est. Prométhée, penché sur toutes nos misères, infatigable à nous secourir, ne faisait point le Bien : il voulait notre Bonheur parce qu'il nous aimait :* voilà tout. Mais ceux qui veulent le Bien n'ignorent pas qu'il n'y a point de lumière sans ombre : ce sont eux qui créent le Mal. Il ne leur manque rien : *Le Bien est une fleur de serre.* Leur savoir et leur fortune sont suffisants. Ils peuvent goûter les joies de la vie, ils ont le temps de penser. Certaines bestioles, lorsqu'on augmente leur teneur en eau, révèlent soudain une activité capricieuse et imprévisible. Ainsi sont-ils, tout humides et dispos, pendant que nous sommes secs et asservis aux lois de la matière. Ils sont libres. Ils veulent un Bien. *Ils le caressent, le sculptent et le réalisent.* Mais il ne saurait être sans un Mal. Il leur faut attacher un sens mauvais à certaines valeurs, ils ne sauraient s'en passer car le Bien n'est qu'une lutte contre le Mal[a]. Et voilà comment naît une métaphysique du Mal. Ils sont heureux lorsque leur corps souffre, lorsque leurs amis, leurs maîtresses les trahissent. Que leur importe ? Leur teneur en eau est forte. Ils ont la liberté de lutter. Ils ne sont pas dominés. Ils triomphent. Ils ont besoin, donc, de tout ce Mal. *Leurs ennemis les plus chers, les plus indispensables sont les maladies,*

les plus bas instincts des hommes, les barrières sociales. Le luxe de leur intelligence raffinée est de souffrir pour vaincre la souffrance ; car ils ont *accaparé toutes les armes que l'on peut forger contre elle,* tout le savoir qui libère.

Leur victoire ne serait pas complète si elle n'avait pas un sens éternel. Ce bien qu'ils ont construit ne leur paraît point une de ces valeurs terrestres qui changent avec les individus. Il a sa place dans la hiérarchie des Essences, c'est le Soleil du Monde intelligible.

Et c'est ainsi qu'au sein d'un monde qui n'est ni bon ni mauvais, ils ont créé le Mal. *Aux désharmonies provisoires et réparables de la condition humaine ils attachent un sens définitif,* ils parlent du Mal radical. Ils conservent jalousement ce Mal, ils désespèrent les réformateurs. Ils n'auraient plus leur raison d'être dans un monde où les hommes seraient heureux. Tu vois, ce sont les plus nuisibles des êtres : *ils ont fait ce que Dieu n'a pu faire : ils ont créé le Mal.* Comprends-tu à présent *qui paie les frais* ? Ne vois-tu pas que nous sommes submergés par le Mal qu'ils ont créé et que nous, nous ne voulons pas lutter. Nous n'avons pas d'armes, nous ne connaissons pas les *incantations subtiles qui transforment la souffrance en un plaisir.* Nous haïssons *cet art supérieur*.

[Trois feuillets libres, écrits recto verso, de papier et format différents, sont insérés dans le cahier. Il n'est pas certain que Sartre ait placé lui-même ces feuillets là où ils se trouvent ; c'est pourquoi nous préférons les donner ici à la suite du précédent développement sur le Mal, auquel ils se rattachent par leur sujet.]

Lorsqu'un homme est accablé par les tâches quotidiennes, les besoins, le malheur, toute sa puissance d'agir est absorbée par cette nécessité qui renaît chaque jour. Il n'est pour lui ni bien ni mal. Tout au plus a-t-il un idéal irréalisable : le Bonheur. Mais ceux qui, comblés par la Fortune, ne sont pas asservis à cette nécessité, ont une puissance d'action toute vierge, qu'ils n'ont qu'à développer harmonieusement. A cette activité de luxe correspond un idéal

de luxe : celui d'une suite harmonieuse d'actions. Et, précisément, c'est le Bien, ce Bien qu'ils conçoivent différemment et qui leur donne une jouissance bien supérieure à celle que peut procurer le bonheur.

Imaginons donc une république constituée par deux sortes différentes d'hommes. Les premiers sont accablés par la nécessité et luttent. D'eux-mêmes, aucun Bien, aucun Mal ne pourrait naître. Les autres n'ont rien à faire qu'à régler harmonieusement leur vie. Pour cela ils ont besoin de concevoir certaines actions comme bonnes à faire et aussi certaines actions comme mauvaises. Ils peuvent ainsi triompher de ces dernières par une lutte toute symbolique, conçue à la manière de la lutte des premiers contre la nécessité. Ainsi ils ne se refuseront même pas la joie d'un triomphe après un combat modéré. Aussi, toutes ces humbles choses qui font souffrir et qui ne sont ni bonnes ni mauvaises mais qu'on doit subir si on ne peut les éviter, la maladie, les séparations, la mort, la mésentente entre les hommes, ils les pensent, ils les transforment par la pensée comme nous transformons les hommes pour les haïr, en font des notions, leur assignent leur place dans un système bien échafaudé et ils en font un Mal, c'est-à-dire qu'ils leur donnent une réalité absolue pour pouvoir remporter sur eux une victoire qui possède une valeur absolue. Ils se donnent donc un ennemi affaibli, sûrs de le vaincre avec ces trois armes qu'ils possèdent seuls : le loisir, la puissance, le Savoir. Supposons toutefois qu'ils soient une fois vaincus, qu'ils fassent le Mal, alors, comme nous l'avons vu, comme ils ont conçu eux-mêmes leur système, celui-ci s'efface, s'évanouit, ils restent seuls avec leur désir du moment, nul au monde ne peut leur reprocher une faiblesse car nul n'est au-dessus d'eux. C'est dire qu'automatiquement, quand ils font ce qui serait pour eux le Mal, ils abolissent la distinction qu'ils ont établie entre le Bien et le Mal.

[manque]

le Bien. Considère aussi ces deux choses-ci : d'abord qu'ils ont besoin du Mal comme la lumière a besoin d'ombre. Considère en outre ce qui arriverait s'ils parvenaient à persuader à un individu quelconque, ayant déjà ses besoins, ses instincts, sa manière d'agir, opposée à la leur, que seul est bien leur Bien. Considère qu'alors cet individu en exerçant sa volonté comme de coutume penserait agir *mal.* Nous ne sommes plus ici dans le cas de l'homme isolé, envisagé tout à l'heure, et qui cède à son vice. En ce cas, nous l'avons vu, il est tout entier ce qu'il veut et Bien et Mal ont disparu. Celui que nous envisageons ici est porté par ses instincts en un sens déterminé. Il y cède. Et tandis qu'il va, la présence continuelle de ces êtres qui lui ont imposé leur système du Bien et du Mal lui rappelle à tout instant qu'il fait le Mal. Leur vue seule suffit à lui faire penser le Mal. C'est ce qu'on exprime souvent en disant : « La loi crée le péché. » Mais quel est donc ce Bien que d'autres ont voulu ? Il faut le comprendre : c'est un luxe.

---

1. Le mot Olympe est habituellement masculin.

* *A cet endroit du manuscrit, Sartre interrompt le récit pour donner le plan suivant et un « chant » qui aurait sans doute pris place ailleurs :*

Dialogue avec Chronos	(le Temps	2)
avec[Cybèle]	Déméter[2] (la Nature	1)
avec Apollon :	Art et	7
et Minerve	Science – Philosophie	
avec Vénus :	(L'individu Amour – Amitié 3)	
Dialogue avec Mercure + Hephaistos[3]	(La Société	5)

Prométhée ?

Dialogue avec Le Titan (Sur le Mal 4)

Dialogue avec Ploutos (Sur le Luxe 6)

Le Chant du Vieux Titan[4]

O cyclopes mes frères
Qu'il y a longtemps, qu'il y a longtemps de cela.
Rappelez-vous ce soleil ardent et le dur ciel bleu
Et cette rude montée vers l'Olympe
Des géants qui s'accrochaient de leurs mains sanglantes aux buissons épineux de l'Ossa[5]
Et le bruit continu des cent mille pierres
Qui roulaient sous nos pieds comme une avalanche
Et frappaient sans relâche la mer éclatante comme un bouclier poli.
Vous rappelez-vous nos cris métalliques striant l'air droit
Et notre farouche silence et la flamme sombre de nos yeux
Est-ce en vain ! Est-ce en vain que nous avons souffert ?
Et rêvez-vous toujours d'anéantir le Mal ?
Rappelez-vous les faces <lointaines> des mangeurs de viande[6]
Penchés sur le vide du sommet de leur Olympe
Leurs hautes couleurs pâlies par l'effroi,
Et les lourds plis sinueux de la Poix sanglante
Qu'ils faisaient couler sur nous
Et qui drapait de tout côté la montagne comme un immense et repoussant manteau*[.]*

2. Il est intéressant de voir que Sartre préfère finalement à Cybèle, déesse de la fécondité, Deméter qui est une divinité agraire, personnification de la Terre.

3. Hephaïstos est le dieu du feu et des forges. Ploutos, fils de Démeter et du Titan Iasion, est le dieu des richesses. Dans cette énumération, on peut se demander pourquoi Sartre associe les deux divinités latines Vénus à l'Individu et Mercure à la Société.

4. Au sens strict du terme, Titans est le nom générique porté par six des enfants mâles d'Ouranos et de Gaia. Sartre emploie ce mot ici d'une façon plus large, ce qui lui permet de ne pas faire de distinction entre titans, cyclopes, géants et monstres. Le chant qui suit relate comment les Titans, écartés de l'Olympe, révoltés contre les Dieux, tentèrent d'escalader le ciel en entassant montagne sur montagne, pour être finalement foudroyés par Zeus.

5. L'Ossa : montagne de Thessalie. Dans la mythologie, l'Olympe se dressait aux confins de la Macédoine et de la Thessalie.

6. Le fait de manger de la viande distinguait les hommes de la race d'airain des hommes de la race d'or et de la race d'argent qui les avaient précédés et qui étaient végétariens. Ces hommes de la race d'airain, précise Robert Graves dans *Les Mythes grecs* (Fayard, coll. Pluriel, 1987, vol. 1, p. 44-45), étaient heureux de faire la guerre et étaient des créatures insolentes et sans pitié.

a [Mais il aurait pu mieux choisir son heure car nous devions mener ce soir le petit au théâtre. » Cette femme simple alla prendre son ouvrage et revint s'asseoir patiemment au chevet de son mari. Mais moi je savais déjà qu'il était mort pour jamais. Je méprisais] Mais le

7. Anachronisme flagrant. Nous n'avons pas trouvé l'origine de l'idée en forme d'aphorisme qui suit. Il pourrait être de Karl Kraus, dont un recueil en traduction française avait eu du succès dans les années 20 et dont le « nihilisme thérapeutique » a pu frapper Sartre.

a *Sartre hésite sur le nom de* Zulischa. *Il écrit d'abord* Zilischa, *puis vers la fin du texte* Zulischah.

a [Autant vous verrez de maisons dans une ville, autant il y a de rêves de bonheur scellant une matière. Le bonheur est le ressort de toutes les passions car il rend les désirs graves. Il chasse la saine croyance que tout est apparence. Il substantifie toutes choses, il dresse des idoles monstrueuses, il fait du plaisir une extase religieuse.] Les désirs

b *Sartre a bien écrit* généraux, *et non* « *généreux* » *comme on s'y attendrait. Les deux lignes qui suivent sont marquées* A revoir *par Sartre.*

** *En regard de ce passage, Sartre a ajouté, à la relecture, le long développement suivant :*

Vous autres non plus, ajouta-t-il. J'entends bien que vous avez des principes. Vous savez qu'on ne doit pas voler, qu'on doit payer l'impôt, que l'Arménie est le plus grand peuple du monde, qui ne fait que des guerres chevaleresques, que tout ce qui est écrit est vrai, qu'on ne doit jamais chercher à comprendre, que les choses qui sont vraies sont toujours vraisemblables, que ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, qu'il faut s'entraider dans une certaine mesure et qu'on ne doit jamais sortir de son milieu, surtout pour fréquenter de plus grands que soi. Je passe beaucoup d'autres principes. Vous avez mille proverbes et cent fables pour les

justifier et surtout l'Expérience de vos pères et la votre propre. Mais ce n'est point ce qu'on entend par conscience. La conscience est une pierre de touche qui ferait discerner à chacun de nous le bien du mal. C'est-à-dire que c'est une puissance active et il n'en est pas de même de vos principes, car c'est elle-même qui devrait les fonder. Malheureux ! Vous appelez précisément cas de conscience ces cas où la conscience devrait paraître mais où elle ne paraît pas, les fameux dilemmes. Encore avez-vous soin d'opposer sur vos théâtres, en un <praticien>, les principes du <bourgeois> aux principes [*biffé* : de l'homme de science] du professionnel, parce que la conduite du professionnel est rigide, assurée. Mais laissez là vos docteurs qui hésitent à donner la mort, vos prêtres qui n'osent violer le secret du confessionnal, vos militaires tiraillés entre le drapeau et l'église. Prenez l'homme, l'homme seulement, opposez-le à l'homme : « Irai-je ici, irai-je là ? » Qu'est-ce donc qui lui permettra de décider ? Rien. Le bien, le mal sont partout mêlés à perte de vue. On balance. Les principes sont impuissants et la conscience se fait comme un Dieu mort. Murés dans votre égoïsme vous ne vous en apercevez pas. Mais qu'il s'agisse d'agir sur les autres, pour les autres, alors *[fin de l'ajout*]

a *Sartre avait d'abord écrit :* né malgré moi dans une société, je dois en accepter les attitudes scientifiques.

Un feuillet a été arraché entre les feuillets 18 et 19 du ms.

*** *Dans le manuscrit, sur la page en regard, on trouve le développement suivant, qui ne se rattache pas directement au récit mais dont la première phrase renvoie au texte-souche de Platon :*

Les âmes, avant de renaître, mon aïeul vous l'a dit, vont se baigner dans le Léthé où elles oublient toute chose[8]. Mais ensuite, je crois, elles sont conduites en troupeau au Marqueur d'Ames ; on leur attache les ergots comme aux coqs et le Marqueur d'Ames, les saisissant par les pattes, les marque de plusieurs sceaux tandis qu'elles se débattent et font un grand bruit d'ailes, et il y a le sceau de la Moralité, celui de la Vérité, ou d'autres encore. Mais certaines d'entre elles à force de sautiller sur place se détachent, et à la faveur de la grande presse, se glissent à la dérobée parmi les âmes qui sont déjà marquées. C'est ainsi qu'on peut naître.

8. Selon Platon, avant de remonter à la vie et de retrouver un corps, les âmes boivent l'eau du Léthé, qui leur ôte la mémoire de ce qu'elles ont vu dans le monde souterrain.

9. *Sartre avait d'abord écrit* : épouse, *puis il a écrit* compagne.

Plutôt qu'une référence littéraire à Panurge, il faut sans doute lire dans cette biffure et les lignes qui suivent une interrogation qui touchait à la vie personnelle de Sartre.

10. Ce personnage qui apparaît ici inopinément semble venir en ligne directe de Giraudoux.

11. Dans l'*Hippias mineur* (363d-364a, trad. Croiset) de Platon, le sophiste Hippias d'Elias dit : « Je n'ai jamais rencontré un homme qui me fût supérieur en quoi que ce soit. » Simone

de Beauvoir a bon souvenir quand elle rappelle, dans ses *Entretiens avec Jean-Paul Sartre* (1974) : – « D'une certaine manière, vous étiez très arrogant. Vous preniez pour vous le mot du petit Hippias : "Je n'ai jamais rencontré aucun homme qui me valût." » Et Sartre répond : « J'avais écrit ça sur un cahier. » (*La Cérémonie des adieux*, p. 206.) Le cahier dont il parle est peut-être le carnet de théories (perdu) que nous décrivons dans notre Introduction.

a [C'était au temps des Bachibouzouks] *Mention dont on se demande si elle est comique ou sérieuse. Rappelons que les Bachi-bouzouks, troupes irrégulières du Sultan turc, se firent connaître pour leur désordre, particulièrement pendant le Guerre de Crimée.*

12. Berger de la race royale de Troie et passant pour le plus beau des mortels, Ganymède fut enlevé par l'aigle de Zeus pour servir d'échanson dans l'Olympe, remplaçant Hébé, la divinité de la jeunesse.

a *Un trait sépare, dans le ms., cette phrase de celle qui commence par* Je quittai sans douleur. *L'ajout qui suit se trouve en biais sur la page en regard, qui porte en haut, à gauche, l'inscription* ombre d'oiseaux sur la mer.

a *Le ms. donne bien* Humidité.

13. Montagne de Béotie qui passait pour être la résidence des Muses. Sur ses pentes jaillissait la source Hippocrène, image de l'inspiration poétique.

b *Les lignes qui suivent, jusqu'à* depuis dix mille ans, *se trouvent plus haut dans le ms., séparées d'autres ajouts par des traits.*

**** *Sur la même page du manuscrit (f° 23), nous lisons les deux passages suivants, dont le second, biffé, pourrait se rattacher au* « *Chant du Vieux Titan* » *placé au début du ms. :* On dit qu'ils ont besoin de *notre* mal. Je ne vais pas par là – c'est sottise. Des enfants vont, disant : « Il faut la misère du peuple pour que l'aristocratie soit grande. » Imbéciles. Ce n'est pas cela : ils ont besoin du Mal et peu importe où il soit. Seulement chez nous il est sans mélange.

[Sur la haute mer
Le triste soleil luit
Nous montons à dix mille
Pour un rêve commun
Dix mille têtes d'Hydre
A la même pensée
Anéantir le Mal.]

14. Rien dans la mythologie n'indique que Hébé soit devenue la compagne de Ganymède.

a [« Grand merci de ta pitié, répondit avec une aigre volubilité Ganymède. Nous savons trop bien d'où elle part – tu nous plains parce que tu es gras. Mais nous ne faisons qu'en rire. La vulgarité de ta chair » Ganymède me *Le passage qui suit se trouve plus loin dans le ms., au verso des f^os^ 38 et 39.*

15. Diomède, héros de la guerre de Troie aux côtés d'Hector, fut attaqué par Arès (Mars), mais Athéna détourna le coup de lance du Dieu et celui-ci fut blessé par Diomède.

a *Ici, dans le ms., on trouve une notation indépendante :* Parfum de l'eaucroupie, *après laquelle vient s'insérer l'ajout qui suit dans notre texte.*

16. Briarée est l'un des trois Hécatonchires, fils de Gaia et d'Ouranos, êtres gigantesques et violents dotés de cent bras et de cinquante têtes. Selon la tradition principale, Briarée participa à la lutte contre les Titans, comme allié des Olympiens ; il fut préposé à la garde des Titans par Zeus. Selon une autre tradition, Briarée est un allié des Titans, avec lesquels il combat les Olympiens. Sartre fait de lui un Titan.

a *Pour faciliter la lecture du dialogue, nous ajoutons des tirets qui ne figurent pas au ms., où il n'est pas toujours aisé de distinguer les répliques.*

17. Ce nom qui signifie poisson existe dans la mythologie grecque et il s'applique ici à un Titan. Le signe du poisson étant celui du christianisme, le nom d'Ichtyos constitue peut-être une marque de « l'Olympe chrétienne ».

18. Princes du Bien et du Mal dans la religion de Zoroastre. Ils avaient fait partie de la mythologie de Sartre et de Nizan lorsque ceux-ci étaient adolescents (voir note 1 de la page 283).

a *Le passage allant de* Tu as raison... *jusqu'à...* pas de bien *est entouré d'un trait dans le ms.*

a *Le « je » qui apparaît ici semble bien être celui de Briarée qui rapporte à Er le dialogue entre Prométhée et Ichtyos dont il a été le témoin.*

a *A la suite de cet ajout se trouve dans le ms. le décompte suivant, sans rapport avec le texte et d'ailleurs faux :*

5 145
4 735
5 575
13 120

28 975

29 000

19. Antée et Geryon sont deux géants tués par Héraclès, Geryon étant une créature à trois têtes et dont le corps était triple jusqu'aux hanches. Procuste n'est pas un géant, mais un brigand qui torturait les voyageurs en les couchant sur un lit, coupant ce qui en dépassait ou étirant ce qui n'en touchait pas les extrémités.

***** *Sur la page en regard Sartre a ajouté les deux lignes suivantes qui expliquent la révolte des Titans contre les Dieux* :

La raison du Mal est le Bien. Il nous faut supprimer leur Bien pour anéantir le Mal.

****** *Il est clair, d'après le manuscrit, que cette « dernière phrase » est celle rapportée p. 321 (f° 34) :* « Tout ce que nous venons de dire, tu sais, se rapporte bien moins à Dieu qu'aux hommes. » *Quant à la phrase prononcée par Prométhée au retour de son ambassade (qui ne figure pas dans le récit), il s'agit sans doute de celle-ci* : « Quand les Dieux seront vaincus, il n'y aura plus de Mal sur terre », p. 322 (f° 35).

******* *Sartre écrit bien* : psychologique. *Dans la phrase qui suit, le manuscrit donne* : « quelle drôle de <cla> », *ce dernier mot étant ensuite corrigé en* gens.

a *Cette phrase est marquée d'un trait en marge.*

APPENDICE I

Complainte de deux khâgneux qui travaillaient fort

NOTICE

Les poèmes de Jules Laforgue furent l'influence littéraire majeure de Nizan et Sartre au début des années vingt. La vogue que connut ce poète (mort presque inconnu, à vingt-cinq ans, en 1887), à l'époque où les deux jeunes gens étaient lycéens à Henri-IV, puis en classe préparatoire à Louis-le-Grand, entraîna une édition de ses Œuvres complètes, *en deux volumes, au Mercure de France, en 1922. C'est Nizan qui fit connaître Laforgue à Sartre. Celui-ci trouva chez l'auteur des* Complaintes, *de nombreux échos à sa sensibilité*[1]. *Par Laforgue aussi, il eut un accès à la pensée de Schopenhauer et à celle de Nietzsche, qui avaient marqué le poète durant son séjour en Allemagne.*

Le poème à deux mains de Sartre et Nizan est une parodie bouffonne d'une complainte de Laforgue ; il a été écrit en 1922-1923, peut-être pour être chanté collectivement.

MANUSCRIT

Autographe de la main de Sartre, avec les signatures de Sartre et de Nizan. 1 f°, 213 × 270 mm, papier gris, encre bleu-noir.

---

1. Voir, l'Introduction au présent volume, p. 20, et ci-dessous, la note 1, p. 357 [Fragments sur le jazz].

Complainte de deux khâgneux qui travaillaient fort

Nous allons en hypokhagne
Travailler comme des cochons
Cependant que – sans un pagne –
Les copains sont au boxon (bis)

Nous faisons bien de l'histoire
Tandis qu'ils p'lot'nt des putains.
Le calice est long à boire
Et de merde il est tout plein (bis)

A la plac' des seins de femme
Nous caressons les bailly[1] :
Quand on a du Dieu dans l'âme
On cuve ça sans un cri[2] (bis)

Nous fumons de vieill's bouffardes
Pour adoucir ce Πονος[3]
Vienne à présent la Camarde !
On est saoul du Seignobos[4] (bis)

Quand nous s'rons dans la carrière
Las, nos aînés n'y s'ront plus
C'est de Γλαυξ[5] la norme amère
Qu'elle impose à ses élus (bis)

[Signé :] Sartre Nizan

---

1. Dictionnaire de grec.

2. La citation exacte est :

> Quand on a du dieu sous la peau,
> On cuve ça sans dire mot.

(Jules Laforgue, « Complainte sur certains temps », *Les Complaintes,* Paris, 1885, p. 161.)

3. Mot grec signifiant « dur labeur » ; ici : « turbin ».

4. Manuel d'histoire.

5. Γλαῦξ est le nom de la « chouette », oiseau sacré d'Athéna. Ici il est écrit avec une majuscule : Γ pour désigner, par métonymie, la déesse elle-même, dont les khâgneux sont les élus. A l'époque où Sartre était en khâgne, l'emblème des khâgneux était une petite silhouette de chouette en laiton, insigne qui se portait sur la blouse ou la coiffure et qui était appelé lui-même une khâgne. (Nous devons la traduction et ces renseignements à M. Michel Lejeune.)

La Belle et la Bête

NOTICE

Ce conte inachevé, du moins dans l'état où il nous est parvenu, semble avoir été composé en 1922-1923, à en juger d'après les indices matériels du manuscrit (tracé d'écriture proche de celui du fragment « *Nelly, ou De l'inconvénient des proverbes* »*). Sartre lui-même s'y réfère dans* Les Carnets de la drôle de guerre *(p. 322-323) :* « *J'aimais le conte de* La Belle et la Bête. *parce que la Bête intéresse et attendrit la Belle, d'abord sous sa forme de Bête. J'écrivis même plus tard, vers seize ans [1921], un conte sur ce sujet. J'ai retrouvé, dans une émotion qui passa comme un éclair, beaucoup plus tard, à l'École normale, quelque chose de ce sentiment primitif. Je lisais un livre d'André Bellessort sur Balzac ; on y rapportait la première entrevue de Balzac et de Mme Hanska. Ils ne se connaissaient pas, devaient se rencontrer, je crois, sur la Promenade et avaient convenu de je ne sais quel signe de ralliement. Mme Hanska vit avec effroi s'avancer vers elle, porteur du signe convenu, un gros homme vêtu avec une élégance criarde. Elle eut peur et fut près de s'enfuir. "Mais, disait Bellessort, elle vit ses yeux et elle resta." Il n'en fallut pas plus pour me troubler profondément pendant quelques instants. Il est vrai que j'avais, à l'époque, découvert ma laideur et que j'en souffrais.* »

MANUSCRIT

Autographe de 4 f^os^ 208 × 270 arrachés d'un cahier cousu. Papier blanc cassé jauni, encre noire. Les trois premiers f^os^ sont écrits recto-verso, le quatrième n'est écrit au recto qu'à moitié. L'écriture est régulière, homogène du début à la fin, les corrections sont apparemment de relecture, faites de la même encre ; quelques corrections sont immédiates. Le texte est suspendu (pas de point final, phrase

inachevée). Le f° 1 comporte, en plus du texte, à hauteur du titre et dans la marge gauche, dix monogrammes différents des lettres JPS.

Le ms. est en mauvais état : bords déchiquetés, taches d'humidité ; le deuxième f° est déchiré à l'angle inférieur gauche.

La Belle[a] *et la Bête*

A tous ceux qui ont eu des idées, à tous ceux qui ont pris celles des autres, à tous ceux qui n'ont jamais eu ni n'auront d'idées, ce conte des temps très anciens est donné. Les uns croiront y trouver ce qui ne s'y trouve pas, et les autres enfin n'y verront qu'un beau conte des temps très anciens. A ceux-là, mes princesses et mes fées souriront car il est dit que les plus heureux sont les pauvres d'esprit. – A mettre à la fin – *[Ce paragraphe initial est entouré d'un trait.]*

I

Il était une fois un marchand veuf et fort riche dont tous les biens étaient sur mer. Il habitait une vieille ville aux rues si étroites que toutes les voisines entendaient ce qu'on disait en face chez leurs voisines, mais quand elles ne l'entendaient point elles l'inventaient et le monde n'en marchait ni pis ni mieux. Les maisons étaient belles, avec leurs pignons en escalier qui découpaient des créneaux dans le ciel, et leurs panses gonflées et harmonieusement ventrues comme une commode. Mais les bourgeois ne s'en souciaient pas car leurs maisons étaient neuves alors et les savants d'entre eux préféraient fouiller le sol à la recherche de problématiques villas romaines, qu'ils admiraient bien davantage parce qu'elles portaient le négatif cachet du temps. Or ce marchand vivait au milieu de bahuts sculptés, de dressoirs supportant des plats d'or et d'argent, de chaises simples et dures où son nom était gravé, de tableaux naïfs et lumineux où les vierges aux cheveux jaunes portaient gauchement et rudement un petit Dieu alourdi de son auréole, et le regardaient avec un étonnement naïf, bien loin des ardeurs de la maternité. Il avait de gros livres imprimés, beaucoup de manuscrits

qu'il ne lisait pas mais qu'il montrait parfois à ses amis, et dans une cassette artistement travaillée le métacarpe du Christ qu'il conservait précieusement.

Mais plus que tout cela il aimait ses trois filles, Jacinthe, l'aînée Peirotte, la cadette, et Rosette, la dernière. Les deux premières étaient jolies mais boulottes et la troisième était la plus belle fille qu'on puisse rêver. Et si chacun veut se la figurer, qu'il songe qu'elle paraissait à tous les hommes aussi gente que celle qu'il aime lui paraît gente. C'est pourquoi elle avait nom la Belle dans la ville et les commères se taisaient sur son passage. Et, comme elle *[était]* envers tous de la même douceur, due à la fois à sa bonté native et à sa courte intelligence, son père la préférait aux deux autres et prétendait assez arbitrairement qu'elle lui ressemblait. Au vrai, et ceci pour ceux qui n'aiment point que les roturiers aient de trop belles vertus, sachez que sa mère, Jeanne, la femme du marchand, ayant autrefois chéri d'un amour coupable un seigneur bel et bête comme sa pertuisane, Rosette la Belle avait du sang noble dans les veines. Ses deux sœurs ne l'aimaient guère et l'écrasaient de la supériorité de leur intelligence. Mais n'est-il point vrai que l'intelligence est l'apanage des vilains et la joliesse le fief des nobles ? Jacinthe et Peirotte savaient tout ce qu'une femme peut savoir, elles étaient, disaient-elles, « très dans le mouvement ». Elles dansaient la passacaille et le menuet, elles lisaient Aristote et Luther, elles avaient des opinions sur toutes choses et leurs discours étaient faux, mais brillaient de mille feux, comme les discours de toute femme d'esprit. Rosette, elle, passait volontiers ses jours à son rouet, sous la lumière verte qui tombait du gros verre opaque de la fenêtre, et elle filait en chantant une chanson triste qui n'a pas de sens mais qui, pour elle, en avait un, vague et doux :

Lonlon laire, lonlon la
Ils était une rose
Lonlon laire lonlon la
Le vent l'emportera.

Parfois la fenêtre était ouverte, alors les jeunes gens venaient s'accouder à la croisée et s'entretenaient avec elle de choses futiles, de la pluie et du beau temps. Elle leur répondait sottement mais ils ne s'en apercevaient guère car ceux qui s'aperçoivent qu'une jolie fille qui leur sourit est bête, ne sont déjà plus de jeunes gens.

Et les jours s'enfuyaient ainsi pour le père et ses filles, tous quatre heureux et insouciants.

II

Or il arriva que le marchand perdit en mer tous ses vaisseaux. La bonne et la mauvaise fortune de l'homme sont des statues aux pieds de sable, elles tombent vite et leur chute est cruelle parfois. Le marchand pleura et souffrit, tout d'abord sans trop savoir pourquoi, puis il se rendit compte de toute l'étendue de son malheur, mais alors il ne pleura plus car ceux qui souffrent le mieux sont ceux qui pleurent le moins. Il fit venir ses deux filles Jacinthe et Peirotte et leur dit : « Voici, j'ai perdu mes biens, mes vaisseaux ont sombré : je vais bientôt partir pour les contrées lointaines, afin de refaire ma fortune à travers le monde. » Il le leur disait ainsi brutalement car il savait qu'à force de lire des livres de toute sorte, que lui-même ne comprenait pas, elles s'étaient fait une âme de bronze. Et en effet, elles ne pleurèrent pas mais devinrent toutes pâles de rage, disant entre elles : « C'est trop bête aussi : il n'avait qu'à faire du commerce sur terre ! » Mais il ne savait comment annoncer sa ruine à sa chère Rosette, qui avait l'âme si tendre et si douce qu'un rien l'eût profondément blessée. Il hésita tout un jour et le jour suivant il vint vers elle, qui filait près de la fenêtre, et lui dit : « Ma chérie, ma petite Rosette, ma Belle, tu sais bien que nous autres marchands nous n'avons pas toujours du bonheur dans nos entreprises[a]. En ce moment mes affaires ne vont point : il me va falloir m'absenter pour les remettre en bon état. Prends les clés, je te donne avec elles tout pouvoir sur notre maison car si tes

sœurs aînées ont pour les conduire une connaissance de bien des choses que ni toi ni moi nous n'avons, toi, c'est ton cœur que tu as pour guide et c'est un guide qui ne trompe pas. Reste telle que tu étais quand j'étais avec toi. Seulement quand tu files près de la fenêtre, songe <parfois> que ton vieux père est sur les routes, ce qui est bien dur *[un manque dans le manuscrit]* Mais n'en conçois aucune tristesse : je veux <que rien> dans mes actions ne cause de peine à ma fille chérie. Songe plutôt que je te rapporterai quelque beau présent : un châle des Indes, ou une mantille de Madrid. »

La veille il avait demandé à Jacinthe et à Peirotte les cadeaux qu'elles désiraient avoir à son retour. Jacinthe avait postulé un Koran, écrit sur des parchemins de peau de chameau, et un flacon d'eau des Fakirs qui garde aux femmes une jeunesse éternelle. Peirotte avait désiré une bague sculptée par Benvenuto Cellini et un de ces instruments qu'avaient récemment inventé les Chinois : une boussole. Mais Rosette réfléchit un instant et demanda à son père de lui cueillir une belle rose blanche dans le pays où les roses ne meurent jamais.

Le marchand resta encore quelques jours dans sa ville pour régler ses dernières affaires ; il vendit les terres qu'il avait achetées autrefois, afin de payer ses dettes et de laisser de quoi vivre à ses filles ; et un matin, les ayant embrassées, il partit se tenant à grand-peine sur un cheval de fière mine. Rosette le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût tourné la grand-rue, puis elle se rassit à son rouet et psalmodia, en filant, ces paroles : « Mon père est parti, par le vent et par la pluie. Ne sais quand reviendra. Peut-être ne reviendra mie. Il pleut au-dehors, et mon cœur a grand-peine, et mon cœur a grand dol pour l'absent qui court sur les grands chemins. Mon père est parti, mais je conserverai toujours son souvenir. L'attendrai au rouet dix ans s'il le faut, en filant. Et s'il ne revient jamais, jamais ne quitterai mon rouet, comme dame fidèle, comme Doette qui vingt ans attendit son beau Ratbert, puis mourut. »

Cependant Peirotte et Jacinthe, malgré leur affectation mondaine d'insensibilité, avaient été peinées profondément du départ de leur père. Mais elles ne le voulaient pas dire.

III

Le Marchand parcourut toutes les contrées de la terre. Il vit maintes choses curieuses, mais il n'en tira aucune expérience nouvelle de la vie, car les vieilles gens ont perdu leur souplesse d'esprit comme leur souplesse de corps et ne se savent accommoder d'aucune nouveauté. Il vit aux Indes le serpent géant qui vomit du feu et le Bouddha de Bronze aux cent bras, il entendit en Arabie les trilles nasillardes du muezzin, l'Inquisition espagnole lui coupa un doigt, il fit plus de vingt et cinq naufrages, se sauva du Maelstrom à dos d'Hippocampe, et franchit sur les ailes d'un griffon les solitudes antarctiques où dort le grand Sphinx blanc. Il entendit près des Cyclades une voix annoncer dans la nuit la mort du grand Pan et vit, en Italie près de Pouzzoles, l'ombre terrible et solitaire de Néron l'Antéchrist errer dans les campagnes. Or un jour qu'il avait poussé son cheval dans une région de l'Asie qui n'a pas de nom, la nuit étant tombée plus vite que de coutume, il s'égara. Le ciel était sans étoiles et sans lune et l'obscurité si grande qu'il semblait en vérité qu'il n'y eût plus ni terre ni ciel mais un grand néant noir. Le Marchand sauta péniblement à bas de son cheval, et, comme il avait grand peur, il se souvint de Dieu et lui fit une prière : « Mon Dieu, voici cinq ans que je cours le monde pour amasser de nouvelles richesses, car mes vaisseaux ont sombré sur la mer ; j'ai subi mille tourments et j'ai connu bien des peurs, mais comme j'avais des compagnons d'infortune mes peines étaient bien moins cruelles car je les savais partagées. Or aujourd'hui me voici seul et dans ce grand désert et j'ai bien peur. Sauvez-moi du Grand Courbe, de Bélzébuth et du roi des Trolles, afin que je puisse rentrer chez moi et marier mes trois filles, dont la dernière, Rosette, est si belle qu'on dirait un de vos anges. Et si vous me sauvez je vous brûlerai septante cierges, avec l'argent que je volais

naguère aux Turcs qui sont mécréants et vilains ! » A peine avait-il achevé qu'il aperçut à sa gauche une grande lumière qui brillait. Il se dirigea de ce côté et bientôt entra dans un château dont toutes les fenêtres étaient éclairées. Il fit entrer son cheval dans les écuries et lui-même cria très haut afin d'attirer les gens : « Holà, main-forte. Prêtez secours à l'hôte que Dieu vous amène ! » Nul ne répondit et il se repentit d'avoir parlé de Dieu car peut-être il était chez des hérétiques qui n'aiment point entendre le nom du Seigneur. Pourtant, la porte étant ouverte, il entra et traversa cinq cent cinquante et neuf salles, toutes brillamment éclairées et ornées de mille belles choses, mais sans rencontrer âme qui vive. Le marchand arriva enfin dans une salle à manger où il vit une grande table toute chargée de fruits, de viandes et de vins vieux. Il mangea et but sans plus se soucier du maître du logis, car les marchands manquent parfois de délicatesse. Après quoi il se mit à la recherche d'un lit, et l'ayant trouvé, se coucha et dormit jusqu'au lendemain.

Le lendemain, étant sorti par une porte basse, il se trouva dans un grand jardin. Des oiseaux y chantaient, mais non pas de la voix bête du rossignol ou de la mésange : ils avaient des voix humaines et leurs chansons chantaient tour à tour la souffrance et la joie, l'amour et la mort. Le marchand atteignit bientôt un grand mur, et contre ce mur poussait un rosier chargé de roses blanches, si blanches qu'on eût dit de ces fleurs de givre qui naissent les nuits d'hiver sur les carreaux. Il pensa alors que sa fille la Belle lui avait demandé une rose blanche et, comme il était au pays où les roses ont vie éternelle, il en cueillit une et la mit dans son pourpoint. A ce moment il se sentit saisir par derrière et s'étant dégagé se trouva en présence d'un monstre horrible qui l'empoigna et lui dit en soufflant comme un phoque : « Muffle ! Crois-tu que mes roses sont faites pour ta trogne. Tu te méprends, Altesse, et tu vas bien t'en apercevoir tout à l'heure, quand j'aurai enroulé ta fressure autour de ce bâton ! Pas de protestations. Je suis ici seigneur et maître. Allons, fais une courte prière avant que je ne te fasse passer de vie à trépas ! » Le marchand songea que Dieu était très loin, et que le monstre

était très près et il préféra supplier le Minotaure en ces termes : « Que votre Seigneurie daigne me pardonner : je suis un pauvre vieux bonhomme tout près du radotage, je ne voulais pas mal faire en cueillant cette Rose que le Diable emporte (mais que Dieu toutefois me pardonne le blasphème). C'est que j'ai, dans ma lointaine patrie, une fille belle comme le jour et que j'aime comme la prunelle de mes yeux. Cette rose était pour elle, l'humble cadeau d'un vieux père à son enfant. » Le monstre ricana : « Voyez-vous ! Ta fille n'est pas de toi à coup sûr, cornard ! Mais montre-moi son portrait ! » Le marchand, tremblant de peur, tira orgueilleusement un médaillon de sa poitrine et le tendit à l'affreuse bête : « Pas mal ! Pas mal ! Elle a l'air un peu bête. Enfin, n'est-ce pas, on ne peut pas tout avoir. Réponds, vieille buse, peut-on tout avoir ? » « Non, Monseigneur. » « Monseigneur ! Monseigneur ! Tu es une casserole ! Promets-moi de me donner ta fille en mariage et tu auras la vie sauve ! » Le marchand promit tout ce qu'on voulut pourvu qu'on lui rendît sa liberté. Il songeait : « Comment ce monstre pourrait-il épouser ma fille ? A coup sûr je n'aurai pas la sottise de la lui amener et lui ne pourra pas venir la chercher dans notre ville : il serait tué auparavant à coup de pierres, de hallebarde ou d'arquebuse ! » Le monstre desserra son étreinte : « Dans cinq ans, jour pour jour, vieille crapule, j'irai épouser ta fille, où qu'elle soit. Remercie-moi, beau-père. Garde la rose, c'est mon cadeau de fiançailles. Déguerpis ! » Le marchand s'en fut du plus vite qu'il put.

IV

Le marchand ayant reconstitué sa fortune s'en revint cinq ans plus tard dans sa ville. Jacinthe avait alors vingt-neuf ans, Peirotte vingt-sept et la Belle vingt-quatre. Nulle d'entre elles n'était mariée. Mais Jacinthe et Peirotte étaient déjà de vieilles filles, alors que Rosette était dans toute sa fraîcheur et dans tout l'éclat de sa beauté. Le marchand les embrassa toutes trois avec tendresse, et se mit à déballer ses cadeaux. A Jacinthe il donna le Koran écrit sur des parchemins en

peau de chameau et un flacon d'eau des Fakirs qui garde aux femmes une jeunesse *[fin du manuscrit]*

---

a *Sartre écrit* « *la belle* » *avec un b minuscule.*

a [Les carrières dites bureaucratiques sont bien moins aléatoires ! Et si tu as un fils il te faudra en faire un employé de notre gouvernement.] En ce moment

[Saturnin Picquot]

NOTICE

Fragment de roman, début de nouvelle ? Sartre n'avait gardé aucun souvenir de ce court texte sans titre, retrouvé dans les papiers de sa mère, jamais mentionné jusqu'ici. Le texte que nous donnons est établi d'après un manuscrit autographe de quatre feuillets, dont le dernier porte au verso l'inscription suivante : « Peut servir pour 1 seul. Début du 1er chapitre – A opposer à nos promenades à 2. » Les « deux » pourraient être Tailleur-Sartre et Lucelles-Nizan, il est donc possible que Sartre ait songé à utiliser ces pages pour « La Semence et le Scaphandre »[1] *ou qu'elles aient constitué un premier projet de ce qui allait être ce roman d'une amitié littéraire. Le fragment pourrait être ainsi daté de 1922-1923 (ce que ses caractéristiques matérielles confirment).*

Il rappelle le début de Bel-Ami *de Guy de Maupassant, à tel point que l'on peut se demander si ce n'est pas l'inversion de ce titre en* Laid-Ami *qui lui aurait servi d'embrayeur. Quoi qu'il en soit, ce récit d'une « drague » malheureuse pourrait bien être la transposition, faite dans un esprit de violente dérision de soi, d'une mésaventure amoureuse advenue à Sartre lorsqu'il était lycéen à La Rochelle et qu'il a plusieurs fois racontée dans des entretiens comme l'expérience qui lui révéla sa laideur*[2].

Pour se faire bien voir de ses camarades qui se vantaient de leurs bonnes fortunes, Sartre leur avait raconté qu'à Paris il avait « une poule » avec qui il allait à l'hôtel ; et il avait même fait écrire par la bonne de sa mère une lettre enflammée qui confirmait cette invention. Mais il eut la candeur de la démentir auprès de quelques-uns qui étaient plus proches de lui, et l'histoire fit le tour de la classe. Ses camarades décidèrent alors de lui machiner une farce assez malicieuse. Ils lui dirent qu'il lui

fallait aussi une « poule » à La Rochelle et qu'ils pouvaient lui ménager une rencontre. Sartre avait jeté son dévolu sur une fille très jolie, très courtisée, qui fréquentait sur le Mail des garçons plus âgés que lui. Elle s'appelait Lisette Joiris, elle était la fille d'un « shipchandler » dont le commerce ouvrait ses vitrines sur le port. Un de ses camarades de classe la connaissait, bien qu'elle eût un an ou deux de plus. Ils dirent donc à Sartre qu'ils avaient demandé à Lisette un rendez-vous pour lui et qu'elle l'attendrait à onze heures du matin sur le Mail. C'était un jour de composition latine. Sartre bâcla sa copie, la remit avant l'heure et fila à bicyclette vers le Mail, affublé d'un chapeau que sa mère lui avait acheté avec peu de bonheur, dit-il, et qui avait une couleur de vomi. La jolie Lisette était là, à l'heure dite, entourée d'amis ; Sartre ne savait comment l'aborder : elle ne faisait pas mine de le remarquer, encore moins de l'attendre, et il ne devait pas, avec ses lunettes cerclées de fer et ce chapeau qui lui tombait sur les yeux, avoir l'air d'un amant bien présentable. Pendant un grand moment il fit de larges cercles à vélo autour du petit groupe où elle riait avec ses admirateurs. Lorsqu'enfin elle enfourcha elle aussi son vélo pour faire un tour sur le Mail il la suivit, ne sachant toujours pas comment lui adresser la parole. Elle finit par se retourner, impatientée, et lança à la cantonade : « Qu 'est-ce qu'il me veut, ce vieux sot avec son grand chapeau ? » Ces paroles, que Sartre croit avoir été plus ou moins préparées avec les camarades qui avaient monté le coup, lui apparurent comme une sentence lui révélant sa laideur. Il n'avait jamais eu conscience de celle-ci auparavant[3].

Cette rebuffade blessante fut bien pour le jeune Sartre, selon les termes qu'il emploie dans « [Saturnin Picquot] », « la victoire de la Réalité et la déroute de la Chimère » : adolescent solitaire, il construit dans sa tête des romans avec des femmes, se plaît à des rêveries sentimentales où il a le beau rôle ; le heurt de la réalité est brutal. Sa réaction est se défendre par l'auto-ironie. Comme lorsque, enfant, il faisait d'affreuses grimaces devant la glace quand il avait honte, pour porter à l'extrême son infortune et s'en délivrer[4]*, Sartre dans « [Saturnin Picquot] » liquide cette humiliation, plusieurs années plus tard, par surenchère. Il est parfaitement conscient*

du divorce entre l'imaginaire et le réel et il se moque de lui-même ; mais il en rajoute, il se décrit de façon grotesque, plus timide, plus laid, plus cuistre qu'il n'est. Et ainsi il se récupère : je ne suis pas ce personnage ridicule, « Saturnin Picquot, ce n'est pas moi », je suis l'écrivain qui le décrit ; je sais que je suis laid, et de le savoir garantit mon talent, mon intelligence ; parce que je suis lucide, vous me reconnaîtrez, à défaut de m'aimer. Ce que cachent ces contorsions, c'est encore et toujours un immense besoin de tendresse.

MANUSCRIT

Autographe de 4 f^os^, 200 × 310 mm, papier jaunâtre, non ligné, écrits au recto seulement, à l'encre noire. Le 4^e^ f^o^ porte une inscription de la main de Sartre (voir plus haut).

---

1. Voir la Notice relative à ce texte, p. 136.

2. Nous connaissons de cet épisode quatre versions très proches les unes des autres : 1) dans les entretiens autobiographiques inédits avec John Gerassi, en 1971 ; 2) dans les entretiens filmés en février 1972 pour le film *Sartre par lui-même* (passage non conservé dans le montage final) ; 3) dans l'entretien accordé en juin 1973 à Francis Jeanson pour son livre *Sartre dans sa vie* (Seuil, 1977, p. 291-292) ; dans une interview donnée fin 1976 à Catherine Chaine sur le thème « Sartre et les femmes » (*Le Nouvel Observateur,* 31 janvier 1977). Cet épisode, qu'Annie Cohen-Solal évoque rapidement dans son *Sartre* (p. 83), aurait sans doute été narré dans la suite des *Mots,* où Sartre écrit : « Je raconterai plus tard quels acides ont rongé les transparences déformantes qui m'enveloppaient, quand et comment j'ai fait l'apprentissage de la violence, découvert ma laideur – qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous [...] » (p. 210). Ailleurs (p. 85), il dit aussi : « [...] tant qu'elles voltigeaient autour de mes oreilles, mes belles anglaises lui avaient permis [à ma mère] de refuser l'évidence de ma laideur. [...] Je ne l'appris qu'à douze ans, brutalement. »

La façon dont Sartre raconte oralement avec peu de variantes cette blessante mésaventure, dont il semble avoir fait une sorte de « scène originaire » de sa laideur, nous incline à penser qu'il en existe quelque part une version écrite – peut-être dans des notes prises en vue de l'autobiographie de son adolescence ou dans ses Carnets rédigés durant la drôle de guerre, mais

nous ne connaissons évidemment pas ce manuscrit. Le récit que nous donnons dans cette notice est reconstitué en suivant de près les versions orales mentionnées ci-dessus.

3. A John Gerassi, Sartre dit que les paroles de Lisette furent : « Qu'est-ce qu'il me veut, ce type, avec son œil qui dit merde à l'autre ? »

4. Voir *Les Mots,* p. 88.

[I]

Durant ces promenades qu'il faisait les dimanches où sa bourse était vide, Saturnin Picquot était agité de sentiments divers. Tout d'abord il bombait la poitrine, et marchait d'un air insolent et superbe, jetant aux femmes des coups d'œil provocants, et aux hommes des regards de mépris. Frais et dispos, il avait alors l'impression qu'il était parti pour une aventure, pour l'Aventure, la « grande » ou la « belle » Aventure. Il lui semblait que le détour d'une rue ferait surgir tout à coup devant lui la femme enamourée, ou le traître mélodramatique à châtier, ou le portefeuille perdu, gonflé de billets de banque (et ceci était moins chevaleresque) qu'il mettrait tout simplement dans sa poche. Puis la fatigue de la marche disposait tout autrement l'ordre de ses pensées. Il sentait peu à peu ses jambes mollir, son dos reprendre sa voussure habituelle, et sa belle confiance l'abandonner. Il se rendait compte que l'heure passait, stérile, qu'il était à présent trop tard pour bénéficier d'une faveur spéciale du destin. « Quand bien même une femme me dirait qu'elle m'aime, pensait-il, est-ce que je pourrais avec mes vingt-quatre sous lui offrir à souper chez Poccardi[1] ? Il faudrait bien que je la quitte pour aller dîner chez Laveur où l'on me fait crédit. Et ce soir, pourrais-je la retrouver ? Mais où ? Il faudrait là aussi que je paye, et d'ailleurs j'ai à travailler. » Et il avait la tristesse de conclure que les choses étaient ainsi faites que, de toute nécessité, il ne pouvait pas avoir de bonnes fortunes. Puis il se regardait dans les glaces qui venaient à sa rencontre. Elles étaient, la plupart, hostiles et prenaient plaisir à le <jaunir>, à le maigrir, à lui renvoyer sa petite silhouette déplaisante d'intellectuel. Il constatait alors au passage, une fois de plus, qu'il louchait, que son visage était couvert de boutons et qu'il lui manquait une dent. Malgré tout, en somme, il avait un aspect honorable et pouvait plaire à la rigueur. Mais il n'avait pas la philosophie d'en convenir et de se juger à sa juste valeur. Il se trouvait horriblement laid et se répétait avec désespoir : « Ah, je donnerais toute mon intelligence pour être un sportif bien fort et bien bête avec

des joues rouges et de gros biceps. » Puis il passait à l'inspection sévère de sa toilette. Il reconnaissait que son col de celluloïd lui donnait l'air d'un garçon boucher et que sa cravate était de travers. Il essayait gauchement de la remettre en place en enfonçant son index dans son faux col mais les résultats étaient pitoyables. Il s'énervait et jetait un regard d'envie sur des jeunes gens de son âge qui passaient, élégamment vêtus, et suivis du regard par les midinettes. Il n'avait plus le courage de se croire leur supérieur. Au début de la journée, alors qu'il était encore fier de lui, il disait en les voyant : « Cancres poseurs, stupides brutes ! Ils savent danser et babiller mais si on leur demandait qui est Scaliger[2], ils resteraient bien sots ! » A présent il pensait avec amertume : « Ils sont bien habillés, ils dansent, ils savent se tenir dans un salon ! Et moi je suis de la graine à cuistre. Sorti de mes livres je ne vaux plus rien. » Et son désespoir s'accroissait tandis que la nuit descendait. Vers les six heures il avait un regain d'espérance : il lui semblait que dans les soixante minutes au bout desquelles il rentrerait chez le triste Laveur un miracle allait se produire en sa faveur. Il ne pouvait plus se décider à rentrer, arpentant les boulevards, épiant chaque visage de femme pour y trouver le moindre signe de bienveillance, attendant de toute sa force le miracle qui ne se produisait pas. Puis l'heure du retour sonnait et il revenait sur ses pas, gardant encore un peu d'espoir jusqu'au seuil du restaurateur ; puis il s'engouffrait dans la maison et il lui semblait qu'en fermant la porte derrière lui la laide et maigre bonne avait pris possession de lui à jamais, affirmant la victoire de la Réalité et la déroute de la Chimère. Mais, comme il était lâche et fatigué, il se trouvait tout de même bienheureux d'être assis et de manger.

II

Or ce dimanche-là Saturnin Picquot, bien muni d'argent, avait résolu de tenter un grand coup. Il aborderait une jolie passante et lui dirait sa flamme avec tant d'esprit que, du coup, elle serait conquise. Il était aussi sûr de son esprit éblouissant que conscient de sa laideur. Il corrigeait, croyait-il, l'une par l'autre.

Aussi n'avait-il aucun doute sur l'issue de cet entretien. « Si seulement elle pouvait entendre mes premières paroles avant de voir ma figure, pensait-il, elle serait déjà sous le charme et ma laideur passerait comme une lettre à la poste. » Puis il imaginait des débuts de conversation : il faisait les demandes et les réponses, avec la même facilité que dans ces manuels de conversation franco-allemands qu'on vend dans les gares de frontière. Il avait une entrée en matière toute prête. Il commençait ainsi : « C'est à moi que s'adressait ce sourire, Mademoiselle ? » La jeune enfant répondrait inévitablement : « Mais Monsieur, je n'ai pas souri. » Il reprendrait alors : « Je me serais trompé ! Mais pour que je n'aie pas menti, faites-moi un sourire, Mademoiselle : vos sourires doivent être si jolis. » Une midinette passa. Il constata avec satisfaction qu'elle était assez appétissante mais qu'elle n'était ni bien habillée, ni vraiment jolie. Il espérait qu'ainsi elle ferait moins la difficile. « D'après la loi de l'offre et de la demande, pensait-il, il est normal que cette poule qui doit être très peu demandée soit trop heureuse de s'offrir. »

Aussitôt il lui emboîta le pas, sans trop d'affectation car, s'il voulait bien qu'elle fît attention à lui, il n'avait nulle envie que les passants le remarquassent ! Il était plein de respect humain et craignait la réprobation du vulgaire, bien qu'il le méprisât. A la suite du trottin qui prenait de l'allure il traversa des phases d'espérance et de déception. Il se fixa une limite : « Quand nous passerons devant ce bec de gaz, se dit-il, je l'aborderai. » Mais devant le bec de gaz un sergent de ville étalait indolemment sa vaste poitrine et, plein d'une crainte irraisonnée de la maréchaussée, Saturnin Picquot passa la limite fixée sans avoir rien tenté. D'ailleurs son cœur battait à grands coups, ses jambes étaient molles et il ne savait pas très exactement ce qu'il faisait. Une devanture de cordonnier, peinte d'un beau rouge, lui rendit son sang-froid (chacun sait que si le violet est une couleur déprimante, le rouge excite au contraire, tout comme les épices). Il se précipita sur la fille qui souriait sournoisement. Mais à ce moment il s'avisa que son entrée en matière était stupide. Le temps lui manqua pour en inventer

une autre. Il balbutia « Mademoiselle » et comme la fille riait franchement, il mit à la torture son cerveau soudain paralysé, pour accoucher enfin d'un : « Ne riez pas, Mademoiselle, c'est très sérieux, je vous assure. » Il se tut à cet endroit. Il avait tant de fois imaginé des dialogues lyriques avec une femme qu'il lui semblait qu'en vertu d'une convention tacite entre elle et lui, la jeune fille qu'il venait d'aborder devait ici prendre à son tour la parole et lui adresser quelques amabilités. Mais elle lui lança : « Non, mais dis, mal foutu ! » Ce début le déconcerta. Il resta sur place ahuri tandis que la belle enfant continuait lestement sa route. Quand elle eut disparu, il se dit : « J'ai été ridicule : c'est ma faute. » Il ne voulait pas croire que la belle poursuivie l'avait remis à sa place pour cette seule raison qu'il ne lui plaisait pas : c'eût été trop triste. Il s'aveuglait, croyant seulement qu'il n'avait pas été à la hauteur. « Je ferai mieux une autre fois. » En attendant l'occasion suivante il prit une rue de traverse car il ne voulait pas rencontrer à nouveau celle qui l'avait bafoué.

---

1. Célèbre restaurant des Grands Boulevards (situé non loin du café L'Américain où Georges Duroy, au début de *Bel-Ami,* n'a pas les moyens de s'offrir un bock). Ce restaurant existe encore aujourd'hui à l'enseigne de « L'Assiette au bœuf », 9, boulevard des Italiens.

2. Jules César Scaliger (1484-1558), humaniste français d'origine italienne, auteur d'une *Poétique.*

[Fragments sur le jazz]

NOTICE

Ces deux fragments à la première personne se rattachent, par les caractéristiques des manuscrits, le premier plutôt à « La Semence et le Scaphandre », le second plutôt à « [Andrée] ». Il se peut cependant qu'ils soient des fragments d'un même écrit dont ce seraient les seuls vestiges. Ils ont toujours trait à la « drague », comme le fragment « [Saturnin Picquot] », thème qui préoccupe constamment le jeune Sartre dans ces textes de 1922-1923. Ils tournent en dérision une attitude que Sartre, dans Les Carnets de la drôle de guerre, *décrit ainsi : « [...] j'étais à l'âge [en* 1920 ou 21, d'après le contexte*] où l'on fait volontiers son Alain-Fournier, où l'on se sent raffiné parce qu'on exige des femmes une gracieuse irréalité, ce qui permet, si l'on est joli et déjà recherché, de se montrer profondément tyrannique et capricieux avec elles, pour leur faire payer cher leur terrible péché d'être de chair et d'os, et, si l'on est vilain, de lire du Laforgue avec une amertume méprisante*[1]*. J'ai tâté un peu de cette délicatesse, mais faiblement. C'était une direction possible. Presque tout de suite, avec Nizan nous prîmes l'autre chemin, le culte du corps »*[2]*. C'est ce culte que les textes de la période d'hypokhâgne et khâgne célèbrent dans l'ironie permanente à l'égard de l'idéalisme amoureux.*

MANUSCRITS

Pour le fragment 1 : un f° autographe, 178 × 225 mm, papier gris tirant au jaune, provenant d'un cahier (le bord gauche est déchiré), écrit à l'encre noire au recto seulement. L'écriture et le papier sont analogues à ceux de « La Semence et le Scaphandre ».

Pour le fragment 2 : un f° autographe, 175 × 230 mm, papier gris, bord gauche déchiqueté (mauvais état du ms.), bord droit déchiré. Écrit recto et verso à l'encre violette, presque sans rature.

---

1. Parmi les vers de Laforgue qui ont pu trouver un écho particulier chez Sartre, on citera ceux-ci :

> Mais lui, cabré devant ces soirs accoutumés,
> Où montait la gaîté des enfants de son âge,
> Seul au balcon, disait, les yeux brûlés de rages :
> « J'ai du génie, enfin : nulle ne veut m'aimer ! »
>
> (« Complainte des pubertés difficiles »,
> *Œuvres complètes,* 1922,t. I, p. 97.)

> Jupes de quinze ans, aurores de femmes
> Qui veut, enfin, des palais de mon âme ?
>
> (« Complainte du pauvre chevalier-errant »,
> *O.C.,* t. I, p. 118.)

> Je possède un propre physique,
> Un cœur d'enfant bien élevé,
> Et pour un cerveau magnifique
> Le mien n'est pas mal, vous savez.
> [...]
> Le cœur me piaffe de génie
> Eperdument pourtant, mon Dieu !
> Et si quelqu'un veut de ma vie,
> Moi je ne demande pas mieux.
>
> (« Complainte des débats
> mélancoliques et littéraires »,
> *O.C.,* t. I, p. 189.)

2. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 194.

[1]

C'est alors que je m'avisai de descendre dans un Dancing. Je dansais convenablement et j'avais fait autrefois en ce milieu quelques conquêtes. Je me rendis à l'Olympia. Assis à une table devant un bock je pus contempler la cohue des rastaquouères et des grues qui se trémoussaient dans un local minuscule.

sur le Jazz

Je rêvais d'amour mais le jazz m'engourdissait et j'eusse été, me semblait-il, incapable de faire le moindre effort pour conquérir une maîtresse. A ce moment une femme, en passant, heurta du coude mon verre qui se brisa *[le feuillet est inachevé]*

[2]

La dureté inexpérimentée de mes paroles leur donnait un air coupant qui ne déplaisait pas.

« Eh bien, vous ne dansez pas, Monsieur ?

– Non, Mademoiselle, je préfère écouter. Ce Blue est trop beau pour qu'on le danse.

– Oh, pourquoi ?

– Parce que quand on danse on n'écoute pas le jazz, on cause ou on médite ses pas.

– Alors pour goûter les airs de danse il vous faut autant de recueillement que pour entendre du Schönberg ? Vous les aimez donc tant que ça ?

– Oui, c'est-à-dire : je les classe en trois catégories. Ceux qui supportent d'être joués à l'accordéon, comme *Mont' là-dessus,* ceux-là je les abhorre à l'égal des valses de 95. Les honnêtes shimmies bourgeois avec les dégueulandi d'usage : ils

m'indiffèrent ; d'autres, très rares comme *Stumbling, When Buddha Smiles,* le *Fox Trot della Nostalgia,* que j'aime.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas : ils représentent bien notre temps, ces rythmes étranges, saccadés, ces chants lourds de volupté, ponctués de piaillements, de cris aigres, ces motifs toujours en mineur qui semblent tenter en vain de revenir au majeur, révèlent l'idéal de l'époque : femmes minces, souples, fardées – cheveux tirés. Jeunes gens olivâtres. Lumières crues. Amours sensuels et compliqués. Internationalisme. Par-dessus tout, j'aime cet instrument de jazz qui imite si bien la voix humaine. *[Dans]* les hautes notes, on croirait entendre une femme chanter – du nez, il est vrai. Mais quand le chant redescend, on sent tout à coup à un je-ne-sais-quoi qu'on est en présence d'une machine[1] et je ne peux vous dire l'impression qu'on a.

– Nous nous entendrions bien : vous aimez l'artificiel ?

– Moi ? Si vous voulez voir un panégyriste du béton armé ou des réclames électriques ou du cinéma, regardez-moi. Mais pas de cet air-là : vous me toisez – gentiment ! En souriant… c'est ça.

– Mais ça n'est pas l'artificiel.

– Je vois ce que vous voulez dire. Votre artificiel, je l'aime aussi.

– Par exemple ?

– Par exemple votre bouche et vos joues. Sur votre teint que je devine délicieux, à voir votre cou, vous n'avez pas craint d'accumuler les teintes les plus fausses : un rouge et un jaune qu'on ne voit qu'aux pêches de vignes. Ainsi fardée vous êtes la déesse de notre siècle : une toute petite femme qui serait délicieuse nue…

– Mais dites donc…

– Et qui l'est encore plus vêtue de rouge, de noir, de poudres et sous l'éclat des lampes[a].

– Vous trouvez cela drôle, le marivaudage ? Laissez-le aux calicots... Vous ne dites plus rien.

– C'est que vous avez une manière de couper le sifflet aux gens... Et puis j'ai assez bavardé, c'était presque un interrogatoire.

– Mais oui.

– Ce qui veut dire ?

– Rien.

– A votre tour, voyons : parlez-moi de vous.

– Ça n'est pas intéressant.

– Mais je vous jure que si : ne soyez pas coquette, si vous ne voulez pas que je sois calicot.

– Eh bien, je suis une jeune fille pas trop bête qui a longtemps cherché un ami, un <ami> qui soit aussi intelligent qu'elle, qui ne la conduise pas au cinéma à seule fin de l'embrasser, qui ne l'appelle pas ma cocotte et qui connaisse Paul Morand.

– Et vous ne l'avez pas trouvé ?

– Je ne sais pas. *[fin du manuscrit]*

---

1. Dans une lettre de 1926 à Simone Jollivet, Sartre écrit : « Mais pourquoi donc méprisez-vous le jazzo-flûte ? C'est un instrument admirable. Dans les hautes notes on dirait une voix humaine nasillarde et charmante, sortie soudain d'un instrument, comme s'il prenait vie ; c'est une sorte de fleur qui sort d'une flûte et qui y rentre brusquement dans les tons plus graves, en devenant subitement mécanique » (*Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 20). La proximité des formulations tend à faire attribuer le fragment sur le jazz à la même année, mais les caractéristiques matérielles de l'écriture et du papier nous inclinent à penser qu'il est antérieur, ce que semble confirmer le style plus ferme de la lettre, où Sartre récrit en quelque sorte l'une de ses anciennes observations.

a *Sartre avait d'abord écrit* lampes, *puis, sans biffer le mot* lampes, *il écrit au-dessus* percolateurs, *puis, à la relecture, il rature les deux mots sans les remplacer.*

Nelly ou De l'inconvénient des proverbes

NOTICE

L'un des titres envisagés pour ce roman ou, probablement, plutôt cette nouvelle, « L'Heautontimorouménos ou De l'inconvénient des proverbes », montre que ce devait être encore une variation sur le thème « le bourreau de soi-même ». Le protagoniste du récit dans le récit est un littérateur, évidemment ridicule, nommé Saturnin Picquot, apparemment sans rapport avec le personnage pareillement dénommé qui apparaît dans un fragment précédent, et avec lequel il n'a de commun que le nom, en lui-même risible, et la qualité d'intellectuel, en elle-même navrante. Son malheur, qui est de risquer d'être cocu, lui viendra de sa méconnaissance des femmes, due à sa cuistrerie et à son idéalisme. Mais la nouvelle tourne court, reste suspendue au moment où le récit proprement dit s'amorce, avec la transformation de la candide Nelly, fraîchement épousée, en femme prête à l'adultère.

A en juger par le titre, la nouvelle devait illustrer, sans doute de façon paradoxale, la vieille idée que l'expérience vaut mieux que les idées générales. Ce que Sartre entend par « proverbe » est éclairé par ces lignes qu'il écrit, plus tard, à Simone de Beauvoir, en 1930 : « [...] toutes ces petites pensées particulières que j'avais encore la force de former sur mon état du moment et sur mille sujets singuliers, c'était l'essentiel de mon énervement que de croire que je pourrais leur donner une formule générale, universelle, c'est-à-dire de les verser dans quelques petits poèmes. Mais je ne suis pas encore assez obnubilé pour ignorer qu'avec le peu de forces dont je dispose actuellement, à peine aborderaient-elles le général qu'elles s'évanouiraient en

proverbe, car le difficile est bien de côtoyer le proverbe sans y tomber lorsqu'on veut parler de soi à un public pris dans son sens conceptuel »[1].

MANUSCRIT

Autographe. Cahier cousu de 8 f^os^, 180 × 230 mm, papier gris tirant sur le beige ; pages non numérotées. La page de titre est écrite en grosses lettres à l'encre bleue : Nelly/ou/De l'inconvénient/des/Proverbes. *Le verso est vierge. Le f^o^ 2 (page 4 du ms.) porte ce titre, écrit à l'encre noire :* Inconvénient des proverbes. *Le titre est transformé par ajout à l'encre bleue en :* L'Heautontimorouménos ou De l'Inconvénient des proverbes. *Puis, ce titre est partiellement biffé, et transformé en :* Nelly ou De l'Inconvénient des proverbes. *Le texte est écrit à l'encre noire, avec quelques corrections immédiates, et des corrections de relecture à l'encre bleue. Il semble avoir été écrit d'une traite jusqu 'à la page 9, repris aux deux tiers de cette page, puis repris encore, plus tardivement (changement d'écriture), à l'encre bleue et mené d'une traite jusqu 'à la fin, où le texte reste suspendu. Il semble n'avoir été relu qu'une fois.*

---

1. *Lettres au Castor,* t. I, p. 43.

Nelly ou De l'inconvénient des Proverbes

Le professeur Clarac vient de subir un triste avatar. Il faisait profession d'originalité dans les salons mondains, d'où son manque d'éducation et sa vulgarité l'auraient fait exclure, s'il n'avait eu par ailleurs assez d'esprit et une certaine habileté de métier à soutenir des paradoxes compréhensibles et éblouissants. Il était gros, haut en couleur et verbeux. Mais sa voix grave et lente aux accents caverneux ne donnait point l'impression, lorsqu'elle distillait quelque interminable théorie, d'un bavardage futile : elle donnait de la consistance à ce joli ballon de baudruche qu'était sa conversation. A l'entendre tonitruer, on le prenait au sérieux. Ce soir-là, comme on avait lancé quelque aphorisme rebattu sur les femmes ou sur *la Femme*, il commença ainsi le discours par lequel il payait quotidiennement à la maîtresse de maison, son invitation à dîner :

I

« “Les Femmes sont ceci... les femmes sont cela ?” Mais non, mon cher, les Femmes n'ont point un caractère commun à leur espèce. Elles en ont mille, autant que nous en avons. A peine peut-on dire très généralement qu'elles sont plus bêtes que nous. Mais ceci mis à part, elles sont comme les hommes. Pourquoi voulez-vous qu'une petite différence : le sexe, crée cet abîme entre elles et nous. Elles sont, direz-vous, autrement façonnées que vous par une éducation toute différente. Je le veux, mais dites alors qu'elles sont ce qu'on les a faites et qu'elles n'ont pas de naissance ce caractère proverbial qu'on se plaît à leur reconnaître. Pauvres femmes, gentils petits animaux de luxe tout affairés d'un

brimborion, comme le chat d'un peloton de laine, dieu sait ce que la sagesse des nations tend à faire de vous. Des êtres remplis de malice, ne vivant que pour et par l'amour, tablant avec duplicité sur la jalousie de nous autres, les hommes, combinant avec génie des intrigues ténébreuses, se plaisant dans le mal, ne connaissant pas de plus grande volupté que lorsqu'un homme se brûle la cervelle à cause d'elles, douées d'une sensibilité hyperexacerbée, capables de comprendre les subtilités les plus insaisissables, vibrant, criant, nuisant, pleurant, aimant : voilà la conception qu'on se fait trop souvent d'elles. » Il resta un instant rêveur, ne remarqua pas le froid général qui avait suivi cet énoncé de ces opinions et poursuivit : « Cette légendaire stupidité, cet aveuglement à l'égard des femmes a été cause, pour un de mes amis, d'une triste mésaventure. Il s'en est fallu d'un cheveu qu'elle n'en fit un... Boubouroche[1]. Voici l'histoire.

J'avais au lycée un camarade que vous avez tous connu mais dont je déguiserai le nom et que j'appellerai si vous voulez bien Saturnin Picquot. Il acheva heureusement ses études. Il possédait une sensibilité, un enthousiasme à la Jean-Jacques, qui le faisait surtout remarquer en classe de français. Un premier prix remporté au concours général en cette matière influa sur sa carrière (comme autrefois sur celle d'Octave Feuillet[2]). Il se fit littérateur. Mesdames, ne vous figurez pas, je vous en supplie, qu'un littérateur débutant est un jeune homme famélique et chevelu, qui la nuit trempe de ses larmes, dans une mansarde, des feuillets de papier jaunis qu'il a au préalable couverts d'une écriture fine et serrée. Le littérateur de la bourgeoisie contemporaine est un Bourgeois qui possède des capitaux et qui les engage dans sa spéculation littéraire et qui entend les doubler en distrayant ses contemporains. Il leur livre un peu de lui-même (si peu et du moins bon), un peu de ses opinions, un peu de son temps, un peu de ses soucis mais certainement pas un peu de ses nuits. C'est ce que Picquot représenta à ses parents, honnêtes industriels qui le lancèrent.

C'est aujourd'hui le maître de la prose moderne. Il n'empêche qu'il a failli être cornard... oh pardon, mesdames. Il écrivait pour les dames : il avait

volontairement banni de ses romans tout ce qui concerne l'art, la philosophie, la sociologie et la mathématique. Il n'y était point question d'usines, de trusts ou de révolutions ouvrières. C'est que Picquot n'y comprenait rien. Il avait préféré se bâtir de toutes pièces un type idéal et romantique de Femme et un type non moins idéal et non moins romantique d'Homme. Il se servait alors de ces deux jouets comme de deux pantins articulés, les mettant dans les positions les plus baroques l'un vis-à-vis de l'autre. Tantôt la femme était une princesse et l'homme un matelot, tantôt l'homme était un milliardaire américain et la femme une actrice. Jamais il n'avait pu se résoudre à faire un roman où ses deux protagonistes fussent deux bourgeois, bourgeois de cœur et bourgeois d'esprit. Il dépouillait son expérience quotidienne chaque fois qu'il écrivait pour inventer des drames fictifs et tout irréels. Il délaissait ses pauvres petites affections plates et tendres qui unissent nos maris et nos femmes d'aujourd'hui, pour rêver d'amour de feu, grands oiseaux aux ailes écarlates qui ne volent point dans nos régions tempérées. A la fin il prit ces inventions au sérieux. Non qu'il s'abusât jamais beaucoup sur les hommes, rien n'est plus facile à un homme que de se faire une idée générale juste des hommes : ses relations mondaines, surtout masculines, ses camaraderies, ses amitiés sont là pour l'éclairer, et puis il n'a qu'à s'observer un peu lui-même. Mais pour les femmes, il en est autrement. Saturnin, d'ailleurs, vivait avec sa mère, et, je le dis à sa louange, avait préféré l'affection maternelle à tout autre culte moins pur. Aussi se bornait-il à des rencontres de hasard avec les femmes, et ses idylles n'étaient que des éphémères : mais à l'encontre de ces bestioles qui naissent à l'aurore et meurent au crépuscule, elles commençaient au soir, atteignaient leur apogée à minuit et prenaient fin au matin : en sorte que le vrai caractère de la femme restait pour lui mystérieux, puisqu'il n'avait pour point de repère qu'une vieille mère qui ne vivait plus que pour lui, et que de pauvres filles qui, à force de connaître les hommes, ne sont plus guère féminines. Il prit alors de la femme une idée romantique : il se la représenta fatale, ange des ruines, morbide et cruelle. Il se plut à imaginer dans ces petites têtes charmantes

qu'il voyait au théâtre et au bal ces noirs desseins de forfaits qui faisaient le succès de ses œuvres. Et, comme c'était un imbécile, malgré tout son talent, il lui fallut l'aventure que voici pour le détromper : J'étais resté son meilleur ami, mais durant mon séjour[a] à Rome puis à Athènes, nous nous étions perdu de vue. Lorsque je quittai la marine pour m'établir à Brest, je reçus une lettre de lui m'informant qu'il allait se marier. Il me conviait à ses fiançailles. J'avais alors besoin de repos, je pris le premier train en partance et je débarquai chez lui, à Paris. Saturnin me reçut avec enthousiasme et me détailla les mérites de sa future épouse. Je reconnus avec étonnement dans le tableau qu'il me fit de son caractère, le genre stéréotypé de ses héroïnes de roman. « Bon, me dis-je, il épouse une femme fatale. Tant pis pour lui. Enfin, il aura au moins un sujet d'études psychologiques. Peut-être ses œuvres en vaudront-elles mieux. » Le lendemain eurent lieu les présentations. Nelly Formell était bien comme Picquot me l'avait dit le type de femme le plus romantique possible. Elle avait les cheveux « noirs comme l'aile du corbeau », la bouche « rouge comme le sang », une peau « mate de créole », bref elle ressemblait à ces portraits peints vers 1830 par des élèves de Delacroix. Mais son regard avait quelque chose de paisible et de bovin qui dénonçait la simplicité de son âme, et je jugeais tout de suite que Picquot faisait erreur, qu'elle était la femme la plus angélique et la plus innocente qui fût au monde, mais je n'attachai pas grande importance à cette méprise. Pour moi les mariages, et, plus généralement, toutes les unions entre les femmes et les hommes ressemblent aux couples qui se forment dans les bals. On s'invite sans trop se connaître sur la foi d'une apparence. L'un des deux danseurs reconnaît-il que l'autre sait peu ou mal danser, il le subira jusqu'à la fin de la danse, mais ne le réinvitera pas à la reprise du shimmy bissé. Les unions amoureuses sont toutes de même : on se prend, on reconnaît son erreur, on se quitte, et c'est ce qui donne au monde son allure agitée et joyeuse de salle de dancing. Mais il n'y faut pas attacher autrement d'importance.

II

Le mariage eut lieu vers la fin du mois d'octobre. C'est vers cette époque que je fus appelé en Finlande pour faire des conférences sur le sentimentalisme chez Rabelais. Je restai quelques mois sans autres nouvelles du couple que celles que me donnaient des lettres banales, corvées bâclées au plus vite. Enfin, revenant un beau jour de Finlande et passant par Paris, j'eus l'idée de les surprendre et d'aller sonner chez eux. Saturnin vint m'ouvrir en pantoufles. Il avait le visage émacié et les yeux cernés. Il eut l'air agréablement surpris de me voir. « Entre vite, me dit-il, quel plaisir j'ai de te retrouver mon vieux. Mais non, tu ne nous déranges pas ! Je faisais la lecture à ma femme. Quoi ? *Là-bas* de Huysmans, un livre sur les Démoniaques. Nelly adore ça. Mais entre vite, elle sera enchantée de te voir. » J'entrai. Vautrée dans un fauteuil, Nelly bâillait à cœur joie, avec un air de lassitude et d'ennui à fendre les pierres mêmes. Mon arrivée *[fin du manuscrit à mi-page]*

---

1. *Boubouroche,* récit (1892) puis comédie (1893) de Courteline mettant en scène un mari cornard et crédule et une épouse impudente.

2. Octave Feuillet (1821-1890), auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* (1858).

a *Sartre avait d'abord écrit* : au Maroc comme médecin maritime

[Andrée]
Fragments 1, 2 et 3

NOTICE

Il est difficile d'évaluer les proportions que pouvait avoir ce texte dont subsistent seuls trois fragments et dont ni Sartre ni Simone de Beauvoir n'ont jamais fait mention. Appartiennent-ils à un projet de roman ou s'agit-il d'une nouvelle dont le dernier fragment donnerait la fin ? Quoi qu'il en soit, les dernières lignes du manuscrit dont nous disposons sont conclusives : le narrateur est devenu ce qu'il voulait être, « un homme de volonté », à la façon du personnage de style « Eric von Stroheim » auquel Sartre se réfère plaisamment comme à un prototype de maîtrise de soi et d'autorité, dans ses lettres à Simone Jollivet[1]*. Les fragments manuscrits semblent cependant dater de 1923 ou 1924*[2]*, avant la rencontre avec Simone Jollivet, à en juger d'après leurs caractéristiques matérielles (écriture et papier), qui les rapprochent de « La Semence et le Scaphandre ».*

Tels qu'ils se présentent à nous, ces fragments esquissent une fiction énigmatique : qui est cette Andrée qu'aime le narrateur, pour qui il s'entremet auprès d'un autre amoureux dont il détient des lettres compromettantes, afin qu'il lui rende sa liberté ? Comment ce René Brabant a-t-il barre sur Andrée ? Autant de questions auxquelles le texte ne répond pas. Le narrateur, un très jeune homme, semble une fois encore un alter ego de Sartre, qui se moque de son propre nietzschéisme, sans toutefois le contester. Si le texte a bien un caractère autobiographique, sauf dans l'affabulation qui paraît très romanesque, il nous éclaire en passant (fragment 2) sur la façon dont Sartre se sentait vu par son beau-père, comme un faible, ce qui pourrait mieux faire

comprendre son désir de devenir « Un homme de volonté ». Cette dernière expression pourrait d'ailleurs fournir un titre au projet dont les trois fragments sont les vestiges.

MANUSCRITS

Autographe. Sans titre. Premier fragment : *4 f^os^, non paginés, qui se suivent, provenant d'un bloc à perforations serrées sur le bord supérieur, 211 × 252 mm, papier beige à filigrane (figure symétrique de deux bras d'armure tenant chacun une hache). Les f^os^ ne sont écrits qu'au recto, à l'encre bleu-noir. Le f^o^ 1 comporte 36 lignes, le f. 2, 38, le f^o^ 3, 37, et le f^o^ 4, 8 lignes. Il manque aux f^os^ 1 et 2 l'angle supérieur droit, déchiré sur 13,5 cm de diagonale (déchirure égale sur les deux f)^os^.*

Deuxième fragment : 1 f^o^, 180 × 230 mm, papier jaune-brun de qualité grossière ; seul le bord inférieur est massicoté, les autres sont déchirés comme après pliure. Écrit à l'encre bleue.

Troisième fragment : 4 f^os^, 180 × 230 mm, même papier que le fragment 2. Une seule correction, à l'encre noire.

L'écriture des trois fragments est homogène, elle semble de premier jet et remplit les feuillets de bord à bord. Le fragment 3 se termine au premier quart de la page (7 lignes) et semble conclusif.

---

1. Voir *Lettres au Castor et à quelques autres,* p. 11, 27 et 36.

2. Des notes de cours sur « L'École de Würtzburg », « La pensée sans images » et « L'intelligence » sont écrites sur le même papier que les fragments « [Andrée] » et permettront, lorsqu'elles seront datées avec certitude, de préciser la date de composition de ces fragments.

[Andrée]

FRAGMENTS

[1]

Je sonnai. Une voix dure me répo<ndit> *[mots manquants*] et entrez. » J'obéis. J'entrai dans *[mots manquants]* mal les meubles. Au fond, assis derrièr<e> *[mots manquants]* travaillait. Une lampe à visière verte *[mots manquants]* visage coupant, un nez en bec d'aigle, *[mots manquants]* creuses et métalliques. Ce premier contact me *[mots manquants]* <ima>giné un de ces jeunes gens assez beaux ma<is> *[mots manquants]* blanche et soufflée, les yeux candides, le poil luisant *[mots manquants]* ces mésaventures, un fantoche que je manœuvrerai *[mots manquants]* Cette tête énergique me déroutait, m'intimidait. « Ve *[mots manquants]* Permettez que je donne de la lumière. » Il *[appuya]* sur une poire sans bouger de son bureau. Une la<mpe s'allu>ma au plafond et projeta ses rayons sur moi, j'en recevais tout l'éclat. Il éteignit la lampe de son bureau et disparut à mes yeux dans la pénombre. Il me sembla que j'allais parler dans le vide. Puis subitement la difficulté, les dangers de ma mission m'apparurent insurmontables. J'étais paralysé et tremblant : je ne pouvais plus parler. Légèrement impatienté il demanda : « Voyons ? Vous désirez ? » – « Monsieur René Brabant ? » – « C'est moi. » – « Je voudrais... j'ai des lettres... » L'homme troublé qui veut expliquer son cas étale toujours des pièces à conviction, des documents convaincants. J'eus l'immense maladresse de sortir mon paquet de lettres. Il ne les reconnut pas tout de suite : « Qu'est-ce que c'est ? Des lettres de recommandation ? de qui ? pour qui ? » Je ne répondais toujours pas. Tout d'un coup il se leva nerveusement. Son visage réapparut dans la zone éclairée et je vis à

ses yeux qu'il avait compris. Je fis un geste de défense : je reculai d'un pas et remis précipitamment, maladroitement mes lettres dans ma poche. « Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Hein ? » Il parlait d'un ton saccadé, mais plein de maîtrise et de sévérité. Il me semblait qu'il me jugeait. Lui donner les lettres et m'enfuir ! Mais je songeai soudain à Andrée et repris un peu de sang-froid – tout provisoirement. Je le comprenais. Je pus dire : « C'est vous qui les avez écrites ! » et je criai avec désespoir : « Elles sont très compromettantes ! Compromettantes. » Je répétai le mot qui me semblait <tout> éclaircir. Je sentis nettement *[mots manquants]* <que dans de>ux minutes il aurait les lettres *[mots manquants]* à sa merci. Mais à cet instant *[mots manquants]* traits énergiques et méchants qui *[mots manquants]* je ne vis plus qu'un autre masque *[mots manquants]* l'effroi. A son tour Brabant perdait tou<t contrôle>. Je le sentis sur moi. Il se jeta à ma gorge *[mots manquants]* : « Salaud. » Je saisis instinctivement un poing <qui allait s'aba>ttre sur mon visage et je pesai sur lui, *[mots manquants]* brutalement, de toutes mes forces, en fermant les yeux *[mots manquants]* J'entendis un cri de douleur et une chute. <Ouvrant les> paupières je vis Brabant se tordre sur le tapis. < « Assez » > cria-t-il. Il était donc aussi faible que moi. Ce visage si mâle n'était qu'un trompe-l'œil, un masque de hasard. Et j'avais plus de force physique que lui. Je sentis simultanément que mon cœur battait à se rompre et que je reprenais de l'assurance. Sans se relever il voulut me saisir aux jambes, je me mis hors de sa portée. « Vous allez rester tranquille, hein ! » Il se releva péniblement, dompté. « Q'est-ce que vous voulez ? gémit-il. Pourquoi m'en voulez-vous ? » – « Je veux vous rendre ces lettres <sans> condition. » – « Vous ne venez pas pour de l'argent ? » – « Je veux causer avec vous de mademoiselle Verselle. » Il me regarda sans comprendre, puis : « Elle a donc lu les lettres ? » demanda-t-il avec désespoir. « C'est sur sa demande que je suis ici. » – « Est-ce qu'elle est fâchée ? » – « Elle vous demande une fois de plus sa liberté. Elle ne vous aime pas et vous le savez. Elle vous a prié plusieurs fois de rompre. Vous avez toujours refusé. Aujourd'hui elle a des armes et elle compte

s'en servir, si vous ne renoncez pas à elle. Je dois lui apporter votre réponse. » Il s'assit sur un fauteuil, tout effaré : « Oh ! ces procédés venant d'elle ! Elle n'aurait pas dû. Elle n'avait qu'à me demander sa liberté franchement, amicalement. Je la lui aurais rendue ! Mais ces menaces ! » Je souris. Je savais qu'elle l'avait supplié plusieurs fois d'avoir pitié d'elle, et que non content de refuser, il avait eu la faiblesse d'exercer une sorte de chantage qui l'avait avili, mais évidemment la douleur lui avait fait tout oublier. Il était sincère en prononçant ces paroles. « Ecoutez ! Suppliez-la de ma part de venir s'expliquer avec moi ici-même ! Qu'elle me dise elle-même ce que vous m'avez dit et je m'effacerai. »

Mais je savais qu'il fallait à tout prix éviter cette entrevue. Une très jeune fille est sans défense devant un homme qui pleure. Et puis ma force était trop récemment acquise pour que je ne fusse point brutal : « Il n'est pas question de ça ! C'est maintenant qu'il faut répondre : oui ou non. Si c'est non, je sais ce qu'il me reste à faire. » – « Mais d'abord, reprit-il dans un sursaut, à quel titre êtes-vous ici ? » – « Je suis un ami dévoué à qui elle peut se fier ! » – « Allons donc, vous êtes son amant. C'est vous qui l'avez poussée à faire ça ! » Cette révolte, vraie ou factice, qui retardait sa réponse me déplut : « Je vous dis que je n'ai jamais été qu'un ami pour elle, je vous le jure. D'ailleurs, qu'est-ce que ça peut vous faire. Ami ou pas ami, à présent que vous ne la reverrez plus, c'est tout un ! » – « Mais je veux la revoir ! » – « Alors j'envoie ces lettres à votre père ? » – « Attendez... non... Oh là, oh là ! Je ne sais plus où j'en suis. Dites-lui... Dites-lui bien que puisqu'elle le veut, je cède, je disparais, au prix de quelles souffrances ! C'est pour elle que je le fais, parce que je l'aime, ça n'est pas par peur, vous entendez. Je m'en moque de ces lettres... Quand allez-vous me les rendre ? » – « Plus tard, quand nous aurons vu si vous êtes sincère. » – « Vous ne me les rendez pas tout de suite ? Jurez-moi que vous ne vous en servirez pas ! » – « Elle ne s'en servira que si vous ne tenez pas votre parole ! » Il se mit à pleurer : « Oh Andrée ! Andrée ! Si vous saviez, monsieur, j'ai tant de chagrin ! » Il n'avait

même plus la force de m'en vouloir. D'adversaire je devenais confident. Je fus ému de cette détresse. Il continuait : « Si vous saviez comme je l'aimais, et comme j'ai souffert. Je savais depuis longtemps qu'elle ne m'aimait plus. Bien sûr, elle n'était pas comme avant. D'abord je me disais : elle redeviendra ce qu'elle était ; c'est passager. Et puis après j'ai compris que c'était fini, qu'elle ne m'aimerait plus jamais. » – « C'est alors que vous deviez lui rendre sa parole », dis-je sévèrement. « Lui rendre sa parole ! Mais, monsieur, j'aurais accepté qu'elle me déteste pour la revoir. Ah je vous assure, j'aurais fait n'importe quoi. Elle se moquait de moi, ou elle ne me parlait pas, mais elle était là, je la voyais ! Et puis, quelquefois tout de même, elle me souriait, elle me disait un mot... » Il s'arrêta et se mit à pleurer. Bouleversé par cette douleur, je lui pris la main, j'essayai maladroitement de le consoler, j'avais oublié mon rôle louche de maître-chanteur. Je lui dis : « Comment pouvez-vous tant souffrir pour une femme qui ne vous aime pas ? Est-ce que cela en vaut la peine ? » Il se bornait à répéter : « Ah si vous saviez... si vous saviez... » Puis il retira doucement sa main et me dit : « Laissez-moi seul. » – « Je ne peux pas vous quitter comme ça. » – « Si, je serai mieux tout seul. Dites-lui bien que je l'aime toujours, que si elle se ravisait, si elle voulait bien de moi un jour, elle n'aurait qu'à m'appeler. » Je ne voulus pas lui ôter sa dernière espérance : « Je le lui dirai. » Il se mit à pleurer, la tête sur le bras du fauteuil et je m'en fus sur la pointe des pieds.

[2]

[le début manque] me préparais à descendre. Ma mère choisit ce moment malheureux pour tenter de réaliser le rêve de sa vie : « Si tu t'achetais un melon ? » proposa-t-elle doucement. Cette remarque sauva ma sortie. « Plus souvent, éclatai-je, il ferait beau me voir avec cette saleté sur la tête. » Et je sortis en claquant la porte. Elle la rouvrit comme je descendais l'escalier en trombe. « N'oublie pas d'y faire mettre un crêpe », me lança-t-elle.

Quand je revins muni d'un sombrero noir, j'étais définitivement vaincu et j'avais adopté la seule tactique qui me restât, celle des faibles : mon regard fuyant, mes lèvres basses, mes joues pendantes quêtaient la pitié. Elle me fut refusée. Le spectacle des déroutes agaçait mon père, homme énergique : « Ah ça ! Est-ce que tu vas faire longtemps cette tête-là ! Mon pauvre ami ! Tu te farcis la tête de toute une littérature nietzschéenne. Tu te grises de grands mots, de "volonté de puissance", de "retour sur soi-même et sur les autres", tu te donnes du "Surhomme", ma parole, et au fond tu n'es qu'un faible ! Un faible. Un pauvre gosse sans caractère et sans volonté qui n'est pas fichu d'accepter sans pleurer les petits désagréments de l'existence. Allons, c'est fini ! » *[fin du feuillet]*

[3]

Je repartis donc sous la pluie à travers les rues boueuses que je ne connaissais pas. Ma démarche était embarrassée comme la langue d'un ivrogne. Je ne me sentais pas le courage de marcher. A chaque pas, il me semblait que je ne pourrais aller plus loin, j'avais envie de me coucher par terre et d'y demeurer indéfiniment. Ma valise pesait lourdement à mon bras. Une nausée insurmontable me tenait à la gorge, et mon corps souffrait plus que mon âme, car je ne pensais plus à rien. Je fus soudain envahi d'une grande pitié pour moi-même. Je voyais tous mes espoirs déçus, je me voyais moi-même tel que j'étais, pauvre voyageur accablé, si différent de celui que j'étais la veille. Je comprenais la grandeur de mon amour à la lueur de ce jour nouveau et si cruel. J'avais envie de pleurer. Je ne me sentais aucune rancune contre Andrée ; au contraire il ne me restait plus pour elle qu'une immense tendresse triste et pure. Parfois je pensais à elle, à elle seule, oubliant ma situation, ses nouvelles préférences et mon infortune, et je sentais comme une douleur dans mes bras qui eussent voulu se lever vers cette silhouette de femme et retombaient le long de mon corps. Je me rendis compte que j'étais très malheureux. D'ordinaire les jeunes gens ne s'en aperçoivent pas. Ils souffrent mais sans faire réflexion sur leur souffrance, ils

cherchent à la secouer, ils ne s'y abandonnent pas. Mais la mienne était trop forte. J'éprouvais un subit besoin de m'y livrer tout entier. Je trouvais une grande consolation à courber les épaules, à baisser la tête vers le sol, à ralentir encore ma marche... J'allais pleurer... Mais à ce moment l'idée me traversa que je me montrais indigne de l'affection qu'Andrée avait eue pour moi, que, si elle me voyait, elle mesurerait tout l'écart qu'il y avait entre mes théories et ma vie réelle. Non certes, d'après mes longs discours nocturnes, ces interminables péroraisons du temps où je me croyais aimé, elle n'aurait pu se figurer que je fusse si désarmé, si lâche devant la douleur, et pour mériter, même dans la solitude, l'idée que se faisait de moi une femme qui ne m'aimait pas, je fis un effort énergique sur moi-même. Je relevai mes épaules courbées, je pris un air de défi, je balançai ma valise avec désinvolture. Je souffrais beaucoup plus cruellement maintenant que je luttais contre mon mal ; il me semblait que je repoussais une consolation, mais je compris en même temps que maintenant, quoi que je fasse, je ne pourrais plus me laisser bercer par la douleur. A force de jouer la comédie de la volonté, je m'étais pris au piège. Je refoulais mes larmes avec effort : je ne pouvais plus pleurer. L'image de ma mère traversa mon esprit : autrefois elle m'avait dit que, si j'avais une peine, il faudrait que je vienne la lui confier. Souvent je l'avais fait et je sentais que désormais je ne pourrais plus le faire, j'aurais honte de le faire. J'étais victime du personnage que j'avais figuré. Avec toute ma faiblesse, toute ma sensibilité d'enfant nerveux, j'étais condamné à rester toute ma vie ce qu'on appelle « un caractère entier ». Ah ! pleurer, pleurer. Mais non : si Andrée me voyait... Je bombai la poitrine. J'accélérai mon pas. Je me forçai à sourire, le cœur déchiré... Et c'est ainsi que j'appris à dompter ma première grande douleur.

Et pourtant cette histoire finit bien : car si de cette idylle je n'avais tiré d'autre profit matériel qu'un gros chagrin, j'y avais gagné un avantage moral autrement

considérable : je m'étais, à demi consciemment, modelé une personnalité. Ce que je désirais tant être lorsque je lisais Nietzsche sans tout à fait le comprendre, grâce à une femme, grâce à la vie, je l'étais devenu. Je n'avais pas « tiré les marrons du feu pour un autre ». A cet autre j'avais donné l'amour, le bonheur, mais je m'étais réservé un bien plus précieux : j'étais devenu quelqu'un. Dans cette aventure, où est Pygmalion, où est Galathée ? J'avais su à peu près modeler une fuyante silhouette dans un argile de femme à peine ébauché, mais à moi-même, j'avais été mon propre sculpteur, et je pouvais espérer que désormais toutes les peines, toutes les douleurs que je ne manquerais pas de souffrir, trouveraient enfin pour leur résister un homme de volonté.

[Anatole France – le Conducteur]

NOTICE

Ce court sketch à trois personnages date probablement de 1923-1924, c'est-à-dire de l'année de khâgne ou, plus vraisemblablement, de la première année d'École normale. On peut supposer qu'il a été écrit pour animer une soirée scolaire. Le modèle semble être Courteline. Il montre, s'il s'agit bien d'un premier jet, l'étonnante facilité de Sartre dans l'écriture drôlatique et mimétique. Il n'existe point d'autre texte qui précise les sentiments du jeune Sartre pour Anatole France. Ce sketch témoigne d'une assez large connaissance de l'œuvre, puisqu'il se réfère aux ouvrages suivants : Le Jardin d'Epicure *(1894),* Monsieur Bergeret à Paris *(1901),* Les Opinions de M. Jérôme Coignard *(1893),* Pierre Nozière *(1899),* Les Contes de Jacques Tournebroche *(1908),* Le Lys rouge *(1894) pour Jacques Dechartre. Le ralliement d'Anatole France au socialisme était assez récent. Sartre s'en moque sans hargne, dans un esprit de chansonnier, mais il semble encore proche des sentiments anti-gauche qui se faisaient jour dans « Jésus la Chouette ». Les académiciens étaient, d'une façon générale, la cible des khâgneux et des normaliens anticonformistes. On n'oubliera pas que le Cartel des Gauches vint au pouvoir en mai-juin 1924 et qu'Anatole France mourut le 12 octobre de cette année-là, couvert d'honneurs. Le sketch, s'il est postérieur à cette date, pourrait être la contribution "normalienne" au « Refus d'inhumer » des surréalistes, le fameux pamphlet* Un Cadavre *de Breton, Aragon etc. dirigé contre la mémoire d'Anatole France.*

MANUSCRIT

Autographe de 2 f^os^ 210 × 270 mm, papier blanc jauni, écrits au recto et au verso pour le premier, au recto seulement pour le second, à l'encre noire. Le manuscrit est en mauvais état : bords droit et gauche déchiquetés, pliure en travers. L'écriture est régulière, sans rature ; quelques ajouts de relecture.

A.F. – Voici quarante centimes, mon ami. Ce péage me donne droit, n'est-ce pas, à tout trajet de plus d'une section ?

Le C. – Oui, msieu.

A.F. – Voire à tout le parcours ?

Le C. – Voi… comme vous dites.

A.F. – Merci mon ami.

Entre le Bouif saoul.

Le B. – Tiens ! vla huit ronds, l'copain ! Donne-m'en pour mon pèze. *(Avisant A.F.)* La bonne gueule de vieux ! Ça va, l'ptit père ! Tu m'reviens quoique t'sois un borgeois.

A.F. – Apprenez que les bourgeois, étant fils d'Eve, comme les ouvriers, ne leur sont ni inférieurs, ni supérieurs, mais que les uns travaillent de leur cerveau, les autres de leurs mains. Les uns et les autres sont également méprisables ou estimables suivant leur conduite générale, et la valeur de leur philosophie pratique.

Le B. – Ah ? Eh ben dis « Mort aux vaches ».

A.F. – Je ne dirai point « Mort aux vaches » ne voulant pas afficher des sentiments anarchistes dans ce lieu, où toutes les convictions sont tolérées à la condition d'être silencieuses. Vous saurez, mon ami, que je ne déteste rien tant que le fanatisme et que le cri de « Mort aux vaches » ne part point d'un autre sentiment.

Le B. – Dis comme moi, j'te dis ! (*Il lève un poing menaçant.*)

A.F. – Toutefois je n'hésiterai point à le dire, devant la menace d'une violence, car ayant le choix entre la flétrissure de ces vaches qui ne me sont rien et la navrance de mon corps auquel je tiens, j'opte pour la première alternative.

Le B. – Mort aux Vaches, dis comme j'dis.

A.F. – Mort aux Vaches.

Le B. – T'es un bath zig. Comment qu'tu t'appelles.

A.F. (ménageant son effet) – Anatole France (*Il attend – puis répète*) Anatole France.

Le B. – Connais pas ! Mais t'es un bath zig quand même.

Qu'est-ce que tu fais de ton métier ?

A.F. – J'écris en un an des ouvrages que la foule lit en une heure et j'expose péniblement des idées qui sont légèrement discutées par les ignorants.

Le B. – T'es journalisse, quoi ?

A.F. – Peut-être, après tout, ne suis-je qu'un journaliste. Vous allez loin, mon ami, dans cet autobus ?

Le B. – Terminious, mon prince.

A.F. (contrarié, à lui-même) Cet autobus, eut dit M. Bergeret, est le symbole du progrès en ce qu'il a de répréhensible. En mettant à la portée de tous un moyen de transport commode et rapide, il favorise des promiscuités qui, quoique théoriquement et moralement recommandables, ne sont pas toujours agréables, surtout quand elles mettent en présence un helléniste érudit et un hilote pris de vin.

Le B. – Ben il raisonnait comme la peau de mes fesses, M. Bergeret. Qui c'est-y ça, Msieur Bergeret ?

A.F. – C'est moi.

Le B. – Tu bafouilles ! Tu m'as dit comme ça qu'tu t'appelais Anatole !

A.F. – Ah oui ! Mais c'est un autre nom.

Le B. – Ah ? Chacun est libre. Mais à tant faire qu'd'avoir deux noms, j'men aurais choisi des plus baths. J'me serais appelé Napoléon et pas Totole ! Alors t'es journalisse.

A.F. – L'interrogatoire recommence. Précisons, afin d'en avoir plus vite fini. Je suis académicien.

Le B. incompréhensif – Aca quoi ?

A.F. – Académicien.

Le B. idem. – Ah ! Cacadémicien.

A.F. – Immortel, si vous préférez.

Le B. – Ben mince ! Ma vieille, pour un immortel t'as une trombine de poire blette qui sent rudement l'sapin.

A.F. – Le peuple est obscur en ses discours. Mon bon maître Jérôme Coignard n'eut pas manqué de remarquer que ce qui obscurcit les paroles populaires c'est un trop grand désir de fournir <des> mots colorés. Et il eût sans doute rappelé que les caractères [sacrés] égyptiens ont à leur base ce même désir, puisqu'ils représentent des êtres animés et des objets au lieu d'être bonnement des signes conventionnels.

Le B. – Jérôme Coignard ? Qui c'est-y ça, Jérôme Coignard ?

A.F. – C'est moi.

Le B. – Ah ? T'en as des flottes comme ça ? S'ils font des p'tits t'men donneras !

A.F. – Grèce ! Libre pays du soleil où les plus bas parmi les hommes étaient encore des artistes et possédaient ce charme superbe et sain, la beauté, Grèce qui charmait la jeunesse de Pierre Nozière, qui attirait à toi tous ses rêves adolescents, viens à moi. J'ai besoin de communier avec toi, pour oublier la présence de cet homme injurieux en ses propos et pauvre quant à l'esprit.

Le B. – Qui c'est Pierre Nozière ?

A.F. – C'est moi !

Le B. – Ah merde ! Encore un !

A.F. – Vous saurez que je m'appelle encore Jacques Dechartre, Épicure, Tournebroche, car sous chacun de ces personnages de roman, de contes ou de méditations philosophiques je dissimule un peu de ma personne et quelques-unes de mes pensées.

Le B. – Eh dis, pour changer d'sujet, t'es socialo ?

A.F. – Nul plus que moi, du moins, n'est favorable à ce mouvement car…

Le B. – Alors prête-moi cent sous, on est tous des frères, et j'suis dans le besoin.

A.F. – Mon ami, je ne vous prêterai pas la somme que vous me demandez, car rien n'est plus éloigné de la charité que l'aumône, telle que je vous la ferais dans ce cas. Elle ressemble à la charité comme la grimace d'un singe ressemble au sourire de la Joconde. De plus, tant qu'il n'y aura pas une révolution sociale et morale sur la terre, de pareilles oboles, infimes en comparaison des misères souffertes, sont inutiles, puisqu'elles ne font pas d'heureux. Au demeurant je ne saisis pas pour quelle raison cinq francs iraient plutôt dans votre poche que dans la mienne. Adieu mon ami, je descends ici. *(Il se lève et quitte l'autobus.)*

Le B. – Pingre !

[Fin du ms]

Apologie pour le cinéma. Défense et illustration d'un Art international

NOTICE

Dans ce texte, dont il est difficile de décider s'il s'agit d'un travail scolaire, qui daterait du dernier trimestre de khâgne (1924) ou de sa première année d'École Normale (1924-1925), ou d'un projet d'article, Sartre fait œuvre de pionnier en tentant une réflexion originale sur un art qui n'est pas encore reconnu comme partie intégrante de la culture, a fortiori scolaire, et dans lequel il voit, par excellence, « le poème de la vie moderne ». Quoi qu'il en soit, il a été rédigé d'après les notes qui figurent à l'article « Cinéma » du Carnet Midy, que l'on lira plus loin. S'il s'agit d'un travail scolaire, il fallait sans doute une certaine audace à un khâgneux ou à un normalien pour présenter une dissertation d'esthétique sur un sujet où il ne pouvait s'appuyer que sur peu d'autorité philosophique, et devait même prendre le contre-pied du philosophe dominant, Alain. Il n'a vraisemblablement pas consulté les rares ouvrages sur le cinéma publiés jusqu'à 1924[1]*. Aussi bien est-ce ni une perspective de cinéaste qu'il adopte, comme il en prévient dans son « Avertissement », ni une perspective d'historien ou d'érudit, mais un point de vue de philosophe, que l'on pourrait dire ici pré-phénoménologue : il analyse ses propres impressions, en cinéphile préoccupé de légitimer culturellement sa passion, sa culture personnelle*[2]*. De toute évidence, le jeune Sartre va au cinéma et y va souvent. Cette cinéphilie ne s'accompagne encore que de peu d'érudition : ainsi, Sartre ne mentionne aucun nom de réalisateur des quelques vingt-huit films qu'il cite par leur titre, dont certains sont des œuvres de metteurs-en-scène de grande réputation, comme Erich von Stroheim,*

Murnau, Griffith, Jacques Feyder. Il tient également pour auteurs les producteurs William Fox et Carl Laemmle.

En revanche, en défendant comme « art bergsonien », « art du mouvement » le cinéma contre Alain, qui le condamne à l'époque comme « art mécanique », Sartre formule une intuition qui sera abondamment développée, un demi-siècle plus tard, par Gilles Deleuze[3]*. On le voit aussi s'approcher de sa propre idée de la contingence, sans la formuler encore explicitement. Il a dit plus tard que cette idée lui était venue grâce au cinéma, qui lui avait donné, par contraste avec l'implacable déroulement de sa durée esthétique, la conscience de la durée banale et molle, en un mot contingente, de la vie réelle*[4]*. Dans l'« Apologie pour le cinéma » cette idée est déjà présente, sous une forme rudimentaire, dans un passage sur l'idéalisation de la nature à laquelle le cinéma procède, grâce au rythme et à la lumière. Pour ce qui concerne cette dernière, la référence à Souriau est le principal appui intellectuel qu'invoque le jeune Sartre dans ce travail. Nous n'avons pas pu déterminer qui a porté les appréciations qui y sont inscrites, et qui ne semblent pas de la même main : « Bien » et « Certainement du génie, beaucoup de talent, et même de la facilité... » ; elles peuvent avoir été inscrites dans un esprit d'ironie par un camarade à qui Sartre aurait fait lire son essai. Jeune professeur, Sartre, en 1931, reprendra avec le même enthousiasme ses idées sur le cinéma, dans un discours de distribution des Prix*[5]*.*

MANUSCRIT

Autographe. 8 f^os^, 178 × 230, papier blanc jauni, encres de différentes couleurs : noire, bleu noir, verte. Ecriture fine et serrée (59 lignes pour le f^o^ 3).
La page de titre se présente ainsi :

Apologie
pour
Le Cinéma

Défense et illustration d'un Art international

Il se pourrait donc que Sartre ait d'abord titré « Le Cinéma, Art international » et ait ensuite modifié ce titre en « Apologie pour le Cinéma » avec pour sous-titre : « Défense et illustration d'un Art international »

Le texte que nous donnons est établi par Arlette Elkaïm-Sartre.

---

1. E. Kress, *Historique du cinématographe,* 1912 ; Louis Delluc, *Cinéma et Cie,* 1919, *Photogénie,* 1920 ; Léon Moussinac, *Naissance du cinéma,* 1924.

2. Voir ce que dit Simone de Beauvoir du normalien qu'elle rencontre en 1929 : « Il y avait un mode d'expression que Sartre plaçait presque aussi haut que la littérature : le cinéma » (*La Force de l'âge,* p. 53).

3. Voir Gilles Deleuze, *L'Image-mouvement,* Editions de Minuit, 1983.

4. Voir *Œuvres romanesques,* La Pléiade, p. 1699.

5. Voir « L'Art cinématographique », in *Les Ecrits de Sartre,* p. 546-552. Pour les cir constances et l'accueil de ce discours, voir Annie Cohen-Solal, *Sartre,* p. 121-124.

Apologie pour le cinéma

Défense et illustration d'un Art international

Avertissement

Ce qui suit n'est pas – on le verra trop – écrit par un cinéaste. Je ne sais rien de la technique du cinéma. Tout est vu du dehors, non du dedans. En somme j'ai essayé, par une analyse d'après mes propres impressions, de dégager ce que pouvait ressentir le public moyen et profane devant l'écran.

1. Immobilité et changement

Pour Alain, d'ailleurs philosophe agréable, rien n'est beau que <l'immobilité. Il se> plaît à voir les corps figés des statues grecques, ou ces mouvements <composés de> la chorégraphie, qui sont encore de l'immobilité. Et c'est en vertu <de cet amour qu'il> condamne « l'art de l'écran », « l'invention mécanique »[1]. J'y vois les éléments <d'un problème> bien plus important que les stériles discussions d'un Winckelmann[2] : <la beauté consiste>-t-elle dans l'immobilité ou dans le changement ? L'esprit de l'homme <est> attaché à l'immobile, et non point seulement en esthétique. Il est plus <aisé de com>prendre l'immuable. Il est surtout plus aisé d'aimer ce qui ne change <pas> et c'est à ce point que l'on s'efforce de s'aveugler : « Tu n'as pas changé. Tu es bien toujours le même. » Une philosophie nouvelle a détrôné celle des Idées immuables : pour le présent, il n'y a plus de réalité que dans le changement. L'esthétique n'en bénéficiera-t-elle pas ? Devrons-nous toujours admirer ces

gestes composés du Théâtre-Français que le spectateur achève en son esprit dès que l'acteur les commence ? Serons-nous toujours soumis aux unités, à la division en actes, lourdes charpentes, artifices de la scène ? Tout ce mal pour persuader au spectateur qu'il est bien toujours le même ! N'y a-t-il aucun charme à la fluidité du kaléidoscope ? Il faut ajouter aussi qu'en lui-même le mouvement a son charme. Qui n'a goûté, dans une auto, dans un train, celui de la vitesse ? Dans le mouvement, s'il est précis, on sent la force.

Le cinéma donne la formule d'un art bergsonien. Il inaugure la mobilité en esthétique. Mais, sage novateur, il garde des mesures. L'immobile mobilité des « tableaux de genre », où le personnage esquisse le geste qu'il n'achèvera jamais, se transforme vite en obsession. Plût aux Dieux qu'une fois, le Sabin de David lançât son javelot[3]. Mais la mobilité pure de la rue déconcerte, car le passé ne semble pas agir assez sur le présent. Il y a trop de différences entre les deux tensions, la nôtre et celle du dehors. La mobilité de l'écran tient le milieu. Tout y change trop pour être prévu ; mais, pour charmer les sens et rassurer l'esprit, tout y change suivant un rythme perçu, non point aperçu, souple lien, insinuante loi.

2. Conscience et cinéma

Ce fut une trouvaille d'accompagner de musique les détresses du peuple à deux dimensions. Alain dit encore : « La parole manque radicalement (au cinéma) ; et l'on comprend qu'être muet de naissance ce n'est point se taire[4]. » Mais il faut plutôt se réjouir que les mots ne viennent point ici semer leurs contresens, préciser l'imprécis, diviser l'action en tranches nettes. Nous sommes plus près d'acteurs qui ne parlent pas. Mais ils chantent et leur chant (j'entends celui des violons) signifie bien mieux ce qu'ils pourraient nous dire, polit l'arête des mots, fait plus que nous apprendre ce que pense Mary Pickford, car il nous

fait penser comme elle. Et l'on sent bien que je ne parle pas ici de ces assemblages curieux où l'on débite pêle-mêle Wagner et Planquette, Audran[5] et Debussy. De plus en plus, aujourd'hui, la musique s'adapte à l'écran : Salomé, jouée par Nazimova[6], était accompagnée par la partition de Richard Strauss.

Reprenons ici quelques passages de Bergson : je voudrais faire entendre qu'un film, avec son cortège de sons, est une conscience comme la nôtre. Pour ce qui est de la musique on le comprend bien. Bergson n'a-t-il pas dit : « La durée pure est la forme que prend la succession de nos états de conscience quand notre Moi se laisse vivre, quand il s'abstient d'établir une séparation entre l'état présent et les états antérieurs. Il suffit qu'en se rappelant ces états il ne les juxtapose pas avec l'état actuel comme un point à un autre point, mais qu'il les organise avec lui, comme il arrive quand nous nous rappelons, fondues pour ainsi dire ensemble, les notes d'une mélodie. Ne pourrait-on pas dire que si ces notes se succèdent nous les apercevons néanmoins les unes dans les autres et que leur ensemble est comparable à un être vivant dont les parties quoique distinctes se pénètrent par l'effet même de leur solidarité[7]. » Et M. Thibaudet a dit : « Telle que nous l'éprouvons en nous la durée évoque l'analogie de la musique qui évoque l'analogie de la vie[8]. »

Mais le film lui-même est une conscience, car il est un courant indivisible. On peut lui appliquer ce que Bergson dit ailleurs de la musique : « Écoutons une mélodie en nous laissant bercer par elle : n'avons-nous pas la perception nette d'un mouvement qui n'est attaché à aucun mobile, d'un changement sans rien qui change ? Le changement se suffit, il est la chose même et il a beau prendre du temps il est indivisible : si la mélodie s'arrêtait plus tôt ce ne serait plus la même, c'en serait une autre également indivisible[9]. »

L'essence du film est dans la mobilité et dans la durée. Vous pouvez bien le considérer comme un rouleau d'immobiles clichés, ce n'est pas plus le film que l'eau du réservoir n'est l'eau du courant ou que la conscience découpée par l'associationnisme n'est la conscience. Le film est une organisation d'états, une

fuite, un écoulement indivisible, insaisissable comme notre Moi. Pas plus qu'un être vivant il ne se prête à l'anthologie, pillage de fleurs qu'on fait mourir en les cueillant. Mais notre Moi rencontre des obstacles : « L'idée est un arrêt de la pensée ; elle naît quand la pensée, au lieu de continuer son chemin, fait une pause ou réfléchit sur elle-même : telle la chaleur surgit dans la balle qui rencontre l'obstacle[10]. » Ainsi parfois la fuite des images, au cinéma, s'arrête : à l'état transitif succède un état substantif : le courant se solidifie en une idée. C'est, si vous voulez, après l'agitation d'une poursuite, une succession d'images calmes et de portée plus générale ; c'est un groupe immobile : amants au bord d'un lac, fils au lit de mort de leur mère ; et cet arrêt brutal qui surgit dans un film comme une idée dans la conscience saisit par ses affinités secrètes avec le Moi. Au théâtre nous sommes dans le monde abstrait des Idées Générales. Loin des acteurs, nous le reconstruisons à notre guise, d'après des souvenirs qui n'ont pas de rapports avec le film ; nous n'oublions pas notre Moi, notre raison quand nous lisons un livre. Au cinéma, plongés dans cette nuit que les poètes allemands célébraient comme l'Être, pénétrés de la musique subtile, enjôleuse, saisis par les gestes précis, insistants de l'écran, nous ne pouvons plus faire de contresens, c'est-à-dire opposer notre Moi aux actions du dehors, le metteur en scène nous conduit où il veut par la main. Nous sommes ses jouets. Il nous impose sa conception du drame. Il chasse ce plaisir trouble du roman de mettre sous tel personnage une figure de connaissance entrevue : c'est tel grand acteur qui est le héros. Non point telles de nos pensées et nous troquons notre conscience contre une autre plus belle, fille de William Fox et de Carl Laemmle[11].

3. Philosophie de l'action

C'est une conscience nette, sans retours en arrière. L'art muet ne sait pas exprimer l'indécision traduite toujours en paroles. Par essence le cinéma célèbre

la louange de l'énergie. Les beaux films ont pour thème la lutte d'un homme contre l'orage (*Way Down East*[12]), contre l'hostilité provinciale (*Une Belle Revanche*[13]), contre les embûches du désert (*The Covered Wagon*[14]), le dur travail d'un aigrefin (*Folies de femmes*[15]), les belles aventures sportives (*Le Démon de la vitesse*[16]) ou le roman d'un révolté (*Robin des Bois*[17], *Le Signe de Zorro*[18]). Tous chantent une argonautique, la peine des hommes, la rude conquête de la Toison d'or. Et quelle puissance d'émotion lorsque le Jason l'a cueillie ! J'ai présente à l'esprit cette scène de la *Belle Revanche* où le pétrole attendu sort enfin du puits, et rien n'est plus beau que de voir le jaillissement noir et boueux s'élever parmi les échafaudages, strident comme un sifflet tandis que quatre hommes sales et débraillés s'étreignant par les épaules, les yeux fixés sur le jet superbe, crient follement leur joie d'avoir vaincu.

Mais nous prendrions moins de plaisir si tout était ici de l'artifice : les aventures de Michel Strogoff au Châtelet n'émeuvent pas les grandes personnes. C'est que, nous le savons bien, le fer rouge qui passe devant les yeux n'a pas été porté sur un vrai gril et, tandis qu'une fiction l'aveugle, le messager du Czar pense à tout autre chose comme un bourgeois à son bureau. Nous aimons sentir l'effort : c'est l'effort qui nous fait préférer la naïveté des primitifs aux grandes toiles composées du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles. Les Van Eyck ignorent la perspective mais qu'importe, on peut dire d'eux ce qu'on ne peut dire de Prudhon : ils ont lutté. Cette lutte, cet effort, nous les retrouvons au cinéma : sous l'Odyssée factice du héros nous découvrons le travail pénible de l'acteur : MacKee(1) dut apprendre à jeter le harpon et faillit se noyer lorsqu'il rencontra sa baleine. Anna Nilsson faillit être brûlée vive en interprétant *Train rouge*[19]. Albertini[20], lorsqu'il est au haut d'un gratte-ciel, les pieds en l'air et la tête en bas, court bien plus de périls qu'un acrobate au trapèze. D'autres qui jouent les Hercule ne les jouent pas en vain : Maciste, aux beaux jours de *Cabiria*[21], soulevait un homme à bout de bras. – Ausonia(2). – Et Harold Lloyd, Charlot, Picratt, Lupino, sont plus souples que des saltimbanques. Et lorsque le dernier fait un grand écart, le plus

naturellement du monde, nous aimons à songer aux rudes et longs entraînements qui préparèrent cette facétie de clown.

Enfin le cinéma est le poème de la vie moderne. Le casque d'Hector qui effrayait Astyanax, le bouclier d'Énée où l'on voyait toute l'histoire de Rome, la Durandal qui fendit le roc, faute de se briser, avaient seuls jusqu'ici le charme mystérieux qui s'attache aux instruments des grands œuvres. Le cinéma en fait bénéficier les produits industriels : en les insérant dans une intrigue un peu lointaine, presque irréelle, il leur ôte leur rudesse ; le présent ne les éclaire plus, projecteur à la dure lumière : ils prennent la teinte douce du passé. On parle du « Romantisme moderne ». Où le trouverait-on sinon au cinéma ? Les autos et les avions, les gratte-ciel et les usines, les paquebots, la T.S.F. s'éloignent et s'estompent comme les armes d'Achille ou la nef d'Odysseus chantées par Homère.

4. La « sensation de l'Ensemble »

Le cinéma replace l'homme dans la nature et restitue la nature dans les vieux cadres poétiques dont elle s'était depuis longtemps évadée.

L'homme dans la nature : peut-être le théâtre tient-il plus de compte qu'autrefois des influences du groupe, et l'avenir est-il aux dramaturges durkheimiens(3). En tout cas, il néglige et doit négliger l'influence du milieu naturel sur les passions. Il y a toujours *abstraction* au théâtre : comment en serait-il autrement puisque les baobabs y sont de carton peint. L'adultère est le même au pôle Nord ou sous les Tropiques. On nous dit bien qu'il fait froid ou chaud, mais c'est rhétorique, cela fait partie de l'odieuse « couleur locale ». La différence est que nous voyons sous la lumière plus ou moins crue des lampes s'agiter des personnages vêtus de fourrure ou de flanelle. Derrière eux il n'y a qu'une toile

verte ou blanche, il n'importe. Sous leurs pieds un plancher. Toutes les pièces se ressemblent : les directions ne disposent que d'un nombre limité de toiles de fond. L'air manque. Au cinéma souffle le vent du large. Les jupes sont soulevées, les corsages plaqués contre la poitrine, les parapluies retournés, on sent les embruns. On a dit de Racine qu'il prenait des faits divers et leur communiquait la grandeur poétique en les reculant dans des temps très anciens : ce n'est point une belle-mère ordinaire que « La fille de Minos et de Pasiphaé »[23]. Mais à la longue la tension est trop grande : les rejetons des dieux nous ennuient. Au cinéma tout est naturel et pourtant tous les acteurs, même en haillons, sont des princes et des princesses puisqu'ils sont suivis du cortège des saisons. Comment la banale histoire d'une fille-mère ne prendrait-elle pas quelque noblesse quand la foudre tombe et la pluie(4) ? Chaque intrigue, si ressassée fût-elle, reçoit une teinte nouvelle, un nouveau principe d'individuation, du pays où elle se déroule. Et j'ai pris plaisir à voir jouer même Léon Mathot, parce qu'il n'était plus l'Empereur des Pauvres ou Monte-Cristo[24] mais un homme perdu sur les rochers ou tout petit sur une grève à Hyères(5).

Mais pénétrons plus avant : le cinéma anime et colore le discours, il renouvelle les symboles, ennoblit les métaphores.

Symboles : le symbolisme y est simple et héroïque. Un jeune homme est ruiné et nul ne le sait. Sa fiancée le conduit en auto à la banque et lui promet tendrement de l'attendre. Il entre, apprend le désastre et sort accablé. Entre-temps le rival a révélé le secret à sa fiancée : l'auto est partie, emportant l'inconstante et le rival désormais plus heureux. Et cette disparition de la Rolls-Royce symbolise nettement la mort de l'amour après la déception de l'intérêt. Il y a là une grande naïveté ; et n'y eût-il que de la naïveté, nous prendrions déjà du plaisir à voir ces ressorts simples et larges et saillants, car on aime à pénétrer un mécanisme, à saisir la beauté sèche d'un moteur. Mais j'y vois davantage : c'est un symbolisme *naturel,* c'est en somme, dans sa genèse, le symbolisme quotidien, que nous créons pour les besoins de l'action, non pour ceux de la

littérature. Une pierre tombe et nous y voyons obscurément un signe. Mais avant que d'être un symbole, cette chute est un effet : si la pierre tombe, une loi naturelle en est cause, jointe à des circonstances particulières : et nous le savons bien. L'œuvre littéraire transplante le symbole en n'en gardant plus que l'anthropomorphisme : il ne reste qu'une abstraction de pierre, une idée générale et des mots.

« *Mignonne allons voir si la rose...* »

Nous ne voyons pas la rose : au cinéma nous verrions la femme et la fleur, et nous les verrions parce que nécessairement nous devrions les voir : le symbole reste mais le cadre vide se remplit et, comme dans la nature, nous sentons bien que ce n'est pas un simple signe, que c'est nous qui lui donnons la valeur d'expression qu'il a, qu'en fait c'est une suite nécessaire de beaucoup d'autres circonstances préalables. Il s'impose à nous comme symbole mais il reste événement, l'action ne s'interrompt point pour que l'auteur, démiurge sentencieux, nous expose ses théories par un artifice : c'est nous qui avons la joie de découvrir le symbole, force mystérieuse des choses et du cinéma. L'auto est partie parce que la fiancée n'aimait plus, tout simplement. Nous pourrions ne pas voir plus loin que ce fait particulier, ou bien nous intéresser à la marque de la voiture, au costume de la femme, à la moustache du traître. Et nous faisons tout cela. Mais nous sommes à notre tour artistes, et artistes par force, en construisant le symbole de la lutte de l'amour et de l'intérêt. Délicieux plaisir de généraliser.

Métaphore : c'est même chose. Le cinéma renouvelle la métaphore parce qu'il en fait vivre les termes. Hutchinson[27], romancier anglais, nous montre un brave homme au chevet d'une vieille infirme qui se meurt. Le fils est au loin dans les tranchées. Le veilleur improvisé s'écrie : « Ta mère se meurt et tu n'es pas là : elle avait besoin de toi pour faire dix pas dans la rue ; ne l'aideras-tu pas à faire le dernier pas ? » C'est un mauvais sublime car il semble reposer sur un jeu de

mots. Mais au cinéma tout se transforme[6] . Nous voyons soudain apparaître, forme discrète, effacée, ce fils qui est au loin. C'est une ombre. Et du lit se détache une autre ombre, la pauvre vieille en vêtements noirs, claudicante et courbée. Le soldat l'entoure et la soutient tendrement. Et tous deux, fantômes effacés, s'éloignent à petits pas, comme autrefois, puis sont pris par l'ombre et disparaissent. Celui qui tente de décrire cette scène semble se borner à développer la mauvaise histoire d'Hutchinson. Comment rendre en effet par des mots ce qui est le propre du cinéma, ce gonflement de cadres auparavant vides ; comme cette vieille des légendes grecques qui jetait des pierres derrière son dos : et les pierres devenaient des hommes[28].

Idéalisation de la nature : ce qui distingue à mon sens les créations de l'homme et celles de la nature, c'est que les unes sont souvent mesquines et toujours parfaites, les autres grandioses et manquées. Les créations de la nature n'ont pas l'élégance de la simplicité. Elles ne sont pas, comme le croyait Malebranche, les plus simples possibles : elles sont floues et compliquées. La vue des Alpes donnait à M. Perrichon[29], qui l'exprimait mal, le sentiment très net de l'imparfait poétique. La vue de la chambre aux machines d'un navire donne le sentiment très net de la beauté classique. Il n'y a pas loin de l'esthétique de Citroën à celle de Boileau. Pourtant le sublime romantique doit-il être abandonné ? La beauté de l'auto, la beauté de la mer sont-elles incompatibles ? Le cinéma concilie les deux : il ne manquait qu'une « chiquenaude » à la nature pour qu'elle soit parfaite. L'imprésario la lui donne et de mille façons. Nous allons en examiner quelques-unes : le rythme – la disposition des personnages – l'artifice des prises de vues – l'apport d'un certain jour moral, juste retour d'influence.

Le rythme, cette succession d'images longues et d'images courtes, fait de l'écoulement perpétuel des choses une symphonie organisée, il soumet le tout à une formule, il abstrait un peu – très peu – pour parfaire. La présence des personnages transforme tout : l'ombre immense du *Cavalier de pierre*[7] projetée sur les champs au soleil du soir transforme toute la nature : on y sent la présence

de l'homme, non pas (comme dans la réalité) infime créature, écrasée par la hauteur d'une montagne, mais tout-puissant démiurge, maître des bêtes et des choses. Il en est de même dans les *Mille et Une Nuits*(8) : le cliché qui nous montre la jeune fille sauvée d'un naufrage, à genoux sur le sable des grèves et priant Allah, transforme l'Océan, simplement parce qu'une femme est au premier plan mais non pas n'importe quelle femme, placée n'importe comment. Elle devient le centre, la nature est un cadre et d'être un cadre elle devient parfaite. Car son essence n'est plus l'indétermination ; la nature devient à son tour machine : tout en elle vise à une fin ; la mer, les nuages, le sable, le soleil semblent des ressorts habilement disposés pour que se détache mieux la prieuse agenouillée, belle figure humaine. Puis ce que nous voyons au cinéma, c'est souvent la nature-vue-en-auto, la nature-vue-en-aéro. Après Mme Louise Faure-Favier, M. André Hurtret[30] écrit : « Sans être cubiste, il y a plus de six mois que j'ai peint une "Vue d'avion prise vers une forêt aux environs de Paris". Comme je n'exposerai pas cette toile avant le mois d'octobre prochain et *que je crois voir là une voie immense offerte à la peinture paysagiste de l'avenir,* vous ne sourirez peut-être pas trop à ma vanité de revendiquer l'honneur d'avoir peint le premier une vue prise à 200 km à l'heure et 2 000 mètres d'altitude. » Certes M. Hurtret est le premier peintre qui ait réalisé ce tour de force. Il n'est pas le premier à s'être aperçu de l'intérêt esthétique de l'aéroplane : combien de metteurs en scène nous ont donné des vues à vol d'oiseau. Mais on voit que les cubistes qui rejoignent après le symbolisme la claire école classique revendiquent la nature vue d'un avion pour leur art ordonné. De même Carl Laemmle dans *Millionnaire malgré lui*[33] nous montre le paysage vu d'une automobile faisant du cent dix. Les bonds et les cahots de la voiture tordent la nature en tous sens, la vitesse échevelée des arbres amincit les rivières, toutes ces choses qui défilent et grimacent, on les sent asservies à un despote : le machinisme. D'ailleurs la machine devient une *personne* car elle est éclairée d'un jour moral : l'Océan n'est plus l'Océan, c'est l'obstacle entre Héro et Léandre. La montagne n'est plus

qu'une montagne c'est le précipice où Tom Mix[34] va tomber. « Il en est de même au théâtre », dira-t-on. Mais au théâtre il n'y a que des toiles peintes, du zinc et du carton au lieu qu'au cinéma, chose merveilleuse, c'est une vraie mer qui sépare les amants

Ainsi l'écrivain, le peintre, l'homme de théâtre sont forcés de négliger un côté de la réalité, d'abstraire. L'un ne s'occupe que de la nature, l'autre ne songe qu'aux hommes. Le cinéma restitue l'antique et poétique croyance à l'anthropocentrie, seule source d'art. Mais il ne s'arrête pas là : il dépeint les réactions comme les actions, il montre que la nature rend bien à l'homme ce qu'il lui a donné, que, façonnée par lui, elle le façonne à son tour. Bref, idéaliste discret, le film nous donne la *sensation de l'Ensemble.*

5. Psychologie morbide

Le cinéma nous ouvre les consciences malades. Leibniz eût été satisfait et l'on s'y peut promener « comme dans un moulin ». Il a cette propriété surprenante de nous faire passer de l'objectivité absolue à la pure subjectivité. Voici Crainquebille au banc des accusés, voici les témoins, les juges, les gendarmes[(9)]. Il y a là une représentation objective impartiale. Le livre nous présente assez le pauvre vieillard affolé par l'apparat de Thémis. Le théâtre peut bien nous faire rire en nous montrant l'air égaré de l'accusé, en nous faisant entendre ses réponses stupides : mais nous n'avons de sa détresse qu'une connaissance abstraite et qu'une vague pitié. Cette détresse, le cinéma nous la rend sensible : tout à coup les juges se transforment, s'allongent démesurément, les contours des choses disparaissent, çà et là se forment quelques taches de lumière, c'est un tableau d'hallucination. Ce n'est pas seulement un tableau ; ici intervient cette parité étrange du film et de la conscience : c'est nous qui avons cette

hallucination, et soudain, comme Crainquebille, nous voilà des bêtes affolées. Mais il reste au fond de la conscience la notion solide et délicieuse d'être un spectateur.

Suave mari magno...[36]

Un film allemand a été plus loin[(10)] : un bon bourgeois rêve de faire la fête, il ne sait trop ce qu'est la vie : la rue l'attire. Il ne s'agissait plus simplement de montrer la réalité déformée par l'indice de la conscience. Il s'agissait de projeter sur l'écran toute l'agitation de cette âme trouble. Il fallait présenter un enchevêtrement de souvenirs, d'imaginations, d'espérances. Et nous avons vu sur un fond mouvant, tourbillon d'êtres et de choses, passer la grimace d'un clown, le sourire d'une femme, les lumières d'un cirque, le charivari d'un dancing, apparitions comme jaillies du fond de la subconscience et vite évanouies : le cinéma seul peut rendre un compte exact de la psychanalyse.

6. L'Art au cinéma

Sur le Vrai le cinéma bâtit l'artificiel : ce que nous allons voir a le charme de l'irréel. Comme ces belles femmes très peintes qui par coquetterie ont adjoint à leur beauté le secours du crayon : elles sont ainsi deux fois séduisantes. Nous entrons dans le domaine de l'abstrait.

La lumière[(11)] : il y a deux familles de sensations visuelles : les sensations de couleur, les sensations de clarté. Le cinéma ne rend pas les premières. On le lui a souvent reproché. Examinons ici s'il ne nous donne pas mieux. M. Souriau écrit : « Pour l'exposition des tableaux... comme intensité, la lumière d'un beau jour d'intérieur est très largement suffisante. Elle donne aux couleurs tout l'éclat

voulu, elle constitue même un optimum à ce point de vue. C'est aussi de cette intensité d'éclairement que l'on doit chercher à se rapprocher par l'éclairage artificiel des tableaux ou les projections lumineuses. Y aurait-il intérêt à la dépasser, comme cela serait à la rigueur possible en concentrant sur la toile de puissants faisceaux lumineux ? On pourrait obtenir des effets d'une grande luminosité se rapprochant davantage de ceux que nous offre la nature. Peut-être un jour le fera-t-on couramment. Nous ne savons ce que réserve aux générations futures l'art de l'avenir. Il est probable qu'il se lancera, grâce au développement de la technique, dans des voies toutes nouvelles. *On peut concevoir un art qui irait beaucoup plus loin que le nôtre dans le domaine de l'illusion, qui userait plus largement et d'une façon plus artistique que nous ne le faisons actuellement des ressources de la projection lumineuse et donnerait ainsi à ceux qui viendront après nous des visions merveilleuses.* » Cet art, ce sera le cinéma. La luminosité de l'écran est sans pareille. Il me souvient d'y avoir vu un escalier de pierre blanche se détachant de la mer et dont la blancheur était éblouissante (*Folies de femmes*). Certes l'éclat du soleil de midi est encore loin d'être rendu au cinéma. Mais les crépuscules, les aurores, les clairs de lune y sont si lumineux qu'on les dirait véritables. Or ce que nous aimons avant tout ce ne sont point les couleurs, c'est la lumière. Les étoffes rouges ou vertes n'attirent pas le regard du nouveau-né, mais il fixe tout ce qui brille, les lampes, les glaces au soleil (cf. Höffding : Psych.[39]). Et l'on voit dans les Tragiques anciens que l'homme au seuil de la mort ne regrette pas les nuances de l'arc-en-ciel mais la belle lumière du jour. « L'œil est comme tous nos organes, il veut vivre sa vie, remplir sa fonction physiologique. Il trouve son bien-être dans son activité normale. Presque toute l'esthétique des sensations lumineuses est là. Les yeux ont comme un appétit de lumière[40]. » Le cinéma nous rend cette lumière. Or il y a une infinité de nuances lumineuses. Cette variété est de tous points comparable à celle qui fait passer les sensations auditives du grave à l'aigu. C'est un changement progressif de qualités qui d'une tonalité primitive finit par porter la sensation à une tonalité toute

différente. S'il fallait couper cette continuité en tranches nettes, on distinguerait : le noir – le gris – le blanc – le clair – le brillant. Le cinéma rend toutes ces nuances. Il sait les harmoniser, il excelle dans le clair-obscur. En cela, dira-t-on, il n'est pas supérieur aux eaux-fortes. Mais les eaux-fortes ne sont-elles pas un tout parfait ? Ne peut-on les préférer aux tapages de Delacroix ? Le cinéma, par essence, se plaît dans les teintes plombées. C'est un défaut parfois, mais c'est aussi une qualité : les cieux d'airain, la mer métallique de *Nosferatu le vampire*[41] plus que tout autre artifice nous plongent dans la terreur. Mais le cinéma ne se borne point là : son immense supériorité sur la peinture tient à ce qu'il restitue le passage d'une nuance de luminosité à une autre. « Il ne nous déplaît pas que l'éclairage varie. Un objet qui se meut, même serait-il de couleur terne, prend une sorte de brillant particulier. Une ombre à peine perceptible, si elle est immobile, devient visible si elle se déplace. Une flamme qui sautille a plus d'éclat. Quand le feuillage agité par le vent fait passer sur le sol des ombres, des taches lumineuses, nous nous plaisons à ce jeu. Nous aimons aussi les lentes variations qui font passer par divers degrés d'éclairage auxquels nous avons le temps de nous adapter, mais qui apportent chacun un ordre de sensations nouveau. La plus délicieuse alternance de ce genre est le passage de la nuit au jour et la redescente du jour à la nuit[(12)]. » Cette lente évolution, nous la retrouvons au cinéma et, lorsque le groupe est bien composé, lorsque le site est bien choisi, on devine quelle tendre poésie il y a dans la chute du jour. M. Souriau montre à juste titre que nous souffrons des brusques variations de la lumière. Mais précisément c'est ce qui leur donne une valeur d'expression. Le passage brusque du clair au terne exprime l'accablement, la douleur. Le passage brusque de l'obscur au brillant est comme un cri de triomphe. On voit aussi l'effet que le cinéma peut produire, éclairant brusquement un personnage tandis que les autres semblent s'enfoncer dans une ombre plus épaisse. Enfin, M. Souriau établit une comparaison entre les nuances de clarté et la musique. Le noir est triste et grave, le gris mélancolique, le passage du gris au blanc est le

passage d'un mode mineur à un mode majeur. Le blanc célèbre la joie enfin. Si cela est, nous devrons considérer comme la plus belle des symphonies le jeu apprêté des ombres et de la lumière sur la toile blanche de l'écran. Les très modernes metteurs en scène (Carl Laemmle, par exemple) savent bien les ressources inépuisables qu'on peut en tirer. Déjà ils savent « abstraire la lumière » comme Rembrandt. Parfois un peu de clarté est dispensée à chaque personnage, comme individuellement, et de telle sorte qu'on ne sait d'où peuvent venir ces reflets inégaux. William Fox donnant une lettre à lire aux spectateurs l'orne d'ombres et de clartés sans que rien l'exige. C'est que parfois la lumière est au cinéma comme un bouquet de fleurs sur une table : sans autre raison que de parer.

Effets tirés du synchronisme : Il y a déplacement brutal de l'attention : on la tire d'un objet à l'autre, tous deux s'imposent à nous. Le vieil artifice de l'écran garde toute sa puissance d'émotion : nous voyons la jeune femme menacée puis soudain l'homme qui court la sauver, puis à nouveau la femme, puis l'homme encore et, à mesure que le sauveur s'approche, le danger se resserre. La respiration est coupée.

De même ordre est le leitmotiv de l'écran : au théâtre on l'évoque, au concert il disparaît vivement, au cinéma il s'impose. Il est un système complet qui revient périodiquement. Et je ne sais rien de plus effrayant que les mains qu'on voit dans *Bavu terreur rouge*[43] frapper inlassablement une porte murée pendant que derrière la porte le drame violent se déroule.

Artifice psychologique : celui qui exhibe à temps une dizaine de figures horribles dans un film dramatique, grimaçant à l'arrière-plan de la tragédie comme ces grotesques d'Albert Dürer qui ricanent et sifflent tandis qu'on flagelle le Christ. Ils sont eux aussi un leitmotiv : ils symbolisent le milieu hostile où se débat le héros. Ils rappellent les laideurs et les médiocrités du monde où ils ont à lutter.

7. Avantages et inconvénients des films cubistes

Ils sont d'importation allemande. Après ce que j'ai dit on peut bien voir qu'au fond ils sont l'essence même du cinéma, mais une essence trop forte, un comprimé qui donne la migraine s'il n'est pas délayé dans l'eau. Ils ont leur charme. Ils représentent tous un rêve ou un cauchemar. La technique naturaliste du cinéma nous montre le rêve comme nous le trouvons dans notre conscience : une représentation floue. Les films cubistes tirent leur charme de ce qu'ils donnent aux rêves des arêtes dures, qu'ils lui appliquent des divisions, des catégories, qu'ils mettent la netteté au service de l'imprécis. De là vient proprement le bizarre. L'hallucination, le rêve du film naturaliste ne sont pas bizarres, ils sont vrais : ils sont la reproduction fidèle d'un état de conscience. Le rêve dans le film cubiste, dans ce décor aux lignes accusées, aux plans lumineux qui se coupent à angles nets, tire son irréalité remarquable de ce qu'il concilie deux contraires : la précision géométrique avec une irrationnelle fluidité. Mais il est dans ces films une source d'imperfection : ils ont certes un air délicieusement artificiel, mais alors qu'un peintre cubiste met dans ses tableaux des êtres humains déformés qui ne déparent pas, le cinéma doit y placer de vrais hommes. La dissonance révèle tout de suite le carton-pâte des décors. Nous revenons tout de suite au théâtre, un mauvais théâtre de province. Le chef-d'œuvre du genre, le merveilleux *Caligari,* échappait peut-être à ce défaut : mais les dernières productions allemandes, par exemple *Raskolnikov*[44] sont entièrement gâtées par là.

8. Charlot

C'est bien lui le roi du cinéma. Les autres sont des acteurs, on se les représente assez dans leur vie privée. Ils jouent bien mais font effort pour bien jouer. On ne

peut du tout se représenter Charlot si ce n'est dans un film. C'est là son élément. Il y vit. Il s'endort à la belle étoile, se réveille aux pieds d'un policeman, se bat avec un voyou, adopte un gosse sans mère, non pas dans le monde chimérique de Harry Vollard ou de Monty Banks[45], mais en toute vérité. Il naît avec le film et meurt avec lui. Il a créé un personnage, son personnage, le vagabond Charlot, légendaire comme le Maccus ou le Dossenus des Attelanes[46], il a créé un film : le film de la vraie misère. Je le compare aux romans picaresques. Dans ces romans, dans ces films les héros connaissent la vraie faim, la vraie misère, bonne conseillère qui leur souffle d'astucieux conseils. Ils sont hâves, sympathiques et fripons. Ils ont devant les femmes une coquetterie naturelle, un peu brusque, plus charmante que la politesse acquise. Devant les hommes ils sont arrogants ou couards – couards surtout. Ils ne volent pas tout à fait, car ils ont de l'élégance : ils chipent, avec tant d'astuce et de rouerie qu'on est toujours de leur côté. Ils craignent la maréchaussée comme la peste. Ils connaissent des hauts et des bas : un soir ils joueront mille louis à la roulette, et le lendemain coucheront à l'asile de nuit. Le plus souvent ils meurent de faim. Ils sont énergiques sous leurs allures caponnes, et s'ils craignent un peu les coups, n'en sont pas moins capables parfois d'une grande action. Mais, héros modestes, ils ne s'en vantent point car ce sont au demeurant les meilleurs fils du monde. Le personnage, Lazarillo de Tormès[47] ou Charlot, se détache sur un fond d'un réalisme noir. Les misères, les méchancetés, les mesquineries du monde – et de quel monde : le plus bas qui soit – ne sont pas épargnées. Les personnages qui entourent Chaplin ne sont pas du tout des fantoches : ils ont une vie intense, ils sont âprement mis en relief : dans *Charlot s'en fait pas,* j'ai vu défiler la plus belle collection de brutes qui soit au monde. Charlot s'agite dans ce monde hideux. Il est l'optimisme même. Il fait rire mais aussi il rassure, il « ne s'en fait pas » en effet. Dans la rue des Bons Enfants[48] une bataille rangée a eu lieu entre policemen et voyous. Ces derniers ont eu l'avantage grâce à l'appui d'un hercule hideux. C'est un carnage. Au poste on rapporte sans arrêt des agents ensanglantés. A la fin cette boucherie

impressionne. Mais voici qu'apparaît au coin de la rue, Charlot, distrait et souriant, son casque de policeman en arrière, tenant sa matraque comme un cierge, et la culotte sur les talons. Et nous sommes rassurés car il est là.

9. Cinéma et sociologie

Le cinéma est le signe de l'époque : aussi ceux qui ont eu vingt ans en 1895 le rendent responsable de l'inévitable écart qu'ils trouvent entre leur état d'esprit et le nôtre. On lui reproche, comme à Socrate, de corrompre la jeunesse : on l'associe au dancing. Ce n'est pas ici le lieu de réhabiliter ce dernier, qui en a bien besoin. Mais comment tolérer qu'on flétrisse, qu'on taxe d'immoralité le seul art qui de nos jours soit encore moralisateur ? Tolstoï disait que le seul grand Art est celui qui s'adresse à tous. A ce titre il préférait à Wagner les berceuses que les nourrices chantent aux nouveau-nés. Définition étroite : de grandes œuvres sortent des petites chapelles. Mais le cinéma s'adresse à tous. Qu'est-ce que la sociologie demande à l'art sinon de créer des vies unanimes ? Or le cinéma est une forme de la contrainte sociale. Ce ministre qui disait, tirant sa montre : « A cette heure-ci tous les élèves de France font le même devoir de français », serait satisfait. A dix heures du soir, à Saint-Denis, à Barbès, sur les boulevards, à Marivaux, à Gaumont, des hommes différents, de classes différentes, assis dans la salle obscure comme dans la nef d'une cathédrale, tendus vers l'écran, sont unis par la même angoisse ou dans la même joie : car au même instant, ils ont vu sur la toile blanche le visage fou d'André Nox[49] ou le sourire de Charlot. Le peuple s'est donné sans réserves. Les « gens instruits » ont fait plus de façons. Mais ils ont succombé aussi : car tandis qu'ils se trompent eux-mêmes, feignant de s'intéresser à la « technique de l'écran », lentement mais sûrement la puissance du film va réveiller en eux l'amour du romanesque, des belles aventures. Il les flatte par leur amour de l'exotisme, le cinéma, billet de

famille à prix réduit pour les régions lointaines. C'est par là qu'ils sont pris, quoiqu'ils raisonnent. Mais ce qui les unit n'est point la haine, c'est l'amour. Cinéma et morale sont liés ; s'il faut des traîtres à cet art viril, il lui faut avant tout des héroïnes et des héros ; comme dans Fichte le héros pose sa négation, le traître, mais c'est pour le vaincre. Il ne peut guère faire de l'art pour l'art car il s'adresse au grand public ; c'est pour cela que les films allemands ne nous satisfont jamais entièrement, c'est pour cela que les films américains connaissent tous les succès. Le cinéma formerait de jeunes bandits ? Est-ce en leur montrant la grave bonté de Thomas Meighan[50], l'héroïsme chevaleresque (un peu trop chevaleresque) de William S. Hart[51] ? Pareil en cela aux mélodrames de Pixérécourt[52], il ne nous produit jamais que des traîtres à la fin châtiés. Est-ce engager à les imiter ? Les scénarios sont comme certaines fables de La Fontaine : la morale n'y est qu'impliquée. Mais l'esprit le plus borné la dégage sans peine.

---

1. Sartre se réfère ici à un texte d'Alain, « L'Immobile », paru le 10 février 1923 et repris dans *Propos,* vol. 1, La Pléiade, p. 467.

2. Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), théoricien de l'art allemand.

3. Référence au fameux tableau *L'Enlèvement des Sabines* (Musée du Louvre).

4. Alain, *Propos,* vol. 1, La Pléiade, p. 467.

5. Edmond Audran (1840-1901) et Robert Planquette (1848-1903) furent parmi les compositeurs d'opérettes les plus populaires de leur temps.

6. Dans le film de Charles Bryant, *Salomé,* qui fit sensation à sa sortie en 1923.

7. Henri Bergson, *Essais sur les données immédiates de la conscience,* Paris, 1889. Ch. Il, p. 84-85 ; édition du Centenaire, 1959, p. 67. La citation entre guillemets est exacte à partir de « ... les états antérieurs. Il suffit que... ». Les mots qui précèdent résument l'idée bergsonienne.

8. Nous n'avons pu identifier la référence exacte de cette citation. Elle pourrait provenir d'une des nombreuses chroniques qu'Albert Thibaudet donnait régulièrement à la *N.R.F.*

9. Bergson, *La Pensée et le mouvant,* Paris, 1934, p. 164 (il s'agit d'un recueil d'articles ; Sartre a donc pris sa citation dans une revue) ; P.U.F., 1959, p. 1382.

10. Bergson, *L'Énergie spirituelle,* Paris, 1919, p. 45 ; P.U.F., 1959, p. 848.

11. Producteurs hollywoodiens.

12. *Way down East (A travers l'orage),* film de D.W. Griffith, 1920, avec Liban Gish.

13. *They Ne'er do well* (*La Belle Revanche*), film d'Afred Green (1920).

14. *The Covered Wagon (La Caravane vers l'Ouest),* film de James Cruze, 1923.

15. *Folies de femmes (Foolish Wives),* film d'Erich von Stroheim, 1921.

16. Nous n'avons pas identifié de film portant ce titre. S'agit-il de *The Demon Rider,* film de Paul Hurst (1925) ?

17. *Rohin des Bois,* film de Alan Dwan, 1922, avec Douglas Fairhanks.

18. *Le Signe de Zorro,* film de Fred Niblo, 1921, avec Douglas Fairbanks.

(1) Le Harpon (1924)[22], Aubert-Palace. *[Note de Sartre]*

19. Anna Nilsson était une actrice suédoise bien connue. Nous n'avons pas trouvé de film portant le titre français *Train rouge.*

20. Luciano Albertini, acteur italien né en 1891, a joué notamment dans une série américaine *The Iron Man* (1924).

21. *Cabiria,* film de Piero Fosco (Pastrone), 1914, le rôle de Maciste était interprété par un ancien débardeur du port de Gênes, Bartolomeo Pagano.

(2) La Ceinture des Amazones (1922). *[Note de Sartre]*

22. Film d'Elmer Clifton (1922) dont le titre original est *Down to the Sea in Ships.*

(3) Ibsen, Pirandello, Romains. *[Note de Sartre]*

23. *Phèdre,* vers 36.

(4) Way Down East (1923)[25].*[Note de Sartre]*

24. Léon Mathot (1886-1968) a joué dans les films *L'Empereur des pauvres,* de René Leprince (1921) et *Monte Crislo,* de Henri Pouctal (1917).

(5) Jean d'Agrèves (1923)[26].*[Note de Sartre]*

25. Voir ci-dessus note 2, p. 391. Le film de Griffith est probablement sorti en France en 1923.

26. *Jean d'Agrèves,* film de René Leprince, 1922.

27. Référence à un roman d'Arthur S.M. Hutchinson qui obtint un assez grand succès à l'époque : *If Winter Comes* (1922), traduit sous le titre *Quand vient l'hiver* (Payot, 1924). L'adaptation cinématographique à laquelle Sartre se réfère plus loin est celle de Henry Millarde (1923). Le roman a été adapté une seconde fois au cinéma par Victor Saville en 1948.

Le pathétique épisode que Sartre décrit ici se situe dans la troisième partie du livre, chapitre VIII, et la citation qu'il donne est une paraphrase assez libre d'un passage de ce chapitre. Le fils n'est pas « au loin » : il a été tué au combat en France, et le narrateur l'adjure de se manifester pour aider sa mère mourante à faire le dernier pas.

(6) Quand vient l'hiver (1924). Max Linder Excl*[usivité]. [Note de Sartre]*

28. Sartre modifie ici sensiblement le mythe de Deucalion et de sa femme Pyrrha. Lorsque Zeus inonda la terre pour la détruire, seuls ceux-ci purent s'échapper et abordèrent au sommet du Parnasse. Ne sachant comment repeupler la terre, ils consultèrent alors l'oracle de Thémis qui leur dit de se voiler la face et de jeter derrière eux les os de leur grand-mère. C'est pourquoi ils jetèrent des pierres, os de la terre, qui est la grand-mère de tous les hommes. Chaque pierre lancée par Deucalion devint un homme ; chaque pierre jetée par Pyrrha devint une femme.

29. *Le Voyage de Monsieur Perrichon,* pièce d'Eugène Labiche, 1860.

(7) Cavalier de pierre (1924), Ciné Opéra Exc*[lusivité]*.[31] *[Note de Sartre]*

(8) 1922 : protag. Natalie Kovanko[32]. *[Note de Sartre]*

30. Mme Louise Faure-Favier publia plusieurs guides de voyages aériens et un roman *Les Chevaliers de l'air.* André Hurtret était un dessinateur, conférencier et critique d'art.

31. Nous n'avons pas identifié ce film.

32. *Les Contes de Mille et une nuits,* film de Tourjanski et Volkov avec Nathalie Kovanko, tourné et sorti en France en 1922.

33. Carl Laemmle (1867-1939), acteur d'origine allemande, devenu producteur à Hollywood. Le film dont Sartre parle pourrait être *The Millionnaire* de J. Conway (1921).

34. Célèbre héros cow-boy du cinéma muet.

(9) Crainquebille (1923)[35]. Le roman a paru dans le journal « Le Temps ». *[Note de Sartre]*

35. Film de Jacques Feyder d'après le roman d'Anatole France.

36. « Il est doux sur la vaste mer... », Lucrèce, *De rerum natura,* II, 1. Début d'un passage exprimant l'idée que le malheur des autres suscite un plaisir égoïste quand on est soi-même à l'abri.

(10) La Rue, ciné Opéra 1924 Excl*[usivité]*[37]. *[Note de Sartre]*

(11) Nous nous inspirons ici du livre de M. Souriau sur l'esthétique de la lumière, qui n'a pas abordé d'ailleurs la question du cinéma[38].*[Note de Sartre]*

37. Film de Karl Grune, 1923.

38. L'ouvrage d'Étienne Souriau sur *L'Esthétique de la lumière* est cité dans la bibliographie du mémoire de D.E.S. de Sartre sur « L'Image ».

39. Harald Høffding, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience* (1882, traduit en français en 1900). Ouvrage également cité par Sartre dans son mémoire de D.E.S.

40. Nous n'avons pu identifer la référence exacte de cette citation, probablement de Souriau

41. Film de F.W. Murnau, 1922.

(12) *Ibid.*[42] *[Note de Sartre].*

42. Référence exacte non identifiée.

43. Film de S. Paton, 1923.

44. *Raskolnihov* (1923), film allemand de Robert Wiene, qui est également le réalisateur du chef-d'œuvre du cinéma expressionniste, *Le Cabinet du Docteur Caligari* (1920), dont les décors avaient été peints par Herman Warm, Walter Röhrig et Walter Reimann, tenus parfois pour les véritables auteurs du film, réalisé sur un scénario de Carl Mayer et Hans Janowitz

45. Harry Vollard et Monty Banks sont des comiques du cinéma muet américain, le second a tourné dans des films de Mack Sennett.

46. Maccus, le fou, et Dossenus (ou Bossenus), le bossu, sont des personnages des pièces bouffonnes, appelées « attelanes », de Pomponius et de Novius (II^{e} et I^{er} siècle avant J.-C.).

47. *Les Aventures de Lazarillo de Tormès,* roman espagnol d'un auteur inconnu, est généralement tenu pour le prototype du roman « picaresque ».

48. Dans le film *Easy Street* (1917), dont le titre français habituel est *Charlot policeman* mais qui porte aussi celui de *Charlot ne s'en fait pas,* il y a une rue des Bons Enfants.

49. André Nox (1872-1946), acteur de cinéma français.

50. Acteur américain (1879-1936).

51. William S. Hart (1870-1946), acteur découvert par Thomas Ince, joua fréquemment les cow-boys et doit sa célébrité à *L'Homme aux yeux clairs* de Reginald Barker (1918).

52. René-Charles Gilbert de Pixérécourt (1773-1844), auteur notamment de *Cœlina, ou l'Enfant du mystère* (1800) dont Charles Nodier a écrit que sa représentation marquait la date même de la naissance du mélodrame.

Ho hé Ho (Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir)

NOTICE

Ce poème, écrit en 1926 ou 1927, a été publié après la mort de Sartre par Raymond Aron avec la note liminaire suivante : « Dans les cahiers que l'Ecole Normale supérieure mettait à notre disposition, il y a une soixantaine d'années, j'ai retrouvé, écrit sur le papier jaune, un poème que Jean-Paul Sartre m'avait donné[1]*. » Une page d'auto-analyse dans* Les Carnets de la drôle de guerre *mentionne le poème en explicitant son contexte philosophique : « Qu 'est-ce qu'un jeu [...] sinon une activité dont l'homme est l'origine première, dont l'homme pose lui-même les principes et qui ne peut avoir de conséquences que selon les principes posés. Mais dès que l'homme se saisit comme libre et veut user de sa liberté, toute son activité est jeu : il en est le premier principe, il échappe au monde par nature, il pose lui-même la valeur et les règles de ses actes et ne consent à payer que selon les règles qu'il a lui-même posées et définies. D'où le peu de réalité du monde et la disparition du sérieux. Je n'ai jamais voulu être sérieux, je me sentais trop libre. Du temps de mes amours avec Toulouse* /Simone Jollivet] *je fis un long poème, fort mauvais j'imagine, intitulé* Peter Pan[2], *chanson du petit garçon qui ne voulait pas grandir. Toujours ces "petits garçons" et ces "petites filles", ces poncifs de nos rapports amoureux. Je trouve ça, de la part d'un gaillard de vingt ans et d'une forte fille de vingt-trois ans*[3]*, aussi incestueux que les "Maman" que Rousseau soupirait à Mme de Warens. Mais ce n'est pas mon sujet. En tout cas, ce petit garçon ne voulait pas grandir pat crainte de devenir sérieux. J'eusse pu me rassurer : j'ai quatorze ans de plus aujourd'hui et je n'ai jamais été sérieux, sauf une fois entre les murs du cimetière de Tétouan, parce*

que le Castor voulait me faire mettre mon chapeau de paille et que je ne voulais pas. J'ai toujours revendiqué la responsabilité de mes actes avec le sentiment de leur échapper complètement par ailleurs. A cause de la tour de la conscience, où je pouvais monter à mon gré[4]. »

Le poème, influencé par Jules Laforgue mais sans mimétisme, s'achève significativement par l'opposition entre le sourire de la mère au petit enfant et le monde métallique de l'ingénieur.

MANUSCRIT

Autographe. Nous n'en connaissons que le fac-similé d'une page publiée avec le texte complet du poème dans Commentaire. *C'est ce texte que nous donnons.*

---

1. *Commentaire,* nº 11, automne 1980, p. 464-467. Le poème est publié par Aron sous le titre « Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir », qui est son incipit, comme le montre le fac-similé de la première page du manuscrit reproduite par la revue.

2. *Peter Pan or the Boy who wouldn't grow up* (Peter Pan, ou le Petit garçon qui ne voulait pas grandir) est une comédie de James Matthew Barrie représentée en 1904. Très populaire dans le monde anglo-saxon, l'histoire de Peter Pan, enfant extraordinaire qui s'enfuit de la maison paternelle une semaine après sa naissance pour retourner dans le pays des fées où il restera éternellement, a été adaptée au cinéma dans un film de Herbert Brenon, *Peter Pan* (1925), interprété par Betty Bronson. Il est possible que Sartre l'ait vu, et il est probable qu'il ait eu connaissance de l'histoire de Peter Pan, en traduction, dans son enfance.

3. En réalité, si l'on en croit Annie Cohen-Solal (*Sartre*, p. 111), Simone Jollivet était âgée seulement d'un an de plus que Sartre.

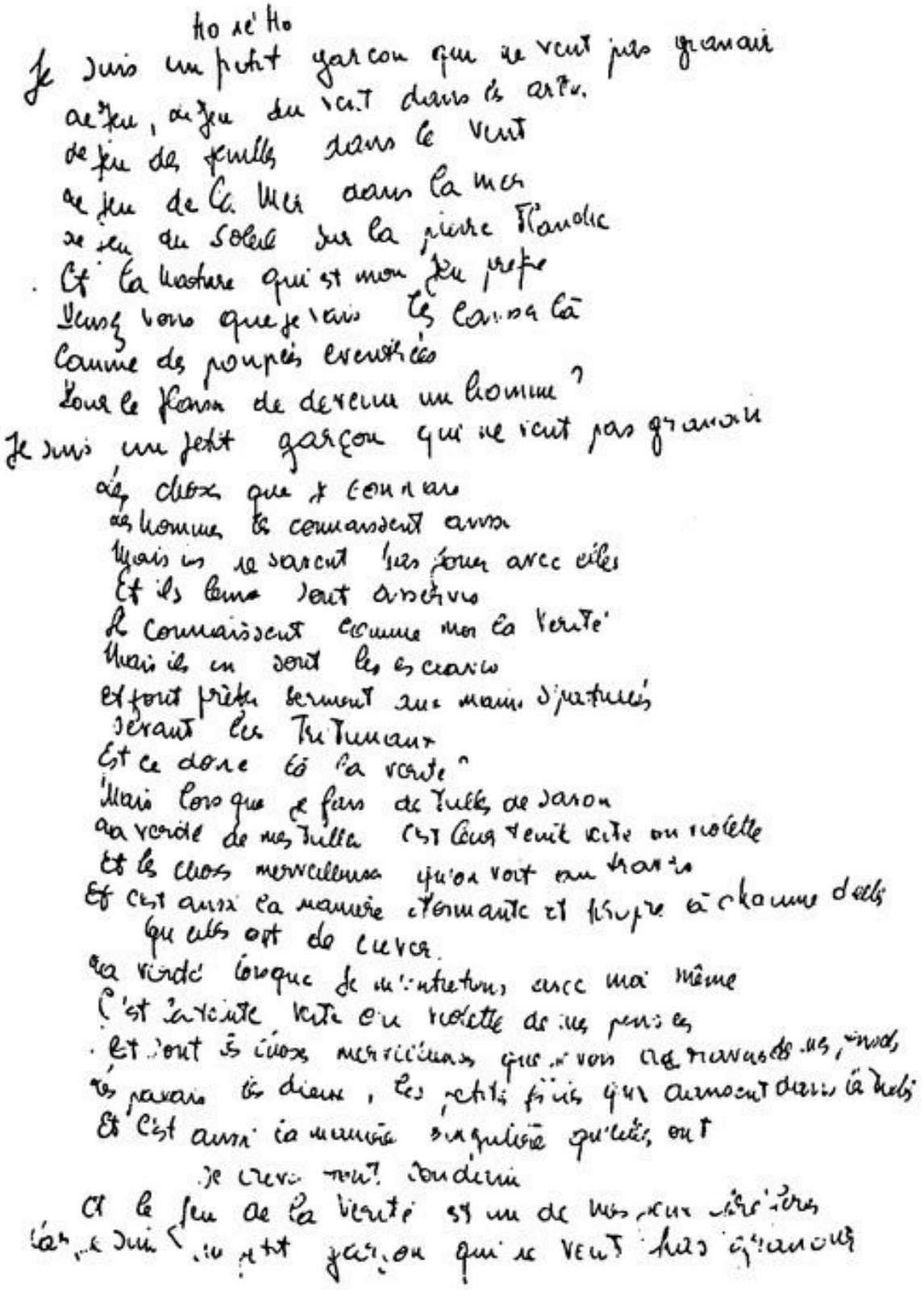
4. *Les Carnets de la drôle de guerre,* p. 396.

Ho hé Ho

Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir
Le Jeu, le Jeu du vent dans les arbres
Le jeu des feuilles dans le vent
Le jeu de la Mer dans la mer
Le jeu du Soleil sur la pierre blanche
Et la nature qui est mon jeu préféré
Pensez-vous que je vais les laisser là
Comme des poupées éventrées
Pour le plaisir de devenir un homme ?

Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir
Les choses que je connais
Les hommes les connaissent aussi
Mais ils ne savent pas jouer avec elles
Et ils leur sont asservis
Ils connaissent comme moi la Vérité
Mais ils en sont les esclaves
Et font prêter Serment aux mains spatulées
Devant les Tribunaux
Est-ce donc là la vérité ?
Mais lorsque je fais des bulles de savon
La vérité de mes bulles c'est leur teinte verte ou violette
Et les choses merveilleuses qu'on voit au travers
Et c'est aussi la manière étonnante et propre à chacune d'elles

Qu'elles ont de crever



La vérité, lorsque je m'entretiens avec moi-même
C'est la teinte verte ou violette de mes pensées
Ce sont les choses merveilleuses que je vois à travers mes pensées

Les palais, les dieux, les petites filles qui dansent dans les bulles
Et c'est aussi la manière singulière qu'elles ont
De crever tout soudain
Et le jeu de la Vérité est un de mes jeux préférés
Car je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir.

Tout est jeu, tout est jeu pour moi au monde
Je joue dans l'éther avec les tourbillons des vents
Qui me roulent à leur gré, n'importe où, avec l'aveuglement des tempêtes
Mais je me retrouve toujours aussi pur qu'ils m'ont pris
Bien qu'ayant eu des jours entiers les pires poussières pour compagnes
Car la bise sur mon corps et la tourmente en mon cœur ne sont que des jeux

Si vous voulez savoir combien je suis pur
O peuples d'hommes mûrs, avilis par des choses sérieuses
Regardez ma bouche pure comme un chant de grillon
Et qui provoque un tendre sourire car elle est faite pour jouer
Regardez mes yeux, voleurs des rayons du soleil
Et qui les rendent par raillerie au vieil astre paternel
(Qui dira le jeu du voleur de soleil ?)
Admirez le balancement comique et charmant de mes boucles
Et lorsque à ma vue le regret de votre enfance perdue aura fait couler vos pleurs
Songez que mon âme est cent mille fois plus pure que mon visage
Car je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir

Le jeu puissant m'emporte avec ses rires et son détachement de toutes choses

Et son amour de toutes choses
Il donne leurs noms à mes fleurs
Puis les oublie et leur en donne mille autres avec une grâce appliquée
Il se passionne et retient son souffle
Il tend les bras, il va pleurer
Mais voici qu'il éclate de rire
Comme un ciel sombre déchiré soudain par le soleil
Et qui verse la gaîté par sa plaie lumineuse

Inépuisablement
C'est un jeu de voltiger à deux pouces de terre
Puis de me forger un piège qui me serre comme un étau
Et de feindre d'avoir peur, de faire pleuvoir une pénombre
d'orage sur mes yeux et sur mon cœur
Et de s'envoler à nouveau, par le jeu de la résurrection
En faisant choir sur le nez mes gardiens comme un Seigneur
En faisant éclater mon piège
Comme un mort qui fermente fait éclater sa bière
Rien n'est sérieux au monde. Pour moi la nature est un sourire
Et comme au sourire tendre de sa mère
Le petit enfant répond par un rire sonore
Je réponds moi aussi au sourire mouillé de pleurs de la nature
Par un grand rire de petit enfant
Car je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir

Je puis jouer avec les institutions des hommes
Les yeux brûlants d'une fièvre sérieuse
Ils se jettent sous leurs lourdes machines
Qui avancent toutes seules et les écrasent
Mais moi posant un pied sur la roue qui tourne et veut me happer

Bondissant sur le gouvernail où peine le timonier
Dévalant les grandes murailles d'acier comme une pente herbue
Grimpant après les pylones et les colonnes
Je fais la nique à ces carcasses de fer, à ces engrenages qui veulent me saisir
Et dominant leur affreux grondement métallique
Ma voix aiguë leur crie
Je suis un petit garçon qui ne veut pas grandir

Les Maranes

NOTICE

A l'Ecole Normale supérieure, Nizan, Maheu et Sartre s'étaient inventé une cosmologie fantaisiste, inspirée des Eugènes créés par Jean Cocteau dans Le Potomak *(1919). Cette « cosmologie eugénique » était pour eux un terrain de connivence, une occasion d'infinies variations comiques, le code de leur petite confrérie, née à Louis-le-Grand et à laquelle se joignirent par la suite Pierre Guille et deux autres de leurs condisciples de l'Ecole, Louis Herland et Henri Lecarme. Raymond Aron, qui fut proche de Sartre durant la quatrième année d'Ecole, ne mentionne pas dans ses* Mémoires *le clan des Eugènes, où il avait pourtant rang de Mortimer. Pour le groupe des « Petits Camarades »*[1] *la cosmologie eugénique servait en effet à reclasser le monde et tous les êtres vivants, passés et présents, en diverses catégories strictement hiérarchisées. Au sommet se trouvaient les Eugènes*[2]*. Maheu, qui était à l'origine de cette mythologie et son plus infatigable animateur, portait le nom de Grand Eugène ; Nizan, un peu à part et légèrement funeste, selon Sartre, était tantôt Méphistophélès, tantôt le Grand Duc d'Amérique ; Sartre simplement un Eugène*[3]*. Les catégories inférieures étaient les Maranes, les Bardanes, les Barâtres, etc., et tout en bas de l'échelle se situaient les Mortimer, empruntés comme les Eugènes à Cocteau, qui les définit ainsi : « Rien ne trouble les Mortimer », et les représente sous l'aspect d'un couple de touristes à l'allure tyrolienne dans « L'Album des Eugènes », suite de dessins qui forme un bon tiers du* Potomak.

C'est aussi par des dessins que Sartre, Nizan et Maheu enrichissaient sans cesse la caractérisation de l'Eugène, dont ils racontaient au jour le jour les exploits, les ambitions, les dégoûts, en exprimant ainsi leur propre système de valeurs. Les murs de la chambre de Sartre à la Cité universitaire en étaient couverts. Et c'est encore par

des dessins d'Eugènes que Maheu entra en relations avec sa voisine de table à la Bibliothèque nationale, Mlle Simone Bertrand de Beauvoir, au printemps de 1929. Il allait la mettre en rapport peu après avec Sartre. Racontant les premiers temps de son amitié amoureuse avec René Maheu, qu'elle appelle André Herbaud dans Les Mémoires d'une jeune fille rangée, *Simone de Beauvoir écrit ceci :* « *Il m'enseignait la "cosmologie eugénique", inventée à partir du* Potomak, *et à laquelle il avait rallié Sartre et Nizan ; tous trois appartenaient à la plus haute caste, celle des Eugènes, illustrée par Socrate et Descartes ; ils reléguaient tous leurs autres camarades dans les catégories inférieures, parmi les Marrhanes qui nagent dans l'infini, ou parmi les Mortimer qui nagent dans le bleu : certains s'en montraient sérieusement vexés. Moi, je me rangeais parmi les femmes humeuses*[4] *: celles qui ont une destinée. Il me montra aussi les portraits des principaux animaux métaphysiques : le catoblépas, qui se mange les pieds ; le catoboryx qui s'exprime par borborygmes : à cette espèce appartenaient Charles Du Bos, Gabriel Marcel et la plupart des collaborateurs de la* N.R.F. *"Je vous le dis, toute pensée de l'ordre est d'une insupportable tristesse" : telle était la première leçon de l'Eugène. Il dédaignait la science, l'industrie, se moquait de toutes les morales de l'universel ; il crachait sur la logique de M. Lalande et sur le "Traité" de Goblot. L'Eugène cherche à faire de sa vie un sujet original, et à atteindre une certaine compréhension du singulier m'expliquait Herbaud. [...]. Un jour [...] [il] laissa échapper que l'Eugène n'est pas heureux parce que l'insensibilité est un idéal auquel il n'atteint pas*[5]. »

Cocteau dit des Eugènes : « *Ils sont terribles, ils sont indispensables, ils exécutent les mues.* » *Cette définition n'avait-elle pas de quoi les offrir en modèles aux Petits Camarades qui entendaient changer la pensée comme Socrate et Descartes l'avaient fait avant eux* ? *C'était en tout cas l'ambition tranquille de Sartre, l'Eugène lui permettant d'ironiser sur la démesure d'une telle ambition sans y renoncer le moins du monde.*

Il semble que, vers 1926, Maheu, Sartre et Nizan décidèrent, en manière d'amusement et sans idée de publication, de composer une œuvre collective à caractère

initiatique et qui aurait systématisé la « cosmologie eugénique ». Maheu écrivit la biographie d'un Eugène dans le style et l'esprit d'une Vie de Bouddha. Sartre fut chargé de rédiger la partie dévolue aux Maranes. Il le fit sous la forme d'une parodie d'étude érudite, peut-être sur la lancée du mémoire de D.E.S. qu'il préparait sous la direction du professeur Henri Delacroix. Ce sont les stéréotypes du style académique, de l'écriture savante, que Sartre utilise ici pour s'en moquer, avec une inspiration sans doute proche de celle qu'il déployait dans les revues de fin d'année de l'Ecole Normale. Depuis cette époque, le manuscrit des « Maranes » était resté inconnu. Simone de Beauvoir ne le mentionne nulle part et n'en avait probablement pas pris connaissance au temps où elle connut Sartre. Alors qu'il lui avait donné à lire à ce moment-là certaines de ses tentatives littéraires, il n'avait probablement pas jugé qu'un tel brouillon méritât d'être lu par une femme humeuse, si initiée fût-elle.

Dans l'état fragmentaire où il nous parvient, ce texte constitue néanmoins un document irremplaçable sur Sartre normalien, sa drôlerie, sa juvénilité de potache, son goût du canular, sa facilité d'écriture dans le registre parodique, certaines caractéristiques de sa culture et de sa sensibilité, sa manière d'affirmer ses valeurs par antithèses ironiques. En bref, ce texte, par sa forme, met clairement en lumière l'un des traits les plus significatifs du futur écrivain de La Nausée : *la dérision très normalienne de la culture normalienne. L'érudition fictive, le comique de stéréotypes, le pastiche de dictionnaires encyclopédiques ou de bibliographies seront parmi les procédés d'ironie du chef d'œuvre de la maturité. Avec sa lourde naïveté d'érudit maniaque et imperturbablement sérieux, la « Contribution à la psychologie de l'espèce dite Marane » pourrait avoir été écrite par l'Autodidacte.*

MANUSCRIT

Autographe. Cahier non relié et sans couverture, 235 × 360 mm, 29 f^os^ non paginés, papier jaune, écrits au recto seulement, encre bleu-noir. Il s'agit apparemment de rames de papier standard fournies par l'administration aux élèves de l'E.N.S. pour leurs travaux scolaires.

Les deux premiers f^os^ (comportant dédicaces et bibliographie) sont en très mauvais état (bords déchiquetés, encre passée). Le texte porte de nombreuses corrections immédiates. Il s'agit à l'évidence d'un premier jet. Le troisième f^o^ comporte le plan d'un premier chapitre à caractère pseudo-philosophique, avec une indication concernant le deuxième chapitre (« Vie d'un Marane »), qui n'a pas été rédigé. Le texte, plan, notes et croquis compris, occupe 14 f^os^, inégalement répartis entre le début et la fin du cahier. Un quinzième f^o^ est à moitié rempli par un fragment sans rapport avec « Les Maranes » et que nous donnons en note. Les autres fos sont vierges. Le cahier se trouve dans une enveloppe au format 255 × 534 mm qui porte, de la main de Sartre, le titre « Les Maranes » (entre guillemets)[6].

Le manuscrit appartient à la Bibliothèque nationale (fonds Michelle Vian).

---

1. Selon le témoignage (inédit) d'Henri Lecarme, « Aron, externe, d'un milieu social plus élevé que n'était en général le nôtre, n'a pas vécu vraiment dans l'intimité du groupe des Petits Camarades (l'expression est de Sartre ; il l'employait du ton dont une bonne mère de famille, bien élevée, disait à son petit garçon : “Va jouer avec les petits camarades”) ». Henri Lecarme raconte ainsi son intégration au clan : « Cette année-là [1927-28], je ne sais plus quel hasard me fait prendre place, au réfectoire, à la table où le plus souvent viennent manger les Petits Camarades. Le groupe comprend alors Sartre, Guille, Herland (Nizan est encore à Aden ; Aron ne prend pas ses repas à l'Ecole). [...] La première chose que je remarque, c'est que Sartre chante beaucoup plus qu'il ne parle. Amateur d'opéra, il connaît bien Debussy et “Pelléas” ; il s'amuse à en adopter la déclamation chantée pour demander qu'on lui passe le sel ou le vin. Guille et Maheu lui répondent de même. Et cela me paraît vite naturel [...]. De même j'entends souvent Sartre chanter “Le Noël des enfants qui n'ont plus de maison” de Debussy, d'une façon telle qu'on ne sait guère faire la part de la parodie et d'un sentiment sincère. J'entends à plusieurs reprises Sartre déclamer avec une gravité tragique une belle série de trois vers :

> Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
> Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
> Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Je reconnais là une citation du *Potomak* de Cocteau. Sartre est intéressé de me voir connaître cette œuvre, peu courante à cette époque. Et cela l'amène à m'initier à la mythologie qu'il bâtit peu à peu, pour ses Petits Camarades, à la manière du Potomak (dont il imite aussi les dessins). Il en retient quelques noms, il en invente d'autres, pour des sortes de personnages mythiques qui sont comme les saints patrons de l'un ou l'autre des membres du groupe. Le Mortimer est un grand bourgeois, très gentleman, touriste voyageur, riche et un peu conventionnel ; c'est Aron. Nizan est le Grand-Duc : cette dénomination rend toute description inutile. Herland est le Bardane. Cet être mythique, inventé par Sartre (du moins je le crois), est un peu le Poltergeist classique des Anglais : sa seule présence dans une pièce fait que les meubles se déplacent, la vaisselle se casse, le désordre s'instaure. Maheu est le Lama ; simple analogie du nom ; avec suggestion d'altitude, de sagesse, de maigreur (Sartre paraît penser à la fois à l'animal des Andes et au prêtre tibétain). Un beau jour, Sartre déclare, en me montrant à ses camarades, qu'il a enfin trouvé en moi un Eugène. Ceux qui ont vu les dessins de Cocteau, et lu son livre, comprendront de quoi il s'agit : ce serait trop long à expliquer aux autres ; et ce ne serait pas en ma faveur. Je me demande encore comment Sartre a pu voir en moi les puissances maléfiques, obscures, sous-marines, que Cocteau semble prêter à ses Eugènes. Quoi qu'il en soit, je serai, pour le petit groupe, un Eugène. Et bientôt tous mes autres camarades m'appelleront Ugène ; la plupart sans savoir l'origine de cette appellation. »

2. Sur ce nom, Cocteau écrit : « L'Eugène, le premier Eugène, “l'envoyé des Eugènes”, me fascina. Il tenait du priodonte, des larves, de la cornue, de la courbe d'Aor, de l'orbe, du gyroscope orné de murmure. Je ne le baptisai pas. “Tiens, dis-je, un Eugène !”, comme ces nègres s'écriant : “Christophe Colomb !” et qui ajoutent : “Nous sommes découverts” » (*Le Potomak,* Stock, 1950, p. 68). « J'appris peu à peu que les Eugènes désirent un *s* au pluriel, à la persistance avec laquelle dix fois je recommençai de suite ce que nous crûmes d'abord être une faute d'orthographe » (*ibid.* p. 70).

3. Selon Sartre lui-même, en 1975.

4. Les femmes humeuses, dans les dessins du *Potomak*, ressemblent aux femmes Eugènes et avalent les Mortimer par aspiration. (N. des éd.)

5. *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* (éd. 1958), p. 321 et 324.

6. Glissée dans le cahier se trouve une coupure de presse sans référence ni date et dont nous n'avons pas identifié l'origine. L'article, non signé, de 65 lignes sur une colonne, est titré : *Ce qu'il y avait/dans la serviette /de M. Maranne / conseiller communiste.* Il commence ainsi : « *L'Œuvre* a dit hier soir, dans sa troisième édition, que M. Maranne, conseiller communiste d'Ivry, avait perdu sa serviette bourrée de documents suggestifs. On pourrait croire que M.

Maranne l'a fait exprès. Vraiment, on n'oublie pas dans un taxi une serviette contenant le budget du parti communiste et la liste des subventions accordées par Moscou à des personnalités diverses et à un certain nombre d'organisations. Que n'oubliera pas M. Maranne en taxi – moyen bourgeois de locomotion ? » Suit une liste de sommes distribuées. (Georges Maranne a été l'un des premiers élus communistes et a joué pendant longtemps un rôle important au sein du Parti.)

Les Maranes

Remercier ici
Mme Piéron[1] ;
le maréchal de Castelnau[2] ;
M. Henri Delacroix[3], professeur à la Sorbonne ;
M. Paul Desjardins[4], directeur, fondateur, administrateur, bailleur de fonds de l'Union pour la Vérité ;
M. Georges-Philippe Friedmann[5], directeur, fondateur, administrateur, bailleurs de fonds et parfois <précieux> collaborateur du groupe paysan La Philosophie de l'Esprit ;
M. Gustave Lanson[6],
qui ont bien voulu
la première me transmettre les notes manuscrites d'un important factum[7] qu'elle tient en réserve et dont il ne m'est pas permis de révéler le titre ;
le second de s'être bien voulu prêter à quelques expériences de neuropsychologie ;
le troisième de m'avoir bien voulu diriger en cette étude si périlleuse et aider de son savoir toujours si au fait des questions contemporaines et si riche en aperçus parfois originaux. Et comment pourrait-il en être autrement ?
le quatrième de m'avoir reçu à Pontigny[8] quatre ans de suite et de m'y avoir nourri plantureusement[(1)] ;
le cinquième de m'avoir rendu de la main à la main la partie éternelle de moi-même ;

le sixième et dernier de s'être prêté par trois fois malgré son grand âge aux très <fatigantes> expériences de vision intra-utérine.

Je remercie enfin mes nombreuses élèves de l'Institut français de Genève de leur aide si dévouée et si continue qui fit que plusieurs fois au cours de l'année 26-27 j'eus l'occasion de les appeler mes égéries. Je leur confirme ici ma reconnaissance affectueuse.

Je remercie enfin MM. Daniel Lagache et Boivin[10], dont je suis sûr qu'ils liront cet ouvrage.

Genève, 8 décembre 1927[a]

A mes grands-parents.

Cosmologie eugénique
Essai de classification
naturaliste

Maranes = Juifs convertis
au <christianisme> pour avoir
des fonctions <publiques>
[et] qui sont partis d'Espagne

Contribution à la psychologie de l'espèce dite Maràne
par un correspondant de l'Année psychologique, ancien chargé de cours à l'Institut int<ernational> de Genève où il a eu l'occasion de se pénétrer des dernières théories parues sur l'inconscient, la sexualité, les images, leur rôle, et leur nature.

Du même auteur

1º Comment les réactions d'orientation auto et allopsychique <de> l'écrevisse sont modifiées par la substitution de grenaille de plomb [*deux ou trois mots manquants ; peut-être* : dans les] otolithes.

2º De la vision paroptique étudiée sur deux sujets très <remarquables> : Mlle Loisy, professeur de pédagogie à l'Institut français <de Genève>, et M. Dobruczevski, assistant des cours de psychanalyse <appliquée> à l'esthétique.

[3º] Complément à l'étude de la vision paroptique : la vision intra <utérine>. En réimpression.

[1.] [Note très difficilement déchiffrable, le papier étant déchiré :] Ces ouvrages ont paru chez Vrin.

[mots manquants] ouvrages ont été écrits pendant la guerre et ont été distribués grâ<ce> *[mots manquants] de* propagande antigermanique.

[4º] Psychologie de l'amour. Épuisé.

[5º] Critique des 227 tests de M. Piéron[11] sur la mémoire des chiffres. 16ème édition.

Sous presse *[:]*

1º Application à l'Eugénique d'un développement possible de la vision intra-utérine.

2º Maine de Biran a-t-il emprunté à Mme Guyon sa théorie des petites perceptions *[?]*

3º Le quiétisme et l'infiltration allemande aux États-Unis.

Chez d'autres éditeurs *[:]*

Les vers d'un psychologue. Sous le pseudonyme de Serge de Morsanderie. Ce volume a paru chez Kra.

En préparation :

Deuxième cahier lyrique. Chez Plon-Nourrit.

Chapitre I^er^ — La notion.

Chapitre Il — Vie d'un *Marane*

C'est au triple point de vue historique, psychologique et logique que nous considérerons la notion de Marane.

Étymologie des délicats :
Marane viendrait de marasme.

Histoire de Don Juan de Marana
telle qu'elle nous est rapportée par de très naïfs chroniqueurs.

Les Maranes-Juifs
Scrupule

Les <Tanogos>

La *légende*

le récit du voiturier

Barbe-Bleue – Don Quichotte

Représentation populaire de la secte Marane dans certains bourgs de l'ouest de la Poméranie au début du XIX^e^ siècle (chaînes – manteaux blancs, etc.).

Ses rapports avec Alexandre Ier et Mme de Krudener[12]

Quelques exemples historiques :

Platon

Spinoza

Napoléon.

« La supériorité de Spinoza sur le marane Aristote, a dit très justement Rodier[13], c'est de n'avoir point adressé son Éthique à Nicomaque. »

notion psychologique

Le Suicide (Amiel – citer des textes)

Note métaphysique d'un Eugène mise en marge de la Contribution à la psychologie des Maranes.

On nomma désormais *Marana* celui qui réalisait en lui le caractère de Don Juan. A cette époque, l'accent était surtout mis sur le déséquilibre de Don Juan. Aussi fut-ce tout naturellement que ce titre fut appliqué aux Juifs convertis d'Espagne. Ceux-ci, en leur dialecte, s'appelèrent par dérision *Maranen.* D'où l'orthographe actuelle de ce terme.

Étymologie populaire : Maranne, ma sœur Anne, l'e de sœur, par attraction, est venu à Ma Anne – comme *[dans l'expression :]* N'y a-t-il pas – ou dans les chansons populaires *[:]* Il reviendra z'à Pâques

De ce terme même « Marane » si suggestif dans sa sonorité voilée, qui résonne comme un appel éloigné et mystérieux du cor dans les bois, il y a pléthore d'étymologies.

Le vulgaire s'occupe peu d'étymologie. Mais lorsque par hasard il se préoccupe de retrouver le sens d'un mot qu'on lui laissa en patrimoine, quelle richesse et

quelle profondeur dans ses interprétations. Elles sont toujours fausses d'ailleurs et l'on n'en doit point accuser le défaut d'intelligence du peuple mais bien plutôt, je crois, son défaut de technique. Ici, comme partout où la matière l'intéressa, le peuple a marqué de son sceau le terme que nous étudions. Il a inventé pour l'expliquer la Légende de Barbe-Bleue. Nous n'exposerons pas ici cette Légende que nous supposons connue. Nous nous bornerons à signaler à son sujet la récente étude de M. Ernestin : « Un joyau du Folk-Lore français : l'Histoire de Barbe-Bleue ». L'important est de bien dégager les intentions obscures de la conscience populaire. Il semble bien ici que Barbe-Bleue soit ce que Laforgue appelait

« Mais le dur, cru et trop voyant Présent »[14].

La femme de Barbe-Bleue est l'âme même du Marane cherchant à s'en évader. Pour cela que lui faut-il ? Le peuple, avec sa grandiose simplicité, ne cherche pas longtemps : l'âme du Marane a soif de l'infini. Mais non pas du pur et simple infini. Il lui faut le boire sur d'autres lèvres, je veux dire : il faut qu'elle le sente présent dans une autre âme, une âme aimante et sincère, rigoureusement appareillée à elle-même. Et qu'y a-t-il en effet de plus doux que de recueillir d'une âme-sœur l'enseignement même et la doctrine de l'infini. Ame-sœur, le mot est lancé. Le Maranne, pour le peuple, c'est l'âme qui cherche l'Infini à travers l'amour d'une âme-sœur. De là, aussitôt, le rôle capital de Sœur Anne. Sœur Anne, ou Sœur Ame n'est-ce pas tout un et ne voit-on pas la raison du cri de la femme affolée, pressée par la réalité quotidienne « Descends-tu, ou si je monte » et qui se tourne vers son unique amour « Anne, ma sœur Anne » ou mieux « Maranne, ma sœur Anne » ne vois-tu rien venir. Du premier coup, le peuple atteint un degré de profondeur tel, qu'il semble impossible à l'érudit de l'égaler. Gardons toutefois notre courage et poussons de l'avant.

Que le vulgaire, en quête d'explication, invente une légende : rien de mieux. Mais que des savants prennent cette légende au sérieux, c'est ce qu'on ne saurait

comprendre. Or nous voyons le philologue américain Richard Nicholson écrire dans son grand traité d'Étymologie :

« L'étymologie du mot Marane vient de “Ma Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir”.

On sait qu'en français des raisons purement euphoniques font ajouter des consonnes intercalaires – comme par exemple dans l'interrogation “N'y a-t-il pas ?” ou “Qu'a-t-il fait ?” A côté de ces formations admises par la grammaire, nous en trouvons d'autres plus contestables, comme dans la chanson de Malbrough

“Il reviendra-z-à Pâques”.

La consonne intercalaire *r* de Maranne est de celles-là. Et le populaire en effet n'avait pas à chercher loin pour la trouver : l'r de Sœur Anne déplacé et attiré par le hiatus de Ma Anne s'y prêtait tout naturellement. »

Mais que le lecteur se rappelle ses plus belles années. Si le nom de sa fiancée commençait alors par une voyelle, ne lui disait-il pas, alors, tout naturellement « Mon Esther », « Mon Andrée », comme on dit tout naturellement « mon aimée » ou « mon adorée ». L'explication de Nicholson ne supporte donc pas la critique.

Quelques esprits très avertis ont proposé ces dernières années une étymologie très différente que M. Paul Souday dans son article du *Temps* du 15 septembre 1917 nommait « L'Étymologie des Délicats ». Pour ces savants, Maranne viendrait de Marasme. Et certes le Marasme a bien quelque rapport, d'un certain point de vue, avec la maranerie. Mais lorsqu'on songe à toute la richesse de sens accumulée par les siècles dans le mot que nous étudions, on ne saurait admettre de le réduire à si peu.

Nous approuvons donc la conclusion énergique de M. Ledrat-Testut : « Nous renverrons dos à dos ces deux interprétations. »

Mais nous cessons d'être de son avis lorsqu'il dit que ce terme comme tous les termes en a-ane (tartane – macfarlane – etc.) implique la nostalgie de la mer et

des voyages lointains. Non pas qu'il n'ait mis l'accent par là-même sur une des dispositions psychologiques essentielles du Marane. Nous y reviendrons d'ailleurs. Mais il importe ici de distinguer.

Parmi les interprétations fantaisistes et pour clore ici cette revue nous citerons celle de M. Paul Déroulède. Le chauvinisme, ici comme ailleurs, a voulu empiéter sur la Science. Mais Minerve n'a-t-elle plus son égide – son épée au besoin pour repousser les attaques de Mars ?

M. Déroulède écrit dans les Chants du Soldat *[:]*

« Sais-tu petit d'où vient Marane ?

C'est le nom de tes amours

De la France, de Marianne

Qui regrette ses beaux jours[15] »

Et pendant les quatorze premiers couplets du chant intitulé « La Gourde » il développe son idée : Marane vient de Marianne, nom populaire de la République française, laquelle privée depuis 70 de l'Alsace-Lorraine aspire avec une sombre passion à la reconquérir. Nostalgie. Ardeur sombre, Romantisme, voilà ce que signifierait Maranne parce que tel est l'état de Marianne.

Nous n'insisterons pas. Pour que la Science, comme il est juste, sauvegarde la nation, encore faut-il que la nation, sans souci de vains intérêts, la laisse être pleinement et purement science. Nous n'objecterons qu'un fait, un seul, à M. Déroulède. Dans les états du Sénéchal de Maine-et-Loir en 1770 nous trouvons écrit en toutes lettres le terme Marane, qui a déjà, comme je le prouverai par la suite, tout le sens qu'il comporte encore à présent.

Si nous laissons de côté les interprétations fantaisistes nous ne trouvons plus guère qu'une thèse : celle de M. Ernestin[16]. Nul plus que moi ne rend hommage à la grandeur et à la probité de son œuvre scientifique, d'un caractère à la fois si élevé et si précis. Mais ce grand esprit, une fois dans sa vie, n'a-t-il pas voulu

connaître l'erreur, et pouvoir s'écrier en fusionnant deux proverbes latins : « Errare humanum est. Humani nihil a me alienum puto. »

Nous ne croyons pas à la vérité de l'étymologie qu'il propose. Toutefois elle est de celles qu'il faut considérer. Marane viendrait de « Don Juan de Marana ». Ce seigneur, emporté par un amour fougueux des femmes, mais scrupuleux aussi et hanté par la crainte de Dieu, aurait passé sa vie dans ce déséquilibre si productif qui fait la grandeur et le calvaire des plus grands Maranes. Comme tel il leur aurait laissé son nom. Et de fait on trouve souvent, au XVIII^e^ siècle espagnol, appliquée à de grands coupables qui furent aussi de grands inquiets et de grands hommes, l'expression « c'est un Marana ». « C'est un Marana », disait au Régent l'ambassadeur d'Espagne qui parlait d'Alberoni. Et certes Don Juan, Alberoni sont de beaux types de maranes. Cependant une objection s'impose : Don Juan s'appelait de son vrai nom Tenorio. Marana est un sobriquet et si on le surnomma Marana c'est précisément parce qu'il était Marane. Ainsi Marana vient de Marane et non Marane de Marana.

Nous semblons donc plongés dans l'obscurité la plus complète. Pourtant nous n'avons jamais été plus près de la lumière. En effet, c'est dans une intuition profonde que M. Ernestin s'est adressé à l'Espagne. C'est elle qui va nous donner la réponse cherchée. Mais il faut lui arracher la vérité : elle dort depuis des siècles, la bouche close. Et comme la mer assoupie roule l'invincible Armada en son sein, l'Espagne, mer d'obscurantisme, recèle et ballotte des trésors dans ses ignorances abyssales[a].

una marane ri	Vertu des nombres
	Harmonie des Sphères
	Dieu
una maraneria	Ame conçue géométriquement
	Correspondances entre les choses

une cochonnerie (citer sonnet *[de]* Baudelaire)

Paysage état d'âme

Toute une dynastie de courtisanes

Bibliographie :
Les Maranes
de Balzac

marane

Décrire le monde qui est dans les Maranes : kosmos-signes, fatum-ordre. Harmonie des sphères, etc. et ce monde où sont les Maranes : hasard, contingence.

Inquiétude
Scrupules
Cruauté
Tendresse
Saleté morale (telle femme pas lavée)
Sens du mystère
Sens de l'infini
Déséquilibre

C'est à propos des Maranes qu'on a fait la théorie du génie-malade.

intellectuelle
Puissance
affective

Désadaptation au réel – Adaptés à toutes fictions qu'ils croient

vraies
Noblesse de caractère
Horreur de ce qui est sale
Tristesse écœurante avec fortes joies
Égoïsme avec sens du sacrifice
Amour de la vérité
Sens monarchique – Tandis que les
Eug*[ènes]* sens aristocrat*[tique]*
Honte de leur corps

« Plotin, le philosophe, qui a vécu de nos jours, semblait avoir honte d'être dans un corps. »

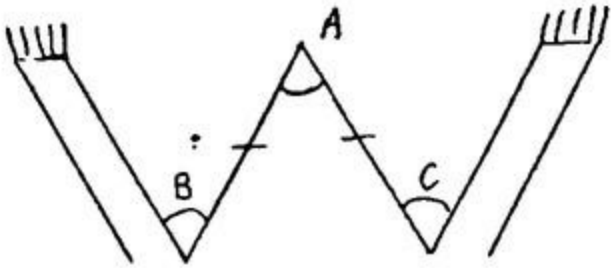
Tous les Maranes ont dit une parole définitive au jour de leur mort. Et souvent leur mort fut annoncée par des présages. Malgré leur effort constant pour imposer un cours réglé à leur vie, les variations bizarres de leur destin sont comme des motifs inachevés et tristes dont on chercherait en vain le sens. Mais leur mort, qu'ils n'ont point voulue, fut une scène composée.

Les Maranes croient à la vertu des nombres et seules, parmi les oreilles humaines, leurs oreilles ont entendu l'harmonie des sphères *[biffé* : et la voix du Grand Pan]. Ils allaient, en l'automne de l'année neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, criant : « Marane, voici l'an mille et le monde va finir », aveuglés par la prophétie de l'Eugêne et confirmés en leurs craintes par des désastres singuliers(1).

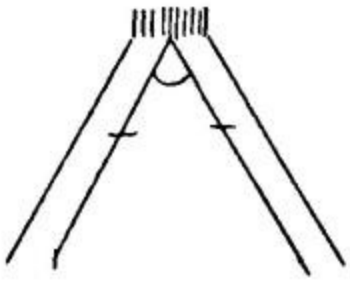
Le Marane Erostrate brûla le temple d'Éphèse, le Marane Gilles de Rais aima les enfants et les fit souffrir, le Marane Pascal, qui craignait les Dieux et haïssait

les enfants, ne put faire souffrir que lui-même

Considérons notre figure



Faisons décroître indéfiniment B et C. C'est-à-dire, puisque la valeur intrinsèque du Marane = 1/A = 1/B, faisons croître indéfiniment cette valeur. La figure tend vers la figure limite



qui est fort susceptible de se transformer en



C'est-à-dire en une représentation schématique du Fousi-Yama, telle qu'on peut la voir dans les estampes japonaises. Ainsi le Fousi-Yama est l'idéal inaccessible du Marane.

L'Eugénique c'est de l'Eugénie accidentelle et inconsciente

Grand Duc
Électeurs
Sectateurs
Zélateurs (?)

Cette classification ne vaut ni pour les Requins, ni pour la face de la Terre.
Les Eugênes sont en coquetterie avec le principe d'identité.

Il n'est monument si ancien, si bien assis ni si vénérable qu'il ait résisté plus de vingt secondes aux entreprises du Bardane. Le Bardane toutefois brise de préférence les menus objets.

La Fatalité est attachée au Bardane et imprévisibilité
Sévit dans chemins de fer

Le Marane timoroumenos

Héautontimoroumenos — Hétérontimoroumenos

Pascal — Gilles de Rais

Héauton hétérontimoroumenos
Lautréamont

L'Eugène discourt avec toute chose et spécialement avec les poissons. Il traite le caméléon d'égal à égal.
Les Eugènes entendent le langage des oiseaux et des poissons
Le Marane entend l'harmonie des Sphères et le paysage Le Grand Duc d'Amérique caresse les Chats et leur parle souvent.
Le Mortimer en sa jeunesse comprend le langage des fleurs. Il épargne volontiers les écureuils.

Le Marane *tyran*

note

Faut-il croire l'auteur de « Les maranes mathématiciens », M. Lefrangin, déclarant que Marane vient de Mare et de Rana – grenouille de mare ? Une pareille étymologie nous apparaît comme un symbole commode de l'imprudence folle des mathématiciens lorsqu'ils abandonnent leurs notations schématiques.

Le Sénéchal de Maine-et-Loir dans ses actes de 1770 raconte comment il procéda à l'arrestation de quatorze maranes dans les circonstances suivantes :

« On vint m'aviser de ce que plusieurs personnes avaient à se plaindre d'une confrérie nommée “L'Alma Rana”. Je pris connaissance des documents qui m'avaient été livrés. Je donnai ordre aussitôt d'arrêter

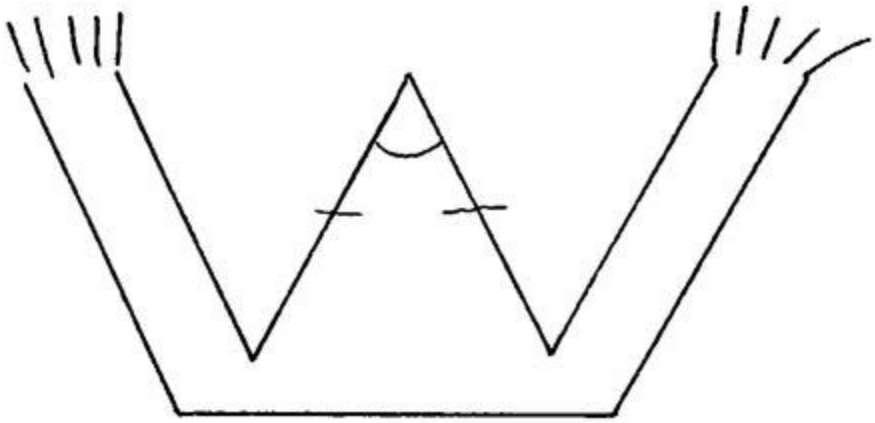
Fustel

Moronge
Moissins et ses 4 fils
Doucet et sa femme
Marie
Les trois bûcherons sans nom dont j'ai parlé
Et la Bohémienne <Zulma>

Ils avouèrent devant moi
qu'ils s'étaient constitués en confrérie le jour de l'exécution du Chevalier de la Barre[17],
qu'ils avaient de fréquentes entrevues dans le plus grand mystère,
qu'ils tenaient les annales de ces entrevues dans un grand livre.

Je me fis apporter ce livre et j'y trouvai, avec d'autres choses très considérables, une revue complète des symboles du Marane expliqués fort longuement. »

Suivent des détails fort obscurs qu'une étude attentive m'a permis d'éclaircir. Il semblerait que le symbole du Marane soit un [*biffé :* triangle] angle dont un des angles est marqué, ainsi que les deux côtés correspondants. Face à cet angle une droite horizontale se termine de chaque côté par deux obliques à l'extrémité desquelles sont dessinés cinq petits traits. On peut regretter que le bailli ne fasse aucun dessin. Mais le caractère officiel de l'acte (que nous devons à la gracieuseté de M. Pois, archiviste de Chinon, d'avoir pu dépouiller) n'en comportait pas. Voici, à mon avis, comment on peut suppléer à cette déficience bien naturelle. Le croquis que je donne ici figurerait un Marane moyen



Nous croyons – mais ces considérations ont un caractère purement conjectural, étant donné, nous le répétons, l'obscurité du texte – que ce schéma symbolique était susceptible de variations. Le bailli dit en effet : « Ils disaient que la mesure de ces coins symbolisait avec celle de l'Esprit. » Et plus loin : « Le coin-père, disaient-ils, peut grandir comme les deux coins-fils. Il peut aussi diminuer comme ils croissent. Mais ils m'ont défié de trouver la règle qui puisse s'appliquer au coin père, aux coins fils et derechef au coin père. »

Je crois qu'il faut entendre de la sorte ce texte obscur : ce que le bailli, peu versé sans doute dans la mathématique, dénomme *coin*, ce sont en réalité les angles de la figure que j'ai dessinée plus haut. Si l'Esprit, c'est-à-dire, d'après le contexte, la puissance créatrice augmente, l'angle principal croîtra. C'est dire que d'une part cet angle est variable non seulement d'individu à individu mais encore chez un même sujet au cours de sa vie. Comment mesurer l'augmentation ou la diminution de l'Esprit ? Le précieux bailli nous le dit encore :

« <Zulma> mise à la question a répété par trois fois “l'Esprit s'est fait Verbe et le Verbe est mesurable parce qu'il est image”. »

Qu'on veuille bien considérer ce texte d'un peu près. Rapproché de la fameuse formule d'Averroes[a] : « Le Verbe ne s'est pas fait chair, il s'est fait lettres et mots », il signifierait simplement que l'on mesurera l'Esprit d'après les Œuvres

(bien que d'après le mot Verbe il semble que <Zulma> n'ait en vue que les œuvres littéraires, on peut supposer – étant donné que des bûcherons ne sauraient apprécier véritablement les belles-lettres – que cette acception doit être généralisée). Ainsi plus un Marane est productif, plus l'angle « père » croît.

Restent à expliquer les deux angles fils. Revenons au bailli. « Le bûcheron noir, dit-il, au quatrième coin dit que les deux coins mesuraient par ruse ce qui resterait d'eux lorsqu'ils seraient cendres. »

Rien n'est plus clair, si toutefois l'on prend garde que le 4e coin n'est pas un des angles de la figure mais bien un des coins de bois qui servaient à la question. Comment M. Sennac[18] ne s'en est-il pas rendu compte dans son élégante étude « Les Maranes et la Révolution française » ? Si les angles « fils » mesurent « par ruse » c'est qu'ils mesurent ce qui n'est pas mesurable, autrement dit ce qui est qualité pure. Je crois qu'il faut comprendre que l'angle père mesure les productions (littéraires ou autres) tandis que les deux angles fils mesurent la valeur intrinsèque du Marane. Les deux derniers varient toujours ensemble et de la même quantité. Ajoutons qu'ils varient en raison inverse de la valeur qu'ils expriment. Ils ne sont sans doute guère susceptibles de diminution au cours de la vie d'un même homme. L'angle père au contraire, à mesure que s'accumulent les productions, tend à devenir d'aigu obtus. Enfin pour expliquer la phrase obscure « Ils m'ont défié de trouver la règle », etc., j'ai eu recours à un mathématicien de mérite, M. <Clanche> qui m'a déclaré que le sens ne pouvait en être douteux : l'angle père doit toujours varier de façon à rester incommensurable avec les deux autres. Ce qui nécessite donc qu'il augmente non pas de manière continue mais par unités discrètes. Cela cadre bien avec ce que nous disions précédemment : si en effet l'Esprit se mesure aux œuvres, il augmente par nombres entiers et non autrement. L'angle père ne passera donc jamais – si dès l'origine on lui donne une quantité convenable – par des valeurs telles qu'il soit commensurable avec les angles fils.

Une difficulté subsiste. Le bûcheron noir, qui semble la forte tête de la bande, dit au bailli, peu avant l'estrapade : « Devenir le Fousi Yama, aucun Marane ne le peut. Mais chez les plus vils le coin père reste stérile. »

---

1. Il s'agit sans doute ici de madame Henri Piéron, née Mathilde Angenout, épouse du psychologue bien connu Henri Piéron. Madame Piéron a publié elle-même plusieurs travaux de psychologie, dont l'un, « Étude des phénomènes de transfert sensoriel » (*Année psychologique,* tome XXI), est cité par Sartre dans son diplôme sur l'Image.

2. Le général de Castelnau était une personnalité militaire et politique très connue à l'époque où Sartre écrivait « Les Maranes ». Après avoir occupé plusieurs postes de commandement importants pendant la guerre de 1914-18, il s'était lancé dans la politique et avait été élu président de la Ligue des patriotes en 1924.

3. C'est sous la direction du professeur Henri Delacroix que Sartre a rédigé vers 1927 son diplôme d'études supérieures sur « L'Image : nature et fonctions ». Sur H. Delacroix, voir la Chronologie du volume *Œuvres romanesques* dans La Pléiade, p. XLV. Ce que Sartre écrit plus bas confirmerait l'hypothèse selon laquelle « Les Maranes » a été composé en même temps, ou presque, que le mémoire de diplôme.

4. Paul Desjardins était, notamment, le directeur des décades de Pontigny, auxquelles il est fait allusion plus bas. Sartre a participé, en août 1926, à un colloque sur « L'Empreinte chrétienne », dont l'un des conférenciers les plus en vue fut Jean Baruzi (voir note 9, ci-dessous).

5. Georges Friedmann, dont le second prénom est Philippe, était entré à l'École Normale un an avant Sartre et avait passé l'agrégation de philosophie en 1926. Avec Henri Lefebvre, Georges Politzer, Norbert Guterman, Pierre Morhange, Friedmann avait fondé le « groupe des Philosophes », qui publia les revues *Philosophies* (1924-1925) et *L'Esprit* (1926-1927) et qui se donnait pour tâche « la défense de l'ESPRIT, du MYSTICISME, et de la LIBERTÉ ».

6. Gustave Lanson (1857-1934) fut le directeur de l'École Normale supérieure, où il était connu comme « Le Vieux », jusqu'en 1927, où il donna sa démission, en partie à cause d'un canular monté par Sartre qui l'avait fait attaquer dans la presse.

7. On remarquera l'usage du mot *factum*, que Sartre utilisera plus tard pour décrire le premier projet de *La Nausée.*

8. Sartre n'est allé à Pontigny qu'une seule fois (voir note 4, ci-dessus).

(1) Je parle ici de la nourriture alimentaire. D'autres mieux que moi diront la spirituelle. (Cf. Baruzi[9] [*deux mots illisibles dont l'un est :* ouverture ou couverture] Cours <public> (1926-27) au Collège de France. *[Note de Sartre]*

9. Le philosophe Jean Baruzi, auteur, en particulier, de la thèse *Saint-Jean de la Croix et l'expérience mystique* (1924), était dans les années vingt l'un des grands maîtres du spirituel. Il avait été élève d'allemand de Charles Schweitzer. Sartre le cite dans le chapitre III, « Le Mystique », de son diplôme sur l'image et il le rencontre en août 1926 à Pontigny. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (p. 339), Simone de Beauvoir fait allusion à l'un de ses amis, Riemann, « qu'éblouissait la logomachie de Baruzi ».

10. Daniel Lagache et Pierre Boivin étaient deux condisciples de Sartre à l'École Normale, le premier de la promotion 1924, le second de la promotion 1925. Pierre Boivin, plus tard professeur de philosophie au lycée Charlemagne, est décédé en 1937. Daniel Lagache fit la brillante carrière médicale que l'on sait.

a *La date est équivoque sur le manuscrit : Sartre semble avoir d'abord écrit 1928 puis recouvert le 8 d'un 7. Qu'elle soit 1928 ou 1927, cette date ne permet pas de situer avec certitude la rédaction du texte. Sartre ayant fort bien pu le postdater. Il inclinait à penser (en 1975) qu'il l'avait rédigé durant sa seconde année d'Ecole, en 1925-1926, au cours de l'hiver, car c'est à cette période que lui et les Petits Camarades étaient le plus occupés à enrichir la* « *cosmologie eugénique* »*, et Nizan partit pour Aden en septembre 1926. Faute d'avoir pu repérer dans le manuscrit un élément plus décisif, nous nous garderons de trancher.*

11. Henri Piéron (1881-1964), auteur, notamment, du volume *Le Cerveau et la pensée* (Alcan, 1923), a publié de très nombreuses études de psychologie appliquée.

12. La baronne de Krüdener (1764-1824) est une mystique russe qui influença le tsar Alexandre I[er] et lui inspira la Sainte-Alliance.

13. Georges Rodier (1864-1913) était un spécialiste de la philosophie grecque. Un volume posthume, *Études de philosophie grecque,* a paru chez Vrin en 1926.

14. Sartre cite de mémoire. Il s'agit du premier vers d'un quatrain qui se lit ainsi :

> Mais le cru, quotidien, et trop voyant Présent !
> Et qui vous met au pied du mur, et qui vous dit :
> « A l'instant, ou bonsoir ! » et ne fait pas de crédit,
> Et m'étourdit le cœur de ses airs suffisants !

(« Mettons le doigt sur la plaie », poème du recueil *Des fleurs de bonne volonté* (1881-1886), in *Œuvres complètes,* tome II, Mercure de France, 1922, p. 11).

15. Nous n'avons pas pu retrouver de référent précis dans *Les Chants du soldat* (Calmann-Lévy, s.d., volume écrit en 1872 pour réclamer le retour de l'Alsace-Lorraine à la France) au pastiche de Déroulède que Sartre donne ici. Il existe, en revanche, une chanson patriotique connue à laquelle les vers de Sartre font penser :

Les connais-tu, les trois couleurs
Les trois couleurs de la France
Elles qui font vibrer nos cœurs...

16. Ernestin, comme une bonne partie des noms cités dans le texte (en particulier Lefrangin et Richard Nicholson), semble avoir été inventé par Sartre. On retrouvera le même mélange de noms réels et de noms inventés dans *La Nausée.*

a *Suit dans le manuscrit une page sans rapport avec « Les Maranes », apparemment brouillon d'un récit :*

coin de sa peau et qu'elle ne faisait aucun de ces petits mouvements qu'on fait sans s'en douter. « J'aurais cru parler à une statue, qu'elle m'a dit, c'est de ma femme que je parle. » Et en même temps il lui semblait qu'elle n'était pas chez elle et elle était <ègênée> comme quand nous allons chez mon beau-frère qui n'est pas gentil pour elle.

Nous partons. Pendant une bonne heure je n'ai rien dit. Je ne suis pas très causant. Mais je trouvais drôle qu'elle ne me parle pas. D'ordinaire les gens que j'<emmène> me racontent leurs histoires : « Je vais chez untel qui n'est pas bien », « Je vais voir ma fiancée » parce que j'inspire confiance. Tout d'un coup je me suis rappelé que les propriétaires du château Falkenstein étaient partis depuis huit jours pour aller passer la Noël à Vienne où ils ont de la famille et qu'ils avaient emmené avec eux tous leurs gens. Je connaissais en effet Pierre, le valet de chambre, qui me l'avait dit avant de partir. Mais sur le moment je n'y avais pas pris garde parce que les habitants du Château reçoivent beaucoup et qu'on est très habitué au village à voir passer des gens de toute sorte et des carrosses très beaux qui vont au château. Alors j'ai dit comme cela : « Mais vous n'allez trouver personne au château, ils sont tous partis depuis huit jours et ils ont emmené leurs gens. » Elle n'a rien répondu. J'ai cru qu'elle ne me croyait pas. Alors je lui ai dit : « C'est Pierre qui me l'a dit. » Alors elle m'a répondu : « Je sais qu'il n'y a personne. » Et je me disais toujours « j'ai déjà entendu cette voix quelque part ». Tout de même j'étais curieux de savoir comment elle allait s'y prendre pour entrer au château. Il faisait très beau et la lune était très haute et éclairait très bien. Et j'étais très content à cause du retour.

(1) Imputables aux seuls Bardanes. *[Note de Sartre]*

17. Le Chevalier de la Barre, accusé d'impiété, fut exécuté le 1er juillet 1766. C'est à la suite de cet abus de justice que Voltaire proposa aux philosophes français d'émigrer à Clèves.

a *Sartre écrit :* Avaroes.

18. Il s'agit ici de toute évidence de l'historien Philippe Sagnac qui a publié de nombreuses études sur la Révolution française, notamment *La Révolution (1789-1792),* Hachette, 1920

Pour les 21 ans d'Ugène mélancolique

NOTICE

Ce court texte en vers de mirliton appartient au folklore personnel des Eugènes que Sartre, Nizan, Maheu et Guille avaient développé à l'Ecole Normale. Il est rédigé, sur une feuille de calepin 110×167 mm, quadrillée, recto verso, de trois mains, que nous n'avons pu identifier avec certitude, mais qui sont sans doute celles des signataires. Le poème a probablement été écrit selon le principe du « cadavre exquis », chacun écrivant tour à tour. Les lignes 4, 8, 9, 10, 17, 18, 19, partie de 20, sont de la main de Sartre, et sa signature figure deux fois, l'une n'étant pas de son écriture. « L'Ugène mélancolique » à qui il est dédié est Henri Lecarme, né en 1907, normalien de la promotion 1926 que Sartre accueillit dans le groupe des Eugènes en 1927[1]*. Le texte date donc de 1928. Ce document nous a été communiqué par Geneviève Idt, qui le tient du fils de Henri Lecarme, Jacques Lecarme.*

---

1. Voir la Notice des « Maranes » p. 411.

Eugène
        quelle gêne !
Nous penserons qu'il n'en faut rien

Pour distinguer le tien du mien
Tu brûlas trop le phos<pho>gène
Quand voguait le « Théagène »
Mais moi je pense et considère
Femme fardée
Ciel pommelé
Ne sont pas de longue durée
Et Larroutis dira à Lièvre
Qu'il n'aime pas les cons mobiles
        Ah, Renard,
Plus jamais je ne te verrai noir
        Comme Renoir.
Il pense hélas ! qu'il est très tard.

Les pièces de Strindberg
<Cha>virent sur les Icebergs
        Oh Morale
Es-tu foulée aux pieds pour un râble
de Lièvre.
Ah la morale vénérable.

Paul-Yves Nizan, Grand-Duc

J.-P. Sartre, Eugène
René Maheu
J.-P. Sartre

[Une lettre sur les étudiants d'aujourd'hui]

Extrait d'une lettre de Sartre publiée par Les Nouvelles littéraires *du 2 février 1929 (p. 10, 1re col.) sous le titre :* « *Enquête auprès des étudiants d'aujourd'hui. Correspondance* ». *L'article, faisant partie d'une série, est signé Roland Alix. Ce texte a été cité par Simone de Beauvoir dans les* Mémoires d'une jeune fille rangée, *p. 341-342).*

L'article des Nouvelles littéraires *indiquait :* « *Nous avons reçu de Jean-Paul Sartre, ancien élève de l'École Normale supérieure, et agrégatif de philosophie, des pages remarquables :* »

C'est le paradoxe de l'esprit que l'homme, dont l'affaire est de créer le nécessaire, ne puisse s'élever de lui-même jusqu'au niveau de l'être, comme ces devins qui prédisent l'avenir pour les autres, non pour eux. C'est pourquoi au fond de l'être humain comme au fond de la nature, je vois la tristesse et l'ennui. Ce n'est pas que l'homme ne se pense lui-même comme un *être.* Il y met au contraire tous ses efforts. De là le Bien et le Mal, idées de l'homme travaillant sur l'homme. Idées vaines. Idée vaine aussi ce déterminisme qui tente curieusement de faire la synthèse de l'existence et de l'être. Nous sommes aussi libres que vous voudrez, mais impuissants... Pour le reste, la volonté de puissance, l'action, la vie ne sont que de vaines idéologies. Il n'y a nulle part de volonté de puissance. Tout est trop faible : toutes choses tendent à mourir. L'aventure surtout est un leurre, je veux dire cette croyance en des connexions nécessaires qui pourtant existeraient. L'aventurier est un déterministe inconséquent qui se supposerait libre. »... « Nous sommes plus malheureux *[s. e. que nos aînés],* mais plus sympathiques. »

APPENDICE II

Le Carnet Midy

NOTICE

L'existence du Carnet Midy nous est connue depuis longtemps. Sartre se plaisait à rappeler, pour illustrer cette nécessité qu'il avait de « penser contre soi », que, comme l'Autodidacte de La Nausée, *il avait dans les années vingt rédigé ses pensées dans un carnet par ordre alphabétique. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'est souvenu de ce carnet. Dans les entretiens pour le film* Sartre par lui-même, *il confie : « La contingence, la première fois que j'en parlais, c'était dans un carnet que j'avais ramassé dans un métro. C'était un carnet vierge, il y avait dessus "Suppositoires Midy", c'était évidemment un carnet distribué aux médecins. Il était fait comme un registre avec A – B – C – D –, etc. – c'est peut-être ça qui m'a donné l'idée de faire de l'Autodidacte [...] un homme qui s'instruit alphabétiquement – je mettais mes pensées par ordre alphabétique dans ce registre*[1]. »

Il n'y a pas d'entrée à « contingence » dans le carnet, mais les pages égarées nous interdisent de juger de l'état d'avancement de cette théorie de la contingence. Ce qui peut apparaître contingent, en revanche, c'est le recours au carnet et la forme même des notations qu'y inscrit Sartre. Le Carnet Midy constitue de toute évidence un prélude au Journal de Melancholia. *Sa composition hétéroclite n'est peut-être pas trop éloignée de la forme de rocantin qui caractérise* La Nausée, *forme qui privilégie la citation, le discontinu et le fragment tout en permettant une totalisation autobiographique du sujet. Le Carnet Midy est un creuset dans lequel les tendances, les projets du jeune Sartre naissent et se nouent. Nous voyons défiler des ébauches de nouvelles et de romans, des préoccupations sur la représentation et l'image, un passage directement autobiographique, d'innombrables citations qui nous renseignent plus*

que sur les simples intérêts de lecture. Les citations de Mallarmé, par exemple, recoupent grosso modo le plan d'un essai qui sera écrit un quart de siècle plus tard.

Le genre Carnet fait lui-même problème, car il a un statut hybride : il se rattache à ce paradigme carnet – cahier – journal que sont les notes de lectures, les projets, les ébauches, et même les pensées. Le Carnet Midy est en effet à la fois un dictionnaire de citations et un recueil de pensées, et il est quelquefois difficile de distinguer les unes des autres, car les guillemets ne sont pas toujours présents. La part des citations est ainsi plus grande qu'il n'apparaît. On verra que la plupart sont vaguement référées, comportent de grandes erreurs de lecture, sont marquées par une quasi-absence de ponctuation[2]*. Ce manque d'exactitude est à la fois un trait d'époque et un trait sartrien. Sartre pratique l'irrévérence, autant par plaisanterie de khâgneux que par dénégation. La réécriture qu'il pratique, traditionnelle dans l'essai littéraire depuis Montaigne au moins, participe à la fois de la prédation et du détournement, de l'hommage et de la dérision.*

Le Carnet de pensées n'entraîne-t-il pas une « pensée de carnet » ? Il est frappant de voir que Sartre ne se contente pas de noter ses pensées, il pense le genre et, à travers lui, la forme brève de l'idée, la formule. A travers, par exemple, les citations de Pascal, se réfléchit en miroir la forme même de la pensée. La pensée refermée, aphoristique, est en même temps une pensée brouillonne, une pensée de brouillon. Elle cherche la conviction par le bien dire, elle persuade par l'essence formelle. Dans ce Carnet s'opère une catharsis : celle de Sartre attiré par la beauté formelle, au profit d'un cheminement, d'un développement. Ainsi le recueil de pensées prend un autre sens : ce sont des citations que la réflexion viendra entourer, féconder, déplacer, emporter.

Dans une lettre adressée à Simone Jollivet avant avril 1926 (Lettres au Castor, *vol. 1, p. 13), Sartre écrit : « Le carnet que j'ai rempli il y a deux ans me fait honte : alors je tranchais de tout. » Ceci, lié aux références internes, confirme que le Carnet Midy a été « rempli » au cours des premiers mois de l'année 1924, le premier trimestre*[3]*. Il permet ainsi de faire le point de la situation intellectuelle de Sartre vers*

le milieu de son année de khâgne. Comme nous l'avons vu, la théorie de la contingence n'y est pas ; celle de la liberté non plus. On y voit par contre l'amorce des théories sur l'image et l'imaginaire et on y voit se dessiner des préoccupations plus tardives : morales, esthétiques (liste de tableaux de Rembrandt), de critique littéraire (Proust, Mallarmé, Pascal, Morand) et aussi une théorie de la conscience. Il est à noter que peu d'occurrences sur la vie scolaire de Sartre apparaissent, comme si l'écrivain futur prenait ses distances par rapport à une forme de pensée et un savoir avec lequel il se trouve secrètement en rupture ; cependant, le carnet a aussi la fonction classique de recueil de citations et de pensées personnelles qui pourront, les unes et les autres, servir à des travaux (ainsi les notes sur le cinéma servent de réservoir à une dissertation d'esthétique ou à un projet d'article, « Apologie pour le cinéma »). Mais il nous semble que l'œuvre que Sartre essaie de mettre sur pied en pensant le carnet comme auto-suffisant, l'œuvre qu'ainsi il appelle de ses vœux, a fort peu à voir avec les préoccupations d'un potache.

La forme générale de ce « Carnet Midy » anticipe la création de l'Autodidacte, ce personnage qui « s'instruit dans l'ordre alphabétique ». Ce carnet de pensées alphabétique ouvre un espace fulgurant dans les taxinomies et dans les corrélations possibles. S'instruire dans l'ordre alphabétique, c'est ce qui est raillé dans l'Autodidacte de La Nausée. *Mais penser ? Peut-on penser dans le discontinu ?*

C'est à la fois la genèse d'une pensée, avec ses aspects prédateurs – Sartre épingle des citations – et un mode de fonctionnement du langage philosophique qui se fonde ici. Sartre se tourne vers le discontinu, tendance qui reviendra périodiquement pour susciter les renouvellements de ses penchants au système.

LA PRÉSENTE ÉDITION

*Une page du Carnet Midy a paru en fac-similé dans le numéro d'*Obliques *consacré à Sartre en 1979 (p. 66). Il avait été envisagé avec Sartre la possibilité ultérieure d'une publication marginale dans la collection « Images Obliques »,*

reproduisant sa présentation concrète, avec des onglets pour chaque lettre. Des anglaises, ou des cursives, de différents corps ou caractères, auraient reproduit typographiquement le texte, avec changement à chaque mouture différente du manuscrit (idée, couleur d'encre). Si le texte de ce carnet, Sartre se le rappelait, était plutôt de jeunesse, la forme même, au temps où Barthes, parmi d'autres, publiait des fragments, était redevenue d'actualité. Sartre avait donné son accord de principe pour cette publication qui ne put se concrétiser avant sa mort.

La présente publication posthume joint ce texte à d'autres écrits de jeunesse, le place ainsi dans une chaîne, comme un jalon dans l'itinéraire de genèse d'un grand écrivain, et dans une perspective d'Œuvres complètes, et non plus comme un texte ancien repris « en situation ».

Nous avons suivi l'ordre de Sartre autant qu'il était utile. Lorsqu'il a indiqué clairement un renvoi, nous n'avons pas respecté l'ordre matériel, mais l'ordre de succession logique demandé par Sartre. Nous avons ainsi respecté le principe de l'abécédaire, en sautant les irrégularités dues au manque de place sur un feuillet, car elles eussent compliqué inutilement la lecture. Par contre nous avons gardé en général l'ordre d'occurrence des articles à l'intérieur de chaque lettre tel qu'il vient sous la plume de Sartre. Nous avons indiqué en note les déplacements que nous avons pratiqués suivant ces deux principes.

Pour ce qui concerne les citations, très nombreuses, nous avons renoncé à les donner en italique, comme il est d'usage dans les codes de l'édition. En effet, il est clair que la volonté de Sartre est de ne pas distinguer visuellement ce qui est citationnel de ce qui ne l'est pas ; ce serait une grave erreur de lecture que de séparer la citation des propos personnels, quelquefois indiscernables (nos notes identifient les citations chaque fois que cela nous a été possible). En épinglant typographiquement les citations, on créerait des cassures là où il n'y a que des passages imperceptibles, sans couture – greffe plutôt que collage.

MANUSCRIT

*Le manuscrit autographe ne porte pas de titre. Nous le désignons sous le nom de Carnet Midy par commodité et parce que Sartre l'appelait ainsi. Ce manuscrit était chez Simone de Beauvoir qui l'a communiqué pour la préparation du numéro d'*Obliques *mentionné plus haut. Il m'a été donné par Sartre et il est actuellement en ma possession.*

Il se présente sous la forme d'un bloc-carnet constitué de 88 f^os^ de papier ligné (16 lignes par page), au format 153×115 mm. Il est fait de 44 feuilles in folio, de papier blanc jauni, non cousues, mais agrafées au centre du carnet. Il s'agit d'un répertoire : le bord droit est découpé sur 6 mm pour laisser place à des onglets vert émeraude (jaunis dans la partie exposée) de 8×13, contrecollés. Ce carnet est un carnet publicitaire médical. Toutes les bonnes pages portent la mention en bas, cadré à droite : POMMADE & SUPPOSITOIRES MIDY – HEMORROIDES, alors que les versos en mauvaise page ont, en haut, cadré gauche : PIPERAZINE MIDY – ANTIURIQUE TYPE. Ces inscriptions en capitales grasses sont répétées identiquement à toutes les pages du carnet. Le f^o^ 25 porte cette mention, en anglaise : « *Midy Frères – 4, Rue du Colonel Moll – (17^e^) ».*

La couverture du Carnet Midy n'a pas été retrouvée. Des pages de début manquaient ou étaient endommagées, puisque Sartre, pour écrire ses pensées à la lettre A, a eu besoin de se servir, en le retournant, des dernières pages du carnet. C'est pourquoi le A est écrit à la main, alors qu'en réalité nous sommes sur une page portant un onglet marqué W. Pour visualiser cela, on se reportera à la reproduction agrandie de cette première page dans la revue Obliques. *Ainsi il est probable que la couverture était originellement, sinon perdue, du moins détachée des pages du carnet.*

Par ailleurs, une coupure intervient dans le manuscrit : manquent aussi des pages correspondant aux lettres B (entièrement) et C (début), comme en témoigne la reprise au milieu d'une phrase dans l'article présumé « Cinéma ». Si on remet le carnet dans l'ordre de sa fabrication, les entrées « Ame », « Art » etc. jusqu'à « Ame et corps » passent à la fin : la première page agrafée se trouve ainsi être celle qui commence par « l'indécision qui se traduit surtout en paroles... », reprise au milieu de cet article « Cinéma » (début). Cela signifie qu'une feuille in folio au moins – la première du carnet – a disparu, détachée par usure ou arrachée de l'ensemble. Le carnet d'origine comptait au minimum 48 fos, ou 96 pages, et probablement un peu plus, car la lettre A devait avoir plus d'un folio. Les pages du carnet n'ont pas été numérotées par Sartre, ce qui était inutile, puisqu'il s'agissait d'un répertoire ; cependant, s'il l'avait fait, il aurait simplifié pour lui-même le renvoi à des suites d'articles qu'il aurait pu inscrire dans les pages blanches restantes, plutôt que de poursuivre dans la lettre suivante. Dans la numérotation que j'ai établie, il manque les folios 2 et 3 recto-verso : la reprise occupe le folio 4. Sont totalement blancs les folios : 5 V^o^, 6, 6 V^o^, 7, 7 V^o^, 8, 8 V^o^, 9, 9 V^o^,

10,10Vº, 11,11 Vº, 12 Vº, 14, 14 Vº, 16, 16 Vº, 20, 20 Vº, 23, 23 Vº, 24, 24 Vº, 28 Vº, 39 Vº, 40 Vº, 41, 41 Vº, et de 42 à 16 Vº inclus.

Michel Sicard.

---

1. *Sartre, un film,* Gallimard, 1977, p. 31.

2. A laquelle nous avons remédié dans quelques cas, quand elle n'était pas significative et troublait inutilement la lecture.

3. Contrairement à ce qui était indiqué dans la Chronologie biographique des *Œuvres romanesques* dans la Pléiade, qui plaçait le carnet vers 1922-1923.

Carnet Midy

A

Ame

Il regardait dans son âme comme il se regardait dans une glace : avec l'ardent désir de rassurer son envie immense d'être beau (ce qu'il savait n'être pas), d'être intelligent (ce qu'il espérait bien être) et la terreur de se trouver laid, mesquin. Et il allait de glace en glace, d'introspection en introspection, sans jamais pouvoir se faire une opinion faute d'une représentation d'ensemble.

Amour

Le désir consiste à traiter une femme comme moyen non comme fin. – L'amour consiste à traiter une femme comme fin, non comme moyen.

Art

Le Secret est de *dominer* son Art.

Amis – Amitié

(cf. Pou Noir)[1]

Ils allaient tous deux ensemble aux jours purs de belle joie cherchant la beauté des gens et des pierres aux carrefours de la ville trop connue. Et toute chose leur était émerveillement : une réclame électrique, le passage silencieux d'une Rolls-

Royce les remplissaient de stupeur et d'aise comme la brusque apparition d'une fée, car s'ils étaient blasés avant l'âge, pour avoir trop lu, sur les passions humaines, leur âme restait moyenâgeuse à tous autres égards et ils ignoraient les ruses de l'industrie, inexplicable magicienne.

Atavisme

Ce maigre rejeton d'une famille pieuse avait en lui l'ancestrale tendance des femmes dévotes habituées à se retourner à la messe pour voir qui entrait. Il était toujours tordu tourné agilement vers le fond de la classe pour voir ce qui s'y passait.

Aéroplane

Il renouvelle le paysage.

André Hurtret écrit :

« Sans être cubiste il y a plus de six mois que j'ai peint une « Vue d'avion prise vers une forêt des environs de Paris ». Comme je n'exposerai pas cette toile avant le mois d'octobre prochain et que je crois voir là une voie immense offerte à la peinture paysagiste de l'avenir, vous ne sourirez peut-être pas trop à ma vanité de revendiquer l'honneur d'avoir peint le premier une vue prise à 200 km à l'heure et 2000 mètres d'altitude ».

(Figaro 10 janvier 1924.
Article de Louise Faure Favier :
Aviation et le cubisme.
4 janvier[2]).

Amour

(Jean Fayard : *Oxford et Margaret*)[3]

Cependant, et c'est en cela qu'il était baudelairien, il ne considérait pas l'amour comme un échange entre un être A et un être B mais comme un remous en un seul être ; et il s'aimait déjà lui-même comme l'origine et l'objet de ses amours futures.

*

Jacques ne désirait point de maîtresses : il était « parvenu » plusieurs fois à s'affoler un peu par le fait d'une femme jusqu'à s'en croire amoureux, mais les moments où il croyait à sa passion étaient ceux où il était seul.

Amour

On voit une femme qui n'a point le genre de beauté que l'on aime. Cela agace. Et plus on est agacé plus on la regarde car il y a une sorte de volupté à être énervé par les imperfections des autres. Et peu à peu on est rempli de l'image de cette femme, on n'en voit plus d'autre. On n'a d'yeux que pour elle : on l'aime.

Ame et Corps

Rapports : Ils sont les mêmes que ceux de qualité et quantité dans l'univers sensible : étroitement unis, variant en proportion l'un de l'autre. L'âme est qualité, le corps quantité. Ce n'est point une théorie matérialiste mais elle nie l'immortalité de l'âme.

C

[Article **Cinéma** *: le début manque*[4]*]*

[...] l'indécision qui se traduit surtout en paroles. Les beaux films ont pour sujet la lutte d'un homme contre l'orage (*Way down East*), contre l'hostilité d'une petite ville (*La Belle Revanche*), le dur travail d'un aigrefin voulant arriver par les femmes (*Folies de femmes)*[5].

Le théâtre extrait un drame humain de son milieu : la ville, la nature pour nous en présenter le schème : il n'y a au théâtre que l'homme dans un décor de carton. Au cinéma l'homme est replacé dans son milieu, il en est inséparable et c'est ce qui donne à chaque aventure – la plus banale – son ton particulier : l'adultère du théâtre est entre quatre murs. Au cinéma il y a l'adultère dans les monts d'Ecosse, l'adultère à Monte-Carlo, l'adultère au Far West : le sujet en est renouvelé. Le film n'est pas divisé en parties : il est organisé. Il coule sans s'arrêter, comme l'esprit. Accompagné de la musique qui est ce qui ressemble le plus à une âme : le film est une conscience.

Ce qui plaît au cinéma c'est qu'on n'y sent pas seulement un effort artificiel : les acteurs font des efforts véritables : Mac Kee a fait 6 mois le métier de harponneur et a pensé périr[6], Maciste avait des muscles de fer[7], Albertini court de réels dangers et peine comme un acrobate[8], Tom Mix maîtrise vraiment des chevaux indomptés[9].

Le cinéma donne la sensation de l'ensemble.

Le cinéma donne le coup de pouce à la nature (cf. Nature) inachevée.

Le cinéma c'est la véritable idéalisation de la nature.

Le cinéma est le poème de la vie moderne (autos, chemins de fer, etc).

Le cinéma nous étale une conscience humaine. Il sait nous extérioriser la perception du non moi par un moi malade (Les juges de *Crainquebille*[10]).

Opinion de Chartier[11]

La scène ne reçoit point le tumulte mais plutôt et encore plus évidemment dans les foules une suite de tableaux dont ce mouvement même est effacé par la puissance de quelque loi chorégraphique. De quoi l'art de l'écran fournit une preuve par le contraire, et sans la chercher ; car le mouvement perpétuel est la loi de ses productions ; non pas seulement par ce que la parole manque radicalement (et l'on comprend qu'être muet de naissance ce n'est point se taire) mais surtout parce que l'acteur se croit obligé de s'agiter sans repos comme pour faire hommage à l'invention mécanique. (Alain)

Il faut garder de cela : la loi chorégraphique : c'est le rythme du cinéma.

*

Bergson et le cinéma : le cinéma montre bien que l'homme est actif : que le présent est action esprit s'abaissant à la matière.

*

Bergson et le cinéma[12] : « Écoutons une mélodie en nous laissant bercer par elle. N'avons-nous pas la perception nette d'un mouvement qui n'est attaché à aucun mobile, d'un changement sans rien qui change ? Le changement se suffit, il est la chose même. Et il a beau prendre du temps, il est indivisible : si la mélodie s'arrêtait plutôt ce ne serait pas la même masse sonore, c'en serait une autre également indivisible », c'est justement ce qu'est le cinéma.

Contrepoint

Otto Ludwig[13] qui fut sollicité tour à tour par la musique et la littérature a eu pour grande originalité de vouloir appliquer au drame la composition du contrepoint : sa tragédie *le Forestier* présente un jeu compliqué de thèmes dramatiques qui s'opposent, se développent séparément, s'enlacent, pour se

fondre dans l'unité du thème initial et final (cf. André Cœuroy : *Musique et Littérature*[14]).

Cinéma

Le Cubisme et le Rêve. Dans la technique naturaliste du cinéma le rêve nous est présenté comme nous le trouvons dans notre conscience : comme une représentation floue. Les films cubistes tirent leur charme de ce qu'ils donnent au rêve des arêtes dures, qu'ils lui appliquent des divisions des catégories, qu'ils mettent la netteté au service de l'imprécis. De là proprement le *bizarre.* Le rêve ou l'hallucination du film naturaliste n'est pas bizarre. Elle est seulement hallucinatoire, mais c'est la reproduction d'un *fait.* Le rêve dans le cubisme, dans ce décor aux lignes accusées aux plans lumineux qui se coupent à angles nets tire son irréalité remarquable de ce qu'il applique non pas le réel mais la quintessence, l'hypertrophie du réel à ce qui est *naturellement* flou (cf. *Raskolnikov et son rêve*[15]).

*

Caligari[16] est l'essence du cinéma. Par suite il est *entêtant.* Comme un cachet, un comprimé trop fort qui veut être dilué dans de l'eau.

D

Douleur

Les jeunes gens diffèrent en ceci des vieillards qu'ils ne relient pas leurs douleurs entre elles : l'instant présent est douleur. Mais ils ont oublié que la veille ils ont souffert, et l'avant-veille. Ce qui n'est plus ou n'est pas se dore à leurs yeux de belles couleurs ; aussi fussent-ils cent fois infortunés ils ne sauraient

dire « je suis malheureux » car ils ne savent pas qu'ils sont malheureux(x). Conseils généraux : l'absolu.

Descartes

Je suis – que suis-je ? Une chose qui pense. Une chose qui pense quoi ? Dieu. Le morceau de cire de Descartes fait figure d'apologue[17]. Descartes énumère les qualités que cette cire possède dans la durée : forme, couleur, saveur. Précisément parce qu'elles durent, elles ne sont pas. L'esprit n'arrive à l'être réel de la cire que lorsqu'il est parvenu à une qualité soustraite à la durée : l'étendue lieu de géométrie et d'intelligence.

Dialogue

Les classiques donnent la même force aux paroles de l'un et de l'autre parti. En fait dans la vie la force du débit est proportionnée à la situation, aux caractères, aux passions.

Discours

Beaucoup de gens ayant commencé un récit s'expriment difficilement et parfois entraînés par la phrase commencent la phrase suivante. Ainsi : Alors donc ou bien Donc – Dans ces conditions... telle est la force syllogistique de notre esprit qu'il pousse à construire des déductions là où il n'y a pas à en faire. Ces gens-là voudraient en vain bâtir quelque narration ordonnée, et déduire la fin du commencement.

Dans la rue. Mannekenpis[18]

Une femme était agenouillée derrière un tout petit garçon qui écartait fièrement les jambes. Et l'entourant tendrement d'un de ses bras pour qu'il conserve son équilibre elle pressait de l'autre main un petit bout de chiffon rose sortant de la culotte bleue ; et sous la pression il semblait que le chiffon s'égouttât en un petit jet clair et léger.

E

Enfant

Avant ce terme on est un enfant, on n'est pas un homme, Pascal[19]. Ce regret d'avoir été un enfant est fréquent au XVII^e^ siècle. La nécessité de passer par l'enfance est une faiblesse qui est dans l'ordre de la connaissance même comme une image du péché originel. Réaction avec Rousseau.

Espérances

Gœthe (Iphigénie Il 1)[20]

Orest
Grosse Taten ? Ja,
Ich weiß die Zeit, da wir sie vor uns sahn !
Wenn wir zusammen oft dem Wilde nach
Durch Berg'und Täler rannten, und dereinst
An Brust und Faust dem hohen Ahnherrn gleich
Mit Keul und Schwert dem Ungeheuer so,
Dem Räuber auf der Spur zu jagen hofften ;
Und wann wir Abends an der weiten See
Uns an einander lehnend ruhig sassen,

Die Wellen bis zu unsern Füssen spielten,
Die Welt so weit, so offen vor uns lag :
Da fuhr wohl Einer manchmal nach dem Schwert,
Und künstige Taten drangen wie die Sterne
Rings um uns her unzählig aus der Nacht.

F

Facile

Facilius est currentem incitare quam commovere languentem[21].

Cicéron

Fou

Fac-similé d'un prospectus[22].

Monsieur Ernest Thirouin, le Messager de la Paix désigné par la Nature aura l'honneur de faire deux conférences les samedi 15 et 22 mars 1924 à 8 h15 du soir aux Sociétés Savantes sous la bienveillance de Monsieur Albert le Brasseur, Fondateur et Directeur de l'« *Essai* » pour la rénovation de la pensée par l'art et la conférence.

Ce samedi 15 mars Mr Ernest Thirouin démontrera avec la plus grande certitude par la seule réflexion naturelle de l'auditoire et la preuve de son expérience matérielle, sans aucun secours artificiel de la Science, mais par la seule vérité intellectuelle de sa conscience

1º que la terre ne tourne pas mais oscille de droite à gauche

2º qu'il existe deux soleils identiques et froids

3º que la lune n'est que la photographie des 3.

Le samedi 22 mars Monsieur Ernest Thirouin démontrera de même

1º que la tuberculose est une folie naturelle créée par l'instinct de l'humanité et révélée par l'inexpérience matérielle des techniciens de sa science.

2º que la folie est une tuberculose artificielle produite par la raison des contributions mal organisées par l'inconscience intellectuelle des techniciens de sa politique.

Pour créer l'existence de l'idée naturelle de la Paix de l'humanité, il lui fallait d'abord révéler la vérité de la vie matérielle et divine de la nature pour produire l'existence de la vie artificielle et pacifique des nations en organisant la vérité de la vie intellectuelle de l'homme d'après sa conscience. C'est chose faite maintenant et le Messager de la Nature a l'honneur de pouvoir affirmer à ses lecteurs qu'ils peuvent publier aujourd'hui avec la plus grande certitude, que la Paix ne dépend plus que de la décision de Monsieur le Président de la République Française, Alexandre Millerand, et de Monsieur le Président du Conseil des Ministres Raymond Poincaré. Prière à tous les lecteurs de ce communiqué d'en faire part à tous les hommes qui se croient des intellectuels d'après leur titre de docteur, lorsqu'ils ne sont malheureusement que de faux artificiels par l'expérience matérielle de leur science terrestre et céleste. Car il n'y a, permettez au soussigné de vous le confier, que la culture de la nature qui puisse établir la vérité de la conscience divine et naturelle de l'humanité. La Société des Nations, de même la Commission des Réparations sont incapables d'établir la vérité de la Paix de l'Humanité, vu l'absence de véritables cultivateurs de la nature dans leur Comité.

Le Messager de l'Idéale Paix par la liberté de l'humanité d'après la vérité de la nature.

Ernest Thirouin
(Le futur dictateur)

G

Γνωθι σεαυτον[23] – (Σκεψαι τιη ει Epictète)[24]

« Tu le blâmes ? Ben, tu ne t'es pas regardé ! » Si, justement, c'est parce que je me suis regardé que je le blâme, j'ai le même défaut que lui. Ce défaut j'en ai percé jusqu'à la plus petite mesquinerie, j'ai longtemps séjourné avec lui (ce défaut) j'en connais la moindre apparence. Je ne le supporte que parce qu'il est *mon* défaut. Mais chez un autre il me devient odieux. Là où les autres ne voient que les grandes lignes je perce jusqu'aux plus petits détails. Je le hais d'avoir ce défaut parce que c'est le mien et qu'il se révèle tout à coup étranger à moi.

*

En nous étudiant bien nous-même nous pouvons tout y trouver : depuis l'esprit étroit du pédant jusqu'à celui du criminel, depuis les paisibles sentiments du rentier jusqu'aux sensations fortes du soldat. Il ne s'agit que de bien chercher.

Bergson écrit (*Rire*)

Si les personnages que crée le poète tragique nous donnent l'impression de la vie c'est qu'ils sont le poète lui-même, le poète s'approfondissant lui-même dans un effort d'observation intérieure si puissant qu'il saisit le virtuel dans le réel et reprend pour en faire une œuvre complète ce que la nature laissa en lui d'ébauche ou de simple projet[25].

Gœthe

Such ! Ausflucht solcher Art nicht ängstlich auf ! échappatoire
Man spricht vergebens viel, um zu versagen ;
Der andre hört von allem nur das Nein[26].

Geométrie

(Thibaudet[27])

Tout se passe dans la géométrie comme si la réalité n'était constituée que par l'espace *visuel* de la géométrie plane et par l'espace *tactile* de la géométrie dans l'espace. La géométrie euclidienne suit la pente de notre action possible sur la matière.

Gœthe

Il suffisait à Gœthe de faire un roman avec une de ses passions pour s'en délivrer aussitôt. En temps ordinaire, pour nous, il faut attendre que la passion soit entièrement déracinée, le chagrin entièrement passé pour en faire le sujet d'un écrit.

Goût

Certains snobs recherchent soigneusement dans un musicien les thèmes qui se rapprochent le plus de ceux d'Audran ou d'Offenbach[28]. Protégés par le grand nom de l'auteur ils peuvent alors dodeliner de la tête et battre la mesure. Insensibles aux grandes et véritables beautés, ce qu'ils aiment à travers Lohengrin ou Shéhérazade c'est Miss Helyett[29].

Giraudoux

Et certains modernes font leur originalité de ce qu'ils n'extrayent pas la personne humaine de l'univers mais l'y replongent. L'univers devient une conscience (cf. Bergson). Tout s'y tient, tout s'y organise. Poésie de l'interdépendance, voir Edgar Poe dialogue entre Oinos et Agathos[30] (Puissance de la Parole) où il dit qu'un simple mouvement de la main ébranle les dernières molécules du monde. Giraudoux matérialise cette idée.

Goblot[31]

L'idée fondamentale de Goblot sur le raisonnement, à savoir que le raisonnement est une opération constructive : l'homme construit un triangle, une proportion d'après certaines lois et conclut d'après cette construction. Cette idée s'accorde avec l'idée de Bergson : « Homo faber ».

H

Histoire

Deux manières de considérer l'histoire : du point de vue individualiste, s'intéressant à l'état d'esprit des grands hommes (Plutarque) – du point de vue collectiviste, s'intéressant aux grandes masses d'hommes, à leur évolution (Polybe).

*

Celui qui s'en tient à l'étude de l'état social et politique du présent est tenté de se croire à la cime de la civilisation. De là naissent l'optimisme et le pessimisme. L'étude des faits d'histoire prouve au contraire que nous ne sommes pas si loin du passé. Notre présent n'est pas définitif ; il y a continuité, et pour se rendre compte que nous ne sommes pas si loin de la barbarie, il ne faut pas comparer notre temps à la république idéale et future d'Οθτοπια, il faut seulement regarder le passé et saisir le nombre immense de ressemblances qu'il y a entre les faits d'ancien temps et ceux d'aujourd'hui.

*

C'est aussi le seul moyen de ramener les événements actuels à leur véritable importance. La guerre de 1914-18 que nous appelons « mondiale » parce que nous l'avons vécue perd de sa gravité lorsqu'on songe qu'elle est simplement la dernière en date des guerres de l'humanité.

Hirondelles[32]

Elles se massent sur un toit rouge comme de la viande crue. Elles se posent sur ses tuiles à raison d'une par tuile, jamais plus : comme les pièces d'un échiquier. D'autres tournoient alentour, ce sont les commissaires de la fête. Et, soudain, toutes ensemble elles s'envolent du toit. Alors chacune se dédouble, sous l'action du soleil et l'on croirait voir mille oiseaux voler sur le toit et mille autres dans le ciel, on dirait que le mur se projette en avant. Elles strient alors le ciel bleu de longues lignes noires, comme on marque sur les mers des cartes géographiques les transports.

Hommes

Tous les hommes ont besoin d'un témoin. Sans doute nécessité sociologique. Les uns inventent alors Dieu, les autres la conscience (personnifiée), les autres paraissent dans le monde, ne peuvent penser sans dire ce qu'ils pensent, les autres enfin déraisonnent, imaginant obscurément de belles femmes qui les regardent.

I

Images

Ce qui fait la beauté de la plupart des images des poètes et des romanciers c'est qu'on les lit en courant et que les mots se fondent ensemble pour donner une image qui n'a qu'un rapport de symbole avec l'image employée par l'auteur (rapport de symbole parce que le sens général est une force qui guide toujours) et qui est en général splendide beaucoup plus que l'image employée. C'est peut-être le moyen de retrouver à travers les mots et par intuition le sentiment de l'auteur appauvri par le discours.

*

Lorsque l'esprit se trouve en face de notions difficiles à assimiler, difficiles à penser, irrationnelles (continuité, relativisme, interpénétration, effort, tendances) il y substitue des images (pour la théorie du matérialisme qui veut que l'âme soit un produit de la matière je me représente de grosses pierres brunes qui s'accumulent les unes sur les autres et forment un dolmen d'où s'échappe soudain une fine fumée blanche) les images compensent l'irrationalité des notions, dissimulent cette irrationalité, deviennent habituelles, reparaissent quand reparaît la notion et permettent les raisonnements aussi bien que des mots, mieux même car elles s'accompagnent d'un sentiment de satisfaction, de plénitude (voir Intuition rationnelle) que n'ont pas les mots. Mais elles sont forcément fausses parce qu'elles sont logiquement construites et s'appliquent à des notions extra-logiques qu'elles appauvrissent. L'on peut être leur esclave comme on est l'esclave des mots.

Intuition rationnelle

C'est au fond une intuition d'ordre sentimental. Le critérium de la vérité est d'ordre sentimental. Sentiment de plénitude morale qui est ce critérium. Une semblable vérité touche les racines profondes de notre moi. Les autres restent en surface.

Ibsen

Théorie : Pas de sens à la vie, mais un certain nombre d'illusions sont nécessaires à l'homme pour vivre (pas les mêmes pour chacun). Otez-les lui, vous faites son malheur.

Intention

Il ne lui semblait plus qu'il y eut une raison à l'acte qu'il voulait faire. Le motif (haine, répulsion, désir) avait disparu. Ce qui restait c'était la notion nette qu'il avait décidé cela la veille, et qu'il fallait l'accomplir. Il le fit sans joie et sans crainte, parce que son moi de la veille avec ses douleurs et ses espérances avait poussé en lui un prolongement abstrait qui le poussait à l'action.

Intelligence

Lorsque vous vous réveillez d'un profond sommeil et que vous avez encore envie de dormir, tout votre être se tend vers le sommeil n'a plus qu'un désir : dormir. Et pourtant l'intelligence fonctionne à vide, s'attache à n'importe quoi et déduit, c'est fort douloureux. Voilà la pure raison, un mécanisme à vide et qui fait souffrir. Il n'est pas d'intelligence qui raisonne avec joie si elle n'est appuyée par le formidable réseau de tendances qui est en nous. Ceci se produit aussi lorsque nous attendons quelqu'un qui ne vient pas.

Illusion

Ce qui nous dicte la plupart de nos attitudes c'est une certaine représentation que nous avons de notre forme extérieure. Elle n'est pas toujours la même : nos actes, les attitudes de notre corps réveillent en nous des souvenirs d'images

représentant des êtres accomplissant pareils actes. Je souris, le doigt en l'air et je me crois obscurément le St. Jean de Vinci. Mes actes suivants seront colorés de cette croyance. Parfois il est une croyance directrice : telle grosse femme qui fait la petite fille se croit réellement physiquement petite fille. De là les ridicules.

*

En outre nous ne nous rendons pas assez compte que nos interlocuteurs ne sont pas vis-à-vis de nous dans la même disposition que nous sommes vis-à-vis d'eux. Je veux dire qu'une jolie femme en face de moi laid n'est pas comme moi en face d'elle.

Images

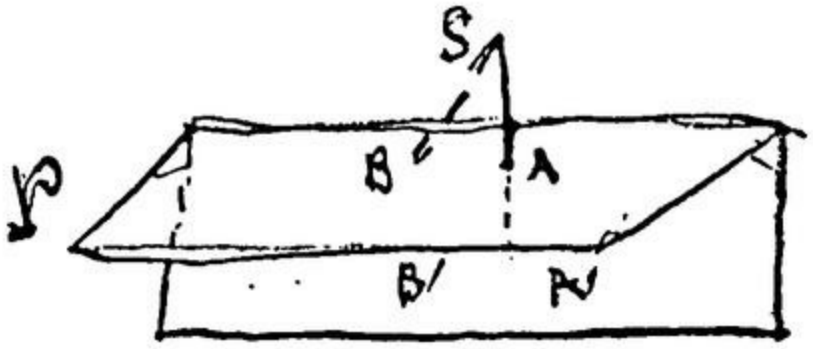
Deux grandes sortes : Intellectuelles (Morand) Sensibles (Proust). Souvent jointes et mêlées. Lorsque je distingue dans la nuit une bête monstrueuse qui est un arbre c'est une image sensible. Veux-je développer cette image je n'ai qu'à m'analyser moi-même. Quand je dis d'un aviateur que c'est un oiseau c'est une image intellectuelle, je n'ai pour développer cette image qu'à analyser les rapports de l'oiseau avec l'aviateur. Opération intellectuelle. Or nous avons en nous une multitude d'images sensibles qui dictent nos émotions. Le bleu de cette étoffe me rappelle le ciel bleu d'un jour d'été au-dessus du Sacré-Cœur. Ce sont les seules intéressantes.

Infini

L'infini en mathématiques n'est pas un infini statique. Soit la fonction $\frac{1}{1-x}$, x variant indéfiniment vers 1 sans l'atteindre.

La limite $\frac{1}{1-1}$ est l'infini. De même en géométrie : je projette A

en A',



B en B', etc. A mesure que B s'éloigne sur le plan P la droite SB tend à devenir parallèle au plan P', d'où une progression à l'infini. Lorsque la droite SB est parallèle au plan P' on dit que la projection de B sur P' est à l'infini. Il y a eu mouvement puisque SB a occupé une infinité de positions et B' une infinité de positions. En philosophie l'infini statique de la première antinomie kantienne ne peut être accepté, il serait contradictoire : enveloppant l'idée de mobile et d'immobile, il serait tel qu'il se maintiendrait au-dessus de toute grandeur donnée, mais en restant immobile. Inconcevable. Il faut donc revenir à l'infini dynamique, progression toujours inachevée, mouvement continu mais qui à un instant t occupe une position déterminable, qui est fini à tous les instants. En ce sens on pourrait dire que ce monde est fini c'est-à-dire qu'à tout instant il a des limites mais qu'il les dépasse à l'instant suivant bref qu'il n'est pas borné par le néant inconcevable mais qu'il est borné aujourd'hui par ce qu'il sera demain.

Idée générale

Ce que nominalistes ni conceptualistes n'ont dit c'est que l'image que recouvre le nom varie avec l'heure et le jour chez une même personne. Si je pense le mot « femme » je penserai tantôt à une jeune tantôt à une vieille.

J

Joinville

(Le Sénéchal de...)

Le Sage ne doit jamais laisser paraître sur son visage les souffrances qu'il a dans son cœur[33].

L

Lamartine

Jocelyn[34] – Epilogue

> J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
> De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
> De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,
> Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs ;
> Le chêne, dans son nœud la retenant de force
> Et recouvrant le fer de son bourrelet d'écorce,
> Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
> L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur !
> C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,
> Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme !

Louise Labé,

poétesse lyonnaise 1525-1565[35]

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien, où j'ai tant aspiré
Et pour lequel j'ai si haut soupiré
Que de sanglots ai souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse !
Plaisant repos plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe :

Et si jamais ma pauvre âme amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

Lune

Une lune de haï kaï, blanche à travers les pommiers.

Lewis et Irène

(B. Grasset 1924)[36]

Il alluma ses phares et rentra vers cette lueur rouge, ce trou plus clair repeint de rose, qui s'aviva dans la nuit à mesure que les pavés devinrent plus houleux : Paris[37].

*

Des femmes : il lui en faut tout le temps, il ne sait pourquoi. Il lui en faut pour les regarder de profil, pour les inonder de cadeaux, pour les enivrer, pour cultiver leur esprit, pour les profaner, pour leur faire le caractère, pour les congédier, pour passer ses colères, pour garder le lit et les mettre pendant quelques jours au courant des littératures étrangères, pour ne pas manger seul, pour se réveiller, franchir de mauvais pas, poursuivre la vérité, pour voyager. Pour voyager surtout. C'est là qu'elles sont le plus agréables, toujours plus souriantes qu'ailleurs. Les voyages ne commencent-ils pas par des robes, pour finir par d'autres robes ?[38]

*

Ils se trouvaient tous deux en équilibre, au centre des masses obscures du ciel et de la mer, d'un double éclairage, l'un géométrique sur terre, le long des trottoirs, l'autre désordonné et poétique, au ciel[39].

*

« Es-tu reçu à ton examen de conscience ? »[40]

*

Il ne faisait plus clair que dans le ciel ; comment dire que la nuit descend : elle monte[41]

*

Lewis ne répondit rien. Cette enfant lui tenait bien profondément au cœur. Il la prit dans ses bras, passa sa main entre sa robe et son corps : « Irène, votre nom veut bien dire Paix, n'est-ce pas ? »

Irène resta sans force, la tête sur les genoux de Lewis, comme une petite cité grecque ivre de son tyran[42].

*

« Ce que je vous propose, c'est ceci : êtes-vous disposé à reprendre l'affaire ? »

« Quelle mouvante aventure... », pensa Lewis...

Cette entreprise de San Lucido venait et revenait depuis un an dans sa vie comme un motif poétique, d'un romanesque absurde. Il revit la mer fleurie, sondée par une jeune femme aux bras bruns. Il revit le profil pur des collines siciliennes et le ciel d'un bleu tremblant. Il jeta un cri, le premier de sa vie :

« Irène ne pars pas ! »

– Allons. Vous savez ce que je vous ai dit. Réfléchissez. Que vos mots soient à la mesure d'un dernier entretien. Calculez. Vous êtes ici pour cela. Pour moi seule il est onéreux de vous avoir demandé de venir...

– « Ne continuez pas. J'ai déjà eu raison de votre orgueil. »

Irène se sentit à son tour gagnée par l'ivresse des paroles méchantes. Mais elle se maîtrisa :

« Demeurons à distance égale de l'insolence et de l'affliction, voulez-vous ? »

Des pensées plus lisses se glissèrent entre eux, après cette phrase.

« Nous voici, reprit-elle, rentrés dans la vie, en combattants isolés. Prenons-en notre parti. Faisons-nous une bonne guerre.

– Irène, je vous...

– Je vous arrête, de peur que vous n'alliez prononcer un mot qui ferait tomber le ciel sur nos têtes. L'amour n'est fait ni pour vous ni pour moi. J'ai accepté un

moment d'être sur terre pour autre chose que pour peiner : la punition devait venir. Oui ou non, voulez-vous la mine ? Répondez-moi.

– Je vais examiner cela, fit Lewis. En tout cas, nous ne pourrons reprendre vos actions dédoublées en juin dernier qu'au pair ; quant aux prélèvements de prévoyance ils ne sauraient entrer en ligne de compte... »

Et il s'écroula dans les sanglots.

A travers les gréements, l'on vit sortir des nuages une lune huileuse.

– Le chagrin ne l'égare pas, pensa Irène. Ses conditions sont plus dures encore que celles des Italiens[43].

*

– Vous êtes pessimiste, Lewis, sans avoir réfléchi, parce que c'est plus commode. On n'a pas d'ennuis si l'on se dit que cet univers n'a aucun sens... mais moi (topo sur le devoir)

– Vous êtes une optimiste triste et moi un pessimiste gai, répondit Lewis[44].

*

Comme beaucoup d'hommes d'affaires, Lewis ignorait l'arithmétique, perdu ainsi qu'un enfant dans une règle de trois.

Irène se moquait de lui :

Vous finirez comme l'oncle Priam, disait-elle. Un soir, il fit ses comptes et découvrit un déficit énorme. Il prit un pistolet et se tua. Le lendemain on constata qu'il y avait une erreur de calcul : il laissait six millions à ma tante Clytemnestre[45].

*

Liberté

Lorsque deux tendances sont en jeu il n'y a pas liberté. La balance va où l'entraîne le plus lourd poids. Mais souvent l'une des deux est assoupie. On sait seulement qu'elle existe. Si on agit pour cette tendance assoupie en sachant qu'elle existe mais sans en sentir les <sollicitations> on est libre.

*

C'était un ciel bleu noir de pellicule oblitérée, avec çà et là des taches nuageuses comme des empreintes digitales.

*

Dans un paysage comme dans un morceau de musique il faut distinguer ce qui charme la raison (ordre, symétrie, arrangement artistique) et ce qui charme les sens (bruit, couleur, lumière). Les classiques préféraient la première catégorie.

M

Morale

Les notions morales n'empêchent pas l'homme d'agir. Ses passions sont là pour le forcer à faire ce que la morale défend. Mais les notions morales empêchent l'homme de penser. On ne s'interdit pas une mauvaise action mais une mauvaise pensée. Elles sont comme des princes absolus mais à rebours qui laisseraient toute liberté d'action mais supprimeraient la liberté de pensée[46].

Le paradoxe souvent exposé qu'il n'y a pas de morale part souvent d'un sentiment d'une extrême délicatesse, à la fois désir de moralité, et répulsion envers ceux qui exposent lourdement maladroitement une morale de Marseillais. Il en est de même de ceux qui crient bien haut que l'« amour est le contact de

deux épidermes[47] ». C'est qu'ils sont blessés par ceux qui avec roulements d'yeux parlent de l'amour-passion.

Morand

Sérénade cardiaque

Dans l'aube et ses draps douteux
Les coqs ébréchés s'interpellent.
Reniement rose. Fleurs aux poubelles,
Mon amour diminue singulièrement pendant que vous dormez[48].

L'hôtel contre la nuit

Heureux de leurs manchettes des messieurs vernis
les attendent
en faisant à la nuit des pointes de feu,
tandis qu'en bas,
les deux ascenseurs huilés,
aimants,
négligeant les couloirs supérieurs,
(où, sous les portes, dort un chocolat ridé au fond des tasses)
descendent se coucher aux pieds
du portier de nuit[49].

Saint-Sébastien

Trois heures et quart, l'heure stupide est là.
Au travers des dalles en pâte de verre
le jazz-band me chatouille les pieds.
Saint-Sébastien tend son corps basque
aux flèches des vieilles joueuses
avides d'un numéro plein.
(mais qui nous rendrait 35 fois notre mise sinon les Saints ?)
La bille se déroule comme une bande de mitrailleuse,
chantant cette fausse berceuse qui est le Hasard.
Au fond des coquillages sonores,
on entend la voix des croupiers belges[50].

L'Escorial

Paquebot sur la montagne
– tempête durcie –.
Qui n'a déjà vu l'Escorial dans des rêves illustrés ?
Pourrissoir : rois condensés. Géométrie du gril de Laurent.
2500 portes pour entrer dans ce théorème,
et point de sortie que Dieu : C.Q.F.D.
On peut entendre la messe de son lit,
grâce à l'invention jésuite du théophone.
L'Hostie est le plat du jour[51].

La danseuse de Tanger

Le pied, l'œil, les doigts, la langue

Partent en même temps.
Elle sourit à son labeur
Et porte le rythme
Comme un sac de pierres.
Au bras elle a une gourmette d'argent,
Et pas d'autre honte que ses dents.
A coups de coudes,
Et par roulis d'épaules,
Elle bat avec ses seins las,
Découverts,
Une sorte de crème monstrueuse
que lèchent les âniers
et le policier de service[52].

Août-septembre 1914

La guerre fut sur nous comme un pan de mur qui s'abat,
écrasant les vacances frêles
et tout l'été de la France
dont les enfants se baignaient avec des cris
dans des rivières pleines d'herbes,
dont les cyclistes humaient des grenadines avec des mouches[53].

Soir de grève

Rumeurs...
On entend crier un train qu'on égorge.
Mais ce ne sont que des permissionnaires.

Ce n'est encore que du vin rouge[54].

Mort d'un autre Juif

Ce peuple n'imagine pas d'autre bien-être
que de se sentir tous blottis autour de l'Etat
comme autour d'un poêle[55].

Leçon de natation (25 poèmes sans oiseaux)[56]

Le ciel est bleu,
la mer est belle,
n'oubliez pas ce qu'on vous apprend,
écartez les pieds, mademoiselle,
et portez les bras en avant[57].

Les singes

Ils ont des yeux qui ont tout lu,
dans leur ventre de petit-gris
il y a un sucre d'orge rose
qui fait rire les femmes des armateurs de Pola[58].

Contentieux

7000 soirs
à côtoyer les abîmes, grands pots pleins d'idées tristes
à chercher les femmes coloriées
qui font au coin des rues des promenades en forme de hameçons,
le soir où je battis Fléchier aux points avec des gants de 8 onces,
et celui dans les allées de Hyde Park
où je faillis me faire sauter la cervelle,
– autant pour moi que pour elle – ;
jusqu'à ce que des jeunes filles passassent et dissent en riant :
« Voilà un homme qui va se faire sauter la cervelle ! »
7000 soirs, et aujourd'hui devant ce lycée,
un même enfant méchant et mou comme de la viande crue[59].

Profits et pertes

La vie et la mort sont d'un excellent comique,
Le tout est de les lire dans une bonne traduction[60].

Omnium-Participation

Mes amis me reprochent de goûter les catastrophes, et pourtant
je dépends comme un chien de la moindre caresse[61].

Progrès de l'automne

Aimer, c'est parler.
Devant l'impossibilité d'un discours soutenu
chacun s'en tire par des paroles engageantes.
Complices de l'été
nous nous sentons partisans d'une cause perdue,
devant les villas sous scellés.
Les vacances se tuent
En se jetant sous les locomotives.
Les allées et les venues
sont jonchées de feuilles mortes et de raisins séchés.
Décomposition du soleil en terre.
Compositions. Fournitures scolaires.
Des résolutions pour l'année entière[62].

Minutie

Il traitait ses pensées avec la même minutie risible que les vieilles filles apportent à ranger leurs chiffons. Il les classait, ne se lassait point de les ranger avec ordre, les couchait sur un petit carnet, comme l'autre range ses robes dans une petite armoire, lui, de peur qu'elles ne se dénaturent, elle de peur qu'elles ne se froissent. Et aussi il utilisait tout, avec une sorte d'affectation envers lui-même, une affectation d'être industrieux. Lisait-on ses romans on y trouvait telle phrase d'une conversation de la veille, telle description d'un menu fait aperçu quinze jours auparavant, telle citation d'un ouvrage lu depuis peu, disposés avec une sage économie, une prévoyance de père de famille.

Montaigne

« Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croître, la nuit, des cornes à tel qui ne les avait pas en se couchant, toutefois l'événement de Cyppus, Roi d'Italie, est mémorable, lequel pour avoir assisté le jour en grande affection au combat de taureaux, et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la tête, les produisit en son front par la force de l'imagination[63]. »

Mouvement

Lorsqu'on ne voit pas naître un mouvement humain : mouvement de X pour prendre un livre qui m'appartient, lorsqu'on ne le voit pas accompagné du sourire qui s'excuse, de l'hésitation polie de la main, ou tout simplement lorsqu'on ne voit pas sa souplesse féline, mais qu'on entend seulement sur la table le frottement du livre qui s'en va, l'on imagine le mouvement sec, raboteux, insultant, grossier et l'on se met en colère.

Malherbe

Et les fruits passeront la promesse des fleurs[64].

Mentalité

On a la mentalité qui est à la mode. Je suis sûr qu'au XVII^e^ siècle où l'on aimait la Raison on était en réalité tout raison, parce qu'on l'aimait, qu'on y faisait attention, qu'on la cultivait. Aujourd'hui que nous analysons nos sentiments à demi-conscients nous les créons par là même et les multiplions. En cela donc nous sommes différents des hommes du XVII^e^ siècle. Il ne faut pas dire qu'ils avaient le même état psych. que nous mais qu'ils n'y faisaient pas

attention : ils étaient tout raison, nous tout sentiments, eux toute claire et étroite conscience, nous toute conscience large et obscure. Là est l'évolution.

Musique

Quand on entend de la musique l'image visuelle
correspondante est celle de l'eau (jaillissement, vagues, courant).

Machine

Kant a tenté de faire de l'esprit humain une machine (cf. Noël 11 : *Beau triomphe du machinisme*[65]).

N

Nature

Ce qui distingue les créations de l'homme des productions de la nature c'est que les créations de l'homme sont mesquines et parfaites, celles de la nature grandioses et ratées. Elles n'ont pas l'élégance de la simplicité. Elles ne sont pas comme on croyait au XVII^e^ siècle les plus simples possibles ; elles sont compliquées et floues. La vue de tel site donne nettement le sentiment de l'imparfait poétique. La vue de la chambre aux machines d'un navire le sentiment net du précis, du parfait. On trouvait cela prosaïque autrefois. En notre siècle d'activité on bâtit une esthétique de la précision industrielle, on goûte la beauté des Rolls-Royce – des locomotives.

Nouvelle

Sujet de nouvelle (Suite de Jésus la Chouette)[66]

Titre : Le Sac

Iº Je suis en présence du Sac. Ma mère à la cuisine se dispute avec la bonne. D'abord paralysé je finis par voler cinq francs, puis je me mets au piano. Mardi 4 h1/2.

IIº Second vol : le soir en chemise, pieds nus je vais voler 6frs dans l'armoire. Episode du chou à la crème. Pelletier et Bouthiliers, caractères. Mon amitié-passion pour eux. Mercredi.

IIIº Marcelle, fille de l'ouvreuse du théâtre et du cinéma. Raccolée jeudi au cinéma de la rue Amyrauld par Pelletier. Je paye à goûter dans les petites voitures vendant du chocolat des environs du cinéma Familia.

IVº Bouthiliers absent du cinéma revient le lendemain. Je vole 20 frs. C'est un vendredi. Nous devons aller voir Marcelle au théâtre ce Dimanche : opérette : fille de Mme Angot[67]. Présentation de Bouthiliers à Marcelle à 4h1/2. Sommes suivis par Claveau, Etienne et Cardinau. Je me détache du groupe Bouth*[iliers]* Pel*[lefier]* Marcelle pour casser la figure avec Cardinau. Pel*[letier],* Bouth*[iliers]*, Marcelle disparus. Bataille indécise avec Cardinau. Nous rentrons épuisés Cardinau et moi et Etienne. Echange d'injures homérique. Etienne pris comme arbitre : « Ai-je été vainqueur ? » Me raccompagnent jusqu'à la porte. Ma mère les voit.

Vº La nuit. Je suis couché. Veste étendue sur mon lit. Ma mère entre. Veste maculée de boue par notre lutte. Elle la brosse. Bruit de pièces. Elle fouille, je lui dis où se trouve la poche *secrète* à argent pour paraître dégagé. Moment d'angoisse puis : « C'est à Cardinau. Je l'ai chipé pour rire ». Résolution nocturne : offrir à Cardinau de partager.

VIº J'offre à Cardinau, mon *ennemi,* le lendemain. Il accepte pour 12 f 50. Le reste sera remis à Pelletier et Bouthiliers qui me le rendront. Séance chez ma mère (Pelletier, Bouthiliers, Cardinau et moi), Cardinau prend l'argent.

VIIº Le dimanche : pas un sou. Pelletier et Bouthiliers m'ont dit le samedi ne pas avoir d'argent sur eux. Ils me prendraient ma place le lendemain au théâtre. On y joue Mignon[68] Le lendemain à 3h1/2 je vais au théâtre, je vois leur visage aux carreaux du foyer, ils me voient et le retirent précipitamment. Ma rage impuissante, un quidam me donne un billet de rentrée. J'oublie ma colère et monte. Froidement et bizarrement reçu. Dans une loge Pelletier, Bouthiliers et Marcelle. Ma stupidité envers Marcelle. Ses petits rires moqueurs. J'attire Pelletier dans un coin et lui demande mon argent. Il dit qu'il l'a donné à une œuvre de charité et qu'il dira tout à ma mère si je l'embête. Il raconte l'affaire à Marcelle et à Bouthiliers qui l'approuvent. Je m'en vais accabdé. Il est cinq heures. Il y a quelqu'un à la maison quand je rentre : c'est Mme Cardinau. La lampe électrique. Je suis perdu. Aveux. On m'envoie à Paris pensionnaire. (nº 3 un Double Amour[69] – nº4 le Pou Noir et le Scaphandre[70].)

Nietzsche[71]

C'est un poète qui a eu la mauvaise fortune d'être pris pour un philosophe. Ses livres traduisent le rêve d'un conquérant, d'un homme né pour être conquérant mais malade et faible et qui se console par l'imagination. Ainsi les Grecs lorsqu'ils reproduisent les traits d'un Socrate, d'un Périclès, nous révèlent une laideur insoupçonnée. Qui sait si leurs beaux Apollons ne sont pas aussi le fruit d'un rêve de toute une race, d'une race laide rêvant d'un idéal de beauté ? Il aura (Nietzsche) toujours un succès près de ceux qui se plaisent moins au commerce des idées qu'à la forme qu'elles ont.

Mer

La mer *ronde* et finie comme un miroir convexe d'acier.

A Pâques la mer ressemble à un théâtre avant la représentation. Personne – les lumières éteintes les fauteuils vides – triste et douce impression.

Moi

J'ai cherché mon moi : je l'ai vu se manifester dans ses rapports avec mes amis, avec la nature, avec les femmes que j'ai aimées. J'ai trouvé en moi une âme collective, une âme du groupe, une âme de la terre, une âme des livres. Mais mon moi proprement dit, hors des hommes et des choses, mon vrai moi, inconditionné, je ne l'ai pas trouvé. (Cf. Hume et le phénoménisme psychologique.)

O

Orgueil

Il n'est pas nécessaire de se croire intelligent, ou beau ou fort pour être orgueilleux de soi. On peut se croire bête et être orgueilleux de soi-même. L'orgueil est une tendance qui s'alimente elle-même. Mais l'orgueil qui ne s'appuye pas sur la croyance en une valeur intellectuelle ou morale remarquable, donne la susceptibilité, la timidité, la méchanceté.

Onanisme

Pour certains l'amour de Dieu est un onanisme comme un autre.

P

Properce[72]

Cynthie endormie

Talis visa mihi mollem spirare quietem
Cynthia non certis nixa caput manibus,
Ebria cum multo traherem vestigia Baccho
Et quaterent sera nocte facem pueri.
Hanc ego, nondum etiam sensus deperditus omnis,
Molliter impresso conor adire toro
Non tamen ausus eram dominae turbare quietem,
Expertae metuens iurgia saevitiae ;
Sed sic intentis haerebam fixus ocellis
Et modo solvebam nostra de fronte corollas
Ponebamque tuis, Cynthia, temporibus
Et modo gaudebam lapsos formare capillos
donec diversas praecurrens luna fenestras
Luna moraturis sedula luminibus,
Compositos levibus radiis patefecit ocellos.

Professeur

Ce professeur n'interrogeait que ceux de ses élèves qui étaient polis : ceux-là savaient se taire à temps et le laisser briller. Les autres à moins de n'avoir rien à dire avaient la grossièreté de répondre à ses questions et de hausser la voix jusqu'à couvrir son perpétuel bavardage.

Perroquet

Jean Lemaire de Belges : « L'Amant vert »[73]

Proust

Ode de Morand à Marcel Proust[74]

Ombre
née de la fumée de vos fumigations,
le visage et la voix
mangés
par l'usage de la nuit,
Céleste,
avec sa rigueur, douce, me trempe dans le jus noir
de votre chambre
qui sent le bouchon tiède et la cheminée morte.

Derrière l'écran des cahiers,
sous la lampe blonde et poisseuse comme une confiture,
Votre visage gît sur un traversin de craie.
Vous me tendez des mains gantées de filoselle ;
silencieusement votre barbe repousse
au fond de vos joues.
Je dis :
– Vous avez l'air d'aller fort bien.
Vous répondez :
– Cher ami, j'ai failli mourir trois fois dans la journée.

Vos fenêtres à tout jamais fermées
vous refusent au boulevard Haussmann
rempli à pleins bords,
comme une auge brillante,

du fracas de tôle des tramways.
Peut-être n'avez-vous jamais vu le soleil ?
Mais vous l'avez reconstitué, comme Lemoine si véridique,
que vos arbres fruitiers dans la nuit
ont donné des fleurs.
Votre nuit n'est pas notre nuit :
c'est plein des lueurs blanches
des catléyas et des robes d'Odette,
cristaux des flûtes, des lustres
et des jabots tuyautés du Général de Froberville.
Votre voix, blanche aussi, trace une phrase si longue
qu'on dirait qu'elle plie, alors que comme un malade
sommeillant qui se plaint,
vous dites qu'on vous a fait un énorme chagrin.

Proust, à quels raouts allez-vous donc la nuit
pour en revenir avec des yeux si las et si lucides ?
Quelles frayeurs, à nous interdites, avez-vous connues
pour en revenir si indulgent et si bon ?
et sachant les travaux des âmes
et ce qui se passe dans les maisons,
et que l'amour fait si mal ?

Etaient-ce de si terribles veilles que vous y laissâtes
cette rose fraîcheur
du portrait de Jacques-Emile Blanche ?
et que vous voici, ce soir,
pétri de la pâleur docile des cires
mais heureux qu'on croie à votre agonie douce
de dandy gris perle et noir ?

1915

Progrès

Ce qui prouve le progrès de la société et de l'intelligence individuelle, c'est que le jeune homme presque encore un enfant, par l'influence du milieu, par sa propre intelligence retrouve les idées que de grands philosophes ont trouvées à grand peine quelques années avant lui. J'ai reconnu après avoir lu Nietzsche mon idée sur la volonté de triomphe en lui. Chez Guyau[75] j'ai trouvé des notations sur le souvenir etc. Proportionnellement je suis bien inférieur à l'un de ces penseurs. Absolument je leur suis supérieur pour avoir retrouvé sans grand effort ce qu'ils avaient trouvé dans une recherche de toute leur vie et cela tient au développement continuel de l'intelligence à travers les âges. De même qu'absolument Bourget est plus fin psychologue (quoique inepte) que Racine ou Madame de La Fayette (des génies) de même absolument je suis plus intelligent qu'Aristote. Gourmont le nie et distingue le contenant qui est immuable, et le contenu qui est en évolution. Mais c'est faux... Si le contenu s'agrandit il *faut* que le contenant se relâche, s'agrandisse. Il faut aussi dans l'esprit des cases plus compliquées à mesure qu'il y a plus de notions. Et aussi après Hegel, Bergson notre principe d'identité s'est assoupli. « *La véritable admiration est toujours rétrospective*[76]. » Toujours ? *Non* : l'architecture artistique, la statuaire, la peinture sont restées en arrière, nous nous en éloignons. Nous ne saurions construire une cathédrale, brosser un Rembrandt. D'où une immense admiration qui n'est pas rétrospective. Il est ainsi certaines formes de l'évolution humaine qui subissent un arrêt, même un recul sans qu'on puisse vraiment expliquer pourquoi. Seuls l'*intelligence* et le *goût* connaissent un progrès *toujours* ascendant.

Poésie

Jules Lemaître écrit :

« Je suis persuadé que depuis soixante ans nous nous faisons une idée beaucoup trop étroite de la poésie. Nous ne pouvons presque plus la concevoir en dehors du pittoresque de l'expression ou des descriptions de la nature végétative ou des sentiments violents et mystérieux. Nous pensons que la poésie doit être toute “images” et nous sommes tentés de croire que celle de chez nous s'est réfugiée chez les romantiques et les parnassiens et chez les poètes de la Renaissance mais qu'aux 17e et 18e siècles il n'y en a pour ainsi dire pas, je soupçonne que c'est là une erreur considérable... En fait il y a dans la poésie un charme inexplicable et de l'ensorcellement, elle consiste au bout de compte à redoubler le plaisir que nous fait la réalité matérielle et morale, en la traduisant d'une certaine façon et puisqu'elle est un mélange harmonieux de la réalité et du rêve d'où naît une volupté. Pourquoi la traduction des sentiments les plus délicats les plus polis et les plus tendres de l'humanité civilisée, pourquoi la suprême élégance de la vie ne serait-elle pas poésie en effet ? Et s'il ne s'agit là que de plaisir, pourquoi serais-je moins charmé par la souplesse d'une expression dont l'exactitude aisée me suggère ce qu'elle ne dit pas et m'invite à la compléter que par la richesse du vocabulaire et l'entassement des métaphores[77]. »

*

Pierre de Nolhac écrit :

« La poésie... comporte l'observation quotidienne de la vie, s'attache à noter l'influence des êtres et des lieux sur les mouvements de l'âme et son analyse intérieure se résout toujours en mélancolie[78]. »

*

Brunetière : c'est la réfraction de l'univers à travers un tempérament[79].

Professeur

Aux élèves – Expressions du métier

Ce n'est pas vide – Sujet bien vu – Passage bien rendu – Vous avez remué beaucoup d'idées – De fort bonnes choses – De bonnes indications – Observation judicieuse – Copie solide et bien construite – Des connaissances.

Parlant d'un texte : c'est fort joli – C'est pimpant – C'est fait de Rien.

Voyez le *couplet* de Dorante. Voici qui a une certaine allure.

Des erreurs – Des fautes – Mauvais, ça – C'est très mauvais – Du soin – Efforts parfois couronnés de succès – Le résultat ne répond pas aux efforts – Nature vive et primesautière – Naturel léger – Pas mal mais nous attendons mieux – Pourrait mieux faire – Travail et résultat satisfaisant – C'est le néant ! – Très superficiel – Des rapprochements ingénieux – C'est piquant.

Pascal

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable ; [...] Ce sont misères de grand seigneur. Misères de roi dépossédé[80].

*

Ce qui est nature aux animaux nous l'appelons misère en l'homme...[81]

*

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire et nous négligeons le véritable[82].

*

La douceur de la gloire est si grande qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort (soldats) on l'aime[83].

*

Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente[84].

*

Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler[85]

*

Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait on en est encore tout prévenu : si longtemps après, on n'y entre plus[86].

*

Le ton de voix en impose aux plus sages et change un discours et un poème de force[87].

*

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se

regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition humaine[88].

*

Qu'une vie est heureuse lorsqu'elle commence par l'amour et finit par l'ambition[89].

*

Si une femme veut plaire... elle y réussira ; et même si les hommes y prenaient tant soit peu garde elle s'en ferait aimer : il y a une place d'attente dans leur cœur : elle s'y logerait[90].

*

A force de parler d'amour on devient amoureux[91].

*

Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose il est bon qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes – car la maladie principale de l'homme est la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut savoir...[92].

*

Certains auteurs parlant de leurs ouvrages disent : « Mon livre, mon commentaire, mon histoire, etc ». Ils sentent leur bourgeois qui ont pignon sur rue et toujours un « chez moi » à la bouche. Ils feraient mieux de dire : « notre livre, notre commentaire, notre histoire », vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur[93].

*

Diseur de bons mots, méchant caractère[94].

*

Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité au lieu de la leur donner[95].

*

Le temps et mon humeur ont peu de liaison. J'ai mes brouillards et mon beau temps en dedans de moi ; le bien et le mal de mes affaires même y fait peu[96].

*

Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension, elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire à autre chose[97].

Passé

Nous le portons comme une besace derrière notre dos. Nous n'y prenons pas toujours les objets nécessaires. Mais *nous en sentons toujours le poids.*

Règle de l'interpénétration par association chaque fois qu'on associe un souvenir à une représentation on ne voit plus la représentation qu'à travers le souvenir[a].

Proust

Je n'aime pas seulement Marcel Proust comme un grand auteur, je l'aime encore comme un tonique, un excitant. Il insère en moi sa méthode, l'ayant lu je pense tout le jour comme lui. Je suis indulgent à ses fautes, je les aime. Lorsque je rencontre une phrase où manque le verbe, ou une puérilité, je l'aime autant que les grandes beautés de l'œuvre, comme on aime sur le cou de son amie un poil follet ou un grain de beauté. Ce que j'aime aussi en lui c'est la teinte générale de son œuvre : mer calme au soleil d'un matin de mars, teinte qui se perd dans *So[dome] et Go[morrhe]* III et la tragique *Prisonnière.* Ayant lu chacun d'eux à de longs intervalles de distance, le dernier que je lisais m'a toujours paru le meilleur parce que j'étais toujours stupéfié d'être transporté de la médiocrité de la vie ou de la littérature, dans son royaume. Et chaque lecture m'était une initiation.

Pierre Mille écrit : « Ce qui caractérise le talent original de Marcel Proust c'est le simultanéisme, un simultanéisme qui cherche à s'exprimer par la syntaxe la plus traditionnelle. Tout apparaît à Marcel Proust sur le même plan et au même instant, et cette association d'une syntaxe de construction logique et traditionnelle avec une façon tout à fait nouvelle de concevoir la vision et les temps de la vision nous donne cette phrase...[98] »

Proust a une conception pessimiste de l'amour (Swann-Odette, S[ain]t Loup-Rachel, Charlus-Morel, Morel-la giletière, Proust-la duchesse de Guermantes, Proust-Albertine). Pour Proust l'amour est une passion ridicule et cruelle qui trouble l'économie mentale. Son grand et surprenant talent est de faire évoluer ses personnages. L'évolution de Charlus depuis la présentation de ce « coureur de femmes » dans *A l'ombre des j[eunes] f[illes] en fleur* jusqu'à la *Prisonnière* est merveilleuse. De même l'histoire de la sonate à Vinteuil[99].

R

Roman

Petits sujets de roman

Un universitaire de 54 ans a écrit à 22-25 ans de beaux romans. Il s'est encroûté et parle de ses romans avec le respect inconscient de l'impuissant mais surtout avec le mépris de l'homme qui, avançant en grade, s'est cru devenu un homme. Expliquer Racine borne son horizon. Une jeune fille qui lit par hasard ses romans lui révèle qu'ils sont beaux, le lui fait comprendre. Il veut en écrire d'autres, touche du doigt son incapacité. Vie désormais aigrie.

*

Un assassin qui va se livrer, sans remords proprement dit, par *besoin social d'être puni.*

Ridicule

Le ridicule est bien plus facile à dégager par le raisonnement qu'à surprendre en réalité. Tel jeune naïf m'a vanté la tendresse de sa maîtresse et n'en a reçu en définitive qu'un « coup de pied de Vénus »[100]. Je l'entends exhaler plus tard sa rage et jurer qu'il la calottera. Mais je n'ai point ce sens spécial qui me fait éclater de rire devant ce contraste entre les enivrements d'un jour, les désillusions rageuses du lendemain : il me faut raisonner – et timidement.

Rembrandt

Fils d'un meunier (1606). Se fixe à Amsterdam en 1631. Gloire. Puis débâcle en 1651. Vend ses collections. Meurt insolvable en 1669.

Eaux-fortes dès 1628 Les philosophes 1633

Leçon d'anatomie 1632

Ronde de nuit 1642

Les Syndics 1661[101]

Pèlerins d'Emmaüs 1648

Bon Samaritain 1648

Bethsabée 1654

Portrait de sa mère
Portrait d'un rabbin
Les noces de Samson (fig. de Dalila)
Le Samaritain

Racine

1re Préface d'Andromaque

Et Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, *c['est-]*.à.-d*[ire]* ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait mauvais. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c['est-].à.-d[ire] une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

Note pour un roman

(Le Pou noir)

Le roi de Bohême attire notre admiration. On voudrait l'avoir pour collaborateur, on lui paye un verre de blanc. Il s'anime peu à peu, perd son air spirituel pour nous dire ses théories (confer Fou). Fraval le rembarre. Dispute. Fraval le *fout* à la porte[102].

Rabelais lyrique

Comment frère Jean conseille Panurge[103]

« Si continuellement n'exerces ta mentule, elle perdra son lait et ne te servira que de pissotière. »

« Tu me sembles, dit Panurge, aucunement douter voire défier de ma paternité comme ayant peu favorable le *raide dieu des jardins.* Je te supplie me faire ce bien de croire que je l'ai, à commandement, docile, bénévole, attentif, en tout et partout. »

« Je t'entends, dit frère Jean, mais le temps mate toute chose. Il n'est le marbre, ne le porphyre qui n'ait sa vieillesse et décadence. Déjà vois-je ton poil grisonner sur ta tête. Ta barbe, par les distinctions du blanc et du tanné, du gris et du noir, me semble une mappemonde. Par ma soif, mon ami, quand les neiges sont ès montagnes, je dis la tête et le menton, il n'y a pas grande chaleur par les vallées de la Braguette. »

« Tes mâles mules, dit Panurge, tu n'entends rien aux topiques. Quand la neige est sur les montagnes, la foudre, l'éclair, les lancis, le maulubec, le rouge grenat, le tonnerre, la tempête, tous les diables sont par les vallées. Tu me reproches mon poil grisonnant et ne considère point comme il est de la nature des poireaux, lesquels nous voyons la tête blanche et la queue verte, droite et vigoureuse. Ce n'est pas là ce qui m'afflige. Mais serais-je cocu ? »

« Il n'est, dit frère Jean, cocu qui veut. »

Réformes

Les réformes étant toujours des transactions entre les partis avancés et retardataires ne satisfont jamais personne (ex : Solon, les réformes d'Alexandre Il, etc.). En outre il y a toujours ce malentendu : qu'une réforme en présage d'autres plus importantes.

Parménide

Il est remarquable que les argumentations de Parménide vues d'un autre jour pourraient *toutes* servir de base à la théorie kantienne. Mais Parménide est dogmatique.

Pluie

La pluie qui tombe mouille aussi mon âme. On est toujours joyeux (mélancoliquement) de la voir tomber lorsqu'elle n'est pas nuisible à quelque fin utilitaire. Elle rafraîchit – moralement – grande douceur comme de voir pleurer une personne qui rageait.

Parménide –

et beaucoup d'anciens philosophes sont *paralysés par la contradiction des mots.* Au contraire elle stimule Héraclite.

Roman

L'envie-Sujet. *T[an]te* Jeanne, Mme Moutard, O*[ncle]* Georges, René, Nous. Cadre : Nantes, Indret, La Baule, Le Pouliguen, Guérandes, Le Croisic.

Paysage

Ce qui tendrait à prouver la parenté des sensations de bien-être avec les sensations esthétiques c'est l'influence de celles-là (douce chaleur du soleil – digestion d'un bon déjeuner – cigare) sur celles-ci (paysage). Le mélange fait l'extase. Inséparable mélange.

S

Shelley

Hellas

Chœur des Captives Grecques[104]

Nous semons ces fleurs opiacées sur ton oreiller sans repos, elles ont été cueillies aux berceaux de l'Orient, près de la vague indienne... Que ton sommeil soit calme et profond, comme le sommeil de ceux qui sont tombés... non comme le nôtre, nous qui pleurons. Loin d'ici rêves sans charmes ! Loin d'ici formes menteuses du sommeil. Que le sien soit comme semble le ciel, clair et brillant et profond ! Suave comme l'amour, calme comme la mort, doux comme une nuit d'été sans brise. Dors, dors notre chant est lourd de l'âme du sommeil.

(cf. Goethe)

Shelley : La lune, phare d'amour.

Sublime

L'esprit à de certains moments s'élargit jusqu'à envelopper le sublime. Puis il se resserre, devient trop étroit et le sublime lui paraîtrait *ridicule*, s'il n'y avait cette forme du respect qu'est le souvenir d'avoir trouvé le Sublime sublime. Lorsqu'il est ainsi élargi, il perd la notion du ridicule. Mais crainte du ridicule et respect incompréhensif du Sublime sont les régulateurs de la vie normale (question de tension).

En ce sens on pourrait dire que tout respect est une incompréhension provisoire, une possibilité de comprendre donc d'égaler.

Shakespeare

Je l'ai vue sauter quarante pas à cloche-pied, ayant perdu haleine elle voulut parler et s'arrêta palpitante, si gracieuse qu'elle *faisait d'une défaillance une beauté*. (*Ant[oine] et Cléop[âtre]*[105]) – Toutes les femmes cherchent à faire des beautés de leurs défaillances. De là la peur des serpents et les minauderies.

Salluste

Multi mortales, dediti ventri atque somno, indocti incultique vitam sicuti peregrinantes transiere. Quibus profecto contra naturam corpus voluptati, anima oneri fuit. Eorum ego vitam mortemque juxta aestumo, quoniam de utraque siletur[106].

Parlant d'une femme de mauvaises mœurs :

Aurelia Orestilla, cuius praeter formam nihil umquam bonus laudavit...[107]

Sparte

Cité *curieuse*. Reste des peuples primitifs et qui s'est maintenue presque intacte au milieu d'une grande civilisation et s'est montrée supérieure aux civilisés. (Athéniens)

Shimmy[108].

La musique de jazz révèle l'idéal de l'époque : femmes minces, fardées, souples, cheveux tirés et jeunes gens au teint mat. Amours sensuels et compliqués – Lumières crues. Internationalisme.

Schiller

Son pessimisme : La statue voilée de Saïs[109].

Cassandre

Nur der Irrtum ist das Leben
Und das Wissen ist der Tod[110]. (cf. Ibsen)

Ce thème est repris par Novalis en sens contraire

Wenn kein Sterblicher noch der Schleier hebt so müßen wir suchen unsterblich zu sein[111].

Chez Nietzsche dans sa première période (l'*Aurore*) croit aussi qu'à la majorité des hommes la vérité absolue serait nuisible. Il appelle le désir de savoir « l'Héroïsme du Savoir ». Il s'est plus tard moqué de cette conception juvénile.

Surhomme

Emerson pense que les Surhommes sont des modèles pour un peuple. Jean de Pierrefeu (*Plutarque a menti* : « Entretien avec mon démon familier[112] ») pense que c'est l'idée qu'on se fait du Surhomme. Celui-ci est souvent un homme comme un autre, mais il apparaît au moment où l'on a besoin d'un Dieu (Jésus Christ et le Général Boulanger : rapports). C'est la même idée qu'a eue Mac Orlan : *Cavalière Elsa*[113] : une catin sera la Jeanne d'Arc du peuple russe.

Stirner[114]

Je n'ai mis ma cause qu'en moi. Tentative pour restaurer l'absolu et pour le placer dans l'homme. L'Homme, individu, se conditionne lui-même. A peu près à la même époque Comte. Restaurer l'absolu dans la Société. Deux erreurs.

Stéphane Mallarmé

Vers[115]

1º Désir de voyager

La chair est triste hélas et j'ai lu tous les livres
Fuir, là-bas fuir. Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et peut-être les mâts, invitant les orages
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots.[116]

*

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble
Ce salut soit le messager
Du temps, cap que ta poupe double

Comme sur quelque vergue bas

Plongeante avec la caravelle
Ecumait toujours en ébats
Un oiseau d'annonce nouvelle

Qui criait monotonement
Sans que la barre ne varie
Un inutile gisement
Nuit, désespoir et pierrerie

Par son chant reflété jusqu'au
Sourire du pâle Vasco[117].

2º Madrigaux baudelairiens

Mon âme vers ton front où rêve ô calme sœur
Un automne jonché de taches de rousseur
Et vers le ciel errant de ton œil angélique
Monte comme dans un jardin mélancolique
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
Et laisse sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon[118].

*

O si chère de loin et proche et blanche et si

Délicieusement toi, Mary, que je songe
A quelque baume rare émané par mensonge
Sur aucun bouquetier de cristal obscurci

Le sais-tu, oui ! pour moi voici des ans, voici
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge
La même rose avec son bel été qui plonge
Dans autrefois et puis dans le futur aussi.
Mon cœur qui dans les nuits parfois cherche à s'entendre
Ou de quel dernier mot t'appeler le plus tendre
S'exalte en celui rien que chuchoté de sœur

N'était, très grand trésor et tête si petite
Que tu m'enseignes bien toute une autre douceur
Tout bas par le baiser seul dans tes cheveux dite[119]

3º Spleens verlainiens

Indomptablement a dû
Comme mon espoir s'y lance
Eclater là-haut perdu
Avec furie et silence

Voix étrangère au bosquet
Ou par nul écho suivie
L'oiseau qu'on n'ouït jamais
Une autre fois dans la vie.

Le hagard musicien,

Cela dans le doute expire
Si de mon sein, pas du sien
A jailli le sanglot pire

Déchiré va-t-il entier
Rester sur quelque sentier ![120]

4º La réalité est laide, l'idéal est beau.

A) Les fenêtres.

Las du triste hôpital et de l'encens fétide
Qui monte en la blancheur banale des rideaux
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide
Le moribond sournois y redresse un vieux dos

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
Que pour voir du soleil sur les pierres coller
Les poils blancs et les os de la maigre figure
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler.

Et la bouche fiévreuse et d'azur bleu vorace
Telle jeune elle alla respirer son trésor
Une peau virginale et de jadis ! encrasse
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or

Ivre, il vit oubliant l'horreur des saintes huiles,
Les tisanes l'horloge et le lit infligé,
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles

Son œil, à l'horizon de lumière gorgé

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
Vautré dans le bonheur où ses seuls appétits
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne l'épaule à la vie et, béni,
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs et j'aime
– Que la vitre soit l'art, soit la mysticité –
A renaître portant mon rêve en diadème
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise
Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr
Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
Et de m'enfuir avec mes deux ailes sans plumes
– Au risque de tomber pendant l'éternité.[121]

*

B)

Je veux délaisser l'Art vorace d'un pays
Cruel et souriant aux reproches vieillis
Que me font mes amis, le passé, le génie
Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'âme se greffant[a]

Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,
Serein, je vais choisir un jeune paysage
Que je peindrais encor sur les tasses, distrait
Une ligne d'azur mince et pâle serait
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,
Un clair croissant perdu par une blanche nue
Trempe sa corne calme en la glace des eaux
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux[122].

5º Art poétique dérivé de l'idée précédente (nº4)

Toute l'âme résumée

Quand lente nous l'expirons
Dans plusieurs ronds de fumée
Abolis en d'autres ronds
Atteste quelque cigare
Brûlant savamment pour peu
Que la cendre se sépare
De son clair baiser de feu

Ainsi le chœur des romances
A la lèvre vole-t-il
Exclus-en si tu commences
Le réel parce que vil

Le sens trop précis rature
Ta vague littérature[123].

6º Amour des femmes bizarres, hiératiques et farouches.

Hérodiade[124]
J'aime l'horreur d'être vierge et je veux
Vivre parmi l'effroi que me font mes cheveux
Pour, le soir, retirée en ma couche, reptile
Inviolé sentir en la chair inutile
Le froid scintillement de ta pâle clarté
Toi qui te meurs, toi qui brûles de chasteté
Nuit blanche de glaçons et de neige cruelle
Et ta sœur solitaire, ô ma sœur éternelle,
Mon rêve montera vers toi : telle déjà
Rare limpidité d'un cœur qui le songea

Je me crois seule en ma monotone patrie
Et tout, autour de moi, vit dans l'idolâtrie
D'un miroir qui reflète en son calme dormant
Hérodiade au clair regard de diamant...
O charme dernier, oui ! je le sens, je suis seule.

7º Mais en outre parfois de curieuses images impressionnistes et modernes.

1º A propos d'un cahier de musique de Wagner

Le dieu Richard Wagner irradiant un sacre
Mal tu par l'encre même en sanglots sibyllins[125]

2º

Les rafales à propos
De rien : comme occuper la rue
Sujette au noir vol des chapeaux[126].
(anthropomorphisme)

En somme
Thèmes tous romantiques ou baudelairiens
Pas toujours très sincères – belles images – vers classique. Rime parfois à la Banville :

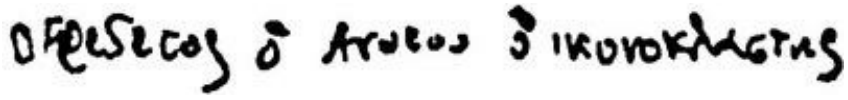
Sinon rieur que puisse l'air
De sa jupe éventer Whistler[127].
ou bien

Par avance ainsi tu vis
O glorieux Puvis
De Chavannes[128].

Tchernyschewsky

1860, auteur du roman démocrate : « Que faire ? ». Arrêté en 60 et condamné à 14 ans de travaux forcés[129].

Troisième

En troisième on ne s'aperçoit pas que les professeurs vous embêtent ()[130] car ils vous embêtent tous.

Tension

Esquisse d'une philosophie basée sur la tension : vie = déroulement, détente d'un moi tendu. Différences de caractère = différences de tension. Idée = détente. Conception = tension. Tension = combinaison du présent et du passé, contractés en un instant, bref : changement momentané de vitesse dans la durée de notre moi. Mémoire : plus nous cherchons un fait éloigné plus la tension est grande. Volonté, liberté : faculté de changer (sous de certaines limites) la tension de notre moi, la vitesse. Différence entre moi et non-moi : cf. Thibaudet[131] : différence de tension. Raisonnement = déroulement d'une tension. En cela le raisonnement ressemble à la vie : tension au début puis développement avec une tension bien moindre. De là l'idée de création poétique ou scientifique. Passé : *tension.* Nous enfermons en une tension toute notre vie passée. *L'esprit est tension.*

Recherche du temps perdu[132].

Avec la « sensibilité » prétendue des nerveux grandit leur égoïsme ; ils ne peuvent supporter de la part des autres l'exhibition des malaises auxquels ils prêtent chez eux-mêmes de plus en plus d'attention[133].

A l'âge où les Noms, nous offrant l'image de l'inconnaissable que nous avons versé en eux, dans le même moment où ils désignent aussi pour nous un lieu réel, nous forcent par là à identifier l'un à l'autre au point que nous partons chercher dans chaque cité une âme qu'elle ne peut contenir mais que nous n'avons plus le pouvoir d'expulser de son nom, ce n'est pas seulement aux villes et aux fleuves qu'ils donnent une individualité, comme le font les peintures allégoriques, ce n'est pas seulement l'univers physique qu'ils diaprent de merveilleux, c'est aussi l'univers social : alors chaque château, chaque hôtel ou palais fameux a sa dame ou sa fée...[134].

Je pensais que, si je n'avais pas eu de plaisir la première fois que j'avais entendu la Berma, c'est que, comme jadis quand je retrouvais Gilberte aux Champs-Elysées, je venais à elle avec un trop grand désir[135].

*

Vous ne voudriez pas me donner sa photographie ?
Je comptais seulement lui demander de me la prêter. Mais au moment de parler, j'éprouvai de la timidité, je trouvai ma demande indiscrète et, pour ne pas le laisser voir, je la formulai plus brutalement, je la grossis encore, comme si elle eut été toute naturelle[136].

*

Il y a beaucoup moins d'idées que d'hommes, ainsi tous les hommes d'une même idée sont pareils[137].

Sentiments

Les Auteurs d'autrefois qui tentaient de constituer une psychologie littéraire ont déduit tous les actes d'un homme d'un seul sentiment : l'avare qui est amoureux est avare jusque dans l'amour, Trissotin pédant reste pédant dans la colère et dans l'amour. Les écrivains d'aujourd'hui ont une autre mode : ils tirent un grand effet de l'opposition des sentiments et l'on crie au sublime lorsqu'ils montrent la beauté d'un méchant, la prodigalité de l'avare. La mode a changé. Au XVII^e^ siècle, bon ou méchant, l'homme était conséquent. Aux XIX^e^ et XX^e^ l'homme n'est ni bon ni méchant car il n'est pas harmonieux. Le but de toute morale en ce cas (même d'une morale du crime) serait d'harmoniser.

Sentiments

(Emmanuel Berl[138])

L'Amitié en sociologie

Leur groupe influe sur leurs personnalités qui se trouvent modifiées par lui. Nous trouvons entre eux une sorte de ressemblance dans les voix, les gestes, les tours, les mots qu'ils emploient, qu'ils tiennent sans doute l'un de l'autre ou qu'ils ont chargé ensemble de significations particulières. *[A cause d'André]* Jean aime des choses ou des hommes qu'il n'aimait pas ou qu'il n'eût pas aimés. Il ressent des besoins, des aspirations nouvelles. André de même. *[Et]* Leur affection s'augmente de l'amour qu'a chacun d'eux pour cette personne neuve, surgie de soi qui ne vit que devant l'ami grâce auquel elle est née. Entre Jean et André il s'établit tout un système d'opinions, de jugements et d'habitudes que la psychologie d'André et de Jean séparés n'eût pas permis de prévoir, que ni l'un

ni l'autre n'aurait pu constituer à lui seul. Les deux amis font un tout. Il se peut que de larges surfaces du moi restent en dehors de cet enclos de l'amitié mais là où elle règne, les deux amis font un tout dont chacun d'eux n'est qu'une partie, un groupe qui existe et qui les domine l'un et l'autre.

La méchanceté[139]

Nous croyons que c'est la tendance négative qui se manifeste dans le goût que les hommes ont de la destruction. Qui a vécu la guerre sait trop que ce goût existe. Il a vu les hommes heureux de regarder flamber des usines et des fermes. En dehors de toute réflexion sur le tort causé à l'ennemi, ou sur la sécurité accrue, il les a vus contents de ce que sous leurs yeux les choses qui étaient cessassent d'être. Comme si à côté du plaisir que leur cause une usine en plein rendement ou un champ couvert de blé ils en éprouvaient un autre contraire mais analogue et non moins spontané. La méchanceté est si peu causée par la volonté de puissance qu'elle est susceptible d'exister toute désintéressée dans un moi *[tout]* passif. La vue des maux plaît au méchant sans qu'il ait pu les amener. L'expérience *[pourtant]* montre que méchanceté et bonté sont fort bien compatibles *[...]*. La méchanceté consiste moins à désirer le malheur d'autrui – ou à rester insensible devant ce malheur – qu'à ne pouvoir pas supporter le bonheur des autres. Elle est une négation du bonheur dans les autres, sans doute parce que, malgré les métaphysiques pessimistes, bonheur et être sont liés *[intimement]*.

Termes agaçants

Causicorner[140]
Collation dînatoire
Boycotter

La capiteuse et blonde etc.

V

Visage[141]

Il faudrait que le psychologue sût dessiner car on peut bien décrire les âmes mais non les visages. Les traits y seront mais ce qui manquera c'est l'impression ; et d'ailleurs comment décrire la courbe d'une ride qui change un visage, l'empâtement du nez, la couleur indéfinissable des yeux. Il faut user de la comparaison.

Volonté

Nous avons en nous deux sortes de tendances : celles qui nous poussent à agir, celles qui nous poussent à nous reposer. Nous appelons généralement acte de volonté le triomphe des tendances à l'action sur les tendances au repos, manque de volonté l'inverse ou le contraire suivant que nous avons un idéal ou un autre. Peut-être n'y a-t-il là qu'une victoire de tendances.

Vieillard[142]

Il prenait tout au tragique. Lui annonçait-on qu'il ne verrait pas un de ses amis ce jour-là, il laissait tomber les bras, son visage s'attristait et il disait avec accablement : « Aaah ! »

Virgile

Et tacitum vivit sub pectore vulnus (de Didonis amoribus)[143].

Visage

Derrière le visage nº1 d'une personne qu'on voit pour la première fois on en voit un autre nº2 qu'on connaît qui lui ressemble et qui comme une harmonique lui donne sa tonalité jusqu'à ce que les souvenirs que le numéro 1 évoque aient petit à petit remplacé ceux du visage nº 2.

---

1. Dans ce passage qui est très proche de « La Semence et le Scaphandre », Sartre parle de son amitié avec Nizan. « Le Pou noir » (voir ci-dessus p. 482 et n. 2) semble être le titre que Sartre avait d'abord songé à donner à *La Revue sans titre* dans son roman qui en raconte l'histoire.

2. Pour André Hurtret et Louise Faure-Favier, voir ci-dessus la note 1 de la page 396 de « L'Apologie pour le cinéma », texte pour lequel les notes du Carnet Midy ont de toute évidence servi. La citation donnée par Sartre ne se trouve pas dans *Le Figaro* du 10 janvier 1924 et il n'y a pas d'article de L. Faure-Favier dans *Le Figaro* du 4 janvier. Si elle est authentique, comme c'est probable, la citation provient d'une publication que nous n'avons pas pu identifier.

3. Jean Fayard (né en 1902), fils d'Arthème Fayard, a publié son roman *Oxford et Margaret* en 1924 dans la maison d'édition de son père. Les deux citations (p. 14-15 et p. 22 du roman) faites par Sartre sont approximatives, surtout en ce qui concerne la ponc tuation. Pour la seconde, *maîtresse* est au singulier dans l'original, et nous avons « ... où il se *trouvait* seul » à la fin.

4. Il est possible que ce soit dans ce début manquant que se trouvait la première ten tative, évoquée par Sartre dans les entretiens du film *Sartre par lui-même* (voir ci-dessus la notice, p. 437), de définition de la contingence. Les présentes notes sur le cinéma ont de toute évidence servi pour la rédaction ultérieure de l'« Apologie pour le cinéma » (voir p. 385).

5. Les trois films américains cités ici sont : *Way down East* (*A travers l'orage*) de D.W. Griffith (1920), *They Ne'er do well* (*La Belle Revanche*) d'Afred Green (1920) et *Foolish Wives* (*Folies de Femmes*) d'Erich von Stroheim (1923).

6. Raymond Mac Kee est l'acteur principal du film américain d'Elmer Clifton, *Down by the Sea in Ships (Le Harpon),* 1923.

7. Maciste (1876-1947), de son vrai nom Bartolomeo Pagano, reçut son nom de cinéma de Gabriele d'Annunzio et fit valoir ses dons d'athlète dans de nombreux films d'aventures. Sartre se réfère à l'un d'eux, *Les Exploits de Maciste,* dans *Les Mots* (éd. Gallimard, 1964, p. 99).

8. Luciano Albertini (1891-1941), acteur italien interprète de nombreux films d'aventures sportives et acrobatiques : *L'Affaire du cirque Bellini,* etc.

9. Tom Mix (1880-1940), légendaire cow-boy de l'âge d'or du cinéma muet.

10. Film de Jacques Feyder, 1922, tiré du roman d'Anatole France.

11. Emile Chartier, dit Alain (1868-1951), auteur des célèbres *Propos.* Le texte qui suit est extrait du Propos du 10 février 1923, « L'Immobile » (Bibliothèque da la Pléiade, p. 463). Alain écrit : « une suite de tableaux d'où le mouvement même est effacé ».

12. Extrait sensiblement modifié par Sartre de *La Pensée et le Mouvant* (Pléiade, p. 164). Voir la note 3 de la page 390.

13. L'écrivain allemand Otto Ludwig (1813-1865) est l'auteur du roman *Le Garde-forestier héréditaire,* publié en 1850.

14. *Musique et littérature,* avec une préface de Maurice Barrès, éd. Bloud et Gay, 1923.

15. *Raskolnikov et son rêve,* film allemand de Robert Wiene (1919), d'après *Crime et Châtiment* de Dostoievski.

16. Autre film de Robert Wiene (1919), *Le Cabinet du Docteur Caligari* fut, comme on sait, le triomphe du cinéma expressionniste allemand.

17. La référence au « morceau de cire » se trouve dans la seconde des *Méditations métaphysiques,* 1641.

18. Référence à la sculpture très connue de Duquesnoy (1619) ornant une fontaine de Bruxelles.

19. Sartre se réfère à une phrase – citée incorrectement – du *Discours sur les passions de l'amour,* attribué à Pascal, diffusé dans les salons à partir de 1664 : « Devant ce terme on est un enfant, et un enfant n'est pas un homme. »

20. *Iphigénie en Tauride* : tragédie de Goethe (1787). Traduction : *Théâtre complet de Goethe,* Paris, NRF, 1942 (introduction d'André Gide, traduction de Gérard de Nerval), p. 408 :

Acte II, scène I

Les nobles actions ? oui,
Je sais le temps où nous les voyions devant nous !
Quand, pour forcer à la course les fauves,

Nous traversions monts et vallées
Et qu'alors l'espoir nous venait
D'égaler, par la force du souffle et du poing,
Un jour nos illustres ancêtres,
En chassant monstres et brigands
Avec la massue, avec le glaive ;
Et puis le soir, près la vaste mer,
Quand nous étions assis, tranquilles,
Appuyés l'un à l'autre,
Quand à nos pieds jouaient les vagues,
Le monde était ouvert, si vaste, devant nous :
Alors, souvent, l'un de nous deux
Saisissait soudain son épée
Et les grands gestes à venir,
Sans nombre comme les étoiles,
Sortaient de la nuit, alentour.

21. Proverbe latin cité par Cicéron dans son *De Oratore,* livre II, chapitre 44 : « Il est plus facile de pousser quelqu'un qui court que de déplacer un endormi. »

22. S'agit-il ici du texte authentique d'un de ces prospectus diffusés au Quartier latin par un illuminé ou bien s'agit-il d'un pastiche rédigé par Sartre ? On verra plus loin, p. 482, une référence à un personnage qui semble réel et que Sartre a pu rencontrer dans l'aventure de *La Revue sans titre.* Quel que soit le cas, l'impression de pastiche domine.

23. « Connais-toi toi-même », inscription gravée au fronton du temple de Delphes, choisie par Socrate pour devise.

24. Maxime tirée des *Entretiens* : Skepsaï tis ei, livre II, chapitre 10, nº 1 : « Considère qui tu es. »

25. Référence de la citation dans *Le Rire,* éd. Alcan, 1900, p. 172.

26. Goethe, *Iphigénie en Tauride,* Acte I, scène III, *op. cit.,* p. 399.

27. Citation non identifiée.

28. Edmond Audran (1842-1901), comme Jacques Offenbach, était un compsiteur d'opérettes.

29. Personnage et titre d'une opérette célèbre d'Edmond Audran.

30. Le texte « Puissance de la parole », traduit de « The Power of Words », se trouve dans *Nouvelles Histoires extraordinaires* et consiste en un dialogue entre deux personnages nommés Oinos et Agathos.

31. Edmond Goblot (1858-1935) est connu pour ses études sur le raisonnement et sur la théorie de la démonstration.

32. Contrairement à d'autres notes du Carnet que l'on peut attribuer à Sartre lui-même, celle-ci est très écrite. Il pourrait s'agir d'un « à la manière » de Jules Renard ou alors d'une citation d'un auteur que nous n'avons pas identifié.

33. Le sage dit que : « Quelque chagrin que l'homme ait au cœur, il ne doit pas paraître sur son visage », conseil donné par Joinville à Saint Louis, à propos de la mort de Blanche de Castille. *Mémoires,* éd. Firmin-Didot, 1881, p. 189.

34. Extrait de l'Epilogue de *Jocelyn* (1836). Lamartine, *Œuvres poétiques,* Pléiade, p. 786.

35. Les dates de Louise Labé (ou Labbé) sont aujourd'hui données comme 1526-1566. Sonnet VIII, Pléiade, p. 183-184.

36. Roman de Paul Morand, 1924, qui, pour Sartre, représentait dans les années vingt le style moderne.

37. *Lewis et Irène,* p. 25.

38. *Lewis et Irène,* p. 4546.

39. *Lewis et Irène,* p. 80.

40. *Lewis et Irène,* p. 103.

41. *Lewis et Irène,* p. 119.

42. *Lewis et Irène,* p. 234-235.

43. *Lewis et Irène,* p. 255-257.

44. *Lewis et Irène,* p. 202-203. Les mots « mais moi (topo sur le devoir) » ne sont pas chez Morand.

45. *Lewis et Irène,* p. 220.

46. Sartre semble reprendre ici des idées de Nietzsche.

47. Cf. Chamfort, *Maximes et pensées,* U.G.E., 10/18,1963, p. 99. La pensée de Chamfort se lit : « L'amour, tel qu'il existe dans la Société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

48. Paul Morand, « Sérénade cardiaque », in *Poèmes (1914-1924),* Paris : Au Sans Pareil, 15 janvier 1924, p. 134. Dernière strophe de ce poème, qui en compte sept. Morand écrit : « Reniements roses ».

49. Ibid., p. 19. Premier poème du recueil, « L'hôtel contre la nuit » compte 34 vers ; Sartre en transcrit dix, à partir du douzième.

50. Ibid., p. 25. Neuf premiers vers du poème qui en compte 23, puis vers 16 et 17. Morand ménage un blanc après « les pieds » et écrit « hasard ».

51. Ibid. p. 27. Le titre du poème est « Peinture sur soie ». Sartre coupe deux vers entre « rois condensés » et « Géométrie du gril » et ensuite sept vers, jusqu'à « 2 500 portes ». Le poème compte 19 vers. Morand écrit « hostie » sans majuscule.

52. Ibid., p. 28-29. Quatorze derniers vers du poème « Eden-Concert » qui en compte 38.

53. Ibid., p. 31. Six premiers vers du poème, qui en compte 27.

54. Ibid., p. 46. Derniers vers du poème, qui en compte 26.

55. Ibid., p. 49. Sartre transcrit sans exactitude les vers 4, 5 et 6 du poème qui en compte 42. Morand : « C'est parce qu'il n'imagine ».

56. Le recueil de Morand compte trois parties : « Lampes à arc », « Feuilles de température » suivis de « Vingt-cinq poèmes sans oiseaux ».

57. Ibid., p. 116.. Cinq derniers vers, imprimés en italique, du poème « Un grand bonjour », qui compte 18 vers.

58. Ibid. p. 126. Derniers du poème « Souvenirs d'Istrie » qui en compte 15. Morand :

> « Tous les animaux nés depuis
> la domination italienne ont l'air malade.
> Sauf les singes :
> Ils ont des yeux... »

59. Ibid., p. 130-131. Vers 13 à 24 du poème, qui en compte 24. Morand : « et celui-là dans les allées », « passassent, riant et disant : »

60. Ibid., p. 143. Vers 28 et 29 du poème, qui en compte 31.

61. Ibid., p. 123. Vers 5 et 6 du poème.

62. Ibid., p. 117. Vers 1 à 6, 8 à 11, et 23 à 25 de ce poème de 25 vers. Morand : « raisins sucés ».

63. *Essais,* I, chap. XXI, « Sur la force de l'imagination », *Œuvres complètes,* Pléiade, p. *96.*

64. Malherbe, « Prière pour le Roi allant en Limousin » (1605), vers 84 (*Œuvre,* Pléiade, p. 48).

65. Référence non identifiée.

66. Les lignes qui suivent tranchent avec le reste du Carnet, car elles ont un intérêt directement biographique et réaliste. Sartre veut tourner en nouvelle un événement qui l'a

beaucoup marqué, celui des vols qu'il fit à sa mère en 1919 à La Rochelle. Il en a fait le récit, par deux fois, dans les entretiens du film *Sartre par lui-même* et dans ses entretiens autobiographiques avec John Gerassi. Les noms sont réels.

67. *La Fille de Madame Angot,* œuvre de Charles Lecocq (1872).

68. Opéra d'Ambroise Thomas (1866).

69. Il pourrait s'agir ici du premier titre donné au projet de roman qui s'appellera *Une défaite,* où le héros est partagé par son amour pour le compositeur Organte et pour sa femme Cosima. Mais, dans la suite des romans de jeunesse autobiographiques de Sartre, *Une défaite* se situe après *La Semence et le Scaphandre.*

70. Premier titre également de *La Semence et le Scaphandre,* « Le Pou noir » étant dans ce cas le titre fictif envisagé pour *La Revue sans titre.*

71. Sartre écrit « Nietsche ». Nous étudions ailleurs, à propos *d'Une défaite,* l'influence profonde que Nietzsche a exercée sur le jeune Sartre. La définition donnée ici est d'une richesse toute particulière. Elle fait entrevoir notamment le lien chez Sartre entre l'idée de laideur et l'idée de forme et de style.

72. Properce, *Elégies,* Livre I, III, vers 7 à 33, avec trois coupures non indiquées par Sartre (après « adire toro », « fixus ocellis » : « Argus ut ignotis cornibus Inachidos », et « formare capillos »). Traduction dans *Properce,* Les Belles Lettres, éd. Garnier, 1929, p. 9-10 :

« C'est ainsi que, respirant doucement dans le calme du repos, Cynthie m'apparut, sa tête appuyée sur les mains que je distinguais mal : ivre, après d'abondantes libations, je traînais mes pas chancelants, tandis que, tard dans la nuit, les esclaves brandissaient leurs torches. Doucement, – je n'avais pas tout à fait perdu le sens, – me posant sur le lit, j'essaie de m'approcher d'elle [...] Mais je n'eus pas cette audace, troubler le repos de ma maîtresse : je craignais par expérience les éclats de sa fureur. Je demeurais immobile, fixe, le regard tendu, [tel Argus veillant, sans le savoir, sur la fille d'Inachidos*[Io]* et ses cornes]. tantôt je détachais de mon front les guirlandes de fleurs pour les déposer, ô Cynthie, sur tes tempes ; tantôt je prenais plaisir à relever tes cheveux en désordre [...].

Brusquement la lune se montra face aux fenêtres et au lit, la lune dont la lumière s'attarde indiscrète, et les yeux bien fermés s'ouvrirent à ses légers rayons. »

73. *L'Epître de l'Amant vert* suivie de *Seconde épître de l'Amant vert* de Jean Lemaire de Belges (1473-1516 ou 1524) est une œuvre remarquable qui fait parler le perroquet de Marguerite d'Autriche.

74. Paul Morand, « Ode à Marcel Proust », in *Poèmes (1914-1924),* op. cit., p. 15-17. Dans l'avant-dernier vers, Morand écrit : « que l'on croie ».

75. Jean-Marie Guyau (1854-1888), poète et philosophe.

76. Nous n'avons pu situer cette citation, qui est peut-être de Bergson, mais qui est un lieu commun.

77. Nous n'avons pu situer cette citation de Jules Lemaître, pas plus que celle de Nolhac, qui suit. Il est possible que Sartre les ait trouvées dans un ouvrage général sur la poésie, de l'époque.

78. Pierre de Nolhac (1859-1936), poète, érudit et historien, est connu pour ses ouvrages sur Ronsard, etc. (Sartre écrit Nohlac.)

79. L'idée retenue par Sartre est exprimée dans Brunetière, *Etudes critiques sur l'his toire de la littérature française*, éd. Hachette, 1893, p. 10.

80. Pascal, *Pensées,* éd. Brunschvicg, tome II (Hachette, 1904), p. 303. Sartre groupe ici des fragments de deux pensées différentes, 397 et 398. Le texte de Pascal se lit : « [...] grand seigneur, misères [...] ».

81. Ibid., pensée 409.

82. Ibid., pensée 147. Chez Pascal : « conserver notre être ».

83. Ibid., pensée 158. La parenthèse « (soldats) » est ajoutée par Sartre.

84. Ibid., pensée 148.

85. Ibid., pensée 152.

86. Ibid., pensée 381.

87. Ibid., pensée 82.

88. Ibid., pensée 199. Pascal : « à leur tour » et « condition des hommes ».

89. Pascal, *Discours sur les passions de l'amour,* in *Œuvres,* tome III (Hachette, 1908), p. 120-121. Pascal : « commence par l'amour et qu'elle finit par »

90. Ibid. p. 126. Sartre n'indique pas une coupure entre « plaire » et « garde ».

91. Ibid., p. 127, « l'on devient ».

92. *Pensées,* éd. Brunschvicg, tome I, (Hachette, 1904), pensée 18. Sartre n'indique pas une coupure après « esprit des hommes ».

93. Ibid., pensée 43.

94. Ibid., pensée 46, « mauvais caractère ».

95. Ibid., pensée 50.

96. Tome II, pensée 107.

97. Ibid., pensée 233. Pascal : « dimensions », « croire autre chose ».

a *Cette dernière phrase se trouve plus loin dans le Carnet, avec un signe de renvoi.*

98. Le critique Pierre Mille a écrit à plusieurs reprises sur Proust, mais nous n'avons pas pu situer exactement cette citation.

99. Il s'agit évidemment de la sonate *de* Vinteuil. Sartre l'appelle sans doute ainsi par contagion de « La Sonate à Kreutzer ».

100. Expression employée jadis pour dire « maladie vénérienne ».

101. « Les syndics » est un tableau datant de 1662.

102. Cette note peut-être rattachée à *La Semence et le Scaphandre* et explique en partie l'entrée « Fou ». Charle Fraval était le directeur de *La Revue sans titre.*

103. Rabelais, *Œuvres complètes,* Pléiade, p. 448-450. Il s'agit ici d'un montage de cita tions provenant du *Tiers Livre,* chapitres XXVII et XXVIII. Sartre n'indique pas deux coupures, l'une après « vieillesse et décadence », l'autre après « une mappemonde ». Il omet également « obéissant ».

104. Début du drame lyrique *Hellas* (1821). La deuxième partie du passage, à partir de « Loin d'ici formes menteuses » est dite par le personnage de l'Indien et non par le Chœur.

105. *Antoine et Cléopâtre,* Acte II, scène 2.

106. Salluste, *Conjuration de Catilina* in *Œuvres complètes,* traduction de Charles Durosoir, Garnier, 1865, p. 174-175 :

« [Cependant] une foule d'hommes, livrés à leurs sens et sommeil, sans instruction, sans culture, ont traversé la vie comme des voyageurs. Pour eux, contre le vœu de la nature, le corps fut une source de plaisirs et l'âme un fardeau. Pour moi je ne mets pas de différence entre leur vie et leur mort puisque l'une et l'autre sont vouées à l'oubli. »

107. Ibid., p. 185. Traduction : « Aurelia Orestilla *[femme de Catilina],* chez qui, hors la beauté, jamais honnête homme ne trouva rien de louable. »

108. Danse d'origine américaine en vogue vers 1920.

109. « L'Image voilée de Sais », Poésies de Schiller, Hachette, 1859, p. 322 et suiv. Dans ce poème philosophique qui date de 1795, Schiller reprend une idée déjà formulée dans un discours, *Die Sendung Moses* (1790) : « Ich bin alles, was ist, was war und was sein wird, kein sterblicher Mensch hat meinen Schleier aufgehoben. » (*Gesammtausgabe*, t. 15, p. 47). (« Sur une pyramide élevée à Sais, on trouva la très ancienne et remarquable inscription : « Je suis tout ce qui est, qui a été et qui sera, et aucun mortel n'a jamais levé mon voile. » [notre traduction]). La phrase de Novalis citée par Sartre ci-dessous renvoie directement au texte de Schiller. (Nous remercions Bernhild Boie pour les renseignements donnés ici et dans les deux notes qui suivent.)

110. « Seule l'Erreur est la Vie

Et le Savoir est la Mort »

Ces vers célèbres de Schiller se trouvent dans la ballade « Cassandre » (1802), op.cit., p. 286.

111. La citation exacte, extraite de *Die Lehrlinge zu Sais,* est : « Auch will ich also meine Figur beschreiben, un wenn kein Sterblicher, nach jener Inschrift dort, den Schleier hebt, so müssen wir Unsterbliche zu werden suchen ; wer ihn nicht heben will, ist kein ächter Lehrling zu Saïs. » (Novalis, *Tagebücher und Briefe.* Hanser, München, 1978, t. I, p. 204. – « Or, je veux, moi aussi, décrire ma Figure, et si aucun mortel, selon l'inscription qui est là, ne soulève le voile, il faut que nous tâchions à nous rendre immortels. » (*Romantiques allemands,* Bibliothèque de la Pléiade, t. I, p. 351). Si, pour Schiller, lever le voile entraîne une punition par la mort, chez Novalis, au contraire, la condition nécessaire pour être un disciple de Saïs, c'est-à-dire pour accéder à la connaissance de l'absolu, est de soulever ce voile. On voit ici se fonder sur les romantiques allemands l'idée sartrienne du *dévoilement* de la liberté.

112. Jean de Pierrefeu (1881-1940), *Plutarque a menti* (B. Grasset, 1923), « Premier dialogue avec le démon familier », p. 10 et 11.

113. Roman paru en 1921.

114. Référence à Max Stirner : *L'Unique et sa propriété,* 1844, « Eloge de l'égoïsme » opposé ici à Auguste Comte.

115. Sartre transcrit ici, en les plaçant sous des thèmes par lui isolés, des poèmes de Mallarmé que nous donnons tels qu'ils se présentent dans le Carnet, avec les erreurs (principalement de ponctuation) qui proviennent peut-être du fait que Sartre transcrit de mémoire. Nous renvoyons aux *Œuvres complètes* de Mallarmé dans la Bibliothèque de la Pléiade (1970).

116. « Brise marine », p. 38.

117. « Hommage », p. 72.

118. « Soupir », p. 39 (inspiré de « Chanson d'automne » de Baudelaire).

119. « Sonnet », p. 61.

120. « Petit Air, II », p. 66.

121. « Les Fenêtres », p. 32-33.

a *Le manuscrit indique ici :* (cf. verso de la page suivante). *Nous plaçons à la suite les vers auxquels il est renvoyé.*

122. Deuxième partie de « Las de l'amer repos... », p. 35.

123. Troisième strophe de « Hommage » (à Puvis de Chavannes), *Toute l'âme résumée,* p. 73

124. Fragments de « Hérodiade », p. 4748.

125. Deux derniers vers d'un sonnet « Hommage » [à Wagner], p. 71

126. Trois premiers vers de « Billet à Whistler », p. 65. Mallarmé : « Pas les rafales à propos ».

127. Deux derniers vers du même poème.

128. Fragment de « Hommage », p. 72. Mallarmé écrit :

> « O solitaire Puvis
> De Chavanne
> Jamais seul »

129. Le livre de Nicolai Tchernychevski *Que faire ?,* 1863, a été écrit en prison. L'auteur s'opposait aux réformes d'Alexandre II.

130. Le premier nom est illisible, quant au deuxième ce pourrait être Anytos, le fameux accusateur de Socrate ; pour le dernier, la forme ikonoklastês ne peut exister en grec (il faudrait eikonoklastês). Il doit s'agir d'une réfection de Sartre a posteriori, et sans grande connaissance du grec, peut-être d'une allusion ou d'un jeu de mots.

131. Albert Thibaudet (1874-1936), formé par Bergson, était sans doute le meilleur critique littéraire de son époque (il a donné de nombreux articles à la *NRF*). Parmi ses ouvrages, citons *La Poésie de Stéphane Mallarmé,* 1912, *Gustave Flaubert,* 1922, *Le Bergsonisme,* 1923.

132. Les citations qui suivent proviennent toutes de *Le Côté des Guermantes.* Cf. Proust, *A la recherche du temps perdu,* tome 2, Pléiade, 1954.

133. P. 10.

134. P. 10-11. Proust écrit : « dans une cité » et « qu'ils diaprent de différences, qu'ils peuplent de merveilleux »

135. P. 49. Proust écrit : « Je pensais tout à l'heure que ».

136. P. 103. Proust écrit : « Je comptais lui demander seulement »

137. P. 106.

138. Le texte qui suit est cité d'une façon quelque peu approximative du livre d'Emmanuel Berl *Recherches sur la nature de l'amour* (Plon, 1923), p. 143-144.

139. Idem. p. 91 et 95.

140. Graphie fautive pour « Cosy corner », ou « cosy » (désignant un divan garni d'étagères placé dans un coin de salon).

141. Ces quelques lignes annoncent le texte « Visages » que Sartre publiera en 1939 dans *Verve* puis aux éd. Seghers, 1948, avec quatre pointes sèches de Wols (cf. *Les Ecrits de Sartre,* p. 560-564).

142. Sartre décrit peut-être ici un trait de son grand-père Charles Schweitzer qui, en 1924, avait quatre-vingts ans.

143. *Enéide,* Livre 4, partie du vers 67.

Traduction : « Et une blessure secrète saigne au fond de son cœur », *Œuvres* de Virgile, t. I, éd. Charpentier, 1872. Le livre 4 décrit les amours malheureuses de Didon avec Enée.

NOTES ET VARIANTES

L'ANGE DU MORBIDE

BIBLIOGRAPHIE

a) *La Revue sans titre,* Organe de défense des jeunes, Revue de l'Association générale des jeunes écrivains et artistes, nº 1, s.d. [15 janvier 1923].

Sur *La Revue sans titre,* voir nos notes pour « La Semence et le Scaphandre ».

b) Texte presque intégral, avec fac-similé de deux pages de la revue, repris dans : Beigbeder, Marc. *L'Homme Sartre.* Bordas, 1947, p. 149-154 et planche [IV].

c) Texte intégral : Contat, Michel et Rybalka, Michel. *Les Écrits de Sartre.* Gallimard, 1970, p. 501-505.

Le texte que nous donnons est celui de *La Revue sans titre,* après correction des erreurs typographiques et avec quelques changements mineurs de ponctuation.

DOCUMENT

Extrait des entretiens du film « Sartre par lui-même » (non monté dans la version définitive).

CONTAT. – « L'Ange du morbide », c'est tout de même assez original, non ?

SARTRE. – C'est assez curieux parce que ça ressemble à du Clément Vautel[1]. C'est-à-dire que c'est un jeune homme ridicule qui fait des poèmes. En fait, il écrit des poèmes que je considérais comme des poèmes dans le genre de Mallarmé et je cite deux vers pour les donner comme ridicules. Ils le sont, c'est moi qui les ai inventés. En plus, voilà-t-il pas qu'il tombe amoureux d'une

poitrinaire. Ceci alors m'apparaissait comme le comble de l'insanité, et, d'autre part, le jour où elle crache, il s'aperçoit qu'il n'est même pas capable d'être amoureux d'elle, puisqu'il revient dans la voie normale, qui est la voie d'un petit fonctionnaire, prenant simplement des vacances. Alors je suis très embarrassé de cette nouvelle parce que je ne sais pas très bien ce que ça représente. Étais-je attiré au contraire par tout cela ? C'est-à-dire non pas par une poitrinaire qui crache, mais enfin par tout un monde un peu hors du normal, avec des poèmes, des poèmes mallarméens, une aventure amoureuse avec des gens qui ne sont pas tout à fait normaux... Étais-je attiré par ça ?

POUILLON. – N'est-ce pas une espèce de violence, mais transposée dans le domaine littéraire, alors elle devient compatible avec la métaphore, et vous parlez de l'"l'Ange du morbide" qui n'est pas...

SARTRE. – Qui n'est pas un ange. Mais alors le titre est évidemment imité de Poe. Mais ce que ça voulait dire, je n'en sais rien... Peut-être avez-vous raison sur un point en tout cas, c'est la violence. La violence étant la femme malade et qui crache ! Avec un côté que j'espérais être réaliste. Mais je suis venu au réalisme à ce moment-là par la violence, c'est-à-dire par l'idée de peindre des choses dans un monde violent.

CONTAT. – Il y a aussi déjà une sorte de méfiance à l'égard des attitudes fausses : le professeur c'est déjà une préfiguration du Salaud.

SARTRE. – Vous avez raison, mais c'est lui prêter une attitude fausse à propos de quelque chose d'au fond tout à fait normal : c'est tout à fait normal qu'un homme soit amoureux d'une femme qui a une maladie turberculeuse. Donc je lui ai donné des tas de caractères qu'on pourrait très bien ne pas imaginer. Il n'est pas vrai que tous les amoureux de tuberculeuses soient des gens qui se mentent et qui se forcent.

---

1. Romancier et nouvelliste abondant, auteur notamment de *Mon curé chez les riches* (1920) et *Mon curé chez les pauvres* (1921), Clément Vautel (1876-1954) collabora au *Matin* et c'est

sans doute dans ce quotidien que Sartre lut ses chroniques et ses nouvelles. On sait que Sartre discutait de Clément Vautel avec Nizan, lequel écrivit contre cet auteur un article dans *La Revue sans titre.*

JÉSUS LA CHOUETTE

NOTE SUR LE TEXTE ET LE MANUSCRIT

« Jésus la Chouette, professeur de province » a paru, signé du pseudonyme Jacques Guillemin, dans *La Revue sans titre*, Paris :

– nº 2 (10 février 1923), chapitre I, de « En mil neuf cent dix-sept… » à « … chant absent de la mer » (sur trois pages, non paginées) ;

– nº 3 (25 février 1923), de « Je ne fus que médiocrement ému par ce spectacle… » à « … j'imaginais les Érynnies durant les explications d'Eschyle. » (sur trois pages, non paginées) ;

– nº 4 (10 mars 1923), de « Allons, reprit M. Laubré… » à « … descendre l'escalier. » Et chapitre II, de « En sortant de ma chambre… » à « … en tous points semblable à sa mère. » (sur trois pages non paginées) ;

– nº 5 (25 mars 1923), de « Mais M. Laubré, de sa voix vibrante… » à « Et nous reprîmes le chemin de la maison. » (sur trois pages non paginées).

Les manuscrits dont nous avons disposé sont les suivants :

– ms. 1 : 48 folios libres écrits recto-verso à l'encre noire avec des corrections à l'encre bleue et quelques-unes à l'encre violette, sur papier de couleur écrue, 192 × 150, provenant d'un cahier. Ce manuscrit de travail, correspondant sans doute à la première campagne d'écriture, est paginé de la main de Sartre jusqu'à la page 139 (qui comporte le mot *Fin*). Les 48 folios représentent donc environ les deux tiers du manuscrit complet. Les folios dont nous avons disposé sont les suivants (selon la pagination de Sartre) : 9-10, 24 à 36,3940,51 à 106, 117 à 139.

– ms. 2 : 10 folios libres écrits au recto seulement, non paginés et dont le dernier est marqué : « (à suivre) ». Les six premiers folios sont de format 222 × 168, de couleur blanche (jaunie), avec réglure à petits carreaux (5 × 5), provenant d'un cahier d'écolier. Ils sont écrits à l'encre violette. Les quatre derniers sont écrits à l'encre violette, puis noire, sur papier blanc non ligné, 203 × 155. Le dernier folio porte au verso l'inscription suivante :

« Hérodote VII 198 – fin

Pindare Olympiques 6-7. »

Ces folios sont la mise au net des pages 51 à 60 de ms. 1.

Enfin, n'appartenant ni à ms. 1, ni à ms. 2, un manuscrit d'un folio plié, rempli sur trois pages, 227 × 177, sur papier bulle, écrit à l'encre bleue avec quelques corrections à l'encre violette, portant le titre *Jésus la Chouette,* sans indication de chapitre, et qui est, semble-t-il, une réécriture du chapitre III de ms. 1, mais dont, étant donné l'absence des folios 41 à 50, le statut génétique n'est pas clair. Ms. 1 et ms. 2, en revanche, résultent nettement de deux campagnes d'écriture : un premier jet, puis une relecture avec corrections, pour ms. 1 ; une mise au net valant copie d'impression pour ms. 2.

Le microfilm des manuscrits de « Jésus la Chouette » est consultable à la Bibliothèque nationale, leur photocopie à l'ITEM, C. N.R.S., Paris.

LA SEMENCE ET LE SCAPHANDRE

MANUSCRIT

Le texte donné ici est établi d'après un manuscrit autographe de 106 f^os^ non numérotés, écrits au recto avec quelques ajouts en regard de la page (verso de la page précédente), à l'encre bleue, puis noire (à partir du f^o^ 53, chapitre IV), sur papier bulle de format 225 × 180, de 0,08 d'épaisseur (il s'agit vraisemblablement de cahiers fournis aux élèves par l'administration du lycée).

Le manuscrit se répartit comme suit :

– un cahier cousu de 36 f^os^, marqué I

– un cahier cousu de 34 f^os^, marqué II

– un cahier cousu de 23 f^os^, dont 9 libres, marqué III

– 6 f^os^ au début d'un cahier cousu, marqué IV

– 7 f^os^ libres provenant d'un cahier cousu.

L'écriture semble avoir été rapide, le texte est probablement un premier jet. Il y a des corrections immédiates et des corrections de relecture et des ajouts ; il semble n'y avoir eu qu'une relecture.

Le premier chapitre a paru, sans les variantes, dans : *Magazine littéraire*, n^o^ 59, décembre 1971, p. 29,59-64.

UNE DÉFAITE

MANUSCRIT

Le texte que nous donnons provient d'une première version qui a été revue au moins une fois mais qui n'a pas reçu sa forme définitive. Le manuscrit complet de cette version devait comprendre au moins trois cahiers et deux carnets. Sartre lui-même mentionne l'existence d'un *cahier vert,* d'un *carnet nº 1* et d'un *carnet nº2* que nous n'avons pas pu retrouver ; seuls subsistent à notre connaissance, les deux cahiers suivants :

1. Cahier 210 × 175 mm, couverture de toile grise avec une étiquette marquée « P.M.S. – E.N.S. » [Préparation Militaire Supérieure École Normale supérieure] et avec l'inscription EMPÉDOCLE.

58 feuillets de papier blanc crème, écrits recto-verso, tantôt en écriture fine (encre violette avec corrections à l'encre bleue), tantôt en écriture moins appliquée (encre bleu-noir, bleu clair ou noire).

Il y a d'assez nombreuses corrections, pour la plupart faites immédiatement. Dans la première partie, plusieurs passages sont marqués, quelquefois à l'encre rouge : *A refaire, à écourter, mieux écrire* et *resserrer.*

Ce cahier couvre les six premiers chapitres.

2. Cahier 220 × 180 mm, à forte couverture cartonnée, comportant 16 feuillets de papier écru écrits des deux côtés à l'encre bleue et 2 feuillets 330 × 210 mm, de papier blanc, d'une écriture plus régulière. Ces deux feuillets correspondent ici aux pages 283-284 et font peut-être partie de la version définitive.

Des feuillets précédant la lettre d'Organte ont été enlevés. Les variantes sont très mineures ; certaines phrases ont été alourdies par des ajouts, en particulier d'adjectifs. Ce cahier couvre le septième chapitre.

Le recto de la couverture porte l'inscription suivante :

1º Dieu terrible
a) pour les ennemis (peuple élu)
b) responsabilité
2º Dieu libre arbitre
1º Et c'était très Dieu [ou : bien] opposé à Job
2º Croyance populaire au Bien. Philosophique [,] dire qu'il vient de Dieu.
Conclusion
Comme tous les Dieux personnels mais archaïques.

Le texte que nous avons établi suit en général l'ordre du manuscrit, mais d'assez nombreux fragments ou passages ont été déplacés pour suivre les indications de l'auteur et pour maintenir une suite ou thématique au récit. Dans certains cas, ce réarrangement n'était pas chose facile et a impliqué de notre part des décisions que nous aurions souhaité éviter. Seule la découverte de la version définitive permettra de fournir un texte satisfaisant.

Nous donnons en variantes les passages raturés, les notes indiquant les intentions techniques de l'auteur et les fragments ne pouvant s'intégrer au récit.

DOCUMENT

Extrait de *La Force de l'âge* de Simone de Beauvoir, p. 41 :

« Sartre occupait dans la vie de Mme Lemaire [Mme Louis Morel] une place bien moins importante que Pagniez [Pierre Guille], mais elle l'aimait beaucoup. Son entêtement à écrire, ses imperturbables certitudes la jetaient dans une

stupéfaction ravie. Elle le trouvait très drôle quand il se mettait en frais pour la divertir, et davantage encore en un tas de circonstances où il n'y prétendait pas. Deux ans plus tôt [1927], il avait écrit un roman intitulé *Une défaite* – judicieusement refusé par Gallimard – qui s'inspirait des amours de Nietzsche et de Cosima Wagner. Le héros, Frédéric, avait beaucoup amusé Mme Lemaire et Pagniez par son volontarisme agressif ; ils avaient surnommé Sartre "le lamentable Frédéric" ; c'est ainsi que Mme Lemaire l'appelait quand il prétendait lui imposer des goûts ou des idées, lui dicter des conduites, en particulier touchant l'éducation de son fils. "Écoutez donc le lamentable Frédéric !" disait-elle à la ronde, et elle riait. Sartre riait aussi [...]. »

ER L'ARMÉNIEN

MANUSCRIT

Manuscrit autographe se présentant sous la forme d'un cahier cartonné et relié toile, portant une étiquette d'origine avec l'inscription « Er l'Arménien » de la main de Simone de Beauvoir. Il contient 51 f^os^ non foliotés, répartis en trois cahiers cousus, 217 × 173 mm, in folio, papier blanc-crème. Tracés apparemment de la même plume, encre bleu-noir. 28 des f^os^portent des ajouts au verso. Des feuillets ont été arrachés et il n'est pas possible de déterminer dans tous les cas s'ils étaient rédigés ou non. Trois feuillets libres, écrits recto verso, 160 × 97 mm, à bords irréguliers, papier blanc de qualité inférieure, encre bleu-noir, se trouvent insérés dans le cahier, les deux premiers entre les f^os^22 et 23, le troisième entre les f^os^47 et 48. Au verso du f^o^ 20, on remarque deux petits portraits de profil, dessinés sommairement par Sartre, dont l'un pourrait être un autoportrait satirique. Au verso du f^o^ 51 et en troisième page de la couverture se remarquent treize croquis de visages et de têtes d'oiseaux, tous de profil. L'un des visages est légendé : « Victime de l'étude » ; l'une des têtes d'oiseaux est marquée « L'Aigle de Zeus ». Ces deux pages portent des taches d'encre symétriques et inversées rappelant le test de Rorschach. Le verso de la couverture porte une petite inscription, dans le quart inférieur gauche : « Procuste, Geryon, Antée ».

Un microfilm de ce cahier est consultable à la Bibliothèque nationale, la photocopie à l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes, C.N.R.S., Paris. L'original a été donné par Simone de Beauvoir à une personne non identifiée,

après que nous l'avions exploité pour la présente édition ; il ne figurait plus à l'inventaire de ses papiers établi après décès.

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 1990.* Pour l'édition papier.
© *Éditions Gallimard, 2018.* Pour l'édition numérique.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA NAUSÉE
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON.
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS.
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME.
ŒUVRES ROMANESQUES (Bibliothèque de la Pléiade).

Nouvelles

LE MUR *(Le mur – La chambre Érostrate – Intimité – L'enfance d'un chef).*

Théâtre

THÉÂTRE, I : *(Les mouches – Huis clos Morts sans sépulture – La putain respectueuse).*
LES MAINS SALES.
LE DIABLE ET LE BON DIEU.
KEAN, d'après Alexandre Dumas.
NEKRASSOV.
LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA.
LES TROYENNES, d'après Euripide.

Littérature

SITUATIONS, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.
BAUDELAIRE.
CRITIQUES LITTÉRAIRES.
QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ?
SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I).
LES MOTS.
LES ÉCRITS DE SARTRE, de Michel Contat et Michel Rybalka.
L'IDIOT DE LA FAMILLE, *Gustave Flaubert de 1821 à 1857,* I, II et III *(nouvelle édition revue et augmentée).*
PLAIDOYER POUR LES INTELLECTUELS.
UN THÉÂTRE DE SITUATIONS.
LES CARNETS DE LA DRÔLE DE GUERRE (novembre 1939-mars 1940).
LETTRES AU CASTOR *et à quelques autres :*
I. 1926-1939.
II. 1940-1963.
LE SCÉNARIO FREUD.
MALLARMÉ, *La lucidité et sa face d'ombre.*

Philosophie

L'IMAGINAIRE, *Psychologie phénoménologique de l'imagination.*
L'ÊTRE ET LE NÉANT, *Essai d'ontologie phénoménologique.*
CAHIERS POUR UNE MORALE.
CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE *(précédé de* QUESTIONS DE MÉTHODE), I : *Théorie des ensembles pratiques.*
CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE, II : *L'intelligibilité de l'Histoire.*
QUESTIONS DE MÉTHODE (collection « Tel »),

VÉRITÉ ET EXISTENCE, texte établi et annoté par Arlette Elkaïm-Sartre.

Essais politiques

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION JUIVE.
ENTRETIENS SUR LA POLITIQUE, avec David Rousset et Gérard Rosenthal.
L'AFFAIRE HENRI MARTIN, textes commentés par Jean-Paul Sartre.
ON A RAISON DE SE RÉVOLTER, avec Philippe Gavi et Pierre Victor.

Scénario

SARTRE, un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat

Entretiens

Entretiens avec Simone de Beauvoir, *in* LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX de Simone de Beauvoir.

Iconographie

SARTRE, IMAGES D'UNE VIE, album préparé par L. Sendyk-Siegel, commentaire de Simone de Beauvoir.

Jean-Paul Sartre
Écrits de jeunesse

De *Jésus la Chouette* à *Er l'Arménien*, textes dont on connaissait l'existence, mais que seuls les intimes avaient pu lire, six ans de la vie d'écriture de Sartre, de 1922 à 1927 (de dix-sept à vingt-deux ans), nous sont à présent livrés. Trois romans, une nouvelle, un essai mythologique, un carnet de pensées et de citations, des fragments disparates : il ressort de l'ensemble de ces écrits si divers un portrait de Sartre en candidat écrivain, décidé à s'essayer dans tous les registres d'écriture et avec des styles d'emprunt. Ils forment un portrait composite : le pitre, l'héritier de la culture, l'intellectuel ambitieux et sûr de ses idées, le normalien doué *et* travailleur, l'ami aussi ombrageux qu'affectueux, l'amoureux sentimental et timide, mais qui sait être impérieux et brutal, le solitaire qui se veut métaphysiquement « homme seul » à la Nietzsche, ne se complaît pas à la tristesse et cherche au contraire à séduire par la gaieté, la loufoquerie, le grotesque d'autodérision, l'enthousiasme et l'intelligence constructive.

De *Jésus la Chouette* à *Er l'Arménien*, on voit l'ambition de Sartre grandir et cependant toujours se mesurer à un sujet dont il n'a pas tout à fait les moyens. Il écrit trop grand pour lui. Mais, bien évidemment, c'est la grandeur de son projet qui donne la mesure d'un auteur, s'il parvient finalement à le réaliser. Dans ces textes où Sartre se cherche et ne se trouve pas, que nous lisons forcément dans l'illusion rétrospective qui en fait la prophétie d'une grande œuvre, ce qui se joue de la façon la plus émouvante est cet optimisme d'écrivain que Sartre analysera dans *Les Carnets de la drôle de guerre.*

Ces écrits de jeunesse sont passionnants parce que ce sont des textes en attente de Sartre, et qui le fabriquent. « C'est en écrivant qu'on devient écriveron », disait Raymond Queneau. Non pas brouillons de l'œuvre, car ils ne sont pas les

premières pièces d'un édifice, mais œuvre en réduction qui aurait pu ne jamais voir le jour, point de départ et point de comparaison, ces textes montrent à la fois d'où Sartre vient et d'où il revient.

M. C. et M. R.

Cette édition électronique du livre *Écrits de jeunesse* de Jean-Paul Sartre a été réalisée le 19 janvier 2018 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070719754 - Numéro d'édition : 51476).
Code Sodis : N05847 - ISBN : 9782072058448 - Numéro d'édition : 188281

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.